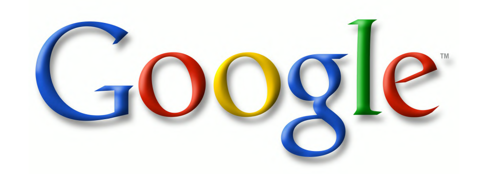


NKV

Rey

Rey[illegible]
NKV

NOUVELLES

DE

LOUIS REYBAUD

Chez les mêmes Editeurs.

BIBLIOTHEQUE CONTEMPORAINE

Format in-18 Anglais.

1re Série à 2 francs le volume.

		vol
ALEX. DUMAS.	Le Vicomte de Bragelonne. .	6
—	Mém. d'un Médecin (Balsamo)	5
—	Les Quarante-Cinq	3
—	Le Comte de Monte-Cristo. .	6
—	Le Capitaine Paul.	1
—	Le Chev. d'Harmental. . . .	2
—	Les Trois Mousquetaires. . .	2
—	Vingt ans après	3
—	La Reine Margot.	2
—	La Dame de Monsoreau . . .	3
—	Jacques Ortis	1
—	Le Chev. de Maison-Rouge .	1
—	Georges	1
—	Fernande	1
—	Pauline et Pascal Bruno. . .	1
—	Souvenirs d'Antony.	1
—	Sylvandire.	1
—	Le Maître d'Armes	1
—	Une Fille du Régent.	1
—	La Guerre des Femmes . . .	2
—	Isabel de Bavière.	2
—	Amaury	1
—	Cécile	1
—	Les Frères Corses	1
—	Impressions de Voyage :	
—	— Suisse	3
—	— Le Corricolo. . .	2
—	— Midi de la France	2
E. de GIRARDIN.	Etudes politiques. (Nouvelle édition.)	1
—	Questions administratives et financières	1
—	Le Pour et le Contre. . . .	1
—	Bon Sens, bonne Foi	1
—	Le Droit au travail au Luxembourg et à l'Assemblée Nationale.	2
ÉM. SOUVESTRE.	Un Philosophe sous les Toits	1
—	Confessions d'un ouvrier . .	1
—	Derniers paysans	2
—	Chroniques de la mer. . .	1
—	Scènes de la Chouannerie.	1
—	Dans la Prairie.	1
—	Les Clairières	1
—	Scènes de la vie intime (sous presse).	1
PAUL FÉVAL.	Le Fils du diable	4
—	Les Mystères de Londres . .	3
—	Les Amours de Paris	2
L. VITET.	Les États d'Orléans.—Scènes historiques	1
BAB. LARIBIÈRE.	Histoire de l'Assemblée Nationale constituante. . . .	2
ALBERT AUBERT.	Les Illusions de jeunesse. . .	1
FRÉD. SOULIÉ.	Le Veau d'Or (sous presse) .	4
F. LAMENNAIS.	De la Société première. . .	1
L.-P. d'ORLÉANS. ex-roi des Franç.	Mon Journal, Evénements de 1815	2
GAB. RICHARD.	Voyage autour de ma maîtresse.	1
ALPHONSE KARR.	Raoul Desloges	2
—	Récits sur la Plage (s. presse)	2
LOUIS REYBAUD.	Athanase Robichon, candidat perpétuel à la présidence de la République. .	
—	Jérôme Paturot à la recherche de la meilleure des Républiques	
JULES SANDEAU.	Catherine	
—	Nouvelles	
—	Sacs et Parchemins.	
—	Romans et Nouvelles (sous presse).	
EUGÈNE SUE.	Les Sept Péchés Capitaux. .	

—

2e Série à 3 francs le volume.

LAMARTINE.	Trois mois au Pouvoir. . . .	
PR. MÉRIMÉE.	Nouvelles	
JOHN LEMOINNE.	Etudes critiques et biographiques	
GUST. PLANCHE.	Portraits d'artistes (s. presse)	
GEORGE SAND.	La Petite Fadette	
PONSARD.	Théâtre complet.	
EMILE AUGIER.	Poésies complètes.	
JULES JANIN.	Contes d'été (sous presse).	
—	Hist. de la Littérature dramatique (s. presse).	
LOUIS REYBAUD.	Jérôme Paturot à la recherche d'une position sociale.	
—	Romans.	
—	Nouvelles	
LÉON GOZLAN.	Hist. de 130 femmes.	
—	Les Vendanges (sous presse)	
—	Nouvelles (»)	
OCT. FEUILLET.	Scènes et Proverbes . . .	
—	Bellah.	
E. TEXIER.	Critiques et Récits littéraires (sous presse).	1
—	Promenade au Toboso (»).	1
D'HAUSSONVILLE.	Histoire de la politique extérieure du gouvernement français, 1830-1848. . . .	2
EUG. FORCADE.	Etudes historiques et littéraires (sous presse).	1
HENRY MURGER.	Scènes de la Vie de Bohème	1
—	Scènes de la Vie de jeunesse	1
—	Le Pays latin.	1
—	Scènes de la Vie de Théâtre (sous presse).	1
CUVILLIER-FLEURY.	Portraits politiques et révolutionnaires (2e édit.).	2
—	Portraits historiques et littéraires (sous presse). . .	2
ALEX. DUMAS FILS.	La Dame aux Camélias (4e édition).	1
F. DE GROISEILLIEZ.	Histoire de la Chute de Louis-Philippe (2e édition).	1
CHAMPFLEURY.	Contes vieux et nouveaux. .	1
—	Les Excentriques.	1
HENRI BLAZE.	Ecrivains et Poëtes de l'Allemagne.	1
EMILE THOMAS.	Hist. des Atel. nationaux . .	1

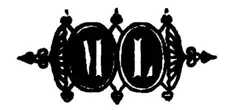
Paris. — Imprimerie de Mme Ve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais.

NOUVELLES

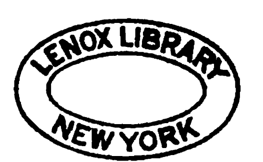
DE

LOUIS REYBAUD

LE DERNIER DES COMMIS-VOYAGEURS.
LES IDOLES D'ARGILE. — LE CAPITAINE MARTIN.
LES AVENTURES D'UN FIFRE.



PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 *bis.*
1852



LE DERNIER

DES

COMMIS VOYAGEURS

I

Un relais.

« Ne plaisantons pas, voyageur; laissez-moi gouverner ma mécanique. La côte est rapide, voyez-vous : nous tombons à pic sur Tarare.

— Conducteur, soyez calme ! La mécanique, ça me connaît. J'ai vu périr le sabot et naître la mécanique. Vous avez affaire à un routier.

— Possible, voyageur ; mais une imprudence est vite commise. S'il arrivait un accident, on me mettrait à pied.

— Conducteur, vous êtes jeune : autrement votre mot serait sans excuse. Vous ne connaissez donc pas le vieux troubadour, l'ancien des anciens?.. Diable de palonnier, comme il s'emporte !

— Mais serrez le frein, voyageur ; la pente nous gagne.

— C'est fait, conducteur ; on ne prend pas le vieux troubadour en faute. Voilà ! Nous allons nous insérer doucement dans Tarare. N'empêche que votre palonnier ne soit une pauvre bique. Dites donc, postillon?

— De quoi, m'sieur?

— Conseillez à votre maître, mon garçon, de ne prendre des limousins que pour l'arbalète. Au limon, toujours des normands ou des comtois, des races carrées ; beaux poitrails, croupes énormes : il n'y a que cela pour tenir à la descente :

> Et vogue la berline,
> Qui porte mes amours ?

Cette conversation, mêlée de chants, se passait sur l'impériale de l'une des grandes messageries qui font le service entre Paris et Lyon par la route du Bourbonnais. Le principal interlocuteur était un petit homme trapu, vigoureux, et dont la figure ronde et joviale exprimait cette satisfaction qui naît d'une santé parfaite et d'un merveilleux estomac. Les rides du visage accusaient une cinquantaine d'années, mais des années légèrement portées, et qui n'avaient nui ni à l'enluminure du teint, ni à la vivacité de l'œil, ni à la pétulance des allures. Le buste était puissant, le cou large, les cheveux gris et coupés ras, le nez un peu camard, l'oreille rouge, la denture encore belle, le front court et sillonné. La force de la musculature et la richesse du sang éclataient chez ce sujet, et son florissant aspect donnait une grande idée de l'harmonie de ses fonctions disgestives.

C'est à Moulins, au milieu de la nuit, que l'on avait pris le nouvel hôte de l'impériale. Depuis qu'il s'y était installé, personne n'avait eu un instaut de repos. La température était froide, et les autres voyageurs auraient voulu se défendre contre l'air extérieur à l'aide des rideaux de cuir qui garantissaient leur demeure aérienne. Impossible : le nouveau venu les écartait avec une obstination infatigable, et semblait avoir fait un pacte avec la bise. Il est vrai qu'il avait pris ses précautions : la houppelande doublée de peau de mouton, les bottes fourrées, la casquette de loutre rabattue sur les oreilles, et par-dessus tout cela le manteau bleu de ciel avec l'agrafe en similor. Notre homme s'agitait, soufflait sous ces enveloppes, coudoyant ses voisins ou les inquiétaut par des piétinements opiniâtres. Désormais, à ses côtés, personne ne s'appartint plus ; il semblait être le maître, le souverain de cette voiture. Son aplomb dominait le conducteur, et les postillons avaient pris le parti de lui obéir. A chaque relais il mettait pied à terre, non sans fouler les orteils qui se trouvaient sur son passage ; puis, à peine remonté, il allumait une

énorme pipe allemande, et infectait de fumée les trois pauvres diables que leur étoile avait fait asseoir sur les mêmes banquettes que lui.

Quand le jour parut, ce fut un autre manége. Dans le moindre bourg, dans les hameaux même, cet homme trouvait quelqu'un à apostropher, quelques mots à échanger.

— Bonjour, père Picard!

— Tiens ! ah ! c'est vous, troubadour ?

— Oui, mon bonhomme, c'est moi. Et la mère Picard, et les petits Picard, comment tout ce monde-là se porte-t-il?

— Très-bien, troubadour, à souhait; faites bonneur. Ah ça, dégringolez donc de votre perchoir ; il y a le temps de se gargariser avec un peu de fil-en-quatre.

— A la bonne heure ! voilà un homme généreux qui régale. En avant le fil-en-quatre, et vive le père Picard !

Ah ! comme on entrait
Boire à son cabaret !

Quelques lieues plus loin, la scène variait. Du haut de son observatoire, notre remuant voyageur apercevait, à une certaine distance, un épicier sur le seuil de sa porte, et s'improvisant un porte-voix à l'aide de ses deux mains :

— Père Jaboulot, criait-il, combien vous reste-t-il de sacs de poivre du dernier envoi de la maison Grabeausec et compagnie?

— Quatre sacs, troubadour ; de la vraie drogue ; impossible de les vendre.

— Fouette, postillon, — répliquait le voyageur, en accompagnant ces mot d'un geste qui exprimait à son interlocuteur lointain le regret de n'avoir pu saisir et comprendre ses paroles.

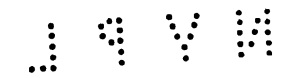
Cet homme remplissait ainsi les grands chemins de son activité, et menait à lui seul plus de bruit que tout le coche ensemble. Peu à peu le conducteur s'était vu forcé de lui

abandonner une partie de ses attributions; il surveillait l'attelage, ajustait les traits, sonnait de la trompette, prodiguait ses conseils aux postillons, s'emparait du fouet, et l'agitait d'une manière bruyante. Quand ces distractions étaient épuisées, il entamait son répertoire de chansons, et cherchait à justifier le nom de *troubadour*, sous lequel il paraissait fort connu et presque populaire dans la contrée. Passant du grave au doux, il épuisa son Béranger pour en venir à des romances couvertes d'une gaze beaucoup plus diaphane. Ses voisins semblaient moins charmés qu'impatientés de cet exercice vocal; mais l'artiste n'en continuait que de plus belleà les combler de refrains et de flonflons. Probablement il s'inquiétait peu des impressions de son auditoire; son propre suffrage lui suffisait. De leur côté, ses compagnons avaient pris le parti d'opposer à ce débordement un silence et une résignation exemplaires, et cette patience ne se démentit qu'au dernier tournant de la descente qui aboutissait à la Grande-Rue de Tarare.

— Monsieur, se hasarda alors à dire l'un des voyageurs, nous voici au relais; si vous modériez les éclats de votre voix? On va nous prendre pour une émeute.

Celui qui parlait ainsi était un jeune homme de vingt-cinq ans, blond, délicat, presque imberbe, d'une physionomie douce et heureuse. Depuis que le personnage qui répondait au surnom de *troubadour* avait fait invasion dans le cabriolet, il s'était appliqué à lui laisser toutes ses aises et à ne point gêner ses mouvements. Pelotonné dans un coin, il s'efforçait d'occuper le moins d'espace possible, et se contentait de se défendre contre les écarts d'une pantomime turbulente. Le troubadour aurait dû lui tenir compte de cette longue condescendance; cependant il mit quelque aigreur dans sa réponse.

— Jeune homme, lui dit-il, on pourrait croire que vous êtes étranger à la Charte constitutionnelle et aux lois du royaume.



— Mais, monsieur, il me semble...

— Au fait, vous êtes jeune, et vous n'avez pas triomphé en juillet pour la défense des loi :

Au sein d'une masse profonde,
Qui guide leurs drapeaux sanglants?
Dessous une perruque blonde,
C'est Lafayette en cheveux blancs.

— Encore une fois, monsieur...

— Deux minutes d'attention, jeune homme. Que dit la Charte, article 3 ? « Tout Français a le droit de publier ses opinions ; la censure ne pourra jamais être rétablie. »

— Eh bien ?

— Je publie mes opinions par la voie ou plutôt par la voix des romances, et vous attentez à ma liberté individuelle, vous me ramenez aux mauvais temps de la censure, en m'interpellant hors de propos.

— Cessez vos railleries, monsieur.

— Jeune homme, écoutez votre ancien jusqu'au bout. Je suis Potard, le fameux Potard, autrement dit le vieux troubadour, doyen des commis voyageurs de l'épicerie et de la droguerie lyonnaises. Il faut que ce conducteur soit excessivement jeune pour ne pas connaître le père Potard, le vieux troubadour. De Lille en Flandre jusqu'à Bayonne, tous les conducteurs me connaissent ; il ont tous fumé avec moi le calumet de l'amitié et partagé le petit verre de la sympathie. Il n'y a qu'un Potard au monde, comme il n'y a qu'un Napoléon. Bon garçon, viveur, noceur, balochard même, mais inflexible sur les principes :

Plutôt la mort que l'esclavage !
C'est la devise des Français.

— Mon Dieu, monsieur,—dit l'interlocuteur en insistant...

— Maintenant que je me suis déboutonné, jeune homme, que j'ai mis mon cœur à jour, comme si j'étais de verre, à votre tour pour les noms, prénoms et qualités. A propos, j'oubliais d'ajouter que je voyage pour les Grabeausec et compagnie, rue du Bât-d'Argent; première maison de droguerie, ayant des relations dans les deux Indes : voilà.

— Moi, monsieur, je me nomme Édouard Beaupertuis, et je représente la maison de mon père Beaupertuis et Blainval, articles châles, soieries et nouveautés.

— Beaupertuis de la rue Griffon? Établissement connu, riches fabricants, des gens qui travaillent avec leurs capitaux. Jeune homme, je vous en félicite. Que ne parliez-vous plus tôt! Les Beaupertuis, malpeste! c'est du bon papier, première valeur. On leur donne 500,000 fr. de fortune, haut la main. Touchez là, mon cher, touchez là.

On venait d'arriver au relais, et déjà les voyageurs descendaient un à un de la voiture; le conducteur déclara qu'il accordait trois quarts d'heure pour le déjeuner. L'hôtesse du *Lion-d'Or* se tenait, en tablier blanc, à l'une des portières, et invitait la compagnie à se rendre dans la salle à manger. Édouard Beaupertuis eut beau faire, il ne put se débarrasser des étreintes du père Potard. Le vieux troubadour l'emmena vers l'hôtellerie en chantant :

Point de chagrin qui ne soit oublié
Entre l'amour et l'amitié.

— Jeune homme, ajoutait-il, vous débutez dans la carrière des voyages : je veux faire votre éducation. Vous me revenez, saprelotte, vous me revenez! J'ai une légion d'élèves qui battent les grandes routes, et il y a parmi eux des sujets qui me font honneur. Cependant, faut-il l'avouer? le feu sacré n'y est plus. Pour amorcer le client, je ne dis pas; mais pour

le cœur, pour l'amour de la patrie et surtout pour la romance, il y a déchet, un cruel déchet. Vous parlez à ces jouvenceaux de notre illustre Béranger. « Connais pas, » qu'ils répliquent. Voilà pourtant où nous en sommes ; les grandes traditions se perdent. Le commis voyageur aime mieux roucouler un air de *Robert le Diable* que *le Dieu des Bonnes Gens* ; l'institution est en décadence, c'est toisé :

Le verre en main gaîment je me confie
Au dieu des bonnes gens.

Le vieux troubadour était trop expert en matière de grandes routes pour pousser plus loin l'entretien. Le déjeuner était servi, et il fallait se mettre à table sur-le-champ, sous peine de donner de l'avance aux autres convives. Le père Potard échangea avec la servante un coup d'œil d'intelligence, choisit une place à portée des grosses pièces, et ouvrit la tranchée devant un canard flanqué de navets. A peine avait-il commencé les opérations, que le conducteur entra.

— En voiture, messieurs ! s'écria-t-il.

Un sourire effleura les lèvres du troubadour.

— Conducteur, dit-il, le jeu est vieux, très-vieux ; réservez-le pour une meilleure occasion. Avec le père Potard, c'est peine perdue. Il y a temps pour tout ; songeons d'abord aux aliments. Vous offrirai-je des aiguillettes de ce palmipède, conducteur ? Pristi ! le drôle se défend bien. Il faut qu'il soit mort centenaire.

En même temps le commis voyageur de la maison Grabeausec et compagnie plongeait le couteau dans les entrailles de la bête, et le retirait avec un morceau de papier embroché au bout de la lame.

— Par exemple, s'écria-t-il, en voilà une sévère. Un canard savant ! Un canard qui digère le papier et se nourrit d'écriture ! c'est du nouveau !

Cette découverte répandit quelque étonnement parmi les convives ; on examinait à la ronde ce morceau de papier fixé au bout du couteau, sans pouvoir s'expliquer par quel hasard il se trouvait logé dans le ventre de l'animal. Le père Potard semblait lui-même fort intrigué, quand tout à coup on le vit s'agiter sur sa chaise et se frapper le front.

— J'y suis! je l'ai trouvé! Passez-moi l'objet ; nous allons rire. Je parie que c'est ce farceur d'Alfred, de la maison Papillon et Cie, qui a monté le coup. Passez-moi l'objet, vous dis-je ; je suis curieux de voir cela.

Le couteau, après avoir fait le tour de la salle, se trouva de nouveau entre les mains du vieux troubadour. Il en détacha le papier et l'ouvrit avec quelques précautions. A peine eut-il jeté les yeux dessus, que sa physionomie s'anima.

— Silence, messieurs ! s'écria-t-il. Ceci vous représente un acte civil de la plus haute importance : c'est l'extrait mortuaire concernant le volatile ici étendu. L'épitaphe est courte, mais expressive. 2 FÉVRIER. Nous voici au 15 ; c'est donc treize jours pleins. Je ne m'étonne plus que le défunt soit si coriace ; il passe peu à peu à l'état de momie. J'en ai vu au Louvre, à Paris, qui sont moins solides que celle-là. Il est vrai que le canard est d'une conservation plus facile que l'homme.

Les convives riaient à gorge déployée, et le papier accusateur circulait encore une fois autour de la table.

— C'est égal, ajouta le vieux troubadour, l'idée est jolie. J'en reviens à dire qu'il n'y a qu'Alfred, de la maison Papillon, qui ait pu l'avoir. Satané farceur, tu me rendras jaloux !

A ce moment, le conducteur, qui s'était absenté pendant quelques minutes, reparut à la porte de la salle à manger.

— En voiture, messieurs ! dit-il.

— Ah ! conducteur, s'écria le père Potard en l'interrompant, vous commencez à devenir fastidieux. Bon pour des conscrits de s'effaroucher ; mais quand on a sur le dos trente-

cinq ans de voyages, on connaît les rengaînes. Voyons, mon cher, nous ne sommes pas ici pour faire les affaires de l'aubergiste; au contraire.

> A boire, à boire, à boire !
> Nous quitterons-nous sans boire ?
> Nous quitterons-nous sans boire un coup?

Bon gré, mal gré, il fallut que le conducteur en passât par ce que voulait le père Potard : le vieux troubadour s'emparait tout à fait du commandement. Sur l'article de la nourriture, il était d'ailleurs inflexible ; il voulait s'en donner dans toute la plénitude de son appétit, et avec le calme d'un estomac sûr de sa force. Toutes les hôtelleries du Bourbonnais et de la Bourgogne le connaissaient : on le savait implacable dans ses rancunes, mais fidèle dans ses amitiés. L'aventure du canard était arrivée aux oreilles du maître de l'établissement ; il comprit qu'il fallait étouffer cette affaire, et improviser une réparation. A l'instant la table fut couverte d'une profusion de mets, et les plus fins, les plus recherchés, furent placés devant le père Potard, avec un petit beaujolais dont la couleur semblait toute autre que celle du vin qui garnissait le reste de la table. Le vieux troubadour comprit la portée de ces attentions, et s'empressa d'y faire honneur. Il passa du vol-au-vent à la galantine, du veau aux carottes au civet de lièvre, expédia un jeune poulet, et se précipita sur le fromage comme un homme à jeun. Il était vraiment beau sur ce champ de bataille, qu'il jonchait de débris. Au milieu d'aussi furieux coups de dents, il trouvait encore quelques mots à placer :

— Décidément, messieurs, le canard de tout à l'heure était une erreur, une pure erreur : l'hôte doit y être étranger. Alfred de la maison Papillon, aura tout fait. Voyez, ajouta-t-il, comme pour s'acquitter d'une dette d'honneur, voyez

comme on déjeune ici. J'ai passé cent trente fois au *Lion-d'Or* : toujours le même service, toujours des compotes de pommes et des meringues au dessert. Nulle part on ne travaille le vol-au-vent comme dans cette maison ; et puis c'est supérieurement garni : des quenelles, des crêtes de coq, des champignons, des truffes ; on n'y épargne rien.

Pendant tout le temps que se prolongea cette scène, le conducteur se tint sur le seuil de la porte, visiblement contrarié, mais n'osant pas persister dans ses fonctions de trouble-fête. Enfin, lorsque quarante minutes se furent écoulées ainsi, il reprit timidement la parole :

— Si nous montions en voiture, messieurs, nous avons trois heures de retard.

— Adjugé pour cette fois, conducteur, répliqua le père Potard ; le temps d'engloutir le pousse-café, et nous sommes à vous.

Tout le monde se leva, et les comptes se réglèrent. Le commis voyageur portait la main à la poche, quand l'aubergiste entra et le prit à part :

— Allons donc, troubadour, lui dit-il, vous voulez plaisanter.

— De quoi ! père Robineau : les bons comptes font les bons amis. Trois francs pour tout le monde, quarante sous pour les copins : voilà.

— Rien de rien, troubadour ; vous m'avez sauvé une tuile ; c'est moi qui vous dois du retour.

— En voiture, messieurs ! cria de nouveau le conducteur.

La diligence s'ébranla, et cinq heures après elle entrait dans le faubourg de Vaize, traversait la Saône, et venait déposer les voyageurs sur la place des Terreaux.

— Jeune Beaupertuis, dit alors le troubadour à son compagnon de route, sans adieu, n'est-ce pas ? Voici mes divers domiciles : de huit à dix heures du matin, au *café Casati* dans la journée, chez les Grabeausec ; le soir, au *café de la*

Perle, entre neuf et minuit; chez moi, jamais, place Saint-Nizier, maison du boulanger, au troisième, la porte en face. Disposez du père Potard à la vie, à la mort. Il pleut, je me sauve.

II

La place Saint-Nizier.

Ce qui frappe le plus vivement quand on parcourt la ville de Lyon, c'est le soin avec lequel on y a ménagé et employé l'espace. A peine çà et là aperçoit-on quelques grands découverts, comme les places des Terreaux et de Bellecour; partout ailleurs ce n'est qu'un entassement confus de maisons si hautes que le jour en est presque intercepté. On chercherait vainement, hors de la ligne des quais, une perspective régulière, une de ces rues largement ouvertes, où la lumière et l'air se jouent librement (1). Le cœur de la cité, qui va de la rue des Capucins à la rue Saint-Dominique, est sillonné de ruelles qui se brisent d'une manière inégale, et forment un labyrinthe presque toujours obscurci par le voile des brouillards et un épais nuage de fumée.

Cette disposition de la seconde ville du royaume s'explique par son assiette même. Les deux grands cours d'eau sur lesquels elle est située s'y resserrent de telle façon qu'il a fallu tirer le plus de parti possible de l'étroite langue de terre qui les sépare. La presqu'île de Perrache, qui offre aujourd'hui un précieux moyen d'agrandissement; la vaste plaine qui s'étend des Brotteaux à la Guillotière, et où s'élève une cité

(1) Quand ceci a été écrit, la rue Centrale n'existait pas.

nouvelle, n'étaient autrefois que des marécages ou tout au moins des terrains d'alluvion sur lesquels il eût été dangereux de bâtir. Il ne restait donc qu'une superficie fort restreinte, encaissée d'un côté par les hauteurs de la Croix-Rousse, de l'autre par les escarpements de Saint-Just et de Fourvières. De là cette nécessité de resserrer et d'exhausser les habitations, en même temps que l'on réduisait outre mesure l'espace abandonné à la circulation et à la voie publique. Aussi un genre de luxe que possèdent toutes les villes de province, et auquel Paris lui-même ne renonce que peu à peu et à regret, celui des cours et des jardins, est-il absolument ignoré à Lyon. La végétation y est pour ainsi dire supprimée, et les vides intérieurs ménagés dans les constructions sont à peine suffisants pour les éclairer et les aérer de manière à les rendre habitables. Nulle part les maisons ne ressemblent davantage à des ruches, et le bourdonnement sans fin qui s'élève de cette enceinte affairée rend cette ressemblance plus frappante et plus juste encore.

La place Saint-Nizier forme, au centre de Lyon, l'un des rares espaces que l'on a pu ménager dans l'intérêt de la salubrité publique. Une magnifique église, dont le style tient du gothique et du lombard, en occupe le centre, et tout autour de l'édifice religieux s'est établi un bazar qui témoigne en faveur de la tolérance de nos ancêtres, ou tout au moins de l'esprit industrieux qui anima toujours la capitale du Lyonnais. Un marché, garni d'échoppes, couvre le reste de la place, et le bruit des cloches s'y mêle incessamment aux cris des marchands et aux mille plaintes des animaux exposés en vente. Rien n'est plus bizarre ni plus choquant que l'aspect de ce chef-d'œuvre de l'architecture du moyen âge, terminé par des étalages de fripiers, de crémiers, de bouchers et d'herboristes, qui lui font une espèce de soubassement. Aucune profanation ne saurait affliger davantage l'artiste, ni troubler autant son admiration.

Au sixième étage d'une maison qui borde cette place, on pouvait remarquer, il y a peu d'années, deux croisées qu'unissait entre elles une végétation extérieure. Des tiges de capucines et de pois de senteur, partant des impostes et grimpant le long de la façade sur des soutiens invisibles, décrivaient un arc régulier et se paraient d'une foule de fleurs qui ressemblaient de loin à autant de clochettes. A diverses reprises, dans le courant de la journée, on voyait s'avancer timidement, dans ce cadre de verdure, une tête blonde, un visage charmant, quoiqu'un peu pâle. C'est là que le père Potard avait son domicile légal. Quelle était cette fée du logis? En garçon qui sait calculer, et à qui l'habitude des affaires a inspiré une défiance incurable, Potard n'avait jamais voulu se marier. Absent pendant dix mois de l'année, il craignait les suites de ce délaissement forcé, et n'entendait pas donner prise à la raillerie. Il avait donc, à diverses reprises, refusé des partis avantageux.

Mais quelle était alors la jeune fille qu'on voyait chaque matin paraître à cette croisée de la place Saint-Nizier, semblable à une fleur détachée du sein du feuillage? Pour peu qu'on la suivît dans ses habitudes, il était facile de voir qu'elle agissait en maîtresse de la maison. En course dès le matin, le troubadour ne faisait chez lui que des stations fort rapides, et il rentrait le soir, sans bruit, à une heure assez avancée. Les amis de Potard l'avaient souvent plaisanté à ce sujet, en célébrant sa conquête et lui faisant compliment d'une aussi bonne fortune ; mais il entrait alors dans de telles colères, et repoussait si énergiquement les allusions et suppositions graveleuses, qu'on s'était accordé à tirer un voile sur ce mystère de sa vie, et à l'oublier complétement. En ce qui concernait ce détail, le troubadour était intraitable : il dérogeait à tout, à son humeur, à son caractère, à ses habitudes. Lui, si ouvert, si communicatif, s'enveloppait alors d'un voile sombre et ne se laissait pas pénétrer. Au café, en voyage, sur

la place publique, il était toujours le facétieux Potard, Potard le troubadour; en revanche, son domicile était muré pour les curieux, et même pour ses amis les plus intimes. Personne ne pouvait se flatter d'y avoir mis les pieds.

Comme le romancier a des priviléges surnaturels, et que les portes les mieux closes s'ouvrent devant lui, nous allons pourtant soulever le voile qui couvre cet intérieur, dût le père Potard s'en formaliser.

Il est neuf heures du soir, et nous voici dans une petite salle à manger dont la propreté fait tout le luxe. Les maisons de Lyon offrent, en général, un contraste qui affecte vivement le regard. L'escalier, tout en pierres massives, mal équarries et d'un parement grossier, s'ouvre sur des couloirs sombres, garnis d'aspérités boueuses que les pieds des passants tendent à exhausser peu à peu, et se développe, sur une hauteur de huit étages, par une cage enfumée, informe, et dont les parois salpêtrées sont dans un état de suintement perpétuel. Jamais le soleil n'arrive jusque sur ces noirs paliers et ces degrés sans fin qui sont voués à l'humidité et aux ténèbres. Le badigeon, qui pourrait leur rendre quelque clarté, semble ignoré à Lyon, et la ville qui confectionne des tissus si brillants et si délicats semble se plaire dans une robe de suie et de moisissure. Mais quand on quitte l'escalier pour entrer dans les appartements, à l'instant la perspective change. Tous les murs intérieurs portent un revêtement en boiserie, orné de quelques moulures et recouvert d'une peinture gris clair que relève un vernis brillant. C'est la tapisserie à l'usage de la ville, et les marchands de papiers peints doivent s'en trouver fort lésés.

Le logement du père Potard était une bonbonnière de ce genre, et tout y attestait la présence de mains soigneuses et attentives. Rien qui ne fût propre et lustré; rien qui ne fût empreint d'un certain goût et d'une élégance naturelle. Les couleurs des meubles et des rideaux étaient parfaitement as-

sorties, la petite cheminée à tablier avait les proportions et l'harmonie désirables ; partout des trumeaux et des corniches, des parquets bien cirés et des boiseries bien jointes.

Les femmes seules savent créer et entretenir ces détails du bien-être intérieur. Aussi en voyait-on deux dans la pièce où nous venons d'entrer ; l'une assise près d'une lampe à réflecteur, et travaillant à un ouvrage d'aiguille ; l'autre achevant de mettre le couvert et de pourvoir aux préparatifs du repas. L'argenterie est sur la table, les assiettes de porcelaine aussi ; tout cela indique l'aisance et même quelque raffinement. De temps en temps, la jeune fille quitte son siége pour aller vers la porte d'entrée et prêter l'oreille aux bruits qui viennent du dehors, puis elle se rassied en laissant échapper un petit geste d'impatience. Il n'y a pas à s'y tromper, c'est le visage qui se montre chaque jour à la croisée de la place Saint-Nizier, entre les pois de senteur et les campanules des capucines. L'expression en est douce et touchante ; les traits, d'une finesse achevée, portent cependant ce caractère de souffrance commun aux populations à qui l'air et l'espace sont mesurés d'une manière avare. Un sentiment de mélancolie s'y laisse voir ; on dirait un ange qui se souvient d'une patrie meilleure, une Mignon se rattachant, par la pensée, aux rayons du soleil natal et aux horizons de cette contrée heureuse que couvrent des orangers en fleurs. L'autre femme est une Bourguignonne qui porte le costume de sa province ; alerte malgré ses rides, elle va et vient, donne l'œil à tout, surveille ses fourneaux en même temps qu'elle s'occupe du service, et, de loin en loin, jette sur la jeune fille, assise dans l'angle de la pièce, un regard furtif et presque maternel.

— Marguerite, dit enfin celle-ci en laissant échapper un soupir, il me semble qu'il se fait tard ; quelle heure est-il donc ?

— Neuf heures et cinq minutes à la pendule de la chambre, mam'selle Jenny : il n'y a pas encore grand mal.

— Bon ami devrait être ici depuis une demi-heure au moins, Marguerite. Tu sais qu'il est très-exact pour le souper.

— N'y a pas de quoi s'inquiéter, mam'selle, les Grabeausec l'auront retenu; c'est l'époque de l'inventaire. Faut que le bourgeois soit là pour la chose d'aider ces Messieurs du magasin : un petit coup de collier, quoi!

— Tu as raison, Marguerite, je suis une enfant; mais, je ne sais, les larmes me viennent aux yeux malgré moi; j'ai l'idée qu'il nous arrivera quelque malheur. Mon Dieu! mon Dieu! il y a des moments où je voudrais être morte!

— Sainte Vierge! que dites-vous? s'écria la vieille servante en faisant un signe de croix. Ne parlez donc pas comme ça, mam'selle; vous allez offenser Dieu.

— C'est qu'aussi on n'est pas malheureuse comme je le suis. Huit jours sans le voir, huit jours entiers, Marguerite!

— Comment, huit jours? Il a dîné ici ce matin, le bourgeois. Votre mémoire déménage, mam'selle; à c'tte preuve qu'il vous a apporté un joli châle boiteux, comme il dit. Tenez, celui qui est là, sur cette chaise.

— Ce n'est pas de bon ami que je parle, Marguerite.

— Et de qui donc?

— Tu sais bien! De qui pourrait-ce être? C'est de *lui*.

— Ah! de *lui*? Vous y pensez donc encore? ajouta la Bourguignonne en prenant un ton presque sévère : je croyais que c'était rompu.

— Rompu; oh! j'en mourrais!... Marguerite, que je souffre! Dieu, que je souffre!

En effet, la figure de la jeune fille exprimait un sentiment d'angoisse profonde; son teint avait pris les tons mats de la cire, son regard était fixe et terne, ses traits avaient quelque chose de contracté qui touchait à l'égarement. La vieille servante se sentit désarmée par cette crise :

— Mam'selle, dit-elle à sa maîtresse, ne vous mettez donc

pas dans ces états ! Vrai, vous me fendez le cœur. Ayez pitié de votre pauvre Marguerite, qui vous a nourrie, élevée, et ne vous a pas quittée depuis seize ans. *Il* reviendra, croyez-le, *il* reviendra.

— Tu crois, répliqua la jeune fille en poussant un long sanglot ; tu crois, ma bonne ? Que le ciel t'entende !

Un torrent de larmes s'échappa de ses yeux, et procura quelque soulagement à cette douleur contenue. Quand Marguerite la vit plus calme, elle ajouta :

— Écoutez, mam'selle : rien n'est plus aisé que de tromper une vieille femme qui a son marché à faire, une maison à tenir en état, de mauvais yeux et des oreilles pas trop bonnes. Vous êtes votre maîtresse absolue ; à seize ans, c'est beaucoup. M. Potard ne peut pas être là. Dam ! le pauvre cher homme ! son métier est de battre les grandes routes ; faut bien faire venir l'eau au moulin. On ne manque de rien ici, mais pourquoi ? Parce qu'il est en tournée pour les Grabeausec. S'il restait à surveiller sa maison, adieu le métier, adieu les profits ! La misère entrerait par cette porte. Plus de nappe blanche, plus d'argenterie, plus de châles, plus de linge dans les armoires ; tout filerait peu à peu comme ça est venu. Et la misère, si vous saviez comme c'est triste !

— Bah ! quand le cœur est heureux !

— Ne parlez pas ainsi, mam'selle : vous n'y avez pas passé comme nous autres villageoises. Il n'y a pas d'amour qui y résiste. C'est pour vous dire qu'il faut bénir ce bon M. Potard à toute heure de votre vie. Et penser que nous lui préparons du chagrin, à ce pauvre cher homme ! Dieu ! s'il allait s'en apercevoir ! Vous, mam'selle, vous n'avez rien à craindre ; mais moi, il me tuerait ! et, faut être juste, je l'aurais bien mérité.

— Huit jours sans donner signe de vie ! songes-y donc, Marguerite, reprit Jenny, dont la pensée suivait une autre direction que celle de la vieille servante.

— Allons, voilà que sa marotte la reprend.

— J'ai regardé de tous les côtés, Marguerite; sur la place, dans la rue, à la croisée de son petit logement de derrière ; personne, personne ! Huit jours ainsi, quelle agonie !

Les deux femmes en étaient là de leur entretien quand un bruit soudain et étrange se fit entendre sur le palier de l'appartement : on entendait des pas rapides résonner sur les marches de l'escalier, comme si plusieurs personnes se fussent poursuivies ; cette course bruyante était entrecoupée d'exclamations confuses dont le sens ne parvenait pas jusqu'aux oreilles de la jeune fille. Enfin, après quelques minutes de ce manége, il se fit un moment de calme, et un violent coup de sonnette retentit à la porte.

— Sainte Vierge ! s'écria Marguerite, qui peut sonner ainsi ?

— Ouvrez donc, dit une voix en accompagnant cet ordre d'un énergique juron.

Marguerite reconnut son maître et obéit.

Le père Potard se précipita chez lui avec l'impétuosité d'un ouragan, et alla se jeter hors d'haleine, sur un grand fauteuil qui garnissait la salle à manger. Toute sa personne respirait le plus beau désordre : chacun de ses cheveux, plus hérissés que d'ordinaire, semblait porter une goutte de sueur ; le nœud de sa cravate avait exécuté un mouvement de conversion, et ne se présentait plus qu'en silhouette ; les boutons du gilet avaient cédé à un effort trop brusque, et les pans de le redingote étaient bouleversés comme par un coup de vent. Étendu sur son fauteuil, le troubadour ne semblait plus avoir de force que pour souffler et s'essuyer le visage avec un foulard.

— Ouf ! dit-il enfin... En voilà un qui a voulu me faire gagner le souper... Quelle partie de barres !... Sacripant, va !... tu es heureux que le pied m'ait glissé... Figure-toi, ma petite Jenny, ajouta-t-il quand les voies respiratoires

eurent repris chez lui un mouvement plus régulier, figure-toi qu'en rentrant j'ai failli mettre la main sur un malfaiteur.

— Un malfaiteur ! s'écrièrent à la fois les deux femmes.

— Oui, un malfaiteur; vous allez voir. Marguerite, un petit verre de n'importe quoi pour me refaire : j'ai la voix dans les talons.

Quand il se fut garni l'estomac de ce cordial, le père Potard reprit :

— Voici la chose : je venais souper comme de coutume, lorsqu'en ouvrant l'allée de la maison, je vis se glisser à mes côtés une espèce d'ombre qui prit de l'avance sur moi et enfila l'escalier. C'est bien; je n'y prends pas garde : Probablement, me dis-je, c'est un locataire qui regagne son appartement. Au premier étage, même manœuvre : au moment où je tourne la rampe, le sylphe s'échappe et monte un étage plus haut; au second, au troisième, au quatrième, même cérémonie. Alors, je me ravise et réfléchis : Cet homme, pensai-je en moi-même, doit exercer une profession non autorisée par les lois; il prend chasse jusqu'à ce que je me sois remisé quelque part, et puis il continuera son commerce. C'est bien, opposons stratégie à stratégie. Au lieu de monter, alors que fais-je? Je me livre à une halte savante, afin de tromper l'ennemi, et puis je m'achemine vers notre sixième à pas de loup. Arrivé à mi-chemin, j'aperçois, dans une chambre située sur le derrière, une lumière qui se déplace vivement.

— De quel côté ? dit Jenny, interrompant le père Potard avec une vivacité inquiète.

— Là, sur la cour, ma petite, vis-à-vis de notre cuisine. Mais laisse-moi achever : la lumière s'éteint, et je m'efface de nouveau. Alors, je vois déboucher mon drôle sur notre palier; il avait probablement un paquet de fausses clefs à la main, car je l'entends ferrailler comme s'il crochetait une porte. Oh ! alors je ne me contiens plus : je me précipite sur lui afin de le livrer à la police; mais mon gaillard se met à jouer des

jambes avec une supériorité à laquelle je suis forcé de rendre hommage. Il me trompe par une feinte, m'éloigne par une poussée, et descend les escaliers huit à huit. Ce malfaiteur doit être de première force sur la gymnastique : dans son genre d'industrie, on a l'emploi de ce talent. Bref, j'ai eu beau courir, il m'a glissé entre les doigts. Mais c'est égal, je le repincerai; il n'a qu'à bien se tenir.

Pendant que le père Potard poursuivait le récit de son aventure, la jeune fille semblait en proie à une émotion que trahissait le jeu de sa physionomie. Le dénoûment sembla pourtant la rassurer, et elle dit :

— C'est une fausse alerte, bon ami; il faut oublier cela.

— Non, saprelotte ! j'ai mon idée; on ne fait pas aller le père Potard. Après le souper, j'irai chez le commissaire.

On se mit à table, et le repas fut triste. Le troubadour, qui se chargeait ordinairement de l'égayer, obéissait malgré lui à une certaine préoccupation, et Jenny était retombée dans sa mélancolie habituelle. La vieille Marguerite ne songeait qu'au service. Avant le dessert, Potard se leva, embrassa la jeune fille sur le front, prit son chapeau et se disposa à sortir.

— Où allez-vous donc, bon ami? lui dit Jenny avec une anxiété visible.

— Sois sans crainte, mon enfant, tout se passera bien; j'y veillerai. Mon drôle n'en aura pas le dernier mot.

Sans s'expliquer davantage, il ouvrit la porte; prit son passe-partout et disparut. Mais au lieu de descendre l'escalier, il se blottit dans une encoignure sombre et garda le plus profond silence. Une heure s'écoula ainsi, et déjà Potard désespérait de prendre sa revanche, quand des pas mesurés résonnèrent dans l'allée de la maison. C'était la marche d'un homme qui prenait évidemment quelques précautions et amortissait à dessein le bruit de ses mouvements. Un pressentiment annonça au troubadour que c'était là son ennemi;

il retint son haleine et prêta une attention profonde. Le son régulier des pas se rapprochait toujours, et l'inconnu s'arrêta au sixième étage, précisément devant la porte de Potard. Déjà même il se penchait vers la serrure, quand une main terrible le saisit au collet en même temps qu'une voix de Stentor retentissait à son oreille.

— Ah ! je te tiens enfin ! ah ! chenapan ! ah ! gibier de potence ! tu ne m'échapperas pas cette fois ! ah ! scélérat ! ah ! pendard ! nous allons enfin savoir qui tu es.

En même temps le troubadour ouvrait sa porte, et contenant l'inconnu à l'aide d'une vigoureuse étreinte, il le poussait dans son appartement.

III

Le double mystère.

Au bruit qui se faisait sur le seuil du logement, Jenny et Marguerite venaient d'accourir; et cette scène, qui jusque-là s'était passée dans l'ombre, se trouva inopinément éclairée. Impossible de rendre le mouvement de surprise qui éclata à la fois chez les divers personnages qui y jouaient un rôle. Jenny ne put contenir un cri étouffé; Marguerite sentit la lampe qu'elle tenait vaciller dans sa main, et les deux hommes en présence poussèrent une exclamation simultanée :

— Édouard !

— Le père Potard !

Si chacun des acteurs ne se fût pas trouvé placé sous le coup de ses propres émotions, il eût été impossible de ne

maison où il n'y a point de boulanger. Je vous avais donné une fausse adresse, farceur. Le père Potard n'est visible qu'au dehors; chez lui, jamais.

Édouard comprit qu'il s'était enferré et qu'il lui serait plus difficile de sortir de ce mauvais pas qu'il ne l'avait d'abord cru. Il balbutia quelques excuses; mais le troubadour l'interrompit et lui dit avec un air sérieux :

— Jeune homme, pas de mauvaises défaites! On ne fait point aller le père Potard comme le dernier des conscrits. Voyons, de la franchise. On vous a suivi ce soir dans votre campagne du haut en bas de l'escalier : voici près de deux heures que j'ai l'œil sur vous. Je vous ai vu dans l'allée, au premier, au second, et ainsi de suite, jusqu'au sixième étage; je vous ai aperçu dans la chambre en face : j'ai suivi tout votre manége, et ce n'est pas à moi que vous en donnerez à garder. Je suis indiscret peut-être, mais j'ai mes raisons pour cela. Expliquez-vous avec sincérité.

La situation de Beaupertuis devenait de plus en plus embarrassante; mais cet embarras même sembla lui rendre sa présence d'esprit. La vieille Marguerite venait d'entrer dans la pièce où se trouvaient les deux interlocuteurs; par un signe, le jeune homme fit comprendre au troubadour qu'il ne pouvait, devant un tiers, entrer dans de plus amples confidences; puis, quand la servante, après avoir achevé son service, se fut retirée, il se leva, ferma la porte avec une espèce de solennité, et, de retour à sa place, il ajouta gravement et à demi-voix :

— Père Potard, je vous crois un honnête homme.

— Je m'en flatte, Beaupertuis.

— Eh bien! sous le sceau du secret, je vais vous confier un mystère de ma vie. Jurez-moi que ce que je vous dirai mourra dans votre oreille.

— Je vous le jure, jeune homme. Muet comme une tombe, vous pouvez y compter. Allez, j'en ai gardé d'autres.

— Sachez donc, père Potard, que je poursuis une aventure

avec une grande dame de la ville, avec une comtesse de la place Bellecour, tout ce qu'il y a de plus empanaché.

— Vous en êtes bien capable, répliqua le troubadour en souriant de ce début ; bien capable, et elle aussi. Cela me rappelle une certaine marquise d'Arcis-sur-Aube, qui remonte pour moi à 1817...

Les souvenirs anacréontiques abondaient dans la vie du troubadour, et toutes les fois qu'on le mettait sur ce terrain, il sentait renaître ses passions d'autrefois, et s'imaginait voir reverdir les myrtes de sa jeunesse. Édouard Beaupertuis ne pouvait choisir une diversion plus heureuse aux soupçons vagues dont il était l'objet. Aussi reprit-il toute son assurance.

— Vous le savez, père Potard, ajouta-t-il, l'amour vit de mystère ; et pour cacher cette intrigue à tous les yeux, il a fallu s'entourer de grandes précautions.

— A qui le dites-vous, jeune homme ! C'est comme moi à Bar-sur-Seine, pour la femme d'un pharmacien. Dans une cave, mon cher, dans une cave ! Au milieu des drogues infectes de l'époux et sans le moindre luminaire ! On a bien raison de dire que la passion est aveugle. Achevez votre récit ; c'est plein d'intérêt.

— Il a donc fallu choisir en ville un lieu de rendez-vous, père Potard, un quartier sûr, populeux, une maison à double entrée. C'est ici que le hasard m'a conduit, sous votre propre toit ; c'est dans cette chambre où vous m'avez aperçu...

— Je vous comprends ! Épargnez-moi le reste ! Vous êtes un heureux coquin, jeune Beaupertuis ; mais pourquoi ne pas me dire cela tout de suite ?

— Père Potard, un galant homme ne fait de semblables aveux qu'à la dernière extrémité.

— Vous avez raison, Beaupertuis ; c'est comme moi à Châlons-sur-Marne, une aventure des plus burlesques avec l'épouse d'un notaire. Un jour il y a alerte, surprise ; je m'évade

et me donne de l'air; mais un pan de mon habit reste pris dans une porte. Que faire? il s'agit de sacrifier un frac neuf ou une pauvre femme. Je n'hésite pas une seconde; j'immole le frac sur l'autel de ses charmes, et quitte la Champagne avec une basque de moins. Voilà ce qui s'appelle agir en chevalier français : il paraît que nous sommes de la même école.

Le père Potard était de nouveau lancé, et il n'y avait plus d'effort à faire pour lui donner le change. De la femme du notaire il passa à la femme d'un passementier, raconta ses amours d'auberge et ses amours du grand monde, composa une suite d'aventures dont il était le héros, et où il jouait le rôle d'un Amadis et d'un Galaor; le tout entrecoupé de quelques refrains, comme ceux-ci, par exemple :

Lisette seule a le droit de sourire
Quand je lui dis : Je suis indépendant.

Ou bien :

Allons, ma belle,
Paye à ton tour
D'un peu d'amour
Le troubadour.

— Beaupertuis, ajouta-t-il, vous êtes jeune, prêtez l'oreille à votre ancien. Moi aussi j'ai été jeune, très-jeune; personne n'a été plus jeune que moi. La vie sans amour est une pipe sans calorique. En voyage, il faut des femmes comme il faut des relais; autrement l'existence est un vrai désert de Sahara.

Potard eût parlé longtemps ainsi sans être interrompu dans ses excursions sur les domaines de la galanterie; Beaupertuis ne l'écoutait que machinalement et s'abandonnait à ses propres réflexions.

Pour peu qu'on ait suivi ce récit avec quelque soin, on aura pu s'assurer de deux choses : la première, c'est qu'É-

douard était un habitué de cette maison ; la seconde, c'est qu'il ne s'attendait pas à y trouver le père Potard. De stratagème en stratagème, il était parvenu à donner à ce dernier une explication satisfaisante ; mais il lui restait à éclaircir l'autre partie du mystère. A quel titre le troubadour se trouvait-il là, entre ces deux femmes ? Était-ce comme maître ou comme commensal ? Quels droits avait-il sur cette jeune fille ? Ces idées se pressaient dans l'esprit d'Édouard, et un doute pénible venait s'y mêler. Sous l'empire de cette préoccupation, il essaya de renverser les rôles, et de mettre son ancien sur la sellette.

— Père Potard, lui dit-il, vous êtes en fonds pour les vieux péchés ; ce n'est pas d'aujourd'hui que votre réputation est faite ; vous avez jonché la France de victimes, on sait cela.

— Merci, Beaupertuis, vous rendez justice à vos maîtres ; c'est d'un bon naturel. La jeunesse est si présomptueuse à présent !

— Il me semble pourtant, troubadour, que de tous vos exploits, vous oubliez le plus beau. Sur les grandes routes on peut ne pas se montrer toujours délicat ; mais ici, mordieu ! vous roulez sur du choisi. Je vous en fais mon compliment, c'est la fleur des pois.

Ces paroles, prononcées avec une légèreté qui cachait mal un profond dépit, opérèrent un changement à vue dans la physionomie du voyageur. D'épanouie qu'elle était, elle devint tout à coup sombre et inquiète.

— Pour l'amour de Dieu, jeune homme, ne parlons pas de ça. Plaisantez Potard pour tout ce qui dépasse le seuil de cette porte, c'est bien ; il s'y prêtera, il fera chorus. Potard au dehors sera toujours Potard, Potard le noceur, le joyeux compère, toujours prêt à chanter la mère Godichon, en troubadour qu'il est. Oui, à mort, Beaupertuis, jusqu'à extinction de chaleur naturelle et d'*ut* de poitrine ! Mais ici, ajouta-t-il avec un accent plein d'amertume, ici rien, s'il vous plaît ;

rien sur cette maison, rien sur ce que vous avez pu y voir. Le hasard seul vous y a fait entrer; oubliez tout, je vous en conjure.

— Une si jolie fille, ce sera difficile, père Potard.

— Cessez ce langage, jeune homme, reprit le voyageur en prenant la main d'Édouard et la serrant avec vivacité; cessez ce langage, ou nous nous fâcherons. Vous avez un mystère dans votre vie; moi, j'en ai un aussi qu'un seul homme au monde devra un jour connaître, et cet homme, ce n'est pas vous. Écoutez, voulez-vous, que nous en restions en de bons termes? ajouta-t-il d'un ton suppliant.

— Mais sans doute, père Potard, répondit le jeune homme, touché malgré lui.

— Eh bien! jurez-moi de rayer cette soirée de votre mémoire, et de ne m'en plus parler, de n'en parler à personne au monde.

— Comme vous êtes solennel!

— Le jurez-vous?

— Mon Dieu, très-volontiers.

— Merci, jeune Beaupertuis, vous êtes un galant homme; mais il me faut encore une promesse.

— Laquelle? Vous êtes exigeant aujourd'hui.

— C'est que vous ne chercherez plus à remettre le pied ici. Restons chacun sur nos terres, et point d'excursions, s'il vous plait. Vos grandes dames en seraient trop jalouses.

Après avoir prononcé ces mots, Potard se leva pour faire comprendre à Édouard que la séance était terminée. Il prit lui-même une lampe, et accompagna le jeune homme jusqu'à la porte de la maison, où ils échangèrent un adieu en apparence cordial. Cependant, au moment de se séparer, l'un et l'autre trahirent leur pensée par quelques paroles qui moururent sur leurs lèvres.

— Un mystère! Eh bien! je le saurai malgré toi, vieux satyre, se dit Beaupertuis.

— Ce jeune homme en a trop vu ! Il faudra changer de logement, se dit le prudent Potard.

Quand le troubadour fut remonté, il voulut s'assurer si Jenny était remise de ses frayeurs. La jeune fille n'avait pas quitté sa chambre, et Marguerite venait de s'y asseoir à ses côtés avec son rouet. Potard les trouva toutes les deux fort tranquilles ; la physionomie de Jenny avait quelque chose de plus gai et de plus épanoui que de coutume.

— Eh bien ? dit le voyageur en déposant sa lampe sur une chiffonnière, voilà une soirée fertile en événements. Il l'a tout de même échappé belle, ce jeune homme ; un coup de pouce de plus, et je l'étranglais. J'étais si monté !

— Ce n'est donc pas un voleur ? répondit Jenny en retenant avec peine un sourire.

— Au contraire, c'est un très-galant homme, le fils d'un de nos fabricants de châles, premier crédit ; fameux papier !

— Le fils d'un fabricant ! s'écria la jeune fille en relevant la tête. En êtes-vous bien sûr, bon ami ?

— C'est comme je le dis, ma petite.

— D'un fabricant de châles ! ajouta-t-elle, redevenue rêveuse et inquiète.

— Châles, soieries et nouveautés, reprit Potard ; de gros faiseurs qui ont maison à Londres et aux États-Unis, les Beaupertuis.

— Les Beaupertuis, bon ami ? et ce jeune homme est un Beaupertuis ?

— Édouard Beaupertuis, ma petite, un charmant enfant que j'ai connu en voyage ; pauvre chanteur, mais beaucoup de moyens. Mais qu'est-ce que tu as donc, Jenny ? on dirait que tu vas passer. Comme te voilà pâle !

— Ce n'est rien, bon ami ; l'émotion de tout à l'heure, l'idée que cet homme pouvait être un voleur...

— Un voleur de cœurs, ma mignonne ; c'est son genre d'industrie, il paraît que le gaillard s'en acquitte à merveille.

— Vous plaisantez toujours, dit la jeune fille de plus en plus troublée ; on voit que vous fréquentez les mauvais sujets, bon ami.

— Allons, voilà que tu me grondes. Eh bien ! tu as raison, je ne devrais pas tenir de ces propos. Que veux-tu, ma petite ? à cinquante ans on ne se refait pas.

— C'est donc un coureur que votre Beaupertuis ? reprit la jeune fille, qui semblait craindre l'effet de ses scrupules et désirait prolonger cette confidence.

— Un coureur ? pas précisément, Jenny : il paraît, au contraire, qu'il entretient une grande passion, une passion volcanique.

— Vraiment !...

— Oui ; et c'est pour cela qu'il montait la garde dans l'escalier. Règle générale, une passion véritable est la compagne des factions infiniment prolongées.

A ces mots les deux femmes, par un mouvement spontané, se regardèrent et jetèrent ensuite les yeux sur Potard, comme si elles eussent craint un piége. Celui-ci continua de l'air le plus naturel du monde :

— Au fait, l'objet en vaut la peine.

— Mon Dieu, bon ami, dit Jenny avec la mort dans l'âme, comme vous nous faites soupirer après les choses ! Au fond, qui se soucie de votre Beaupertuis ? ajouta-t-elle avec un peu d'emportement.

— Allons, petite, ne te fâche pas ; j'ai voulu plaisanter. Les femmes sont si curieuses ! Voici l'affaire en quelques mots : le Beaupertuis a une intrigue avec une grande dame.

— Une grande dame ! s'écria Jenny frappée au cœur.

— Une dame de Bellecour, poursuivit Potard. Il est entré avec moi dans les plus grands détails : une dame à panaches, un morceau de choix. Il faut dire qu'il est très-bien ce jeune homme !

La jeune fille ne put pas en entendre davantage ; elle était

à bout des efforts qu'elle avait faits pour se vaincre. Son visage se décomposa, un frisson violent se déclara dans tous ses membres, ses dents se choquèrent avec une vivacité fiévreuse, et elle tomba étendue sur le parquet, mourante et sans mouvement. Marguerite courut chercher l'eau fraîche, et Potard, en donnant les premiers soins à la malade, dit à demi-voix :

— Je m'en doutais : il y a quelque chose là-dessous. Pourvu que je sois arrivé à temps !

IV

Le chapitre des complications.

Les événements de cette soirée laissèrent dans l'esprit de Potard des traces profondes. Cette irruption inattendue d'un jeune et hardi cavalier au sein d'une maison qu'il croyait inaccessible, le trouble de Jenny, son évanouissement, l'embarras et l'effroi de Marguerite, tout contribua à le convaincre que sa surveillance avait été mise en défaut, et que ses lares domestiques cachaient un douloureux mystère. Comment le pénétrer ? Là commençaient ses incertitudes. La crise que la jeune fille venait d'essuyer la laissa pendant quelques jours dans un état de souffrance et de langueur qui ne permettait pas de lui faire subir un interrogatoire. Comme les tiges qu'un violent orage a courbées, Jenny se relevait lentement ; son organisation délicate luttait mal contre les ravages du chagrin ; une fièvre opiniâtre donnait à ses yeux un éclat maladif et colorait ses pommettes d'un rouge de mauvais augure.

Quand les plus fâcheux symptômes eurent cessé, Potard questionna pourtant la jeune fille ; mais elle fut impé-

nétrable. Les instances les plus vives ne purent rien sur elle. Dans tout ce qui s'était passé, il ne fallait voir que l'effet d'une secousse imprévue; telle fut la seule explication que l'on pût en tirer. Potard n'osait pas mieux préciser ses soupçons et troubler la sainte pudeur qui est l'apanage ordinaire de cet âge. Il était donc obligé de s'en tenir à des insinuations vagues qui n'avançaient en rien son enquête. Interrogée à son tour, Marguerite garda aussi la défensive, et ni les prières ni les menaces ne changèrent sa détermination. Évidemment il y avait concert entre ces deux femmes, et presque complot. Désespéré de ce silence, Potard essaya de puiser des renseignements à une autre source. Il se rendit chez Beaupertuis pour provoquer des éclaircissements. Édouard avait quitté Lyon; il s'était remis en voyage peu de jours après leur dernière rencontre. Ainsi tout conspirait pour laisser Potard en proie au soupçon et à l'incertitude. Le temps s'écoulait, et il fallait prendre un parti. L'inventaire des Grabeausec était achevé; les nouveaux échantillons, l'itinéraire, les instructions, tout était prêt; rien ne s'opposait plus au départ, et en le différant on eût laissé prendre l'avance aux maisons rivales pour le curcuma et les clous de girofle, deux articles rares et recherchés.

Potard comprit qu'il importait de frapper un coup décisif. Dans la plaine des Brotteaux et sur le chemin des Charpennes, il avait remarqué une maisonnette offrant les avantages de la solitude sans avoir les dangers de l'isolement. Quelques habitations, peuplées d'honnêtes ouvriers, l'environnaient, et un jardin, clos de murs, lui ménageait une issue du côté de la campagne. Sans en prévenir personne, Potard arrêta ce logement, le fit disposer d'une manière convenable, et, quand tout fut prêt, il signifia sa volonté aux deux femmes, qui obéirent avec résignation. En moins d'une semaine, le déménagement fut fait, et celui qui aurait frappé à la porte du petit appartement de la place Saint-Nizier eût trouvé l'oiseau

envolé et la cage vide. Cet abandon se trahit bientôt au dehors ; faute de soins, les capucines et les pois de senteur se flétrirent sur leurs tiges, et cet arc de verdure, naguère si vigoureux et si régulier, n'offrit plus que des festons en désordre et des feuilles jaunies par la sécheresse.

Plus tranquille à la suite de ce coup d'État, le père Potard se remit en voyage, et le poivre, le sumac, les bois de campêche, les estagnons d'essence, la cochenille, l'indigo, le café et le sucre occupèrent bientôt une telle place dans sa pensée, que le souvenir de son aventure alla peu à peu en s'affaiblissant. Ses soupçons ne tenaient pas devant un ordre en noix de galle, et il n'est rien qu'une belle affaire en gommes du Sénégal n'eût le pouvoir d'effacer. Potard était alors sur son vrai théâtre, et il s'y montrait plus beau que jamais. Les maisons de Lyon le citaient en exemple à leurs voyageurs ; là où les autres glanaient, il trouvait matière à une ample moisson, et ressemblait à ces chiens de race qui ne perdent jamais les traces du gibier. Dieu sait quel répertoire d'ingénieuses formules il avait créé pour vaincre les résistances et arracher un consentement ! Comme il s'aidait avec art des moindres circonstances pour entraîner les volontés paresseuses et subjuguer les volontés rebelles ! Une caresse à l'enfant, un compliment à la femme, une flatterie au mari, des poignées de mains aux commis et aux garçons ; il connaissait tous ces moyens vulgaires, et ne les employait qu'en les relevant par la mise en œuvre. Quelle variété dans le ton, et comme il l'appropriait aux caractères, aux mœurs, aux préjugés de chacun ! Quelle sûreté de coup d'œil, quel aplomb, quelle fécondité de ressources, quelle souplesse, quelle dextérité de langage ! L'art du voyageur a beaucoup de rapport avec la tactique qui préside à l'investissement des places fortes C'est une opération, où tous les effets sont calculés, et dont les combinaisons sont infinies : tantôt il faut brusquer l'assaut, tantôt conduire lentement la tranchée. Les diversions habiles,

les regards incendiaires, les mines et contremines, tout l'appareil et toutes les ruses de l'attaque sont du ressort d'un voyageur de génie, et lui appartiennent par droit d'assimilation. L'art des voyages sera quelque jour placé sur la même ligne que l'art des siéges, et Potard aura mérité d'en être le Vauban.

Quatre mois s'écoulèrent ainsi, au bout desquels il fallut regagner Lyon pour y prendre langue. Potard descendit dans sa petite maison des Brotteaux, et il y retrouva les choses au point où il les avait laissées. Seulement Jenny semblait être revenue à la santé et au bonheur; son teint s'était animé, la langueur répandue sur ses traits avait disparu. Le voyageur attribua ces résultats à l'air de la campagne et à un exercice plus fréquent. Sa maison, embellie par les soins des deux femmes, était charmante; sous leurs mains industrieuses, le jardin avait changé d'aspect. Une allée en forme de berceau, recouverte de vigne-vierge et de chèvrefeuille, conduisait jusqu'à la porte qui s'ouvrait sur les champs; quelques plantes rares garnissaient une petite serre, et des bancs de gazon étaient symétriquement disposés dans les angles des murs. Potard se trouva le plus heureux des hommes au sein de cet Éden fleuri, et il s'y remit des fatigues de sa tournée. Du reste, plus de soupçons, plus d'inquiétudes ; il avait chassé le souvenir du passé comme un mauvais rêve, et voyant Jenny heureuse, il lui supposait le cœur tranquille.

Une nuit pourtant il eut une alerte assez vive. Un travail d'écritures l'avait conduit jusqu'à une heure assez avancée, et il venait à peine d'éteindre sa lampe, quand un bruit, qui semblait voisin, attira son attention. Il se leva, et, sans ouvrir sa croisée, il appliqua son œil contre les lames des volets. Une obscurité profonde voilait les objets, et la brume qui flottait dans l'air les rendait plus confus encore. Cependant il lui sembla voir une ombre se glisser sous l'allée couverte, et un grincement étouffé lui fit croire que l'on faisait jouer la ser-

rure de la porte du jardin. Tout cela s'accomplit avec la rapidité de la pensée, et un instant après le silence avait repris le dessus. Troublé par cette vision, Potard ne put se rendormir; dès qu'il vit poindre le jour, il se leva, et alla s'assurer si rien, dans l'aspect des lieux, ne lui fournirait d'autres indices. La maison était dans un ordre parfait; toute porte avait ses verrous tirés; pas le moindre dérangement ni le moindre désordre ne se laissaient voir. Dans le jardin, même recherche et même résultat; le sol, sec et bien battu, n'avait conservé aucune trace; la porte qui donnait sur les champs était fermée à clef. Potard commençait à croire qu'il avait été le jouet d'une illusion; cependant il eut l'idée de jeter au dehors un dernier coup d'œil. La clef de l'issue était à sa place; il s'en servit pour ouvrir et se diriger vers la plaine en examinant avec précaution le terrain détrempé par la pluie. Il n'y avait pas à s'y tromper : un homme avait passé par là, et y avait laissé des empreintes évidentes. Potard suivit ces traces dans toute l'étendue de la jachère, et constata qu'après un court circuit le coupable avait dû regagner la grande route. L'examen des vestiges laissés sur le sol le conduisit à une autre découverte, c'est qu'ils provenaient non de souliers de manant, mais de chaussures fines qui trahissaient une certaine position sociale.

Lorsque Robinson découvrit pour la première fois, dans une ile qu'il croyait déserte, des empreintes de pas humains, il n'éprouva pas une frayeur plus grande que celle dont fut saisi Potard à la vue de ces indices accusateurs. Une sueur froide l'inonda, sa bouche resta à sec, et il sentit son gosier se resserrer comme sous une étreinte vigoureuse. Le passé revint alors à la mémoire, et son cœur se remplit d'amertume. Cette gaieté qu'il avait trouvée, à son retour, assise sur le seuil de sa maison, n'était qu'une feinte; on lui souriait pour mieux le tromper. Accablé sous sa propre découverte, il n'osait pas regagner le logis, et un instant il eut la pensée de fuir devant

une perfidie si habile. La raison et la tendresse l'emportèrent; il résolut de se vaincre et d'opposer dissimulation à dissimulation. Personne n'était encore levé chez lui; son excursion matinale n'avait pas été remarquée. Il rentra sans bruit, remit tout dans l'ordre accoutumé, et se réfugia dans sa chambre pour combiner ce qui lui restait à faire.

Deux heures après il retrouvait, dans le jardin, Marguerite et Jenny, qui s'étaient réveillées au premier chant de l'alouette. La jeune fille était radieuse; elle se baignait avec joie dans une atmosphère chargée des parfums du matin; elle suivait de l'œil les oiseaux qui construisaient leurs nids, et se penchait sur toutes les fleurs pour en mieux respirer l'arome. Cette joie faisait un mal horrible à Potard; cependant il parvint à se maîtriser. Le déjeuner se passa comme d'habitude, et rien ne put faire soupçonner aux deux femmes que le maître de la maison était sur la trace de leur secret. Quand Potard fut sorti de chez lui, à son heure ordinaire, ses sentiments tumultueux, jusque-là comprimés, firent explosion à la fois :

— Malheur à elles! s'écria-t-il, ou plutôt malheur à lui! Je le rejoindrai, fût-ce dans les enfers. On ne connaît pas le père Potard; non, on ne le connaît pas; mais il se fera connaître. Ah! vous avez cru me berner; vous m'avez pris pour un Cassandre, pour un vieillard de comédie! eh bien! vous verrez, morbleu! vous verrez. Jouons-le, se sont-ils dit; il est si bon homme! Un bonhomme, moi? Je vais devenir un volcan, un Vésuve qui ne laissera rien d'intact sur son chemin. Ah! vraiment, c'est ainsi que vous le prenez! Faire aller un pèlerin qui a roulé dans toutes les ornières de France et de Navarre! Ce serait du nouveau. Je ferai une victime, Dieu de Dieu, oui, j'en ferai une! Ils veulent me plonger dans le sang comme à Dijon, ajouta-t-il comme accablé par un souvenir plein d'horreur.

Tout en parlant et en gesticulant ainsi, Potard suivait la

grande route qui va des Charpennes aux Brotteaux et aboutit au pont Morand par une magnifique avenue bordée de deux rangées d'arbres. Depuis la soirée de la place Saint-Nizier, le voyageur avait une idée fixe que les circonstances ne lui avaient pas permis de réaliser : il voulait rejoindre Édouard Beaupertuis, lui demander une explication, et prendre un parti après l'avoir entendu. L'aventure de la nuit venait de donner à ce désir une vivacité et une énergie nouvelles ; en sortant de chez lui, Potard s'était juré qu'il trouverait Edouard dans la journée, et que, mort ou vif, il aurait raison de ce jeune homme. Cette résolution était bien arrêtée dans sa tête, et à peine eut-il franchi le pont Morand, qu'il se rendit chez les Beaupertuis, où il trouva l'ancien voyageur de la maison, alors commis principal.

— Bonjour, Eustache, lui dit-il d'un ton amical et en déguisant ses préoccupations.

— Ah ! c'est toi, Potard ; comment vont les chansons, vieux ? De plus en plus troubadour, n'est-ce pas ? Quel bon vent t'amène, l'ancien ?

— Une misère, Eustache : je voudrais savoir où est votre petit Édouard ; charmant garçon, ma foi, un cadet qui ira bien. Où loge-t-il donc, Eustache ?

— Où loge Édouard ?

— Oui, Eustache, reprit Potard, qui craignait toujours de se trahir. Nous avons quelques petits comptes ensemble que je voudrais solder. Il me doit une revanche aux dominos.

— Alors ce sera à son retour, vieux : il est encore en voyage. On ne l'attend que dans deux semaines.

— En voyage ! vrai, Eustache ? en voyage ? tu ne plaisantes pas ? Édouard est en voyage ? ajouta-t-il en lui prenant la main avec une vivacité dont il ne put se défendre.

— Sans doute ; et qu'y a-t-il d'étonnant, troubadour, qu'Édouard soit en voyage ? C'est la saison de la vente. Tu es bien singulier aujourd'hui.

— C'est juste, dit Potard se remettant; je n'y avais pas songé. Il est donc en voyage, votre petit Édouard? Ta parole d'honneur, Eustache?

— Ah ça, vieux, tu as eu quelque coup de sang; tu deviens stupide. Tiens, poursuivit le commis en prenant un papier sur le comptoir, voici une lettre que la maison a reçue ce matin de Metz. Vingt douzaines de châles en crêpe de fantaisie, un joli ordre! Lis la signature.

— Édouard Beaupertuis, dit Potard en jetant un coup d'œil avide sur la lettre que lui présentait le commis. C'est étrange!

— Étrange, troubadour, pourquoi? Décidément tu as reçu quelque coup sur le timbre. Comme te voilà ahuri!

— Fais pas attention, Eustache. Ton diable d'Édouard m'a fait gorger le double six sept fois de suite : il y a de quoi faire tourner un homme en mélasse. Adieu, collègue. Merci.

— Adieu, vieux. »

Potard sortit désespéré; cette trame dont il croyait tenir le fil se compliquait de plus en plus; il ne savait désormais à quoi se rattacher, il était à bout de conjectures. Pendant quelques heures il parcourut les quais du Rhône, en proie à une espèce d'égarement, espérant toujours que le hasard le servirait mieux que le calcul, et que le sort lui livrerait son mystérieux ennemi. Il n'aperçut que d'honnêtes visages, qui n'avaient rien de séducteur : des négociants ou des employés qui vaquaient à leurs affaires; enfin, cette foule bruyante qui remplit l'enceinte des grandes villes et s'agite pour gagner le pain de la journée. Sur toutes ces physionomies le voyageur essayait de trouver le mot de son énigme et la clef de l'apparition qui venait de troubler à jamais son repos. Quand il reprit, le soir, le chemin de sa maisonnette, il chancelait comme un homme ivre, tant les déceptions dont il était le jouet avaient laissé dans son cerveau une empreinte profonde.

Cependant il fallait se vaincre encore, sous peine de trahir

devant Jenny et Marguerite les combats de son âme et la source d'où ils provenaient. Potard eut ce courage : comme ces martyrs qui conservaient, au milieu des tortures, toute leur sérénité, il garda le sourire sur les lèvres pendant que le chagrin lui rongeait le cœur. Il s'associait aux petites joies de la jeune fille, et se prêtait à ses moindres caprices avec sa patience et sa bonté accoutumées ; il grondait Marguerite moins souvent qu'à l'ordinaire, et restait indifférent à des négligences dans le service qui autrefois eussent provoqué ses reproches. Sa vie intérieure manquait désormait d'abandon; elle reposait toute sur un calcul. Il s'agissait d'exercer une surveillance qui ne fût pas soupçonnée, et de ne pas provoquer autour de lui la défiance pendant qu'il ménageait à ces deux femmes un siége dans toutes les formes. Chaque jour il s'absentait comme à son habitude; mais des émissaires, répandus près de la maison, lui rendaient compte de ce qui s'y passait, et des mouvements qui s'y étaient opérés. La nuit, aucun bruit ne trahissait ses mouvements, et le silence le plus profond régnait dans sa chambre; mais au lieu de se livrer au sommeil, Potard était debout devant sa croisée ouverte, l'œil et l'oreille aux aguets, en butte à une insomnie fiévreuse.

Une semaine s'écoula ainsi sans amener d'incidents nouveaux. Les espions n'avaient rien aperçu de suspect, et le long entretien que Potard poursuivait avec les étoiles n'amenait aucun résultat. L'incertitude dévorait le pauvre troubadour, et son corps de fer se ressentait de ces insomnies prolongées. Quoique la passion le soutînt, il était une heure, dans le cours de ces veillées, où son œil se fermait involontairement et où sa tête se penchait sur l'appui de la croisée; alors d'horribles cauchemars s'emparaient de lui, et il n'échappait à ce triste sommeil qu'en proie au vertige et le cœur rempli d'angoisses.

Il en était là, une nuit, quand un son sec et brusque le réveilla en sursaut : il se remit vivement sur son séant ; mais, par un geste mal calculé, il heurta l'espagnolette, qui résonna

sous sa main. C'en fut assez pour changer l'aspect de la scène : une ombre effarouchée se perdit sous le berceau, et quelques mouvements qui avaient lieu dans l'intérieur de la maison cessèrent à l'instant même. En présence de cette proie qui allait encore lui échapper, le cœur de Potard bondit dans sa poitrine : hors de lui, il allait se précipiter par la croisée, afin d'atteindre son ennemi et l'abîmer au besoin dans sa chute, quand l'idée, l'inspiration d'une vengeance plus terrible vinrent l'assaillir. Il avait à ses côtés un fusil, une bonne arme de Saint-Etienne, dont les perdrix de la plaine environnante avaient plus d'une fois éprouvé la justesse. Avec la rapidité de l'éclair, il s'en saisit, poussa avec fracas les volets de la croisée, et au moment où l'ombre, s'évanouissant par un chemin qui lui semblait familier, ouvrait la porte du jardin et allait disparaître dans la campagne, il l'ajusta et pressa la détente. Le coup partit, et un cri se fit entendre. Potard s'élança hors de sa chambre, croyant trouver sur le sol le cadavre de sa victime.

Cependant le bruit d'un coup feu, tiré au milieu de la nuit, avait mis en éveil tout le voisinage. Les croisées des maisons environnantes se garnissaient de curieux ou de femmes épouvantées ; on s'interpellait à la ronde pour savoir d'où provenait cette mousqueterie et quel attentat avait été commis.

Quand Potard passa devant la chambre de Jenny, la jeune fille était sur le seuil de sa porte, un bougeoir à la main, dans le désordre d'une toilette de nuit ; Marguerite, de son côté, descendait de sa mansarde dans un négligé semblable. Toutes les deux semblaient éprouver une surprise qui n'avait rien de joué, et qui ne cessa même pas lorsque Potard leur dit d'un ton moitié farouche, moitié solennel :

— Femmes, venez voir votre ouvrage !

Elles suivirent le troubadour dans le jardin, où les populations voisines descendaient à leur tour, armées de lanternes et offrant le spectacle des plus étranges accoutrements. Po-

tard marchait à la tête de ce bataillon, et cherchait partout le corps du délit. Dans la première ivresse de l'attentat, il eût foulé aux pieds avec délices le cadavre de son ennemi : cette joie lui fut refusée. On eut beau fouiller de toutes parts, dans tous les coins, sous les touffes de fleurs, derrière les bancs de gazon, point de cadavre, point d'être animé ou inanimé. La petite porte du jardin était close et rien n'indiquait qu'on l'eût ouverte. Potard ne se contenait plus : il allait comme un furieux dans tous les sens, avide de sa proie, et désespéré de ne pas la trouver. Quant aux voisins, ils finirent par croire que cette scène était une plaisanterie imaginée par le voyageur, et qu'après avoir déchargé son arme sur une chauve-souris, il trouvait agréable de convertir cet exploit nocturne en mystification pour tout le quartier. Aussi ne se retirèrent-ils pas sans murmurer et en menaçant le troubadour du commissaire de police.

Qu'on juge de l'état de Potard : il crut que sa raison l'abandonnerait ; et, quelques instances que purent faire Jenny et Marguerite, il ne voulut pas quitter le jardin de toute la nuit. Assis sur un tertre de gazon, et plongé dans une stupeur profonde, il ne se leva que quand le soleil fut monté sur l'horizon, et alla de nouveau examiner les lieux, comme le chasseur en quête de son gibier et que rien ne rebute de sa recherche. Le sol, la serrure, les deux marches qui descendaient vers la campagne, il examina tout, et il semblait renoncer de nouveau, quand son œil vint à se fixer sur les panneaux extérieurs de la porte. Ce fut toute une découverte qui lui arracha un cri spontané :

— J'en étais bien sûr ! s'écria-t-il.

Il venait d'apercevoir quelques gouttelettes de sang qui avaient laissé leur empreinte sur le bois.

— Maintenant, ajouta-t-il, on ne pourra plus me traiter de visionnaire. L'oiseau de nuit a eu du plomb dans les ailes, et il ne peut pas être allé bien loin.

V

Confidence.

Dix jours après ce drame mêlé de mystère, Potard faisait son entrée à Dijon, et en foulait le pavé d'un pas rêveur et mélancolique, comme un être marqué du sceau de la fatalité. En apparence, il était rendu aux affaires ; en réalité, il appartenait à des obsessions qu'il ne pouvait vaincre. Le même voile pesait toujours sur son intérieur ; il avait quitté Lyon sans que rien fût éclairci ; il avait dû fuir devant une trahison impénétrable et un silence obstiné. Aussi eût-il été difficile de reconnaître le joyeux troubadour dans cet homme affaissé, triste, amaigri, qui se transportait de comptoir en comptoir, de magasin en magasin, pour y faire machinalement des offres de service. Plus de verve, plus d'ardeur : Potard allait en tournée comme un vieux soldat va au feu, par devoir, mais sans élan, presque indifférent aux succès ou aux revers, en proie à un découragement incurable. Il ne savait plus prendre parti ni pour la cannelle ni pour le cacao, laissait insulter ses propres échantillons et leur abandonnait le soin de se défendre.

Ce qui le jetait dans cet accablement c'était le dépit de ne savoir à quoi se rattacher, ni à qui s'en prendre. On a vu d'intrépides soldats, qui avaient fait leurs preuves sur les champs de bataille, contenir mal leur trouble en face d'ennemis invisibles et de dangers mystérieux. Potard était dans ce cas : une catastrophe réelle l'eût affecté moins profondément que le malheur insaisissable dont il semblait être le jouet.

Cette lutte avec des fantômes l'exaspérait ; sa colère, sans objet et sans issue, se retournait contre lui et le livrait aux désordres d'une concentration violente. Faute de pouvoir dévorer quelqu'un, il se sentait dévorer lui-même ; il s'agitait, il se consumait peu à peu sous la tunique ardente du soupçon, triste fruit de sa surveillance. Jusqu'à ce que sa haine pût s'attaquer à un être vivant, il était obligé d'en contenir l'essor et d'en essuyer les ravages.

Dans ses courses au sein de la ville, Potard avait à parcourir l'une des rues qui conduisent à l'église de Sainte-Bénigne. Là, presque au tournant de la place, le voyageur s'arrêtait parfois en face d'une maison avec boutique au rez-de-chaussée. Un mercier l'occupait alors, et se dérobait, par la nature de ses attributions, à la compétence de Potard ; mais, sur la façade extérieure, des vestiges mal effacés attestaient que cette demeure n'avait pas toujours été livrée aux écheveaux et aux Y de la mercerie. Deux pains de sucre très-distincts, quoique souillés par le temps, et ces mots lisibles encore : *Fabrique de Moutarde*, révélaient une autre période d'exploitation et une existence antérieure où l'épicerie et la droguerie avaient régné sans partage sur ce pignon. Sans doute le voyageur se reportait à ces souvenirs, quand il adressait à la vieille enseigne des regards attendris et douloureux. On eût dit que dans cette contemplation muette il cherchait une diversion aux combats de son âme et à l'amertume qui l'inondait. Ce fut là qu'un jour, à la suite d'une petite séance d'émotions, il rencontra Édouard Beaupertuis, qui débouchait précisément de la place de Sainte-Bénigne.

Le troubadour ne nourrissait alors contre Édouard aucune espèce de défiance. On a vu qu'à la suite de sa première aventure, il s'était assuré de l'absence du jeune homme ; il en fit autant après la seconde apparition nocturne, et son ami Eustache s'empressa de lui fournir la preuve que Beaupertuis, encore en tournée, exploitait alors la ville de Stras-

bourg. Devenu plus soupçonneux, Potard ne se contenta pas de demi-preuves ; il voulut voir les pièces, vérifia le timbre de la poste, s'assura enfin de l'*alibi*, comme aurait pu le faire un juge d'instruction. Édouard Beaupertuis sortit de cette enquête avec tous les honneurs de la guerre et entièrement réhabilité dans l'esprit du père Potard. Aussi, en le rencontrant dans une rue de Dijon, celui-ci s'empressa-t-il de le prévenir.

— Tiens, c'est vous, Beaupertuis ! s'écria-t-il en lui présentant la main ; toujours en route, comme le Juif-Errant.

Le premier mouvement du jeune homme avait trahi quelque embarras ; mais l'accueil ouvert du troubadour le mit sur-le-champ à l'aise.

— Que voulez-vous, père Potard, répliqua-t-il, on traîne le boulet ; les affaires sont si dures !

— C'est parler d'or, Beaupertuis. Le voyageur est fait pour rouler comme l'eau pour aller à la mer. Mais que vois-je ?... ajouta Potard en se passant la main sur le front comme pour écarter un mauvais rêve ; est-ce possible ?... Ah ! mon Dieu !... Ciel !...

Ces exclamations, se succédant coup sur coup, étaient accompagnées d'un bouleversement complet dans la physionomie du voyageur. Les mots sortaient avec peine de son gosier ; un air sombre et farouche avait remplacé ses premiers sourires ; son regard, empreint d'égarement, semblait chercher sur la personne d'Édouard le mot d'une énigme affreuse ; un tremblement nerveux agitait ses membres, et la pâleur était descendue sur ses joues, ordinairement si colorées. Par un mouvement brusque, il rejeta la main du jeune homme qu'il avait jusque-là tenue dans les siennes.

— Qu'avez-vous donc, père Potard ? lui dit son interlocuteur avec un sentiment visible d'inquiétude.

— Beaupertuis ! répliqua le voyageur avec un ton solennel ; Beaupertuis ! poursuivit-il en élevant de plus en plus la voix.

Puis, comme s'il se fût soudainement ravisé, il ajouta sur un diapason plus bas et plus calme :

— Ce n'est rien, jeune homme, des éblouissements... des vertiges... Depuis quelque temps j'y suis sujet. On ne vieillit pas impunément ; j'expie mes vieux péchés.

Évidemment Potard cherchait à se rendre maître de son émotion, et il y parvint.

Voici ce qui avait opéré cette révolution subite dans ses manières. En levant les yeux sur Édouard, machinalement il les avait fixés sur l'une de ses oreilles, et une singulière circonstance l'avait frappé : en deux endroits, le cartilage portait les traces d'une déchirure. Potard examina les cicatrices, qui paraissaient fraîches encore, et elles lui semblèrent provenir d'un corps menu et rond comme la grenaille. A cette révélation, rapide comme la pensée, succéda un rapprochement entre ces blessures et le coup de feu essuyé naguère par un mystérieux séducteur. Potard calcula qu'en raison de la position de la porte du jardin et de la croisée d'où il avait ajusté l'ennemi, l'oreille gauche avait pu être seule atteinte ; c'était à l'oreille gauche que Beaupertuis portait ces cicatrices. Il n'y avait plus à en douter, Édouard était le coupable ; il y avait preuve du flagrant délit.

Ces impressions, cette découverte frappèrent l'esprit de Potard avec la vitesse de l'éclair, et il arrêta aussitôt son plan de conduite. Dans le premier moment, la colère fut sur le point de l'emporter ; mais les conjonctures étaient délicates et l'affaire demandait des ménagements. Il fallait obtenir des aveux, et peut-être la violence était-elle un mauvais moyen pour y parvenir. D'un autre côté, Potard n'avait pas une position entièrement nette : avant d'exiger des explications, il lui restait à faire la preuve des droits qu'il avait à cette confidence. Depuis longtemps notre héros s'était préparé à cet événement ; ce secret, qu'il avait gardé jusque-là d'une manière si scrupuleuse, allait lui échapper ; l'heure était arrivée d'une con-

fession complète. Pour que l'interrogatoire d'Édouard Beaupertuis n'aboutît pas à un échange de récriminations ou à des démentis systématiques, il fallait commencer par faire preuve de franchise et prendre l'initiative de la sincérité. Potard avait été joué, il le sentait ; il aurait pu user de représailles, mais ce jeu offrait trop de périls, et le cas était trop grave pour le réduire aux proportions d'une revanche d'amour-propre. Il résolut donc d'y apporter de la prudence et de la grandeur, d'aller au-devant des objections, de mettre tous les procédés de son côté. Ainsi s'expliquent l'empire qu'il eut sur lui-même et ce passage soudain d'une irritation involontaire à une modération calculée. Quand il reprit la parole, ce fut presque avec un air d'enjouement.

— Beaupertuis, dit-il, excusez-moi ; je tombe de temps à autre dans des idées noires ; c'est l'âge qui me vaut cela. Et puis j'ai sur le cœur quelque chose qui me pèse.

— Vous, père Potard ? demanda le jeune homme, dont le trouble augmentait à chaque instant.

— Oui, Édouard, moi-même. Et, tenez, je cherchais un confident ; cela soulage ! Voyons, Beaupertuis, voulez-vous être le mien ?

Sans savoir au juste où Potard voulait en venir, et quel rôle l'attendait lui-même en tout ceci, le jeune homme essaya de se défendre, il opposa des excuses, prétexta des affaires, se prétendit à jeun, imagina des rendez-vous, enfin employa mille stratagèmes pour couper brusquement l'entretien. Mais le troubadour avait fait son plan, et rien ne pouvait l'en détourner.

— Je te tiens, disait-il à part lui, tu ne m'échapperas qu'à bonnes enseignes. A mon tour, maintenant.

Édouard eut beau faire, il ne put se dégager. Potard trouvait réponse à tout et se montrait inflexible.

— Voyons, jeune homme, disait-il, pas de mauvaises défaites. On doit bien une demi-journée de son temps à un an-

cien. Vous n'avez pas déjeûné : cela se rencontre à merveille ; je suis à jeun aussi. Eh ! parbleu, ajouta-t-il en montrant sur sa gauche un bouchon d'assez pauvre apparence, voici un coin où l'on exécute avec un certain succès l'omelette au lard ; il s'y trouvera bien une longe de veau pour assortir l'omelette, et quelques fioles de petit bourgogne pour arroser le tout. Allons, Beaupertuis, emboîtez le pas et suivez votre chef de file ;

En avant, marchons,
Contre les flocons,
A travers le choc et le bruit des bouchons ;
Volons au réfectoire !

— Ohé ! la fille ! s'écria-t-il en entrant dans la taverne et en poussant devant lui Édouard, qui se résignait en victime ; tout ce qu'il y a de mieux dans l'établissement ; c'est Potard qui régale !

A ce nom connu, la maison entière s'empressa d'accourir. On vérifia les existences, on inspecta le garde-manger, et, à force de recherches, on trouva la base d'un déjeuner assez passable. Le troubadour désirant un cabinet particulier, on mit la table dans une chambre à coucher du premier étage, d'où l'œil plongeait sur la rue et découvrait les trois mots : *Fabrique de Moutarde*, qui semblaient agir sur le cœur de Potard avec la puissance d'un révulsif. Quand le repas fut servi et l'assortiment de liquides mis à la portée des convives, le troubadour congédia la servante, et, sous l'empire d'un pomard du meilleur millésime, il commença son histoire :

VI

Récit de Potard.

« Jeune Beaupertuis, dit-il, la philosophie enseigne à l'homme la nécessité de dominer ses passions, et voilà pourquoi cette science ne fait pas généralement fortune. C'est au point que les philosophes n'en usent point pour leur compte, et se contentent de l'expliquer aux autres humains avec la manière de s'en servir. De là il faut tirer deux conclusions : la première, c'est que tout fils d'Adam a quelque chose sur la conscience ; la seconde, c'est qu'en raison de ses fautes, il doit se montrer indulgent pour celles du prochain.

« A ces deux vérités, claires comme de l'eau de roche, j'en ajoute une troisième qui ne l'est pas moins : c'est qu'au nombre des sentiers que parcourt l'homme ici-bas, il n'en est point qui soit plus glissant que le sentier des voyages. Je ne veux pas remonter à Joconde ni à Télémaque, parce que vous m'opposeriez peut-être le jeune Anacharsis. Restons dans le dix-neuvième siècle, qui a tant amélioré le voyageur de commerce, au point de vue de l'anatomie descriptive et de la physiologie comparée. Le voyageur de commerce est une création de notre époque ; non que l'antiquité en ait ignoré les éléments, témoin le joaillier Chardin, qui traita, dans le dix-septième siècle de notre ère, avec le grand empereur de Perse, pour une partie d'émeraudes ; témoin encore le marchand d'orviétan Marco Polo, qui engagea, au treizième siècle, le farouche khan des Tartares, dans une affaire de thériaque ;

mais si l'on retrouve le voyageur de commerce dans ces temps éloignés de nous, on peut dire que c'est comme exception, comme théorie, presque comme mythe. Défiez-vous donc, Beaupertuis, de ces rats d'érudition qui se servent des anciens pour faire passer la vie dure aux modernes; méprisez leurs textes et privez-vous avec délices de leurs opinions. Le voyageur de commerce appartient au dix-neuvième siècle comme la navigation aérienne, comme les pompes intimes en caoutchouc, comme les phalanstères et autres inventions destinées au soulagement de l'humanité.

« Dès l'origine, jeune homme, l'institution a jeté tout son éclat, et je crains qu'elle ne soit sur le chemin d'une décadence. Permettez-moi d'en donner deux motifs, l'un matériel, l'autre moral. Motif matériel : le chemin de fer. Vous le savez, le chemin de fer tend chaque jour à se substituer aux routes ordinaires, et le wagon menace tous les véhicules connus, depuis l'humble coucou jusqu'aux superbes messageries. Supposez donc la France couverte d'un réseau de chemins de fer; du train dont on les mène, c'est une supposition sans danger. Vous allez de Paris à Lyon en dix heures, de Marseille à Paris en vingt heures, de Bayonne à Lille en Flandre en vingt-quatre heures. Entre le lever et le coucher du soleil, vous coupez la France dans sa plus longue diagonale. Très-bien! j'admire avec vous le génie contemporain; il ne lui reste plus qu'à prendre la lune d'assaut au moyen de ballons de siége. Mais après cet hommage rendu à l'esprit de découverte, j'ajoute : — Adieu le voyageur de commerce! Avec le chemin de fer, son règne expire; que serait-ce avec l'aérostat? En effet, grâce à la rapidité des communications, chaque négociant sera son propre voyageur. Dans la même journée, on achètera à Marseille une partie de poivre, et on la revendra à Toulouse : on sera le matin sur les quais de Bordeaux, le soir à la Bourse de Paris; on fera un tour de France en une semaine. Le bourgeois même, moins épicier

qu'en général on ne le suppose, usera du chemin de fer dans l'intérêt de ses approvisionnements; il ira acheter son beurre à Isigny, ses rilliettes à Tours, son saucisson à Arles, son miel à Narbonne, ses pieds de cochon à Sainte-Menehould, ses haricots à Soissons, ses fromages au Mont-d'Or, ses pâtés de foie à Strasbourg, ses poulardes au Mans, ses côtelettes au Présalé, ses huîtres à Cancale. Or, je vous le demande, au milieu de ces excès de la locomotion, que deviendra le voyageur de commerce? Il ne lui restera plus qu'à se précipiter sous les roues d'un wagon, et à périr en jetant l'ennemi hors de ses *rails*. Voilà le motif matériel qui pousse à la décadence du voyageur.

« Le motif moral est plus grave encore. Le voyageur n'est plus national; son cœur ne bat plus au mot magique de patrie. Beaupertuis, vous êtes jeune, vous n'avez pu connaître ce beau temps de voyage, ce temps où il fut porté si haut et devint un quatrième pouvoir. C'est le voyageur de commerce qui a fait la révolution de Juillet et expulsé la branche aînée du territoire français. Ne riez pas, jeune homme : ce que je vous dis est très-sérieux. A cette époque, tout voyageur était une puissance, un des mille conducteurs de ce patriotisme électrique qui se répandait dans toute la France. Que de Bérangers j'ai ainsi colportés jusque dans les plus petits hameaux! que de portraits de Manuel, de Lafayette et du général Foy j'ai distribués sur ma route! Il faut rendre cette justice à l'institution, Beaupertuis, que nous étions alors de chauds patriotes, des ennemis de la tonsure, tous, depuis le voyageur en soieries jusqu'au voyageur en peaux de lapins. Pas d'exceptions, pas la moindre; la tiédeur n'était pas même permise. Pour ma part, j'ai fait aux jésuites un tort dont ils ne se relèveront jamais, par la manière dont je chantais *les Hommes noirs*, avec les refrains et embellissements dont la chose est susceptible. Vous connaissez sans doute cette romance, Beaupertuis?

— Qui ne la connaît pas, père Potard? répliqua le jeune homme.

— Eh bien! jugez de l'effet! Je l'ai exécutée deux mille fois au moins à table d'hôte, sans compter les diligences et les sociétés particulières. Comment voulez-vous qu'une congrégation résistât à de pareils moyens? Aussi l'ai-je mise en poudre; et c'est votre faute, enfants, si elle reparaît à l'horizon. Oh! le beau temps, Édouard, le beau temps! quel enthousiasme! quelle unanimité! comme on s'entendait alors, et quelle intelligence dans l'attaque! Rien ne se faisait sans nous : on nous voyait à la tête de toutes les manifestations publiques. Nous avons créé le champ d'asile, doté les fils du général Foy, renversé de Villèle, chassé de Polignac. Pas d'invention qui ne passât par nos mains : les chapeaux à la Bolivar, les tabatières Touquet, les écharpes à la Philhellène. Et Napoléon, que ne nous doit-il pas! Lui avons-nous prodigué les apothéoses! Je ne sais, grand homme, si, dans ta demeure dernière, tu es enchanté de tes anciens aides de camp, généraux, maréchaux et fournisseurs de vivres; mais, à coup sûr, tu n'es pas mécontent du voyageur de commerce. Il se peut même que là-bas tu aies eu connaissance de la manière dont Potard filait des sons en ton honneur, et compté les larmes qu'il extirpait des yeux de la multitude quand il chantait :

Pauvre soldat, je reverrai la France,
La main d'un fils me fermera les yeux:

ou bien :

Parlez-nous de lui, grand'mère,
Grand'mère, parlez-nous de lui.

« Napoléon, tu as balancé dans mon cœur l'épicerie et la droguerie, et je me flatte que c'est un beau succès.

« Mais pardon, Beaupertuis, je m'abandonne malgré moi à mes souvenirs. Que voulez-vous! l'esprit de nationalité enflammait alors nos poitrines, et il y avait de l'écho dans toutes les tables d'hôte quand on parlait d'honneur et de patrie. Ce mobile n'existe plus; la politique s'est retirée de l'institution. Nous étions des citoyens alors, aujourd'hui nous ne sommes que des carotteurs. Le marchand de chaînes de sûreté et de pastilles du sérail est devenu notre égal : comme nous, il enlève l'acheteur et fait l'article avec succès. Le voyageur ne pèse plus dans la balance de nos destinées; les événements se succèdent sans qu'on s'inquiète de ce qu'il en pense. N'est-ce pas là une chute morale des plus affligeantes? Hélas! nous vivons en un siècle où tout s'en va : dieux, rois, maîtres de poste, chapeaux de castor et réverbères : est-il étonnant que le voyageur de commerce prenne le même chemin? »

VII

Le capitaine Poussepain.

A mesure que Potard avançait dans sa confidence, son caractère ouvert et jovial reprenait le dessus, et soit involontairement, soit à dessein, il témoignait à son jeune convive plus d'entraînement et plus d'abandon. Celui-ci, de son côté, retrouvait peu à peu son aisance, et ne semblait plus aussi pressé de fuir cet entretien. L'un tenait sa proie et semblait jouer avec elle; l'autre commençait à se croire désintéressé en toute cette affaire, et sentait ses défiances céder devant un sentiment de curiosité. La vertu du liquide bourguignon contribuait à entretenir cette sorte de trêve, et Potard y

puisait cette verve qui tourne si vite à l'effusion et à l'attendrissement.

— Beaupertuis, dit-il en poursuivant son récit, je viens de vous narrer les succès politiques du voyageur de commerce ; vous allez peut-être en conclure qu'ils s'obtenaient aux dépens des affaires et nuisaient à l'exploitation de la clientèle. Il n'en est rien ; le voyageur le plus notoirement national était toujours celui qui prenait le plus d'ordres. Moi-même, si j'ai laissé un nom dans les fastes du voyage, c'est à mes refrains patriotiques que je le dois. Tel droguiste avait refusé obstinément un lot de cochenille, sous le prétexte que la marchandise n'était point assez argentée, qui, sur une romance lancée à propos, revenait de sa prévention, trouvait la substance tinctoriale beaucoup plus à son gré, et se la laissait mettre fort agréablement sur le dos. J'ai fait, en ce genre, de véritables tours de force. Permettez-moi de vous en citer un.

« Il s'agissait d'une partie considérable de safran d'Espagne pour laquelle les Grabeausec avaient été indignement trompés par une maison d'Alicante. Mauvaise drogue, pleine de corps étrangers, piquée par l'humidité ; triste affaire, en un mot. Quand les Espagnols se mêlent de camelote, ils n'y épargnent pas la façon. Ordre de Lyon de placer cela à tout prix. On m'envoie des échantillons un peu fardés, mais affreux néanmoins. Il n'y avait plus qu'à payer d'audace.

« J'aborde un teinturier d'Alsace, un gros faiseur, riche, rusé, connaissant l'article jusqu'au bout des ongles, qu'il avait excessivement noirs. Cet homme avait vécu toute sa vie dans le safran ; il le manipulait, il en respirait chaque jour le parfum, le portait à ses lèvres pour en éprouver la saveur, et devait avoir, comme les canards élevés au régime de la garance, les os colorés en rouge. Ce fut à cet industriel que je m'adressai pour débiter mon odieuse drogue. J'aime à prendre le taureau par les cornes. Avec un sang-froid asiatique, je lui soumis mes échantillons.

— Père Schoulmergerberger, ajoutai-je, voici la fleur des pois en fait de safran; vous en avez la première vue. Cent balles de ce numéro! Un marché d'or! Je vous l'ai gardé en ami, en véritable ami.

« L'Alsacien appartenait à cette famille de manufacturiers flegmatiques qui semblent mettre un prix à leurs paroles, tant ils s'en montrent avares; il traitait d'ailleurs le français d'une manière affligeante, et avait ses raisons pour en user sobrement. A peine eut-il jeté un coup d'œil sur l'échantillon que je lui offrais, qu'il le repoussa en disant :

— C'est ein ortire !

« Traduction libre : C'est une ordure! Le mot était humiliant, mais je ne me tins pas pour battu et je revins à la charge. Prenant le safran à pleines mains, je l'éparpillai, je cherchai à en faire ressortir la couleur, à le faire miroiter au soleil, à trouver son jour, à le présenter sous son plus bel aspect. Peine perdue : mon Alsacien ne démordait pas de son opinion aussi déplorable que laconique. J'eus beau relever les qualités de la marchandise, exalter la vertu qu'elle aurait à l'emploi, déplorer l'aveuglement du teinturier, rien ne put toucher mon homme : il resta inflexible. Je comptais, comme dernière ressource, sur la proposition d'un grand rabais, à la condition qu'il se chargeât de la partie entière. Ce moyen échoua comme les autres.

— C'est ein ortire, répétait-il, ein féridâple ortire !

« On ne pouvait pas le sortir de là; il en devenait fastidieux. N'importe; je m'étais promis de lui colloquer mes safrans, et je résolus de tenir bon.

« Le père Shoulmergerberger ne subissait ici-bas qu'une seule influence, celle de madame Shoulmergerberger et de ses deux filles. Comme les Alsaciens de la vieille roche, le teinturier s'était marié jeune, afin de se voir revivre dans une série de générations; et quoiqu'il n'eût que cinquante ans, il possédait déjà un échantillon de la deuxième. Cependant un

nuage obscurcissait alors l'étoile de la maison. Son fils, le seul mâle de la famille, était absent depuis cinq mois; il parcourait les ports de l'Amérique du Sud, afin d'y créer des débouchés aux toiles peintes. Cet exil volontaire faisait la douleur de madame Shoulmergerberger, et l'objet de ses entretiens avec les deux Shoulmergerberger que leur sexe rendait plus sédentaires. Ces femmes échangeaient l'expression de leurs craintes au sujet de l'absent, le suivaient de l'œil sur la carte du globe, et inondaient de larmes de joie les lettres qui leur arrivaient de l'autre hémisphère. Pour peu qu'on devînt un habitué de la maison, il fallait s'associer à ces explosions d'attendrissement, à ces scènes de regret.

« C'est là-dessus que je basai mon plan d'attaque. Bon gré, mal gré, l'Alsacien devait acheter mes safrans. Pour cela, j'entrepris les dames Shoulmergerberger au point de vue de ce gros garçon égaré dans le Nouveau-Monde; je leur parlai de l'Amérique comme d'un pays salubre et favorable au développement de la jeunesse : je leur fis une description pleine d'intérêt des produits alimentaires que le jeune exilé trouvait dans ces lointains climats, et des ananas gigantesques qu'il savourait à son dessert; j'insistai sur les études morales qu'il recueillait chemin faisant, et sur les trente nègres à qui il pouvait administrer librement des coups de canne. Tout cela charmait, fascinait, consolait mes Alsaciennes; je les voyais, au gré de mon récit, pleurer ou rire, passer par tous les genres d'émotion. Au bout de deux séances, j'avais fait de tels progrès dans leur esprit qu'elles ne pouvaient plus se passer de moi; mon empire était assuré. Cependant le père Shoulmergerberger résistait encore; les safrans lui paraissaient trop abominables; il demandait du temps, voulait voir d'autres échantillons, enfin cherchait des biais. Je me décidai à frapper le grand coup.

« Un soir, toute la famille se trouvait rassemblée, et l'on fit un appel à mon talent de chanteur. J'étais en voix; je me

promis une scène de larmes. En l'honneur du membre de la famille domicilié aux antipodes, j'annonçai une chanson de circonstance : *l'Exilé*, de Béranger, et je commençai :

Qu'il va lentement le navire
A qui j'ai confié mon sort!

« A ces accents tendres comme le hautbois et déchirants comme la cornemuse, il fallait voir l'auditoire. On me buvait des yeux, mon cher, on me dévorait ; je sentais tous ces cœurs palpiter sous ma voix. Les trois femmes Shoulmergerberger semblaient fondre d'émotion ; leurs seins étaient haletants, leurs narines dilatées outre mesure. J'avais calculé mes effets et gradué mes impressions; chaque couplet élevait d'un degré l'échelle de l'épanouissement. J'arrivai ainsi au dernier ;

Oui, voilà les rives de France,
Oui, voilà le port vaste et sûr...

« L'illusion était complète ; on eût cru que le jeune homme allait débarquer ; sa famille s'élançait déjà au-devant de lui. Il faut dire que je détaillais chaque mot avec un art, une expression pleine d'onction et de mélancolie. Jamais je n'ai été plus beau que ce soir-là : il s'agissait de cent balles de safran :

France adorée,
Douce contrée,
Après un an enfin je te revois.

« Je crois même, Dieu me pardonne, que je me permis quelques variantes au point de vue de l'Alsace et de cette réunion de famille, le tout pour arriver au bouquet :

Ah ! que mon âme est attendrie !
Là furent mes premiers amours ;
Là ma mère m'attend toujours.
Salut à ma patrie !

« Beaupertuis, faut-il vous le dire ? à ce dernier trait, je m'effrayai moi-même de mon triomphe. Il y avait dans le timbre de ma voix quelque chose de si pénétrant quand je chantai *là ma mère m'attend toujours*, que madame Shoulmergerberger n'y résista plus : elle tomba pâmée comme une carpe ; ses deux filles ne voulurent pas être en reste, et tournèrent l'œil de leur côté, tandis que le teinturier, en proie à des sanglots incroyables, se précipitait dans mes bras, me pressait sur son cœur, et me faisait entendre ces mots flatteurs, quoique entrecoupés :

— Bodard ! gé brends fotre bardie té zavrants !

« C'est-à-dire, en dialecte français, que mon affaire était enlevée. Voilà le triomphe de la romance.

« Si je vous ai communiqué cette anecdote, jeune homme, ce n'est pas pour en tirer personnellement vanité : il y a longtemps que Potard a sacrifié ce sentiment puéril sur l'autel de l'expérience. J'ai voulu seulement vous prouver que le patriotisme, loin de nuire aux autres qualités du voyageur, en est le complément nécessaire. Que d'affaires j'ai entamées ainsi par la politique, afin de les résoudre d'une manière plus prompte et plus sûre ! Trois ou quatre calembours sur la prise du Trocadéro m'ont donné six mois de vogue ; j'ai inscrit cinquante commissions sur mon carnet à l'aide d'un bon mot sur M. de Castelbajac. L'épicier ne sait pas résister à de tels moyens ; la politique le flatte, il s'honore de la comprendre. Tenez, Beaupertuis, voyez-vous cette maison qui s'élève en face de nous ?

— Celle du mercier, père Potard ? répondit le jeune homme.

— Oui, Édouard ; mais le mercier n'est pour rien dans les souvenirs que j'y rattache. Je remonte plus haut dans le cours des temps, et je sens, à cette vue, mes yeux se mouiller de larmes. Encore une maison dont la politique m'a ouvert l'accès ! Mon Dieu ! mon Dieu ! que le deuil a plané sur cette

enceinte ! Rien que d'y penser, je sens mon cœur se fendre, ajouta le voyageur, devenu triste et pensif ; la force me manque pour achever.

— Eh bien ! père Potard, remettons la suite à un autre jour, lui dit Édouard, s'associant à cette douleur.

— Non, Beaupertuis, il faut boire le calice jusqu'à la lie, reprit le troubadour en se versant un verre de Bourgogne ; à quoi bòn reculer? L'heure est venue de dérouler cette lamentable histoire. Prêtez-moi donc votre attention.

« Il y a dix-huit ans de cela (vous voyez que mes souvenirs datent de loin), cette maison était occupée par le plus insociable, le plus farouche de tous les guerriers. On le nommait Poussepain ; un vieux de la vieille, décoré de la main du grand homme, brave comme un César, mais bête à manger du trèfle, et parvenu au grade de capitaine après vingt-cinq ans de service. Dans son beau temps, il composait un superbe officier de dragons ; mais il avait passé par tant d'épreuves, s'était vu entamer le cuir si souvent, avait été rôti et gelé tant de fois, que pas un de ses membres ne restait intact, et que la peau de son visage avait pris l'aspect du parchemin. Des yeux de chat sauvage animaient sa physionomie et lui donnaient un air de dureté extraordinaire ; son nez arrondi en virgule avait quelque chose de fier et d'impérieux comme le bec de l'aigle. Toute sa personne se ressentait de ces habitudes militaires que l'empire a naturalisées parmi nous. Il commandait chez lui dans les mêmes termes qu'au régiment, et traitait comme des Prussiens les voyageurs qui frappaient à sa porte. Car, il est temps de vous le dire, le capitaine Poussepain, après le licenciement de l'armée de la Loire, s'était retiré à Dijon, sa patrie ; et avec les fonds provenant de son patrimoine, il avait ouvert un magasin d'épicerie et une fabrique de moutarde. Un homme aussi irritable choisir un tel commerce, c'était folie. Sa marchandise devait lui monter au cerveau, et j'en ai fait la triste expérience.

« Quand je connus Poussepain, le troupier s'était retranché dans sa manufacture comme dans un fort devant lequel venaient échouer toutes les sollicitations, toutes les offres de service. Il ne voulait, sous aucun prétexte, entendre parler des voyageurs de commerce, qu'il nommait des flibustiers, des pipeurs, des galériens. Impossible d'entamer avec lui une affaire; quelques commissionnaires des ports de mer avaient le monopole de ses approvisionnements, et il ne voulait à aucun prix nouer de nouvelles relations.

« Parmi les motifs auxquels on attribuait ce séquestre, il en était un qui devait agir vivement sur les esprits chevaleresques et aventureux. Peu d'années auparavant, Poussepain avait épousé une jeune femme, et veillait comme un ex-dragon sur cette autre toison d'or. On racontait des merveilles de la beauté de cette victime, que le troupier avait associée à ses cicatrices. Elle se nommait Agathe, et appartenait à une famille de pauvres gens dont elle avait assuré l'existence par son mariage. Du reste, on la voyait peu ; jamais elle ne descendait ni dans le magasin ni dans la fabrique ; à peine avait-elle la liberté de visiter ses parents. Pour charmer ses loisirs, Poussepain lui racontait la campagne d'Égypte, où il avait figuré comme maréchal des logis des dromadaires et comme pestiféré de Jaffa. C'était l'une des grandes distractions de la jeune épouse, à moins que le capitaine ne préférât l'initier au passage de la Bérésina, où il avait joué un rôle très-dramatique. La pauvre Agathe subissait dix fois par mois les mêmes récits, et s'endormait profondément au bruit de ces grandes batailles.

« Voilà ce qui se disait dans le public au sujet de cette maison, et les tables d'hôte du Chapeau-Rouge, de la Galère, de la Cloche, retentissaient chaque jour de nouveaux détails au sujet de l'ex-capitaine et de son invisible moitié. Longtemps j'écoutai ces propos sans y prêter aucune attention. Un épicier de plus ou de moins dans la capitale de la Bourgogne

n'était pas une si grande affaire que cela valût la peine d'y songer. Je me trouvais alors dans la plus belle période de ma gloire; loin que je fusse obligé de courir après la clientèle, c'était elle qui venait à moi. On s'informait de mon passage, on me gardait les ordres qui n'avaient rien d'urgent; partout où j'entrais, je voyais des visages épanouis et des esprits bien disposés. A quoi bon aller chercher des affronts et perdre mes pas auprès d'un Iroquois? J'avais rayé Poussepain de ma liste, et tout s'était borné là. Sans ce diable d'Alfred, de la maison Papillon et compagnie, j'en serais encore au même point, et Dieu sait que de douleurs cette réserve m'eût épargnées! Mais un jour, à dîner et en présence de qnarante voyageurs, Alfred m'entreprit au sujet du capitaine Poussepain, et me mit au défi de forcer la consigne qui gardait sa porte. D'abord je passai condamnation; mais Alfred s'en enfla tellement, il m'agaça si bien, que je me précipitai dans l'aventure.

— Voyez, messieurs, disait-il, Potard lui-même, le grand Potard, met les pouces devant le fabricant de moutarde; décidément c'est un gaillard inexpugnable.

— Eh bien! non, m'écriai-je en me levant; non, non, vingt fois non! Avant qu'il soit huit jours, j'aurai apprivoisé cet homme des bois. Qui veut tenir le pari?

— Moi, moi, dirent à la ronde mes jeunes écervelés.

— Trente bouteilles de Romanée ou de clos Vougeot! ajoutai-je avec une voix solennelle, la qualité au choix du vainqueur. Et signons pour plus de sûreté.

« L'acte fut dressé, mis en règle, et je fus engagé dans l'entreprise. A peine sorti de table, j'en eus du regret; mais vous savez, Beaupertuis, ce que c'est que l'amour-propre, et quel rôle il joue dans les déterminations humaines. Il a conduit maint poltron sur le terrain et forcé plus d'un courage chancelant à faire bonne contenance devant le feu de l'ennemi. J'en étais là; l'affaire avait fait du bruit; impossible de reculer...

« Ce fut alors seulement que je pus me rendre compte des difficultés de l'opération. Plus de cent voyageurs de commerce s'étaient présentés chez Poussepain sans pouvoir dépasser le seuil de sa porte. L'un d'eux, plus hardi que les autres, s'était glissé jusque dans le magasin ; mais, à l'aspect de tant d'audace, l'ex-capitaine avait décroché son grand sabre de dragon et aurait fait un mauvais parti à l'imprudent, s'il n'eût prudemment battu en retraite. Comment adoucir ce Tartare? comment museler cette bête fauve? comment ramener cette créature primitive au sentiment de la civilisation? Là gisait le problème, et je me pris à y réfléchir.

— Cet homme est trop sauvage, pensai-je à part moi, pour n'être pas foncièrement stupide; il doit être bouché comme de l'eau de Seltz. Dès lors de quoi s'agit-il? De trouver son faible! voilà tout. Son faible! il en a un; quel homme n'en a pas?

« Je me livrai pendant quelques minutes à ce travail d'analyse, après quoi l'inspiration m'arriva, et bondissant comme dut le faire Archimède dans son bain :

« Je le tiens, m'écriai-je ; je le tiens !

« En effet, je le tenais. Mon premier soin fut de me procurer une branche de saule que je fis dessécher en l'approchant du feu, puis une pincée de terre que je renfermai dans une boîte de citronnier. Pourvu de ces deux ustensiles, j'écrivis au farouche Poussepain :

« Capitaine,

« Un voyageur qui arrive de Sainte-Hélène possède quel-
» ques souvenirs qu'il a recueillis sur la tombe même du
» grand homme. Si tous les admirateurs et tous les offi-
» ciers de Napoléon ne peuvent pas accomplir ce lointain
» pèlerinage, il est du devoir de ceux qui sont plus favorisés
» de ne pas se montrer avares de ces précieuses reliques.

« Je sais, capitaine, le cas que l'Empereur faisait de vous ;

« j'en ai causé souvent avec le général Montholon, et l'on m'a « fait promettre de vous offrir un rameau de la branche de « saule que j'ai détachée de l'arbre à l'ombre duquel repose « le grand Napoléon; j'y ajouterai une pincée de terre prise « sur son tombeau, et qui a par conséquent pu se mêler à « ses cendres.

« Si je ne savais pas dans quelle solitude vous plonge le re- « gret d'avoir perdu votre empereur, je serais allé moi-même « vous faire hommage de ces nobles débris; mais je respecte « trop le motif qui vous isole du monde pour chercher à « vaincre vos répugnances.

« Je tiens les objets glorieux et susdits à votre disposition.

« Votre serviteur,

« POTARD.

« Hôtel du Chapeau-Rouge, chambre 8. »

« J'envoyai cette lettre par un garçon, et j'attendis à ma croisée le résultat de la démarche. La ruse était grossière, mais elle avait alors toute la fleur de la nouveauté. On n'avait encore exploité ni le saule pleureur, ni le petit chapeau, ni les débris du cercueil; aussi étais-je plein d'espoir.

« Cependant mon messager ne revenait pas, et peu à peu l'inquiétude me gagnait. L'ex-dragon aurait-il pénétré le stratagème? se serait-il douté de la mystification? Le cas pouvait devenir grave; et déjà je m'imaginais que mon soudard donnait le fil à son grand sabre de cavalerie afin de me fendre plus régulièrement en quatre, lorsque je vis déboucher le garçon chargé de ma missive, avec un homme à ses côtés, tenue sévère, redingote bleue boutonnée jusqu'au menton, chapeau sur l'oreille, balafre atroce sur la joue gauche, œil à dix pas devant lui, allure militaire, un peu ralentie à cause des rhumatismes.

— C'est mon soudard, m'écriai-je; je le tiens. Arrive donc, culotte de peau, arrive donc! A nous deux maintenant!

VIII

Agathe.

« Je n'insisterai pas, jeune homme, reprit Potard après une courte pause, sur les moyens que j'employai pour dompter et civiliser l'ex-guerrier. C'est pourtant l'une des opérations les plus brillantes dont j'ai parsemé ma carrière. Quoique amorcé par ma proposition, l'ancien n'avait pas complétement donné dans le panneau ; il fallut achever sa conquête, le fasciner, l'éblouir, le stupéfier, l'abrutir par mon aplomb. Pour cela je l'entrepris au point de vue de sir Hudson Lowe et des couleuvres que ce fonctionnaire exotique avait fait avaler à notre infortuné Napoléon. Je fus sublime, mon cher, sublime ! Mon vieux dragon clignota d'abord pour me dérober les preuves d'émotion qui se glissaient sous ses paupières ; mais bientôt il n'y tint plus, lâcha subitement les écluses, et répandit un demi-litre de larmes, juste ce que peut contenir l'œil d'un grognard. Ce témoignage d'attendrissement fut le signal de sa défaite. Dès lors il m'appartint, et comme premier gage, il signa de sa main, de cette main jusque-là si rebelle, un ordre de vingt balles de poivre de Sumatra. C'était noblement capituler. Aussi, quel moment pour moi, lorsque, le soir même, en pleine table d'hôte, je fis circuler ce certificat de mon triomphe ! Les concurrents ne revenaient pas de leur surprise, et Alfred, de la maison Papillon, en fut atterré.

« J'avais donc conquis, à la pointe de l'élocution, mon entrée chez le fabricant de moutarde. Il faut rendre cette justice

à Poussepain, qu'il défendit ses pénates pied à pied, et me contraignit à faire chaque jour un nouveau siége. Si je l'emportai, ce ne fut qu'à force de flonflons patriotiques et même anacréontiques. Le cerbère montrait-il les dents, je l'endormais à l'aide d'une romance. D'abord il ne me reçut que sur le seuil de sa porte, avec un auvent pour tout abri, et au milieu des outrages de l'atmosphère. Plus tard je pénétrai dans le petit comptoir vitré qui lui servait de niche, et où il expédiait ses factures. J'eus accès ensuite dans le magasin, dans la fabrique et dans les moindres recoins de son domicile industriel. Ainsi la confiance arrivait peu à peu avec l'habitude de me voir ; je l'égayais, je lui devenais nécessaire. Aucun cataplasme n'avait réussi à calmer ses rhumatismes aussi bien que mes refrains du *Soldat laboureur* et du *Champ d'asile*. Quand je voulais le jeter dans des transports extraordinaires, je l'entamais sur le chapitre de Waterloo, et l'exaltais en chantant, avec toute la magnificence de ma voix :

O Mont-Saint-Jean, nouvelles Thermopyles !
Si quelqu'un profanait tes funèbres asiles,
Fais lui crier par tes échos :
Tu vas fouler la cendre des héros ! (*ter*).

« C'est ainsi, Beaupertuis, que je maniais mon homme, et que je m'emparais de son intimité.

« Cependant, nos relations n'avaient pas encore franchi les sphères commerciales, et madame Poussepain était toujours pour moi une beauté invisible et mystérieuse, comme pour Alfred, de la maison Papillon, et les autres voyageurs. J'avais beau diriger des regards furtifs vers les croisées du logement, me tromper volontairement de porte, essayer de tous les stratagèmes, rien ne m'avait réussi. Le hasard, ce roi du monde, vint heureusement, est-ce heureusement qu'il faut dire ? à mon secours. Une attaque de goutte cloua sur son lit le fabricant de moutarde ; et, au milieu de ses douleurs, il songea

à moi et à mes chansons, comme il eût songé à un baume ou à un spécifique. Un de ses employés vint me réclamer à l'hôtel et m'exprimer le désir du malade. Jugez de ma joie! J'avais pris goût à cette entreprise; elle avait l'attrait du fruit défendu. Cette tour d'airain, si bien gardée, allait s'ouvrir enfin, et me mettre en présence de la victime qui y gémissait sous la surveillance d'un magicien. L'histoire commençait comme un roman; seulement la princesse était l'épouse légitime d'un troupier, et le donjon une fabrique de moutarde. A cela près, je nageais en pleine chevalerie.

« Aussi n'entrai-je dans la partie réservée du logement qu'avec une certaine émotion, et le spectacle qui m'y frappa d'abord ne fit que l'accroître. Poussepain venait d'essuyer un accès des plus rudes. Sa figure contractée portait l'empreinte d'une souffrance violente, et pour se soulager il sacrait comme un païen. Penchée sur son lit, une femme lui soulevait le pied, enveloppé de ouate et de toile cirée, et le déposait avec une délicatesse infinie sur un coussin qui devait le supporter. Quoiqu'il fût impossible de traiter un malade avec plus de dextérité, l'ex-dragon faisait retomber sur la pauvre créature une partie de la mauvaise humeur qu'engendrait le mal, et le nom d'Agathe se mêlait aux jurons brillants et variés qui sortaient de sa bouche comme un feu de file.

« Je ne m'étais jamais fait illusion sur les avantages physiques de Poussepain, mais j'avoue que, vu en négligé, il dépassa mon attente. J'estime qu'un têtard bien réussi doit être plus voisin de l'Apollon du Belvéder que ne l'était ce jour-là le ci-devant capitaine de la vieille, décoré de la main du grand homme. La goutte lui avait poussé les yeux si avant sous le crâne, que les prunelles étaient à peine visibles; la peau du visage avait tourné au maroquin et pris la couleur de l'acajou; la balafre qui sillonnait la joue gauche semblait s'être agrandie par l'émaciation, et un bonnet de coton, surmonté d'une mèche altière, contrastait par sa blancheur avec

les tons terreux du masque et l'expression terne du regard. En outre, dans le désordre qui résulte de la douleur, Poussepain s'offrait de temps en temps sans voiles, et c'était un spectacle peu flatteur que celui de cette académie osseuse et noire, où l'acier et le plomb avaient pratiqué de larges entailles et de nombreuses solutions de continuité.

« Je ne sais si Agathe gagnait à ce contraste, mais, à sa vue, Beaupertuis, je fus ébloui ; il me sembla voir un ange. Vous ne pouvez rien vous figurer de plus pur, de plus virginal : le pinceau de l'Albane en eût été jaloux. Ce qui éclatait surtout dans sa physionomie, c'étaient la candeur et la grâce. Peut-être avez-vous remarqué, Édouard, le sentiment naïf que les peintres des grandes écoles ont jeté sur la figure de la Vierge, étonnée pour ainsi dire d'avoir un enfant entre ses bras. Ce sentiment d'innocence dominait chez Agathe. Il n'y avait rien en elle qui trahît la femme ; on eût dit une jeune fille. Le regard qu'elle arrêta sur moi était à la fois curieux et effarouché ; il ne se ressentait pas de la pruderie qu'amène toujours l'expérience, et de cette modestie étudiée qui est une arme de plus à l'usage des coquettes. Agathe ignorait ou semblait ignorer ces raffinements ; sa pudeur était une pudeur d'instinct, sans mélange, sans apprêt, sans réticence. Non, jamais je n'ai rien ressenti de pareil. Vous savez, Beaupertuis, que la vie des voyages n'est pas étrangère au développement des passions fugitives ; je vous ai même cité, je crois, quelques-unes des grandes dames qui m'ont honoré de leur attention. Tenez, comme votre princesse de la place Bellecour, ajouta Potard, qui ne put se défendre d'une allusion maligne.

— Vous n'oubliez donc rien, troubadour ? répliqua le jeune homme en se prêtant à la plaisanterie.

— Je n'oublie que le mal, Beaupertuis, ajouta Potard sur un ton plus sérieux. Les bons cœurs sont comme les bons vins, ils gagnent à vieillir.

Et il reprit son récit.

« Agathe était vraiment belle. Je ne vous la décrirai pas, Édouard ; on a trop abusé de la méthode descriptive appliquée aux femmes. Je ne mesurerai ni ses méplats, ni l'arc de ses sourcils, ni l'aile de ses narines, comme s'il s'agissait d'une surface géométrique ; je ne décomposerai pas les couleurs de la palette pour vous dire ce qu'étaient ses yeux, son teint, ses cheveux, ses dents, ses lèvres ; je n'emprunterai pas la langue du statuaire pour vous entretenir de son buste et de ce qu'il réunissait de charme sous tous les aspects ; je ne dirai rien de son cou rond et pur comme celui d'une vierge, et des extrémités les plus délicates et les plus distinguées que l'on pût voir. C'est une triste besogne que d'analyser ce qui ne vit que par l'ensemble, de livrer une créature parfaite à une dissection minutieuse, où se perdent l'harmonie générale et la beauté de relation. Agathe était une adorable blonde ; que cela vous suffise ; Potard vous l'assure, et Potard a la prétention de s'y connaître. J'ai parcouru les routes royales et départementales, j'ai battu même les chemins vicinaux, de manière à rendre des points à tous les voyageurs de l'antiquité et des temps modernes. Eh bien ! dans le cours de mes pèlerinages, je n'ai nulle part rencontré une beauté aussi accomplie. Figurez-vous quelque chose de souple comme un jonc, des mouvements empreints d'une grâce exquise, des traits ravissants, une élégance particulière de formes, et, par-dessus tout cela, un air de simplicité et d'ignorance, de curiosité et de vivacité, à faire tomber un homme en extase. Mais, Dieu me pardonne ! je crois qu'à mon tour je cède à la manie des descriptions. Encore une fois, Beaupertuis, ne décrivons pas les femmes ; contentons-nous de les adorer.

« C'est ce que je fis à l'égard d'Agathe. Jusque-là j'avais traité l'amour en voyageur de commerce, et je ne vous cache pas que je l'ai encore traité depuis par le même procédé. Mais, au milieu de mes vicissitudes galantes, je n'ai éprouvé ici-bas qu'une seule passion véritable, celle qui m'atteignit

alors. Bien des années ont passé sur ces souvenirs ; le deuil a terni cette page de mon histoire, et pourtant je sens là, quand je m'y reporte, je ne saurais dire quelle joie amère et quelle séve de rajeunissement. Pendant trois mois j'oubliai tout, même les affaires ; les Grabeausec ne me reconnaissaient plus. Mon âme était enchaînée à cette maison et à ses hôtes ; tout ce qui ne s'y rattachait pas m'était devenu indifférent. A quoi ne me résignai-je pas ! J'étais l'esclave de Poussepain, son bouffon, son souffre-douleurs. J'épargnais ainsi à sa pauvre compagne quelques bourrades soldatesques, je partageais avec elle le calice des mauvais procédés ; et ainsi s'établit entre nous une sorte d'union mystérieuse avant qu'aucun mot d'amour eût été échangé. Elle me devinait, et cela suffisait à mon bonheur ; un aveu plus formel m'eût semblé moins doux. Il faut aimer, Beaupertuis, beaucoup aimer pour avoir le secret de ces délicatesses et des joies ineffables qui y reposent.

« Plus la goutte empirait, plus l'ancien dragon devenait difficile à amuser. Un homme moins épris eût envoyé l'impotent à tous les diables ; moi je trouvais dans ces tracasseries même un charme de plus ; c'était un sacrifice que je faisais à ma tendresse. Pour calmer les douleurs de Poussepain, j'avais épuisé mes ressources lyriques. Dans les accès ordinaires, le chant patriotique obtenait d'heureux résultats. Je touchais la fibre belliqueuse et les réminiscences de l'époque impériale ; la culotte de peau faisait chorus, et la crise se passait ainsi. Mais lorsque l'attaque devint plus vive et la douleur plus aiguë, ce topique agit en sens inverse ; Poussepain entrait alors dans une effervescence extraordinaire ; il bondissait sur sa couche ; parlait de se lever et d'aller charger les Prussiens. Au lieu de calmer ses fureurs, la romance nationale ne faisait que les accroître, et il fallut chercher un autre moyen d'agir sur le moral du fabricant de moutarde.

« Je me rabattis sur la chanson comique, afin d'agir par le

contraste. Il m'en souvient, c'était dans une longue soirée d'hiver. La pauvre Agathe veillait depuis deux nuits; ses joues pâlies trahissaient sa fatigue. Poussepain était devenu intolérable ; un temps orageux exaspérait son mal, et il nous faisait payer la folle enchère de ses douleurs. Sa femme était à bout d'efforts, et de temps à autre je voyais une larme furtive descendre lentement sur ses joues. Vous l'avourai-je, Beaupertuis? il me prenait parfois des envies épouvantables d'étrangler cet homme et de déliver l'ange dont il lassait la patience. Un pareil accouplement de la jeunesse et d'une incurable infirmité me semblait un fait contre nature ; cette enfant qui n'était pas arrivée à la fleur de l'âge ne s'était pas épanouie à la beauté pour être seulement une garde-malade. Cependant je domptai ces mauvaises pensées, et cherchai une autre diversion aux maux du patient. Dans le genre badin et grivois, je possédais un répertoire fort étendu : ignorant jusqu'à quel point un ancien dragon est sensible aux jeux de l'ironie, je n'avais pas abordé cette partie de mon bagage musical. Je craignais qu'il ne prît ce divertissement en mauvaise part, et ne s'effarouchât de certains refrains un peu décolletés. Au point où nous nous trouvions, je résolus de tout oser, et prenant la parole au milieu d'un fort accès :

« Capitaine, lui dis-je, si je l'osais, je vous communiquerais une chanson d'un style léger, mais foncièrement militaire. »

« L'ex-dragon, au lieu de me répondre, continuait à se tordre sur son lit; je fis semblant de prendre ce silence pour un acquiescement, et je commençai :

Un grenadier est une rose
Qui brille de mille couleurs ;
Il n'est point de périls qu'il n'ose
Les affronter par sa valeur (*bis*).
Chanteur, danseur, il danse, il chante,
D'un lit de paille il s'en contente ;
Le dieu d'amour voltige auprès (*bis*).
Voilà (*quater*) le grenadier français (*bis*).

« A mesure que je débitais ma symphonie militaire, je voyais les convulsions de mon malade se calmer comme par enchantement; le visage reprit plus de sérénité; l'œil s'anima, l'attitude devint plus tranquille. Les doses de laudanum que nous lui administrions toutes les demi-heures produisaient un effet moins prompt et moins sûr que ce simple et innocent flonflon. Cela tenait du prodige. Il est vrai, Beaupertuis, que j'y mettais un accent inimitable et une pantomime qui semblait empruntée à la vie des camps. Agathe était là : je me surpassais à son intention. Tous les deux nous étions émerveillés du résultat, et pour assurer l'action du remède, je m'empressai de redoubler la dose.

— Autre couplet, dis-je, et je chantai :

Le sapeur est très-respectable.
Sincère à son gouvernement,
Franc buveur, militaire aimable,
Esclave de son fourniment (*bis*);
A son pays vouer sa barbe,
Au feu rester droit comme un *arbe*;
De rien ne redoutant jamais (*bis*).
Voilà (*quater*) le vrai sapeur français (*bis*).

« Vous me croirez si vous le voulez, Beaupertuis, mais je vous déclare, foi de Potard, que l'accès de goutte s'arrêta devant ce couplet et ceux qui le suivirent. Poussepain, qui depuis cinq semaines se livrait à la plus affreuse collection de grimaces qui ait jamais déshonoré un visage humain, se sentit soulagé comme par miracle : ses membres devinrent plus souples, sa bouche se délia, le sourire reparut sur ses lèvres, et, au moment où je m'y attendais le moins, il fit chorus. C'était un homme sauvé. Dès lors, je me prodiguai ! je passai en revue mon répertoire facétieux; par exemple, *le Conscrit de Corbeil, qui n'avait pas son pareil*, et une foule d'autres nocturnes appropriés à mon auditeur. Poussepain accueillait

ces ritournelles avec des éclats de rire qui devaient lui désopiler la rate, rétablir la circulation du sang et donner une issue à la bile qui engorgeait ses vaisseaux. Au bout d'une semaine de ce traitement musical, un mieux sensible se manifesta; les douleurs avaient perdu de leur énergie et de leur fréquence, l'appétit était revenu, la langue était belle, le pouls régulier, la physionomie meilleure. Je continuai mon système de médication, et prodiguai mes sons de poitrine : le succès couronna mes efforts.

« Dans le cours de cette cure, j'eus avec Poussepain un entretien singulier, dont je ne compris le sens que plus tard. Au milieu de ces chansons d'un genre folâtre, je me trouvais entraîné parfois à en essayer quelques-unes qui arrivaient jusqu'à la limite de l'Anacréon. C'était voilé pourtant et pouvait se chanter parfaitement devant le sexe. J'avais même obtenu avec ces mélodies spirituelles, mais transparentes, un succès fou dans les meilleures sociétés. Exemple : *Ma Lisa, tiens bien ton bonnet !* Genre léger si l'on veut, mais d'une légèreté accessible à des oreilles de femmes mariées; pour les autres, je ne dis pas. Eh bien, un jour, au moment où j'entamais cette romance, dans laquelle j'excellais, l'ex-dragon me secoua le bras de manière à me le désarticuler.

— Potard, me dit-il à demi-voix, ne vous lancez pas tant. Il ne faut pas jouer ces airs-là sans sourdine.

— De quoi ! lui répondis-je, c'est très-décent ; vous allez voir, capitaine.

— Du tout, du tout, reprit-il avec un peu de brusquerie ; il y a des jeunesses ici ; gardez la chose pour un autre endroit.

— Comment ! des jeunesses ! Il y a votre femme, capitaine, dis-je en insistant. Quand je vous dis que c'est gazé au possible; on chanterait cela à la cour.

— Non, non, Potard ; pas devant cette innocente, je vous en prie ; ce serait mal.

« Quand je vis que Poussepain le prenait ainsi, je n'insistai plus ; mais ces paroles me revenaient sans cesse à l'esprit : Une jeunesse ! une innocente ! On ne parle pas ordinairement ainsi de sa femme ; je m'y perdais. D'un autre côté, les manières d'Agathe avaient quelque chose d'inexplicable. La pauvre enfant m'aimait, je n'en pouvais douter ; tout la trahissait, son regard, ses gestes, ses paroles. Sans nous parler, nous nous étions compris. Tout ce que je faisais pour elle, à son intention, allait droit à son cœur, et un coup d'*œil* expressif venait à l'instant m'en remercier. Dans les longues veillées écoulées au chevet du malade, ce langage, où l'amour place tant d'éloquence, nous tenait lieu de tous les plaisirs et de toutes les distractions. Nous vivions ainsi l'un dans l'autre et l'un par l'autre, et ce bonheur mystérieux et doux semblait nous suffire.

« Cependant, j'avais pu remarquer qu'Agathe n'apportait pas, dans notre complicité tacite, la prudence ordinaire d'une femme et cette timidité qui naît toujours de la certitude du péril. Elle semblait s'abandonner à un sentiment nouveau pour elle, avec le calme d'une conscience pure, sans que rien indiquât une lutte, même légère, contre le sentiment du devoir. Cette conduite ne pouvait provenir que d'une perversité profonde ou d'une simplicité inouïe. La candeur de la jeune femme, l'innocence empreinte sur son front, écartaient la première hypothèse et justifiaient la seconde. Mais il restait toujours là-dessous une énigme à éclaircir. J'essayai de le faire en pressant Agathe, en lui adressant ces demi-mots qui sont presque un aveu. Elle ne me comprit pas ou ne parut pas me comprendre. Je n'osai pas insister, de peur d'éveiller les soupçons du fabricant de moutarde, et remis l'explication à une occasion plus sûre. L'abandon d'Agathe m'obligeait à beaucoup de réserve ; et plus d'une fois, en présence de son irascible mari, je me vis forcé de contenir, par la froideur de mon attitude, des démonstrations qui auraient pu nous

trahir. Telle était la situation étrange qui se prolongeait entre nous.

« Il avait été convenu que nous célébrerions la convalescence et la guérison de Poussepain, par un gala en petit comité. Pour la première fois, j'étais admis à la table de l'ex-dragon, et faisais diversion à l'éternel tête-à-tête, qu'il poursuivait depuis le jour de son mariage. Pour que notre homme en fût venu là, il fallait que je l'eusse fasciné. Depuis que son Empereur était descendu dans la tombe, Poussepain n'aimait plus qu'une chose au monde, la bonne chère et le bon vin ; j'oublie à dessein sa femme. Aussi se piquait-il d'être gourmet et connaisseur en crus de Bourgogne. Son patriotisme provincial ne lui permettait pas de pousser plus loin ses recherches ; mais dans les limites de la Côte-d'Or et même du Beaujolais, il s'estimait passé maître en matière de dégustation. Sa cave se ressentait de cette prétention, et sa santé aussi. Il y puisait ces accès que je venais de guérir avec des romances. Poussepain craignait sans doute les tortures de la goutte, mais il aimait encore plus le bouquet du liquide bourguignon. A peine guéri d'un accès, sur-le-champ il avait le soin de s'en ménager un autre, et n'épargnait rien pour qu'il fût plus violent que le premier. Son existence s'écoulait ainsi entre deux tisanes, dont l'une était l'expiation de l'autre, et celle-ci la revanche de celle-là. Agathe était habituée à ces alternatives, et passait d'un mari goutteux à un mari en goguette. Seulement, dans ce dernier état, elle avait à essuyer de plus le passage de la Bérésina ou la campagne d'Égypte.

« Le dîner de convalescence fut splendide : Poussepain aimait à bien faire les choses. Mais le luxe de la table n'était rien auprès de celui des vins. Volnay, Pomard, Clos-Vougeot, Romanée, Thorins, Nuits, tous les grands crus y passèrent, et le grognard ne s'en tint pas à une seule année : il avait à venger trois mois d'eau chaude. Vous savez, Beaupertuis, que j'ai laissé un nom parmi les hommes qui lèvent agréable-

ment le coude. Eh bien, Poussepain faillit me compromettre ce soir-là. Heureusement une autre ivresse balançait l'effet du Bourgogne. Agathe était près de moi ; nos regards ne se quittaient pas; nos mains et nos pieds se touchaient. Peu à peu, la surveillance de Poussepain s'était relâchée, sa langue s'embarrâssait déjà, et c'est à peine s'il avait la force d'articuler quelques mots.

— Attention, Potard, dit-il de sa voix la plus solennelle, je vais vous raconter une histoire.

— Miséricorde ! me dit tout bas la pauvre Agathe, nous y voici. Je me sauve.

— Potard, mon bon Potard, poursuivit l'ex-capitaine de dragons, avec une effusion qu'il venait de trouver au fond de dix bouteilles, vous êtes un brave garçon, je veux faire quelque chose pour vous..... Vous aimez la mémoire de l'Empereur..... Vive l'Empereur ! Je vais vous raconter le passage de la Bérésina. »

IX

Les amours de Potard.

« Heureusement pour nous, continua Potard, le soldat de l'empire n'était plus en état de donner à sa menace tous les développements qu'elle comportait. Sous l'influence d'un nectar infiniment prolongé, ses idées couraient déjà les champs et sa langue faisait irrégulièrement son service. Aux ballottements de la tête, aux clignotements de l'œil, il était facile de reconnaître que Poussepain venait de s'imbiber outre mesure; et quand il prit la parole, sa voix avait cet accent nasal qui est la musique des buveurs. »

— Voici la chose, dit-il... Nous venions de passer sur le ventre à cent trente-six mille Cosaques..... J'étais du neuvième corps... à l'arrière-garde... en bataille sur les hauteurs, pendant que la grande armée opérait sa retraite... Victor nous dit : « Enfants! il faut tenir ici deux jours, autrement l'Empereur est cerné!.... » Ces mots nous électrisent... Deux ponts avaient été jetés sur la Bérésina... fleuve de malheur !.... Eblé était là, le brave Eblé !..... c'est bien... Napoléon passe..... Eugène aussi... Davoust, Ney aussi... Les cuirassiers de Caulaincourt défilent sur les ponts. Nous restons cinq mille hommes contre cent mille... très-bien ! à part un givre qui nous blanchissait les moustaches... Les Russes nous chargent... de mieux en mieux... les obus pleuvent... la mitraille nous prend en écharpe... personne ne bouge... Il s'agissait de sauver l'Empereur... Fallait voir ça, Potard... c'était superbe... quarante-heures sans reculer d'une semelle... à cheval de nuit et de jour... quels hommes! Dieu, quels hommes!.... le moule en est perdu !... Mais vous ne buvez pas, voyageur? Est-ce que vous seriez malade?.... Allons, pays, encore un rouge bord... c'est innocent au possible... une vraie pelure d'oignon... A la mémoire du général Eblé... brave Eblé !... Sans lui il fallait passer l'eau à la façon des canards!... Brave Eblé !... Voilà un Nuits un peu chouette!... Qu'en dites-vous, voyageur?

— Un breuvage des dieux, capitaine, répondis-je en vil flatteur.

— Pour en revenir à la Bérésina, reprit Poussepain, le neuvième corps la traversa des derniers... Le brave Eblé avait fait sa besogne en conscience... mais les ponts en bois ne sont pas de fer... et puis, voyageur, pour arriver à l'autre bord, il fallait passer sur le corps de vingt-cinq mille des nôtres, des traînards, des blessés, des fournisseurs, des infirmiers, des vivandiers, tous les goujats du camp... Ces malheureux se pendaient à la queue de nos chevaux ou restaient empilés sur

les travées des ponts... Pas moyen de tortiller... les Russes étaient sur notre dos. « En avant ! » dis-je à mes hommes, et le régiment balaya tout ce qui se trouvait sur son passage... c'étaient des jurons, des cris, des imprécations... Que voulez-vous, voyageur, la guerre n'a pas été inventée pour les poules mouillées... Une supposition que le brave Eblé n'eût pas été là, quel plongeon nous faisions tous ! Mais il était là, le brave Eblé !... Nous franchîmes donc la Bérésina...

— A la bonne heure ! m'écriai-je, croyant être quitte du récit.

— Un instant, voyageur; nous ne sommes pas au bout... La grande armée campe devant Zembin, et l'Empereur la quitte... Jusqu'alors sa présence nous avait soutenus. Quand il fut loin, la grêle tomba sur le fantassin... le froid nous arrachait la peau... notre haleine se changeait en glaçons... Le dernier de mes trois chevaux s'affaissa entre mes jambes... je voulus le relever, il était gelé... Un dragon à pied, jugez du coup d'œil !... J'arrivai au bivouac, abîmé, exténué... On fit rôtir du cheval; c'était notre ordinaire... j'y ajoutai quelques gouttes d'eau-de-vie, et je m'endormis devant un grand feu... Au réveil, autre histoire, et comble de calamité... je veux me relever, impossible... je porte la main à mon nez : l'organe est insensible, on l'eût dit de carton... j'essaye de me servir de mes pieds... ce n'est plus de la chair, c'est du marbre... La position devenait gênante... se voir métamorphosé en bloc de glace, quelle humiliation pour un homme !... Pour en sortir, je fais un dernier effort ; je me précipite dans la neige et me frictionne avec ce liniment... Idée de salut ! c'est à elle que je dois mon nez, qui risquait de tomber au pouvoir des Russes... Le nez me revint, voyageur, mais l'orteil resta à la bataille... Oh ! l'affreuse nuit, ajouta Poussepain avec amertume, la déplorable nuit, qui a empoisonné toutes celles que j'ai passées depuis lors sur cette terre... Potard, voulez-vous que je vous donne un bon conseil ?

— Volontiers, capitaine, répondis-je.

— Ne vous laissez jamais geler, mon camarade. Le sabre possède des qualités rafraîchissantes; le plomb est l'ami du soldat, mais le froid ne pardonne jamais. Un homme qui a été gelé, ne fût-ce qu'un quart d'heure en sa vie, peut se dire en bien mauvais état.

« Je ne sais, dit Potard reprenant la parole pour son compte, lequel agissait le plus en ce moment sur Poussepain, du vin ou du souvenir; mais il était arrivé à un point d'abandon et d'attendrissement extraordinaire. Se penchant vers mon oreille afin de n'être pas entendu d'Agathe, il compléta sa confidence par le plus singulier des aveux; puis il ajouta sur un ton lugubre.

— Oui, en bien mauvais état !

« L'ivresse, accrue par l'exaltation qu'occasionne toujours un long monologue, était arrivée à son dernier paroxysme. L'ancien dragon balbutia encore quelques mots, auxquels se mêlait le nom du général Eblé, du brave Eblé; mais peu à peu les sons devinrent plus confus la tête alourdie finit par prendre un point d'appui sur la table. Le bourgogne opérait : Poussepain s'endormit profondément.

« Je me sens incapable, jeune homme, de vous rendre les sentiments qui m'assiégèrent alors. Tout le passé venait d'être éclairé à mes yeux d'une manière soudaine; je comprenais ce qu'il y avait d'inexplicable dans l'existence de ce ménage; l'énigme de cette maison n'avait plus rien d'obscur pour moi.

« Tant que l'ancien ne me parut pas entièrement absorbé par le sommeil, je ne le perdis pas de vue, craignant un piége et surveillant ses moindres mouvements ; mais sitôt que je le vis plongé dans une immobilité profonde, je me tournai vers Agathe, et fixai sur elle un regard triomphant. La jeune fille le soutint avec une candeur angélique. Rien ne semblait pouvoir altérer la pureté, la sérénité de son visage. Cependant nous restions seuls pour la première fois, et cet isolement au-

rait dû faire naître un peu de confusion chez la femme la moins expérimentée. Agathe n'éprouvait rien de pareil ; elle semblait partagée entre le bonheur que lui inspirait ma présence et la pitié que lui causait l'état de son mari. Pendant qu'ivre d'espoir et en butte à une tentation invincible je contemplais ce visage céleste et tant de trésors méconnus, elle s'absorbait tout entière dans les soins qu'exigeait cet incident, mettait un peu d'ordre autour d'elle, cherchait à rendre plus commode l'oreiller sur lequel Poussepain exhalait les fumées de l'ivresse. J'étais si heureux de ce spectacle, si fier de ma proie, si assuré de la victoire, que je ne fis rien pour la distraire de cette occupation. Quand elle eut achevé, elle revint vers moi, me prit la main avec une vivacité charmante, et la pressa sur son cœur. C'était le dernier aveu de la pudeur vaincue. Une partie de la nuit s'écoula dans ce tête-à-tête, et je pus quitter la maison avant que l'ex-capitaine fût sorti de son assoupissement.

. . . .

. . . .

. . . .

« Six jours après cette aventure, je quittai Dijon. Depuis longtemps les Grabeausec se plaignaient de ma négligence ; les affaires en souffraient, et Alfred, de la maison Papillon, avait profité de cette éclipse pour embaucher une partie de ma clientèle. Il était temps de se livrer à une revanche ; elle ressembla au réveil du lion. En moins de quatre mois je fis une tournée générale et enlevai à la course pour 500,000 fr. de commissions. On eût dit Napoléon dans son retour de l'île d'Elbe : j'allais de clocher en clocher. Alfred dételait devant moi, et quittait les villes où je plantais mes aigles. Jamais je n'avais eu plus d'orgueil, plus d'aplomb, plus de confiance : je me donnais des airs de conquérant qui subjuguaient l'épicier et anéantissaient le droguiste. Ceux qui semblaient le plus animés contre moi se retournaient à ma vue, et, convertis

par quelques mots à effet, reprenaient la cocarde des Grabeausec. Cette campagne, Beaupertuis, a laissé des souvenirs dans l'histoire des voyages : j'eus mon 20 mars en attendant mon Sainte-Hélène.

« Je viens d'évoquer un rapprochement avec Napoléon ; je dois y ajouter une petite couleur d'Annibal. Quand on a brillé dans une partie, on a le droit de puiser chez tous les grands hommes : comme eux j'appartiens à la postérité. C'est pour vous dire, Édouard, que si je conduisais la clientèle d'une manière aussi militaire, un espoir m'y animait et un désir bien vif me soutenait en cela. Je songeais aux délices de Capoue, et je voulais m'en passer la fantaisie : voilà le trait par lequel j'étais légèrement Annibal. Revoir Dijon, et, avec Dijon, la maison de la place Sainte-Bénigne, et, dans cette maison, l'ange qui la remplissait de lumière, telle était mon idée, le mobile qui me rendait si fort contre l'épicerie en révolte, et si supérieur à Alfred, de la maison Papillon. Que pouvaient dire désormais les Grabeausec ? J'amenais à leurs pieds la clientèle repentante et vaincue ; je les couvrais de mes lauriers, je les enivrais de l'encens de mes triomphes ; Alfred était maté : il expiait ses succès éphémères.

« Aussi, dès que ma tournée fut achevée, repris-je le chemin de la capitale de la Bourgogne : j'en avais évidemment le droit. Je revis Agathe ; quatre mois d'absence l'avaient bien changée. Ces airs de jeune fille qui l'animaient autrefois avaient disparu ; mais une beauté plus sérieuse était empreinte sur son visage. Un cercle bleuâtre entourait ses yeux et leur donnait une grâce mélancolique ; sa lèvre n'avait plus le même incarnat, ses joues me semblèrent pâlies ; ce n'était plus ni sa taille de guêpe, ni ses mouvements de gazelle. Je me doutai du motif de cette métamorphose, et au premier moment mon cœur s'en enorgueillit.

« Cependant Agathe semblait en proie à une tristesse profonde. Heureuse de ma présence, elle semblait néanmoins

plus retenue, plus timide qu'autrefois, et je voyais des larmes trembler au bord de ses paupières. Dans une première visite, il me fut impossible d'avoir avec elle le moindre entretien : Poussepain était là, non plus vaincu par le vin, mais vigilant, sévère et soupçonneux. En me reconduisant jusqu'à l'escalier, elle put seulement me dire avec une expression douloureuse : « Mon ami, vous m'avez perdue ! »

« Vous le devinez, Beaupertuis, Agathe allait être mère. Jusqu'alors elle avait pu cacher sa faute à son mari, mais le moment arrivait où toute feinte serait impossible. C'était grave; et, en y réfléchissant mieux, je ne vis au bout de cet événement que deuil et abîme. Nous n'avions pas affaire à un époux de comédie. Poussepain avait pu désarmer devant moi et cacher ses griffes à cause de mon humeur joviale; dans tout cela il n'y avait qu'une trêve. Au premier soupçon, au moindre indice, son naturel farouche devait reparaître, et une vengeance terrible pesait sur nous. Pour ce qui me regardait personnellement, j'étais prêt à tout; mais il s'agissait de sauver cette malheureuse victime que le vieux soldat allait déchirer de ses mains, de l'arracher de cette maison qui menaçait de devenir sa tombe. Devant un tel péril, il n'y avait qu'un parti à prendre, c'était de fuir au plus tôt. Agathe n'y consentit pas d'abord ; elle voulait mourir où l'enchaînait son devoir ; mais j'invoquai mon amour, je lui parlai de son enfant, et elle céda. Il fut convenu que je lui chercherais un asile où elle pût se croire à l'abri des poursuites, et où elle attendrait le moment de sa délivrance.

« Agathe avait été élevée et nourrie dans le village du Val-Suzon, endroit délicieux qu'arrose un ruisseau charmant et qui forme une sorte d'oasis au sein d'une chaîne de collines. Quoique éloigné seulement de quelques lieues de la ville, le Val-Suzon n'est peuplé que de pâtres, et il est rare que le citadin s'aventure dans ses profondeurs ; l'artiste seul et l'ami de la nature peuvent se plaire à de tels sites. Ce fut là qu'A-

gathe m'envoya à la découverte. Le lieu me parut favorable à nos desseins : il était calme, salubre et solitaire. J'y achetai une maisonnette et la fis arranger du mieux qu'il fut possible : quelques meubles, des hardes et les objets les plus nécessaires dans un ménage furent apportés de la ville et rendirent ce séjour habitable. Au Val-Suzon vivaient de braves gens qui avaient soigné Agathe dans sa première enfance ; je les trouvai tout dévoués pour celle qu'ils nommaient encore leur fille. Ils m'aidèrent dans mes préparatifs, surveillèrent l'installation de la maisonnette et, quoique pauvres, voulurent contribuer aux premiers approvisionnements.

« Tout était disposé dans cette retraite, et il ne s'agissait plus que de combiner les moyens de fuite, d'en choisir le jour et l'heure, de manière à échapper à la surveillance de Poussepain. La chose offrait de grandes difficultés. Pour que les soupçons du guerrier ne se portassent pas sur moi, il avait été convenu avec la jeune femme que je paraîtrais moins souvent chez le fabricant de moutarde et que j'éviterais ce qui pourrait trahir notre connivence. Ainsi, volontairement, je m'étais privé des occasions où nous pouvions nous concerter. D'un autre côté, les défiances de Poussepain s'étaient subitement réveillées. Parfois, à table, il lui échappait des allusions qui avaient un sens farouche, et, de loin en loin, il jetait des regards sombres sur son sabre de cavalerie. Lorsque Agathe entendait ces propos et apercevait ces gestes menaçants, il lui prenait des frissons affreux, et souvent il lui vint la pensée de se précipiter aux genoux de son mari afin de lui demander grâce.

« Il fallait en finir ; une pareille situation ne pouvait se prolonger sans danger. A tout événement, je tins un cabriolet préparé aux portes de la ville, résolu de profiter de la première circonstance. Poussepain sortait rarement, mais ses affaires l'obligeaient néanmoins à quelques absences. Un soir je le vis entrer au Café militaire, et à l'instant même

j'allai frapper chez lui. Agathe n'était pas prête, elle faisait quelques objections ; je l'enlevai dans mes bras, traversai la partie solitaire de la ville, et la portai ainsi jusqu'à la voiture. Cinq minutes après, nous roulions sur la route du Val-Suzon. J'étais un Pierre Bonaventuri, et Agathe était ma Bianca Capello ; passez-moi le souvenir historique.

« Si j'en avais le temps, Beaupertuis, je vous raconterais ici une pastorale du genre le plus sentimental. Je vous peindrais d'abord les paysages du Val-Suzon et les petites fleurs bleues ou jaunes qui émaillent les berges du ruisseau ; vous y verriez les troupeaux broutant les gazons de la montagne, et les villageoises allant à la glandée au bruit de la cornemuse et du cornet à bouquin. Ces peintures-là sont d'un genre très-moderne ; on les recommence vingt fois de la même manière, et toujours avec un nouveau succès.

« Certes, s'il est des sites au monde qui méritent cet honneur, ce sont ceux du Val-Suzon. J'y ai passé, à côté d'Agathe, des journées entières à voir couler l'eau du torrent, et à entendre chanter les fauvettes sur la cime des peupliers. La pauvre enfant retrouvait dans cet air pur la santé et le bonheur ; elle ne se souvenait plus qu'elle avait été madame Pousssepain ; son mariage lui paraissait un mauvais rêve. J'étais son époux, son seul maître, sa seule pensée et son seul amour. Aucun droit ne se plaçait à côté du mien, n'en ternissait la pureté et n'en diminuait la valeur. En se retrouvant près de la nature, Agathe se sentait libre de tout lien de convention, et prenait le ciel pour témoin et pour complice.

« J'ai vu s'écouler dans ces solitudes les semaines les plus heureuses de ma vie. Le travail n'en souffrait pas ; seulement, quand j'avais exploité une ville de la Bourgogne et récolté la fleur des affaires, je laissais mes rebuts aux autres, et venais me reposer pendant quelques jours au Val-Suzon. Là, je menais l'existence d'un sultan ; j'étais le roi, l'oracle du village. Les notables accouraient, à la veillée, s'asseoir chez moi

autour d'un broc de vin, et je les comblais de comestibles et de romances. Agathe réunissait les femmes dans une autre pièce, et tournait le rouet avec elles. Quand le temps était beau, nous faisions des courses aux environs, à Curtis et à Étaulle ; nous nous enfoncions dans les châtaigneraies et dans les forêts de chênes ; nous recueillions en chemin les baies des prunelliers, ou ramassions les fraises des bois. C'étaient des joies d'enfant, des rires sans fin, assaisonnés de déjeuners sur l'herbe. Je tournais décidément au champêtre.

« Cependant le terme de la grossesse s'approchait, et il fallait songer aux derniers préparatifs. J'avais à Dijon un médecin qui m'était dévoué ; malgré la distance, il me promit de venir assister Agathe. La layette était prête, la nourrice aussi : nous avions choisi une robuste villageoise, dont le lait devait arriver à point. On la nommait Marguerite.

— Marguerite ! dit Édouard, par un entraînement presque involontaire.

— Oui, Beaupertuis ; Marguerite, c'était ainsi que s'appelait la nourrice. Oh ! nous avions songé à tout, même au nom de l'enfant. Un garçon se serait nommé Pierre, une fille devait se nommer Jenny.

— Jenny ! répéta Édouard, mais sur un ton plus bas cette fois, et en se contenant.

Potard ne parut pas disposé à abuser de son embarras et il reprit :

« Tout était prêt ; j'avais arrangé ma besogne de manière à pouvoir rester trois semaines auprès d'Agathe ; je voulais me trouver là dans le moment critique, et ne la quitter que lorsqu'elle serait entièrement hors d'affaire.

« Jusqu'alors tout nous avait réussi, aucun nuage n'avait traversé notre bonheur. Dans les premiers jours qui suivirent la fuite de sa femme, Poussepain avait jeté un feu du diable ; mais depuis ce temps le volcan semblait s'être apaisé, et une résignation sourde prenait la place de cette bouillante

colère. Peut-être se doutait-il d'où venait le coup; de mon côté, craignant d'être épié, je mis d'abord une extrême circonspection dans mes démarches. Ce n'était qu'à la suite de longs circuits et avec la certitude de n'être pas suivi, que je me rendais à la montagne. Plus tard, j'y apportai un peu moins de prudence; je ne croyais pas que la surveillance pût s'étendre si loin ni s'exercer d'une manière si persévérante.

« Enfin le jour tant souhaité était venu; des symptômes certains l'annonçaient. Je montai à cheval et courus à toute bride à la ville, d'où je ramenai mon ami, le docteur. L'ivresse à laquelle j'étais en proie ne me permit pas de songer aux précautions les plus simples. La perspective de la paternité me causait des vertiges; j'étais si heureux, que je n'y voyais plus, et que je lançais mon cheval le long des précipices. Nous arrivâmes à temps : les grandes douleurs de l'enfantement avaient commencé. Il y avait un peu de désordre dans la maison; nous nous trouvions dans les beaux jours d'été; les portes étaient ouvertes; on allait et l'on venait avec la liberté qu'autorise le village.

« Fixé au pied du lit d'Agathe et tenant l'une de ses mains dans la mienne, je ne pouvais me détacher de ce spectacle. Cependant une crise eut lieu et en même temps un cri se fit entendre. Jugez de mes transports, Beaupertuis : j'étais père !

« — C'est une fille, dit le docteur.

« Agathe suivit des yeux l'enfant que l'on emportait, et sa figure portait l'empreinte de ce saint orgueil qui rayonne sur le front des mères, quand je vis tout à coup ses traits se décomposer et passer de l'expression de la joie à celle d'une terreur profonde.

« Je me retournai et me trouvai en face de Poussepain, assisté d'un gaillard à moustaches et balafré comme lui. »

X

Les catastrophes de Potard.

La chaleur du récit semblait désormais emporter le conteur, et ce fut sous l'empire d'une émotion croissante qu'il en reprit la suite. Édouard lui-même devenait de plus en plus attentif, et l'intérêt qu'il prenait à cette histoire n'était pas entièrement exempt de préoccupation.

« Beaupertuis, poursuivit le voyageur, jugez de l'horreur de ma position. A la vue de cet homme et des éclairs funèbres qui s'échappaient de ses yeux, je compris que nous étions menacés d'une affreuse catastrophe. Un instant il hésita, se tint comme en arrêt devant sa proie, en la dévorant du regard; mais bientôt la colère prit le dessus, et il se précipita vers le lit où gisait la malheureuse Agathe. J'avais suivi ces mouvements avec le sang-froid que donne l'imminence du danger, et au moment critique je prévins ce furieux et fis à sa victime un rempart de mon corps. Une lutte s'engagea entre nous.

— Arrière, pékin! s'écriait-il. Tu auras ton tour; laisse-moi expédier d'abord ta complice.

— Non, disais-je avec énergie, vous n'approcherez pas de cette couche, que la douleur rend sacrée.

— Infâme! continua-t-il, tout en cherchant à me repousser et en brandissant le poing vers l'accouchée, voilà où t'ont conduite tes déportements! Tu as déshonoré mon nom; il n'y a que le sang qui puisse laver cette injure. Et toi, misérable, ajoutait-il en me secouant de toute sa force, tu payeras cher ta trahison.

« Aux cris de ce forcené, le docteur était accouru et s'interposa. Agathe venait de tomber dans un évanouissement profond ; il invoqua les égards dus à une malade, et les devoirs de son ministère. Poussepain ne voulait entendre à rien : il avait soif de carnage ; les remontrances de l'ami qui l'accompagnait étaient elles-mêmes impuissantes.

— Major, disait-il au médecin, ce n'est pas à vous que j'en veux, mais il faut que je dépèce cet homme et cette femme. Otez-vous de là.

« Enfin, quelques villageois étant survenus, on put se rendre maître de l'énergumène et on l'entraîna de force dans une chaumière voisine, où il fut gardé à vue jusqu'à ce que l'accès de colère fût passé. J'étais à peine remis de cette émotion, qu'une nouvelle épreuve vint m'assaillir. L'ami de l'ex-dragon reparut sur le seuil de notre porte, et me fit un geste à la fois mystérieux et hautain auquel il était impossible de se méprendre. Il s'agissait de quelques minutes d'explication. Je sortis.

— Monsieur, me dit cet homme en me toisant avec majesté, vous comprenez que je ne suis pas venu ici pour faire du sentiment. Un ex-lieutenant des cuirassiers ne se dérange que pour des motifs plus militaires. Il s'agit de se couper la gorge avec mon camarade Poussepain. En vous attaquant à l'épouse légitime d'un ancien, vous deviez comprendre qu'un moment viendrait où il ferait chaud. Nous y voici : que vous en dit le cœur ?

« Je ne suis point un bretteur, Beaupertuis, ni un pilier de tir au pistolet ou de salle d'escrime ; je n'ai jamais joué le rôle d'un spadassin, d'un casseur d'assiettes ; mais quand on me force dans mes derniers retranchements, jamais je ne recule. C'était ici le cas ; aussi ma réponse ne se fit-elle pas attendre.

— Je suis prêt, monsieur, dis-je à l'ex-lieutenant.

— A la bonne heure, jeune homme, voilà qui est parler,

répliqua-t-il. Et avez-vous quelqu'un pour vous assister ?

— J'emmènerai le docteur, répondis-je, il peut nous être utile.

— Très-bien, monsieur, poursuivit l'ancien cuirassier, que mon ton ferme rendait plus poli ; il ne reste plus qu'à régler le choix des armes. Ces lattes sont-elles de votre goût ?

« En même temps il déboutonnait sa redingote à brandebourgs, et me montrait deux longs sabres de cavalerie. Je n'avais aucune idée de la manière dont on pouvait se servir de ces instruments, et j'aurais préféré tout autre moyen de vider la querelle. L'ex-lieutenant s'aperçut de mon hésitation.

— Qu'à cela ne tienne, monsieur, dit-il en fouillant dans les vastes poches de sa polonaise. Si les lattes ne vous sourient pas, voici deux petits brûlots qui feront tout aussi bien notre affaire.

« Ces petits brûlots consistaient en une paire de pistolets d'arçon du plus fort calibre, et chargés jusqu'à la gueule.

— Soit, dis-je, je préfère ceci.

— Au mieux, jeune homme. Il y a plaisir de traiter avec vous. Les choses marchent comme sur des roulettes. Et la distance, maintenant ?

— Comme vous l'entendrez, lieutenant.

— Bravo ! alors ce sera à quarante pas, à marcher l'un sur l'autre. Quant à l'heure, mettons demain à la pointe du jour. D'ici là, je veillerai sur Poussepain. Au revoir, jeune homme.

« Nous nous séparâmes sur ces mots, et je retournai près d'Agathe. La syncope avait cessé ; mais une fièvre violente venait de se déclarer, et il s'y mêlait un tel délire, qu'il fallait surveiller les mouvements de la malade. Deux fois elle s'était précipitée hors de son lit en poussant des cris d'effroi et de désespoir. Une vision fatale l'obsédait ; son œil égaré se promenait dans tous les coins de la chambre, comme s'il eût

cherché un spectre. La nuit se passa ainsi, sans autre relâche que de légers intervalles d'un assoupissement mêlé de soubresauts convulsifs.

« Quand l'aube parut, il fallut songer à notre rendez-vous. J'avais prévenu le docteur; il consentait à m'accompagner; mais, par une sorte d'instinct, Agathe s'était emparée de l'une de mes mains, et ne semblait pas vouloir s'en dessaisir. A mesure que je faisais un effort pour la dégager, je sentais ses doigts exercer une pression plus vive, et son bras se roidir avec une vigueur fiévreuse. Pour m'arracher à cette étreinte, la violence fut presque nécessaire; et quand elle sentit que je lui échappais, la pauvre femme exhala un soupir si déchirant, qu'on eût pu le prendre pour son dernier souffle. Enfin nous quittâmes le logis au moment où le jour commençait à se faire, et à peu de distance du seuil parurent nos deux antagonistes, enveloppés dans leurs manteaux. L'ex-lieutenant prit la conduite de l'affaire et marcha vers une clairière qu'il était allé reconnaître dès la veille. Nous le suivîmes en silence.

« Depuis quelques heures, j'avais profondément réfléchi à la lutte dans laquelle j'étais engagé. Entre Poussepain et moi, la partie n'était pas égale. Il y apportait une haine violente et légitime, un cœur aigri par les blessures de l'amour-propre et la honte d'un affront public. Rien de pareil de mon côté; les torts que pouvait avoir l'ancien dragon ne m'étaient pas personnels et ne me touchaient que d'une manière indirecte. Sans doute un homme totalement gelé en Russie n'aurait pas dû prendre une femme de dix-sept ans pour en faire une garde-malade; mais il payait cher son erreur, et j'étais l'instrument de cette expiation. C'était assez. J'allai donc à ce combat sans haine et sans colère, comme une victime et non autrement. Mon plan était fait : je voulais risquer ma vie sans attenter à la sienne, essuyer son feu et décharger mon arme à tout hasard. Avec un champion aussi exaspéré, cette

résolution était pleine de périls, car il s'agissait d'un duel à outrance; mais l'esprit de conservation ne fut pas assez fort chez moi pour me faire désirer la mort d'un homme contre lequel je n'avais aucun sujet de ressentiment.

« Telles étaient mes dispositions quand nous arrivâmes sur le terrain. Le lieu du combat avait été admirablement choisi; on voyait que l'ex-lieutenant des cuirassiers était un connaisseur. Des rideaux de chênes nains entouraient un vaste espace découvert, où le sol conservait un niveau égal; le soleil, l'ombre, le vent, avaient été calculés de manière à ce que les avantages fussent balancés. D'ailleurs tout devait être réglé par le sort : le choix de la place, celui du pistolet. Quant au droit de tirer, il restait à la volonté des combattants, libres de se devancer ou d'attendre en marchant l'un vers l'autre. On vérifia les charges, et après les préliminaires d'usage les témoins se retirèrent à l'écart.

« Quoique je fusse à quelque distance de Poussepain, l'expression farouche de son visage me frappa. La soif de mon sang y était écrite d'une manière si visible, que le désir de me défendre me revint. Au lieu de tenir mon pistolet abaissé, comme j'en avais fait le projet, je le mis en ligne à la hauteur du sien, de manière à gêner son point de mire et à lui créer une préoccupation qui nuisît à la justesse de son tir. C'était tout le résultat que je me proposais d'atteindre. Nous fîmes ainsi quelques pas, lui rapidement, moi avec une lenteur calculée, l'œil fixé sur ce tube terrible qui pouvait vomir la mort d'un instant à l'autre. J'attendais le feu de mon adversaire, et, de son côté, il semblait décidé à ne tirer qu'à coup sûr. Enfin, quand il fut arrivé à une très-petite portée, je le vis s'arrêter et froncer horriblement le sourcil; une détonation se fit entendre, et je ressentis une vive secousse dans l'épaule droite. Il faut que la contraction occasionnée par la douleur ait déterminé chez moi, dans les phalanges de la main, un mouvement involontaire; car mon coup suivit

immédiatement le coup qui m'était destiné, et presque en même temps j'aperçus Poussepain tournoyant sur lui-même et tombant sur le gazon, tandis que je m'affaissais de mon côté, en proie à une forte hémorrhagie. Le médecin accourut, j'avais une balle dans l'épaule, l'ex-dragon une balle dans l'œil. Les deux blessures étaient graves. Il nous donna les premiers soins. Quoique affaibli par la perte de mon sang, aucun détail de cette scène ne m'échappait.

« Poussepain se roulait à dix pas de moi, le visage ensanglanté, la bouche écumante; il se relevait sur ses poignets, et cherchait, en rampant sur le sol, à parvenir jusqu'à moi. Sa fureur, loin de s'éteindre, semblait acquérir plus d'énergie.

— Misérable! criait-il, tu n'es donc pas mort!.. Attends!... Attends!... que j'aille t'achever! Vous y passerez tous... toi... la mère... l'enfant... le fruit du crime... tous... tous... infâmes!... je veux tout exterminer...

« A ces derniers mots, ses forces le trahirent, et il retomba épuisé sur le gazon. Je n'étais guère mieux accommodé que lui, et bientôt les objets prirent à mes yeux une forme vague, et les sons n'arrivèrent plus à mon oreille que d'une manière confuse. Quand je revins à moi, le lieu de la scène avait changé. J'étais étendu sur un lit de sangle dans la même chambre qu'Agathe, la seule qui fût habitable dans notre maisonnette. Le docteur enlevait le premier appareil, et cherchait à extraire la balle qui était restée dans ma blessure. Je jetai vivement les yeux du côté de l'accouchée: elle semblait plus calme, mais l'ardeur de la fièvre était encore empreinte sur ses joues; sa respiration, courte et saccadée, parvenait jusqu'à moi, et me serrait le cœur.

« Beaupertuis, j'abrége ces tristes détails. Pendant trois semaines la même pièce renferma deux agonisants que dévorait le mal. Dans les heures lucides, Agathe et moi, nous nous penchions l'un vers l'autre, et échangions de douloureux re-

gards. On nous avait défendu de parler ; eussions-nous voulu enfreindre cette défense, la force nous aurait manqué pour cela. La maladie d'Agathe était une fièvre puerpérale, qu'aggravaient la somnolence et des congestions au cerveau. Le délire ne la quittait pas ; le sang battait les artères avec une telle force, qu'on entendait presque les pulsations. Quant à moi, ma plaie s'était envenimée et demandait des soins continuels ; l'aspect en était du plus mauvais caractère, et des escarres dangereuses donnèrent plus d'une fois de l'inquiétude à notre bon docteur. Le digne homme se montra d'un dévouement à toute épreuve ; il plaça près de nous à demeure un de ses meilleurs aides, et venait nous voir lui-même tous les trois jours. Aucun secours ne nous manqua ; les villageois se relevaient pour passer les nuits à notre chevet, et le curé du lieu ne quittait plus la maisonnette.

« Hélas ! rien ne put sauver Agathe. L'épreuve avait été trop rude ; elle y succomba. La vigueur de sa constitution ne servit qu'à prolonger son agonie et à la rendre plus affreuse. Pendant les deux derniers jours qu'elle passa dans ce monde, des scènes déchirantes se succédèrent sous mes yeux. Aux approches de la mort, sa tête s'était dégagée : la malade avait retrouvé toute la netteté, toute la sérénité de ses idées. Elle fit approcher mon lit du sien, et, me prenant la main, elle me dit d'une voix douce comme celle des anges :

— Mon ami, je vais partir. J'ai commis une faute ; le ciel m'en punit, je me soumets à sa justice. Mais je te laisse une enfant ; tâche qu'elle soit plus sage et plus heureuse que sa mère. D'en haut, je veillerai sur vous ; toi, écarte d'elle les mauvaises pensées. Et surtout, ajouta-t-elle en poussant un soupir, soustrais-la à la vengeance de mon mari. C'est un homme implacable ; il la tuerait.

« Sur le désir qu'elle en exprima, on lui apporta alors sa fille, qu'elle combla de caresses, et berça sur son sein jusqu'au moment où ses forces la trahirent. Deux heures après, c'en

était fait de la pauvre femme; elle exhalait son dernier souffle en tendant les bras vers moi.

« Jugez de ma douleur, Édouard; elle me jeta dans une nouvelle crise, et amena une longue rechute. A diverses reprises, le médecin désespéra de me sauver: ma plaie était horrible à voir, et des accidents nerveux éloignaient l'emploi d'un traitement énergique. Pour que je sois sorti vivant de cette épreuve, il fallait la richesse d'organisation et la vigueur du sang qui me sont échues en partage. Cent autres à ma place ne se seraient pas relevés de ce lit de douleur.

« Enfin, les plus fâcheux symptômes disparurent, la fièvre céda, j'entrai en convalescence. La jeunesse fit le reste; et, à part un sentiment de langueur qui persista pendant quelques mois, il ne me resta bientôt plus aucune trace de cette rude secousse. La blessure morale fut plus lente à guérir. On ne perd pas ce que l'on a aimé, sans qu'un vide se fasse dans l'existence, et sans qu'on cherche longtemps autour de soi les joies évanouies et le bonheur disparu. Ma pensée ne pouvait s'habituer à l'absence d'Agathe; il me semblait qu'elle n'était pas loin et qu'elle allait venir. Je la voyais partout, dans tous les sentiers où nous avions l'habitude de marcher ensemble. Quelques instances que fit le docteur pour m'arracher au Val-Suzon, je m'obstinai à y séjourner, comme si j'eusse dû la voir reparaître, me sourire encore et embrasser son enfant. Peut-être aurais-je persisté dans cette misanthropie et cet isolement, si le chef de la maison Grabeausec n'était venu en personne pour vaincre mes répugnances et m'emmener dans sa voiture.

« Ce fut alors que je songeai à ma Jenny, ce seul et précieux legs de la mourante. L'enfant venait à souhait: sa nourrice, Marguerite, était une villageoise qui avait passé la jeunesse, et dont l'âge roulait entre trente-cinq et quarante ans. Robuste et bien constituée, elle avait de plus l'expérience et la maturité qui inspirent la confiance. Déjà elle s'était atta-

chée à son poupon comme l'eût fait une mère ; avait songé pour moi à mille petits détails, au baptême, au vaccin, à tout ce cortége de soins qu'exige l'enfance. Quand je quittai le Val-Suzon, Jenny était une belle et grosse fille, et elle ne pouvait que gagner à passer encore quelque temps dans cette vive atmosphère de la montagne. Je le sentais, et pourtant une inquiétude vague pesait sur mes résolutions. Les menaces de Poussepain, les recommandations et les prières d'Agathe me revenaient à la mémoire. Si cet homme allait anéantir de ses mains ce dernier gage d'une triste union, assouvir sa vengeance sur cette faible créature ! Cette idée m'obsédait, et, à peine arrivé à Dijon, je m'informai de l'état de mon adversaire.

« Quoique l'ex-dragon n'eût pas quitté le lit, on avait l'espoir de le tirer d'affaire. L'œil était perdu, la balle en avait brisé le globe ; mais l'obliquité du coup avait diminué la gravité de la blessure, et aucun organe essentiel n'était lésé. La cure demandait des soins et du temps, surtout du repos. Cette dernière circonstance me rassura ; je crus Jenny en sûreté au Val-Suzon, et résolus de l'y laisser pendant quelques mois encore. La nourrice était une femme prudente ; mes générosités devaient d'ailleurs stimuler son zèle. Plus tranquille de ce côté, je recommençai le cours de mes voyages, et y cherchai une diversion à mes regrets. Fragile et changeante nature que la nôtre, Édouard ! Au bout de quelques semaines j'avais repris goût à la vie ; le souvenir d'Agathe n'était plus ni aussi amer, ni aussi sombre ; il avait quelque chose de doux et de mélancolique, et réchauffait mon cœur au lieu de le dévorer. Peu à peu je m'habituai à porter sur l'enfant qu'elle me laissait la tendresse que m'avait inspirée la mère, et je croyais rester fidèle à cette mémoire chérie en me dévouant à ce fruit de ses entrailles.

« Les choses allèrent ainsi pendant plusieurs mois. J'arrangeais mes itinéraires pour passer quelques jours au Val-

Suzon et y jouir des caresses de ma fille; je m'informais de ses besoins, je jouissais de ses progrès. Les dents poussaient, et avec elles commençait ce premier babil si charmant à entendre. Ces visites me rendaient fier et heureux; je m'ouvrais aux illusions de la paternité, je m'abreuvais à une nouvelle source de joies.

« Cependant un jour ma sécurité fut troublée. Au dire de la nourrice, un individu étranger au pays avait paru au Val-Suzon et semblait rôder autour des chaumières. Je pressai Marguerite de questions; je lui demandai quelques détails sur cet homme, sur son signalement; elle ne put rien me dire, sinon qu'il était grand, sec et borgne. Cette dernière circonstance me frappa; je retournai à Dijon, très-préoccupé et résolu à éclaircir mes doutes. J'y achevai mon enquête au sujet de Poussepain; il commençait à sortir, et c'était lui probablement que l'on avait aperçu du côté de la montagne.

« Sitôt que je fus certain du fait, je pris un parti décisif. Le lendemain, j'étais en route pour le Val-Suzon dans une bonne voiture. Tout y avait été disposé pour un voyage; quelques provisions, des oreillers, un manteau, rien n'y manquait. Je fis part de mes projets à la nourrice et lui proposai de m'accompagner. Son mari et son dernier enfant venaient de mourir, elle restait seule au monde; la pauvre femme n'hésita pas; elle se déclara prête à me suivre. Je fis mes conditions et dictai mes ordres. Marguerite devait garder le plus profond silence sur ce qu'elle avait vu au Val-Suzon; il était inutile que Jenny connût le mystère de son origine et les catastrophes qui avaient accompagné sa naissance. Pour tout le monde c'était une orpheline dont je prenais soin, et l'enfant elle-même ne devait me regarder que comme son meilleur ami. Pour éloigner d'elle les vengeances de Poussepain, ces précautions me semblaient nécessaires, et j'organisai ainsi, dès le premier jour, une espèce de cordon sanitaire contre les caquets et la curiosité.

« Les événements me prouvèrent que tant de prudence n'était pas inutile. Le chemin qui conduit au Val-Suzon débouche sur la grande route par une allée d'ormes qui le masque en grande partie. Ma voiture, qui portait la nourrice et l'enfant, arriva jusqu'à ce point sans faire de fâcheuse rencontre ; mais là, à travers une éclaircie, se dessina une apparition qui vint me glacer d'effroi. Un homme montait la côte à cheval, et sa figure était trop caractéristique pour que je pusse m'y méprendre. C'était mon inévitable ennemi, auquel l'accident récent donnait tous les airs d'un cyclope. De son dernier œil il interrogeait les environs; et si j'eusse continué le même chemin, en moins de dix minutes nous devions nous trouver face à face. Par un mouvement rapide comme la pensée, je grimpai sur le siége à côté du conducteur; et, tournant sur la gauche, j'engageai la voiture au sein d'un fourré épais. Quand elle se trouva hors de vue et couverte par le feuillage, je descendis et allai surveiller les mouvements de l'ennemi.

« Je ne m'étais pas trompé : Poussepain quitta la chaussée pour prendre la longue avenue qui conduit au village. Son air était plus farouche que jamais; et quand il passa devant le petit bois où nous étions cachés, il s'arrêta comme l'ogre qui sent la chair fraiche, tint son œil fixé sur cette masse de verdure, et parut hésiter. Si j'eusse fait le moindre mouvement, le secret de notre retraite était trahi et peut-être un nouveau drame eût-il commencé dans ces solitudes. Heureusement l'immobilité du feuillage détourna les soupçons de Poussepain, et nous entendîmes le pas de son cheval s'éloigner peu à peu. Dès qu'il fut hors de vue, je ramenai rapidement la voiture dans le sentier et me dirigeai au trot vers la grande route. Là, au lieu de suivre la direction de Dijon, je pris à droite pour gagner Sombernon et Beaune par des chemins de traverse. Je ne me crus en sûreté que lorsque j'eus atteint Lyon et déposé mon précieux fardeau dans mon modeste logement.

« Depuis cette époque, Beaupertuis, et il y a dix-sept ans de cela, j'ai revu vingt fois ici, à Lyon, ailleurs même, cet œil terrible, cet œil vengeur qui, de loin en loin, m'apparaissait et venait se fixer sur moi. Poussepain ne m'adressait point alors de provocation, mais il me suivait obstinément; il s'attachait à mes pas comme s'il eût voulu arriver par ce moyen jusqu'à l'asile de sa victime. Il m'a pardonné peut-être, mais non au fruit de l'adultère. Aussi jugez de mes transes pour cette enfant, et quel soin j'ai mis à entourer son existence du plus profond mystère. Je n'arrivais chez moi qu'après mille détours; je changeais de logement à chaque terme; aucun bail n'était contracté sous mon nom. Quand mes amis voulaient pénétrer les secrets de mon intérieur, j'entrais dans des colères affreuses; je me cachais de tout le monde, de ma fille même, de Marguerite, dont je craignais les indiscrétions. Ma vie s'est écoulée au milieu d'angoisses pareilles, et je craignais, à chaque retour de voyage, de trouver ma maison inondée de sang.

« Heureusement une grande joie effaçait toutes ces peines. Ma fille était là; je la voyais croître, se développer sous mes yeux. Je passais des heures entières à écouter son babil, à me mêler à ses jeux, à épier ses caprices ou à essuyer ses larmes. C'était mon Agathe qui semblait revivre et me sourire encore. Quel bonheur m'a valu cette enfant! que de tendresses j'ai versées sur elle! Nul mobile n'a exercé plus d'influence sur ma vie! Je n'ai rien fait d'essentiel qui ne fût à son intention : pour elle le travail me semblait léger; je portais gaiement le harnais du voyageur, et songeais aux colifichets que je lui achèterais à mon retour. Avant que j'eusse une fille, je n'avais d'autre ambition que celle d'exceller dans ma partie : ni la grandeur ni la fortune ne me tentaient. Assez d'éclat s'attachait à mon nom pour que je voulusse y ajouter une certaine auréole de désintéressement. J'étais Potard le prodigue, le don Juan des cafés, le Balthazar des tables d'hôte; toujours

prêt à offrir, tenant presque consommation ouverte. Mes épargnes s'en allaient en verres d'absinthe, en punchs à la romaine, en vins d'extra, en bischofs homériques, sans compter d'innombrables cruches de bière.

« Dès que Jenny fut là, une révolution s'opéra dans mon humeur : si j'avais pu devenir avare, je le serais devenu. Toujours est-il que je serrai mon jeu, que je ne fis plus le magnifique à tout propos, que je ne poussai plus avec le même acharnement au débit des liquides. Dame ! Jenny grandissait; il fallait songer à lui amasser une dot. La dot de Jenny ! Quel courage ce mot m'a donné ! Les Grabeausec lui doivent une partie de leur fortune. Il faut vous dire, mon jeune ami, que j'avais un intérêt dans les bénéfices de la maison : c'était bien le moins, après huit ans de voyages. Là-dessus je fondai l'établissement de ma fille. J'y travaillai avec une ardeur, avec un élan dont vous n'avez pas d'idée : un père a tant de courage ! Le ciel et la droguerie ont béni mes efforts. Aujourd'hui, Édouard, ma petite Jenny est à la tête de quatre-vingt mille francs; oui, quatre-vingt mille francs en beaux écus ! Vous pouvez le demander aux Grabeausec; la somme est en compte courant chez eux. Quatre-vingt mille francs, c'est un chiffre assez rond, n'est-ce pas, Beaupertuis ? ajouta Potard en prenant la main du jeune homme.

— Certainement, répliqua Édouard, dont l'embarras avait été croissant pendant cette dernière confidence; certainement, troubadour, la dot est convenable. On pourrait être plus mal partagé.

— Avec quatre-vingt mille francs, poursuivit Potard, on n'épouse pas le fils d'un pair de France, encore moins un prince du sang; mais nous autres, gens du commerce, nous ne portons pas nos vues si haut. Qu'il vienne seulement un honnête garçon, fils de négociant ou manufacturier, et je lui dirai, en lui frappant dans la main : « Touchez là ; ma fille est à vous. »

Tous ces mots étaient dits avec une intention telle, et accompagnées de gestes si expressifs, qu'il devenait impossible de ne pas comprendre le sens qu'y attachait Potard. Cependant le jeune homme demeurait aussi froid que si cette histoire ne l'eût pas touché directement. A la vue de ce flegme, le voyageur ne put réprimer son humeur.

« Hum! Édouard, ajouta-t-il avec quelque insistance, y êtes-vous?

— Mais non, père Potard, répliqua celui-ci en feignant un air dégagé; non, je vous assure.

— Ah! vous n'y êtes pas, monsieur Beaupertuis! dit alors Potard, d'un ton sévère; eh bien, je vais m'expliquer plus clairement. »

XI

L'ancien et le moderne.

« Jeune homme, poursuivit Potard en donnant à sa voix un accent de plus en plus solennel, vous vous tromperiez étrangement si vous ne voyiez dans ma confidence que le désir de vous distraire et d'intéresser votre curiosité. Voici bien des années que ce secret demeure enseveli dans mon cœur, et vous êtes le seul homme en faveur de qui je me sois départi de ma réserve. C'est la fatalité qui le veut; ce secret doit être désormais le vôtre comme le mien. Il est des choses qu'il fallait vous apprendre avant de vous demander compte de vos intentions et de vos desseins.

« Maintenant, monsieur Beaupertuis, répondez-moi d'une manière catégorique, avec franchise, avec loyauté. Songez-

vous à mettre à couvert l'honneur d'une jeune fille que vous avez séduite? Consentez-vous à épouser ma Jenny, l'enfant d'Agathe? Voyons, expliquez-vous.»

Pendant tout ce récit, Édouard avait eu le temps de prendre une détermination et de préparer son rôle. Aussi fut-ce de l'air le plus naturel du monde qu'il répondit :

« Mais, vraiment, père Potard, je ne sais ce que vous voulez me dire! L'amour paternel vous égare; en quoi puis-je être mêlé à tout ceci?

— Jeune homme, reprit le voyageur en s'emparant de ses deux mains, prenez-y garde, votre sang-froid m'exaspère. Voilà une dissimulation qui est bien de notre époque! L'hypocrisie à côté de la trahison!

— Monsieur Potard! s'écria Beaupertuis s'animant à ce reproche.

— A la bonne heure, vous vous fâchez; j'aime mieux ça. Jeune homme, vous devez penser qu'à mon âge on ne se jette pas dans les choses à l'étourdie. Les modernes sont des roués, je le sais; mais ils n'en sont pas encore à peloter les anciens. Ainsi, pas de mauvaises défaites : ce serait du temps perdu. Traitons ceci d'après les procédés d'autrefois, s'il vous plaît. Dites-moi tout uniment non, et je verrai ce qui me reste à faire; mais quant à battre la campagne et à me glisser entre les mains, ne l'espérez pas, Beaupertuis! Je vous tiens, saprelotte, et je ne vous lâcherai pas.

— Monsieur Potard, reprit le jeune homme d'un ton calme, vous êtes monté et prévenu; vous êtes le jouet d'un malentendu et d'une méprise; cela excuse à mes yeux ce que vos paroles peuvent avoir de blessant. Parlez donc, expliquez-vous avec plus de détail, et que je sache au moins sur quoi vos soupçons sont fondés.

En prononçant ces mots, Édouard avait pris des airs si diplomatiques et un aplomb si étudié, que l'irritation du voyageur ne fit que s'en accroître.

« Ah! il faut des preuves? s'écria-t-il; nous marchons le Code à la main; je joue au magistrat! Encore la méthode moderne! Les séducteurs d'aujourd'hui se mettent en règle avec la loi? A moins de prendre la main dans le sac, ils se tirent de qualité. Très-bien! Vous voulez des preuves, monsieur Beaupertuis? alors écoutez!

— J'écoute! répondit Édouard sans rien perdre de sa tranquillité.

— Je veux bien, jeune homme, que vous ayez une pauvre idée de la perspicacité de vos chefs de file. Le mépris de l'âge et de l'expérience est encore une invention récente; mais il ne faut pas en abuser. Par exemple, si simple que vous me supposiez, croyez-vous que j'aie pu me méprendre sur le motif qui vous guidait, lorsque je vous surpris dans ma maison, sur le palier de mon appartement?

— Mais il me semble, dit Édouard, que je vous donnai alors une explication, et qu'elle parut vous satisfaire.

— Vous voyez que non, Beaupertuis. Et, plus tard, quand nous eûmes quitté la place Saint-Nizier pour aller loger aux Brotteaux, pensez-vous que je me sois trompé sur l'apparition nocturne qui troublait mon repos? Vous entriez alors chez moi à la faveur des ténèbres, jeune homme, et par le chemin des voleurs.

— L'accusation est grave, monsieur; quelles sont vos preuves? répliqua Édouard avec son calme imperturbable.

— C'est cela, des preuves! toujours des preuves! Procédé nouveau! Nous sommes ici comme aux assises. On fait un appel à la conscience d'un homme, il vous répond par des arguments d'avocat. Vous verrez qu'il faudra désormais faire constater les séductions par huissier, et fournir le témoignage judiciaire du déshonneur de nos enfants! Oh! les modernes! les modernes! Mais où avez-vous donc le cœur, malheureux?

— Voyons, père Potard, dit Édouard en l'interrompant, ne vous exaspérez point ainsi. Vous êtes la victime d'une illusion,

c'est tout ce que je puis vous dire. Voici trois ans que je n'ai pas mis les pieds à Lyon. Toujours en voyage ! toujours !

— Je vous attendais là, jeune homme. C'est vrai : vous êtes un tacticien habile; quand le moderne se mêle d'intriguer, il n'y épargne pas la façon. Vous avez dressé ce finaud d'Eustache, et il vous sert à dépister les chiens. Pour tromper un Argus incommode, rien ne vous a coûté, ni les lettres venues de loin, ni le timbre de la poste, ni la complicité de votre commis. Ah çà ! vous nous prenez donc pour des buses, pour des oies domestiques, pour des pingouins ? ajouta le voyageur en se croisant les bras avec indignation. Est-ce que vous vous imaginez que nous sommes nés d'hier, jeune homme, et que nous ne voyons pas des ficelles qui sont grosses comme des câbles ? »

Potard était si évidemment monté, que Beaupertuis, malgré toute son assurance, n'osa pas l'interrompre d'une manière ouverte, et se contenta de jeter les yeux à droite et à gauche comme un homme qui voudrait quitter la partie.

« Ah ! des preuves, poursuivit son interlocuteur ; il vous en faut absolument ? Cherchons donc s'il n'en existe pas quelqu'une. Qui sait si le hasard, dans sa justice aveugle, n'aurait pas trahi le coupable ? »

Édouard devint plus attentif et examina le vieux voyageur avec défiance. De son côté, Potard essayait de le pénétrer avec un regard plein de menace et d'ironie. En même temps il étendait la main vers l'oreille gauche du jeune homme.

« Qu'avez-vous donc là, monsieur ? » lui dit-il.

Beaupertuis ne put se défendre d'un moment de trouble ; mais ce ne fut qu'un oubli imperceptible, la durée d'un éclair.

« Où donc, monsieur ? répondit-il froidement.

— Ici, poursuivit Potard avec quelque impatience, sous mon doigt ; touchez donc votre cartilage. »

Le jeune homme, comme pour se rendre à l'invitation de

Potard et avec une insouciance affectée, porta la main à son oreille.

« Bah ! dit-il, une écorchure !

— Une écorchure ! s'écria Potard dont les yeux s'enflammaient de colère. Bien trouvé ! monsieur. Monsieur, ajouta-t-il en s'échauffant, les écorchures ne laissent pas des cicatrices de ce calibre : c'est un trou de grenaille que vous avez là, monsieur ; et ce trou c'est mon fusil qui l'a fait, la nuit où vous sortîtes de chez moi à la dérobée, en fuyant devant ma vengeance, comme un filou, comme un malfaiteur.

— Vous m'injuriez gravement, monsieur Potard, dit Beaupertuis avec quelque fierté.

— Vous n'êtes pas au bout, jeune homme, et vous me traînerez en police correctionnelle si cela vous convient. Genre actuel ; vous êtes digne d'en user. Voyez-vous, je vous ai conduit ici avec l'intention de vous prendre par les sentiments. C'est dans ce but que je vous ai raconté mes aventures et les circonstances romanesques au milieu desquelles ma Jenny est née. Je voulais vous toucher, vous amener ainsi à un aveu. En me dépouillant entièrement pour ma fille, je croyais faire une part suffisante à la question d'intérêt, et je comptais sur votre générosité pour suppléer à ce qui peut manquer de ce côté. C'était une expérience ; il s'agissait de connaître vos sentiments. L'épreuve est faite ; vous avez un caillou en place du cœur.

— Monsieur !

— Oui, monsieur, et vous n'êtes pas le seul. C'est encore une découverte de ce siècle : l'égoïsme et l'intérêt pétrifient tout aujourd'hui. Voici un quart d'heure que je vous observe : vous n'avez pas eu un seul élan généreux, pas une inspiration naturelle. Vous avez tout calculé, vos gestes, vos paroles, votre contenance.

— Monsieur Potard !

— Laissez-moi achever, jeune homme, et nous réglerons

nos comptes ensuite. J'ai donc essayé de toucher votre cœur : il est resté insensible. Maintenant, retenez bien ceci : le séducteur de ma Jenny n'aura pas de repos ici-bas que le jour où sa faute aura été réparée. Je n'ai pas placé toutes mes affections sur une seule tête, tremblé pour elle toute ma vie, épuisé ce que la tendresse d'un père peut imaginer de dévouement et de soin, sacrifié à cette enfant mon bonheur, mon repos, ma gaieté même, pour que l'œuvre de tant d'années vienne se flétrir au contact d'un Machiavel blasé avant l'âge, d'un tartufe, d'un Escobar, d'un jésuite...

— Monsieur, ces insultes...

— Prenez-les comme vous voudrez, jeune homme, s'écria Potard avec emportement : je ne rétracte rien. Allez, vous n'êtes pas au bout Ah ! vous voulez ruser avec moi, jouer au fin et me gorger de couleuvres ! Eh bien, je m'attache à vos pas pour ne plus vous quitter : je deviens, dès aujourd'hui, votre cauchemar, votre spectre, votre statue du commandeur : je vous entraînerai aux enfers s'il le faut, plutôt que de vous lâcher. Si vous voulez que nous nous battions, nous nous battrons, à l'épée, au pistolet, à la carabine, au canon-Paixhans, comme vous voudrez ; nous nous battrons dix fois, vingt fois, trente fois, jusqu'à ce que je vous aie laissé sur le carreau. Vraiment, ce serait un rôle trop commode que celui de séducteur. On aperçoit une jeune fille à la promenade, on la suit ; elle a le malheur de remarquer cette attention, l'imprudence d'y répondre, et, de faiblesse en faiblesse, elle en vient jusqu'à l'oubli de son honneur. C'est bien : il ne reste plus au suborneur qu'à s'en vanter lâchement avec quelques amis, et à voler vers d'autres conquêtes. Voilà de vos calculs, messieurs les conquérants ! Et l'avenir de cette jeune fille, brisé en un jour, et les larmes de sang que va verser un père en voyant le deuil et la honte assis sur le seuil de sa maison, tout cela vous importe peu ; il n'y a pas même place dans vos âmes pour le remords. »

L'exaltation de Potard allait toujours croissant.

« Monsieur Beaupertuis, ajouta-t-il en élevant la voix avec véhémence, avec moi il n'en ira point ainsi : vous ne porterez pas aussi gaiement le poids de votre crime ; vous ne m'aurez pas plongé dans le cœur un poignard empoisonné sans que j'essaye de vous rendre mal pour mal, blessure pour blessure. Plutôt que de laisser un pareil outrage impuni, voyez-vous, monsieur... je ferais un exemple... un exemple épouvantable... je vous..... assassinerais. »

En prononçant ces derniers mots, Potard avait porté les mains sur son interlocuteur et l'avait saisi au collet. Sa figure bouleversée, ses yeux injectés de sang, indiquaient à quel degré d'exaspération il était parvenu. Beaupertuis comprit, à la vigueur des phalanges qui le contenaient, que la partie ne serait pas égale pour lui. Sans rien perdre de son sang-froid, il essaya de conjurer le danger par une diversion :

« Monsieur Potard, dit-il, ne vous laissez pas emporter : la colère n'arrange rien. En aucune manière il ne me convient de paraître céder à la violence. »

Le voyageur ne lâchait pas prise et continuait à secouer le jeune homme sous son poignet de fer.

« J'en aurai le cœur net, s'écriait-il, je vous briserai en dix mille morceaux. Perdre mon enfant ! Beaupertuis, vous me pousserez au crime. »

Cependant, cette fureur s'étant un peu calmée, Édouard put espérer de se faire entendre.

« Monsieur, poursuivit-il, avant de descendre à une scène indigne de vous et de moi, peut-être auriez-vous dû vous assurer davantage de l'exactitude de vos soupçons. Et si vous vous trompiez !

— Encore, répondit Potard, que l'impatience gagnait.

— Assez de voies de fait, s'il vous plaît, monsieur. Je me mets à vos ordres. Que vous faut-il ? La preuve de votre méprise ? je vous la fournirai.

— Comment cela, jeune homme ?

— Chez moi, dans trois jours, le temps d'écrire à Lyon. Je vous quitte pour aller me mettre en mesure. »

En même temps Édouard fit un pas vers la porte; mais le voyageur le prévint et lui barra le passage.

— A merveille ! dit-il. Encore une combinaison d'un genre nouveau; une fois hors d'ici, vous prendriez la clef des champs, et il me faudrait retrouver votre piste. Le jeu est connu, monsieur; tâchez de nous en servir d'un autre.

— Mais vraiment...

— Non, vous dis-je, je vous tiens, vous ne m'échapperez plus. Il faut que tout ceci s'éclaircisse, voyez-vous; je ne suis pas un père de comédie. Cependant, causons. Vous demandez du temps, vous en aurez, mais sans me quitter d'une semelle. Voici ce que nous allons faire. Écoutez-moi.

— Je vous écoute.

— Nous allons rouler hors de Dijon tous les deux; nous prendrons le coupé pour Lyon. Une fois là, je vous conduis auprès de Jenny et de Marguerite, et vous vous expliquerez devant elles. Après cette entrevue, si j'ai tort, je vous offrirai toutes les réparations du monde. Qu'en dites-vous ? »

Pendant que Potard livrait ainsi son dernier mot, Beaupertuis avait rapidement réfléchi, et ce fut sans la moindre hésitation qu'il répondit au voyageur :

« J'accepte vos conditions.

— Eh bien, venez, s'écria Potard, et pour que je vous aie toujours sous la main, nous n'aurons plus qu'une seule chambre. Avec les modernes, il faut avoir l'œil ouvert. »

XII

A Lyon.

Avant de suivre Potard et son compagnon dans l'épreuve décisive qu'ils poursuivent, il convient de jeter un coup d'œil en arrière pour fixer la situation de quelques personnages de cette histoire.

L'instinct paternel n'avait pas trompé notre héros : sa Jenny avait été séduite par Édouard, et cette séduction ne différait guère de celles qui atteignent les jeunes filles du peuple dans leur premier épanouissement. Les circonstances en étaient toutes simples, toutes vulgaires : l'ignorance de l'enfant avait merveilleusement servi les calculs d'Édouard ; quelques mots d'amour suffirent pour l'exalter et la vaincre. Comment eût-elle résisté ? Marguerite n'était pour elle ni un conseil ni un guide. Une mère seule peut deviner les premières impressions qui naissent dans un cœur, surveiller cette effervescence, la dominer et empêcher qu'elle n'aille jusqu'à une faute. Jenny avait reçu des éléments d'éducation, et Marguerite avait soin de la maintenir dans quelques pratiques de piété ; mais ce qui devait être une sauvegarde se changea précisément en écueil. En fait de lectures, la jeune fille se sentit bientôt entraînée vers celles qui parlaient à son imagination et la peuplaient de héros de fantaisie. Elle lut des romans, et son âme naïve fut troublée par les passions fiévreuses qui y règnent. Aussi le premier regard d'amour que lui adressa un jeune homme fut-il le signal de sa défaite ; l'occasion seule manquait encore, mais elle ne tarda pas à se présenter.

Si Potard avait séjourné à Lyon, il aurait pu opposer à la

séduction les ressources de l'expérience, écarter de Jenny le poison que versent les cabinets de lecture, défendre la place contre les ruses des assiégeants. Mais les affaires tenaient le voyageur éloigné pendant plus de dix mois dans le cours de l'année, et sa fille disposait d'une liberté à peu près sans limites. D'ailleurs, par la position équivoque qu'il avait prise, Potard s'était volontairement privé d'une partie de son ascendant sur Jenny. Elle l'aimait sans le craindre, et, loin de lui obéir, elle en avait fait l'esclave de ses caprices. Notre héros portait ce joug avec plus d'amour que de sagesse ; les mutineries de son enfant l'enchantaient, il en provoquait chaque jour de nouvelles ; et ce fut ainsi qu'elle s'éleva, libre comme l'air, et contenue seulement par son excellente nature. Marguerite, quand on la poussait à bout, grondait bien de temps à autre ; mais la bonne femme ne savait pas résister non plus aux caresses de sa Jenny. Il suffisait que la jeune fille se jetât dans ses bras pour que la Bourguignonne fondît en larmes et se sentît désarmée.

Ainsi grandit la fille d'Agathe, marquée, comme sa mère, du sceau de la fatalité. Tous les dimanches sa nourrice, en bonne chrétienne, la conduisait à l'église de Saint-Nizier ; cette circonstance, hélas ! précipita sa chute.

Au nombre des élégants qui venaient papillonner autour des fleurs de beauté répandues dans la nef et dans les chapelles, Édouard Beaupertuis était l'un des mieux gantés et des plus assidus. Il remarqua Jenny et fit tout au monde pour en être remarqué. Rien ne prête autant au trouble des sens que le recueillement du lieu saint, les parfums qu'on y respire et ces sons de l'orgue, voilés ou impétueux, qui semblent vibrer à l'unisson des cordes de l'âme. Bien des passions mondaines naissent dans une enceinte où ne devraient éclore que des pensées chastes et des inspirations spirituelles. Notre nature est si prompte au péché qu'elle s'arme de ce qui est destiné à la vaincre ; tout lui sert de prétexte ; elle se

joue des chaînes qu'on lui impose. Pendant que Marguerite, agenouillée sur les dalles du temple, le rosaire en main et la prière sur les lèvres, s'absorbait consciencieusement dans ses devoirs religieux, Jenny échangeait avec Édouard des regards pleins d'ivresse et les signes d'intelligence à l'usage des amoureux. Une fois arrivée là, rien ne pouvait la défendre, et sur cette pente glissante elle roula promptement vers l'abîme. Aucune difficulté de position, aucun embarras de surveillance ne la protégeaient; elle n'essaya pas même de se garantir d'un péril qu'elle ignorait, et s'abandonna à ce premier penchant avec l'imprudence de son âme. A seize ans calcule-t-on jamais? Dès ce jour Édouard fut le maître absolu des volontés de cette enfant : il exerça sur elle un empire sans bornes. Elle devint son esclave et ne s'appartint plus. Ni Potard ni Marguerite ne furent plus rien pour elle; elle attendait le mot d'ordre du dehors, prête à tout trahir plutôt que de déplaire à celui qu'elle aimait.

Beaupertuis, on l'a vu, était un de ces esprits froids qui pèsent leurs actions et ne se déterminent qu'après un long calcul. Il façonna Jenny à sa guise, la rendit impénétrable pour d'autres que lui, s'en fit un instrument docile, et l'isola des influences qui pouvaient balancer la sienne. C'est ainsi qu'il était parvenu à maintenir dans leurs rapports un mystère qui en doublait le charme et en garantissait la sécurité. La jeune fille se trouvait fascinée à ce point que jamais elle n'avait interrogé Édouard sur ses intentions, ni étendu sa pensée jusqu'aux conséquences de sa faute. Beaupertuis avait besoin de ce dévouement aveugle : il servait ses plans et aidait à ses projets. Le jeune homme trouvait dans Jenny une maîtresse qu'il lui eût été difficile de remplacer; il y tenait donc, et beaucoup, mais à ce titre seulement. Il avait tout pesé, il ne pouvait pas en faire sa femme. C'était un jeune homme prudent et avisé, comme tous les enfants du siècle. Il avait calculé que sa figure, sa fortune et sa position repré-

sentaient une dot de deux cent mille francs, et il s'était dit qu'il ne marcherait vers l'autel qu'à ce prix. Encore, en véritable commerçant, tenait-il ses prétentions plus haut, afin de pouvoir au besoin en rabattre quelque chose. En attendant, Jenny était une distraction fort convenable, un moyen de passer, sans ennui et sans impatience, les heures du célibat. A vingt-cinq ans, d'ailleurs, rien n'est pressé en fait d'établissement ; Édouard pouvait prolonger pendant quelques années encore cette chasse aux grosses dots et aux riches héritières.

Tels étaient les calculs de cet habile séducteur, et eussent-ils été moins sages, son père aurait pris le soin de les rectifier. Le chef de la maison Beaupertuis était un de ces hommes qui n'apprécient les choses qu'en raison de ce qu'elles rendent, et qui demandent à un sentiment à quoi il est bon et ce qu'il peut rapporter. Cette race, devenue si nombreuse et si influente aujourd'hui, trouvait dans le chef et fondateur de la maison Beaupertuis la personnification complète de ses préjugés et de ses tendances. L'honneur, mot sonore et creux ! L'amour, agréable chimère ! Le dévouement, erreur d'un autre âge ! Le désintéressement, utopie ! Vive l'intérêt ! c'est le dieu et le culte du temps ! Hors du domaine des intérêts, qu'y a-t-il de réel ici-bas, si ce n'est la privation et la misère ? Voilà dans quelles mains Jenny était tombée ; c'est à ce rôle que la réduisaient les calculs du fils et les opinions bien connues du père. On a vu qu'Édouard ne démentait pas le sang des Beaupertuis, et quel honneur il faisait à son auteur sous le rapport de la prudence.

C'est ce que Potard appelait, dans son langage, les procédés modernes. Ce brave garçon, tout expansif, ne pouvait pas croire à une habileté si réfléchie et si soutenue. Aussi, quand il sortit avec Beaupertuis du restaurant borgne où avait eu lieu sa confidence, un doute involontaire s'empara de son esprit à la vue d'un jeune homme si calme, si maître de lui-même. Il eut peur de s'être trompé, d'avoir obéi trop

promptement à une première impression. Cette hésitation ne fut pas toutefois de longue durée. Il s'agissait de sa fille ; ce motif justifiait tout à ses yeux. Il s'était d'ailleurs avancé de manière à ne pouvoir reculer, et trop de circonstances accusaient Édouard pour qu'il ne poussât pas jusqu'au bout cette douloureuse enquête. Affermi dans ses projets, il ramena donc Beaupertuis à l'hôtel du Chapeau-Rouge et l'installa à ses côtés, dans sa propre chambre. De toute la soirée il ne le quitta pas, alla arrêter avec lui deux places à la diligence de Lyon qui devait partir le lendemain, acheva ses préparatifs dans la soirée, et ne se coucha que vers minuit. Depuis dix heures, Édouard avait pris ce parti, et quand Potard gagna son lit, le jeune homme était plongé dans un profond sommeil.

— Décidément, je me serai trompé, se dit le vieux voyageur en le regardant; un coupable ne dort pas ainsi, surtout côte à côte de son bourreau.

Sur cette réflexion, il s'assoupit, et grâce au vin de la Côte-d'Or, il ne se réveilla qu'au jour. A peine ses yeux se furent-ils ouverts, qu'il les dirigea vers le lit de son compagnon. Les rideaux étaient fermés, et aucun indice ne trahissait la présence d'un être vivant. Potard se leva, alla brusquement vers cette couche : elle était déserte. Il agita les sonnettes à les briser; les garçons de l'hôtel accoururent. Éperdu, il les interrogea ; les réponses étaient désespérantes. Édouard Beaupertuis était parti depuis deux heures ; il avait pris une voiture de poste, et roulait sur la route de Lyon.

A cette nouvelle, Potard bondit comme un tigre blessé, s'habilla à la hâte, ramassa ses effets pêle-mêle, et alla se jeter dans un cabriolet de voyage pour suivre les traces du fuyard.

— Deux heures d'avance ! s'écriait-il ; avec de l'argent, cela se rattrape. Postillon, six francs de guides, et si vous crevez un cheval, je le paye.

Mais Édouard avait fait le même calcul, et sa générosité dépassa encore celle de Potard. Le désir d'échapper à cette poursuite lui donnait des ailes et lui suggérait une foule d'expédients. Souvent le vieux voyageur trouvait le relais démonté ou garni seulement de bêtes poussives. Il s'arrachait les cheveux de rage ; mais son désespoir nè réparait rien. Il perdit ainsi huit heures sur le fuyard, qui détalait devant lui avec la rapidité de la foudre. Enfin son cabriolet entra au grand trot dans le faubourg de Vaize, traversa la ville et les deux fleuves, et vint déboucher sur l'allée sablonneuse des Brotteaux. Quelques minutes après, il descendait sur le seuil de son logement. Au premier appel, personne ne répondit ; il redoubla avec force ; même silence. Il s'adressa aux voisins, personne ne put le satisfaire ; il fit enfoncer la porte, et se précipita comme un furieux dans la maison.

O déception ! la cage était vide ; les oiseaux venaient de dénicher.

XIII

Le coup de grâce.

Dès que Potard se fut assuré de la disparition de Jenny, il n'hésita pas sur le parti qui lui restait à prendre. Remontant à la hâte dans son cabriolet de voyage, il se fit conduire à la rue du Griffon, où les Beaupertuis et Blainval avaient le siége de leur établissement, mit pied à terre devant leur porte, et pénétra avec vivacité dans le magasin où les commis procédaient à l'emballage des étoffes. Sans échanger avec eux la moindre parole, le vieux voyageur marcha vers le cabinet du chef de la maison, comme un homme qui dédaigne de s'ex-

pliquer avec les subalternes. Le père Beaupertuis était absent; Eustache se trouvait seul dans le bureau.

« Tiens! c'est encore ce cher troubadour! s'écria-t-il en reconnaissant Potard et allant à sa rencontre. Comment la passons-nous, vieux? Toujours frais, toujours vermeil, à ce que je vois!

— Pas de mots perdus, Eustache; j'ai à parler au patron, » dit Potard en l'interrompant.

En même temps son œil sondait tous les recoins du bureau, comme pour y découvrir celui qu'il cherchait.

« Absent par congé, reprit Eustache; en course pour une affaire. Tu ne l'as manqué que de cinq minutes! Mais si tu n'es pas pressé, attends-le sur cette chaise. Il va revenir.

— J'aimerais mieux savoir où il est, répliqua Potard, dont la patience était à bout; j'irais le rejoindre.

— Ah! pour ça, troubadour, tu m'en demandes plus que je n'en sais. Ce sont les secrets du patron; il ne doit de comptes à personne. Mais qu'as-tu donc? Tu frétilles comme un poisson. On dirait que tu as des inquiétudes dans les jambes.

— Le chef tardera-t-il à rentrer? reprit Potard en insistant; j'ai quelque chose de très-urgent à lui dire.

— Eh bien! sois calme, répondit Eustache; le père Beaupertuis ne s'éclipse jamais pour longtemps; il sait ce que vaut l'œil du maître. Allons! voyons, assieds-toi, troubadour. »

Au lieu de se rendre à cette invitation, Potard continuait à arpenter le bureau à grands pas et à jeter de temps en temps un regard impatient vers le magasin, pour s'assurer si le chef de la maison n'arrivait pas. Eustache suivait ses mouvements avec un air de défiance et de curiosité.

« Sur quelle herbe as-tu marché ce matin? lui disait-il. Comme te voilà effarouché, troubadour! On t'a soufflé une commission majeure, à ce qu'il paraît. Vrai, l'on dirait un lièvre qui a manqué son gîte. Voyons, Potard, déboutonne-

toi. Que risques-tu, vieux? Devant un camarade, un ami?

— Un ami! s'écria le voyageur, comme s'il se fût réveillé à ce mot. Un ami, toi! un ami!!! Il n'y a plus d'amis! ajouta-t-il avec douleur. Entre anciens, c'était bon : les modernes ont supprimé cela. Toi, mon ami? allons donc!

— Comme tu le prends! répondit Eustache un peu démonté par cette brusque sortie. En voilà des bourrades! Tu tournes décidément à l'homme des bois; tu deviens sauvage. Que t'ai-je fait, Potard?

— Ce que tu m'as fait, Eustache? Peu de chose : tu t'es joué de moi, voilà tout. Quand je suis venu, il y a quelque temps, te demander où était Édouard Beaupertuis, que m'as-tu répondu?

— La vérité, Potard, répliqua le commis, qui perdait de plus en plus contenance. Je t'ai dit qu'il était en voyage; nous avions là des lettres.

— Oui, des lettres, fabrication moderne, n'est-ce pas? dit amèrement le voyageur. Et, à cette heure, où est-il votre beau fils?

— Mais, toujours en voyage, répondit Eustache, dont l'attitude était de plus en plus embarrassée. Mon Dieu, oui, en voyage; demande à ces messieurs.

— Et il y a des lettres, reprit Potard, encore des lettres, en veux-tu, en voilà? Toujours du même tonneau.

— Sans doute, il doit y en avoir.

— Assez, Eustache, assez. Il ne faut pas traiter un ancien comme si on avait affaire à des recrues. Bon pour une fois, mon garçon. Comment, toi, avec qui j'ai si longtemps battu l'estrade, poursuivit le voyageur en s'animant; toi, qui es mon contemporain, qui sais ce que je vaux, quel cœur il y a dans cette poitrine, toi, me tromper!

— Mon Dieu, Potard...

— Pas de mauvaises défaites; je sais ce que je sais. Tu m'as

trompé, Eustache! et pour qui? Pour un misérable, pour un scélérat, qui m'enlève ma fille!

— Ta fille, est-ce possible!

— Oui, Eustache, ma fille, mon enfant, mon seul amour. Elle court les champs avec cet infâme.

— Dis-tu vrai, Potard?

— Vrai, comme j'existe! La foudre est tombée sur ma maison : je n'avais qu'une joie au monde, et la voilà détruite. Autant vaudrait être cloué entre quatre planches avec dix pieds de terre sur le corps : si je vis, c'est pour me venger.

— Écoute, dit le commis ému de cette confidence; j'ignorais tout cela, foi de camarade. Je ne voyais là-dedans qu'une aventure de jeune homme. Aussi, que ne parlais-tu plus tôt?

— Ce secret ne m'appartenait pas tout entier, dit Potard.

— A la bonne heure; mais ce n'en est pas moins une fatalité, poursuivit Eustache. Si je l'avais su! N'importe, ajouta-t-il, peut-être est-il temps encore! Viens, mon ami.

En même temps le commis cherchait à entraîner son interlocuteur dans une pièce peu éloignée, d'où le son de sa voix ne pût pas parvenir jusqu'aux oreilles des employés, lorsqu'en se retournant il aperçut son patron qui venait d'entrer dans le magasin.

Cette vue suffit pour opérer un changement de scène. Par un mouvement machinal, et comme une personne prise en faute, Eustache se remit vivement à la besogne, et laissa Potard seul en face du chef de la maison Beaupertuis, qui, le mesurant d'un regard froid et soupçonneux, lui dit :

« Qu'y a-t-il pour votre service, monsieur? »

Le père Beaupertuis possédait une de ces physionomies qui glacent et intimident. C'était un petit homme sec, jaune, au teint bilieux, d'une santé grêle, mais soutenu par cet amour du gain qui donne du ressort aux constitutions les plus chétives. Ses manières, ses paroles avaient quelque chose de dur et, pour ainsi dire, de cassant; son commandement affectait

des formes impérieuses et militaires. Dans sa famille comme dans son comptoir, il ne souffrait pas d'autre opinion, d'autre volonté que la sienne. L'orgueil du parvenu se lisait sur ses traits; sa lèvre était pincée, son œil dédaigneux. Aussi, malgré son sang-froid habituel et les griefs qui l'amenaient, Potard ne put-il se défendre d'un sentiment de trouble à l'aspect de ce visage hautain, où l'égoïsme avait marqué son empreinte.

« Monsieur, répondit-il, je voudrais avoir avec vous un entretien particulier.

— Parlez, monsieur, dit le vieillard; il n'y a point ici d'oreilles indiscrètes.

— Pourtant, monsieur...

— Parlez, vous dis-je, et soyez bref. Quand on est dans les affaires, les moments sont comptés. »

Une explication en présence de tant de témoins embarrassait Potard. Cependant, comme il y avait urgence, il n'hésita pas. Avec tous les ménagements possibles, il déclara au chef de la maison Beaupertuis le motif qui le conduisait auprès de lui, raconta brièvement la séduction dont sa fille avait été la victime, et laissa entrevoir quelle réparation il en attendait. Quoique le voyageur fît tout au monde pour se contenir, on voyait, à mesure qu'il avançait dans son récit, se réveiller en lui les bouillonnements tumultueux de sa colère. Sa voix, d'abord sourde et étouffée, trouva par degrés un accent plus énergique, son geste s'anima, ses joues se colorèrent, son œil prit un éclat menaçant et sombre.

Cependant le calme ironique du vieillard ne se démentait pas; il écoutait cette confidence comme si elle ne l'eût touché que très-indirectement. Au lieu de se préoccuper de l'émotion toujours croissante de son interlocuteur et de la fureur concentrée qui éclatait dans ses gestes et dans ses paroles, il semblait porter son attention ailleurs, et parcourait d'un air distrait quelques papiers qu'il venait de prendre dans l'un de

ses cartons. Ce dédain exaspéra Potard ; quand il vit que le chef de la maison Beaupertuis s'obstinait dans ce manége, il s'arrêta brusquement, et se posant devant lui en athlète et les bras croisés :

« Eh bien ! monsieur, dit-il brusquement.

— Excusez-moi, mon garçon, répliqua froidement le vieillard ; je tenais à vérifier un fait qui vous concerne. C'est éclairci maintenant ; vous êtes décidément le numéro dix.

— Le numéro dix ! Qu'entendez-vous par là, monsieur ?

— J'entends, mon cher, ajouta l'industriel, que vous êtes le dixième père, ou oncle, ou tuteur, qui vient ici me rebattre les oreilles des fredaines de mon fils. Est-ce que cela me regarde ? Il est majeur, adressez-vous à lui.

— Monsieur...

— Trêve à ces balivernes, mon garçon ; c'est du temps perdu. Je vous répéterai le mot de cet ancien : Mon coq est lâché, gardez vos poulettes. »

En prononçant ces mots, le chef de la maison Beaupertuis adressa à Potard un salut qui équivalait à un congé, et lui tourna le dos, comme un homme pressé de retourner à ses affaires. Notre héros écumait, un tremblement nerveux parcourait tous ses membres, il sentait s'élever en lui des transports de rage et avait toutes les peines du monde à se contenir. Cependant il parvint à se vaincre, et, rejoignant le vieillard, il ajouta :

« Vous me renvoyez à votre fils, monsieur : soit ; c'est avec lui que je m'expliquerai. Veuillez seulement me dire où je pourrai le rencontrer.

— Eh ! parbleu, mon camarade, répliqua le vieillard avec vivacité ; ce ne sont pas là mes affaires. Vous me brisez la tête, avec vos histoires de péronnelles.

— Ah ! c'est ainsi que vous le prenez ! s'écria le voyageur, éclatant à la fin ; ah ! vous croyez que je me laisserai traiter sous jambe, monsieur le marquis de l'organsin et de la trame !

Attendez, nous allons changer d'antienne. Vous me direz où se cache votre fils, monsieur ! vous me le direz sur-le-champ, de votre plein gré, ou je vous ferai sortir les mots de la gorge. »

A cette menace, le chef de la maison Beaupertuis comprit qu'il fallait changer de tactique ; il fit quelques pas vers le magasin et s'écria :

« Ici, Joseph ! »

Cet ordre amena sur-le-champ à ses côtés une espèce de colosse qui remplissait dans la maison les fonctions d'homme de peine. C'était un Alsacien, taillé en bloc de marbre, et qui semblait avoir toutes les qualités d'un homme d'exécution. L'industriel l'avait habitué à obéir en aveugle et à deviner ses désirs. Sur un signe, cet Hercule venait de comprendre ce que son maître voulait de lui ; il tenait Potard en arrêt. En même temps le bataillon entier des employés était accouru, de sorte que le père Beaupertuis se trouvait entouré d'une sorte de garde prétorienne.

Quoique l'exaspération du voyageur fût au comble et qu'il en fût arrivé au point où la prudence n'a plus d'empire, il était impossible qu'il ne vît pas combien la partie devenait inégale. Désormais tout ceci ne pouvait aboutir qu'à un esclandre sans résultat ; il le comprit à temps et s'épargna un échec inutile. Remettant brusquement son chapeau sur sa tête et jetant à la ronde des regards de défi :

« Dix contre un ! c'est trop, monsieur Beaupertuis, s'écria-t-il. Peste, quel état-major ! Je mets bas les armes, mais je saurai bien vous retrouver, monsieur. »

Ces mots dits, il se retira lentement et gagna l'escalier. Il venait d'atteindre l'allée, lorsque, dans la partie la plus obscure, il entendit une voix qui l'appelait. C'était celle d'Eustache :

« Vieux, disait-il, écoute ici. »

Potard alla vers lui ; le commis le prit par la main, et ajouta avec une émotion qu'il déguisait mal :

« Deux mots seulement, et ne me trahis pas. Il y a complot entre le père et le fils ; ils s'entendent comme deux larrons en foire. Et dire que je traîne le boulet dans cette galère !

— Au fait, Eustache.

— Eh bien ! mon pauvre troubadour, on te joue. Édouard Beaupertuis est parti depuis ce matin pour l'Angleterre. C'était arrangé depuis longtemps.

— Pour l'Angleterre ?

— Oui, et là il s'embarquera sur le *Great-Western*. On l'envoie aux États-Unis pour les affaires de la maison. Les Américains sont de mauvais payeurs, et ils nous doivent cent mille écus. Tu comprends !

— Dis-tu vrai, Eustache ? n'est-ce pas encore un piége ?

— Non, Potard : fie-toi à un ancien. Édouard est sur la route de Calais ; il n'y a pas un instant à perdre, le paquebot part le 10.

— Le 10 ! et nous sommes au 7 ! Et ma fille est avec lui ! Dieu du ciel, inspire-moi ! »

Par un geste prompt comme la pensée, le voyageur repoussa vivement le pauvre Eustache, qui s'apprêtait à lui répondre, et courut comme un fou vers le cabriolet de voyage qui l'attendait toujours à la porte.

« En route, dit-il. Par le Bourbonnais, postillon. Cinq lieues à l'heure ; je paye comme un prince du sang. »

La voiture s'ébranla, et le malheureux père reprit sa course au clocher.

XIV

Le jour de la revanche.

La fatalité s'en mêlait. Quelque diligence qu'il mît dans sa poursuite, Potard ne put joindre le ravisseur, dont les mesures étaient prises avec une précision désespérante. Sur le chemin notre héros retrouvait les traces du couple fugitif, mais à vingt heures de distance. Au terme de son douloureux itinéraire, une dernière épreuve lui était réservée. Quand il arriva sur les quais de Liverpool, le *Great-Werstern* venait à peine de se laisser glisser sur les eaux de Mersey. On l'apercevait au loin agitant ses grandes nageoires, et se couronnant d'une aigrette de fumée. Potard, à cette vue, sentit ses forces l'abandonner; ce spectacle le terrassa. Le vertige s'empara de lui ; il chancelait comme un homme ivre, et ce fut avec toutes les peines du monde qu'il gagna l'hôtel le plus voisin, où une fièvre ardente le retint confiné pendant six semaines. Affaibli par le mal et par la douleur, il put, au bout de ce temps, repasser la Manche et reprendre le chemin de sa petite maison des Brotteaux.

Dès lors entre lui et le monde il y eut rupture complète; la solitude devint son seul abri contre le désespoir. Il ne restait plus rien du grand Potard, de ce troubadour incomparable qui avait grandi au milieu de flots de bière et de mélodie. Tout ce qui se rattachait à sa vie passée lui était devenu odieux; la pipe, cette dernière compagne de l'isolement, n'avait plus pour lui le moindre charme. Il avait brisé de ses mains tout un arsenal de ce genre, laborieusement amassé, et où il avait prodigué le souffle de sa jeunesse. C'était une abdica-

tion complète, un de ces actes décisifs qui firent de Charles-Quint un simple profès de Saint-Juste, et du voluptueux de Rancé le fondateur de l'ordre le plus sévère qui ait jamais édifié la chrétienté. Comme eux, Potard se déclara mort au monde, il renouvela les grands exemples des vallons de la Castille et des marécages du Perche ; il fit vœu de silence et de misanthropie, et y persista en dépit de tous ses amis, même des Grabeausec.

Un bonheur lui restait pourtant et semblait lui suffire : sa fille, en quittant le toit paternel, n'avait pas pu y effacer les traces d'un long séjour, ni emporter avec elle ces mille riens qui acquièrent tant de prix par l'absence. C'était la joie du bon Potard que de découvrir à chaque instant quelque souvenir de ce genre : tantôt un vêtement oublié, tantôt un ouvrage d'aiguille qu'un brusque départ avait interrompu. Pour ces petits détails, hochets d'un cœur aimant, la mémoire du malheureux père le servait à merveille. Il savait reconnaître dans le jardin quelles fleurs Jenny avait plantées, sur quel banc de gazon elle aimait à s'asseoir. Un oiseau, élevé par ses soins, était devenu l'hôte favori de la maison ; le piano sur lequel ses doigts agiles s'étaient promenés, le couvert, le gobelet dont elle se servait à table, le fauteuil qu'elle préférait, les meubles de sa chambre, la glace qui avait souvent réfléchi ses traits, tout était devenu pour Potard l'objet d'un culte qui allait presque à l'idolâtrie. Il ne vivait plus que dans ces restes d'un passé évanoui, et repeuplait ainsi sa maison d'images qui lui étaient chères.

Dans les heures les plus pénibles du regret, jamais Potard n'avait songé à sa Jenny pour la maudire ; il ne savait que la pleurer et la plaindre. Les torts qu'il n'imputait pas à Édouard Beaupertuis, c'était sur lui-même qu'il les rejetait. Il se reprochait avec des larmes amères de n'avoir pas obéi au dernier vœu d'Agathe, d'avoir négligé cette enfant, à qui il n'avait manqué, pour tourner au bien, qu'une tutelle plus

éclairée et une surveillance plus attentive. Cette pensée accablait Potard ; son malheur, si grand qu'il fût, ne lui semblait qu'une expiation incomplète de ses torts. Pouvait-il exiger qu'une jeune fille, à peine éclose à la vie des passions, eût le sentiment de ses devoirs, quand lui, avec sa tête grisonnante et une longue expérience des faiblesses du cœur, avait à ce point méconnu les siens ? Ainsi raisonnait le vieux voyageur, s'accusant lui-même, se frappant la poitrine, et jetant sur la faute de sa Jenny un voile miséricordieux.

Huit mois s'écoulèrent sans que Potard se départît de sa règle de conduite. Il n'avait pas quitté un seul jour sa maison des Brotteaux ; il n'y recevait que de rares visiteurs, et seulement pour des objets d'affaires. Une vieille servante présidait à son ménage, et respectait le silence et la mélancolie de son maître. Un jour pourtant que notre héros parcourait son jardin en donnant çà et là quelques soins à des plantes préférées, un violent coup de sonnette retentit à sa porte, et peu d'instants après, un homme entra chez lui avec une impétuosité irrésistible.

« Potard, dit-il, Potard !

— Tiens c'est toi, Eustache, dit celui-ci en se relevant au bruit et s'appuyant sur son râteau avec l'aisance d'un homme rompu aux exercices de l'horticulture. D'où sors-tu donc ? Te voilà bien effaré ! »

Depuis le jour sombre où le commis de la maison Beaupertuis et Blainval avait mis Potard sur la voie du ravisseur de sa fille, les deux amis ne s'étaient plus revus. Eustache, malgré le flegme philosophique qui le caractérisait, n'avait pu se défendre d'un sentiment de remords à la pensée des catastrophes dont il avait été la cause indirecte. Cette sorte de complicité dans laquelle Édouard l'avait entraîné pesait sur sa conscience comme un souvenir importun et faisait ombre dans sa vie. Aussi n'avait-il pas osé reparaître devant Potard et évitait-il avec soin sa rencontre. Pour qu'il s'offrît volon-

tairement et de lui même aux yeux du troubadour, il fallait une circonstance grave, un motif peu ordinaire. Cependant l'émotion du visiteur était si forte que sa parole ne trouva pas sur-le-champ une issue et qu'il resta pendant quelques minutes muet et comme embarrassé ;

« Tu ne m'en veux plus, vieux ? dit-il enfin, en jetant sur son ancien collègue un regard suppliant.

— Mais non, Eustache, répliqua Potard avec une bienveillance mélancolique où perçait sa douleur.

— Si, tu m'en veux toujours, dit Eustache avec amertume ; tu me bats froid, tu me tiens à distance. Donne-moi cinq cents coups de poing, et que ça finisse.

— Enfant, répondit Potard !

— Non, vois-tu, troubadour, j'en étouffe, je n'y tiens pas. Depuis trois mois j'ai maigri de cinq livres. Le matin je laisse la moitié de mon pain au lait ; le soir je n'achève pas mon cruchon de bière. J'ai là comme un poids sur la poitrine : il faut que j'en aie le cœur net. »

Il y avait dans l'accent qu'Eustache donnait à ces paroles quelque chose de si franc et de si vrai, que Potard en fut touché : il prit la main de son vieux camarade et la serra avec effusion.

« Eh bien, soit, ajouta-t-il en s'efforçant de sourire ; oublions le passé. Aussi bien, quoi de plus triste ?

— A la bonne heure, reprit Eustache ; je te reconnais là, troubadour. Jamais de fiel chez toi, tu as l'âme d'un gentilhomme. Eh bien, écoute ; je ne suis pas venu ici en égoïste. Tu m'as fait ma part, et je t'en remercie ; maintenant je vais te faire la tienne.

— Comment cela, Eustache ?

— Tu connais le père Beaupertuis, reprit le commis.

— Si je le connais, s'écria Potard, rejetant au loin le râteau sur lequel il s'appuyait, et donnant à sa physionomie une expression menaçante. Si je le connais, l'infâme !

— Du calme, troubadour, poursuivit Eustache sans se troubler. Il y a une justice là haut : tu es vengé.

— Vengé ! Ah ça, mais que dis-tu donc, Eustache, vengé ? Et comment, s'il te plaît ?

— Il est mort, reprit Eustache d'une voix solennelle ! Mort, frappé d'un coup de foudre !

— Mort, dit Potard, dont les yeux s'animaient à cette nouvelle.

— Tout ce qu'il y a de plus mort, continua Eustache, tordu en cinq minutes. Sans appel et à perpétuité.

— Ah ! dit le commis voyageur, comme s'il eût respiré plus librement.

— Une attaque d'apoplexie, ajouta le commis de la maison Beaupertuis et Blainval ! Un excès de sensibilité !

— Tu plaisantes, Eustache.

— Non vieux, c'est comme je te le dis ! Tu m'en vois tout stupéfait ! un homme que je croyais tendre comme une pierre à fusil.

— Explique-toi, de grâce.

— C'est juste, il fallait commencer par le commencement. Hier donc il nous arrive une lettre de la Nouvelle-Orléans ; la maison Fichenall et compagnie, de bons correspondants que nous avons là-bas. Le père Beaupertuis décachète le pli et se met à lire ; je le suivais du coin de l'œil. Te figures-tu mon étonnement quand je vois le patron se pâmer et tomber roide entre mes bras ? Un homme sec comme un caillou !

— Et la cause, Eustache, la cause !

— Ah ! la cause, c'est une autre histoire. N'empêche que je n'aurais jamais cru ça du père Beaupertuis. Un homme dur comme du métal !

— En finiras-tu ?

— M'y voici, vieux. La lettre des Fichenall annonçait tout uniment que le petit Édouard venait d'être attaqué de la fièvre jaune, et qu'avant vingt-quatre heures c'en serait fait

de lui. Il paraît que c'est un mal qui ne plaisante pas. »

A mesure que le commis parlait, on voyait le visage de Potard s'épanouir !

« Bonté du ciel ! s'écria-t-il, me voilà donc vengé ! Frappés tous deux ! le père et le fils ? Je savais bien que j'aurais mon tour ! »

XV

Au delà des mers.

Cependant, quand la réflexion fut venue, Potard sentit ses idées prendre une autre direction. Il songea à Jenny, et une crainte vint l'assaillir. Ce fléau qui avait frappé son ravisseur l'aurait-il respectée ? n'aurait-elle pas, elle aussi, payé un tribut à ce climat dévorant ? Qui le sait ? peut-être s'agitait-elle alors sur un lit d'angoisses, en proie aux ardeurs de la fièvre ! Peut-être, dans son agonie, cherchait-elle en vain autour d'elle un regard ami, une main secourable ?

Cette pensée remplit le cœur de Potard d'une épouvante profonde. La soif de la vengeance s'effaça pour faire place à une inquiétude dont rien ne put le distraire. La nuit, d'horribles visions assiégeaient son chevet ; il voyait sa fille mourante, étendant les bras vers lui, et lui adressant un dernier adieu. Plus d'une fois, il se réveilla en sursaut et inondé d'une sueur froide : il lui semblait qu'une voix venait de porter à son oreille des sons lamentables et que de la chambre voisine sa fille l'appelait. Il se levait alors à demi fou, chancelant comme un homme ivre, et ne parvenait qu'à grande peine à chasser ces tristes hallucinations. Cette lutte contre des fan-

tômes ne pouvait se prolonger sans danger pour la raison du vieux voyageur. La fièvre jaune était devenue pour lui comme une idée fixe ; il s'entourait de livres de médecine, afin d'en connaître les symptômes et d'en étudier les effets : on eût dit qu'il cherchait ainsi à conjurer le fléau, à le détourner du moins d'une tête qui lui était chère.

Eustache comprit qu'une diversion pouvait seule sauver Potard, et pour qu'elle fût efficace, il importait qu'elle fût prompte. Les regrets et les craintes du pauvre homme avaient un caractère qui allait jusqu'à l'égarement, et des altérations profondes se laissaient voir sur sa physionomie. Parfois même survenaient des crises, suivies d'un abattement complet et dans lesquelles la mémoire semblait s'éteindre. Un jour que ces symptômes inquiétants se prolongeaient outre mesure, Eustache amena doucement le malade sur un terrain qu'il croyait favorable à une réaction :

« Vieux, lui dit-il, qu'est-ce que tu fais ici entre quatre murs ? Tu veux donc moisir sur place, comme un champignon de rebut ? »

Potard releva la tête, et attacha sur son ami un regard terne, sans vie, sans expression.

« Toi, qui aimais tant à courir le monde, continua Eustache, comment peux-tu rester cloué au même plancher ? Tu vas te rouiller, troubadour. »

Le voyageur ne parut s'associer à ce que disait le commis de la maison Beaupertuis et Blainval qu'en jetant un coup d'œil sur ses jambes et les agitant d'un façon machinale :

« A la bonne heure, poursuivit Eustache ; dégourdis-toi, que je te reconnaisse. L'homme est fait pour rouler, et non pour sécher sur place. Si tu as assez de l'Europe, Potard, songe à l'Amérique. Voilà un pays neuf comme un fifre. L'Amérique et toi, vous êtes faits pour vous comprendre, troubadour. Honore-la de ta présence, comme le grand la Fayette. »

A ce mot d'Amérique, un changement soudain se manifesta

dans l'attitude du malade. Son œil s'éclaira d'un rayon d'intelligence, ses traits reprirent un peu de naturel :

« L'Amérique ! dit-il, comme s'il se fût réveillé d'un long sommeil.

— Oui, l'Amérique, un pays à souhait, une terre promise. Fi de l'Europe ! Il n'y a que des culs-de-jatte qui puissent tenir à l'Europe. Parlez-moi de l'Amérique ! On ne vit que là.

— L'Amérique ! répéta Potard, sortant graduellement de sa torpeur. N'est-ce pas là qu'est allée mon enfant ?

— Comme tu dis, troubadour. En Amérique, pays du tabac et des peaux-rouges, un vrai paradis terrestre... »

Potard ne laissa pas Eustache achever sa phrase. Saisissant son bras avec vigueur, et l'entraînant avec impétuosité du côté de la porte, il s'écria :

« Allons-y ! allons-y sur-le-champ ! »

Eustache parvint à contenir cet élan et à ramener le voyageur vers son siége.

« Comme tu y vas, vieux ! comme tu prends la balle au bond ! ajouta-t-il. A la bonne heure ! Il n'y a qu'à parler avec toi.

— Allons-y ! disait encore Potard, dont tous les membres frémissaient d'impatience.

— Adjugé, convenu, répondit Eustache ; nous irons. Laisse-moi seulement vingt-quatre heures pour faire tes préparatifs. Que diable ! on ne va pas en Amérique comme à un tour de promenade.

— Allons-y, allons-y ! répétait Potard avec une ardeur machinale.

— Soit, dit Eustache ; ouvre tes ailes et prends la poste aux pigeons. Ceux-là n'ont pas besoin d'arrêter des places aux messageries. Un peu de calme, vieux ; laisse-moi arranger les choses. Foi d'Eustache, tu n'attendras pas longtemps. »

Le commis des Beaupertuis quitta Potard sur ces mots, et alla tout disposer pour ce voyage. L'un des grands paquebots

à voiles qui font le service entre le Havre et la Nouvelle-Orléans allait appareiller dans quelques jours ; il fallait profiter de cette occasion. Par la même voie, on devait annoncer à Édouard Beaupertuis la nouvelle de la mort de son père, et demander ses pouvoirs pour les affaires de la succession. Eustache conduisit tout avec une merveilleuse promptitude. L'état du voyageur exigeant quelques soins, il obtint de ses chefs la permission d'accompagner Potard jusqu'au port d'embarquement et de ne le quitter qu'après l'avoir confié au capitaine du paquebot. Dès le lendemain, il se mit en route avec le malade, et cinq jours après, il pouvait voir, de la jetée du Havre, s'éloigner le navire qui emportait le vieux commis voyageur et sa fortune. Depuis qu'il avait quitté Lyon, Potard semblait un tout autre homme. Sa monomanie, de sombre qu'elle était, avait brusquement tourné à la pétulance et à la gaieté. Il ne se possédait plus de joie à l'idée qu'il allait revoir sa fille ; et si, de loin en loin, la crainte d'une catastrophe venait traverser son bonheur, le moindre incident du voyage suffisait pour dissiper ces nuages. Il y avait encore un peu d'exaltation dans le cerveau, mais cette exaltation avait changé de caractère.

Eustache revint donc à Lyon plus tranquille sur le sort de son ami. Le capitaine devait avoir pour lui toutes sortes d'égards, et le conduire chez sa fille dès son arrivée à la Nouvelle-Orléans. Ainsi le commis de la maison Beaupertuis et Blainval attendit patiemment la suite de son expérience. Cependant trois, quatre paquebots arrivèrent de la Louisiane, sans apporter des nouvelles de Potard ; quatre mois se passèrent, et pas une lettre ne parvint à la maison. Édouard lui-même n'écrivait pas. L'inquiétude était des plus vives ; et Eustache avait déjà demandé à ses chefs d'aller sur les lieux pour s'assurer des causes de cet inexplicable silence, quand un énorme paquet de lettres arriérées fut jeté sur la table du comptoir par le facteur de la poste. L'une d'elles était pour

Eustache; il s'empressa d'en briser le cachet, reconnut l'écriture de Potard et lut ce qui suit :

XVI

Un dernier coup de tête.

De la Savane des Natchez, bords riants du Mississipi, le.....

Mon bon Eustache,

Je t'écris de l'autre monde, d'où je reviens ou à peu près; rien que d'y penser, la cervelle me part. Il faut que j'aie eu quelque coup sur le timbre, et infiniment prolongé encore. Enfin ça va mieux; et comme nous chantions de l'autre côté de l'eau :

Point de chagrin qui ne soit oublié
Entre l'amour et quarante-quatre nègres.

Oui, mon cher, quarante-quatre nègres, ni plus ni moins. Quand je dis nègres, il se peut qu'il y ait dans le nombre quelque négresse. Je suis à la tête de ce capital, plus cinq cents hectares de savanes ou champs de coton. On me berce le jour dans un hamac, et je fume des pipes démesurées avec le tabac du lieu, qui humilie celui de la Régie. Voilà.

Après tout, je comprends ça. Le soir, ma Jenny, qui est près de moi, me touche un morceau de clavecin, pendant que je bats la mesure sur le dos de mon nègre-major, enchanté de cet exercice. Et dire que certains naturalistes prétendent que l'Africain est insensible à l'harmonie! On voit bien qu'ils n'ont pas vu ces moricauds de près.

Impossible à toi, Eustache, de te faire une idée de la vie que l'on mène ici. Quand on a si longtemps battu l'estrade, rien de si doux que de se divertir à la façon du lézard, en se grattant le ventre au soleil. Il y a pourtant des moments où le souvenir des quais du Rhône, de la colline de Fourvières, de Perrache, de la Mulatière et autres lieux circonvoisins vient me relancer au milieu de mes quarante-quatre nègres des deux sexes, et alors, malgré moi, je chante avec mon Béranger :

Pauvre Potard, tu reverras la France;
La main d'Eustache te fermera les yeux.

Mais, sans te faire du tort, ces moments sont courts. Jenny est là ; le reste est bien peu de chose. Je me surprends à être à moitié Américain ; il me semble que j'ai rossé des nègres toute ma vie. C'est un exercice des plus favorables à la santé. Ensuite il faut dire qu'on est assez libre dans ce pays-ci. Pourvu qu'on ne parle pas de l'abolition de l'esclavage, on a à peu près son franc parler sur chaque chose. La presse surtout y est très-libre ; on peut se traiter mutuellement de gredins par la voie des journaux. C'est reçu dans la meilleure compagnie.

Mais voilà que je bavarde indéfiniment, mon bon Eustache, sans t'expliquer comment les choses se sont passées, et pourquoi je me trouve dans le pays des Natchez, sur les bords riants du Mississipi, à la tête de quarante-quatre nègres dont dix négresses, et à l'abri des poursuites de l'odieux Poussepain. Tu ne connais peut-être pas Poussepain ; tant mieux, cela fait honneur à tes principes.

Voici donc le récit de mon voyage. La traversée a été superbe : premier jour, du porc salé ; second jour, du porc salé ; troisième jour, du porc salé ; quatrième jour, du porc salé ; cinquième jour, du porc salé. Je ne pousse pas plus loin la carte du bord : cela pourrait paraître monotone. Au bout

d'un mois nous découvrons le Mississipi, un beau fleuve, quoique assez malpropre. Je débarque, et mon brave capitaine me conduit dans une maison située sur le quai. J'entre ; et qu'aperçois-je ? Ma Jenny. Je me jette dans ses bras en pleurant.

« Ma fille ! » dis-je.

Elle est surprise d'abord, étonnée ; Marguerite survient et s'explique.

« Mon père ! » s'écrie Jenny.

Ma fille ! mon père ! de deux heures nous ne pûmes pas nous dire autre chose. Puis c'étaient des sanglots, des embrassades. J'ai versé plus de larmes ce jour-là, mon pauvre Eustache, que la grande armée entière aux adieux de Fontainebleau. Ça soulageait mon pauvre cœur, et il me semblait que ma tête s'y dégageait comme si on l'eût débarrassée d'un poids énorme. C'est si bon de presser sa fille dans ses bras et de s'entendre dire : Mon père ! Quand je pense que, sans l'odieux Poussepain, depuis quinze ans elle m'aurait fait entendre cette musique-là ! Abominable cuirassier !

Bref, nous étions au fort de notre joie, quand un homme entre dans l'appartement avec la familiarité d'un maître. Un fantôme ne m'aurait pas autant épouvanté ! C'était Édouard Beaupertuis, Édouard en personne, le petit Édouard ! Lui que je croyais aux antipodes, bien et dûment expédié par la fièvre jaune. Juge de ma stupéfaction, Eustache ! Faire deux mille lieues pour retrouver vivant un ravisseur que je croyais mort ! l'avoir sous les yeux en chair et en os quand je le croyais à huit mètres sous terre ! Un nuage me passa devant les yeux ; ma tête s'enflamma de nouveau, et je ne vis, je ne sentis plus rien.

Il faut que ma colère ait été bien terrible pour qu'aucun souvenir de cette scène ne soit resté dans ma mémoire. A la vue de cet homme, l'orgueil du désappointement, la soif de la vengeance, la haine, la jalousie, me mirent hors de moi, troublèrent ma raison. On m'a dit depuis que je me précipi-

tai, furieux, sur le jeune homme, que je le saisis d'une main par la nuque, de l'autre par le fond de son vêtement, et que je le portai ainsi, comme on eût fait d'une plume, vers la fenêtre qui donnait sur le fleuve, où je le balançai extérieurement pendant quelques minutes. Juge du plaisir que lui causait ce bain aérien. Jenny s'était évanouie ; la vieille Marguerite poussait des cris lamentables ; la foule s'attroupait sous les croisées, et quelques voisins, accourus au bruit, finirent par m'arracher des mains la victime à demi morte de frayeur. Quant à moi, je tombai dans un anéantissement profond.

Quand je repris mes sens, ma Jenny était près de moi. Son visage semblait entouré de rayons doux et purs ; un sourire charmant parait ses lèvres. Je voyais que le bonheur l'avait visitée et qu'elle n'attendait plus que mon rétablissement pour se livrer à une joie sans réserve.

En effet, Édouard Beaupertuis avait fait ses réflexions. Il faut te dire, Eustache, qu'atteint de la fièvre jaune, il devait la vie aux soins de Jenny ; mais peut-être la reconnaissance n'eût-elle pas suffi pour vaincre ses derniers scrupules. La leçon que je venais de lui administrer avait été plus efficace. Il comprit que je n'étais pas un père de vaudeville, et qu'il ne me jouerait pas avec impunité. La mort du vieux Beaupertuis faisait d'ailleurs disparaître le dernier obstacle. Il était libre, il pouvait disposer de lui-même, il résolut d'en finir.

Jenny, assise au pied de mon lit, me raconta tous ces détails ; et quelques instants après, Édouard Beaupertuis vint me demander ma bénédiction.

De ma voix la plus nourrie, je chantai :

Enfants, formez une sainte alliance
Et donnez-vous la main.

Cette scène suffit pour me remettre sur le pied. Dès le lendemain, j'allai tout ordonner pour que la noce eût lieu le plus tôt possible. Peu de semaines après, le mariage s'accomplit à

la chancellerie française et à l'église, de sorte qu'aujourd'hui il n'y manque rien. J'y ai regardé de très-près.

Édouard Beaupertuis a résolu de se fixer à la Nouvelle-Orléans : il y fera les affaires de la maison de Lyon. Quant à moi, j'ai placé la dot de Jenny dans le pays des Natchez, où nous ne risquerons pas de rencontrer l'abominable Poussepain. C'est de notre propriété que je t'écris, mon bon Eustache, au milieu de mes quarante-quatre nègres, sans distinction de sexe. Jenny vient passer avec moi la belle saison, et à l'hyvernage nous reprendrons le chemin de la Nouvelle-Orléans. La vieille Marguerite est destituée de ses fonctions domestiques ; elle a deux négresses pour la servir, ce qui ne laisse pas que de l'incommoder. Si par hasard tu avais besoin d'un négrillon pour toi ou tes amis, ne te gêne pas. Cela ne coûte guère que la façon. J'aurai soin de te choisir le plus noir.

Il n'y a qu'une chose qui m'inquiète, c'est de savoir ce que devient, dans notre beau pays de France, l'institution du commis voyageur? Elle était déjà bien bas lorsque j'ai quitté vos parages. En renonçant à la romance, le commis voyageur a perdu les trois quarts de sa force, et l'*ut* de poitrine ne le sauvera pas. La romance plaisait aux masses ; elle enchantait l'épicier, ébranlait le droguiste, influençait le mercier, et enlevait le marchand d'indiennes. L'*ut* de poitrine étonne ces gens-là, mais ne les séduit point : il éraille la voix sans assurer l'empire. Le commis voyageur ne devait pas sortir de l'opéra-comique ; c'est le vrai domaine de ce Joconde :

J'ai longtemps parcouru le monde,
Et l'on m'a vu de toutes parts,
Courtisant la brune, la blonde,
Aimer soupirer au hasard.

Adieu, mon bon Eustache. Si le goût des voyages me reprend, j'ai ici de quoi me satisfaire ; j'irai chez les peaux-rouges pour y traiter de la pelleterie. Peut-être entendras-tu

parler de moi : si l'étoile du commis voyageur s'éteint en Europe, elle se lève dans le nouveau monde ; et comme dit la romance :

> Voguons vers l'Amérique,
> Terre de liberté.

Ton ancien

POTARD.

P. S. Ne me ménage pas pour les négrillons ; je t'en tiendrai approvisionné, ainsi que de tabac Maryland.

. . . .

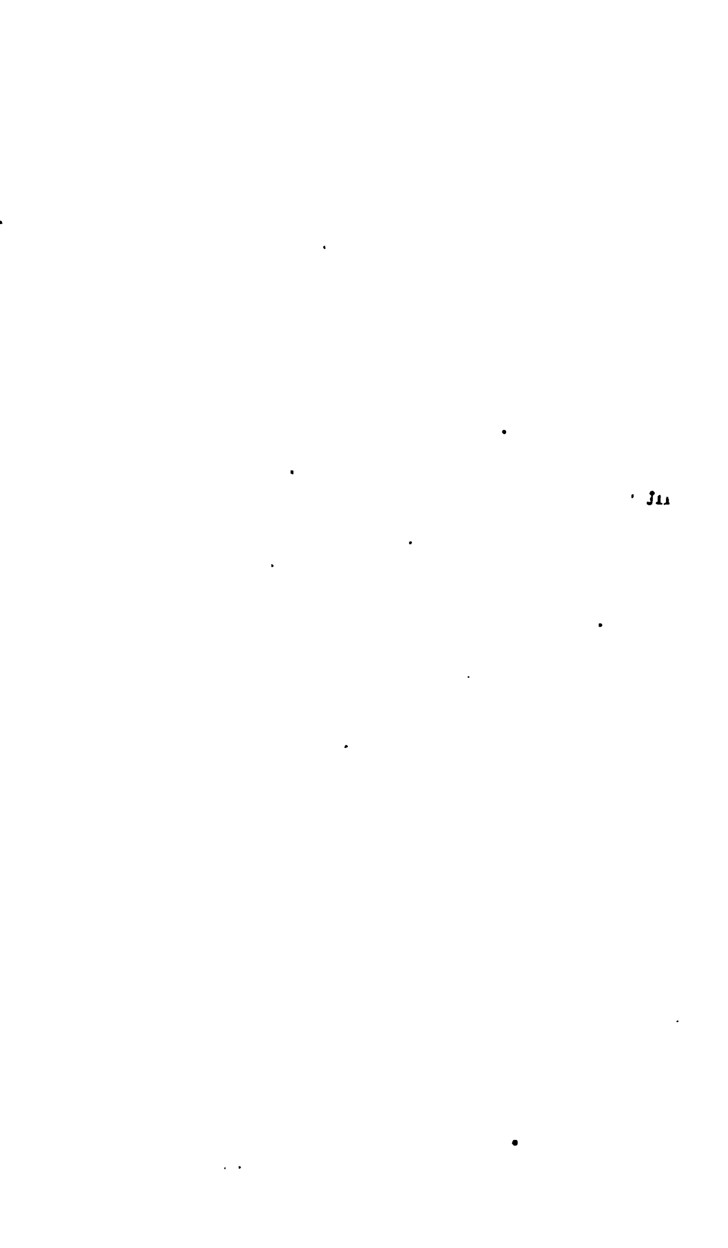
. . . .

Ainsi s'exprimait Potard dans son épître, et dès lors Eustache fut rassuré sur le compte du troubadour. Il répondit, et une correspondance s'engagea entre les deux amis. A la date des dernières dépêches, le commis voyageur allait remonter le Mississipi et faire une tournée vers les grands lacs. Potard veut enrichir sa nouvelle patrie du fruit de ses découvertes. Il est devenu républicain dans l'âme, et aspire à civiliser les derniers Indiens à l'aide de son répertoire musical.

LES

IDOLES D'ARGILE.

12.



I

La loge du concierge.

Rien n'est plus doux que le spectacle d'un bonheur vrai, d'une joie sincère : le cœur s'y dilate et se laisse gagner par la contagion. Sous les lambris des riches, de pareilles émotions sont rares et presque toujours troublées. Le plaisir s'y mélange d'amertume, l'intrigue y verse ses poisons, les passions y effeuillent leurs soucis. On prend si volontiers l'agitation pour le contentement et l'ombre du bonheur pour le bonheur même! Chez les pauvres gens, point de ces fictions. A quoi pourrait servir un masque quand on n'a personne à tromper? Aussi leurs joies sont-elles plus réelles, et en même temps plus vives. Il en est de cela comme de leur sommeil que la fatigue rend plus profond.

Ces vérités, qui ne sont, hélas! comme beaucoup d'autres vérités, ni neuves ni consolantes, n'ont d'autre but que d'expliquer certain air de fête dont se décorait, le 20 mars 1841, une loge de concierge, située dans le haut du faubourg du Roule. Cette loge occupait en partie le rez-de-chaussée d'un avant-corps de bâtiment qui allait rejoindre, par des constructions latérales, un fort bel hôtel assis entre cour et jardin. Quoique la nuit fût venue, il était facile de distinguer, à la lueur de deux becs de gaz, un perron demi-circulaire, sur lequel s'ouvraient des salons somptueux. Mais ce côté de l'habitation demeurait alors plongé dans l'immobilité et le silence : la loge seule s'éclairait de lueurs inaccoutumées et retentissait de bruits étranges. Aux ondulations inégales de la flamme on aurait pu redouter un commencement d'incendie, si des aromes significatifs, joints à un grésillement sonore,

n'eussent éloigné toute idée de péril et trahi le secret de cet intérieur.

Il y avait gala chez le concierge Falempin, ex-sergent aux grenadiers de la garde impériale, et, en épouse pénétrée de ses devoirs, madame Falempin, cantinière émérite, surveillait d'un œil vigilant et humectait avec sollicitude l'un des plus beaux dindonneaux qui eussent jamais paru sur les éventaires du marché de la Vallée. Loin de se déprimer sous l'action du feu, les flancs de la victime semblaient s'y nourrir d'une substance nouvelle, grâce au cortége des préparations et ingrédients accessoires. Il faut dire que l'art de la cuisine n'avait point de mystères pour la mère Falempin : c'était une si brillante école que celle de la grande-armée, quand la victoire lui tenait lieu d'ordinaire ! L'ex-cantinière se rattachait à ces traditions, aujourd'hui bien méconnues; elle avait peu de recettes, mais ces recettes dataient de la glorieuse époque. Personne ne rôtissait comme elle; la guerre avait fait éclore ce talent, et comme il s'était exercé d'abord sur des animaux généralement réfractaires, en Espagne sur des rats, en Russie sur du cheval, la mère Falempin, rendue aux fourneaux civils, avait abordé le rôt usuel en se jouant et avec cette aisance que donne l'habitude de la difficulté vaincue. Aussi était-ce plaisir de voir arriver à point la pièce soumise en ce moment à sa vieille expérience. Les tons roux s'y distribuaient d'une manière uniforme, sans interruption comme sans excès, et un parfum savoureux qui s'exhalait de l'âtre témoignait que les résultats étaient à la hauteur des procédés.

Cette scène n'avait encore qu'un seul témoin : il est vrai qu'il en valait mille pour la part qu'il y prenait. C'était un gros garçon de vingt-cinq ans, vêtu en ouvrier, robuste d'ailleurs, bien découplé, haut en couleurs et de bonne mine. Pendant que la mère Falempin essuyait avec son tablier son front ruisselant de sueur et rajustait sa coiffe, d'où s'échappaient en désordre quelques mèches de cheveux gris, le jeune

homme se tenait comme en arrêt sous le manteau de la cheminée, immobile, silencieux, livré à une contemplation muette. Son œil ne quittait pas la tige de fer sur laquelle le dindonneau accomplissait son évolution ; il suivait ce mouvement mécanique avec intérêt, presque avec attendrissement. En vain la violence du feu couvrait-elle ses joues d'une couche écarlate ; il supportait cette épreuve avec une résignation stoïque et restait à son poste comme un soldat devant le canon. Le désir brillait dans son regard, la satisfaction éclatait dans ses narines épanouies. Tout occupée qu'elle fût de ses préparatifs, la mère Falempin remarqua cet air, cette pose ; et, secouant l'ouvrier avec un poignet digne des beaux jours de l'empire :

« Eh bien ! Anselme, lui dit-elle, qu'est-ce que tu fais là avec tes extases ? La broche se gardera toute seule, mon gars : pas besoin d'y rester de planton. »

Au lieu de répondre à cet appel, le jeune homme continuait à tenir les yeux fixés vers l'objet de sa sollicitude.

« Comme il vient bien, le drôle! s'écria-t-il. Pristi ! comme il prend couleur ! Ça fera un morceau de roi, ma tante.

— Sensuel ! répliqua la vieille femme avec un accent de reproche où perçait néanmoins l'amour-propre d'auteur.

— N'empêche, dit l'ouvrier, qu'il embaume, ce gaillard-là ! Roi des dindonneaux, ajouta-t-il en se frottant les mains, je te promets ma pratique. Dites donc, tante, sentez-vous ce parfum ? Faut que vous l'ayez joliment garni, tout de même. A quatre pas de distance, il vous pénètre : il y a de quoi boire et manger.

— C'est bon, c'est bon, flatteur ! reprit l'ex-cantinière en humectant de nouveau son élève. En attendant, le temps se passe et la besogne ne se fait pas. Ton oncle César et le père Lalouette vont arriver, et la nappe n'est pas mise. Allons, paresseux, tire-toi de devant mes fourneaux. Il n'y a plus que les vieilles gens qui aient le cœur à l'ouvrage ; les

jeunes restent les bras croisés : c'est le monde à l'envers. »

Ces reproches arrachèrent le jeune homme à ses jouissances platoniques, et, la perspective du souper lui servant d'aiguillon, il eut bientôt tout disposé, tout mis en ordre, la table, le couvert, la vaisselle.

Ces préparatifs venaient d'être achevés quand les convives entrèrent. C'était d'abord le sergent Falempin, le souverain de la loge; puis son ami Lalouette, associé depuis cinquante ans à ses peines et à ses plaisirs. Falempin avait-il un vieux flacon à vider, un bel entre-côte à servir sur sa table, il allait chercher Lalouette : sans lui le meilleur morceau, le vin le plus délicat n'auraient plus eu le même prix. De son côté, Lalouette en faisait autant, et ces deux hommes avaient ainsi vécu en mettant en commun les petits raffinements de l'existence.

Cependant il régnait entre eux sur bien des points d'énormes contrastes. Le père Lalouette était un petit vieillard sec, osseux, légèrement voûté, tandis que Falempin, taillé en colosse, était encore droit comme un if et vert comme un chêne. Lalouette avait un œil bleu, plein d'intelligence et de résolution; Falempin l'œil noir, toujours à dix pas devant lui, les moustaches en brosse, l'air sérieux, la main prompte au salut militaire. Lalouette datait de la Bastille, où il était entré l'un des premiers; Falempin ne remontait guère au delà de Marengo. L'un ne reconnaissait que la république une et indivisible, et se croyait de bonne foi en l'an 49; l'autre était convaincu que l'univers avait été abusé au sujet de Napoléon, et, sans croire qu'il dût reparaître un jour à la tête de cent mille nègres, il soupçonnait l'un de ses compagnons de captivité de s'être fait inhumer à sa place afin de mieux tromper les Anglais. Ces divers points de vue amenaient entre les deux amis des discussions fréquentes, où chacun défendait son régime favori avec l'enthousiasme du souvenir; mais, loin de troubler leurs relations, ces petits nuages

y jetaient quelque variété et en augmentaient le charme.

Les convives une fois réunis, le souper ne se fit pas attendre : la mère Falempin procédait en toutes choses avec une précision militaire. On s'assit, et, comme de juste, tout fut trouvé bon, exquis, cuit à point. Anselme laissait les deux vieillards échanger leur opinion sur la qualité des morceaux ; il se contentait de les choisir avec soin et de leur rendre un hommage silencieux. Il se réglait et ménageait ses forces comme un garçon prudent, afin de fournir une plus longue carrière ; il s'était promis d'engager avec la pièce capitale un duel à outrance ; il n'y manqua pas, et joncha de débris ce champ de bataille. Les anciens se reposaient depuis longtemps, que le jeune homme était encore à l'œuvre, s'acharnant sur les membres de la victime, et ne s'arrêtant que lorsqu'il avait donné aux os le poli de l'ivoire. Pendant ce temps, les flacons circulaient et une gaieté communicative se peignait sur la figure des convives

« Ah ça ! Falempin, dit le père Lalouette en se ravisant, nous faisons ici une noce, une vraie noce. Rien n'y manque, soyons justes : la volaille, la salade, les beignets, le vin d'extra ; un vrai festin de Balthazar ! Mais en l'honneur de qui, s'il te plaît ?

— En l'honneur de qui ? dit Anselme, en s'arrachant une minute à son travail de dissection. Qu'importe, si tout est bon?

— Tais-toi, jouvenceau, s'écria l'ex-sergent en interrompant son neveu : la parole est aux anciens. Laisse causer Lalouette : sa question me sourit. »

En même temps, il caressait sa moustache grise avec un sentiment visible de satisfaction, et adressait à sa femme un regard d'intelligence.

« Parle, Lalouette, ajouta-t-il, les opinions sont libres. Qui est-ce qui te chiffonne, mon garçon?

— C'est bien simple, répondit le vieillard ; je vois ici tous es apprêts d'une fête, et je ne sais pas quel est le saint ?

— Tu ne l'as pas deviné, Lalouette? bien sûr? dit Falempin en insistant.

— Deviné ! est-ce que je suis sorcier ? répliqua avec un peu d'impatience le vieux démocrate.

— C'est bon, camarade, on va t'aider, poursuivit le sergent. Quel est le quantième aujourd'hui? voyons, un effort de mémoire!

— Parbleu ! le 20 mars ! ça n'est guère malin, dit le vieillard.

— Le 20 mars, Lalouette, le 20 mars! s'écria l'ancien militaire avec une émotion que la mère Falempin se mit à partager en la poussant jusqu'aux larmes. Le 20 mars ! songes-y donc!

— Ah! j'y suis, répondit le vieillard en se frappant le front; c'est encore ton empereur; j'aurais dû m'en douter. Il t'a jeté un sort, cet homme. Voyons, mère Falempin, ne pleurez pas comme une Madeleine; ça n'a pas le moindre bon sens. Que diable! il ne lui a rien manqué, à votre Napoléon. On vient de le réenterrer, il n'y a pas quatre mois; c'est un honneur qui n'est pas commun ! Deux millions de tentures, excusez du peu! Encore si c'était un homme sans reproche... »

L'ex-sergent, qui, pour se mettre à l'unisson des sanglots de sa femme, tenait sa tête mélancoliquement baissée, la releva à ce dernier propos en portant vivement la main à sa moustache.

« Lalouette, dit-il, Lalouette, plus un mot, ou nous nous fâchons. Des reproches à l'empereur ! gardons cela pour la république, vieux.

— N'empêche, Falempin, que ton Bonaparte nous a escamoté les droits de l'homme en brumaire.

— Et qu'il a bien fait, Lalouette! Vous me les meniez grand train, les droits de l'homme : l'échafaud en permanence.

Le débat, commencé sur ce ton et alimenté par quelques verres de vin vieux, aurait pu devenir très-vif, si Anselme, jusque-là impassible, n'y eût fait une diversion imprévue. Le gros garçon avait achevé son souper et bu ses trois bouteilles de Beaugency ; il pouvait donc se mêler à l'entretien sans préoccupation ni regrets. Quand il vit que la discussion s'échauffait, il intervint.

« Eh bien ! dit-il, que se passe-t-il ici ? On va s'égorger pour des misères. Deux hommes d'âge, fi donc ! Encore, si vous vous passionniez pour quelque chose qui en valût la peine ! »

Ces paroles suffirent pour changer l'état des esprits. D'un coup d'œil les deux amis se pardonnèrent un moment d'effervescence ; on eût dit qu'ils sentaient le besoin de se rallier en présence d'un ennemi commun. Aussi se récrièrent-ils à l'envi contre les expressions peu révérencieuses dont venait de se servir Anselme :

« Soyons calmes, répliqua celui-ci sans rien perdre de son sang-froid, et surtqut ne nous fâchons pas. La cervelle a été donnée à l'homme pour qu'il s'en serve. Raisonnons donc, mes anciens. A vous d'abord, mon oncle ! c'est l'empereur qui vous passionne, n'est-ce pas ? Ma pauvre tante l'a-t-elle assez pleuré, son empereur ?

— Si c'est mon plaisir, vaurien ! s'écria la mère Falempin, qui essuyait silencieusement ses larmes. »

Le vieux soldat se contenait à peine.

« Parbleu ! je le sais par cœur votre empereur, poursuivit Anselme s'animant peu à peu ; vous m'avez assez souvent raconté les douceurs dont vous lui êtes redevable à ce grand homme. Peste ! quel bienfaiteur ! quel ami ! Dites donc, mon oncle, en avez-vous eu des jouissances de son temps ! Quelles noces ! quelles bombances, dites !

— Va toujours, répliqua sourdement le grognard, va ton train, garnement.

— Non, c'est inouï, continua Anselme, combien d'avantages il faut mettre en ligne de compte. Vous l'avez beaucoup aimé, beaucoup regretté, mais vous lui devez encore du retour. Primo d'abord, il vous a fait coucher à la belle étoile pendant quinze ans, tantôt sur la neige, tantôt dans la boue des chemins. Ensuite il vous a obligé à vous serrer perpétuellement le ventre faute de pouvoir faire un bon repas, sans compter les siéges où vous absorbiez des côtelettes de mulet et des aloyaux de jument. En voilà de la chance !

— Mais si nous l'aimions ainsi, clampin ? cela ne faisait du tort à personne, dit César.

— Faut être juste, reprit Anselme, il vous fournissait l'orchestre au son duquel vous dansiez tous les jours. Quels rigodons perpétuels ! Il en restait bien quelques-uns sur le carreau ; mais les autres, les autres en avaient-ils du plaisir !

— Est-ce tout, Anselme ?

— Bah ! mon oncle, et la solde ! Toujours arriérée la solde ! Il faut croire que vous aimiez à lui faire crédit à cet homme.

— Sans doute, dit l'ex-sergent, que l'impatience gagnait ; mais passons à autre chose, Anselme. J'ai mon lot : maintenant, à Lalouette ; tu dois avoir aussi une gamme à lui chanter.

— Au républicain ? dit le jeune homme ; je le crois, pardieu, bien ! Il a pris la Bastille, le père Lalouette ; c'est joli pour un homme qui n'en fait pas son état. Aussi comme cela lui a réussi ! Comme il en a été payé ! La république n'est pas ingrate ; elle lui a rendu la monnaie de sa pièce ! Quelles ripailles ! quel torrent de jubilation ! En voilà un temps où le peuple français avait douze plats à manger par jour !

— Veux-tu te taire, mécréant ! s'écria le vieillard indigné. Ne calomnie pas ce que tu ne peux comprendre.

— Silence, Lalouette, dit Falempin en contenant son ami, silence, au nom du ciel ! Laisse parler ce jeune gars ; il y a

du bon dans ce qu'il débite. Nous sommes vieux, mais on profite à tout âge.

— A la bonne heure, reprit Anselme; voilà que mon oncle devient philosophe. Vous le deviendrez aussi, père Lalouette. Au fait, que vous a-t-elle valu votre république? Vous l'avez dit cent fois : la famine, le maximum, les assignats. Il est vrai que, pour vous indemniser, vous aviez les droits de l'homme. Comme c'est substantiel!

— Et la liberté, malheureux! dit le vieillard, dont l'œil étincelait, la liberté que tu blasphèmes!

— La liberté de mourir de faim, répondit Anselme avec un sourire ironique.

— Et la gloire! s'écria l'ex-sergent d'une voix tonnante, la gloire, qu'en fais-tu donc?

— La gloire de se faire casser la tête pour l'ambition de quelques hommes, » répliqua Anselme sans se déconcerter.

César Falempin n'avait jusqu'alors maîtrisé son irritation qu'à l'aide d'efforts surhumains. Les tons de son visage passaient graduellement du pourpre au violet. Concentrée plus longtemps, la colère l'eût étouffé; ses yeux lançaient des éclairs, ses narines frémissaient comme dans un jour de bataille. Enfin, il éclata :

« Tu l'entends, Lalouette, tu l'entends ce fils du siècle. Eh bien! voilà les modernes. Ils ont mis l'estomac à la place du cœur : hors du ventre, rien ne les touche! Combien cela rend-il? c'est leur premier et dernier mot. Mon vieux, crois-moi, nous avons trop vécu; ceux qui sont morts dans le feu de la chose ont eu raison. Pour assurer à notre pays, toi la liberté, moi la gloire, nous avons souffert mille morts, enduré mille privations; tout cela est en pure perte. Ce sont des guenilles dont la génération actuelle ne veut plus. Nos enfants répudient notre héritage, Lalouette; ils le vendront peut-être pour une écuelle de soupe. »

L'ex-sergent de la garde aurait sans doute poursuivi sa

période et donné un cours plus étendu à son indignation, si un double coup de fouet n'eût retenti à la porte de l'hôtel.

« A cette heure ! s'écrie-t-il en s'élançant hors de la loge, une voiture à cette heure ! Qui cela peut-il être ? »

II

Un intérieur.

Les portes de l'hôtel s'ouvrirent devant un cabriolet d'une coupe élégante et attelé d'un fort bel alezan. Un homme en descendit, gravit rapidement le perron, traversa le vestibule avec l'aplomb d'un habitué, et précédant les valets, alla droit vers un petit salon d'hiver où se tenait la famille. Trois personnes s'y trouvaient réunies : une jeune personne, assise devant un piano et tirant du clavier des gammes brillantes ; un vieillard enveloppé d'une robe de chambre et à demi englouti dans un fauteuil ; enfin, une femme belle encore quoiqu'elle n'eût plus l'éclat de la jeunesse. Depuis que le roulement du cabriolet avait dénoncé l'approche d'une visite, cette femme contenait mal son émotion, tandis que le vieillard élevait vers elle, à la dérobée, un regard pénétrant que voilaient d'épais sourcils. L'apparition du nouveau venu fit seule une diversion à cette scène muette :

« M. Jules Granpré, dit un valet en annonçant.

— Ah ! c'est M. Granpré, s'empressa de dire celle qui semblait être la dame du logis. Asseyez-vous, monsieur ; vous prendrez le thé avec nous, n'est-ce pas ? »

Le visiteur salua tout son monde avec une aisance parfaite et ajouta :

« Madame la baronne m'excusera si je me présente si tard chez elle : je n'ai pas voulu laisser s'écouler la journée sans venir chercher moi-même des nouvelles de la santé du général. »

Au lieu de se montrer sensible à cette attention, le vieillard se retourna du côté de la cheminée, où brillait un feu clair et vif ; il allongea la main pour se saisir des pincettes ; puis comme son bras engourdi semblait se refuser à ce service, il retomba dans son fauteuil et s'affaissa sur lui-même avec un geste de tristesse et de découragement. Ce mouvement n'échappa ni au nouveau venu ni à la maîtresse de la maison : ils échangèrent un regard rapide, après quoi, s'adressant à la jeune personne, qui avait quitté son piano, cette dernière ajouta :

« Petite, veux-tu donner des ordres pour qu'on nous serve le thé ? On n'oubliera pas l'infusion pour ton père ; veilles-y, mon enfant. »

La jeune fille sortit, et le vieillard parut désormais étranger à ce qui se passait autour de lui. Cependant l'entretien ne s'animait guère entre les deux interlocuteurs ; rien d'intime, rien qui sortît de la sphère des mille propos que l'on échange dans le monde. Aussi, au lieu de s'y arrêter, vaut-il mieux jeter un coup d'œil sur les personnages qui vont figurer dans ce récit, et en fixer la position au moment où il commence.

Ce vieillard, alors plongé dans un assoupissement presque léthargique, avait été l'un des plus brillants, l'un des plus intrépides officiers des armées de l'empire. Napoléon l'avait distingué en le voyant à l'œuvre, et par un avancement rapide lui avait prouvé le cas qu'il faisait de lui. Il était fils de cultivateurs et se nommait Dalincour. L'appel aux armes qui retentit en 1792 vint le surprendre dans ses montagnes et pénétrer son cœur d'un sentiment nouveau. Dalincour avait alors dix-huit ans, une santé de fer, un courage d'instinct ; il

n'hésita pas, fit un paquet de ses hardes, le mit au bout de son bâton de pâtre, embrassa sa vieille mère, et alla s'enrôler dans l'armée de Dumouriez. Il était, quelques semaines après, aux défilés de l'Argonne, où il reçut, avec le baptême du feu, une blessure qui le retint un mois aux ambulances. Depuis ce temps jusqu'en 1813, Dalincour ne connut pas le repos ; il passa par tous les grades avant d'arriver à celui de général, et fit toutes les campagnes de la république, du consulat et de l'empire. Lorsque Napoléon, par un de ces vertiges que causent les fumées du pouvoir, voulut reconstituer autour de lui une noblesse, Dalincour ne fut pas oublié et obtint un titre en rapport avec son grade ; il devint baron, ce qui ne l'empêcha pas de rester bon soldat. Il aurait sans doute poussé le dévouement jusqu'au bout et assisté, le sabre au poing, à la double agonie de l'empire, si, aux affaires de Leipzig, une balle partie des rangs de nos alliés les Saxons, ne l'eût mis hors de combat et laissé pendant près de dix-huit mois entre la vie et la mort. Tombé au pouvoir de l'ennemi et recueilli dans une maison allemande, il ne fut sauvé que par miracle et à force de soins.

Quand il revint en France, les Bourbons venaient d'être, pour la seconde fois, réintégrés sur le trône. On manquait d'officiers supérieurs ; les événements en avaient compromis un si grand nombre, qu'on ne savait où en recruter. Dalincour devait à sa blessure de n'avoir pris aucune part aux derniers conflits ; le nouveau ministre de la guerre jeta les yeux sur lui ; on lui rendit son grade, en le nommant pair de France. Peut-être le soldat de Napoléon aurait-il refusé cet honneur si une affection secrète n'eût alors dominé sa pensée. Ses hôtes de Leipzig avaient une fille, une adorable enfant, qui avait eu pour le blessé les attentions d'une sœur. Dalincour lui devait la vie, il le sentait : c'était une dette de cœur que couronnait un sentiment plus tendre. Il était jeune encore, beau, bien fait, et sa figure expressive semblait s'être embellie d'une

balafre qui la décorait. Jamais dans le cours de ses campagnes, il n'avait songé au mariage; la carrière nomade lui semblait incompatible avec les douceurs de la vie domestique. Mais alors la paix était venue, et avec elle le repos du foyer. Plus rassuré sur l'avenir, il pouvait contracter cette union rêvée : cette considération fut décisive, il accepta tout du gouvernement nouveau. Le mariage eut lieu. Hélas ! les joies en furent courtes : quatre ans après, la baronne Dalincour expirait en donnant le jour à une fille.

Longtemps le général fut inconsolable ; les caresses mêmes de son enfant ne cicatrisèrent pas la plaie de son cœur. Le temps seul, avec son action lente et sourde, parvint à adoucir ce sombre regret. Emma — ainsi se nommait sa fille — grandissait, et par le son de la voix, la grâce et l'harmonie des traits, rappelait sa mère et des jours de bonheur trop vite envolés. Douze ans se passèrent ainsi, pendant lesquels le général parut absorbé dans l'affection qu'il portait à sa fille : ce sentiment semblait lui suffire. L'âge, d'ailleurs, arrivait ; il touchait à la soixantaine. Ce n'est pas que l'on pût remarquer aucun affaiblissement dans ses facultés, aucun déchet dans cette vigueur qui l'avait sauvé de tant d'épreuves. C'était, à cette époque de sa vie, un fort beau vieillard, d'un air à la fois mâle et doux, ayant l'œil vif, le jarret alerte, et cachant mal sous ses cheveux blancs les goûts aventureux de la jeunesse. Ce fut là ce qui devait le perdre et empoisonner ses derniers jours. Grâce à quelques spéculations, conduites à coup sûr et à l'ombre de son manteau de pair, Dalincour était devenu fort riche; on parlait de sa fortune comme de l'une des plus belles et des plus rapides qui se fussent faites depuis la restauration. A ces bruits, quelques cupidités s'éveillèrent, et il se trama autour de lui un complot dont les mailles l'enlacèrent peu à peu.

Un jour d'automne, dans l'une des allées de son parc, il rencontra une personne assez jeune encore et d'une grande

beauté ; elle était seule, et comme si elle eût rougi d'être surprise, elle disparut à travers les taillis comme une biche effarouchée. Le général voulut la suivre ; ses jambes le trahirent en chemin, il la perdit de vue. Cette aventure le préoccupa ; il ne voulut pas en avoir le démenti, alla aux informations, et apprit que son Atalante habitait un château voisin et appartenait à la famille des Valigny, bonne noblesse de province. On devine ce qui s'ensuivit ; la curiosité, puis un goût assez vif s'en mêlèrent. Du côté des Valigny, on éleva des obstacles qui ne faisaient qu'irriter les désirs du vieillard. Chaque piége était si bien tendu, si adroitement calculé, que le baron n'en évita aucun, et après six mois de négociations, vingt fois rompues, vingt fois reprises, mademoiselle Éléonore de Valigny devint baronne de Dalincour, deuxième du nom.

Éléonore était d'une beauté remarquable, mais de cette beauté sévère, presque impérieuse, qui ne parle qu'aux yeux et laisse le cœur froid. En acceptant la main d'un vieillard, elle avait fait un calcul, rien de plus. Sans fortune, elle s'était vue dédaignée dans la première fleur de la jeunesse et quand ses charmes brillaient de tout leur éclat ; son cœur était sorti ulcéré de cette épreuve, et il en était résulté chez elle une haine sourde et profonde contre les hommes. Vingt-cinq ans sonnèrent, et le désespoir acheva ce que le dépit avait commencé. Ne pouvant plus prétendre au bonheur, elle chercha autour d'elle une victime : le baron obtint la préférence. Cette grande fortune allait, entre ses mains, devenir un instrument, un moyen : maltraitée du côté du cœur, elle pourrait du moins satisfaire sa vanité, et à son tour écraser de ses dédains ces hommes qui l'avaient méconnue.

A peine arrivée à Paris, la nouvelle baronne de Dalincour mit ses projets à exécution, et réalisa ses rêves avec une persévérance infatigable. Le général ne fut pas longtemps à s'apercevoir qu'il avait pris un maître ; il essaya de lutter, mais

ce fut en vain. Il trouva chez Éléonore de telles ressources d'imagination, un si complet arsenal de ruses, tant de fermeté unie à tant de souplesse, qu'il usa ses forces dans cette lutte et fut obligé de céder. Peu de mois après son mariage, M. Jules Granpré devint l'ami de la maison, et le baron, depuis ce temps, s'était vu contraint de subir cette intimité, qui inondait son cœur d'amertume et de rage.

M. Jules Granpré n'était pas ce que l'on peut appeler un jeune homme ; il avait alors quarante ans, comme Éléonore en avait trente; mais, en garçon qui voit le monde et sait le prix des avantages extérieurs, il avait su conserver presque tous les attributs de la jeunesse : de beaux cheveux, de belles dents, une taille svelte, un teint frais et coloré. Sans être remarquable, sa physionomie avait quelque chose de fin et d'ironique, et ses traits, quoique irréguliers, ne manquaient pas de délicatesse. La carrière était, du reste, assortie à l'individu : Jules Granpré tenait à la finance et surtout au palais de la Bourse. Ses débuts n'avaient pas été complétement heureux. A peine émancipé, il s'était jeté à l'étourdie dans le jeu des effets publics et y avait dévoré son petit patrimoine. Depuis lors, il poursuivait sa revanche, et ses premiers efforts n'avaient abouti qu'à une promenade assez précipitée en Belgique. L'affaire s'était arrangée pourtant, non sans quelque dommage pour l'honneur du fugitif. Enfin, grâce à la baronne, il avait pu sortir de la position secondaire que, jusqu'alors, il avait occupée, abandonner la *coulisse*, où végètent les joueurs obscurs, et devenir l'un des croupiers en titre de ce tapis vert que l'on nomme la Bourse. Il venait d'acheter une part dans un office, et était ce que l'on nomme en termes techniques *un quart d'agent de change*. Cela pouvait passer pour une position sociale.

Ainsi Éléonore avait pris sa revanche, et tous ses plans haineux se trouvaient réalisés. Peut-être le succès l'avait-il mieux servie qu'elle n'eût osé l'espérer. Sous le coup d'une

lutte constante, la santé du baron s'était profondément altérée. La sourde amertume qui le dévorait usa chez lui les ressorts de la vie. Il voyait sa fille, son Emma, à la merci d'une marâtre, d'une femme sans cœur comme sans pudeur ; il eut peur de ne pas vivre assez longtemps pour pouvoir la défendre, et de l'abandonner comme une proie à cette dangereuse tutrice. Ces sentiments qu'il comprimait, cette crainte qui l'obsédait, déterminèrent une crise : le baron fut frappé d'apoplexie. On le secourut à temps ; il en réchappa. Mais cette secousse avait altéré les sources de la vie et de l'intelligence : c'était désormais un enfant sans puissance pour le bien ; une partie du corps restait paralysée, le cerveau n'y était plus, et la langue le servait mal. Deux sentiments seuls avaient survécu à ce grand naufrage : la haine de sa femme et de son complice, l'amour de son enfant. Au moment où il semblait complétement éteint, plus d'une fois l'œil du vieillard s'anima pour lancer des éclairs de colère ou exprimer la tendresse la plus affectueuse.

Tels étaient les personnages que réunissait le salon du faubourg du Roule. On servit le thé, et Emma apporta elle-même la tasse où son père devait boire. En la voyant à ses côtés, le vieillard releva la tête avec une émotion visible et lui baisa la main avec une joie d'enfant :

« Buvez, papa, dit la jeune fille, c'est moi qui l'ai préparé.

— Oui, mon enfant, oui, répliqua le vieillard en la dévorant du regard, oui, tu es un ange. »

Pendant ce temps, Granpré avait pris à part la baronne, et lui disait, de manière à n'être entendu que d'elle seule :

« A demain, entre une heure et deux ; j'ai des choses très-importantes à vous dire. »

Il était tard, on se sépara : les portes de l'hôtel se fermèrent ; et une demi-heure après, César Falempin, affublé d'un bonnet qui n'était pas celui d'un grenadier de la garde, allait s'introduire dans la couche où reposait déjà sa chaste moitié,

quand un bruit sec frappé au carreau de sa vitre attira son attention.

« Qu'est-ce donc? dit-il; nous sommes au soir des surprises. Est-ce qu'il y aurait des voleurs dans la cour? Ils s'adressent bien. »

Il ouvrit la porte, et y trouva son pauvre maître qui s'était traîné jusque-là en s'aidant de deux cannes.

« Vous ici, mon général? mais vous avez donc la fièvre chaude?

— Chut! César! chut! répliqua le vieillard; on nous entendrait! Viens me trouver demain à sept heures; n'y manque pas.

— Oui, mon général, oui, j'irai.

— N'y manque pas, César, ajouta le baron en articulant péniblement ces paroles. C'est très-essentiel. »

Ses forces le trahissaient. Falempin le prit dans ses bras et le porta jusque dans sa chambre. Tout le monde dormait dans la maison; personne ne s'était aperçu de la sortie du pauvre infirme.

III

Le général et le sergent.

La visite furtive que le général avait faite à son concierge n'était pas l'acte d'un enfant ni d'un insensé. Depuis que les ravages du mal l'avaient rendu incapable d'exercer dans sa maison un commandement suivi, le vieillard était devenu l'objet d'une surveillance assidue et d'une tutelle intolérable. Ses moindres pas, ses paroles, ses gestes même étaient soumis

à un espionnage régulier; on ne souffrait personne autour de lui, on écartait tous ses amis. Dès le jour où son cerveau fut atteint, les valets comprirent qu'ils avaient changé de maître; ils n'obéirent désormais qu'à la baronne. L'un d'eux fut affecté au service du malade, et, sous le prétexte des soins qu'exigeait son état, il reçut l'ordre de s'écarter le moins que possible de son fauteuil. C'était une servitude odieuse au valet. Il en résultait de la mauvaise humeur d'une part, et de l'autre ces petites vengeances sourdes qui sont les représailles de la domesticité.

Le pauvre infirme avait la conscience de son état. Le sort, en frappant son intelligence, s'était montré assez cruel pour ne pas l'anéantir tout entière. Plus d'une fois, dans le silence de la nuit, libre et seul enfin, il se répandit en larmes amères; souvent aussi il eut des pensées de révolte qui toutes dégénéraient en défaillances profondes. Ce fut une de ces inspirations qui lui donna la force de tromper ses surveillants et d'aller frapper à la porte de César Falempin.

Si le premier mouvement du digne concierge fut de la surprise, le second eut tous les caractères de l'embarras. Les consignes sévères de la baronne s'étaient étendues jusque sur la loge : Falempin les avait reçues et exécutées jusqu'alors en soldat, dans toute leur rigueur. Il s'agissait donc d'une infraction à la discipline; pour un ancien, le cas était grave : César en eut le sommeil troublé. Comme tous les gens de l'hôtel, il croyait que le général n'avait plus sa tête; sa promenade nocturne n'était dès lors à ses yeux qu'une lubie. Fallait-il pousser le dévouement envers son chef jusqu'à contenter ce caprice au risque de déplaire à la baronne? Voilà le problème réduit à ses termes les plus simples. Le concierge l'agita longtemps avant de le résoudre : enfin, le cœur l'emporta; il ne voulut pas laisser peser sur sa vie le remords d'avoir refusé quelque chose à son général. Au petit jour, il se trouva sur pied, gagna l'hôtel comme s'il se fût agi d'affaires de service,

prit si bien son temps et ses mesures, qu'il parvint à la chambre du malade sans avoir été rencontré, et avec la certitude de l'y trouver seul. Au bruit que fit la porte, le vieillard s'éveilla, et parut d'abord saisi d'effroi en voyant un homme debout au pied de son lit. Il essaya de se mettre sur son séant, et dirigeait la main vers le cordon de la sonnette, quand Falempin lui dit à voix basse :

« C'est moi, mon général; ne vous offusquez pas. Sept heures, comme vous me l'aviez dit. Pardon si je vous dérange.

— Ah! bien! bien! répliqua le vieillard en se rassurant peu à peu. Ah! c'est toi, mon vieux sergent; c'est bien! c'est bien! Où avais-je donc la tête? »

Ces paroles étaient prononcées péniblement, avec effort, d'une manière entrecoupée; après une pause assez longue, le vieillard ajouta :

« Que me veux-tu? »

La foudre tombant aux pieds de Falempin, ne l'eût pas jeté dans une surprise pareille à celle que lui causa cette demande. Il venait de manquer à la consigne établie, enfreindre tous ses devoirs, et pourquoi? Pour recevoir un aussi étrange compliment. Il se prit à regretter l'excès de zèle qui l'avait conduit là, et ne songea plus qu'à faire une retraite honorable.

« Pardon, excuse, mon général, dit-il en regardant du côté de la porte : histoire seulement de s'informer de l'état de votre santé. Ça va bien, tant mieux. Dormez en paix; je vais maintenant dessiner mon par file à gauche. »

Le sergent voulut joindre l'effet aux paroles; mais le général s'était emparé de l'une de ses mains et ne semblait pas disposé à s'en dessaisir.

« Merci, mon vieux, disait-il; sois sans inquiétude; encore quelques mois de repos, et nous monterons à cheval... Oui, à cheval... Je leur prouverai que je suis vert encore... que j'ai une volonté... »

A mesure que le vieillard s'animait, un rayon d'intelligence

descendait sur son visage. Tout à coup, comme si une clarté soudaine fût venue luire à ses yeux, il s'interrompit, et se frappant le front :

« Reste ! reste, César, dit-il avec vivacité... Malheureux que je suis !... Moi qui allais oublier... Bien ; tu es là, ajouta-t-il comme s'il eût voulu s'assurer de sa présence, tu es là, mon vieux camarade... Il faut que je me lève, entends-tu ?... que je m'habille... et surtout ne me quitte pas. »

Falempin hésitait encore ; il craignait d'être le jouet d'une nouvelle hallucination.

Cependant, la voix de son général avait un tel accent de douleur et de prière, qu'il n'osa pas quitter la place. Le vieillard persistait à vouloir se lever ; César alluma le feu, enveloppa le malade d'une douillette ouatée et l'aida à se traîner jusque sur son fauteuil. Là, en l'examinant mieux, il le trouva si défait, si décomposé, qu'il se sentit pris d'une pitié profonde. Le jour éclairait alors cette figure qu'on eût pu prendre pour celle d'un spectre. La peau avait les tons jaunes et mats de la cire ; l'œil était hagard et se cachait sous les cavités frontales ; les lèvres, à demi ouvertes, laissaient entrevoir une langue pâteuse ; enfin, tous ses traits portaient l'empreinte de ces altérations profondes qui signalent une hémiplégie. Falempin en avait les larmes aux yeux.

« Ce que c'est que de nous ! » pensait-il en lui-même.

On eût dit que le général s'associait à sa pensée, car il reprit presque à l'instant avec un ton de gaieté :

— Eh ! oui, mon pauvre sergent, tout s'en va peu à peu... la santé comme les amours... On ne peut pas être et avoir été... Mais que fais-tu là, debout comme au port d'arme ?... Voyons, César, assieds-toi... ici, à mes côtés, ajouta-t-il en lui montrant un siége... plus près encore... plus près, mon camarade. »

Falempin éprouvait une répugnance visible à obéir : toutes

ces amitiés le navraient au lieu de le toucher; il y voyait une nouvelle preuve de l'affaiblissement des facultés de son maître.

« Faites pas attention, général, répliqua-t-il; je suis très-bien debout; c'est ma passion d'être debout.

— Voyons, César, ne fais pas l'enfant, dit en insistant le vieillard... Nous avons à causer ensemble; assieds-toi, je t'en prie; ne me quitte pas. »

Le vieux sergent ne put résister à cet appel : il prit un siége, comme un homme qui se résigne :

« A la bonne heure, reprit le baron en lui tendant la main, voilà ce qui s'appelle agir en bon camarade.

— Ah! général, dit Falempin, que tant d'amitié rendait confus.

— Écoute, Falempin, ajouta le baron, je t'ai appelé mon camarade, parce que je vais te parler comme à un camarade. Depuis quelque temps, je n'ai plus ici autour de moi que des visages odieux. Partout des espions, partout des gens qui trouvent mon agonie bien longue; personne à qui me confier, personne. J'ai souvent témoigné le désir de recevoir quelques amis; on n'a pas tenu compte de ma demande. On me séquestre, on m'isole, on m'enterre vivant; je me sens gagné peu à peu par le froid de la tombe.

— Qui l'eût pensé? Vous, mon général, on vous a fait cela! mais il fallait se plaindre!

— A qui, Falempin? dit le vieillard avec une sombre douleur? ne suis-je pas une créature déchue? Que peut un homme qui ne sait ni marcher ni faire un mouvement sans avoir quelqu'un qui l'assiste? Je suis à leur merci, mon vieil ami; je suis leur victime, et je ne cherche même plus à m'en défendre. Dans les premiers temps de ma maladie, j'ai voulu résister; ils m'ont vaincu! ils ont pour eux la ruse et la violence, et moi je n'ai plus rien, plus rien que ma haine. Elle ne suffit pas.

— Pauvre général!

— Ce n'est rien encore, Falempin; je leur pardonnerais tout, s'ils m'eussent laissé du moins les caresses de mon Emma. Eh bien! cette dernière satisfaction, ils me l'ont refusée. A peine puis-je l'embrasser deux fois par jour et devant témoins. Priver un père de sa fille! quelle cruauté! voir mourir un homme à petit feu et lui enlever jusqu'à ce bonheur d'embrasser son enfant!

— Oh! les monstres! s'écria Falempin. Le diable en prendrait les armes! c'est trop fort, mon général; je vais charger ma carabine. »

L'émotion du baron était à son comble; des larmes inondaient son visage, et le digne sergent avait toutes les peines du monde à contenir les siennes. Cette scène l'inquiétait doublement : il craignait qu'elle n'épuisât les forces du malade et qu'elle n'eût un contre-coup au dehors. Aussi chercha-t-il à l'abréger et fit-il un mouvement pour quitter son siége. Le général s'en aperçut, et, par un geste plus prompt que la pensée, il lui saisit le bras.

« César, dit-il, ne me quitte pas encore, je t'en conjure; je n'ai pas tout dit. Dieu m'envoie aujourd'hui un dernier éclair d'intelligence; laisse-m'en profiter. Demain il serait trop tard. Prête bien attention à mes paroles : c'est mon testament que je vais dicter, et c'est toi, mon vieux camarade, qui en seras l'exécuteur.

— Achevez, général, dit le sergent ému de cette confidence et tremblant sous le poids de la responsabilité qu'il allait encourir.

— César, poursuivit le baron, on me ruine, on me ruine à plaisir : c'est un parti pris, c'est un système arrêté. Si je vis encore longtemps, ma fille n'aura plus d'héritage. Déjà on m'a arraché de force deux signatures. Pour quel objet, ma pauvre tête n'en sait rien. L'on m'a mis un papier sous les yeux, et l'on m'a dit : Signez. J'ai refusé d'abord; mais que

veux-tu que devienne une faible volonté comme la mienne devant une volonté impérieuse, absolue? J'ai cédé, j'ai signé. Hélas! j'ai signé peut-être la ruine de mon enfant. Qui le sait?

— Ah ça! mais, c'est une forêt de Bondy que cet hôtel, s'écria Falempin : général, il ne me reste plus qu'à donner ma démission de concierge. Cet air empesté ne me convient guère, entendez-vous?

— N'en fais rien, César; reste pour moi, reste pour ma fille. Rapproche ton siége, ajouta le baron en parlant à voix basse, et écoute attentivement ce qui me reste à te dire.

— Je suis tout oreilles, général.

— Depuis longtemps, reprit le baron, j'ai prévu ce qui m'arrive aujourd'hui. J'ai senti que j'étais entouré d'ennemis, et j'ai pris quelques mesures pour me défendre. Je les savais rusés, j'ai employé la ruse. Va fermer au verrou la porte de la chambre, César, afin que personne ne puisse nous surprendre. Il s'agit d'un secret important. »

En même temps, le vieillard prit un air mystérieux et sembla écouter avec inquiétude les bruits qui se faisaient dans la maison. Falempin obéit et revint se mettre aux côtés du général.

« Maintenant, reprit celui-ci, aide-moi à me lever. Jamais je ne me suis senti plus fort; cette confidence me soulage. Viens, mon brave, conduis-moi vers l'armoire qui est à la gauche de la cheminée. »

Soutenu par son concierge, le baron se dirigea vers le point qu'il avait désigné. Quand il y fut parvenu, il jeta de tous les côtés un regard inquiet et prêta une oreille attentive, comme s'il eût redouté quelques piéges; puis, rassuré par cet examen, il ouvrit l'armoire en cherchant à étouffer le bruit que faisait la serrure et des ais mal joints. Cette armoire était pratiquée dans le mur, à hauteur d'appui. Quelques vieux livres, des coquillages, des armes de luxe en garnissaient les

rayons. Falempin ne savait que penser; il craignait que ce fût encore là une lubie de son général. Celui-ci, cependant, après une nouvelle pause, porta la main vers l'un des coins de l'armoire, et, faisant jouer un ressort, mit à découvert une petite cachette ménagée dans l'épaisseur de la boiserie. Le concierge suivait les mouvements de son maître avec une hésitation toujours croissante, quand celui-ci retira de ce réduit une énorme liasse de billets de banque :

« Voici, César, ce que j'ai soustrait aux mains de l'ennemi. Il y a là trois cent mille francs : quoi qu'il arrive, ma fille aura au moins cette dot. On me fera peut-être dénaturer le reste de ma fortune, mais ces trois cent mille francs lui resteront. Tu vois comment joue ce secret, César;..... essaye-le... Très-bien! Maintenant tu peux me remplacer : je mourrai tranquille. »

Falempin ne pouvait plus persister dans son incrédulité; les billets de banque étaient là; ils parlaient d'eux-mêmes.

« César, ajouta le baron, c'est sur ta loyauté que repose désormais l'avenir de mon enfant.

— Pour ça, général...

— Je te connais, je sais qu'on peut compter sur toi. Dès que je serai mort, tu viendras dans cette chambre, d'une façon ou d'une autre, comme tu pourras, tu ouvriras cette armoire, tu prendras ce dépôt et le remettras à ma fille. Tu me le jures?

— Diable! général, répliqua Falempin, mais c'est grave! Une somme si forte!

— Quoi, mon brave, tu me refuserais! Prends-y garde, César, ce serait avancer ma mort. J'ai compté sur toi.

— Puisque vous le prenez ainsi, général, je n'ai plus rien à dire; j'accepte, j'accepte!

— Tu le jures?

— Je le jure, puisque cela peut vous faire plaisir.

— Merci, mon ami, dit alors le baron en tendant la main à

son vieux serviteur. Merci, je n'attendais pas moins de toi. »

Ils en étaient là de leur entretien, quand on frappa à la porte de la chambre. Saisi d'effroi, le général rétablit dans sa cachette le précieux dépôt, ferma avec soin l'armoire et regagna son fauteuil. Falempin alla ouvrir.

C'était le valet que la baronne avait mis au service du vieillard. Il entra en grommelant, parut surpris de voir le concierge auprès de son maître, et ne manqua pas de raconter ce qu'il avait vu. Dès ce jour, Falempin devint suspect, et se vit compris dans le système de surveillance dont on entourait le vieillard.

IV

Le Complot.

Dans la journée, les tristes pressentiments du baron furent vérifiés. Rien de plus réel que la conjuration qui se tramait contre lui. Jules Granpré en était l'âme, Éléonore le bras. Son contrat de mariage n'assurait à cette femme qu'un mince douaire, et l'orgueil, la crainte de déchoir lui donnaient une énergie, une puissance d'intrigue qui allaient jusqu'à la cruauté. Après une jeunesse passée dans la gêne et le délaissement, toucher un instant à l'opulence, à la grandeur, au bruit et à l'éclat du monde, pour perdre ensuite tout cela, pour le voir s'évanouir en un seul jour et sans espoir de revanche, était une pensée à laquelle ce caractère altier ne pouvait s'accoutumer : pour conjurer cette chute, elle eût tout osé, même un crime. Son complice ne lui en demandait pas tant.

Le premier moyen qu'on mit en œuvre contre le vieillard fut ce séquestre absolu dont il se plaignait à son compagnon

d'armes. Ce séquestre s'étendit jusqu'à sa fille, qu'il ne pouvait voir qu'à de certaines heures, et dans le salon commun. L'état du malade servit de prétexte à cet isolement, et l'on parvint à convaincre sans peine la naïve Emma que sa vue causait à son père des émotions dangereuses, capables de l'achever. La pauvre enfant n'eut alors qu'un souci, celui de se contenir en présence du vieillard, triste de ce sacrifice, mais résignée à tout pour prolonger une existence qui lui était si chère. Il régnait ainsi, entre son père et elle, un malentendu ménagé avec une adresse infinie, et qui, source d'une contrainte involontaire, glaçait tout épanchement. Isolé de la sorte, le baron devenait plus vulnérable; il restait sans défense contre la spoliation. Toute plainte était étouffée, toute révolte prévenue.

Cette tactique savante durait depuis deux ans, et déjà elle avait eu un premier résultat. Grâce à des signatures arrachées, la partie la plus disponible de la fortune du général avait passé dans les mains de sa femme ou de quelques prête-noms. Les inscriptions sur le grand-livre, les valeurs mobilières, les sommes placées chez les banquiers prirent peu à peu ce chemin ; mais ce n'étaient là que des objets sans importance, une centaine de mille francs au plus. L'essentiel n'avait pu être entamé ; il consistait en immeubles, en domaines ruraux, dont la transmission offrait de plus grands embarras et entraînait diverses formalités. Le génie de Jules Granpré était alors dirigé vers cette opération importante, et il avait pris, la veille, rendez-vous avec la baronne pour arrêter d'une manière définitive son plan de campagne.

Éléonore le reçut dans une pièce retirée qui débouchait sur le jardin ou plutôt sur une serre garnie de fleurs rares. C'était un lieu enchanté, où n'auraient dû éclore que des sentiments affectueux et des pensées calmes; des odeurs pénétrantes y invitaient l'âme à de molles langueurs plutôt qu'à de sombres préoccupations. Aussi régnait-il une sorte de contraste

entre le spectacle de ce réduit embaumé et les paroles qui s'y échangèrent. Ce fut Jules Granpré qui ouvrit l'entretien, le bras familièrement engagé dans celui de la baronne ; et, tout en guidant sa marche dans un labyrinthe de feuillage et de fleurs :

« Éléonore, lui dit-il à demi-voix, j'ai vu le docteur ; il faut se hâter. Le général n'a qu'une vie artificielle : c'est un miracle qu'il soit encore debout. La lampe n'a plus d'aliment ; le moindre souffle doit l'éteindre.

— Vous parlez aujoud'hui comme un livre, monsieur, répliqua la baronne avec quelque sécheresse. Pour un homme d'affaires, c'est du luxe. Si je traduis bien votre pensée, nous devons nous attendre à un deuil prochain. Est-ce cela ?

— Oui, madame, répliqua l'ami de la maison un peu déconcerté ; et j'ajoute que rien n'est en ordre si l'événement arrive. Vous restez sans ressources, absolument sans ressources. »

C'était toucher la corde délicate : sous l'influence de ces paroles, la baronne changea subitement de ton.

« Voyons, mon ami, reprit-elle, ne nous piquons pas et cessons ces enfantillages. Il s'agit de nos intérêts communs ; traitons-les d'une manière sérieuse. Et point de phrases surtout ; vous savez que je ne les aime pas.

— Comme vous voudrez, Éléonore, répondit l'homme d'affaires ; aussi bien est-ce un de mes torts que de sacrifier aux grâces du discours. Mais laissons cela, ajouta-t-il en tirant quelques papiers de sa poche ; voici qui est plus grave. J'ai examiné avec soin l'état que vous m'avez confié, et en vérité je m'y perds. Êtes-vous sûre de n'avoir oublié aucune pièce ?

— Aucune, mon ami.

— Eh bien ! dans ce cas, il y a trois cent mille francs dont je n'ai pu retrouver les traces ; trois cent mille francs qui faisaient partie, en 1839, de la fortune du général, et qui depuis lors ont complétement disparu. Aurait-il fait quelques fausses spéculations à cette époque ?

— Impossible, il était déjà impotent et confiné dans sa chambre ; je l'aurais su, dit vivement la baronne.

— On les aurait alors volés, Éléonore, ou bien détournés, reprit l'homme d'affaires, car ils n'y sont plus. C'était des rentes sur l'État; elles ont été vendues par l'entremise d'un de mes collègues que j'ai vu ce matin; le payement en a été fait en un bon sur la banque de France. Depuis lors, cette somme ne figure plus dans les comptes; tout vestige en disparaît.

— Voilà qui est singulier, en effet, mon ami, dit la baronne devenue pensive. Est-ce une soustraction ? Est-ce autre chose ? J'y songerai, Granpré; continuez.

— Cette circonstance explique, Éléonore, le peu de valeurs de portefeuille que nous avons trouvées. C'est fâcheux, car il faut s'attaquer aux immeubles, et une cession d'immeubles ne se fait pas sous le manteau; il y a l'acte notarié, la purge des hypothèques. C'est une lessive faite en public : il est impossible qu'elle ne cause pas un peu de scandale.

— Je vous croyais au-dessus de ces préjugés, dit ironiquement la baronne ; est-ce que le cœur vous manquerait, Granpré ?

— Allons donc ! reprit l'homme d'affaires avec un geste d'une souveraine impudence. Seulement, Éléonore, j'ai voulu tout vous dire. Nous allons donc battre en brèche les immeubles. Le baron en a deux, sans compter cet hôtel : Champfleury, qui vaut neuf cent mille francs; Petit-Vaux, qu'on ne peut pas estimer à moins de douze cent mille francs. Ce sont ces deux sommes qu'il faut faire passer sur votre tête. L'affaire est bien comprise, n'est-ce pas ?

— Achevez, mon ami, dit la baronne, en proie à une agitation qu'elle déguisait mal.

— Un testament olographe, poursuivit Jules Granpré, inutile d'y songer ! Le vieillard s'y refuserait, et d'ailleurs nous n'attendrions que la moitié de sa fortune. »

La baronne fit un geste d'assentiment.

« Il ne reste plus dès lors, poursuivit l'homme d'affaires,

qu'à vendre ou à hypothéquer les propriétés. J'en ai déjà trouvé le prétexte. Il faut vous dire, Éléonore, que nous créons ces jours-ci une compagnie au capital de trois cent millions pour un chemin de fer en Espagne. Le gouvernement français nous accorde son appui; cela se traitera d'une façon, officielle et diplomatique. Je mets le baron à la tête de cette entreprise; il a un nom qui sonne bien, il est pair de France, il passe pour l'un des grands capitalistes du royaume, c'est une excellente enseigne pour notre spéculation : que vous en semble ?

— Soit; mais, où voulez-vous en venir, Granpré? répondit la baronne. Votre audace me cause des vertiges.

— C'est bien simple, reprit l'homme d'argent; nous inscrivons le général pour quatre mille actions. Ne vous épouvantez pas, baronne; cette signature n'engage à rien. C'est le grain que l'on jette afin de faire arriver les oisillons. Seulement on peut dire dans le public : Le pair Dalincour vend ses terres pour doter la Péninsule d'une magnifique voie de communication. Cette idée se répand, donne une couleur honorable à notre opération : à l'abri de ces bruits nous liquidons notre fortune territoriale. Champfleury, Petit-Vaux sautent le pas, et par-dessus le marché l'Espagne nous comble de bénédictions. »

Quoique le cynisme avec lequel Granpré déroulait son plan de campagne éveillât quelque répugnance dans l'esprit de la baronne, il s'agissait pour elle d'un intérêt si majeur, qu'elle n'éprouva pas le moindre scrupule au sujet des moyens. Personne n'avait un caractère plus résolu qu'Éléonore, et depuis longtemps sa détermination était arrêtée : il s'agissait de dépouiller le général et de rester maîtresse d'une fortune dont elle avait pris l'habitude de disposer. Jusqu'à un certain point, cette poursuite lui semblait légitime : en donnant sa main à un vieillard, elle pensait avoir acquis le privilége de tout oser contre lui, comme il devait désormais tout craindre d'elle. Le

pacte lui semblait renfermer cette restriction, qu'elle n'échangeait sa beauté que contre la richesse, et qu'au premier obstacle elle pouvait passer outre et se payer de ses mains.

C'était à l'aide de pareils raisonnements qu'elle faisait taire sa conscience et marchait le front découvert à la réalisation de ses desseins. Elle ne vit dès lors, dans le plan de son complice que ce fait décisif, l'aliénation des propriétés de famille : deux millions à recueillir ; la prime était belle !

« Granpré, dit-elle, ne perdons pas de temps ; plus tard, nous reviendrons sur vos combinaisons industrielles. Je vous abandonne les bénédictions de l'Espagne : vendons Champfleury et Petit-Vaux, voilà l'essentiel. Que faut-il faire pour cela ? »

Ce ton bref, presque impératif, domina l'homme d'affaires ; il renonça à la phrase, et désignant l'un des papiers qu'il tenait dans les mains :

« Faire signer ce pouvoir, dit-il.

— Que stipule-t-il ? poursuivit la baronne.

— Faculté de vendre, reprit Granpré, d'aliéner, de désemparer en tout ou partie les deux domaines de Petit-Vaux et de Champfleury ; faculté de les hypothéquer jusqu'à concurrence de leur entière valeur, si ce moyen offre plus d'avantages ; faculté d'en recevoir le prix et d'en donner quittance, soit que l'on aliène, soit que l'on ait recours à un emprunt ; le tout, ma belle, en termes parfaitement précis, fort explicites, et à l'abri de toute contestation. C'est minuté de main de maître : j'y ai passé.

— C'est bien, Granpré ; et qu'y manque-t-il encore ? ajouta Éléonore.

— Une bagatelle, répondit l'homme d'affaires ; l'*approuvé* et la signature du général ; rien que cela.

— Donnez-moi cette pièce, dit la baronne en la lui prenant des mains, et attendez-moi. »

Elle sortit d'un air décidé, et deux minutes après elle en-

trait dans la chambre de son mari : le valet de garde était auprès de lui et l'aidait à faire quelques pas sur le tapis qui garnissait la pièce.

« Pierre, dit la baronne au domestique avec un geste hautain, laissez-nous seuls. »

Le valet, après avoir replacé le vieillard dans son fauteuil, s'empressa d'obéir. Il avait d'ailleurs suffi de la présence de la baronne pour enlever au malade une partie de ses forces. A l'aspect du papier qu'elle agitait dans ses mains, une terreur soudaine s'était emparée de lui. Cet homme, qui pendant vingt ans de sa vie avait affronté la mort sur les champs de bataille, en était désormais réduit à trembler devant une femme. Éléonore le maîtrisait ; il l'abhorrait profondément, mais il la craignait. Ce papier menaçant lui rappelait des scènes où elle avait toujours brisé sa résistance et triomphé de ses refus. C'était une nouvelle lutte qui s'annonçait, et le vieillard se sentait incapable d'y suffire. Une agitation nerveuse parcourait ses membres ; le sceau de la mort semblait empreint sur son visage. Au lieu d'y trouver un motif pour user de ménagements, Éléonore n'en alla que plus directement au but : elle voulut profiter de l'impression que son entrée avait produite :

« Signez ceci, dit-elle en montrant la pièce qu'elle tenait.

Le vieillard la regardait fixement, d'un œil hagard, presque hébété. Elle prit une plume, la trempa dans l'écritoire, et, assujettissant le papier sur une table placée à la portée du malade :

— Signez ! répéta-t-elle avec un accent presque brutal. Signez, vous dis-je ; il le faut. »

Au lieu d'obéir, le général cherchait à éloigner le fatal papier.

« Non ! non ! » disait-il sourdement.

Elle lui prit la main, et, la serrant avec une sorte de violence :

« Signez donc ! » s'écria-t-elle irritée.

Un cri plaintif échappa au vieillard. Il se dégagea de cette étreinte.

« Oh ! madame, dit-il, vous m'avez fait mal ! »

Cette scène menaçait de se prolonger, et eût amené de nouveaux sévices, quand une inspiration diabolique vint au secours de la baronne. Elle se souvint de la circonstance singulière que Granpré lui avait révélée, de ces trois cent mille francs subitement disparus, et elle imagina de s'en faire une arme contre les refus du général, en même temps qu'elle éclaircirait des doutes qui la préoccupaient.

« Vous ne voulez donc pas signer ? dit-elle en revenant à la charge.

— Non ! non ! c'est assez ! répondit le malade avec un accent plus résolu.

— Eh bien ! poursuivit la mégère, je sais que vous cachez ici de l'argent ; je vais faire fouiller cette chambre et vous l'enlever. »

Ces paroles suffirent pour amener une révolution complète dans l'attitude de la victime ; toute son énergie tomba et fit place à une consternation profonde.

« Grâce ! grâce ! s'écria-t-il en joignant les mains comme eût pu le faire un enfant.

— Alors, vous allez signer, dit la baronne en lui mettant de nouveau le papier sous les yeux.

— Oui, je signerai, mais plus tard, répliqua-t-il d'une voix suppliante. Plus tard !... Plus tard !

— Sur-le-champ, dit-elle. C'est y mettre bien des façons. »

Et elle lui prit de nouveau la main. Cette fois, le vieillard obéit machinalement. La crainte l'avait anéanti. Éléonore le guida, et il parvint à tracer tant bien que mal les caractères qui devaient être l'instrument de sa ruine. La pensée dont il était obsédé recevait son exécution ; il dépouillait sa fille.

« Enfin ! s'écria la baronne quand la pièce fut en état ;

voilà un souci de moins. Plus tard, nous aviserons au reste. »

Le général, épuisé par l'effort qu'il venait de faire, tomba dans un évanouissement profond. Cette crise pouvait être la dernière ; Éléonore sonna vivement, et envoya chercher son complice.

— Granpré, lui dit-elle, en lui remettant le prix du combat, voici le pouvoir ; rien n'y manque, agissez maintenant. Mais la secousse a été rude, ajouta-t-elle en lui montrant le baron évanoui. Envoyez-moi le docteur.

— Diable ! diable ! vous avez raison, s'écria l'homme d'affaires en courant vers son cabriolet ; il ne faut pas qu'il meure encore ; ce serait trop désobligeant. Dans quelques mois, à la bonne heure ! »

V

Emma et Paul.

Dans cette atmosphère d'intrigue vivait un ange de beauté et de grâce : c'était Emma. Sa double origine se retrouvait en elle : Allemande par le cœur, Française par l'esprit, elle offrait la réunion de ce qu'il y a de plus délicat et de plus vif chez les femmes, la candeur près de la gaieté, et une certaine pétulance tempérée par des accès de mélancolie. Ses traits étaient aussi purs que son âme. De beaux cheveux cendrés entouraient un front d'une blancheur lumineuse ; ses yeux bleus avaient une transparence mal voilée par de longs cils noirs, et cette coupe exquise où se reconnaissent les vierges d'Albert Durer ; l'incarnat des lèvres faisait mieux ressortir l'émail des dents, la souplesse des mouvements ajoutait un charme de plus à l'harmonie des proportions.

Emma n'habitait Paris que depuis quelques années; c'était une fille élevée aux champs, une enfant de la nature. Née dans le château de Champfleury, sur les bords enchantés de la Meuse, elle y avait grandi au milieu d'un paysage souriant comme elle, avec l'herbe des prés pour tapis et les Vosges pour horizon. C'est à Champfleury que sa mère avait vécu et qu'elle était morte ; son dernier vœu fut de laisser son enfant aussi longtemps que possible près de son tombeau. Retenu à Paris par ses devoirs de pair, le général n'avait pu surveiller lui-même cette première éducation ; heureusement la mourante y avait pourvu. Un digne Allemand, nommé Muller, ami de sa famille, se trouvait à Champfleury au moment où elle expira. Elle lui fit promettre de rester auprès de sa fille et de lui servir à la fois de guide et de tuteur. Le baron respecta ce désir ; Muller se fit un devoir d'y accéder, et dès ce moment il se fixa à Champfleury.

Le brave homme était professeur de musique, ce qui n'aurait pas suffi si, en sa qualité d'élève de l'université de Halle, il n'eût possédé en outre des connaissances fort étendues. Les sciences naturelles, les études historiques lui étaient familières; au savoir allemand il unissait une simplicité, une clarté qui rendaient tout accessible aux plus faibles intelligences. Il n'avait emporté de son pays que la bonhomie et l'érudition dégagée de ses nuages : âme droite, d'ailleurs, esprit vif, pénétrant, plein de finesse, tel était Muller.

Avec cette enfant, il eut toute la candeur, toute la naïveté d'un enfant. Loin d'envisager sa tâche comme un précepteur ordinaire qui fait retomber sur son élève le joug dont il supporte impatiemment le poids et commande avec aigreur parce qu'il sert avec répugnance, Muller s'identifia avec la charmante créature dont il avait à diriger les mouvements ; il ne fut pas ennuyeux, parce qu'il n'était pas ennuyé ; il prit un goût infini à voir se développer sous sa main, s'épanouir à la vie et au monde une âme aussi parfaite dans un corps aussi

beau. Jamais étude ne le captiva autant que celle-là, et ne fit naître en lui une joie plus constante et plus pure.

Muller avait un système d'éducation qui ne ressemblait en rien aux méthodes ordinaires ; il aimait peu les livres et encore moins le sombre aspect d'une salle de travail. Avant tout il voulait que l'étude parût légère à l'enfant, et pour cela il écartait avec soin ce qui pouvait lui en inspirer le dégoût. Lui-même se fût senti mal à l'aise sous les habits du pédagogue ; il savait à quel point la routine détruit l'initiative personnelle, et combien l'esprit est absent des choses qui ne demandent qu'une attention machinale. Il voulait donc que son enseignement fût imprévu, spontané, qu'il résultât du contact de cette intelligence enfantine avec des objets nouveaux, des impressions nouvelles. Rien ne lui parut plus propre à amener ce résultat que le spectacle de la nature et des œuvres de Dieu. Ce fut dans les champs, dans les prés, dans les bois, dans ce vaste salon d'étude ouvert à l'homme, qu'il commença l'éducation de son élève, étudiant chaque jour son terrain et ne le quittant pas sans en avoir tiré quelques éléments de ce cours, professé en présence des merveilles de la création.

Pour l'histoire naturelle, aucun théâtre ne pouvait être plus riche ni plus concluant ; partout le fait venait se placer à côté de la démonstration. Lorsque Emma, en courant dans les prés ou sous les ombrages de la forêt, rapportait à son précepteur une fleur, une plante, une tige d'arbuste, à l'instant celui-ci lui expliquait ce qu'était ce végétal, lui en disait le nom, la famille, les propriétés, en ayant soin d'apporter à ces détails une justesse, un soin méthodique qui ne devaient jamais laisser naître dans l'esprit de l'enfant ni le moindre trouble ni la moindre erreur. C'était tantôt un bouton d'or, tantôt un aster aux fleurs radiées, une anémone des bois ou une perce-neige, des saxifrages ou de petites bruyères roses. D'autres fois, il passait aux arbustes, puis aux arbres, ensuite aux oiseaux

qui traversaient le bois en montrant leurs ailes diaprées, aux animaux que l'on voyait dans le lointain, et de là à ceux qui peuplent d'autres climats et vivent sous un autre ciel. Après les sciences naturelles venaient l'histoire et la géographie, qui fournissaient la matière de nouveaux détails, de nouveaux entretiens. Ainsi, le maître et l'élève échangeaient constamment leurs pensées à propos de toutes choses, Muller se tenant toujours au niveau de l'enfant et ne s'élevant dans la sphère des connaissances qu'au fur et à mesure qu'elle s'élevait.

C'est sous cette influence à la fois saine et forte que grandit Emma. Les raffinements, les jalousies du monde ne souillèrent pas ses oreilles; elle ne connut ni les confidences du pensionnat, ni les pensées qui naissent des entretiens de salon, même les plus réservés et les plus contenus. Aucune des délicatesses de son âme ne fut troublée, aucun soupçon d'alliage ne se mêla aux trésors que renfermait son cœur. Muller n'était rien moins qu'un petit maître : c'était un homme d'un âge mûr, d'un extérieur assez vulgaire; mais sous cette écorce se cachaient une bonté d'ange, une philosophie rare, une grâce exquise de sentiment. Rien de plus chaste que ses idées, de plus choisi que les termes dont il les revêtait. Jamais un mot brutal, jamais une expression blessante ; quelquefois même un langage coloré et de douces paroles à l'adresse de son élève :

« Mon beau lis de la Meuse, disait-il, je suis content de vous aujourd'hui ; voilà une sonate bien exécutée. »

Aucun nuage ne passa donc sur cette enfance fortunée : cependant un souvenir assez vif s'y rattachait. Emma avait onze ans quand un neveu du général, qui en avait dix-huit, vint passer une partie de l'automne à Champfleury. On le nommait Paul Vernon ; né de parents pauvres, il devait tout à la générosité de son oncle, et attendait tout de lui. C'était un garçon bien pris, doué de la physionomie la plus heureuse, fier de ses moustaches naissantes et enchanté de faire ses pre-

mières armes contre les perdrix des Vosges. Toute la journée en plaine ou dans les forêts, il revenait le soir, hâlé par le soleil et noir de poudre. Du plus loin qu'Emma l'apercevait, elle courait vers lui avec la grâce et la légèreté d'une biche, et s'emparait de son carnier, qu'elle arrangeait gravement sur son épaule. Personne qu'elle ne le débarrassait de ses guêtres de chasse, ne veillait à la réparation de ses vêtements, endommagés par les broussailles. Elle entendait faire à son cousin les honneurs du château, veillait à ce qu'il ne manquât de rien, et lui prodiguait les attentions les plus délicates. Plus d'une fois, à la vue de ces scènes naïves, le général et Muller échangèrent un regard d'intelligence.

A diverses reprises, Paul reparut à Champfleury. Toutes les fois que ses études lui laissaient quelques semaines de répit, on était sûr de le voir accourir. Emma s'habitua à sa présence, et y trouva du charme. Chaque année, le jeune homme prenait un air plus mâle; sa taille se développait; son œil, à la fois fier et doux, avait une expression charmante; ses traits étaient nobles et réguliers; ses cheveux noirs avaient la souplesse et les reflets de la soie : c'était, en somme, un fort beau cavalier. Emma n'y voyait qu'un aimable cousin, se prêtant à ses jeux avec la meilleure grâce du monde, et donnant en toute occasion les preuves d'un excellent caractère. Elle avait treize ans quand ces visites cessèrent d'une manière assez brusque; le souvenir qui lui en était resté ne pouvait donc altérer en rien ni la tranquillité de son cœur ni la sérénité de ses pensées. Cependant, Champfleury lui parut moins riant dès que son cousin n'en fit plus le théâtre de ses grandes chasses.

Ce qui avait causé ce changement dans les habitudes du château, c'était le mariage du général. La nouvelle baronne voulait écarter peu à peu les intimités antérieures, s'emparer de son mari, et le soustraire à toutes les influences, de manière à régner sur lui sans obstacle comme sans partage. Paul

fut sacrifié à cette pensée; on l'éloigna. Quant à Emma, quelque haine que la marâtre nourrît contre elle, il fallait se résigner à subir sa présence. Mais la baronne eut bien vite pénétré le caractère de cette enfant, et compris qu'elle ne serait jamais pour elle un embarras sérieux. Elle régla sa conduite là-dessus. Quoique réservée, elle ne cessa pas d'être un instant bienveillante. Emma s'était habituée sans peine au caractère froid, aux airs empruntés de la nouvelle baronne; elle y répondit par une déférence et une douceur qui eussent touché une âme moins endurcie.

Cependant, en éloignant son neveu, le général ne l'avait point abandonné; ses bienfaits l'accompagnaient partout. Paul était alors à Paris, où il suivait le cours de la faculté de droit, mêlant les plaisirs aux travaux et quittant plus d'une fois le Digeste pour la Grande-Chaumière. Il oubliait ainsi Champfleury et ses longues battues dans les halliers et dans les plaines. Quand le moment des examens fut arrivé, il prit ses grades, et sans beaucoup de peine passa avocat. C'était le dernier terme d'une éducation libérale; il ne restait plus qu'à entrer résolûment dans la plus épineuse et la plus précaire des professions. Paul l'essaya; mais les obstacles furent plus forts que son courage. Il manqua de persévérance, d'opiniâtreté pour traverser les rudes abords du barreau; il s'abandonna au découragement dès la première heure. A la vérité, il se sentait entraîné ailleurs. Près de lui, il voyait quelques amis, quelques condisciples se jeter avec une sorte de bonheur dans la carrière des lettres: on imprimait leurs œuvres, et la publicité s'emparait de leurs noms. Ce spectacle le fascina, il se crut destiné aux gloires de l'écrivain. Hélas! une suite de mécomptes l'attendait dès le début; il comptait sur la renommée, et il ne put pas même s'élever aux honneurs de l'impression. Paul composa chef-d'œuvre sur chef-d'œuvre; il aborda tous les genres avec un égal succès; mais ces travaux, qui devaient le couronner de l'auréole littéraire,

le porter au Capitole de la célébrité, eurent la plus triste et la plus cruelle des chances; ils restèrent ensevelis dans son portefeuille.

Le jeune homme touchait à cette heure fatale des illusions perdues, quand toute la famille du baron vint habiter Paris. Emma y parut pour la première fois; elle avait seize ans, un éclat et une beauté rares. La nouvelle baronne voulut recevoir, et il fallut lever l'interdit qu'on avait mis sur les membres de la famille. Paul accourut dans les salons de son oncle, et sa surprise fut extrême quand il vit cette petite fille qu'il avait laissée à Champfleury, grandie presque à vue d'œil, et changée en une fort belle personne. Il y eut chez lui plus de surprise que d'émotion, tandis que chez Emma il y eut plus d'émotion que de surprise. Depuis ce temps, Paul Vernon fit d'assez fréquentes apparitions dans l'hôtel du faubourg du Roule. Éléonore s'habitua à sa présence; elle alla même jusqu'à y prendre goût au point d'exciter la jalousie de Jules Granpré. Quant au jeune homme, il s'agissait pour lui de prendre un parti. Le barreau ne lui avait pas souri, les lettres l'avaient repoussé; il fallait choisir ailleurs une occupation et une carrière. Le général n'avait pas encore éprouvé la secousse qui devait altérer ses facultés; Paul dut le consulter. Malheureusement, le vieux soldat n'avait aucune expérience à ce sujet; ses souvenirs se rattachaient tous à la carrière militaire; hors de là, il ne voyait rien qui fût digne d'attention. La baronne se montra de meilleur conseil : elle promit au jeune homme de s'occuper de lui, et, en effet, elle s'y employa d'une manière active. En sa qualité d'homme d'affaires, Jules Granpré avait besoin d'un aide : elle lui imposa Paul Vernon, en fixant elle-même les émoluments attachés à l'emploi. Depuis six mois, le jeune homme était entré en exercice, et Granpré assurait qu'il montrait de grandes dispositions.

Paul Vernon voyait donc arriver ce moment délicat de la vie d'où l'avenir dépend; il avait à choisir entre la bonne et

la mauvaise voie. Les traditions de sa famille, les inspirations de sa jeunesse, les appels du cœur, les instincts de l'esprit, tout le portait vers le bien, tout lui conseillait de prendre une carrière dont il n'eût jamais à rougir, qui ne l'exposât point à des tentations trop vives, à des capitulations où l'honneur serait en jeu. Il y avait d'ailleurs en lui toute l'intelligence nécessaire pour réussir, quelle que fût la direction qu'il prît; seulement, il fallait se résigner à attendre la fortune au lieu de vouloir l'enlever d'assaut. Jamais meilleure nature n'allait être aux prises avec les obsessions d'un mauvais génie ni lutter avec plus d'honnêteté instinctive contre les séductions du monde financier.

On va voir comment il se tira de ce combat difficile. En attendant, il est chez Jules Granpré, où il copie de sa main et commente avec attention les plans et devis du chen `` fer qui doit attirer sur ses fondateurs les bénédictions de .. ninsule.

VI

La compagnie péninsulaire.

Assemblée des fondateurs.

Quelques jours s'étaient écoulés depuis les scènes dont l'hôtel du faubourg du Roule avait été le théâtre, quand Jules Granpré réunit chez lui une douzaine de personnages appartenant à la grande ou à la petite finance, visages bien connus dans le circuit de la corbeille de la Bourse ou sur les marches du café de Paris. Sur leurs physionomies respirait un même sentiment, celui de l'impassibilité, masque habituel et

nécessaire des hommes qui se plaisent aux chances aléatoires. Il n'y avait là que des vétérans, aguerris aux hasards du jeu, calmes dans la défaite comme dans le triomphe, et, ne voyant dans le laurier du combat qu'un topique pour le pansement de leurs blessures.

Au milieu d'eux, se trouvait un homme qui, évidemment, n'appartenait pas à la même famille. Il s'était emparé du poste d'honneur et adossé à la cheminée; l'air conquérant, l'œil superbe, la main engagée dans les boutons de son habit, il laissait tomber de loin en loin sur l'assemblée attentive quelques paroles de protection. C'était le grand Vincent, le célèbre Vincent, qui, l'un des premiers en Europe, avait deviné la puissance de l'intérêt matériel. De là cette déférence dont on l'entourait, cet hommage silencieux de la part de ces représentants de la haute et petite finance. Il faut le dire, Vincent avait une qualité assez rare dans le monde des spéculateurs : il se prenait au sérieux. On pouvait croire en lui, mais jamais autant qu'il y croyait lui-même. Il avait exécuté en Belgique et en Allemagne quelques travaux qui n'étaient pas sans mérite : ces titres lui causaient des vertiges. Il s'étonnait que les populations ne lui eussent pas élevé de statues, que l'on ne frappât point de médailles en son honneur, que vingt nations, jalouses d'être matériellement gouvernées, ne se jetassent pas à ses genoux pour qu'il daignât se charger de leurs affaires.

Rien de plus exalté que le grand Vincent quand on le plaçait sur son terrain favori : il ne se possédait plus et s'enivrait de ses plans d'intérêt matériel comme le soldat s'enivre de l'odeur de la poudre. L'idée d'un chemin de fer le mettait hors de lui; il lui semblait que la destination de l'homme, parfaitement indiquée par la nature, était de faire quatre-vingts kilomètres à l'heure, et que tout ce qui reste en deçà de ce chiffre est autant d'enlevé aux vues du Créateur. Quand on lui parlait des besoins de l'âme et du monde moral, il répon-

dait que rien n'est plus moral que ce qui est matériel. Cet argument lui paraissait sans réplique : tant pis pour ceux qui le trouvaient insuffisant.

Voilà par quelles perspectives le célèbre Vincent s'était rendu populaire dans le monde de la finance et de la Bourse. D'ailleurs, il n'était pas seulement un homme à doctrines matériellement avancées, il descendait souvent sur le terrain de la pratique. Jaloux de couvrir le globe de voies de fer, il ne dédaignait pas d'y mettre la main; et c'est lui qui avait songé à doter l'Espagne d'une grande ligne de communication qui devait la partager dans toute sa longueur. Il s'agissait d'arrêter les combinaisons financières de l'entreprise. C'est Granpré qui avait préparé le travail : l'agent de change se plaça devant une table chargée de papiers, et au bout de laquelle figurait Paul Vernon en qualité de secrétaire; il demanda la parole et commença son exposé. Comme il s'agissait de petits détails d'affaires, le prodigieux Vincent affecta de se tenir à l'écart, réservant sa force pour des combats plus dignes de lui.

« Messieurs, dit Jules Granpré, nous sommes ici en petit comité, en famille ; je ne ferai donc pas de phrases; je ne vous parlerai pas du besoin qui se fait généralement sentir dans la Péninsule d'un chemin de fer, construit d'après un nouveau système ; je ne vous entretiendrai pas de la reconnaissance des populations.

—Gardez cela pour vos actionnaires, » s'écria un fondateur bel esprit en interrompant l'orateur.

Tous les assistants acceptèrent cette saillie ; Vincent seul ne put contenir un mouvement d'irritation. Le grand homme prenait tout au sérieux, même les bénédictions de l'Espagne.

Granpré continua :

« Nous allons donc fonder, messieurs, la *Compagnie péninsulaire*, qui doit enrichir la belle Ibérie d'un chemin de fer continu. Que faut-il pour cela? Déclarer simplement

qu'elle est constituée au capital de trois cent millions, formé par six cent mille actions de cinq cents francs l'une. C'est simple comme bonjour; il ne reste plus qu'à passer à la caisse.

— Un instant! un instant, dit un fondateur difficile: voilà bien la combinaison; mais où sont les éléments de succès?

— Former une compagnie ne suffit pas, reprit un deuxième fondateur plus exigeant encore; il faut la rendre viable!

— Bah! bah! s'écria un fondateur enthousiaste, où est la compagnie qui ne marche pas? Elles vont toutes sur des roulettes.

Ces propos, qui se croisaient, firent naître sur-le-champ une conversation confuse; Granpré eut peur qu'elle ne dégénérât en dissentiments; il s'empressa de dominer le bruit et donnant à sa voix tout l'éclat dont elle était susceptible:

— Messieurs, dit-il, vous m'affligez: on dirait vraiment que c'est la première fois que vous instituez une compagnie. Comment! vous voici douze, avec chacun trois clients au moins, en tout cinquante, et à cinquante vous ne sauriez pas donner le coup de fouet à une entreprise? Vous m'affligez, je vous le répète. Cinquante intéressés! mais c'est dix fois plus qu'il n'en faut pour lancer le chemin de fer le plus invraisemblable! Que demain ces cinquante amis paraissent à la Bourse et s'y disposent par petits pelotons; qu'ils demandent à à grands cris, sur tous les tons, à tout venant, des actions de la *Compagnie péninsulaire*, et vous verrez quelle hausse s'établira là-dessus. Il me semble que j'y assiste; nous sommes débordés, envahis, nous allons aux nues. On veut des actions à tout prix, on fait émeute pour en avoir. Vous, cependant, vous restez calmes. Des actions, il n'y en a pas; du moins d'une manière définitive. On vous presse, et vous offrez alors des promesses d'actions à cent francs de prime. On insiste, on veut mieux qu'une éventualité; vous vous en défendez, on revient à la charge, et après bien des combats vous cédez,

à raison de trois cents francs de prime, l'action pure et simple. Le cours s'établit, et votre chemin de fer prend son essor.

— Bravo, Granpré, s'écria le fondateur enthousiaste qui remplissait à merveille l'office de claqueur.

— A la bonne heure, dit en insistant le fondateur difficile, voilà pour le jeu des actions ; mais il faut voir l'affaire en elle-même. De quelle façon espérez-vous la conduire ?

— J'aurai réponse à tout, reprit Granpré; seulement je demande à procéder avec méthode. La compagnie est donc constituée; le chemin existe à la Bourse de Paris; il y est visible tous les jours d'une heure à trois. Peut-être vaudrait-il mieux s'en tenir là et abandonner le reste à la Providence. Beaucoup de chemins font plus de bruit à l'état fabuleux qu'à l'état réel, et il en est une foule sur lesquels on voit rouler plus d'actions que de locomotives. Prolonger cette situation, tenir une ligne de fer dans les nuages, dans les sphères de l'idéal, est une combinaison qui n'a point encore été essayée et qui ne manquerait pas d'un certain à-propos. C'est à y réfléchir.

— Au fait, Granpré a raison, dit le fondateur enthousiaste, la Bourse est capricieuse, elle aime l'imprévu.

— Cependant j'écarte ce moyen, poursuivit l'homme d'affaires : notre chemin est possible, il faut l'avouer, dût cet aveu lui faire du tort. Maintenant nous voici placés dans l'alternative ou d'obtenir la concession à des clauses raisonnables ou de renoncer à l'entreprise. Pour arriver au premier de ces résultats, il nous faut des patrons en France et en Angleterre, afin que les deux gouvernements agissent sur l'Espagne par voie diplomatique. Que chacun de nous songe donc à rallier autour de la *Compagnie péninsulaire* des hommes importants, des influences décisives qui puissent en assurer le succès. Dès aujourd'hui, je mets au service de l'affaire le pair de France et baron Dalincour, lieutenant général des armées du roi et commandeur de la Légion d'honneur. Il

souscrit pour quatre mille actions, et livre son nom à tous les prospectus qui paraîtront nécessaires.

— Un pair de France, dit le fondateur difficile sur un ton éminemment suffisant; j'en offre deux.

— Et moi trois, reprit l'autre fondateur, qui paraissait s'être fait une loi de surenchérir.

— Total six pairs, dit Granpré sans se déconcerter; assez de pairs comme cela. La souscription est close, quant aux pairs de France. Il s'agit maintenant d'obtenir un même nombre de députés. En général, messieurs, le député exige d'être manié avec adresse; il s'effarouche aisément. Ce n'est pas tout : il y a député et député; il y a le député qui compte et le député qui ne compte pas, le député actif et le député indolent, le député retors et le député qu'on joue sous jambe, le député dont la voix est inféodée à tous les cabinets et le député qui ne se livre jamais qu'à demi, le député sur la limite. Voilà des nuances que je vous recommande : en fait de patrons, ce n'est pas toujours le nombre qui importe, c'est la qualité. Choisissons les nôtres. Que désirons-nous, après tout? le bien de la Péninsule : un pareil but peut s'avouer, et les hommes publics sont faits pour le comprendre.

— A la bonne heure! dit le grand Vincent; prouvons qu'il n'y a rien de plus moral que ce qui est matériel.

— C'est cela! s'écria le fondateur difficile, et nous concourrons l'an prochain au prix de vertu.

— Assez d'attendrissement, reprit Granpré. Nous voici pourvus de pairs et de députés; c'est un grand pas de fait; on peut passer outre. Il a été versé dans nos caisses le dixième du montant des actions : trente millions sur trois cents. C'est bien; l'affaire a une garantie. Armés de toutes pièces, nous poursuivons la concession; nous la poursuivons pendant trois mois, six mois, dix mois; le temps travaille pour nous; il est notre auxiliaire, comme vous le verrez tout à l'heure. Maintenant, mettons les choses au pire; prévoyons tout, même un

échec. La concession nous échappe ; il faut renoncer à l'entreprise ; il faut rendre l'argent, ajouta l'orateur avec un accent douloureux.

— Jamais, s'écria le fondateur enthousiaste qu'emportait un élan involontaire ; jamais ! J'en rappelle.

— Oui, mon ami ; oui, messieurs, il est bon de se préparer d'avance à cette idée ; on rendra l'argent sans retenue, sans décompte. Ne froncez pas le sourcil ; il le fallait ! ! ! Seulement, les trente millions auront été placés en compte courant à 4 p. 0/0 l'an. Mettez qu'il ne se soit écoulé que neuf mois entre le versement et la restitution, voilà neuf cent mille francs d'intérêt au plus petit pied. Nous sommes douze ici ; c'est soixante et quinze mille francs pour chacun de nous, sans compter les primes glanées çà et là sur les promesses d'actions et sur toutes les agréables chimères que l'on nomme actions provisoires, éventuelles et fantastiques. Nous sommes spoliés, messieurs, indignement spoliés ; mais il nous reste du moins notre propre estime et une petite fiche de consolation.

A peine Granpré eut-il achevé cet exposé de l'affaire, qu'un long murmure d'approbation s'éleva dans l'assemblée. A l'unanimité on rendit justice au mérite de ses combinaisons et à la sagacité dont il avait fait preuve en les développant. Ses conclusions furent adoptées, et séance tenante on arrêta toutes les bases de l'entreprise. Quand ce travail eut reçu la dernière main, les fondateurs prirent congé et Vincent se retira comblé de nouveaux hommages.

Le grand homme demeurait plus que jamais convaincu de la beauté de ses théories ; il persistait à croire qu'il n'y a de vraiment moral que ce qui est matériel et que rien ne vaut un bon potage pour disposer le cœur de l'homme à la vertu.

———

VII

Les trois entretiens.

Les fondateurs de la *Compagnie péninsulaire* n'étaient pas gens à la laisser péricliter entre leurs mains; ils connaissaient le prix du temps; ils se mirent sur-le-champ à l'œuvre. Dans le cercle de leur clientelle, il ne fut plus question désormais que d'un chemin de fer destiné à faire révolution dans la science, en même temps qu'il transformerait l'Espagne et la mettrait en position de payer ses dettes arriérées.

Bientôt le feu se mit aux poudres; quand la Bourse adopte une entreprise, ce n'est point à demi. La *Compagnie péninsulaire* eut la vogue; elle occupa le premier rang parmi les spéculations industrielles. Le grand propriétaire y apportait ses fonds de réserve, l'humble capitaliste ses épargnes; il y avait engouement comme aux beaux jours de la rue Quincampoix.

Cette fièvre était dans sa plus ardente période quand Jules Granpré se retrouva avec la baronne dans la salle de verdure, destinée aux visites confidentielles. L'homme d'affaires avait le visage rayonnant et des airs de conquête plus caractérisés que de coutume. Il marchait sur la pointe des pieds comme un mortel heureux de vivre et enchanté de lui-même.

— Eh bien, Éléonore, dit-il en lui prenant vivement les deux mains, nous allons aux nues. Un Golconde, ma chère, ou plutôt un Pérou ! La compagnie bat monnaie à notre profit.

— Il y a donc du nouveau depuis hier, répondit la baronne. C'est comme chez Nicolet, à ce qu'il semble.

— Du nouveau, mon amie, répliqua Granpré ; il nous déborde, le nouveau : la marée ne monte pas plus vite. Cinq francs par heure, à vue d'œil, voilà notre mouvement de hausse. Il faut que j'y mette ordre ; autrement on irait trop loin, on n'y procéderait pas avec assez de ménagement.

— Bah ! le succès vous fait peur, Granpré ; vous craignez le vertige, dit la baronne.

— Jugez donc, reprit l'homme d'affaires. Cent vingt-cinq francs de prime. Il faut qu'ils aient le diable au corps, les malheureux.

— Je le crains, dit la baronne en riant.

— Et votre mari, Éléonore, qui gagne cinq cent mille francs sur ses quatre mille actions ; voilà déjà une somme.

— Il faut la réaliser, Granpré ; votre Bourse m'effraye, dit la baronne pensive.

— Réaliser ! s'écria l'homme d'affaires avec l'âpreté du joueur ; réaliser à cent vingt-cinq francs de prime ! On nous montrerait au doigt, ma chère !

— Tenez, Granpré, dit la baronne d'un air sérieux, j'ai aujourd'hui des idées noires. Le général est au plus bas et je voudrais voir clair dans nos affaires.

— Eh bien , ma chère, répliqua l'ami de la maison, attendons encore deux semaines. Dans deux semaines nous serons à trois cents francs, et peut-être plus haut. Loin de retarder le mouvement, je vais l'accélérer. A trois cents francs, nous vendrons : ce sera douze cent mille francs de différence, bien et dûment acquis. La compagnie deviendra ensuite ce qu'elle pourra.

— A la bonne heure ! dit la baronne ; vous connaissez votre terrain ; agissez à votre guise. Seulement, pêchez plutôt par excès de prudence, mon ami ; il vaut mieux ne pas épuiser le succès que de se laisser surprendre par la défaveur. Mais j'y pense, ajouta-t-elle, où en est notre affaire principale, Granpré ?

— La vente des immeubles ? dit celui-ci.

— Oui, Jules ; il n'y a plus rien à attendre du général ; le bras droit est paralysé. Impossible désormais de lui arracher une signature.

— Nous n'en avons plus besoin, Éléonore, répondit Granpré ; les pouvoirs qu'il a donnés sont suffisants pour une aliénation complète. J'ai vendu hier soir Petit-Vaux onze cent cinquante mille francs ; c'est un mauvais prix, mais nous ne pouvions pas attendre. On m'offre huit cent trente mille francs de Champfleury ; on ira probablement à huit cent cinquante mille : à cette limite je finirai. Il ne restera plus qu'à passer les actes et à toucher les sommes. C'est un délai de deux mois ; il serait bien essentiel que le général pût aller jusque-là.

Tandis que ces confidences s'achevaient dans une pièce du rez-de-chaussée, un autre entretien venait de s'engager au second étage de l'hôtel. C'est là qu'Emma avait son appartement, composé de trois pièces donnant sur le jardin : une antichambre, la chambre à coucher et un salon d'étude. La baronne avait voulu que la jeune fille eût une certaine liberté et presque une vie à part. Garder un témoin auprès d'elle était une servitude trop pesante pour Éléonore ; elle régla donc les choses de manière à s'épargner ce souci. Les habitants de l'hôtel se voyaient à de certaines heures ; mais, dans le cours de la journée, chacun se tenait chez soi et y recevait son monde.

Emma aurait été souvent délaissée, si le digne Muller n'eût continué auprès d'elle son rôle de guide et d'ami. Une grande partie de son temps était consacrée à son élève bien-aimée : arrivé le matin de bonne heure, il ne quittait le petit salon de travail que le soir et au moment où Emma allait descendre pour le dîner. La musique, le chant, le dessein variaient ces longues séances, de manière à n'y jamais répandre de l'ennui ; et quand le temps était beau, le maître et l'élève allaient chercher dans le jardin quelques distractions et un théâtre pour leurs études de botanique.

Paul Vernon était aussi l'un des rares visiteurs qui avaient accès chez Emma. Le jeune homme aimait, dans sa cousine, cette bonté d'ange qui lui faisait trouver de l'intérêt au récit de sa nouvelle vie, à mille détails qu'elle comprenait à peine, aux agitations du monde bruyant auquel il venait de se mêler. Paul se trouvait alors placé sous l'empire d'une première ivresse ; autour de lui on ne parlait que de sommes considérables, et les hommes qu'il fréquentait semblaient tous armés du pouvoir de changer en or ce qui leur passait par les mains. Il n'en fallait pas davantage pour faire naître dans ce cerveau ardent les éblouissements que cause la richesse. Ce qui surtout avait frappé le jeune homme, c'est le succès de la compagnie qui s'était formée sous ses yeux. Que de millions sortis de terre comme par enchantement ! Que de fortunes improvisées ! Cent mille francs pour chaque coup de dé, et des coups toujours heureux ! Comment résister à un pareil spectacle ! Dans ses conversations avec sa cousine, Paul revenait toujours là-dessus, et la naïve enfant l'écoutait sans le bien comprendre. Le son de la voix de Paul lui plaisait : c'était une musique douce à son oreille. Que lui importait le reste ? Muller n'était pas aussi complaisant : l'excellent homme sentait que Vernon s'engageait dans une triste voie, et il cherchait à jeter quelque désenchantement sur son enthousiasme. Quand Paul lui parlait de ces surprises faites à la fortune dans les chances aléatoires de la Bourse, l'Allemand secouait mélancoliquement la tête ; et, s'armant d'une douce ironie, il lui disait :

— Où cela vous conduira-t-il, jeune homme ? et quand je dis vous, je dis votre génération tout entière ! Vous avez fait en France une révolution terrible pour abolir la noblesse de race, et voilà que vous souffrez qu'il s'élève une autre noblesse, celle de l'argent, et souvent de l'argent mal acquis ! Autrefois, c'était le fer qui régnait ; aujourd'hui, c'est l'or : l'un soumettait sans avilir, l'autre ne domine qu'au prix de la honte.

Paul Vernon essayait de se défendre ; il parlait des besoins d'une circulation active et des bienfaits que répand sur un pays l'abondance des capitaux. Muller, en vrai stoïcien, n'acceptait pas ces motifs comme suffisants.

— Non, ajoutait-il avec un peu d'amertume, c'est du plus triste exemple. L'esprit public s'y perd, les peuples s'y démoralisent. Quoi ! il existe un lieu où l'on bat monnaie sur la crédulité publique ; et l'État non-seulement souffre ce scandale, mais s'en rend complice ! Comment voulez-vous qu'un tel exemple ne réagisse pas sur les mœurs d'une nation, et que la soif de l'argent ne gagne pas toutes les classes ? Vous chercherez un jour des soldats, et vous ne trouverez que des mercenaires ; des magistrats, et vous ne trouverez que des consciences vénales ; des instituteurs pour l'enfance, et vous ne trouverez que des spéculateurs ; des prêtres, et vous ne trouverez que des ambitieux. Partout on recueillera bientôt ce qu'aujourd'hui l'on sème. La société ne sera plus qu'un grand bazar où tout sera à vendre, services, votes, arrêts, fonctions publiques. C'est une dissolution, jeune homme ; c'est le règne de dieux pétris de boue.

L'Allemand s'animait et son accent donnait à ces sorties un caractère encore plus pittoresque. Paul, de son côté, se piquait au jeu et insistait sur le mérite des voies de fer, filles du génie moderne, sur les avantages que ces moyens de communication rapide doivent assurer à l'humanité. Là encore il rencontrait Muller, qui semblait décidé à ne pas céder un pouce de terrain :

— Vous irez sur les ailes du vent, disait-il, je le veux bien ; l'espace sera presque aboli. C'est une grande métamorphose, soit, une modification profonde du monde matériel. Mais voyons plus haut, s'il vous plaît. En quoi le cœur y est-il intéressé ? Vous faites beaucoup pour le corps ; pour l'âme, rien. Je voudrais au moins un progrès parallèle ; je le cherche vainement. De ce que les populations se mêleront plus aisé-

ment ; que les uns pourront aller plus vite à leurs plaisirs, les autres à leurs affaires, s'ensuivra-t-il qu'il y aura ici-bas plus d'honneur, plus de probité, plus de dévouement à la patrie, plus de dignité chez l'homme, plus de pudeur chez la femme ? Les affections s'épureront-elles, l'amour du prochain prendra-t-il de l'énergie ? Sera-ce enfin un coup porté à ces mauvais penchants qu'on a tant de peine à réduire, l'égoïsme, la cupidité, l'orgueil, la jalousie ? Voulez-vous que je vous dise toute ma pensée ? Je crains qu'au milieu de nos progrès et de nos conquêtes sur la nature, la part du mal ne s'accroisse, et que la part du bien ne soit amoindrie. On ira plus rapidement vers le vice, vers le crime, voilà tout ; le malfaiteur sur le théâtre de ses exploits, l'industriel dans le centre de ses opérations de moins en moins loyales. Telle est ma crainte, jeune homme, et le ciel m'est témoin que je désire m'abuser.

Ainsi parlait Muller, et ces entretiens se renouvelaient souvent. L'Allemand, dans ses accès de pessimisme, ne ménageait pas son adversaire, et plus d'une fois Emma vint au secours de Paul.

— Allons, bon ami, disait-elle à Muller d'une voix caressante, vous êtes bien grondeur ce matin.

Il était écrit que, ce jour-là, tout l'hôtel serait en rumeur pour la même cause. Quand le cabriolet de Granpré eut pénétré dans la cour et se fut arrêté devant le perron, il en sortit un jeune garçon revêtu d'une livrée. Après s'être assuré que le cheval demeurait en repos, il s'achemina en sifflant vers la loge de Falempin, et y entra de la manière la plus cavalière. Le père Lalouette s'y trouvait en visite, et la mère Falempin égouttait son linge dans une vaste terrine garnie d'eau savonneuse. Heurtée en passant par le nouveau venu, elle se releva de fort mauvaise humeur.

— Malhonnête ! s'écria-t-elle, est-ce qu'on entre ainsi chez les gens ? Vous nous prenez donc pour des Prussiens, l'ami ?

En achevant ces mots, elle allait joindre l'effet à la menace et se disposait à jouer du poing quand son visage changea subitement d'expression. La surprise y faisait graduellement place à la colère.

— Tiens ! tiens ! tiens ! dit-elle en cherchant à éclaircir ses doutes.

— Eh bien, oui, répliqua le nouveau venu, me voilà.

— Dieu de dieu ! c'est bien Anselme ! s'écria la vieille avec un juron expressif. Viens donc, César, viens voir Anselme.

Le concierge accourut suivi du père Lalouette. La mère Falempin, de plus en plus étonnée, examinait avec soin son neveu, et le retournait dans tous les sens.

— Ah çà ! dit-elle, qu'est-ce que c'est donc que cette pelure ? dans quel régiment t'es-tu enrôlé, mon fiston ?

— Dans le noble régiment des laquais, tante. Respect à l'uniforme ! répondit Anselme en riant.

— Toi, s'écria César, toi laquais ! Ne valait-il pas mieux rester ouvrier, malheureux !

— Laquais ! ajouta le père Lalouette avec un geste qui exprimait à la fois le dédain et la compassion.

— Laquais ! dit la vieille en essuyant une larme ; c'est son ventre qui l'aura perdu. Va, je te renie !

— Pas tant de bruit, les anciens, reprit le jeune garçon ; écoutez-moi d'abord, et vous me condamnerez ensuite si je suis fautif. Vous ne voulez pas me faire manquer ma fortune, n'est-ce pas ?

— Qui te parle de ça ? dit César Falempin.

— Eh bien, poursuivit Anselme, si j'étais resté ouvrier, jamais je n'aurais eu la moindre chance ; aujourd'hui, j'en ai des chances, et de fameuses. Un peu d'attention : il faut vous dire que de trimer dès six heures du matin à six heures du soir sur un établi de menuisier, ça ne m'allait guère. Suer énormément et ne pas manger son soûl, voilà la vie de l'ouvrier.

— Quand je vous le disais, s'écria l'ex-cantinière : tou-

jours sur sa bouche! Veux-tu bien te taire, gros dépravé!

— Par ainsi, reprit Anselme, j'avais l'idée de changer d'état; mais comment? c'était le difficile. Un jour, je me mets à réfléchir que M. Granpré, qui vient souvent ici, a une figure bien nourrie, et qu'il doit faire bon vivre chez lui. Je ne fais ni une ni deux, je me propose. Heureusement, il a besoin d'un garçon de bureau pour une compagnie dont je vais vous parler; il m'accepte et j'entre en fonctions. Pas grand'chose à faire : nettoyer les salles, conduire quelquefois le cabriolet, enfin, un amour de service. Et puis, quelle cuisine! Je n'y suis que depuis quatre jours, et déjà je me refais, tante! C'est une maison de prince!

— Et la défroque de laquais, Anselme, tu n'en parles pas? dit Falempin d'une voix sévère.

— Fameux drap, répliqua Anselme; touchez plutôt, mon oncle; du louviers, et bien chaud sur les épaules! On est joliment là-dessous, tout de même. Et puis ce n'est pas tout; il faut vous dire, les anciens, que nous manions des monts d'or, que nous roulons sur des billets de banque, que nous avons mis en train une opération colossale, la *Compagnie péninsulaire*. Faut voir quelle banque ça fait! l'argent monnayé, on n'en veut pas; l'or à la pelle, les anciens, voilà ce que c'est que notre établissement.

— Ah çà! quels contes viens-tu nous faire? dit César. Garde ces sornettes-là pour des enfants.

— Des sornettes, mon oncle! s'écria Anselme scandalisé. Je vous en souhaite, des sornettes comme celles-là. Figurez-vous qu'hier, pas plus tard qu'hier, il est venu dans nos bureaux un concierge de la rue du Bac, concierge de bonne maison, faut l'avouer. Il nous porte six mille francs, fruit de ses économies. Combien croyez-vous qu'il ait aujourd'hui à lui, cet homme?

— Mais, quelques cents francs de plus, dit Falempin, que ce détail intéressait.

— Il a neuf mille francs, les anciens, neuf mille francs, pas un sou de moins, reprit Anselme : à preuve que je viens de les lui porter à son domicile. Les six mille francs ont fait des petits dans la nuit. C'est neuf mille francs aujourd'hui ; excusez du peu. Voilà notre établissement.

L'assurance d'Anselme gagnait peu à peu ses auditeurs, et l'on commençait à trouver dans la loge qu'il n'avait pas eu complétement tort de quitter la blouse de l'ouvrier pour l'habit de l'homme à gages. Anselme profita de la réaction pour exagérer les merveilles de la spéculation où il figurait comme garçon de bureau. Les pauvres gens sont crédules.

Le père Lalouette avait deux mille francs, amassés dans l'exploitation d'un cabaret hors barrière ; c'était la dot de sa petite-fille, de la jolie Suzon. César Falempin, de son côté, comptait trois mille francs sur un livre de la caisse d'épargne. Anselme fit si bien, représenta la *Compagnie péninsulaire* sous des couleurs si engageantes, que les deux vieillards se décidèrent à concourir au chemin de fer dont on allait doter l'Espagne. Huit jours après, leurs fonds allaient s'engloutir dans la caisse de Jules Granpré, et ils recevaient en échange deux chiffons de papier jaune, sur lesquels ils bâtirent bien des rêves.

VIII

Le cabaret du père Lalouette.

Anselme, dans sa nouvelle condition, avait peu de liberté pendant les jours ouvrables ; le dimanche seulement il obtenait de loin en loin un congé et en profitait pour aller prendre ses ébats.

C'est dans l'un de ces jours de vacance que nous le retrouvons, plus joyeux que jamais, sous la tonnelle d'un cabaret situé sur la limite des Thernes, et à l'entrée du boulevard qui conduit à Monceaux.

Ce cabaret est celui du père Lalouette.

Les dehors en sont modestes et simples. C'est une maison à deux croisées et à un étage, dont la façade peinte en rouge porte l'enseigne suivante, tracée en caractères blancs : *Aux Amis de la Fédération.* Un jardin s'étendant du côté de la campagne offre un petit quinconce sous lequel s'abritent les buveurs, et une tonnelle tapissée de vignes vierges sert d'asile à ceux qui préfèrent les charmes d'une conversation intime et isolée. Le père Lalouette n'admettait pas d'ailleurs indistinctement tout le monde : il était exclusif et faisait sa police lui-même. L'enseigne révélait la clientelle. Tous les buveurs d'un autre âge se donnaient rendez-vous chez le père Lalouette. On y venait comme en famille; la masse des consommateurs s'y arrêtait peu : elle préférait les cabarets populeux et bruyants. Pour beaucoup de raisons, le vieux démocrate s'en tenait à ce cercle restreint. Il aimait ses souvenirs et sentait son cœur se réchauffer quand on les évoquait devant lui. Dans les grands jours, et quand toutes les tables étaient garnies, on aurait pu se croire au temps de la fédération ou à la fête de l'Être suprême. On en parlait comme si ces choses se fussent passées la veille. Lalouette y aidait de son mieux, et, allant d'un client à l'autre, il venait au secours des mémoires paresseuses par des détails qui les remettaient sur la voie.

Ce motif n'était pas le seul qui eût guidé le père Lalouette dans ce choix et maintenu les consignes sévères qui donnaient à son cabaret ce caractère exclusif. Après la mort de son fils, arrivée peu d'années auparavant, il avait recueilli chez lui Suzon Lalouette, qui restait orpheline. L'enfant avait grandi sous les yeux du vieillard; elle s'était épanouie comme un

bouton de rose. Elle avait alors dix-huit ans, et présidait au service de la maison. Rien de plus gracieux que son visage, rien de plus doux que son regard. C'était la fraîcheur et la santé même. Alerte et toujours gaie, elle allait et venait, souriant à tout le monde ; et si chaste pourtant, si naïve, qu'il était impossible de ne pas la respecter. On ne surprenait là ni le manége de la fille coquette, ni les ruses de la fille à marier. Suzon était heureuse de vivre, et cela se voyait sur ses lèvres rouges comme la grenade, dans ses grands yeux noirs qui brillaient sous ses longues prunelles, dans ses dents de perle, dans ses joues animées du plus bel incarnat, dans ses beaux cheveux châtains et dans un corsage qui trahissait des trésors à faire envie à un roi. Suzon était ainsi la fée du logis et en même temps la joie du vieux père Lalouette. Il en était fier et jaloux, et après la république il n'avait rien aimé autant que cette ravissante créature.

Le motif qui avait conduit Anselme dans cet obscur cabaret était des plus simples. On était au 14 juillet, et le vieux républicain avait choisi cet anniversaire pour prendre sa revanche du dîner du 20 mars. César Falempin, sa femme et leur neveu venaient donc de se réunir sous la tonnelle où Suzon et Lalouette leur faisaient les honneurs d'un copieux souper. Il était tard ; le cabaret avait vu peu à peu ses clients se disperser. Un air tiède et doux remplissait l'air et apportait sous cette voûte de verdure l'odeur des foins dont la campagne était semée. Pour faire honneur à ses hôtes, le père Lalouette tira du fond de sa cave des vins réservés pour les grandes occasions, et, sous leur influence généreuse, l'entretien s'anima. Anselme avait Suzon pour voisine, et ses charmes agissaient peu à peu sur lui. Elle, de son côté, n'était pas insensible à l'entrain de ce gros garçon et à ses manières réjouies. C'était une idylle populaire qui commençait : on sait qu'elles marchent très-rondement.

Il faut le dire à la louange du père Lalouette : quoiqu'il eût

choisi un anniversaire bien cher à son cœur, il n'en abusa point. Il ménagea César Falempin et glissa sur les souvenirs de la république. La conversation prit un autre tour. Il existait entre les convives de la tonnelle un intérêt commun, celui de la *Compagnie péninsulaire*. Toutes les épargnes des deux familles avaient été placées dans cette spéculation, et, depuis lors, Dieu sait quels songes dorés assiégeaient leur couche. Aussi les questions se succédaient-elles, et c'est à peine si Anselme pouvait y suffire. Il y perdit plus d'un coup de dent, et, pour la première fois, il ne parut pas regretter ce sacrifice. Anselme avait pris goût aux entreprises dans lesquelles il figurait ; il s'y était identifié. Poussé sur ce chapitre, il fut éloquent, intarissable. Il parla de l'avenir de la compagnie en termes hyperboliques, et versa du baume dans le cœur des deux vieillards.

Longtemps il parla seul, et l'auditoire ne se lassa point d'être bienveillant. Cependant, de tous les convives, Suzon était celui qui manifestait l'attention la plus soutenue. L'enthousiasme d'Anselme l'avait gagnée, et d'elle à lui régnait cette sympathie que communique seule la jeunesse. Ses yeux ne quittaient pas ceux de l'orateur ; et la chose alla si loin, que César Falempin poussa le coude du vieux démocrate.

— Lalouette, lui dit-il à l'oreille et de manière à n'être entendu que de lui seul, Lalouette, regarde donc ta Suzon.

— Eh bien? répliqua Lalouette.

— Elle dévore Anselme des yeux, dit César ; elle est prise, vieux, elle est prise.

Les deux vieillards n'avaient pas étouffé leurs voix avec assez de soin ; Suzon les entendit et prêta l'oreille.

— Eh bien, quand cela serait? dit Lalouette.

— Au fait, dit César, c'est assorti. Un joli couple, ma foi! On pourra voir.

— Je donne tout ce que j'ai à Suzon, dit Lalouette : deux mille francs! C'est sa dot.

— Et moi tout à mon neveu, répliqua Falempin ; après ma mort et celle de ma vieille, bien entendu.

— Eh bien, tope là, dit Lalouette.

— C'est fait, dit Falempin.

A ces derniers mots, Suzon ne put pas tout à fait se contenir; elle devint rouge comme une cerise.

IX

L'amour sur terre et dans les nuages.

Depuis qu'elle habitait Paris, Emma avait peu vu le monde, et ce qu'elle en connaissait ne lui inspirait qu'un médiocre désir de pousser plus loin cette étude. Ces mœurs d'emprunt où circule l'intrigue, ce langage banal dont la seule médisance rompt l'uniformité, cette politesse mensongère qui sert de vernis à l'indifférence, tout cela formait aux yeux de la jeune fille un spectacle plus nouveau qu'attrayant et qu'elle suivait sans le bien comprendre. Au sein de ces bruits et de ces joies, souvent elle se sentit mal à l'aise et comme dépaysée. Il lui semblait que ce n'était point là sa place, qu'elle y manquait d'air et de soleil. Silencieuse alors et pensive, elle se prenait à regretter les beaux horizons des Vosges, les plaines du Bassigny où se jouent les eaux de la Meuse et les prairies du château natal, bordées de pommiers en fleur.

Les jeunes filles qui grandissent dans l'atmosphère du monde s'y accoutument comme l'habitant des pays marécageux s'accoutume à la fièvre. C'est le résultat d'une assimilation lente et graduelle. Les mœurs sont encore pures, que déjà l'imagination ne l'est plus. Avec cette pénétration précoce qu'aiguise l'instinct de la curiosité, l'enfant a bientôt

tout deviné : un mot l'éclaire, une indiscrétion la met sur la voie. Vienne l'âge où il faudra la produire dans les salons, et elle y entrera de plain-pied, sans effort, sans embarras ; c'est un terrain qu'elle a étudié d'avance, dans le silence de ses rêves, et elle n'ignore rien de ce qu'il faut pour y marcher convenablement; par exemple, les airs affectés, les minauderies, l'esprit de ruse et de dissimulation. Heureuse quand son âme, souillée par quelques lectures furtives, ne s'est pas déjà composé tout un roman avec les lambeaux de ceux qui infestent l'intérieur des familles!

Un semblable noviciat avait manqué à l'élève de Muller : aucun souffle énervant n'avait terni la chasteté de ses pensées. Aussi demeurait-elle presque toujours étrangère à ce qui se passait à ses côtés, tantôt troublée de ce qu'elle entendait, tantôt confuse de n'y rien comprendre. Les hypocrisies, qui sont la monnaie courante des salons, indignaient sa loyauté ; les analyses somptuaires où se plaisent tant de femmes, lassaient sa patience.

En d'autres occasions, le cœur d'Emma avait à subir des épreuves plus rudes. Ce n'était plus alors de la surprise qu'elle ressentait, mais un profond sentiment de dégoût et de révolte. Autour d'elle, on parlait des affections et des liens les plus doux comme d'une marchandise. De divers côtés, on demanda sa main. D'obligeantes amies de la baronne s'obstinaient à vouloir la marier, et, comme elle témoignait de la répugnance :

— Vous avez tort, ma chère, lui disait-on, c'est un parti de 400,000 fr. Il y a, en outre, un million en espérance.

400,000 francs et un million, tout était là. Pas un mot sur les qualités du futur, sur son caractère, sur l'origine de sa fortune. 400,000 francs au contrat et un million en perspective, ces chiffres répondaient à tout. Quelquefois même, la personne chargée de la négociation ajoutait avec une cruauté charmante :

— Les parents sont bien vieux; le million ne se fera pas attendre. Ce sera alors 70,000 livres de rentes du côté du mari. Vous voyez, ma chère, que ce serait une folie que de refuser.

Chaque jour, Emma était en butte à ces observations. C'était un blond de 800,000 francs, ou un brun de 600,000 avec des pères, mères ou aïeux s'en allant vers la tombe. On comptait leurs jours, on les frappait avant l'heure, on allait jusqu'à fournir le détail de leurs infirmités. Ces abominables calculs ne se faisaient pas à demi-voix, mais tout haut, sans scrupule, sans pudeur. On ne s'en cachait pas devant des tiers; c'était une conversation toute simple, toute naturelle.

Emma avait de la peine à se contenir, tant ces odieux propos remplissaient son cœur d'amertume. Elle se contentait alors de couper court à l'entretien par des refus bien formels, bien péremptoires; et, quand on la vit si résolue, on lui fit grâce de ces persécutions. Ce qui lui donnait plus de force en cela, c'est qu'à son insu un sentiment de préférence remplissait son âme. Aux songes dont elle se berçait venait toujours se mêler le souvenir de Paul; la jeune fille restait fidèle aux goûts de l'enfant. Paul, mêlé au tourbillon de Paris, avait pu oublier les scènes de sa vie adolescente; Emma ne les oubliait pas ainsi. Elle s'était fait un idéal et voyait tout à travers ce prisme. Quand sa pensée retournait vers les paysages de Champfleury, elle avait le soin de les peupler de figures aimées. C'était Muller, cueillant quelques plantes pour son herbier, ou Paul se montrant sur la lisière du bois, le fusil sur l'épaule et en habit de chasse. Son cousin demeurait encore pour elle le Nemrod qu'elle avait suivi de l'œil le long des crêtes des Vosges : rien ne pouvait effacer ni altérer le charme de cette impression. Triste de l'existence qu'elle menait et du spectacle qui frappait sa vue, elle se réfugiait dans ce culte des souvenirs et s'y attachait en raison de ses désenchantements. Désormais cette âme si pure ne devait plus ap-

partenir au monde réel, elle entrait sans retour dans le pays des rêves.

Paul Vernon songeait aussi à sa cousine, quoique d'une manière moins éthérée. La beauté d'Emma eût suffi pour justifier ses hommages : cependant, l'esprit de calcul s'y mêlait déjà. L'exemple portait ses fruits, la contagion le gagnait. Il sentait peu à peu s'émousser chez lui le plus noble instinct de la jeunesse, le désintéressement, et prévaloir le plus funeste des mobiles, la spéculation. C'était une proie nouvelle pour le démon du siècle. Triste école que celle des gens d'affaires! Tout est affaire pour eux; l'opinion une affaire, la politique une affaire. Il n'est point d'acte dans la vie qu'ils ne soumettent à une évaluation, point d'événement, triste ou heureux, qu'ils ne traduisent en chances de bénéfices. Des chiffres partout, partout des calculs de hausse ou de baisse. Un attentat public, la mort imprévue d'un prince, affaires! Un coup de canon tiré, un outrage au pavillon, affaires! On agiote ainsi sur les catastrophes, et, quand on y gagne, il est bien difficile de les voir avec regret. Tel est le monde des gens d'affaires : rupture, invasion, désastres, tout leur est bon; ils joueraient sur le deuil de la nationalité et sur les ruines de la patrie.

Les symptômes de ce mal se manifestaient chez Paul : il se prenait à envisager le mariage comme une affaire. La fortune du général lui était connue; Emma devait en hériter. Toutes les conditions d'une alliance magnifique se trouvaient donc réunies : une femme charmante, plusieurs millions et un père au bord de la tombe. Sans cette auréole dorée, Paul aurait peut-être ressenti quelque goût pour sa cousine : Emma avait tant de naturel et de grâce! Mais, avec la prudence consommée qui distingue les enfants du siècle, il eût refoulé dans son cœur cette sympathie naissante, refusé un bonheur qui ne devait pas fleurir à l'ombre de la richesse. Heureusement le destin le servait à souhait : la fiancée était aussi riche

que belle ; il ne s'agissait plus que d'user de ses avantages et d'achever une conquête qui se présentait sous d'aussi brillants aspects.

Paul mit donc le cœur de sa cousine en état de siége; il avait ses entrées dans la maison et en profita pour multiplier ses visites. La baronne était absorbée par ses propres intrigues ; elle ne s'occupait que fort peu d'Emma. Muller seul veillait sur la jeune fille, et un tel Argus n'avait rien de terrible. Le bon Allemand possédait à fond toutes les sciences, excepté la science de l'amour. La nature avait peu de mystères pour lui, le cœur en avait beaucoup. Il fut donc facilement la dupe de Paul; au besoin, il eût été son complice. Le digne homme voyait Emma si heureuse de la présence de son cousin, qu'il se fût fait un scrupule de troubler le cours de cette affection naïve. Ces deux enfants restaient seuls au monde depuis que le général leur manquait. Muller savait d'ailleurs que cette alliance de famille était l'un des rêves du pauvre infirme, et cette pensée contribuait sans doute à endormir sa vigilance.

Emma et Paul se virent donc souvent et presque sans contrainte. L'Allemand était là, mais l'amour a un si ingénieux langage. Dès que Paul arrivait, un rayon de bonheur descendait sur le front d'Emma et ne s'en allait qu'avec lui. Ses yeux se chargeaient comme d'un voile, sa bouche se parait d'un sourire d'ange. Que d'attentions muettes, que de gestes charmants s'échangeaient entre eux et suppléaient à la parole! Aucun aveu n'a plus d'éloquence que cette communion silencieuse de l'attitude et du regard! Les cœurs se pénètrent ainsi d'une manière plus profonde et jouissent avec plus d'ivresse de leurs troubles secrets.

Paul s'efforça d'abord de rester maître de lui-même, de conserver le sang-froid de l'homme qui obéit plutôt au calcul qu'à la passion; mais il y avait dans la tendresse d'Emma quelque chose de si vrai, de si communicatif, qu'il se sentit, presque malgré lui, subjugué par cette grâce et entraîné par

les saintes émotions de la jeunesse. Son masque d'emprunt disparut; il aima de bonne foi. Les heures se passaient de la sorte, et l'on ne se quittait qu'avec la promesse de se revoir. Muller protestait parfois dans l'intérêt des études; il ne voulait pas que le travail souffrît de ces distractions. On employait alors la soirée à faire de la musique. Paul avait une voix étendue, mais peu exercée; il ne savait pas en ménager l'emploi. Emma devint son professeur, et remplit son rôle avec une gravité qui faisait sourire Muller. Après le chant venaient des lectures, puis des causeries sans fin sur Champfleury et les sites chers à leur mémoire.

Quand les beaux jours furent arrivés, on descendit au jardin, et l'on y poursuivit dans tous les sens de longues promenades. Emma s'y était réservé un carré pour ses fleurs favorites : dès lors on le soigna en commun. Parmi celles qui s'y épanouissaient, Emma avait une préférence; elle voulut que Paul la partageât. C'était une jolie pervenche, la pervenche de Madagascar. Chaque soir, avant de se séparer, la jeune fille choisissait de sa main l'une de ces fleurs, et la fixait elle-même à la boutonnière de Paul. Le lendemain, celui-ci ne manquait pas de reparaître avec la fleur de la veille : la pervenche, ainsi renouvelée, ne devait jamais le quitter; c'était un gage toujours présent et toujours nouveau. Emma tenait à ces petites superstitions de l'amour : c'était une âme croyante. Paul s'y prêtait avec grâce; cependant il n'y attachait pas une importance extrême. Un jour la fleur s'égara, et, pour la remplacer, il prit un camellia dans la jardinière qui ornait le salon de Granpré. C'était une circonstance si insignifiante à ses yeux, qu'il l'avait oubliée. Quand il reparut le soir à l'hôtel du faubourg du Roule, Emma se promenait avec Muller sous une allée de tilleuls; il y courut. De son côté, la jeune fille avait fait un mouvement vers son cousin; mais tout à coup elle s'arrêta comme frappée d'une découverte, pâlit et s'appuya sur le bras de son précepteur.

Ce changement, cette émotion furent si marqués, que Muller et Paul s'en aperçurent.

— Qu'avez-vous donc ? lui dirent-ils presque à la fois.

— Rien, rien, répondit Emma en cherchant à se maîtriser ; un éblouissement, un vertige. Ne vous en inquiétez pas.

Elle mit la main sur son cœur comme si elle eût voulu en étouffer les battements ; sa figure portait l'empreinte d'une vive souffrance. Peu à peu, pourtant, elle se remit, reprit ses airs d'ange, se montra plus douce et plus affectueuse que jamais. Tout ce qu'elle dit ce soir-là était d'une grâce adorable et d'un sentiment exquis. Seulement, cette grâce et ce sentiment semblaient frappés d'une mélancolie profonde, d'une amertume qui débordait. Par intervalles, elle regardait Paul avec une expression de douleur si grande, que celui-ci ne savait qu'en croire. Il y voyait l'indice d'une catastrophe prochaine, l'évanouissement de son beau rêve et la ruine de leurs amours. Ce malentendu se prolongea pendant plusieurs heures. Enfin, Paul alla au-devant d'une explication. Dans un moment où Muller était hors de portée et ne pouvait l'entendre, il se retourna vivement vers sa cousine ; et, d'un ton où perçait un peu de dépit :

— Qu'avez-vous donc, Emma ? lui dit-il.

La réponse de la jeune fille ne fut pas directe ; elle promena le regard sur son cousin ; et, l'arrêtant sur la fleur fixée à sa boutonnière :

— Vous y tenez donc bien ? lui dit-elle.

Paul porta les yeux vers son habit et y découvrit le camellia. Ce fut pour lui une révélation ; il tenait enfin le mot de l'énigme.

— Ça, dit-il, en détachant la malencontreuse fleur.

— Oui, répliqua-t-elle.

— Vous allez voir, dit Paul.

Le jeune homme prit le camellia, le jeta avec dédain et le foula sous ses pieds.

— Vous voyez maintenant si j'y tiens, ajouta-t-il. Donnez-moi ma pervenche, cousine, celle d'hier s'est égarée.

Emma ne fit qu'un bond vers ses fleurs chéries, cueillit la plus belle ; et, se penchant vers le jeune homme au point que leurs souffles se confondaient, elle lui dit d'une voix émue et tremblante :

— Paul, mon ami, merci. Quel bien vous m'avez fait !

Muller venait de les rejoindre : il s'approcha de son élève et lui prit la main :

— Eh bien, mon enfant, dit-il d'un accent affectueux, êtes-vous complétement remise ?

— Oui, bon ami, je vais mieux, tout à fait mieux, répondit la jeune fille, dont la figure était redevenue radieuse.

Le nuage s'était dissipé ; le ciel de leurs amours avait retrouvé son azur ; mais Emma avait trahi l'une des dispositions de son cœur. Elle était jalouse.

X

La perquisition.

Un souci grave semblait, depuis quelques mois, dominer la baronne Dalincour et éloigner d'elle toute autre pensée. Il fallait que son mari vécût assez longtemps pour que les actes où il aliénait sa fortune fussent valides. Les pouvoirs étaient donnés, mais la mort en entraînait la révocation et les rendait caducs. Quoique Granpré fût bien servi par les hommes qu'il employait, il n'existait aucun moyen de s'affranchir des formalités et des délais judiciaires. Les contrats de vente avaient été passés ; il ne s'agissait plus que d'épuiser les pouvoirs consentis et de donner quittance du vivant du général. Jusque-là tout conservait un caractère précaire.

On conçoit dès lors l'extrême importance attachée au sursis qu'Éléonore et Granpré demandaient à la mort. Leur tâche devenait d'autant plus difficile que, depuis l'oppression exercée sur sa volonté, le vieillard nourrissait des pensées de suicide. Une dernière lueur de raison semblait lui conseiller ce sacrifice, et plus d'une fois il avait appelé à son aide tout ce qui lui restait d'énergie afin de l'accomplir. Ses forces avaient seules trahi son dessein ; son bras refusait de lui rendre ce dernier service. La baronne, prévenue, fit redoubler de vigilance ; on écarta de la chambre du vieillard tout ce qui pouvait être converti en instrument de destruction. Désespéré, il voulut se laisser mourir de faim : on l'alimenta malgré lui, comme un enfant, en employant la violence. Douloureux spectacle que celui d'une cupidité implacable aux prises avec cette longue agonie ! Tout, jusqu'aux soins mêmes, y prenait un caractère odieux ; on ne ménageait la victime qu'afin de l'égorger d'une manière plus sûre.

C'est ainsi que le malade vécut quatre mois et arriva au jour fatal où la spoliation devenait définitive et irrévocable. Les délais judiciaires étaient expirés la veille, et Granpré avait dû signer le matin les quittances du prix. C'étaient deux millions dont l'héritière légitime allait être dépouillée au profit d'une marâtre. Une fois entre les mains de Granpré, la somme devait être dénaturée ; l'homme d'affaires avait tout préparé pour cela. Qu'on juge de l'impatience d'Éléonore dans le cours de cette matinée ! Son complice avait promis qu'à dix heures il serait là ; midi venait de sonner, il ne paraissait pas encore. Lasse d'attendre dans le salon, la baronne avait gagné le vestibule, d'où l'œil plongeait sur la porte cochère de l'hôtel. Elle s'y promenait d'un pas saccadé, prêtant l'oreille aux moindres bruits et se rapprochant par intervalles de la vitre qu'elle frappait de ses ongles inquiets.

— C'est incroyable, disait-elle, incroyable ! deux heures de retard ! A quoi songe donc Granpré ? Pourvu que l'acquéreur

n'ait pas élevé quelque chicane. Oh! ajouta-t-elle avec une exaltation sombre, être si près du but et ne pas le toucher! J'en mourrais.

Un roulement sourd se fit entendre au moment où elle achevait ces paroles, et devint de plus en plus distinct. César Falempin parut sur le bord de sa loge et écouta. L'habitude qu'il avait des mouvements de la rue permettait au vigilant concierge de distinguer ceux où l'hôtel était intéressé; rarement il se trompait là-dessus. A la manière dont il se dirigea vers les battants de la porte, la baronne comprit qu'un visiteur arrivait.

— C'est lui, dit-elle avec une joie pleine d'emportement.

C'était en effet Granpré, qui gravit le perron d'un pas tranquille et donna des ordres à son valet avec son sang-froid ordinaire. Éléonore avait peine à se contenir.

— Mais arrivez donc, s'écria-t-elle en le prenant par le bras aussitôt qu'il fut à sa portée, arrivez donc. Voici deux heures que je me meurs d'inquiétude. Est-ce achevé?

— Oui, ma déesse, répondit Granpré en l'entraînant d'une façon familière vers le lieu habituel de leurs conférences; oui, c'est achevé, soldé, liquidé. Deux millions en billets de banque! Une véritable avalanche de papier-monnaie! J'ai cru que je n'en viendrais jamais à bout : ô le beau bordereau!

— Enfin, s'écria Éléonore dont l'œil s'animait à ces détails, je suis donc riche!

— Nous sommes riches, dit philosophiquement Granpré. On l'est avec deux millions.

La baronne se promenait à grands pas dans le salon, ivre de cette idée qu'elle avait une fortune et qu'elle allait être libre. Elle échappait à la pauvreté qui un instant avait plané sur son avenir; elle n'était plus exposée ni à déchoir ni à descendre. Sa vanité était satisfaite au prix d'un crime : elle oubliait le moyen pour ne voir que le résultat. Depuis longtemps Éléonore ne comptait plus avec sa conscience; le succès jus-

tifiait tout à ses yeux. Quant à Granpré, de tels événements rentraient dans les habitudes de sa vie; seulement les choses avaient lieu cette fois sur une magnifique échelle. Les deux conjurés savouraient donc leur triomphe, et ressentaient ce secret orgueil qui s'attache à une partie bien conduite et bien jouée. Ce fut la baronne qui, la première, rompit le silence; elle venait de se remettre sur la voie d'un projet qu'elle avait ajourné par calcul, et dans le seul but de ménager la frêle existence du général :

— Granpré, dit-elle en se retournant vers son complice, ce n'est pas tout : il reste encore 300,000 francs à retrouver.

— 300,000 francs! répliqua l'homme d'affaires étonné : où donc cela, Éléonore?

— C'est mon secret, dit la baronne, je vous le dirai tout à l'heure. La demande que je vous adresse d'abord, Jules, est celle-ci : Faut-il les laisser, oui ou non, à l'héritière ?

— Laisser 300,000 francs quand on peut les prendre ! s'écria Granpré. Où donc avez-vous la tête, ma chère?

— N'est-ce pas assez des deux millions? dit la baronne.

— Ma reine, reprit Jules avec solennité, si nous devons donner dans le sentiment, je quitte la partie : on ne perd les empires que comme cela. Écoutez donc, le cas est grave. Un double million de moins dans une succession, cela n'arrive pas tous les jours. La justice pourrait y regarder de près. S'il ne reste rien, absolument rien à la petite, il n'y a pas à craindre qu'on nous inquiète. L'argent est le nerf de la guerre et l'aiguillon des procureurs. Tous les gens de loi trouveront alors sa cause insoutenable. Si, au contraire, elle a 300,000 francs, gare à la procédure! Vous verrez arriver le papier timbré de tous les coins de l'horizon. L'orpheline aura pour elle dix jurisconsultes, vingt avoués, trente avocats, quarante huissiers. On prouvera par exploits, requêtes et plaidoiries, que nous avons dépouillé l'innocente, et il nous faudra lever à notre tour un régiment de robes noires pour rendre manifeste la

pureté de nos intentions. Tout cela, pourquoi? Par notre faute. Au moyen de quoi? Au moyen des 300,000 francs que nous aurons généreusement dédaignés. Croyez-moi, ma chère, c'est fournir des verges pour se faire battre.

Pendant que son interlocuteur se livrait à cette sortie, assaisonnée de gestes expressifs, la baronne semblait réfléchir profondément; elle répondit enfin :

— Soit, Granpré; mais, comment faire? Les 100,000 écus sont cachés dans la chambre du général.

— Dans sa chambre?

— Oui, Granpré; ils y sont, j'en suis sûre; c'est la somme que vous ne retrouviez pas dans vos comptes.

— En effet, répliqua l'homme d'affaires, il manquait 300,000 francs; c'est le chiffre exact.

— Ils sont chez le général, dit Éléonore en insistant; il les gardait comme sa réserve.

— Mais voyez donc, reprit l'habitué de la Bourse presque scandalisé : le général qui se méfiait de nous! Si c'est croyable!

— Cela est, dit la baronne.

— Eh bien, ma chère, continua Granpré, il faut l'en punir; il faut lui enlever son trésor, à ce dragon des Hespérides. 100,000 écus de moins dans les mains de l'ennemi, 100,000 écus de plus dans les nôtres : c'est un double avantage. Il n'y a pas à balancer.

— C'est une crise, dit Éléonore pensive.

— Bah! A présent, répliqua Granpré avec un odieux sang-froid, que risquons-nous?

Ces mots réveillèrent les instincts cupides de la baronne; elle se leva l'œil animé, l'air résolu, et, s'emparant du bras de Granpré avec une énergie virile, elle l'entraîna vers la porte :

— Venez, s'écria-t-elle : les 100,000 écus fussent-ils aux enfers, nous les trouverons; venez, vous dis-je.

Ils quittèrent le salon et franchirent ensemble l'escalier qui conduisait à la chambre du général. Le vieillard était seul, les

valets l'avaient quitté pour quelques instants; il reposait dans son fauteuil, près de la fenêtre ouverte. L'air était brûlant; une vapeur lourde remplissait l'atmosphère. L'attitude du malade indiquait un affaissement profond; le corps semblait replié sur lui-même, et la tête retombait sur les épaules comme sans force pour se soutenir. Rien de plus effrayant que ce visage où la mort avait jeté ses tons livides : sans le souffle qui s'exhalait péniblement de la poitrine, on eût pu se croire en face d'un cadavre. L'immobilité était complète. Le moribond avait vu peu à peu s'affaiblir ce qui lui restait d'intact; la paralysie gagnait un membre après l'autre, et resserrait chaque jour dans un cercle plus étroit l'action des organes vitaux. Triste supplice que celui où la vie quitte l'homme en détail, et où les facultés se brisent une à une! Mieux vaut un coup de foudre que cette décomposition lente: on meurt entier, du moins. Ce bonheur fut refusé au général Dalincour. Que de fois il dut regretter, durant cette longue agonie, de n'avoir point eu l'Elster pour tombeau, ou pour linceul les neiges de la Courlande! Son accablement était si grand, qu'il ne s'aperçut point de l'entrée de la baronne et de son complice. A peine put-il lever les yeux sur sa femme quand celle-ci se plaça devant lui, sombre comme le génie du mal, inexorable comme les dieux de l'Érèbe. Granpré restait en arrière et hors de sa vue, comme s'il eût obéi à une répugnance instinctive. Éléonore prit la main du vieillard, et, s'efforçant de donner à sa voix des inflexions caressantes :

— Mon ami, dit-elle, comment vous trouvez-vous aujourd'hui? Ce temps lourd ne vous fatigue-t-il pas?

Le baron resta immobile: on eût dit une statue de marbre.

— On a eu tort, ajouta sa femme, de laisser ces croisées ouvertes: la chaleur est intolérable. Voulez-vous que j'abaisse les stores pour diminuer l'éclat du jour?

Même silence, même impassibilité. Évidemment ces petites attentions manquaient leur effet. Éléonore était trop fière

pour pousser plus loin ce rôle; elle abandonna la main de son mari, et la laissa retomber sur le fauteuil comme un objet inerte; puis, se penchant vers son oreille :

— Général, dit-elle, je ne vous obséderai pas longtemps, soyez tranquille. Il vous faut du repos, je le sais; ma présence ne s'éternisera pas. Seulement, il est une affaire sur laquelle seul vous pouvez nous donner quelques éclaircissements; une affaire, entendez-vous, ajouta-t-elle en élevant la voix pour que l'éclat du son vînt au secours de la paresse de l'organe.

Le vieillard n'en restait que plus affaissé et plus silencieux. Éléonore continua d'une voix ferme :

— Général, il s'agit d'une somme importante qui vous a été dérobée : 300,000 francs. Il est bien essentiel que vous disiez ce que vous en savez : on peut accuser votre entourage, on peut exercer des poursuites; vous taire serait une mauvaise action.

A mesure que la baronne expliquait le motif de sa visite, son accent devenait plus dur, son geste plus impérieux; elle rentrait dans les conditions de sa nature violente et emportée. Cependant, le vieillard gardait toujours l'insensibilité de la pierre. Éléonore fit un nouvel effort :

— Vous avez tort, ajouta-t-elle, de ne pas tenir compte de ma prière, de me refuser une explication. C'est par un reste d'égards que j'en agis de la sorte : si vous m'y forcez, je trouverai d'autres moyens.

En même temps, elle se tourna vers Granpré, et lui dit avec une pitié qui avait quelque chose de farouche :

— C'est un bloc de grès; nous n'en tirerons rien.

La présence d'un tiers sembla faire impression sur le malade; il lui échappa un mouvement imperceptible, mais si rapide, qu'il ne fut point aperçu des deux complices. L'impatience d'Éléonore était au comble : elle se mordait les lèvres au point d'en faire jaillir le sang, et frappait le bois du fau-

teuil avec une sorte de rage. Elle n'avait pas compté sur cette inertie; ses calculs étaient en défaut. Aussi s'éleva-t-elle promptement jusqu'au ton de la menace :

— Général, dit-elle, jusqu'ici j'ai usé de ménagements; maintenant, je vais parler en maître. Voulez-vous nous dire ce qu'est devenue cette somme?

Un frémissement passa sur la figure du vieillard.

— Non! ajouta la baronne; eh bien, je le sais; elle est ici, dans cette chambre. Vous voyez bien qu'il n'y a plus rien à cacher, que votre secret est découvert. Parlerez-vous enfin?

La seule réponse du malade fut un tremblement convulsif qui agita ses membres. Il se ramassa dans un coin du fauteuil, et abrita sa tête sous des coussins, comme s'il eût voulu se dérober au fatal ascendant qui pesait sur lui.

— Où est la somme? s'écria Éléonore, en lui reprenant le bras et l'agitant avec violence.

Le vieillard souffrit sans se plaindre, comme un martyr. On eût dit que cet anéantissement était chez lui l'effet du calcul plutôt que l'effet de la maladie. Peut-être lui vint-il une de ces inspirations sublimes qui visitent, à la dernière heure, les intelligences les plus délaissées; peut-être songeait-il à sa fille et puisait-il des forces dans cette pensée. Cependant la baronne n'était pas femme à quitter la partie sans obtenir une satisfaction :

— Décidément, dit-elle, on ne peut rien tirer de vous; soit, monsieur, on se passera de votre concours. La somme est ici, cachée dans quelque partie de cette chambre; nous allons la fouiller, et elle ne nous échappera pas. Donnez-moi toutes les clefs.

En disant ces mots, elle dirigea la main vers le malade, et lui arracha la clef de son secrétaire, qu'il portait habituellement sur lui; puis, se tournant vers son complice :

—Granpré, dit-elle, à l'œuvre sur-le-champ! C'est une visite domiciliaire qui commence; je n'en aurai pas le démenti.

Ces paroles, ces gestes, ces actes eurent enfin la vertu de tirer le vieillard de sa stupeur. En se retournant, il aperçut l'homme d'affaires, et cette vue acheva de lui imprimer une secousse presque galvanique. Il se mit sur son séant, et arrêta sur Granpré des yeux qui semblaient peu à peu s'agrandir et sortir de leurs orbites.

Cependant, Éléonore ouvrait les armoires en sondait les profondeurs, bouleversait tout ce qui lui tombait sous la main, avec l'espoir de rencontrer enfin l'objet de ses recherches. Granpré aurait voulu l'aider dans cette perquisition ; mais il était presque tenu en échec par les regards foudroyants du général. Cet homme, qui avait un pied dans la tombe, semblait s'être ranimé tout à coup en présence de l'objet de ses haines. Granpré cherchait en vain à se mettre à l'abri de ces yeux irrités : le général le suivait partout et s'attachait à lui comme à une proie.

Cette scène se prolongea pendant quelques minutes sans changer de caractère. L'habitué de la Bourse était un garçon sans préjugés; il avait même une certaine bravoure fanfaronne, et pourtant l'œil de ce vieillard le pénétrait d'un effroi involontaire : sa résolution habituelle l'abandonna.

— Éléonore, dit-il en se rapprochant de la baronne; assez pour aujourd'hui ; nous y reviendrons.

— Qu'est-ce à dire, monsieur, répliqua aigrement celle-ci ; vous vous lassez déjà ?

— Nous y reviendrons, vous dis-je, ajouta l'homme d'affaires ; j'ai trouvé un moyen plus sûr. Venez, venez.

En même temps il conduisit doucement Éléonore vers la porte. L'œil du général l'y suivit et ne l'abandonna que lorsqu'il fut hors de sa portée. Granpré sortit de cette chambre si bouleversé, qu'il eut toutes les peines du monde à cacher son émotion quand il se retrouva seul avec la baronne. Le soir, le valet de service auprès du général vint le déshabiller et le mettre au lit. Il roula, comme il le faisait d'habitude, le grand

fauteuil où il reposait jusqu'aux abords de l'alcôve. Le malade paraissait moins souffrant qu'à l'ordinaire. Il se laissa coucher et parut s'endormir presque aussitôt. Le valet se retira sans bruit et prit le chemin de l'office. Au moment où il descendit les escaliers, il crut entendre glisser sur le parquet un bruit semblable à celui des roulettes d'un fauteuil. Il prêta l'oreille; mais le bruit ayant cessé, il se crut le jouet d'une illusion et passa outre.

XI

L'oraison funèbre de César.

Le lendemain, à l'heure où les gens de la baronne commençaient leur service, il se fit un grand bruit dans l'intérieur de l'hôtel. Les valets erraient dans les escaliers comme des âmes en peine, ne sachant à quoi se résoudre et secouant la tête avec tristesse quand ils se rencontraient. Une catastrophe était peinte sur tous les visages, mais personne n'osait en porter la nouvelle aux maîtres de la maison. Enfin une des femmes d'Éléonore entra dans la chambre à coucher où elle reposait, et d'une voix qu'étouffaient la peur et l'émotion :

— Madame, madame, dit-elle, le général est mort!

Ces mots n'étaient pas achevés, que la baronne se trouvait sur pied, et s'habillant à la hâte :

— Qu'on aille chercher des secours, disait-elle d'un ton bref. Envoyez Falempin chez le docteur; qu'il prenne le cabriolet pour aller plus vite. Allez, je vous suis!

Quelques minutes après, Éléonore se trouvait en face du lit où le baron avait exhalé son dernier soupir. Elle s'approcha du cadavre, il était froid; la mort devait remonter à plusieurs

heures. Le docteur vint peu d'instants après et ne fit que confirmer le triste événement : une dernière crise avait enlevé le malade. Emma, attirée par le bruit, descendit à son tour; et, à la vue des restes de son père, elle poussa un long cri de douleur et tomba dans un évanouissement profond. César Falempin la reçut dans ses bras et l'arracha à cette scène déchirante. Le vieux soldat fondait en larmes, les valets eux-mêmes ne pouvaient se défendre d'une vive émotion. La baronne seule resta l'œil sec, la physionomie calme; elle donna ses ordres avec la même présence d'esprit et fit défendre sa porte pour tout le monde, excepté pour Granpré.

La journée entière s'écoula dans les préparatifs des obsèques. On régla le cérémonial, on fit prévenir les compagnons d'armes du défunt. César avait pris la direction de l'affaire ; il se multipliait pour faire face à tout. L'idée qu'il pourrait manquer quelque chose aux funérailles de son général lui donnait des ailes : il voulait épuiser le programme des honneurs militaires et des pompes civiles. La chambre des pairs, la chancellerie de la Légion d'honneur, l'infanterie, la cavalerie, tout devait figurer au convoi, sans compter les discours d'adieux et la poudre brûlée sur la tombe.

— Le général a passé l'arme à gauche avant moi, disait le vieux soldat ; c'est un tort qu'il a eu : il m'empêche d'aller lui préparer les logements. N'importe, ajoutait-il, il ne faut pas, Falempin, garder rancune à un chef; probablement il n'y a pas de sa faute. La mort est comme le boulet, elle ne dit pas : gare ! Les uns plus tôt, les autres plus tard ; en fin de compte, chacun rejoint le corps. Et dire qu'avant trente ans il n'en manquera pas un seul, là-bas, de la grande armée ! Quel coup d'œil ! quel alignement ! Je vois ça d'ici. Penser que l'empereur y sera, avec son petit chapeau, et mon général aussi ! Mille carabines ! je voudrais déjà y être.

Cependant, au milieu de ces réflexions philosophiques, un trouble vague remplissait l'esprit de Falempin. Il se souvenait

de la mission assez délicate que son général lui avait confiée et ne songeait point sans inquiétude aux moyens d'exécution. Ce n'est pas qu'il reculât; il avait promis, et aucune puissance au monde n'aurait pu empêcher Falempin de tenir ses promesses. Seulement, il trouvait l'aventure hasardeuse; qu'il réussît ou échouât, il avait peur qu'elle ne fût prise en mauvaise part. S'emparer de 100,000 écus cachés dans la chambre d'un mort, le cas était grave et n'entrait pas dans les habitudes du vieux sergent. Aussi demeura-t-il placé, durant tout le jour, sous l'empire de cette préoccupation. Ce ne fut que le soir et assez tard qu'il se décida : voici comment. Une femme dont la profession était d'ensevelir et de veiller les morts devait passer la nuit auprès des restes du général. César déclara qu'il voulait partager ce devoir pieux, et qu'il ne quitterait plus son maître qu'au moment de l'adieu suprême et sur le bord de la tombe. Comme on le pense, personne dans l'hôtel ne lui envia cet honneur, et il put s'installer dans la chambre du défunt n'ayant pour témoin que la vieille femme qui préparait le suaire.

Le premier mouvement de Falempin fut de se rapprocher de celui qu'il avait servi avec tant d'affection et de zèle. La longue maladie du général avait tellement altéré ses traits, que la mort n'y avait pas laissé une empreinte profonde. Peut-être même régnait-il sur cette tête inanimée une expression de sérénité amenée par la fin de la souffrance. Une circonstance seule attira l'attention de Falempin : c'est la pose du bras, qui semblait se roidir du côté des parois de l'alcôve. Il en résultait une contorsion à laquelle le vieux soldat chercha à remédier. Prenant la main du mort, il la ramena avec ménagement le long du buste, et essaya de l'y fixer par une pression douce et continue. Tant qu'il contenait le membre rebelle, César obtenait quelque succès; mais sitôt qu'il l'abandonnait à lui-même, le bras se déployait de nouveau et reprenait sa première position. A diverses fois, Falempin recommença la

même manœuvre sans pouvoir arriver à ses fins. L'ensevelisseuse le regardait faire avec l'insouciance qui naît d'une longue pratique des choses; enfin, elle crut devoir s'en mêler.

—Ne vous obstinez pas, dit-elle, monsieur César! vous n'en viendriez pas à bout. C'est plein de caprices, un mort. Ça vous prend des libertés par-ci, des libertés par-là. Il leur faut leurs aises à ces messieurs.

— Ce bras ne peut pourtant pas rester dans cette position, la mère, dit Falempin en faisant un nouvel effort.

— Je m'en charge, répliqua la vieille femme. Allez, ça nous connaît: sitôt que nous y mettons la main, tout ce monde devient souple comme un gant. Si on écoutait leurs fantaisies, on n'en pourrait pas ensevelir un seul.

— C'est pourtant étrange, se dit Falempin, voyant le bras se roidir encore comme si les muscles eussent conservé tout leur jeu.

— Attendez, attendez, dit la vieille, nous y voici; donnez-moi seulement un coup de main, monsieur César.

Le suaire était achevé; il ne s'agissait plus que d'envelopper le cadavre et de l'assujettir. Falempin aida l'ensevelisseuse dans cette triste tâche, y apportant les mêmes soins, le même respect que si le général eût été vivant.

Ce travail se prolongea fort avant dans la nuit et absorba le sergent au point de lui faire oublier l'objet essentiel de sa veillée. Quand tout fut achevé, cette pensée lui revint. Le temps s'écoulait; dans quelques heures cette occasion précieuse lui échappait sans retour. Un seul témoin le gênait; mais comment l'éloigner?

César était plus intrépide qu'ingénieux; il se creusa le cerveau, rien ne vint. Le soldat aurait mieux aimé avoir une redoute à emporter; la besogne lui eût paru moins rude. Enfin, il s'arrêta sur une combinaison lumineuse, dernier effort de son génie; et, s'approchant de l'ensevelisseuse, qui sommeillait sur le grand fauteuil du général, il ajouta:

— Dites donc, la mère, le travail doit vous avoir porté sur l'estomac. Si vous alliez prendre un bouillon à l'office?

— Un bouillon, à deux heures après minuit, répliqua la vieille en souriant; on voit bien que vous ne connaissez pas les habitudes des grandes maisons. Un peu qu'on chaufferait si tard les fourneaux pour le pauvre monde. Ils sont trop grands seigneurs, vos laquais!

Falempin comprit qu'il avait commis une gaucherie; il n'insista pas. Un autre espoir lui restait, c'est que la vieille s'endormît assez profondément pour lui laisser quelques minutes de liberté. Il n'en fallait pas davantage pour ouvrir l'armoire, s'emparer du dépôt et venir reprendre sa place auprès du mort. Il essaya donc de cette tactique, et d'abord elle sembla lui réussir. L'ensevelisseuse s'assoupit avec une facilité extrême et parut bientôt plongée dans un sommeil profond. César, alors, se leva avec mille précautions, de manière à ce qu'aucun bruit ne trahît ses mouvements. Il marcha sur la pointe des pieds et retint jusqu'à son souffle. Un moment il crut au succès; mais à peine avait-il fait deux pas, que la vieille se réveilla en sursaut et secoua la tête comme quelqu'un qui chasse un mauvais rêve.

— Allons, se dit Falempin, j'aurai de la peine à venir à bout de cette sorcière. Elle a le diable au corps.

Il recommença le même manége, toujours avec aussi peu de chance. A bout d'expédients, il retomba alors sur son siége comme un homme découragé. La lampe jetait sur la figure du mort des lueurs blafardes, et toute cette pièce respirait une mélancolie sombre. Falempin se sentit gagné par une amertume, qui peu à peu s'élevait jusqu'à l'exaltation. Il se tourna du côté de l'ensevelisseuse, qui s'assoupissait de nouveau :

— Savez-vous, la mère, ce qu'a été cet homme? dit-il en la secouant par le bras; un brave que l'Empereur a distingué entre mille. Et quand l'Empereur distinguait un homme, il fallait que ce fût un lapin. Il l'a décoré de sa main; celui-là

ne les jetait pas, les croix. Il l'a poussé de grade en grade jusqu'à la graine d'épinards. La graine d'épinards! De son temps, n'y arrivait pas qui voulait. Il fallait autre chose que des services d'antichambre, entendez-vous?

— Oui, oui, répondit la vieille femme, qui prenait peu à peu de l'intérêt à ce récit.

— Je barbote, pensa Falempin ; elle ne s'en ira pas, si je l'amuse.

L'ensevelisseuse semblait attendre la suite de ces faits héroïques. Le vieux sergent se vit entraîné malgré lui.

— Tel que vous le voyez, la mère, poursuivit-il, il était à Marengo, avec le corps de Victor, au premier rang, l'épée à la main. Je n'ai jamais vu un plus bel homme sur le champ de bataille. Ses yeux lançaient du feu; il animait le soldat comme personne. J'étais là avec lui; nous nous battîmes pendant quatre heures, un contre dix. Quels hommes! quels hommes! le moule s'en est perdu. Et penser qu'il est mort dans son fauteuil! qui nous l'eût dit il y a quarante ans?

— Hélas! oui, qui l'eût dit? répliqua la vieille femme, qui trouvait le moyen d'être à la fois à son sommeil et à l'entretien.

— Je n'en viendrai pas à bout, se dit Falempin; elle ne quittera pas la place. Il me prend des envies de la hacher et de la mettre en bocal. Mon pauvre général! ajouta-t-il tout bas et les larmes aux yeux, le ciel m'est témoin que je fais ce que je puis pour vous obéir; mais, vous le voyez, le guignon s'en mêle. Mon général, ne m'en veuillez pas trop dans l'autre monde, et donnez-moi un petit coup d'épaule, si ça ne vous dérange pas.

— Qu'y a-t-il? dit la vieille femme en se penchant vers le concierge.

— Il y a que j'ai de terribles démangeaisons de t'étrangler, pensa Falempin.

— C'est bien intéressant ce que vous dites, monsieur César; continuez donc, reprit la vieille.

Cette attitude exaspérait Falempin.

L'aube commençait à couvrir le ciel d'un voile laiteux; quelques bruits se faisaient entendre aux abords de l'hôtel, et les ouvriers allaient bientôt envahir la chambre du mort pour commencer les préparatifs des obsèques. Le vieux soldat était en proie à une agitation fiévreuse; les yeux attachés sur le visage de son général, il semblait lui demander un conseil, une inspiration, et lui parlait comme si cette scène n'eût point eu de témoin.

— Adieu, général, lui dit-il, c'est la première fois que nous n'emboîtons plus le pas de la même manière. Nous étions tous deux à Austerlitz, à Iéna, à Essling, à Wagram, à Ulm, à Eylau, à la Moskowa; nous avons fait toutes nos campagnes ensemble. C'est la première que vous faites sans Falempin; je me plais à croire qu'elle sera heureuse. N'empêche, général, qu'il vous manquera quelqu'un à vos côtés. Vous avez reçu un biscaïen à la Bérésina, moi un éclat d'obus à Smolensk. Quand il y avait une balle pour vous, j'étais sûr que la mienne n'était pas loin. Ça a toujours marché ainsi. Vous avez été fait maréchal de camp à Leipzig; l'empereur m'a tiré la moustache après l'affaire de Lobau. L'un vaut l'autre, ou bien c'est vous qui me devez du retour. Adieu, mon général; et si cette ancienne n'était pas là, je vous en dirais bien d'autres.

—Qu'avez-vous donc, monsieur César? dit l'ensevelisseuse, frappée de la chaleur que le militaire mettait dans ses paroles; vous avez l'air tout bouleversé.

— Il y a, murmura Falempin, que je voudrais te voir aux cinq cent mille diables! Voilà ce qu'il y a.

Le jour se faisait peu à peu; les objets devenaient plus distincts. Le sergent s'était jeté sur un petit canapé, et de là, plongé dans un muet désespoir, il ne perdait pas de vue le lit mortuaire. Le pauvre homme avait épuisé les ressources

de son imagination, et tout l'avait trahi ; il en était arrivé au point de ne pouvoir tenir sa promesse. Cette perspective lui était intolérable ; il sentait qu'il n'y survivrait pas. Aussi s'agitait-il d'une manière convulsive sans savoir à quoi se résoudre ni qu'essayer encore. On s'éveillait dans la maison ; on allait et l'on venait. Ce fut alors que la Providence vint en aide à cette âme malheureuse. Ce qu'il avait poursuivi à l'aide de tant d'infructueux efforts devait lui arriver de la manière la plus naturelle du monde. Son découragement, parvenu au plus haut période, l'absorbait tout entier, quand il sentit une main se poser sur son épaule. Il se retourna : c'était son cauchemar, l'ensevelisseuse.

— Monsieur César, dit-elle de sa voix la plus douce.

— Qu'est-ce ? répondit-il de fort mauvaise humeur.

— Mon Dieu, rien, monsieur César ; peu de chose, du moins, dit la vieille femme.

— Encore ! reprit Falempin de plus en plus bourru.

— C'est que, voyez-vous, ajouta-t-elle, quand on a passé la nuit comme ça, une nuit toute blanche, on a le cœur sur l'eau.

— Eh bien, après ? dit Falempin.

Ces réponses brèves et sèches n'étaient pas fort encourageantes ; cependant la vieille femme aborda résolûment le point délicat.

— Il y a du monde à l'office, dit-elle ; je vais voir de me garnir mon pauvre estomac. Dix heures de veillée, jugez donc !

Le ciel se fût entr'ouvert aux yeux de Falempin, qu'il n'aurait pas été inondé d'une joie plus vive. Il se leva comme si un ressort l'eût fait mouvoir, et, prenant la vieille femme par le bras :

— Eh ! que ne parliez-vous plus tôt, la mère ?

— Ça vous est donc égal de rester seul avec le mort ? dit-elle.

— Pour qui me prenez-vous ? dit Falempin. Un soldat !... Allez ! allez !

— C'est qu'il y a des gens qui craignent ça, ajouta la vieille femme.

— Des pleutres ! s'écria le sergent. Allez donc, la mère ! allez donc ! et soyez tranquille.

En disant ces mots, il la conduisait vers la porte, et, pour mieux s'assurer qu'elle descendait réellement à l'office, il l'accompagna jusque sur le palier ; puis, revenant dans la chambre et s'y voyant seul, il joignit les mains, et, comme si l'on eût enlevé un poids de dessus sa poitrine :

— Enfin ! dit-il, enfin ! ! !

En même temps, il s'élança vers l'armoire, l'ouvrit sans bruit, et, poussant le ressort secret, il mit l'intérieur de la cachette à découvert et y plongea la main. Qu'on juge de sa stupéfaction : la place était vide ! les billets de banque avaient disparu.

— Envolés les oiseaux ! s'écria-t-il. Dieu du ciel ! quel coup de foudre !... Décidément, il y a un sort jeté sur cette maison.

XII

Les amours de Suzon.

On se souvient du petit complot qu'avaient tramé ensemble, sous la tonnelle du cabaret des Thernes, le père Lalouette et César Falempin. L'événement servait les deux vieillards. Les choses semblaient s'arranger d'elles-mêmes. Anselme trouvait Suzon fort à son gré ; il aimait ses allures vives, l'éclat de ses yeux noirs, la fraîcheur de son teint et le sourire

toujours éclos sur ses lèvres vermeilles. Suzon était l'image de la santé et du bonheur, Anselme savait apprécier ces deux avantages. Une ménagère toujours alerte, toujours gaie, représentait à ses yeux une maison où le médecin aurait peu à faire et où l'argent s'emploierait plutôt en aloyaux qu'en ordonnances. C'était, pour le gros garçon, une perspective pleine d'attraits. Suzon était, d'ailleurs, une cuisinière fort experte : Anselme avait pu en juger. Enfin, pour couronner la question de convenance, César Falempin et le père Lalouette s'étaient expliqués de la manière la plus catégorique. Deux mille francs de dot à la jeune fille, trois mille francs de legs au jeune homme, le tout en actions de la *Compagnie péninsulaire*, c'est-à-dire en voie de progrès, tels étaient les termes du contrat.

Anselme n'eût pas changé sa position pour celle d'un prince. Aussi le voyait-on prendre le chemin des Thernes toutes les fois que ses fonctions lui laissaient un peu de liberté. Suzon avait l'habitude et presque le pressentiment de ces visites. Quand l'heure était arrivée, son service s'en ressentait ; elle allait et venait, en proie à une impatience qu'elle ne pouvait vaincre, paraissait souvent sur la porte du cabaret, et de là plongeait au loin le regard, comme si elle eût cherché quelqu'un, entre les grands arbres du boulevard extérieur. Avait-elle reconnu celui qu'elle attendait, elle rentrait à l'instant, effarouchée et distraite, et se remettait à la besogne avec une ardeur qui servait de masque à sa confusion. Le vieux Lalouette examinait ce manége avec une joie d'enfant et se gardait bien de le troubler. Il était heureux de voir Suzon heureuse ; ces amours le charmaient ; il y réchauffait son cœur comme au dernier rayon de soleil promis à sa vieillesse. Anselme passa ainsi plus d'une soirée sous le même toit que Suzon. La jeune fille se partageait entre sa clientèle et son futur, tandis que le grand-père tenait tête au jeune homme et décachetait en son honneur une bouteille de vin

vieux. On causait de l'avenir, des petits détails du ménage ; et Suzon, quoique absorbée en apparence par le mouvement du cabaret, avait toujours une oreille à l'entretien.

Ce qui en faisait le principal aliment, c'était les chances que présentait la *Compagnie péninsulaire*. Mieux que personne, Anselme se trouvait au courant des mouvements de l'entreprise ; il connaissait les fluctuations de la Bourse et ne manquait pas d'en informer les deux intéressés. Les actions n'avaient pas fléchi ; on négociait à raison de trente et quarante francs de prime de simples promesses d'actions, c'est-à-dire la chose du monde la plus éventuelle, la plus aléatoire. Le père Lalouette était d'un naturel crédule ; cependant, un tel vertige lui donnait à penser.

— Si nous vendions, mon fils, disait-il à Anselme ; la dot serait rondelette à présent. Qu'en dis-tu ?

— Vendre ! père Lalouette, répliquait le jeune homme avec feu ; en voilà une idée de l'autre monde ! Vous voulez donc nous faire manquer notre fortune ?

— Mais non, mais non, répliquait le vieillard ; seulement j'ai peur, vois-tu. En l'an II de la république, j'avais pour mille écus d'assignats ; c'était notre fortune, je la gardais soigneusement. Sais-tu ce que j'achetai en l'an VIII avec ces mille écus ? Une paire de bottes ! Cela donne à réfléchir, mon fils.

— Voilà comme vous êtes, vous autres hommes d'âge, reprenait Anselme ; il vous semble que c'est toujours à recommencer de la même manière. Le passé est bien loin, père Lalouette. Vous avez vécu dans un temps où personne n'avait de quoi. On cherchait l'argent : enfoui ! On cherchait les pierres précieuses : disparues ! Aujourd'hui, l'ancien, nous vivons sur des monts d'or. Les millions sortent de dessous terre, et si je ne vous apporte pas tous les jours des poignées d'argent, c'est que j'y mets de la discrétion. Faut voir comme ça roule chez nous.

— Tu m'en diras tant, répondit le père Lalouette. Eh bien, mon fils, puisqu'il en est ainsi, attendons. C'est votre affaire, après tout, plutôt que la mienne.

Le temps s'écoulait dans ces entretiens; et quand le service était complétement fini, Suzon venait s'y mêler. Quoiqu'il régnât entre elle et le jeune homme la familiarité qu'autorise un mariage prochain, la présence du vieillard imposait à Anselme un peu de réserve. Plus d'une fois, il avait demandé une faveur qui, dans les classes populaires, s'accorde presque toujours aux fiancés, celle d'aller se promener avec sa future. Le père Lalouette n'y avait pas consenti. Une fois seulement, il céda, à l'occasion de la seconde fête de Saint-Cloud. Le temps était magnifique; et Suzon semblait se promettre un si grand bonheur de cette partie, que son grand-père n'eut pas le courage de s'y refuser. Les bans étaient en cours de publication; le mariage allait se faire. Le vieillard dérogea donc à ses habitudes de surveillance.

Suzon eut à peine obtenu ce congé, qu'elle vola vers sa chambre. Son plus brillant bonnet, sa robe la plus belle, sa guimpe la plus blanche, elle eut bien vite tout choisi et tout revêtu. Elle était ravissante ainsi, fraîche comme un bouton de rose et légère comme l'oiseau. On eût dit que son pied ne touchait pas la terre, tant il y avait dans sa marche de grâce aérienne et de souplesse dans ses mouvements. Son aïeul, en la voyant si animée, si heureuse, n'eut pas la force de troubler cette joie par des remontrances et des avis :

— Reviens de bonne heure, ma petite; autrement, je serais inquiet : c'est tout ce qu'il eut la force de dire.

— Oui, bon papa, oui, bon papa, répliqua la jeune fille, sautillant comme une bergeronnette et prenant le bras d'Anselme.

Ils disparurent, et le vieillard les suivit longtemps de l'œil. Le jeune couple prit le chemin de Saint-Cloud. Quoique l'été touchât à sa fin, la campagne était encore magnifique. Des

pluies abondantes avaient maintenu le mouvement de la séve, et à côté des feuilles expirantes se montraient partout des bourgeons à peine épanouis. La végétation parcourait ainsi toute l'échelle des couleurs, depuis ce vert tendre qui caresse l'œil comme une promesse, jusqu'à ces tons jaunes qui ont toute l'éloquence d'un adieu. Le ciel était pur, et cependant il régnait dans l'air cette vapeur humide qui signale la marche du soleil vers un autre hémisphère et annonce les brouillards de l'automne.

Anselme et Suzon étaient trop absorbés dans leurs amours pour s'inquiéter des beautés du paysage. Ils marchaient joyeux au milieu de la foule, qui chaque année et à pareille époque se porte vers Saint-Cloud. Les yeux de la jeune fille tantôt petillaient de joie à l'idée de la fête, tantôt se voilaient de pudeur quand ils rencontraient ceux de son fiancé. De temps en temps, Anselme s'emparait de sa main; mais Suzon, souple comme une couleuvre, savait toujours la délivrer de ses étreintes. Ces badinages amoureux leur servaient d'entretien et se prolongèrent pendant la route.

Arrivée à Saint-Cloud et mêlée à cette foule, la jeune fille eut un instant le vertige et oublia tout pour le spectacle qui frappait ses regards. La grande allée était envahie par ces industriels forains qui promènent en France les phénomènes de l'art et de la nature : ici une exhibition de figures de cire, là un veau à deux têtes, plus loin, une géante ou une naine, ailleurs des alcides posant sur des tréteaux en costume de combat et montrant leur carrure à la foule en guise de défi.

Suzon n'avait jamais rien vu de si bruyant ni de si merveilleux; le père Lalouette fuyait de telles cohues et n'eût pas voulu y exposer son enfant. Aussi la jeune fille éprouvait-elle un sentiment de plaisir mêlé d'effroi; elle ouvrait des yeux éblouis et pressait le bras d'Anselme pour s'assurer d'un protecteur. Cependant, par degrés, l'émotion s'apaisa pour faire place à la curiosité. Le moindre détail attirait l'attention

de la jeune fille, et Anselme se prêtait avec la complaisance d'un amoureux à toutes ses fantaisies. Ils parcoururent ainsi le programme des réjouissances populaires. Suzon voulut voir les géantes et assister au repas des grands serpents d'Amérique. Anselme s'y prêta de bonne grâce. Elle voulut juger du mérite des lapins savants et visiter Napoléon à son lit de mort, entouré de ses compagnons d'infortune, le tout en cire : Anselme s'exécuta. Suzon s'assit sur le fauteuil où l'on pèse les amateurs, elle tira toutes sortes de macarons, fit même partir l'arbalète. Il était dit qu'elle épuiserait ce jour-là tous les plaisirs permis et d'autres peut-être.

Pauvre Suzon, elle était ivre de ce bruit, de ce mouvement, de ce spectacle, et sa tête s'exaltait.

Un mouvement qui se fit sentir dans la foule les attira vers un autre point du parc. Les eaux allaient jouer : des murmures confus l'annonçaient au loin. Anselme et Suzon se dirigèrent de ce côté, coudoyant, coudoyés, cherchant à s'ouvrir une voie vers les bassins, afin de ne rien perdre de ce spectacle. A force de persévérance et de meurtrissures, ils arrivèrent en première ligne, juste au moment où le grand jet montait vers le ciel, et où la cascade déroulait ses nappes d'argent. Dans ce cadre de verdure, et sous les feux du soleil qui s'abaissait à l'horizon, ce mouvement des eaux avait quelque chose de magique. Mille arcs-en-ciel se formaient çà et là pour disparaître peu d'instants après, et les ormes eux-mêmes voyaient se refléter sur leur robe verte toutes les nuances du prisme. Suzon était émerveillée ; une rêverie vague avait succédé à sa pétulance enfantine ; elle semblait comme enchaînée à cette scène, digne des contes orientaux, à ce jeu brillant des eaux et de la lumière.

Le programme des plaisirs populaires n'était pas épuisé ; il restait encore la vue du panorama que l'on embrasse du haut de la lanterne de Saint-Cloud. Anselme décida Suzon à quitter les bords du bassin, et ils gravirent ensemble les pelouses

vertes qui s'étendent jusqu'à Ville-d'Avray. Arrivé devant l'observatoire, le jeune homme s'engagea hardiment dans l'escalier qui conduit à la galerie supérieure; mais Suzon, voyant l'obscurité qui y régnait, refusa obstinément de l'y suivre. Un sentiment instinctif de pudeur veillait en elle et la défendait. Anselme n'insista pas, on redescendit vers le théâtre de la fête. Suzon s'était habituée à ce bruit; elle put mieux voir et mieux jouir de ce qu'elle voyait. La partie devait être complète. On dîna en plein air devant l'une de ces échoppes improvisées qui sont les restaurants des foires. Anselme se fit servir une friture qu'il arrosa d'un petit vin blanc, et plus d'une fois il remplit jusqu'aux bords le verre de sa compagne. Suzon n'y mit pas de façons; elle but sans crainte, comme un enfant du peuple. Sa tête se monta à ce jeu; elle y perdit la réserve que jusque-là elle avait su garder. La soirée se compléta par la bière et les échaudés; et quand, au soleil couchant, le couple reprit le chemin des Thernes, la jeune fille n'avait plus la même liberté d'esprit que pendant la promenade matinale. Elle était moins forte et moins bien gardée. Hélas! que de filles du peuple succombent de cette façon, et expient une heure d'imprudence par le deuil d'une vie entière!

Peut-être Anselme n'avait-il pas apporté en ceci le moindre calcul. Suzon était sa future; il devait tenir à la respecter. Cependant, l'effet du vin se faisait aussi sentir chez lui; et ce ne fut pas sans dessein qu'il choisit, pour regagner les Thernes, la grande allée du bois de Boulogne. C'était, du reste, le chemin le plus court et le plus beau. Des voitures le traversaient; beaucoup de piétons s'y étaient engagés; on marchait ainsi de compagnie. Suzon avait des élans de folle joie; elle bondissait comme une biche. Anselme chantait des refrains joyeux, et, de temps en temps, prenait familièrement la taille de la jeune fille. Elle résista d'abord, se défendit, se fâcha, puis céda.

— Allons ! disait-elle, c'est mon fiancé !

La capitulation commençait. La nuit s'était faite, et le couple marchait désormais à la clarté d'une nuit sereine. Ce demi-jour enhardit Anselme ; il arracha à la pauvre enfant une faveur après l'autre ; et, quittant l'allée que suivait la foule, il l'entraîna vers l'un des mille sentiers qui sillonnent le bois de Boulogne.

— Bah ! disait Suzon en le suivant sans défiance, c'est mon fiancé.

Il était dix heures du soir, et, depuis trois heures, le père Lalouette se promenait devant la porte de son cabaret en proie à une inquiétude profonde. De temps en temps, il portait les yeux vers les profondeurs du boulevard, et cherchait à démêler dans l'obscurité s'il n'apercevait pas au loin le couple qu'il attendait. Quand cet espoir était trahi, il se frappait le front en disant :

— Les malheureux enfants ! Ils me feront mourir.

En même temps, il reprenait son poste d'observation, poussant des reconnaissances tantôt dans un sens, tantôt dans l'autre.

— Je n'aurais pas dû les laisser partir, ajoutait-il ; j'avais un pressentiment qu'il arriverait quelque malheur. Pourvu qu'on ne les ait pas écrasés dans cette foule. S'ils étaient tombés dans l'eau ! Si Suzon s'était égarée ! Quel tourment, bon Dieu ! quel tourment !

Ce monologue se prolongea pendant toute la soirée. Quelques amis du père Lalouette vinrent le voir ; il les dépêcha dans diverses directions en leur recommandant de lui ramener sa fille morte ou vive. Aucun client ne fut accueilli ce soir-là ; ils se retiraient d'eux-mêmes en voyant le front soucieux du vieillard. Enfin, vers dix heures et demie, Lalouette allait fermer sa maison pour courir lui-même à la recherche de Suzon, quand elle parut devant lui toute seule.

— Bonsoir, grand-père, lui dit-elle en se précipitant dans ses bras.

La surprise et le saisissement empêchaient Lalouette de répondre; il regardait sa fille comme pour s'assurer de sa présence.

— Suzon ! Suzon ! s'écria-t-il enfin, c'est bien toi, n'est-ce pas, Suzon ?

Ses yeux étaient pleins de larmes, sa physionomie portait les traces des inquiétudes qu'il venait d'éprouver.

— Oui, grand-père, c'est moi, remettez-vous, dit-elle.

— Mais d'où sors-tu donc, mon enfant? ajouta le vieillard. Te voilà seule ! et où est Anselme ?

— Nous étions en retard, grand-père; il m'a quittée à la barrière pour aller plus vite à sa besogne. Voyons, tranquillisez-vous, me voici.

Le vieillard l'embrassa avec effusion; la vue de sa fille le ranima peu à peu.

— Méchante enfant ! dit-il avec tendresse.

— C'est vrai, grand-père, j'ai tort, répondit Suzon; mais je ne vous quitterai plus. Rentrons, je suis rendue. C'est si loin Saint-Cloud. Oh ! quelle journée ! quelle journée ! ajouta-t-elle avec un accent plein de mélancolie.

Elle acheva de fermer le logis, embrassa son aïeul et monta dans sa chambre. Tout autre qu'un vieillard aurait pu, en examinant la jeune fille, voir un sentiment douloureux empreint dans ses traits et sur son visage les traces de larmes récentes. Suzon, à peine enfermée chez elle, se jeta à genoux au pied de son lit.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! s'écria-t-elle, faites que tout ceci tourne à bien.

XIII

Les caprices de madame la baronne.

Quoique Emma fût préparée à la mort de son père, cet événement la jeta dans un abattement profond. Elle restait seule au monde, avec Muller pour tout appui, presque désarmée contre les intrigues et les haines qui allaient l'assaillir. Ce qui navrait son cœur, c'était moins les soucis de la fortune que la douleur de voir s'en aller les affections les plus chères. Un regret se mêlait, en outre, à ce deuil, celui d'avoir trop docilement obéi aux ordres qui l'éloignaient du fauteuil du malade, et de l'avoir abandonné à des soins mercenaires. Il lui semblait qu'elle aurait dû tout braver, même la colère d'une marâtre, plutôt que de négliger ce devoir et de consentir à cette séparation.

Ces combats intérieurs, cette amertume contenue amenèrent une crise : Emma tomba sérieusement malade. Une langueur maladive s'empara d'elle, et pesa sur tous les organes de la vie. Le désordre ne se caractérisait par aucune lésion appréciable : c'était un dégoût général, une lassitude invincible. Tout mouvement répugnait à la malade. Plusieurs fois, elle essaya de se lever, et ces tentatives aboutirent à de dangereuses syncopes. Le docteur ordonna alors un repos complet, et maintint autour du lit les consignes les plus sévères. Les accès de fièvre se multipliaient ; il fallut les combattre. Des symptômes nerveux se déclaraient à propos de la moindre émotion ; on n'admit plus dans la chambre que les femmes de service. Muller lui-même passait sa journée dans le salon d'étude, et ne voyait Emma que de loin en loin, comme à la dérobée.

A la première nouvelle du danger qui menaçait sa cousine, Paul Vernon était accouru. Il voulut pénétrer jusqu'à elle; on lui opposa les ordres rigoureux du médecin. Le jeune homme ne s'y résigna qu'avec peine. Il avait toute l'exaltation de son âge et les ardeurs impatientes d'un premier amour. Désormais son existence sembla attachée à celle de la malade; il assiégea l'hôtel, y parut plusieurs fois par jour, tantôt en proie à une mélancolie sombre, tantôt s'attendrissant jusqu'aux larmes. Si Emma eût succombé aux premières atteintes du mal, Paul se trouvait dans toutes les conditions nécessaires pour pousser jusqu'au bout le sacrifice. Son plan était fait; il ne laisserait pas l'élégie incomplète et y ajouterait un dernier épisode. Le bon Muller recevait ces tristes confidences et pleurait avec son jeune ami.

Tant que le général avait vécu, les fréquentes visites de Paul Vernon n'avaient pas été remarquées de la baronne. Sa pensée était ailleurs. Avec un esprit plus libre, elle examina mieux ce qui se passait autour d'elle, et devina l'idylle qu'on lui avait cachée. Les cœurs blasés sont impitoyables : sur-le-champ elle se mit en quête et chercha comment elle pourrait troubler ces jeunes amours. Une dépravation en amène toujours une autre : les vices s'engendrent comme les vertus. Quand on a cédé une fois sur un point quelconque au génie du mal, il est rare qu'il ne remporte pas une victoire complète. La baronne ne s'en défendait plus : toute pudeur était morte en elle. Ses déréglements n'avaient pas même l'excuse des sens; son imagination seule était dissolue. Ses fautes avaient été des calculs ou des fantaisies, le résultat d'un système et non d'un entraînement. Née pour l'intrigue, elle se sentait malheureuse quand l'aliment lui faisait défaut. Depuis la mort du général, un vide s'était fait à ses côtés : il lui manquait une victime. Qu'on juge du secret plaisir que lui fit éprouver la découverte de cette passion, éclose à l'ombre de l'hôtel, et presque sous ses yeux. Un peu de dépit s'y

joignait : elle avait été prise pour dupe. L'esprit de vengeance se mêlait ainsi à l'instinct du mal.

Jusque-là elle n'avait remarqué Paul qu'en passant, comme on remarque un beau cavalier, sans nourrir aucun projet sur son cœur ou sur sa personne. Dès qu'elle vit en lui un homme à succès, elle résolut de faire tourner ses heureuses dispositions à son profit et de réaliser sa conquête. La maladie d'Emma secondait ce dessein ; la baronne s'empressa d'en profiter, de mener rondement l'aventure, fallût-il, au besoin, brusquer le dénoûment. Elle épia le moment où Paul venait à l'hôtel pour s'informer de l'état de sa cousine et arrangea les choses avec tant d'adresse, que des rencontres journalières s'ensuivirent. Cette femme, si impérieuse, prenait au besoin les airs les plus caressants et les plus doux. Elle entraîna le jeune homme dans son boudoir, flatta sa passion, parla d'Emma avec le ton du plus tendre intérêt et lui reprocha de ne l'avoir point mise dans ses confidences. Paul écoutait ses paroles avec enchantement, et les heures s'écoulaient dans ces dangereux tête-à-tête. Cependant Éléonore en venait peu à peu à son but ; et, moins préoccupé, le jeune homme aurait pu sentir le dard de l'aspic caché sous ces fleurs :

— Vous l'aimez donc bien ? lui disait la baronne.

— Si je l'aime ! madame, répondait Paul ; mais, qui ne l'aimerait pas ! Emma est si belle !

— Pourvu que la maladie épargne sa fraîcheur ! disait la baronne.

— Elle est si bonne ! ajoutait Paul ; c'est un ange, madame. La terre n'a rien vu de plus parfait.

— Oui, beaucoup de douceur, répondait Éléonore. C'est sans prix en ménage : la douceur efface tant de petits ennuis !

— Des ennuis, disait le jeune homme avec chaleur ; qui pourrait en causer à une créature aussi adorable !

— Mon Dieu, personne, répliquait la baronne ; mais qui

peut répondre de l'avenir? La gêne, les embarras de fortune changent tant l'humeur des hommes!

En prononçant ces derniers mots, Éléonore appuyait sur chacun d'eux avec une intention perfide. Paul fit un mouvement, elle sourit : le coup avait porté. Le poignard était dans la plaie; il ne s'agissait plus que de le retourner et d'agrandir la blessure :

— Sans fortune, Paul, ajoutait-elle, il est rare que le bonheur dure. La misère est un si triste voisin pour l'amour; comme il s'y effarouche, comme il s'enfuit à tire-d'aile! Croyez-moi, mon ami, j'ai sur vous le triste privilége de l'expérience: n'épousez qu'une fille riche. Hors de là tout est sombre. Avec la richesse, on se console de tout; avec l'indigence, on ne jouit de rien. A vingt ans on aime, à vingt-cinq ans on calcule; vous voyez que le calcul règne plus longtemps que l'amour. Cinq ans d'illusion, quarante ans de réalité. C'est à choisir.

Cette théorie positive était celle dont Paul s'était inspiré dans les premiers moments de sa liaison; et si plus tard le cœur s'était mis de la partie, le jeune homme n'en restait pas moins le fidèle disciple de Granpré et de l'école des gens d'affaires. Aussi se sentait-il pénétré d'un froid mortel en voyant l'insistance que mettait la baronne à revenir sur ce chapitre. C'était une des fibres délicates de son âme; on ne pouvait y toucher sans le faire souffrir. Éléonore s'en apercevait et prolongeait le supplice :

—Pauvre amoureux! disait-elle, vous serez héroïque; vous saurez affronter la privation! Allons, c'est bien. Vous êtes un grand cœur.

— Mais, madame, répliqua Paul en abordant ce thème pénible, cet éloge ne peut pas s'adresser à moi: Emma est riche.

— Riche! dit la baronne, qui le sait?

— Le général ne l'était-il pas? répondit Vernon que ce doute pénétrait d'inquiétude.

— L'est-on jamais quand on joue à la Bourse ? dit Éléonore en fixant sur Paul un œil qui sondait les derniers replis de sa pensée ; l'est-on quand on spécule sur des entreprises chanceuses, quand on y engage imprudemment tous ses fonds ? Retenez bien ceci, mon neveu, ajouta-t-elle : un joueur n'est jamais riche, et le général jouait.

Ces insinuations versaient le désenchantement goutte à goutte dans le cœur du jeune homme. Éléonore y revenait chaque jour et envenimait la blessure. Paul aimait encore, mais sa passion n'était plus sans mélange. L'idée d'un mariage avec Emma lui avait toujours semblé inséparable d'une position opulente, d'un grand état de maison ; et tout ce que l'on retranchait de ce beau rêve était autant d'enlevé au prestige de son amour. D'un autre côté, la baronne poursuivait ses opérations et les portait sur un terrain plus délicat. Tout ce que la perfidie a de ressources, tout ce que la coquetterie a de ruses fut employé pour pervertir ce jeune homme et le jeter dans les filets de la sirène. Paul s'habitua peu à peu à venir à l'hôtel, moins pour Emma que pour Éléonore. On l'enlaça sans qu'il eût la force ni le désir de se défendre. Il se croyait assez fort pour rompre ce lien, aussitôt qu'Emma le rappellerait près d'elle. A peine y voyait-il une distraction, un passe-temps sans conséquence.

Granpré ignorait tout : la baronne s'était cachée de lui avec le plus grand soin. Les heures des rendez-vous étaient celles où on le savait occupé à la Bourse et dans l'impossibilité de quitter ce poste d'honneur. Tous les valets de la maison étaient à la dévotion d'Éléonore, qui les tenait subjugués sous un commandement de fer. Ainsi madame la baronne pouvait pousser jusqu'au bout ce caprice : elle n'avait à craindre ni les surprises ni les représailles. Ce cœur blasé s'y intéressa : c'était une incursion dans les domaines de l'inexpérience et de la jeunesse ; il y avait là tout l'attrait du fruit nouveau. Peut-être Éléonore, plus sûre de son triomphe,

eût-elle poussé les choses jusqu'à un éclat et à une folie. Les événements l'en empêchèrent.

Un jour le notaire de Granpré vint le chercher dans le temple même où il se livrait à ses sacrifices habituels, dans la Bourse, aux abords de la corbeille. Il s'agissait d'un acte fort pressé qui devait être enregistré le jour même, sous peine de dommages. Une seule formalité y manquait encore : la signature de la baronne ; il fallait l'obtenir avant trois heures. Granpré eût bien dépêché quelqu'un vers l'hôtel ; mais Éléonore n'eût rien signé sans son assistance et son conseil. Il n'y avait pas à balancer ; l'homme d'affaires se décida à quitter son poste de joueur et lança son cabriolet dans la direction du faubourg du Roule. Arrivé à sa destination, il descendit rapidement de voiture, s'élança avec toute la légèreté que comportait son âge vers le perron de l'hôtel, traversa comme un éclair le vestibule, et s'engagea dans les pièces qu'occupait la baronne. Les portes étaient ouvertes, et le pied de l'homme d'affaires foulait à peine le sol ; il allait pénétrer ainsi jusqu'au sanctuaire familier, et cherchait déjà dans son portefeuille la pièce qu'il devait présenter à signer, quand un bruit de voix frappa son oreille. Il reconnut celle de Paul Vernon, et s'arrêta muet de surprise.

— Granpré ! disait la baronne.

— Oui, Granpré, Granpré, répliqua son interlocuteur.

Un bruit sec retentit alors, comme celui d'un coup d'éventail, et quelques éclats de rire s'y mêlèrent.

— Enfant, dit Éléonore, où avez-vous la tête ?

— Mais oui, on l'assure, répliqua Paul.

— Taisez-vous donc, méchant ! ajouta la baronne. C'est bien vilain, ce que vous dites-là, monsieur.

A l'appui de ces mots résonna un second bruit qui frappa Granpré de stupeur. Sa figure garda l'immobilité d'une tête de Méduse ; son teint, naturellement pâle, devint d'une blancheur de marbre : on eût dit une statue ; pas un mouvement,

pas un geste ne trahissait ses impressions, et pourtant il était impossible de ne pas distinguer un grand combat intérieur sous cette enveloppe inanimée. Chaque muscle semblait crispé, chaque fibre émue ; l'œil était fixe, mais brillant, la bouche contractée, la narine ouverte. Il écoutait toujours.

— Serez-vous plus sage une autre fois ? disait Éléonore. Quels soupçons injurieux !

— Dame ! c'est un bruit, répliqua Paul.

— Fi donc, monsieur ! Est-ce que vous seriez jaloux, par hasard ?

Après quelques secondes d'hésitation, Granpré comprit qu'il fallait prendre un parti. Au lieu d'aller droit vers les interlocuteurs et de paraître en Jupiter tonnant sur le lieu de la scène, il revint sur ses pas avec une infinité de précautions, calculant sa marche de manière à n'être point aperçu.

— C'est dans l'ordre, se disait-il tout bas. Madame la baronne est femme de précaution ; il lui faut des rechanges. Loi du talion, voilà tout : soyons philosophe.

En achevant ces mots, il regagna le vestibule et ouvrit la porte avec bruit pour attirer l'attention des valets. L'un d'eux arriva et parut fort surpris de voir l'homme d'affaires à cette heure. On appela la femme de chambre de confiance, qui prit les devants pour aller annoncer cette visite inattendue. Granpré ne parut pas s'inquiéter de ce mouvement et de ces embarras ; il se dirigea avec une tranquillité parfaite vers la pièce où était Éléonore ; il la trouva seule. Il s'y attendait, fit son entrée le plus naturellement du monde, et, se parant de son plus aimable sourire :

— Ma chère, lui dit-il, voici encore un ennui d'avocats : une pièce à signer. Cela presse ; autrement je ne serais pas venu vous déranger à ces heures-ci.

— Donnez, Granpré, répondit la baronne en prenant l'acte et s'asseyant à son bureau, donnez vite.

Malgré le calme apparent d'Éléonore, la signature qu'elle apposa sur cette pièce ne fut pas tracée d'une main ferme; sa conscience parlait pour la première fois et se trahissait par un tremblement involontaire.

Quelques jours après cette scène, Emma obtenait enfin de son docteur la permission de se lever, et, appuyée sur le bras de Muller, elle faisait quelques tours de promenade dans sa chambre. Le bon Allemand avait suivi les diverses phases de l'intérêt que Paul Vernon portait à la malade. Dans les premiers jours, c'était un sombre désespoir et l'intention bien manifeste de ne pas lui survivre, puis cette exaltation avait fait place à une passion de plus en plus raisonnable. Muller n'était pas un grand clerc en matière de sentiment; cependant il voyait là-dessous les variations d'un cœur volage. Aussi fut-il bien embarrassé quand la jeune fille, souffrante encore, parla de son amour comme du seul débris qui eût survécu dans le naufrage de ses pensées :

— Et Paul, dit-elle en interrogeant de l'œil son précepteur, est-il venu souvent ?

Le pauvre homme comprit que la perte d'une illusion serait le coup de mort pour la jeune fille, il prit l'héroïque résolution de la tromper jusqu'à ce qu'elle eût la force de supporter d'autres douleurs.

— Très-souvent, répliqua-t-il, très-souvent !

— Mais encore ! dit en insistant Emma.

— Mon Dieu ! tous les jours ! répondit Muller. C'est un garçon si dévoué que M. Paul.

— Bon ami, s'écria la jeune fille en laissant échapper une larme, répétez-moi donc cela ! C'est du baume qui tombe sur mon pauvre cœur.

XIV

Des spéculations en Espagne.

Les insinuations de la baronne au sujet de la fortune d'Emma n'avaient pas été perdues pour Paul Vernon. Le jeune homme était trop de son temps et à trop bonne école pour négliger un objet aussi essentiel. Il alla aux informations, interrogea doucement Granpré, parcourut les titres qui se trouvaient sous sa main, parvint jusqu'au notaire de la famille et se pourvut d'un bordereau d'hypothèques. Le résultat de cette enquête fut si triste, qu'il en fut épouvanté. D'une fortune immobilière, naguère considérable, il ne restait plus que l'hôtel du faubourg du Roule, dont la valeur n'excédait guère 150,000 francs et sur laquelle pesait désormais le douaire d'Éléonore. En biens liquides, on pouvait compter les 4,000 actions de la *Compagnie péninsulaire ;* mais Paul put se convaincre par lui-même que la plus grande partie de ces titres avaient été substitués et aliénés. Quant aux sommes d'argent, Granpré en était le détenteur : la fortune d'Emma se trouvait à la merci de cette âme chevaleresque. Paul n'avait aucun motif de soupçonner son patron : cependant il frémit pour sa cousine. Quand il la revit, sa physionomie porta l'empreinte des sentiments qui l'assiégeaient. Ce n'était plus ni le même élan ni le même abandon ; quelque chose de froid et de contraint régnait dans ses manières et glaçait jusqu'à ses témoignages d'intérêt.

Il faut dire qu'Emma était bien changée : cette courte maladie avait laissé sur sa figure des traces profondes. La beauté y régnait encore, mais une beauté tout autre. Plus de fraî-

cheur, plus de ces couleurs vives empruntées à l'air des Vosges, et que Paris avait jusque-là respectées : l'éclat avait disparu, l'embonpoint aussi. Mais, en revanche, les traits de la jeune fille s'étaient animés d'un idéal touchant et d'une grâce incomparable. Les yeux semblaient s'être agrandis et briller d'une expression plus douce ; les chairs avaient pris une telle transparence, qu'on eût cru voir, à travers leur tissu, éclore la pensée et circuler la vie ; la parole même avait un accent plus mélancolique et plus pénétrant. C'était presque une autre femme, moins belle pour des yeux vulgaires, ravissante pour un artiste.

Paul Vernon n'était point artiste : on l'est peu dans le monde des gens d'affaires. Il tenait à la beauté positive et cherchait la réalité jusque dans ces détails. Aussi l'impression qu'il ressentit à la vue de sa cousine, dans les premiers jours de sa convalescence, ressemblait-elle plutôt à de la compassion qu'à de l'amour. Sa tendresse manquait de chaleur ; elle avait un caractère paisible, amical, presque fraternel. Il la plaignait, il la consolait ; quand elle exprimait un désir, il s'empressait de le satisfaire, mais il ne le prévenait pas. On voyait qu'il se possédait, qu'il était maître de lui-même. Pendant que l'âme d'Emma semblait s'en aller vers lui, Paul mesurait, pour ainsi dire, son amour et ne s'y livrait jamais en entier. A côté de ce sentiment, il y avait toujours une place chez lui pour le calcul et pour l'intrigue. Quelle que fût sa candeur, la jeune fille s'aperçut de ce changement. Elle dévora d'abord son chagrin en silence et comprima les angoisses d'un cœur ulcéré.

Cette souffrance sourde avait ses périls : Muller le devina aux altérations nouvelles qu'éprouvait la santé d'Emma. Le digne homme reprit alors le rôle auquel il s'était voué. Son plus grand souci fut d'excuser Paul, de trouver un motif à ses froideurs apparentes. Muller était une âme droite, incapable de trahir la vérité, même en des circonstances insigni-

fiantes et pour ces questions de convenance auxquelles on la sacrifie si souvent. Pour préserver Emma d'une rechute, il dérogea à cette sincérité, honneur de sa vie; il devint ardent, ingénieux pour le mensonge ; il inventa mille ruses pour tromper cette chère âme, si heureuse d'être abusée. C'était entre eux des querelles sans fin, des explications interminables. Emma accusait Paul ; Muller prenait sa défense. L'une analysait avec une susceptibilité minutieuse les manières, les procédés de son cousin ; l'autre trouvait réponse à tout, écartait les objections et restait maître du champ de bataille. Emma aimait tant à avoir tort; elle était si radieuse quand Muller détruisait une à une ses inquiétudes et ses vagues jalousies.

— Vous avez beau le défendre, disait-elle d'une voix mutine, il n'a pas été bien pour moi aujourd'hui. Non, mon bon ami, il n'a pas été bien.

— Mais au contraire, répliquait Muller ; j'ai été enchanté de lui. Vous ne savez pas combien ils sont absorbés, ces hommes de cabinet. Il faut faire la part des soucis, mon enfant. Paul est lancé; il a pris une carrière chanceuse. Quoi d'étonnant qu'il ait l'air préoccupé?

— Sans doute, disait Emma; aussi ce n'est point à lui que j'en veux, mais à ces maudites affaires. La vilaine invention!

— Allons, mon enfant, voilà que vous vous promenez encore dans les nuages, reprenait Muller. La vie du monde n'est pas celle des contes des fées. Un peu moins d'imagination, et tout ira bien.

— Vous croyez, bon ami? disait Emma consolée. C'est donc encore moi qui ai tort. Allons, soit. J'ai une si mauvaise tête !

D'autres fois, le stratagème était poussé plus loin. Quand la jeune fille inclinait vers l'abattement, Muller épuisait les ressources de son esprit et allait jusqu'à l'invention. C'était alors un entretien particulier qu'il avait eu avec Paul et qu'il

racontait à sa manière. Il y déployait les trésors d'affection que la nature avait mis dans son cœur. Emma demeurait enchaînée à ces récits charmants, à ces détails empreints de la plus douce tendresse ; elle retenait jusqu'à son souffle pour n'en rien perdre et s'émerveillait de la grâce qui y régnait. L'illusion était complète; elle croyait entendre son cousin et se laissait bercer par ces confidences comme un enfant par le chant de sa nourrice. Muller calmait ainsi sa blessure et endormait ses douleurs :

— Mon enfant, disait-il en forme de conclusion obligée, un peu de patience, Paul vous aime bien ; tout s'arrangera.

— Que le ciel vous entende ! répondait la jeune fille.

Les attentions du bon Allemand ne se bornaient pas à ces détails ; il y joignait les surprises les plus délicates. Tantôt c'était un livre nouveau que Paul envoyait à sa cousine, tantôt quelques fleurs de choix dont il avait orné les vases de sa cheminée. L'esprit de la jeune fille était ainsi tenu en haleine ; mille soins suppléaient aux absences du beau cousin et les rendaient moins cruelles. Plus d'une fois celui-ci se trouva fort embarrassé des remercîments qu'on lui adressait pour des raffinements auxquels il n'avait pas songé et des délicatesses dont il n'avait pas le mérite; mais, quelques signes de Muller le mettaient au courant, et il se prêtait de bonne grâce aux petites ruses du précepteur. Il avait tous les profits du rôle sans en avoir eu les soucis : c'était tout bénéfice.

Un jour pourtant Muller fut mis à une rude épreuve. Descendu dans le jardin avec son élève, il la voyait avec plaisir se distraire et songer à ses fleurs longtemps négligées. Armée d'un râteau, elle les délivrait des corps parasites qui en obstruaient les tiges et rétablissait un peu d'ordre dans leur disposition. Comme dernière marque d'intérêt, elle voulut de sa main arroser celles qui lui semblaient le plus languissantes, et se dirigea vers le petit réduit où le jardinier déposait ses instruments.

On a vu que l'un des côtés de l'hôtel était occupé par une serre vitrée, construite en saillie. C'est là qu'Éléonore recevait ses visites : aussi, rarement Emma portait-elle ses pas de ce côté ; elle respectait le mystère dont la baronne aimait à s'entourer. Quand la végétation avait toute sa vigueur, les vitres de la serre étaient en outre protégées par un double rideau de verdure, l'un au dedans, l'autre au dehors. Mille liserons s'y entrelaçaient et y suspendaient leur feuillage, de manière à rendre l'intérieur de cette pièce impénétrable au regard. Sur l'arrière-saison seulement, et quand la séve manquait aux plantes, il se créait, dans ce store touffu, des solutions de continuité qui permettaient à un œil curieux de plonger dans les profondeurs de la serre.

La fatalité voulait que l'endroit où le jardinier déposait ses outils se trouvât placé du même côté ; Emma fut dès lors obligée de déroger à sa réserve habituelle. Elle côtoya la serre, et involontairement y jeta les yeux. Tout à coup une pâleur effrayante couvrit ses traits ; elle s'arrêta comme foudroyée ; puis, recueillant ses forces, elle s'enfuit vers Muller, surpris de cette course éperdue.

— Qu'y a-t-il, mon enfant ? s'écria le précepteur.

Elle ne put lui répondre, et tomba à demi morte entre ses bras : ce ne fut qu'à force de soins qu'il parvint à la rappeler à la vie. La crise était trop violente pour que la jeune fille pût en raconter la cause. Un tremblement nerveux la dominait ; elle avait à peine la force de prononcer quelques paroles confuses.

— Il est là, dit-elle en montrant le pavillon de la baronne, il est là.

— Qui donc ? répondit Muller.

— Qui ? répliqua-t-elle en accompagnant ces mots d'un regard plein d'angoisse ; vous le demandez, bon ami !

Muller comprit tout. Il chercha à expliquer les motifs qui pouvaient amener Paul Vernon auprès de la baronne ; mais

sa tactique échoua cette fois : le trait avait porté trop avant, le cœur était touché et devait saigner éternellement de la blessure. De son côté, Granpré, à la suite de l'aventure où il avait joué un rôle si prudent, s'était montré conséquent avec son système et fidèle à ses premières déterminations. Il restait impassible et impénétrable. Tout autre qu'un homme supérieur eût versé sur Paul une partie de ses rancunes ; il pouvait, en sa qualité de chef, lui faire expier son bonheur par de mauvais procédés, par un manque d'égards, par un surcroît de besogne ; un esprit vulgaire n'y eût pas manqué. Granpré fit le contraire. Paul Vernon, qui n'avait été jusqu'alors à ses yeux qu'un mince employé, novice encore, gâté par la manie des lettres et peu propre à des succès industriels, devint tout à coup son ami, son protégé, presque son confident. Il lui tendit la main, l'éleva jusqu'à lui, l'intéressa à diverses affaires, se chargea de son éducation. Les relations qu'ils avaient ensemble changèrent entièrement de nature et prirent un caractère d'intimité. Ce n'était plus de commis à patron, mais d'associé à associé. Paul trouva la métamorphose fort de son goût et se mit bientôt au niveau de son rôle.

L'une des sollicitudes de Granpré était toujours la concession d'un chemin de fer espagnol. L'opération était à la veille de se conclure ; seulement, le gouvernement de Madrid se refusait à une concession directe ; il voulait essayer des voies de l'adjudication et de la concurrence. Aucune influence n'avait pu vaincre cette détermination. On comprend que Granpré n'en était satisfait qu'à demi. Il eût préféré conduire sa négociation à huis clos et s'y ménager les avantages que procure toujours un arrangement direct. Granpré avait la mesure des consciences espagnoles ; il s'était promis de ne rien épargner pour les assoupir. L'adjudication publique renversait cette combinaison. Tout au plus pouvait-on se flatter de surprendre le minimum du Trésor, et de faire éliminer quelques concurrents incommodes. Cette perspective troublait la sécurité de

l'homme d'affaires : au lieu d'un terrain solide, il foulait un terrain mouvant; au lieu d'un jeu sûr, il en était réduit à un coup de dé, et les dés étaient à peu près sincères.

Cependant, il était temps d'agir : l'adjudication devait avoir lieu dans la quinzaine. La plupart des compagnies avaient arrêté leurs dernières instructions, et envoyé des représentants en Espagne. Granpré seul demeurait en arrière; enfin, il se réveilla. Il fixa avec ses principaux intéressés les bases de son offre; et quand il s'agit de nommer un fondé de pouvoirs, ce fut le nom de Paul Vernon qu'il fit prévaloir sur tous les autres. Ainsi s'expliquait la tactique qu'il avait suivie; ainsi se justifiait sa combinaison. Granpré en était arrivé à l'heure des coups décisifs; il lui fallait opérer sur un terrain sûr, avec une entière liberté d'esprit et toute la plénitude de ses moyens. Il ne voulait pas que les événements pussent ni le troubler ni le surprendre.

Paul accepta avec joie la mission qui lui était confiée : le mouvement, l'action plaisent toujours à la jeunesse. Il allait voir du pays, parcourir des sites pittoresques, s'assurer par ses yeux du teint des Andalouses. A vingt-cinq ans, quoi de plus enchanteur ? Il partit, et à peine prit-il le temps d'aller faire ses adieux à l'hôtel du faubourg du Roule. L'idée d'un lointain voyage l'enivrait, remplissait son imagination. Granpré avait calculé tout cela ; il avait aussi compté sur les bénéfices de l'absence.

Quinze jours s'écoulèrent sans que Paul donnât signe de vie. L'homme d'affaires n'avait pas compté sur un silence aussi long, et il commençait à craindre qu'un gros de bandits ne l'eût délivré de son rival. Ces gens-là l'auraient trop obligé : il n'avait aucun goût pour ces méthodes expéditives. Enfin, une lettre timbrée de la capitale de toutes les Espagnes arriva à son adresse, et il en brisa le cachet avec une impatience mal contenue. Voici ce que portait cette dépêche, revêtue d'un sceau de cire noir :

Madrid, le....

« Mon cher Granpré,

« Rasés ! enfoncés ! Permettez-moi de me servir de ces expressions pittoresques pour vous annoncer notre désastre. C'est la *Compagnie Transpyrénéenne* qui triomphe. Dieu nous garde de victoires pareilles : elles brûlent les doigts.

« Vous savez, mon cher, que j'étais porteur d'une offre magnifique : vingt-huit ans de concession, plus une rivière en diamants pour la reine Isabelle, et dix-sept châles de cachemire destinés aux dames les plus influentes de la cour. C'était bien, c'était complet ; vous aviez tout prévu avec l'œil de l'aigle et la prudence du caméléon. Sitôt arrivé, j'ai eu le soin de répandre le bruit de cette rivière de diamants et de ces châles dans l'enceinte de la camarilla ; et dès le jour même, les grands et les petits d'Espagne se sont intéressés au succès de la *Compagnie Péninsulaire*.

« Tout allait au mieux ; il ne s'agissait plus que d'affronter cette abominable adjudication. C'est hier qu'elle a eu lieu ; le ministre y présidait. Figurez-vous, mon cher, un nombre incalculable de compagnies, toutes avec leur capital en tête et leurs fondateurs en queue, s'alignant les unes à côté des autres dans le cabinet du ministre. Pas moyen d'y entrer ; on se battait à la porte ; il fallut envoyer chercher la gendarmerie castillane. Enfin il y eut une transaction ; les compagnies défilèrent une à une, à tour de rôle. Chacune d'elles déposait sa souscription et se rangeait ensuite le long du mur. Ce défilé dura trois heures ; encore y eut-il vingt-deux compagnies qui renoncèrent avant le combat. Quand cette formalité fut remplie, le ministre se trouva absorbé sous une masse de souscriptions scellées et cachetées ; elles formaient un rempart autour de lui et menaçaient de l'engloutir. C'est là l'un des priviléges des ministres espagnols. Celui-ci semblait fier du sien : ce n'est point un homme difficile.

« Pendant que tout ceci se passait, les compagnies se mesuraient de l'œil et échangeaient des gestes provocateurs. Il y avait de la passion dans l'atmosphère. Enfin, le ministre a envoyé la main vers l'énorme pile qui l'assiégeait, en ayant le soin de se défendre contre les éboulements. Il a décacheté les souscriptions une à une, et s'est mis à les lire à haute voix. Incroyable, mon cher, incroyable! C'était à qui se ruinerait le mieux, pour le bonheur de l'Espagne. On proposait des choses fabuleuses. Outre les réductions dans le temps de la concession, des compagnies se lançaient dans la voie des séductions matérielles et morales. Les uns proposaient de raser les sierras et de canaliser les fleuves, les autres d'affranchir à tout jamais l'Espagne de la fièvre jaune et des inondations.

« Enfin le dépouillement général a été fait, et la concession est restée à la *Compagnie Transpyrénéenne*.

« Maintenant, mon cher, devinez à quelles conditions; c'est fantastique. Sept ans de concession, tous les travaux à sa charge, des gares à volonté, des wagons à perte de vue, tous les tunnels du monde et des viaducs à discrétion.

« Je ne sais pas ce que ces gens-là pourront en faire: mais ceci ressemble à une scène de l'autre comédie.

« Voyez maintenant, mon cher et honoré patron, ce qui vous reste à faire.

« Votre affectionné,

« PAUL VERNON. »

— Le jeune homme se forme, dit Granpré, après avoir lu cette lettre : il ira. Maintenant, réfléchissons, Granpré. La baronne te glisse dans les mains, la Compagnie péninsulaire est à vau-l'eau. Décidément, il faut agir : en avant, les grands moyens.

XV

Catastrophes.

A quelques jours de là, il y eut dans le courant de la petite bourse qui tient ses assises sur le boulevard des Italiens une de ces commotions que cause une nouvelle inattendue. On vit, à un moment donné, cette foule s'agiter en tous sens et se former par groupes. On se parlait à l'oreille, on courait aux informations. A la surprise des uns, à l'air effaré des autres, il était facile de deviner qu'un fait de quelque importance venait de s'ébruiter et d'être mis en circulation. Ce n'était ni une victoire sur des peuplades barbares, ni une complication maritime : le télégraphe n'entrait pour rien dans cette effervescence soudaine. Il s'agissait tout simplement de la disparition de Granpré, que personne n'avait aperçu depuis vingt-quatre heures, et dont la trace semblait entièrement perdue. L'impression produite par cet événement était profonde. Granpré avait, dans le cours du mois, opéré sur des masses de valeurs; la liquidation devait le laisser à découvert d'une somme considérable. De là, ce tumulte et cette émotion.

Cependant les agitations de la Bourse, quoique vives, sont peu durables. Le joueur est fait à ces chances et à ces mécomptes. Aussi eut-on bientôt oublié qu'un ponte manquait au tapis vert, et la partie n'en continua qu'avec plus d'acharnement entre ceux qui restaient debout. C'est ailleurs que la fuite de Granpré devait laisser des traces plus douloureuses: une famille entière en était atteinte dans sa fortune, dans son avenir. La misère frappait aux portes de l'hôtel du faubourg du Roule.

Au premier bruit qui en parvint à la baronne, elle bondit

comme une lionne blessée. La colère, le dépit, la soif de la vengeance bouleversèrent ses traits ; ses yeux prirent un éclat terrible et une fixité effrayante. Si Granpré se fût alors trouvé sous sa main, elle l'aurait poignardé sans hésitation. Mille réflexions l'assiégeaient ; elle parcourait la maison avec une activité machinale, comme si elle eût voulu s'inspirer de ce mouvement et y chercher un plan de conduite. Lasse de s'agiter sans espoir et sans issue, elle demanda enfin un fiacre et partit à la découverte. Elle voulait s'informer de la direction qu'avait prise Granpré, savoir dans quel état il laissait ses affaires. Les recherches furent vaines. Le fuyard avait mis un soin extrême à dérouter les poursuites : Éléonore ne put rien éclaircir. Quant à la situation financière de Granpré, il en emportait le secret : en garçon prudent, il avait eu le soin de ne laisser ni confident ni complice. Seulement, on savait déjà que toutes les valeurs disponibles avaient disparu avec lui.

Quand la baronne fut certaine de son malheur et qu'elle en eut compris toute l'étendue, elle redevint plus calme. C'était une de ces organisations que le danger relève au lieu d'abattre, et qui mettent, à l'heure décisive, leur énergie à la hauteur des événements. En fuyant, Granpré lui adressait un défi ; elle l'accepta, et se promit de lui faire expier ses indignités. La difficulté était de rejoindre l'ennemi ; elle y songea longtemps et finit par se fier au hasard. En peu d'heures elle eut réalisé une somme assez forte ; ses bijoux, ses châles de prix, ses pierreries, ses meubles précieux y pourvurent. Elle avait ainsi les moyens d'agir, le nerf de la guerre. Le lendemain, une chaise de poste l'emportait vers la Belgique. De là, si ses recherches étaient vaines, elle devait parcourir la Hollande et ensuite l'Angleterre. Son courage ne reculait même pas devant un voyage au delà des mers ; elle voulait avoir justice d'une odieuse mystification et en poursuivre l'auteur, fût-il caché dans les entrailles de la terre.

Parmi les personnes que cette catastrophe avait éga-

lement frappées figurait en première ligne Anselme. Non-seulement la disparition de Granpré lui enlevait son état, mais elle ruinait sa famille et celle de sa fiancée. La fortune des maisons Falempin et Lalouette s'était, grâce à lui, engloutie dans les coffres de l'homme d'affaires, et n'était plus représentée que par des chiffons de papier, sans garantie comme sans valeur. La liquidation de cette entreprise devait laisser une perte énorme, peut-être totale. Anselme en frémit d'effroi : l'idée de la privation, la perspective de la misère lui étaient intolérables.

Il se trouvait sous l'empire de ce sentiment, lorsque Suzon vint un jour le trouver dans les bureaux de Granpré où il errait encore comme une âme sur les bords de l'Achéron. Depuis plus d'une semaine Anselme n'avait point paru aux Thernes : de la part d'un fiancé, cette absence n'était pas naturelle. L'époque assignée à la célébration du mariage se rapprochait; il fallait s'entendre pour les derniers préparatifs. Tel était le motif qui amenait Suzon. Il s'y en joignait un autre, quoique plus vague. Quelques bruits de la catastrophe de Granpré avaient franchi l'enceinte des barrières, et le père Lalouette tenait à savoir quel crédit ils méritaient et quelle en était l'origine. Ce n'est pas qu'il les crût fondés : il se fiait à la surveillance d'Anselme. Cependant il n'était pas fâché de s'assurer des faits. Enfin, Suzon, faut-il le dire, avait, en dehors des inquiétudes du vieillard, des soucis qui lui étaient personnels : elle ne pouvait s'expliquer l'abandon où la laissait Anselme, et voulait à tout prix s'affranchir des tourments de l'incertitude.

En la voyant entrer dans les bureaux déserts, aussi jolie quoique moins rieuse que de coutume, le gros garçon ne put se défendre d'un moment d'embarras. La présence de Suzon était pour lui un reproche; un remords secret s'y attachait. Il se remit néanmoins et affecta une gaieté que démentaient ses douleurs secrètes :

— Eh bien, petite, lui dit-il, toi ici? que viens-tu chercher dans ces environs et si loin des Thernes?

— Vous me le demandez, monsieur Anselme? répliqua la jeune fille, dont les joues se couvrirent d'une rougeur pudique.

— C'est juste, dit le jovial garçon prenant la main de sa fiancée, je suis dans mon tort. Voici bien longtemps que je n'ai pris le chemin de la barrière. Mais il est arrivé tant de choses depuis ces huit jours! Dieu sait dans quel état j'ai eu ma pauvre tête. Autant dire que le ciel nous est tombé sur les épaules, mon enfant. Tiens, regarde, ne voilà-t-il pas un bel établissement?

— Il serait vrai, s'écria la jeune fille en joignant les mains avec épouvante, ce que grand-père craignait!

— Oui, dit Anselme répondant à sa pensée, oui, voilà où nous en sommes. Je reste seul ici avec mon plumeau; plus que ça de mobilier. Dans quatre jours on aura vendu ces chaises, ces tables, ces bureaux, et puis, mon enfant, tout sera soldé. C'est égal, ils n'en seront pas quittes comme cela. J'irai me plaindre au roi; je ferai une pétition aux chambres. On ne me roule pas comme ça, moi. Ah! mais!

— Et l'argent de grand-père? dit timidement la jeune fille.

— Il court les champs, ma pauvre Suzon, répliqua Anselme avec un accent mélancolique. Oh! le pandour! Moi qui avais tant de confiance en lui. C'est son potage qui m'a trompé: le scélérat connaissait mon faible. Un fier gueux, va. Mais on faisait joliment le bouillon chez lui.

— Mon Dieu! mon Dieu! le pauvre grand-père! répliqua la jeune fille qui s'oubliait pour ne songer qu'au vieillard; pourvu qu'il n'en prenne pas le mal de la mort.

— Bah! Suzon, répliqua Anselme, faut pas avoir de ces frayeurs-là. Les vieux, c'est très-dur; ça a l'âme chevillée dans le corps. Et puis celui-là a tant passé de mauvais jours!

C'est moi qui suis à plaindre : me voilà sans place, sans rien, sans compter cet ordinaire qui me refaisait à vue d'œil. Ah! le chenapan! si jamais je le rattrape!

— Enfin, dit Suzon comme pour chasser une idée importune, oublions cela; nous travaillerons un peu plus, voilà tout. On peut être heureux sans argent, n'est-ce pas, Anselme, quand on s'aime? ajouta-t-elle en rougissant de plus en plus.

— Sans doute, reprit le jeune homme évidemment embarrassé; quand on s'aime, c'est beaucoup.

— Tu verras comme je suis vaillante à la besogne, dit la jeune fille en lui serrant la main. Aimer et travailler, c'est la vie!

— Oui, oui, dit Anselme, dont la contenance était de plus en plus empruntée. Aimer et travailler! mais un peu d'argent n'y gâte rien. Laisse-moi me retourner, et nous verrons.

Ces paroles agirent sur la jeune fille comme un brusque réveil après un songe caressant. Elle leva les yeux vers son fiancé, et d'une voix pleine d'angoisses :

— Nous verrons! s'écria-t-elle; qu'est-ce que cela veut dire?

Anselme se trouvait forcé dans ses derniers retranchements. Il eût voulu ménager le cœur de Suzon, et l'accoutumer par degrés à ce qu'elle allait entendre; mais l'entretien avait tourné d'une manière si brusque, qu'il ne lui était plus possible de reculer. Il prit les deux mains de la jeune fille et lui dit :

— Écoute, ma petite, il faut de la raison ici-bas. Je t'aime, tu le sais, et je n'en aime point d'autre; mais que veux-tu que nous fassions en ménage sans le premier liard pour le monter?

— O mon Dieu! mon Dieu! s'écria Suzon fondant en larmes.

— Un peu de bon sens, mignonne, un peu de bon sens. Ne

pleure pas comme une Madeleine. Voyons, je t'en fais juge. Une supposition que nous voilà mariés. Tu travailles comme une lionne; moi, j'abats de la besogne à plaisir; c'est bien. Nous vivotons; il y a de quoi garnir le pot-au-feu. Tant qu'on se porte bien et qu'on n'est que deux, les choses vont. Mais qu'il vienne des enfants, et tu verras la misère fondre sur notre pauvre ménage.

— Mon Dieu! disait Suzon l'écoutant à peine, tirez-moi de ce monde: je n'ai plus rien à y faire.

— Être malheureux soi-même, ajouta Anselme, c'est triste; mais créer de pauvres êtres qui n'ont pas demandé à y venir, et cela pour les condamner à la faim, à la soif, à toutes les privations possibles et imaginables, c'est de la mauvaise besogne. Suzon, crois-moi, il vaut mieux attendre.

— Vous l'entendez, mon Dieu! s'écria la jeune fille inondée de larmes et poussant de longs sanglots.

— Au fait, qu'est-ce que je te demande, Suzon? poursuivit le jeune homme; un peu de temps, voilà tout. Que je me retourne seulement, et puis nous verrons. Voyons, petite, ça n'a pas de bon sens de pleurer ainsi. Sois raisonnable, allons.

Il chercha à la consoler, mais la blessure était trop profonde. Suzon le quitta désespéré, et en arrivant aux Thernes elle portait encore les traces de cette terrible épreuve. Le père Lalouette s'en aperçut et l'interrogea doucement. La jeune fille résista d'abord et ne répondit que par un déluge de larmes; puis, gagnée par les caresses du vieillard, elle en vint à une confidence complète, raconta l'entretien qu'elle avait eu, et rapporta avec une grande sincérité les paroles de son fiancé. Tout entière à son propre chagrin, elle ne put remarquer l'impression douloureuse que ce récit causait au vieillard; confuse et les yeux baissés, elle donnait un libre cours à ses aveux. Seulement, quand elle eut achevé, elle releva la tête comme pour demander grâce, et s'aperçut du changement qui venait de s'opérer sur le visage de son interlocuteur. Dans

ses traits décomposés, on pouvait reconnaître une grave altération qui venait de se déclarer d'une manière soudaine. La secousse avait été trop forte pour un septuagénaire.

— Qu'avez-vous, grand-père? dit Suzon en se précipitant vers lui.

— Rien, ma petite, répondit le vieillard d'une voix faible et en essayant de lui sourire.

— Mon Dieu, si! vous avez quelque chose! s'écria la jeune fille; vous êtes pâle comme si vous alliez passer. Et c'est moi qui vous ai fait du mal?

— Non, mon enfant, non, dit doucement le vieillard.

— Mais si! mais si! grand-père, ajouta Suzon. Il ne manquerait plus que cela. J'irais me jeter la tête la première dans un puits. Malheureuse!

Le vieillard essaya de la consoler et gagna sa chambre en s'appuyant sur elle. Il se mit au lit et ne devait plus s'en relever. La fièvre s'empara de lui, épuisa les forces vitales et le conduisit au tombeau au bout de quelques jours. César Falempin ne quitta pas un seul instant son vieil ami; il fut son médecin, son garde-malade, son légataire. Dans les moments lucides, le père Lalouette s'inquiétait de sa petite-fille et se lamentait à la pensée de la laisser seule, sans appui, sans ressources.

— Que va-t-elle devenir? disait-il, en proie aux ardeurs de la fièvre.

César avait cherché à éloigner plus d'une fois la pensée du vieillard de cette préoccupation, mais toujours sans succès. C'était l'idée fixe de Lalouette, il y revenait à chaque instant. Falempin ne voulut pas que les adieux de son ami fussent empoisonnés par ce regret; il se dévoua.

— Lalouette, lui dit-il, sois tranquille, tout cela s'arrangera au mieux. Un peu de calme, mon vieux, ne t'agite pas tant.

— Quand ma pauvre Suzon va rester seule! est-ce possible? répliqua le vieillard.

— Écoute, Lalouette, dit Falempin, nous ne sommes pas riches, ma vieille et moi : ce scélérat d'industriel nous a ruinés de fond en comble; mais nous sommes encore verts, Dieu merci, et le courage ne nous manque pas. Point de charges, point d'enfants, un mobilier assez propre et quelques écus cachés dans les bas de ma vieille, qui a la manie des petits pécules. Bref, ça peut marcher pour deux; et quand il y en a pour deux, Lalouette, il y en a pour trois. Suzon viendra chez nous; elle sera de la famille.

— Bien vrai, César? dit le vieillard en trouvant la force de se mettre sur son séant; bien vrai? ajouta-t-il d'une voix attendrie et suppliante.

— Je l'adopte, dit solennellement Falempin, et déshérite mon neveu. Suzon sera notre fille. Mais recouche-toi, vieux, tu es bien pâle.

— Ah! maintenant, dit Lalouette en se laissant arranger dans son lit, maintenant je puis mourir. Ma pauvre enfant a une famille. Merci, César, tu es un grand cœur.

Ce furent ses derniers mots; il s'endormit, dans la nuit même, du sommeil éternel, en tenant la main de son ami serrée dans les siennes.

XVI

Les suites de l'orage.

Paul Vernon se consolait de l'échec industriel qu'il avait essuyé à Madrid en se livrant à une excursion pittoresque dans les provinces de la Péninsule. L'Andalousie l'attirait surtout : les poëtes en ont tant parlé!

Il comptait y trouver des villageoises sous la jupe de satin,

des paysans en culotte de velours, et des athlètes célèbres dans les combats de taureaux ; il n'y vit que des contrebandiers armés d'escopettes, des mendiants en haillons et des moines couverts de scapulaires. Ce sont de ces tours que joue la divine poésie. Elle prend volontiers les marécages pour des eaux vives, les jachères pour des prés, les bruyères pour des sycomores. Grâce à l'éclat de son prisme, tout œil est noir et brillant, toute forme souple et arrondie, tout visage idéal. Il est doux de vivre sous l'empire de ces chimères; il est toujours téméraire de les pénétrer. Tel fut l'avis de Paul quand il foula le sol poudreux de l'Espagne et en gravit les chemins escarpés. Au bout de six semaines, il demandait grâce : il était las de ces auberges où, l'argent à la main, on pouvait mourir d'inanition; de ces grabats peuplés de commensaux incommodes, de cette cuisine âcre et odorante qui révoltait ses sens délicats.

Ce fut donc avec un véritable plaisir qu'il se retrouva dans un port de mer espagnol et monta sur le bateau à vapeur qui devait le ramener en France. Cette absence avait néanmoins assez duré pour amener un changement complet dans la position des personnes auxquelles son sort était lié. Granpré avait disparu, la baronne courait à sa recherche; plus d'amis, plus de protecteurs; Paul restait seul, livré à ses propres ressources. Son premier mouvement fut d'aller vers sa cousine, mais l'orgueil et le calcul le retinrent. Il lui répugnait de se montrer sous le coup d'espérances déçues, de dônner le spectacle de son désappointement. Dans l'heure des illusions, il avait montré une confiance tellement fanfaronne, porté si haut ses prétentions, que l'échec en était plus humiliant et la chute plus douloureuse. Il aimait mieux dévorer cela en silence, panser ses plaies sans témoins. D'un autre côté, dans quel dessein serait-il retourné vers sa cousine? Les événements n'avaient-ils pas brisé sans retour le rêve de leur jeunesse? Pourquoi troubler désormais son repos et agiter son imagination? N'était-il

pas plus sage de laisser s'éteindre cette passion née en des temps plus heureux et que les événements avaient assombrie? Ainsi calculait le prudent jeune homme.

Combien les pensées d'Emma étaient différentes! Riche, elle avait aimé son cousin; pauvre, elle l'aimait. La fortune n'avait rien ajouté à son affection ; la pauvreté n'en pouvait rien distraire. Incapable de calcul, elle était confiante comme toutes les âmes pures et grandes. Un instant, la scène du jardin avait tourmenté son cœur, elle avait senti l'aiguillon envenimé de la jalousie; mais Muller s'était appliqué à éclaircir ce que l'aventure avait d'obscur ou de mystérieux, et ce nuage, sans se dissiper entièrement, ne pesait plus d'une manière aussi menaçante sur l'horizon de leurs amours. Emma attendait Paul pour lui demander une explication sincère. Son brusque départ l'avait surprise sans l'inquiéter : Muller le justifiait par une nécessité impérieuse, et c'est ainsi que cette âme aimante se berçait dans sa candeur et dans ses illusions.

Cependant, la mort du général avait exigé d'Emma quelques soins, quelques préoccupations. Il s'agissait de savoir où en était son héritage. Avant le départ de la baronne, Muller n'eût pas osé confier à d'autres mains les intérêts de son élève, ni prendre un parti au sujet de la succession. Un sentiment de délicatesse, excessif peut-être, l'en empêchait. Mais lorsque Granpré, et, après lui, Éléonore, eurent disparu, il comprit qu'un plus long délai pourrait compromettre jusqu'aux débris de la fortune d'Emma, et il alla consulter le notaire du général. C'était un homme probe, dévoué, qui accepta cette tâche ingrate et se mit sur-le-champ à l'œuvre. Le résultat de ses recherches fut désespérant. D'un coup d'œil il sonda le gouffre de dilapidations et d'iniquités ouvert sous les pas du baron dès les premiers jours de sa maladie, et qui, au moment du décès, aboutissait à une spoliation complète. Sans doute un recours aux tribunaux eût fait justice des fripons, mais le principal coupable était en fuite et sous le coup d'une

déconfiture scandaleuse. La vente des biens était inattaquable; aucune formalité n'y manquait. Les pouvoirs donnés étaient réguliers, les quittances explicites, enfin l'aliénation entière, formelle, irrévocable. Il fallait se résigner en silence et passer condamnation. De cet immense héritage, il ne restait rien qu'un petit immeuble, l'hôtel du faubourg du Roule et quelques terrains adjacents. Encore était-ce là-dessus que pesait le douaire d'Éléonore. L'inscription légale et générale qui résultait à son profit des clauses de son acte de mariage, et qui avait pour garantie tous les immeubles du baron, s'était en définitive cantonnée, par suite d'aliénations successives, sur ce dernier débris de sa fortune. L'actif de la succession ne se composait donc que de la différence entre le chiffre du douaire et le prix de l'hôtel.

Heureusement pour Emma, son père s'était montré fort réservé dans les obligations volontaires qu'il avait prises en signant le contrat de mariage d'Éléonore. On eût dit qu'une défiance instinctive, qu'un pressentiment secret lui conseillaient alors de se tenir sur ses gardes. Il n'avait reconnu à sa femme qu'un douaire de 80,000 francs, libéralité peu en rapport avec son opulence et ses habitudes de grandeur. Il se réservait de compléter par des dispositions testamentaires ce que cet acte laissait d'inachevé, et de mesurer ses générosités aux événements. Ainsi la somme de 80,000 francs restait seule inscrite : il est vrai que, pour le reste, la baronne s'était payée de ses mains. L'avis du notaire fut de procéder à une vente immédiate de l'immeuble, afin d'assurer la position d'Emma. Situé dans un quartier un peu éloigné, l'hôtel, quoique étendu et occupant beaucoup d'espace, n'avait pas une valeur considérable. L'enchère publique devait en porter le prix entre 150 et 160,000 francs. C'était 70,000 francs que la jeune fille allait retrouver pour son dernier appoint.

Ces détails navraient Muller. Quand il les recueillit de la

bouche du notaire, des larmes s'échappèrent de ses yeux. Il y avait douze ans de cela, le général s'était ouvert à lui sur sa fortune; elle s'élevait alors à trois millions! De trois millions descendre à 70,000 francs, quelle épouvantable chute! Emma seule n'en était point affectée; son courage ne s'effrayait pas de la privation, sa simplicité la mettait au-dessus des échecs de l'orgueil. Elle eût été aussi grande que la fortune; elle se sentait plus forte que la pauvreté.

Déjà, au milieu des premiers embarras, elle avait su prendre quelques mesures décisives. Le brusque départ de la baronne avait laissé l'hôtel sans maître et sans direction. Emma procéda à une réforme complète, congédia la domesticité, et mit les choses sur le pied de l'économie la plus stricte. Les voitures furent vendues, les chevaux aussi; tout le luxe d'une grande existence fut supprimé. César Falempin et sa femme restèrent seuls pour garder la loge et montrer l'hôtel aux personnes qui viendraient le visiter.

Ces braves gens avaient alors chez eux la petite Suzon. Emma l'aperçut un jour, fut enchantée de son visage, et offrit de la prendre à son service. Cet arrangement convint à tout le monde et à Suzon plus qu'à personne. Sa maîtresse avait des airs si engageants et un cœur si bon! Suzon, de son côté, était si laborieuse, si attentive! Désormais, le soin du ménage roula sur elle, et il fallait voir comme tout marchait.

Une seule chose inquiétait alors Emma: c'était le long silence de Paul. Les semaines, les mois s'écoulaient sans que le voyageur donnât signe de vie. Point de nouvelles, point de lettres. La jeune fille s'en affectait souvent.

— S'il était mort! disait-elle à son précepteur. L'Espagne est infectée de bandits! Si on l'avait assassiné!

Muller recommençait son rôle laborieux et trouvait réponse à tout. Jamais patience ne fut plus infatigable.

— C'était bon pour l'Espagne d'autrefois, disait-il avec un accent plein de bonhomie; mais aujourd'hui, mon enfant, il

n'y a plus de bandits nulle part. D'ailleurs, s'il arrivait un malheur, les journaux l'annonceraient. N'annoncent-ils pas tout ce qui se passe et même un peu ce qui ne se passe pas?

— Point de lettres pourtant, ajoutait Emma avec un petit geste d'impatience; pas une ligne, pas un mot.

— La poste est si mal servie en Espagne, répliquait Muller. Tout s'y égare; il ne faut s'étonner de rien.

Le bon Allemand ne se lassait pas; il poussait le mensonge jusqu'à ses dernières limites. Jamais une rougeur ne vint le trahir: il s'était fait un front d'airain. Tant que Paul Vernon fut absent, sa tâche, sans être aisée, n'offrait pas de difficultés insurmontables. Il s'était fait à ces allures et avait pris toute l'assurance d'un personnage de comédie. Mais lorsqu'il eut appris l'arrivée du jeune homme, il se troubla; son sang-froid ne fut plus le même. Un moment il espéra que Paul viendrait rendre visite à sa cousine, ne fût-ce que pour la consoler. Il attendait au moins de lui ce témoignage d'affection; son attente fut trompée; le jeune homme ne vint pas. Blessé de cette froideur, il recourut à des moyens décisifs; il alla trouver Paul. Celui-ci l'accueillit avec embarras et ne répondit à ses reproches que par des refus formels. Muller voulut insister; le jeune homme le prit sur un ton très-haut et s'oublia jusqu'à prononcer des paroles vives. C'était combler la mesure; le pauvre Allemand sortit bouleversé et le cœur plein d'amertume.

— Malheureux! s'écriait-il en descendant l'escalier, voilà comment le siècle vous a faits; l'égoïsme vous étouffe. Il n'est pas un de vos pores qui ne le distille. Tout est convenance et intérêt: rien ne part du cœur. Vous réglez vos actions avec une sagesse presque fatale; tant pis pour les cœurs que vous broyez. Bien dupe qui se dévoue! tel est votre cri. O égoïsme, égoïsme!

Quand Muller revit Emma, après cette dernière épreuve, il

fut tenté de changer avec elle de tactique, et de l'accoutumer peu à peu au délaissement qui l'attendait. Il sentait bien que tous ses efforts pour conjurer ce coup de foudre ne l'empêcheraient pas, à un jour donné, d'éclater sur la tête de la jeune fille, et il espérait amortir ainsi le choc. Cependant, au moment où il allait commencer cette triste confidence, une angoisse indéfinissable s'empara de lui et paralysa ses forces. Emma s'en aperçut :

— Bon ami, s'écria-t-elle, comme vous voilà ému ! Je parie que c'est une bonne nouvelle que vous m'apportez. Paul est de retour?

Et, en répétant ce dernier mot, la jeune fille se mit à sauter autour de la chambre, prise d'une folle gaieté. Cette scène fit avorter les résolutions du bon Allemand ; il ne se sentit pas le courage de changer cette joie en désespoir. Chaque jour d'illusion était autant de gagné sur le malheur ; il aima mieux laisser au hasard le soin de frapper la victime.

Ce triste moment ne tarda pas d'arriver. Un soir d'automne et à une heure indue, un grand bruit de voiture se fit entendre à la porte de l'hôtel, et une main ébranla le marteau avec une force qui annonçait la présence d'un maître. Falempin reposait déjà aux côtés de sa moitié.

— Entends-tu, César? lui dit sa femme.

— Si j'entends? répliqua le concierge ; faudrait avoir des oreilles de veau marin pour ne pas entendre. Ils ont déraciné le marteau.

— Qui diable ça peut-il être? poursuivit l'ex-cantinière. A ces heures, Dieu Jésus ! Minuit moins le quart. Prends tes précautions, César ; n'y va pas sans ton sabre.

Le vieux soldat s'était levé ; et, après s'être vêtu à la hâte, il s'arma d'un falot et marcha vers la porte :

— Qui est là? dit-il en déployant tous ses moyens de baryton.

— C'est moi, Falempin, répondit une voix claire et sonore. Ouvrez sur-le-champ.

— Miséricorde! s'écria le concierge, c'est madame la baronne.

Il s'empressa d'ouvrir, et la porte donna passage à une calèche de voyage d'où Éléonore descendit avec l'air de majesté qui lui était habituel.

Une femme de chambre et un valet étaient avec elle.

Ils aidèrent Falempin à décharger la voiture. La baronne ne voulut déranger personne dans la maison; elle se retira dans sa chambre, se fit déshabiller et se mit au lit. Une demi-heure après, le silence se rétablit, et César regagna sa couche en proie à des réflexions tumultueuses. Que signifiait ce retour? La baronne le garderait-elle? Comment s'entendrait-elle avec mademoiselle Emma? Ces divers problèmes occupèrent le vieux soldat jusqu'au moment où la fatigue fut la plus forte et entraîna sa pensée vers la région des songes.

Le lendemain, l'aspect de l'hôtel avait changé de nouveau. On voyait que l'œil du maître y était revenu. Éléonore ne semblait pas accepter cette abdication à laquelle Emma s'était si facilement résignée; elle remit les choses sinon sur le pied où elles étaient autrefois, du moins dans un état convenable. La livrée fut rappelée en partie; on eut chevaux et voiture. Dans la journée, un peu de mouvement se fit sentir dans l'hôtel; il y eut quelques visites, des allées et des venues. Emma, quoique étonnée de ce retour, s'était empressée d'accourir près de sa belle-mère. Celle-ci reçut la jeune fille avec une bienveillance froide et même un peu contrainte.

— L'hôtel est en vente, lui dit-elle; vous vous êtes bien pressée, Emma.

— Madame, répliqua la jeune fille, j'ignore ce qui s'est fait. Vous savez combien je suis peu au fait de ces choses.

— C'est bien, dit la baronne d'un ton passablement sec; je

verrai votre homme d'affaires. Il ne faut pas que cette propriété sorte de la famille.

L'entretien se termina sur ces mots. Emma remonta dans sa chambre, le cœur gros, la tête malade. Il lui sembla que ce retour soudain était le présage de quelque malheur. Pour la première fois de sa vie elle éprouva un sentiment de curiosité. Parmi les pièces qu'elle occupait, il en était une qui donnait sur la cour de l'hôtel. Jamais Emma ne s'y tenait : elle était froide, triste, presque démeublée. Ce jour-là elle ne quitta pas cet observatoire, curieuse de surveiller les mouvements de la maison. Elle vit arriver un à un les fournisseurs ordinaires de la baronne, qui voulait suppléer sur-le-champ aux vides causés par son absence ; ces détails intéressaient la jeune fille. Vers le soir pourtant elle allait quitter son poste, quand un jeune homme déboucha de la porte de l'hôtel et gravit hardiment le perron. A cette vue, un nuage passa sur les yeux d'Emma ; elle se sentit défaillir. C'était Paul, c'était son cousin. Qu'on juge de son émotion ! Avec la rapidité de l'éclair, elle s'élança vers l'escalier pour l'attendre ; ses membres tremblaient, son cœur battait comme s'il eût voulu rompre sa poitrine. Emma ne doutait pas que son cousin ne vînt pour elle. Sans doute il arrivait d'Espagne et n'avait rien eu de plus pressé que d'accourir. Hélas ! son attente fut trahie : Paul se dirigea vers l'appartement de la baronne. A cette vue, elle faillit mourir. Plongée dans une douleur morne, elle attendit pendant trois heures sur l'escalier, froide, exténuée, agonisante, le moment où il s'en irait. L'espoir, ce dieu des cœurs aimants, la soutenait encore. Il sortit sans songer à elle, sans lever même la tête, et quitta l'hôtel d'un pas délibéré. La jeune fille ne put résister à cette dernière épreuve ; elle s'évanouit sur les marches de l'escalier.

XVII

Une idée de César.

Le lendemain du jour qui suivit l'arrivée de la baronne, César Falempin se leva dans des dispositions presque solennelles. Son air était grave, son attitude recueillie. Il parcourait la loge dans tous les sens, exhalait de profonds soupirs et attachait par moments sur le plafond des yeux fixes et pensifs. Évidemment le vieux soldat était la proie d'une idée, d'une grande idée. On eût pu le croire à la veille de sa bataille de Pharsale, calculant s'il tournerait la position de l'ennemi ou s'il le frapperait au visage. De temps en temps il s'arrêtait d'une manière brusque et relevait l'index en guise de défi. Ce manége durait depuis quelques minutes, lorsque sa ménagère le remarqua pour la première fois.

— Qu'as-tu donc, César? lui dit-elle. Comme te voilà effarouché; on dirait que tu vas avaler de l'étoupe et des lames de sabre. Tu es tragique, mon vieux.

— Femme, répliqua le soldat en empruntant les cordes les plus graves de son organe, ne parlez pas avec légèreté de ce que vous ignorez. Il y a du grabuge dans l'air, voilà ce qu'il vous suffit à savoir. Maintenant, silence dans les rangs; j'ai à causer avec moi-même.

Madame Falempin obéit en épouse élevée à l'école de l'empire. Son seigneur et maître avait pris l'accent des grands jours, celui qui ne souffrait pas de réplique. Force était de se résigner; la ménagère s'en vengea sur la besogne, qu'elle expédiait avec une ardeur qui ressemblait à une revanche. La scène se prolongea ainsi, César rêvant toujours, sa femme époussetant les meubles, lavant sa vaisselle et soufflant ses

fourneaux. Enfin, quand l'heure du déjeuner approcha, l'ex-cantinière revint vers son mari, et, appuyant ses deux mains sur l'une de ses épaules :

— C'est donc bien sévère, mon vieux? lui dit-elle de sa voix la plus douce.

— Très-sévère, Cateau, répliqua le soldat qui n'employait ce nom que dans ses moments d'effusion; très-sévère! très-sévère!

— Alors, parle, mon mouton, dit la ménagère que la curiosité aiguillonnait; il n'y a rien qui soulage autant.

— C'est de la fatalité! s'écria César. Trois fois dans la même nuit! Jamais rien de pareil, jamais!

— Voyons, mon homme, faut se dégorger! dit en insistant madame Falempin; autrement, ça t'étoufferait.

— Eh bien, femme, répliqua le sergent, tu vas frémir jusque dans la moelle de tes os. Autant vaudrait quatre batteries de canon en face. On n'a pas d'idée de ça!

— Mais va donc! va donc! dit la vieille, que l'impatience gagnait.

— Il y a des moments dans la vie, ajouta mélancoliquement Falempin, où je regrette de n'avoir pas été rôti en Égypte, gelé en Russie, tordu à Saint-Domingue par la fièvre jaune, emporté à Dresde par le typhus. Tous ces moyens avaient du bon; le boulet seul valait mieux. Mais le boulet m'en a toujours voulu : quand il me voyait, il passait à gauche. Un vrai guignon!

— Allons, voilà que tu retombes dans tes humeurs noires, Falempin. Tu auras fait quelque mauvais rêve, dit la vieille femme.

Ces mots suffirent pour arracher César à son accès de misanthropie; il se réveilla comme un malade dont on touche la plaie.

— Juste! Cateau, s'écria-t-il, un mauvais rêve! Devine lequel! C'est à ne plus vivre que de balles mâchées!

— Comment veux-tu que je devine, Falempin? Voyo..s, parle enfin, déboutonne-toi.

— Femme, répliqua César avec une solennité toujours croissante, pesez bien ce que je vais vous dire. L'empereur est mécontent de moi.

— Mécontent de toi, l'empereur? dit la vieille.

— Mécontent de moi, ajouta Falempin, prenant une póse digne de la statue de la Douleur; tout ce qu'il y a de plus mécontent: il me l'a fait à savoir; c'est son dernier mot, à cet homme. Si j'étais mort à Lobau au moment où il me tira la moustache, j'emportais son estime à jamais. C'était de la chance! Aujourd'hui je suis mal dans ses papiers. Il m'a mis à l'ordre du jour de l'autre monde; il est mécontent de moi. C'est à se faire sauter le crâne.

— Bah! un cauchemar, dit madame Falempin, quelque chose qui t'aura pesé sur l'estomac, mon bonhomme. Si l'on s'affectait de ces misères...

— Non, Cateau, reprit Falempin, l'empereur ne se dérange pas pour rien. Dès le moment qu'il s'y met, c'est qu'il a ses motifs. Il n'y avait qu'à voir son air; c'était cassant au possible. Trois fois il est venu, et chaque fois son œil m'entrait dans les chairs; j'aurais autant aimé la lame d'un sabre. Ensuite il levait le doigt comme s'il eût voulu me dire de soigner un peu mieux mon fourniment. Je connais ça; il a quelque reproche à me faire. Trois fois dans une nuit! juge donc. Il faut que j'aie mérité d'être fusillé.

— Mais, mon Dieu, moi aussi j'ai vu souvent l'empereur, dit madame Falempin, et il n'avait pas toujours l'air aimable. Un rêve! c'est si bizarre!

— Cateau, dit César en suivant sa pensée, je vous répète que l'empereur a toujours ses motifs. Il m'a menacé du doigt; ce n'est pas le geste d'un homme satisfait. Peut-être est-il mécontent de ce que je n'ai pas rempli les dernières volontés

de mon général. Le général s'est plaint à l'empereur, — quoi de plus naturel ! — et l'empereur, qui n'a rien à lui refuser, est venu me signifier la chose. Pour sûr, ils me boudent à eux deux, et quand j'irai là-bas je me trouverai cassé au corps ou renvoyé avec la cartouche jaune. C'est dur pour un ancien ; j'ai envie d'en finir pour aller m'expliquer avec eux.

Madame Falempin eut beau insister sur la vanité des songes et le peu d'importance qu'il faut y attacher, César n'en voulut pas démordre : il se crut frappé de la disgrâce de l'empereur. Au déjeuner, il ne mangea que du bout des lèvres et ne se laissa pas même tenter par une bouteille de vin vieux que sa ménagère lui servit comme un remède souverain contre les mauvais rêves.

Le concierge s'imaginait que l'empereur et son général attendaient quelque chose de lui. Quoi ? il l'ignorait ; seulement il avait la conviction qu'ils comptaient sur leur vieux sergent. De là une préoccupation qui pouvait prendre tous les caractères de l'idée fixe et troubler le cerveau du brave Falempin. Quand le déjeuner fut achevé, il quitta la loge et se dirigea vers l'hôtel. Sa besogne l'y appelait souvent ; personne n'avait à s'inquiéter de sa présence. C'est à lui qu'était échue la surveillance de l'entretien des bâtiments ; on était accoutumé à le voir aller et venir. César marcha droit vers l'appartement du général, qui était fermé depuis le jour où le magistrat du ressort en avait achevé l'inventaire. Une fois entré, il ferma soigneusement la porte afin de n'être pas troublé dans ses méditations. En y pénétrant, il n'avait qu'un seul but, celui de se recueillir et de s'inspirer de l'aspect des lieux. Il lui semblait que son général ne le laisserait pas ainsi dans l'embarras et lui suggérerait quelque expédient. Le lit sur lequel il avait rendu le dernier soupir, le fauteuil témoin de sa longue agonie, tout devait lui rappeler des souvenirs bien chers et porter peut-être le calme dans son esprit.

La chambre du mort se trouvait dans le même état qu'au

jour du décès ; l'abandon et le désordre y régnaient sans partage. Les détails qui trahissent le séjour d'un malade y figuraient encore ; c'était une infirmerie où il ne manquait guère que le patient. César examina tout avec émotion ; il croyait voir son général assis sur ce fauteuil ou étendu sur ce lit de repos ; il se rattachait par la pensée aux scènes dont il avait été témoin, à leur dernière entrevue, à la confidence qu'elle amena, à la nuit douloureuse où il s'inclinait devant son cadavre. Les volets extérieurs de la pièce avaient été fermés et ne laissaient pénétrer qu'un demi-jour, doux et mélancolique.

Falempin resta pendant plus d'une heure sous le coup du premier attendrissement. Peu à peu les angoisses de son rêve s'effacèrent pour faire place à des impressions plus douces. Il se sentait plus à l'aise, moins enclin à douter de son innocence. Il s'interrogeait et se prenait à croire qu'il n'était pas le plus coupable des hommes et que l'empereur avait voulu seulement l'éprouver.

— A la bonne heure ! se dit-il. Mais n'empêche que c'est un peu fort à lui de s'être dérangé trois fois pour faire droguer un vieux lapin. Je persiste à croire qu'il y a un motif.

Au moment où il achevait ces mots, ses yeux se portèrent vers la fatale armoire où le général avait déposé la somme qu'il voulait soustraire à ses spoliateurs.

— Si je cherchais encore, pensa Falempin. Le jour du décès j'avais les yeux en papillote ; si par hasard j'avais mal fouillé ! Ce serait curieux tout de même.

Il ouvrit l'armoire avec précaution et dans le demi-jour chercha en tâtonnant l'endroit où se trouvait la précieuse cachette. Elle était fermée, rien n'indiquait qu'elle eût été violée. César eut beaucoup de peine à retrouver le ressort qui, en jouant, mettait l'intérieur à découvert. Ce ne fut qu'après beaucoup d'essais qu'il y parvint. Enfin, la coulisse se mit en mouvement, et le concierge put de nouveau sonder les pro-

fondeurs de ce mystérieux réduit. Il y passa la main dans tous les sens, suivit les parois des compartiments, examina les rainures, chercha à s'assurer qu'un second secret ne conduisait pas à un double fond; enfin, il procéda à cette recherche avec l'attention la plus minutieuse. Les résultats furent les mêmes qu'au premier jour; les billets de banque ne s'y trouvaient plus, et l'émigration de ce dépôt devait être antérieure à la mort du baron.

Un peu découragé, César ferma l'armoire, et reprit son attitude pensive. Le lit du mort était sous ses yeux, et Falempin semblait demander au chevet où son général avait exhalé le dernier soupir le secret qu'il emportait dans la tombe. Par le fait de cette illusion qui naît de l'intensité de la pensée, il voyait là le cadavre, déjà froid, et animé seulement de quelques mouvements convulsifs. Ce fut alors, et pour la première fois, qu'il se souvint d'une circonstance singulière et dont il s'était peu préoccupé. L'attitude du défunt, la position des membres, l'espèce de vie galvanique qu'ils avaient conservée, indiquaient que la mort l'avait surpris au moment où il dirigeait ses mains du côté de la muraille. A peine César eut-il conçu cette idée, qu'il courut vers le lit et le bouleversa; il pensait que le général avait pu, vers sa dernière heure, chercher, pour son riche dépôt, un asile plus sûr et cacher les billets de banque, soit sous les matelas, soit sous le chevet même. Il fouilla tout avec soin, ramena le lit vers l'intérieur de la chambre, de manière à ce que rien ne pût lui échapper, ouvrit les volets extérieurs afin de poursuivre cette opération au grand jour. Peine inutile! soins infructueux! Le trésor ne se retrouva pas.

César se retourna alors du côté du mur; il était lisse, et la tapisserie n'offrait pas de solution de continuité. Seulement, un soubassement en boiserie régnait dans l'étendue de la pièce. On sait que les constructions anciennes ont presque toutes de ces soubassements fort élevés, tantôt garnis d'une

plinthe, tantôt ornés d'une petite décoration. Celui-ci allait presque à hauteur d'appui, et formait au point du raccord une sorte de corniche. La boiserie était vieille, et le jeu des plâtres l'avait repoussée en divers endroits de manière à ménager des ouvertures assez larges entre les parois du mur et les panneaux des soubassements. Le hasard voulut que César jetât les yeux sur ces interstices, dont la plus considérable se trouvait à la hauteur du lit. Il lui sembla, dans la pénombre, apercevoir quelques chiffons d'un papier soyeux et souple. Ce fut un trait de lumière ; il y plongea les doigts avec une émotion indicible, s'y prit avec ménagement, et finit par amener au jour un billet de banque. O joie inespérée ! le nid était trouvé ; les 300,000 francs étaient là.

Quand César se fut assuré de sa découverte, le cœur lui battit si violemment, qu'il ne put poursuivre ; il se vit obligé de s'asseoir. Un nuage passa devant ses yeux ; un bourdonnement confus fatigua ses oreilles. Il lui fallut quelques minutes pour s'habituer à sa joie et supporter son bonheur. Dès que cette émotion se fut calmée, il se remit à la besogne : elle était assez difficile. Les billets de banque avaient glissé dans l'ouverture, et plusieurs étaient profondément engagés. Les retirer un à un exigeait trop de soin, et Falempin était pressé d'en finir. Après avoir bien calculé ce qui lui restait à faire, il prit un parti décisif, sortit de l'appartement du baron, en emporta la clef, et retourna dans sa loge. Sa femme, le voyant revenir presque hors de lui, ne put retenir un cri :

— Jésus Dieu ! César, s'écria-t-elle, d'où viens-tu ? Tu as l'air d'un déterré.

— Chut ! femme, lui répondit-il en lui mettant la main sur la bouche. Tout est sauvé.

— Mais encore ? dit en insistant la ménagère.

— Chut, te dis-je, pas un mot, ajouta César. L'empereur a joliment bien fait de me réclamer. Nous tenons le pot aux roses, Cateau. Dieu ! quel jour !

— Il est fou, pensa sa femme. Pauvre cher homme !

Tout en parlant, César avait cherché dans son coffre aux outils une forte hache, et, ainsi armé, il regagna l'hôtel. Les valets étaient ailleurs ; il put rentrer dans l'appartement du général sans avoir été aperçu. Son intention était d'abord de n'agir sur la boiserie qu'au moyen de pesées lentes et douces ; il ne voulait pas attirer les gens de la maison et donner l'éveil à la baronne. Mais l'œuvre de menuiserie, quoique ancienne, était solide ; elle témoignait de la conscience de l'ouvrier qui l'avait confectionnée. César s'y épuisa en vains efforts tant qu'il voulut procéder par des coups amortis. Quand il vit cela, il n'hésita plus, frappa avec vigueur et fit voler en éclats la vénérable boiserie. L'asile des billets de banque fut violé et on les vit bientôt voltiger de toutes parts.

Falempin les recueillait par liasses et les mettait en sûreté. Il parvint de la sorte à retrouver le dépôt tout entier. Ce travail de découverte venait de finir quand la baronne entra dans la chambre. Avertie par le bruit, elle accourait.

— Que signifie ce tapage ? dit-elle ; est-ce que vous êtes fou, Falempin ? vous démolissez la maison !

— Pardon ! madame la baronne, répondit le concierge ; voilà que c'est achevé. C'était une opération nécessaire. Excusez-moi.

Éléonore regardait d'un œil inquiet le concierge qui ramassait les dernières valeurs éparses sur le parquet.

— Que prenez-vous là ? dit-elle.

Elle avait reconnu des billets de banque, et à cette vue sa cupidité s'était éveillée ; elle devina tout.

— Mon Dieu, rien, madame la baronne, répliqua Falempin, qui avait retrouvé son sang-froid en face du danger ; quelques chiffons de papier que m'avait recommandés le général.

— Des chiffons de papier, Falempin ! s'écria la baronne en portant la main sur son serviteur ; dites des billets de ban-

que, malheureux ! Est-ce que vous voudriez voler vos maîtres ?

Tout le sang du soldat reflua vers son visage : il tenait encore la hache à la main, et peu s'en fallut qu'il ne vengeât d'une façon sanglante l'outrage qu'on lui faisait. Cependant, il parvint à se maîtriser et se contenta de repousser doucement la baronne :

— Un voleur ! non, madame, répondit-il ; mais un dépositaire. J'exécute les ordres de mon général. Ceci appartient à mademoiselle Emma.

— Qui vous en fait juge ? s'écria impérieusement la baronne. Il n'y a ici d'autre maître que moi. Remettez-moi ce dépôt, Falempin ; c'est déjà un crime que d'y avoir touché.

— Madame la baronne, dit le vieux soldat, j'en cours la chance. Laissez-moi sortir, ajouta-t-il, voyant qu'elle cherchait à lui barrer le passage ; ne m'obligez pas à vous manquer de respect. J'obéis à mon général, je vous le répète, et, malgré tout, j'exécuterai ce qu'il m'a ordonné.

— Misérable ! s'écria Éléonore exaspérée, je vous livrerai à la justice. Voler les gens en plein jour !

— Point d'injures, madame la baronne ; les billets de banque ne feront pas un long séjour entre mes mains. De ce pas, je vais les porter au notaire de la famille. Si c'est un crime que d'agir ainsi, on me fusillera ; j'y suis résigné. C'est le moins que je puisse faire pour la mémoire de mon général.

En achevant ces paroles, il écarta Éléonore, se fraya un passage et quitta la chambre avant que la baronne fût revenue de sa stupeur.

XVIII

Hostilités.

A partir de ce jour, il y eut guerre ouverte entre la souveraine de l'hôtel et la dynastie Falempin. Le notaire de la famille reçut avec empressement le dépôt de l'honnête concierge et fit dresser par l'autorité compétente un procès-verbal de la remise. César expliqua comment les choses s'étaient passées : il raconta l'entretien qu'il avait eu avec son général, les divers incidents de l'aventure, enfin sa découverte inespérée. Comme conclusion, il se déclara prêt à porter la peine de sa conduite et parla comme un homme qui offre sa tête. Le magistrat sourit et se contenta de lui adresser de vives félicitations. Falempin sortit de là radieux. Quand il rentra dans la loge, sa figure en était au plus haut point de l'épanouissement et de la joie.

— Eh bien, femme, dit-il en embrassant sa compagne avec une ardeur digne de ses beaux jours, je te le disais bien que l'empereur avait ses motifs. Un peu qu'il se dérangerait pour rien. Tu vois ce qui arrive; c'est notre campagne de Prusse! En trois temps, enfoncé l'ennemi, et l'autorité me félicite. On m'aurait donné le trône de Suède, comme à Bernadotte, que je ne serais pas plus heureux. Et mon général, doit-il l'être aussi ! Doit-il se frotter les mains là-bas ! Ça donnerait l'envie d'y aller, rien que pour voir.

— Merci du souhait, dit la mère Falempin ; il est flatteur. Venez donc ici, évaporé, qu'on vous arrange cette cravate. Il ne faut pas que le bonheur fasse oublier la tenue. Venez donc !

Cependant la baronne Dalincour ne se rendit pas sans combat; elle avait pour conseils les amis de Granpré, c'est-à-dire d'astucieux hommes de loi, au courant de toutes les embûches de la procédure. Ils essayèrent de porter l'affaire au criminel en accusant Falempin de la manière la plus audacieuse. Cette tentative échoua devant les interrogatoires du vieux sergent; il s'y montra d'une simplicité et d'une sincérité qui firent taire la calomnie. Battue de ce côté, la baronne entama un procès au civil, fit valoir sur les sommes découvertes dans l'hôtel des droits imaginaires; créa des répétitions considérables au profit de créanciers qui lui servaient de prête-noms, et auxquels, de concert avec ses procureurs, elle fabriquait des titres.

Ainsi la guerre était engagée et le papier timbré s'échangeait en famille. Emma, dès le début de ce différend, déclara qu'elle voulait y demeurer étrangère : une spoliation l'effrayait moins qu'une lutte. On respecta ses scrupules, on éloigna d'elle tout ce qui pouvait blesser sa susceptibilité; mais on ne poussa pas la déférence plus loin. Tous ses droits furent maintenus contre des agressions odieuses. La jeune fille n'était pas majeure; un conseil de famille fut institué, et Muller en devint l'âme et le bras. Cet homme, si naïf, si étranger aux piéges du monde, se transforma tout à coup en procureur consommé. Il étudia les lois, s'initia aux ruses du palais, voulut tout apprendre afin de tout prévoir; ce fut une métamorphose complète. Jamais il n'avait attaché un grand prix à l'argent : il était né dans la pauvreté et ne s'était soutenu que par son travail; mais en aucun temps il n'avait regardé la richesse d'un œil d'envie. Quand il s'agit de sa pupille, il devint tout autre : il fut âpre, méticuleux; il se défendit pied à pied sur le terrain des intérêts. Son affection pour Emma le soutenait dans ce duel et son amour-propre y était engagé.

Muller avait un second tout trouvé : c'était Falempin. César

était fier ; s'il n'oubliait pas les bons procédés, il ne pardonnait pas les mauvais. La baronne avait blessé le vieux soldat dans ce qu'il avait de plus cher, son honneur ; c'était pour lui une plaie toujours saignante et toujours nouvelle. Désormais, entre sa maîtresse et lui, il ne pouvait plus exister que des rapports pénibles. Éléonore y mit le comble en lui signifiant son congé. C'était excéder son droit : l'hôtel appartenait à Emma ; le choix d'un concierge dépendait de la jeune fille. Falempin en référa à Muller, qui maintint César dans son poste en dépit de la baronne. La guerre intestine s'aggravait de tous ces épisodes ; l'hôtel du faubourg du Roule était partagé en deux camps qui se mesuraient de l'œil.

Dès lors, les deux femmes vécurent entièrement à part. La baronne continuait à s'entourer d'un luxe qui ne semblait pas en rapport avec sa position ; elle menait grand train, donnait des dîners et des fêtes, comme si elle eût voulu jeter un défi à l'existence solitaire d'Emma. Celle-ci, de son côté, se renfermait dans une retraite absolue, toute à son chagrin et à ses regrets. Le coup récent que Paul avait porté à son amour retentissait encore dans son cœur ; elle était redevenue triste et languissante. Elle avait pénétré les pieuses ruses de Muller, et s'y prêtait sans en être désormais dupe. L'expérience commençait pour elle : triste moment qui lui enlevait le dernier asile des âmes blessées, l'illusion. Cette douloureuse journée, où s'était brisé tout son espoir, l'avait mûrie avant l'âge ; elle comprenait le monde et se sentait prise d'une répugnance instinctive pour lui. Aussi n'eut-elle dès lors qu'un souci, celui de se tenir à l'écart du bruit. Les visites de Muller lui suffisaient comme distraction, et Suzon portait sans peine le poids de son petit ménage.

Cependant, César Falempin nourrissait des colères sourdes qui ne cherchaient qu'un moment propice pour faire explosion. Quand le vieux soldat se mettait à haïr, ce n'était point à demi. Aucun des adversaires qu'il avait combattus n'avait

trouvé grâce à ses yeux, même après trente ans de paix. Tout Prussien lui était odieux, tout Espagnol antipathique; s'il eût vu un Cosaque près de lui, il aurait eu beaucoup de peine à lui faire quartier. Il suffisait qu'on lui parlât des Bavarois pour le faire frémir d'indignation, et il n'avait pas pardonné à l'empereur d'Autriche sa conduite de 1815. César était ainsi fait ; tout laissait dans son esprit des traces ineffaçables. Il avait peu d'idées, mais celles qui se logeaient sous son cuir chevelu y restaient gravées à jamais. Pour le moment, il accordait une trêve à ces vieilles haines, afin de se livrer plus entièrement à une haine récente ; et la baronne occupait dans ses rancunes une si large place, qu'il n'en restait guère pour les Cosaques, les Prussiens, les Espagnols et les Bavarois.

Ce qui entretenait cette effervescence intérieure, c'était la révélation de toutes les hontes, de toutes les iniquités dont l'hôtel avait été le théâtre. Lui, si fier de son rôle, si jaloux de l'honneur de la maison, il apprenait pour la première fois qu'il avait tenu les clefs d'une véritable caverne. Muller, qui avait besoin de lui pour divers détails d'affaires, le mettait au courant des faits les plus essentiels, et chacune de ces confidences fournissait un aliment de plus au foyer de colères allumé dans la tête de Falempin.

— Ça finira mal, disait-il à sa femme ; la foudre tombera un jour sur l'hôtel, si cette mégère n'en sort pas.

— Voyons, César, répliquait sa prudente ménagère, ne te monte pas la tête. Voilà huit jours que tu n'es pas reconnaissable. Tu t'enflammes le sang, mon mouton.

— Non, vois-tu, Cateau, il ne sera pas dit que Falempin aura souffert des abominations pareilles. Je n'y tiens pas : la main me démange ; je me sens capable de faire un malheur. Tu ne sais donc pas qu'ils ont volé mon pauvre général, qu'ils l'ont dépouillé comme dans un bois? Et tu crois que je supporterai cela ?

— Mon homme, répliqua la mère Falempin, veux-tu que

je te donne un bon conseil ? Tu en feras ensuite à ta tête. Là, veux-tu ?

— Oh ! toi, répliqua César, tu es toujours dans les trembleurs : la mère la Prudence ! Dis, voyons.

— Eh bien, mon homme, poursuivit madame Falempin, ne te frotte pas aux grands ; ils ont les bras plus longs que nous. Les riches, ça peut tout. Avec l'argent, ils achèteraient la terre entière, les juges, les commissaires de police, les sergents de ville, tout ce qu'ils voudraient.

— Il faut alors laisser dévaliser notre jeune maîtresse, s'écria Falempin indigné. C'est cela ! le champ libre aux scélérats. Une supposition : Vous volez un pain : vingt ans de galères; vous volez deux millions : tous les honneurs du monde. Cateau, Cateau, il me prend des envies de mettre le feu à cette maison. Si la baronne y était seule, ce serait bientôt fait.

— Allons, voilà encore de tes rages, dit la ménagère. Tu es comme à Saragosse.

— Mais penses-y donc, femme, poursuivit Falempin : c'est deux millions qu'ils ont subtilisés à mon général. Deux millions, entends-tu ? Autant de moins pour cette pauvre demoiselle, belle comme le jour et bonne comme les anges. Tu sais, ce Granpré qui a fait partir ton petit magot, les mille écus, tu sais ?

— Ce gueux-là ! s'écria la mère Falempin, s'élevant sur-le-champ jusqu'au diapason de son mari.

— Le même ! femme, le même ! dit César. C'est lui qui a effarouché les deux millions du général ! Quand je dis lui, la baronne y est au moins pour moitié. Les deux font la paire.

— Si c'est ainsi, Falempin, répliqua la vieille femme avec un ton solennel, je ne te retiens plus. Tu peux cogner, mon homme. Le voleur de nos mille écus ! Je repasserai ton sabre, s'il le faut. Qu'il y a donc des gens canailles dans ce Paris !

Le couple qui habitait la loge se mit ainsi d'accord sur le

chapitre de la vengeance. La difficulté était d'en trouver l'occasion. Falempin avait beau demeurer à l'affût, rien ne s'offrait. Il faut dire que le concierge était plus fort pour l'action que pour l'intrigue. S'il eût pu charger sur la baronne comme sur un régiment, et se venger à la pointe du sabre, nul doute que le résultat n'eût tourné en sa faveur ; mais que pouvait le vieux soldat au milieu des évolutions des gens d'affaires et de la stratégie du Code de procédure ? Il rongeait son frein et dévorait son impuissance.

Un jour pourtant il fit une remarque qui le frappa. Une lettre arriva à l'adresse de la baronne ; elle était d'un fort volume et portait le timbre de Bruxelles. Il la donna à l'un des valets de service, qui vint, peu d'instants après, lui recommander d'envoyer désormais le facteur directement à l'hôtel pour tout ce qui concernait Éléonore. Cette précaution éveilla ses soupçons ; il comprit que l'on se défiait de lui. Le facteur reparut deux, trois fois par semaine, toujours avec des lettres venant de Bruxelles. Falempin, fidèle à sa consigne, n'y toucha pas et se contenta d'en vérifier le timbre. Plus de doutes pour lui : la baronne était en relations suivies avec Bruxelles. Qui pouvait être ce correspondant assidu et mystérieux, si ce n'est son complice, si ce n'est Granpré ! Sans un grand effort d'intelligence, Falempin en vint à pressentir cela. Dès ce moment, son attention fut en éveil, et il résolut de ne rien négliger pour arriver à une certitude complète. Voici quel raisonnement il fit, et chez un soldat élevé à l'école de l'empire c'était preuve d'imaginative.

— Si le complice de Bruxelles écrit aussi souvent, se dit-il, il faut qu'il parte de Paris des réponses à toutes ces lettres ; autrement elles ne se multiplieraient pas à ce point. On demande d'ici des conseils et de l'argent ; de là-bas on envoie l'un et l'autre. C'est clair comme le soleil d'Austerlitz. Maintenant, qui porte ces lettres ? par quelles mains passent-elles ? voilà la question. Surveillons la valetaille.

Parmi les femmes qui étaient au service d'Éléonore, l'une d'elles semblait avoir les bonnes grâces de sa maîtresse et se trouver plus avant que les autres dans son intimité. C'était une fille jeune encore, mais alerte, délurée, connaissant déjà le cœur humain et sachant tirer parti de ses faiblesses. Falempin ne douta pas que ce ne fût là ce qu'il cherchait, c'est-à-dire la messagère d'Éléonore. Il l'épia pendant huit jours; elle ne sortit pas de l'hôtel, où la retenait son service. Cette circonstance dérouta les soupçons de César. Il en était fort préoccupé, quand il vit entrer dans sa loge une fille de l'Auvergne qui n'était point attachée à demeure à l'hôtel, mais qui chaque jour y venait pour faire la grosse besogne.

— Eh bien, la Gothon, comment va cette santé? lui dit amicalement Falempin. Toujours gaie, l'Auvergnate!

Le hasard voulut que l'œil du concierge se portât en même temps vers la poche de la servante. Derrière un mouchoir à carreaux bleus se laissait voir la corne d'une lettre. Cette vue frappa César; il tint l'objet comme en arrêt. Point de doute: la baronne avait mieux aimé confier ses messages à cette fille simple et presque idiote, à demi étrangère à l'hôtel, plutôt que de mettre dans sa confidence quelqu'un de ses gens. C'était le comble du calcul et de la prudence.

— Eh! eh! la Gothon, dit César, excité par la vue de l'objet qu'il convoitait depuis longtemps; qu'est-ce que nous avons donc là? Un poulet pour notre ami? Ah! friponne, on vous y prend!

En disant ces mots, il avait porté la main vers le tablier de la servante, et, avec l'adresse d'un prestidigitateur, il s'était emparé du précieux papier. A ce geste, la fille d'Auvergne se précipita sur lui, tout effrayée.

— Laissez donc! s'écria-t-elle; laissez donc cela, monsieur Falempin. Si vous saviez combien on m'a recommandé de ne pas le laisser voir!

César fit semblant de se jouer des inquiétudes de la ser-

vante et de la plaisanter sur ses correspondances galantes; mais en même temps il jeta un regard rapide sur l'adresse de la lettre et y lut ce qui suit :

A monsieur MARTINON,

rue de la Montagne, n°..., à Bruxelles.

Cela lui suffisait : le nom, la rue, le numéro, tout était désormais gravé dans sa mémoire. Ne voulant pas tourmenter plus longtemps la fille d'Auvergne, il lui rendit la lettre.

— Tenez, Gothon, lui dit-il en riant, cachez mieux vos poulets, une autre fois. Peste ! le beau papier. Cela sent le musc.

Quand la servante eut disparu, les traits du concierge reprirent leur sérieux. Il alla vers sa femme, qui se tenait près de ses fourneaux dans une petite pièce attenante à la loge :

— Mère Falempin, lui dit-il avec gravité, tu feras mes paquets ce soir. Il faut que demain je sois sur la route de la Belgique.

XIX

La chasse au fiancé.

Pendant les dix jours que dura l'absence de César Falempin, l'hôtel du faubourg du Roule fut témoin d'un incident qu'il est essentiel de raconter. Suzon, comme on l'a vu, était entrée au service d'Emma; elle y faisait des merveilles. Rien de plus actif, de plus alerte que cette fille. On eût dit qu'elle

cherchait dans un excès de travail un refuge contre les souvenirs du passé.

La première debout, elle se couchait la dernière; et quand la besogne manquait dans le ménage d'Emma, elle allait donner la main au service de la loge. Madame Falempin était fière de son enfant adoptif; elle en parlait avec l'orgueil et la tendresse d'une mère. Pour lui plaire il suffisait de célébrer les mérites de Suzon : aussi ne pardonnait-elle pas à Anselme de les avoir méconnus.

— Va, ma petite, disait-elle à la jeune fille, faut pas avoir de regret. Au fond, qu'est-ce que c'est que ton fiancé? Un gros sensuel, voilà tout; un homme sur sa bouche; un vrai sans-cœur. Ah! il peut venir se frotter chez nous, maintenant. César ne veut plus en entendre parler; il lui a signifié sa malédiction.

Au lieu de répondre à ces consolations chaque jour renouvelées, Suzon s'en allait le cœur gros, les yeux gonflés de larmes. Elle était trop aimante pour oublier et trop fière pour se plaindre. Cependant, avec plus de pénétration que n'en avait la cantinière émérite, il eût été facile de s'apercevoir que la jeune fille changeait à vue d'œil. Ses joues pâlissaient, ses yeux s'entouraient d'un cercle bleuâtre. Ce n'était plus la fauvette du cabaret des Thernes; les chants avaient cessé avec le bonheur, les rires aussi. Sans être triste, elle sentait peser sur elle une invincible mélancolie. Dans son zèle même se révélait on ne sait quoi de maladif et de languissant; son activité éclatait par excès, entrecoupés de défaillances. Ces symptômes l'étonnaient; elle se voyait atteinte d'un mal inconnu. Des spasmes singuliers troublaient sa tête, le dégoût s'en mêlait; et plus d'une fois, sous l'influence de ce malaise, elle s'abandonna à un découragement profond.

— O ciel! s'écriait-elle : est-ce que je vais mourir? C'est s'en aller bien jeune, mon Dieu!

Un jour qu'elle était en proie à une de ces crises, la mère

Falempin entra doucement. Des torrents de pleurs sillonnaient les joues de la jeune fille; ce spectacle frappa l'épouse de César.

— Qu'est-ce donc, petite? lui dit-elle avec bonté. Te voilà changée en fontaine : d'où vient cela?

Aux premiers mots qu'avait prononcés la vieille femme, Suzon s'était éveillée comme d'un rêve. Plonger la main dans la poche de son tablier, y saisir un mouchoir et sécher ses pleurs fut l'affaire d'un instant. Quand elle répondit, les traces de l'orage avaient disparu, et son œil brillait comme un rayon de soleil entre deux nuées.

— Ne faites pas attention, madame Falempin, répondit-elle : un moment d'ennui, un tracas de petite fille. Cela passera.

En même temps, elle se remit à la besogne en affectant une gaieté qui était loin de son cœur. Cette fois, l'épouse de César ne s'y trompa point; elle examina mieux la physionomie de Suzon, et s'aperçut de l'altération que ses traits avaient subie. Elle entrevit la vérité et pressa la jeune fille.

— Ma petite, lui dit-elle, ne nous cachons pas derrière le doigt. Tu as du chagrin, conte-moi ça.

— Mais non, madame Falempin, je vous assure, répondit Suzon. Pourquoi voulez-vous que j'aie du chagrin? Est-ce qu'il me manque quelque chose ici? Est-ce que tout le monde n'y est pas bon pour moi?

On eût dit que le cœur protestait, car deux larmes suspendues au bord des paupières donnèrent un démenti à ces paroles.

— Pauvre enfant! dit la vieille femme attendrie. Suzon, ajouta-t-elle, ne sois donc pas boutonnée comme cela. A quoi bon, ma petite? est-ce que je te fais peur?

— Peur? oh! non, madame Falempin, répliqua la jeune fille. Mais que voulez-vous que je vous dise? un tas de misères. Depuis quelques jours, je me sens toute sens dessus

dessous. Eh bien, quoi! un peu de patience; ça s'en ira comme c'est venu. A dix-sept ans, il y a de la ressource.

— Tu te sens donc malade, Suzon?

— Un tantinet, madame Falempin; j'ai comme qui dirait le cœur sur l'eau. Mais ça n'est rien : le bon Dieu ne veut pas me prendre encore, il faut le croire.

L'épouse de César comprit tout ce qu'il y avait de naïf dans ces réponses; elle continua son interrogatoire en ménageant l'ignorance de la jeune fille. Suzon se défendit d'abord; mais peu à peu, gagnée par l'intérêt profond qu'on lui témoignait, elle ouvrit son âme et se laissa aller à des aveux complets. Pour la première fois, elle raconta ce qui s'était passé au retour de Saint-Cloud; et à mesure qu'elle avançait dans cette confidence, la mère Falempin laissait échapper plus fréquemment cette interruption, qu'elle accentuait de manière à témoigner une indignation croissante :

— Oh! le monstre! disait-elle, oh! le monstre!

La glace était rompue; Suzon fit une confession générale. Elle raconta les hésitations d'Anselme, l'entrevue qu'elle avait eue avec lui, enfin les circonstances qui avaient précédé la mort de son grand-père. En finissant elle s'accusa d'avoir hâté la fin du vieillard, et se remit à fondre en larmes. La mère Falempin continuait à lever les mains au ciel et à s'écrier de loin en loin :

— Le monstre! le monstre!

Ces détails étaient nouveaux pour elle; les torts d'Anselme prenaient à ses yeux une tout autre gravité. Il ne s'agissait plus d'une de ces légèretés que le monde excuse; il y avait oubli coupable et nécessité de réparation :

— Écoute, ma petite, dit-elle à Suzon en l'embrassant avec tendresse, il ne faut pas se désespérer. Foi de mère Falempin, cela ne se passera pas comme cela. Non, ce garnement d'Anselme n'en aura pas le dernier mot. Ah! il lui faut de l'argent à ce mirliflore; il veut faire la belle jambe aux dépens de sa

femme; il tient à avoir du pain sur la planche, le fainéant. Depuis que les Falempin et les Lalouette sont ruinés, il leur tourne les talons. Attends, vaurien, et tu verras ce que c'est que la mère Falempin. Ah mais! c'est qu'il ne faut pas se jouer des braves gens, vois-tu! Attends seulement qu'on te rejoigne.

Pendant que l'épouse de César lançait ce défi dans le vide, Suzon était retombée dans ses accès de tristesse; elle semblait inconsolable.

— Petite, lui dit la vieille, faisons-nous une raison. Pas plus tard qu'aujourd'hui, je tirerai cela au clair. Voyons, assez de larmes comme cela: je finirais par me mettre de la partie. Tu ne veux pas faire pleurer une femme qui n'a pas pleuré à Waterloo. Eh bien, taris tes fontaines; car je me sens gagnée.

La mère Falempin termina la scène sur ces mots; elle en était arrivée au point de ne pouvoir maîtriser son émotion. En sortant et sur le seuil même, elle aperçut Emma, qui rougit légèrement à son aspect et parut embarrassée. L'épouse de César n'y prit pas garde et continua son chemin. Une idée fixe la préoccupait: elle voulait rejoindre Anselme et avoir une explication avec lui. Emma, cependant, revint sur ses pas comme si elle eût craint de surprendre Suzon; et rencontrant dans l'antichambre Muller, qui venait lui rendre sa visite habituelle:

— Bon ami, lui dit-elle, que vous voilà donc à propos! Nous avons à causer ensemble. J'ai une commission délicate à vous donner.

— A vos ordres, mon enfant, répondit Muller. Vous savez que je suis votre esclave. Commandez.

Ils passèrent dans le salon d'étude, et l'entretien s'engagea. De son côté, la mère Falempin ne rentra dans la loge que pour se mettre en tenue de ville. Elle se coiffa d'un bonnet resplendissant et revêtit sa plus belle robe, comme si elle eût

médité une conquête. La fille d'Auvergne, chargée du gros service, était encore à l'hôtel; elle la préposa au soin du cordon et lui traça minutieusement sa consigne. Quand toutes ces précautions furent prises, elle sortit pour aller à la recherche d'Anselme.

Ce n'était pas une entreprise facile. Depuis que César lui avait signifié sa malédiction et l'avait menacé de voies de fait s'il l'entrevoyait à moins de deux cents mètres de l'hôtel, Anselme, en garçon prudent, s'était bien gardé de remettre les pieds dans le faubourg du Roule. Il n'avait nulle envie de braver les colères de son oncle et d'enfreindre la loi des distances; il se tenait à l'écart naturellement et sans effort. Peut-être avait-il une petite idée de la cuisine Falempin, depuis le jour où la foudre avait frappé cette maison. Ce calcul devait lui rendre encore l'obéissance plus facile. Quoiqu'il en soit, personne aux environs ne l'avait vu et ne pouvait donner de renseignements sur son compte. Sa tante était donc obligée de marcher à l'aventure et de se fier au hasard pour le découvrir. Son premier soin fut d'aller frapper à la porte des anciens bureaux de Granpré. De nouveaux hôtes s'y trouvaient: c'était une compagnie d'assurance contre la grêle. Personne dans l'établissement n'avait connu M. Anselme; on chercha vainement ce nom sur la liste des assurés. La mère Falempin allait quitter la place quand elle songea au concierge de la maison. De concierge à concierge, on se doit des égards; c'est de l'esprit de corps. Celui-ci se montra fort aimable pour la mère Falempin, la fit entrer, lui donna un siége, et, sur sa demande, consulta ses souvenirs.

— M. Anselme, dit-il enfin, le garçon de bureau de l'agent de change qui a disparu; connais pas. Écoutez pourtant, la mère, ce jeune homme avait des habitudes dans le quartier. Voyez la charcutière d'en face, où il prenait son salé; puis la fruitière du coin, où il achetait ses pommes. Possible qu'on sache ce qu'il est devenu.

La mère Falempin profita du conseil, et bien lui en prit. Anselme était installé chez la fruitière, non pas en simple client, mais en habitué et presque en maître. Assis dans un coin du magasin, il découpait une orange avec l'adresse d'un artiste et la savourait en connaisseur. La marchande semblait l'oublier pour être toute à son public; on voyait qu'elle avait une confiance entière dans ce consommateur et qu'elle le regardait comme de la maison. C'était d'ailleurs une grosse commère de trente ans à peu près, solidement construite, avec le visage le plus plein et le plus rouge que l'on pût voir, un vrai morceau de résistance, plus large que haut, retrouvant en rondeur ce qu'il avait de moins en étendue.

Quand la mère Falempin eut aperçu son neveu au milieu de ces pyramides de fruits, elle ne put se défendre d'un petit mouvement de colère. Au fond, Anselme était l'une de ses faiblesses; elle avait eu pour lui une foule d'attentions, et s'y était attachée en raison peut-être de ses défauts. Les préférences, dans les familles, ne vont pas vers ceux qui en sont les plus dignes. Il y avait donc, chez la mère Falempin, un désir ardent de ramener la brebis au bercail, et de l'y fixer par un lien devenu nécessaire. Un peu d'égoïsme se mêlait à son dévouement pour Suzon. La vue de la fruitière et l'espèce d'intimité qu'Anselme s'était ménagée dans son établissement semblaient porter à ce rêve un coup décisif; l'épouse de César en fut vivement froissée. Sa voix, quand elle retentit aux oreilles de son neveu, avait un accent militaire qui le fit tressaillir. Il s'empressa d'accourir à l'ordre en avalant avec précipitation sa dernière tranche d'orange.

— Ah! c'est vous, tante? dit-il en la reconnaissant. Parole d'honneur! je vous ai prise pour mon oncle. Peste! le joli organe de commandement!

Tout en parlant, il l'entraîna hors du magasin, et, lui donnant le bras, il s'éloigna avec elle. On voyait qu'il ne se souciait pas d'avoir la fruitière pour témoin de cet entretien.

— Voilà donc où il faut venir te chercher? s'écria la mère Falempin lui rompant en visière; voilà où tu traînes tout le long du jour, sous des cottes de femme, fainéant? Prends-y garde, tu finiras mal.

— Voyons, petite tante, dit amicalement Anselme, point de gros mots. La commère Guichard est la première fruitière de la rue, et elle me veut du bien. Faut voir comme elle est connue à la halle et quel crédit elle y a!

— C'est cela, répondit la mère Falempin, fais-en l'éloge encore. Joli commerce! Un tas de coureuses!

— Ma tante, dit Anselme un peu scandalisé, modérez vos propos. La veuve Guichard a mille francs à la caisse d'épargne, deux cents francs dans un coin de son tiroir, sans compter le fond du magasin et la clientèle. Tout cela, c'est de l'or en barre. Du reste, première qualité de marchandises, des pommes, des poires, tout ce que l'on connaît de mieux. Et des oranges, faut goûter ça! Un vrai sucre, un parfum, un nectar! Trente caisses de ce numéro! Voilà un capital, j'espère. Le tout payé comptant, net et liquide!

—Veux-tu te taire avec ta Guichard! s'écria la vieille femme impatientée.

— Dame! petite tante, il faut bien que je vous en parle, répondit Anselme, puisqu'il est question d'unir nos destinées. Quand on n'a pas un sou vaillant, il est tout naturel qu'on se rapproche de ceux qui ont fait leur magot.

Pendant qu'Anselme achevait ces mots, sa tante avait quitté son bras et venait de se placer en face de lui comme pour le enir en arrêt :

— Et Suzon! s'écria-t-elle.

— Allons, répondit Anselme, voilà que vous prenez vos grands airs. Ne faites donc pas des bêtises dans la rue, tante: on nous regarderait comme des animaux curieux. Vous avez un diable d'organe qui est joliment de l'Empire; on ne s:

sert plus de ces instruments-là aujourd'hui : tâchez de le réformer.

Cette ironie déconcerta la mère Falempin et lui ôta une partie de sa force. Longtemps elle avait souffert ce langage de la part d'Anselme; elle ne savait plus comment achever cette pénible explication au milieu de la foule des passants qui les coudoyaient. Aussi sa voix prit-elle une expression presque suppliante pour ajouter :

— Je te parle de Suzon, Anselme; ce nom ne te dit-il rien? n'éprouves-tu pas quelques remords à l'entendre?

— Suzon est gentille, répondit froidement Anselme; je la regrette; elle vaut cent mille Guichard. Mais elle est montée en fonds comme moi; ce serait misère et compagnie. Vous qui êtes une femme d'âge, vous devriez comprendre cela, tante.

— Mais, malheureux! répondit la vieille avec une indignation contenue; il ne fallait pas la tromper, alors! Veux-tu que je te dise tout?

— Dites, tante.

La mère Falempin se pencha vers son oreille, de manière à ce que rien de ce qu'elle disait ne fût entendu par d'autres que lui. On put voir, à cette confidence, un sentiment de trouble passer sur la figure du jeune homme; mais ce fut un éclair, il se remit presque sur-le-champ :

— Eh bien? dit la vieille femme quand elle eut fini.

— Eh bien, répliqua le neveu : avant comme après. C'est triste à dire; mais c'est comme ça.

— Anselme! s'écria la mère Falempin avec un accent indigné, ton oncle t'a maudit, je te maudis aussi. Tu finiras mal, je te le répète; tu monteras un jour sur l'échafaud!

Sans attendre sa réponse, elle le quitta brusquement après ces derniers mots. Le jeune homme resta comme étourdi sur le coup.

— Deux malédictions pour une! se dit-il; voilà de la chance!

Il allait, toutefois, se remettre en chemin et regagner l'établissement où il espérait entrer bientôt en maître, quand une main se posa sur son épaule.

Il se retourna; c'était Muller.

— Anselme, lui dit le précepteur, voulez-vous m'accorder quelques minutes d'entretien ?

— Comment, monsieur Muller, mais autant de minutes que vous le voudrez ! des heures même, si cela vous plaît !

— Vous refusez d'épouser Suzon, continua l'Allemand, parce qu'elle n'a point de dot. C'est bien l'unique motif de votre refus, n'est-ce pas ?

— L'unique motif, comme vous le dites, monsieur Muller, répondit Anselme.

— Alors, si l'on dotait Suzon, vous seriez disposé à l'épouser ? poursuivit Muller.

— Dame ! il faudrait s'entendre, dit Anselme, voyant qu'il s'agissait d'un marché, et se mettant sur ses gardes.

— Dix mille francs de dot et le trousseau, cela vous suffirait-il, monsieur Anselme ? dit Muller allant droit au fait. Réfléchissez-y.

— C'est tout réfléchi, digne Allemand, s'écria Anselme. Dix mille francs et le trousseau ?

— Dix mille francs et le trousseau, répéta froidement Muller.

— Et le garant du marché, ajouta Anselme, où est-il ?

— C'est moi, dit Muller.

— Eh bien, noble Allemand, touchez là, répondit Anselme en lui tendant la main. C'est fait. Vous pouvez commander les violons. A quand la noce ?

— Dans quinze jours, répliqua Muller. Allez faire la paix avec votre tante et consoler votre fiancée.

Anselme n'en entendit pas davantage; il se mit à courir dans la direction qu'avait prise la mère Falempin, et laissa Muller enchanté d'avoir servi d'instrument à de généreuses pensées.

XX

La seconde idée de César.

En roulant sur la route de Bruxelles, César Falempin arrêta ses dernières dispositions. Le nom et l'adresse qu'il avait entrevus étaient, il n'en doutait pas, le nom d'emprunt de Granpré et l'adresse où il devait le rencontrer. C'est donc à M. Martinon qu'il allait avoir affaire, et la rue de la Montagne devenait le centre de ses opérations.

Arrivé dans la capitale de la Belgique, César ne s'inquiéta ni des beautés de la perspective, ni de la date des monuments. Bruxelles n'avait pour lui qu'un intérêt : Granpré s'y était réfugié. Il se logea dans une obscure auberge des faubourgs ; et, après s'y être installé tant bien que mal, il sortit pour aller poursuivre une première reconnaissance.

La rue de la Montagne est une assez longue rue ; il n'y vit qu'un seul numéro, celui que portait la lettre de la baronne, et qui avait laissé dans la tête du vieux soldat une empreinte ineffaçable. Précisément, en face du numéro suspect, se trouvait un petit estaminet qui pouvait servir de poste avancé. César s'y installa, et en fit dès lors sa résidence habituelle. Il y vida pot de bière sur pot de bière, s'enfuma comme un Flamand, s'inonda comme un Brabançon, et se livra pendant trois jours à ces exercices sans en paraître ni fatigué ni ému. L'homme de l'Empire se retrouvait, même dans les factions infiniment prolongées.

Cette surveillance préliminaire avait un but : c'était de se mettre au courant des allures du faux Martinon. Avant d'agir, il était essentiel de connaître les éléments de succès, de

peser les chances, de calculer le fort et le faible de l'entreprise. César appartenait à une école qui avait reculé les limites de la stratégie; il déploya en cette occasion toutes les ressources de cet art, et fit véritablement honneur à ses maîtres. Voir Granpré sans en être vu, épier ses démarches, pénétrer sa vie, sonder son intérieur, telle était la tâche du vieux soldat; il sut se mettre à la hauteur des efforts qu'elle exigeait. Ses rancunes l'inspiraient; il devenait ingénieux à force de haine. Une autre idée le soutenait : c'est que son général approuverait sa conduite, et en rendrait un compte favorable à l'empereur. Superstition bien innocente et plus commune qu'on ne le croit parmi les hommes qui furent mêlés aux pompes impériales !

Les premières heures de faction ne furent pas heureuses pour César. Il eut beau faire bonne garde et tenir l'œil fixé sur la porte de l'ennemi, rien ne parut. Trois pintes de bière avaient été consommées en pure perte ! Le vieux soldat ne se rebuta pas; il revint à la charge et redoubla de vigilance. Enfin, Granpré se montra : c'était lui; César le connaissait trop bien pour s'y méprendre. Assez de fois il avait vu ce visage fin et ce sourire moqueur, ce regard pénétrant comme l'acier, ces lèvres pâles et amincies. Granpré était le fameux Martinon; cette découverte assurait un point d'appui à l'entreprise de César. Il ne s'agissait plus que de conduire les opérations de manière à ne pas donner l'éveil, et avec la prudence consommée des grands capitaines. Ce système de temporisation prolongeait le duel du vieux soldat contre la bière flamande; mais il n'est rien que ne puisse affronter un estomac qu'anime le sentiment du devoir et qui se dévoue à une œuvre de justice.

Grâce à cette enquête, suivie avec prudence, César eut bientôt complété ses renseignements. Pendant l'une des absences de Granpré, il alla frapper à la porte de son domicile et recueillit de précieuses informations. Il était rare que le faux

Martinon sortit dans le cours de la matinée ; renfermé dans son cabinet de travail, il mettait alors à jour sa correspondance, arrêtait ses écritures, réglait ses affaires de la veille. Granpré avait été un joueur acharné, Martinon l'était aussi : c'est une passion qui ne s'éteint qu'avec la vie. Le nom de Martinon commençait à devenir célèbre sur la place de Bruxelles comme celui de Granpré l'avait été à Paris. On s'accordait à lui reconnaître les grandes qualités de l'agioteur : la hardiesse, le sang-froid, l'ardeur dans le succès, l'impassibilité dans la défaite. C'était une étoile nouvelle qui se levait sur l'horizon des spéculations belges, et deux ou trois coups vigoureusement frappés avaient marqué sa place au premier rang.

Contre un tel homme, protégé par sa position et déjà mêlé aux gens de finance, César comprit qu'il ne trouverait qu'un insuffisant appui auprès des autorités locales. Un pauvre soldat d'un côté, de l'autre un agioteur opulent, c'eût été la lutte dont parle la fable ; il s'y serait brisé sans succès. De pareils détours répugnaient d'ailleurs à César ; il aimait mieux aborder les gens de front et avec ses procédés militaires. Rien qu'à voir la manière dont il tordait sa moustache grise dans le cours de ses longues stations sur les bancs de l'estaminet, il était facile de surprendre chez lui une colère contenue et un besoin d'agir à l'unisson de cette colère. Ce n'était pas l'attitude d'un homme qui, avant de prendre un parti, règle ses comptes avec sa conscience ; c'était une contenance ferme, décidée, qui annonçait une résolution irrévocable.

Quand César crut avoir tout prévu, il se présenta chez le faux Martinon à une heure assez matinale pour ne pas le manquer. Jamais sa tenue n'avait été plus sévère ni plus irréprochable. La redingote bleue était boutonnée jusqu'au menton, le col noir encadrait un collier de barbe bien peigné, les moustaches avaient été cirées à neuf, la chevelure coupée en brosse affectait on ne saurait dire quel air rébarbatif et me-

naçant. Le vêtement était fort ample et aurait pu cacher un arsenal complet.

Comme assortiment à cette tenue, César avait la physionomie solennelle et la pose des grands jours. Depuis les adieux de Fontainebleau, son œil n'avait pas eu une expression plus profonde, son visage un caractère plus significatif. Ce n'était point encore l'orage; mais, aux éclairs du regard, au grondement sourd de la parole, on pouvait pressentir qu'il n'était pas loin.

César sonna : un valet vint ouvrir. Granpré était chez lui, mais en conférence avec un des financiers de Bruxelles. On proposa au vieux soldat d'attendre; il aima mieux renvoyer sa visite. Il ne fallait pas perdre les avantages d'une surprise. Sa vue seule devait mettre Granpré sur ses gardes; s'offrir à lui en présence d'un tiers, c'était tout risquer. A l'aide d'un prétexte, il se retira après s'être mieux assuré de la distribution des lieux. Le cabinet de l'homme d'affaires était situé sur le derrière de la maison, dans l'angle le plus solitaire de l'appartement. On y arrivait par un corridor sombre qui servait à isoler les pièces. Cette circonstance sembla précieuse à César; il pourrait ainsi arriver seul devant Granpré : Dieu ferait le reste.

Le lendemain le vieux soldat fut ponctuel; il reprit de très-bonne heure son poste d'observation sur les bancs de l'estaminet. Le hasard le servit au delà de ses espérances. Vers neuf heures le valet de Granpré sortit pour aller faire quelques courses en ville. C'était une occasion précieuse; César s'empressa d'en profiter. Peu d'instants après il agitait la sonnette de l'homme d'affaires. Une vieille servante vint ouvrir et lui indiqua son chemin du doigt; César fit un geste d'habitué et marcha sans hésiter vers le cabinet. La clef était sur la porte; il l'ouvrit avec précaution et entra. Granpré, en entendant le bruit de ses pas, releva la tête, le reconnut, et parut plus étonné qu'effrayé de cette apparition. Sa première

impression fut de voir dans César un envoyé d'Éléonore.

— Vous ici, mon brave! lui dit-il, quel bon vent vous amène, et que venez-vous faire en ces parages?

Cependant, à mesure qu'il examinait mieux le vieux soldat, l'homme d'affaires perdait de sa confiance et comprenait instinctivement qu'il avait un ennemi en face de lui. César était au bout de son rôle d'emprunt; il se dédommageait d'une longue contrainte. Son œil menaçant ne quittait pas l'œil de Granpré, sa moustache hérissée ressemblait à la fourrure du porc-épic, ses cheveux se dressaient vers le ciel avec une énergie inaccoutumée. Dans les commissures des lèvres, dans le mouvement des narines, dans le tremblement du poignet, dans les trois plis du front, on pouvait deviner que cet homme était poussé par une fatalité inexorable, et qu'il se ferait au besoin une justice vehmique. A cette idée, Granpré se troubla; pour la première fois il se sentit faible devant sa conscience. Par un mouvement instinctif, il envoya la main vers un cordon de sonnette qui était à sa portée, mais il fut prévenu; le poignet de fer de César fit justice de ce geste.

— Monsieur Granpré, lui dit le vieux soldat d'une voix pénétrante, si vous commencez les hostilités, tout est perdu. Pas un geste, pas un cri, pas un mot qui puisse ressembler à une menace, ou vous êtes mort. Je suis César Falempin, un ancien, un homme de Marengo; quand je dis que si vous bougez vous êtes mort, c'est comme si c'était fait.

En prononçant ces paroles, César tira de ses poches deux énormes pistolets d'arçon, et les posa sur une table à côté de lui et à quelque distance de Granpré. L'homme d'affaires, à la vue de ces tubes foudroyants, ne put se défendre d'un sentiment d'effroi. Sa présence d'esprit l'abandonnait, sa langue était paralysée. Le vieux soldat continua :

— Ne croyez-pas, dit-il, que je sois venu chez vous comme un enfant, à l'étourdie. Non, monsieur Granpré, j'ai tout

calculé, j'ai tout prévu. Au moindre bruit qui se fera dans ce corridor, deux hommes tomberont ici pour ne plus se relever : vous, parce que vous avez dépouillé la fille de mon général; moi, parce que, après un coup pareil, j'éprouverai le besoin d'aller rendre mes comptes à l'empereur. Dites un mot plus haut que l'autre, et le carnage commence.

— Mais, mon ami, répondit Granpré anéanti, qui peut donc vous animer à ce point contre moi? J'aime les braves, j'ai toujours eu du respect pour les braves. Vous êtes de l'ancienne armée, n'est-ce pas?

— Ne battons pas la campagne, dit César, ramenant les choses sur le vrai terrain; je n'ai point de temps à perdre, monsieur Granpré. A dix heures, le convoi de Valenciennes se met en route; il faut que je sois en France avant trois heures. Il est neuf heures et un quart; jugez si je puis m'amuser à vos compliments. Par ainsi, je vais droit au fait.

— Parlez, mon brave, répliqua Granpré, qui espérait gagner du temps; parlez, expliquez-vous. Je suis à vos ordres.

César aimait les moyens expéditifs plus que les longs discours; il prit l'un des pistolets, l'arma et saisit l'homme d'affaires au collet :

— Alors, levez-vous, ajouta-t-il, et marchons vers votre caisse. Vous avez volé, volé, entendez-vous! à la famille de mon général, deux millions, une bagatelle! Vous allez me les remettre ou je fais une boucherie. Voyons, en route.

L'arme était sur la poitrine de Granpré, et une résolution si implacable respirait dans les traits de César, que l'homme d'affaires n'osait ni pousser un cri, ni faire un mouvement pour se dérober à cette terrible étreinte. Cependant, en passant devant la croisée, il jeta son corps du côté de la vitre pour voir si personne ne viendrait à son secours; mais le vieux soldat le ramena par une secousse et porta le doigt vers la détente avec un sourire farouche comme celui des démons. Granpré se sentit défaillir.

— Grâce ! s'écria-t-il en tombant sur ses genoux, je vais obéir.

— Deux secondes de plus, monsieur Granpré, dit César d'une voix sombre, et vous alliez rendre vos comptes à Dieu. Ne vous y exposez plus ; c'est sans remise cette fois. Tenez, ajouta-t-il, je suis un soldat, je vais droit au fait. S'il faut vous laisser quelques cents mille francs pour vous rendre plus souple, je vous les laisserai. Donnez-nous un million, et l'on vous tiendra quitte du reste.

— Un million ! s'écria l'homme d'affaires d'une voix lamentable; ai-je seulement un million ? Où voulez-vous que je trouve un million ?

La patience du soldat était à bout ; il leva les yeux au ciel comme pour le prendre à témoin de l'acte de justice qu'il allait accomplir, et ramena le canon vers la poitrine du patient.

— Soit, monsieur, lui dit-il, on réglera alors avec vos héritiers.

Si Granpré n'avait pas détourné l'arme, c'en était fait de lui. Il comprit que toute résistance serait vaine avec un tel homme et se résigna. Son portefeuille était sous sa main, il en tira des valeurs de diverses natures : rentes françaises, rentes belges, billets de banque, bons au porteur. César examina avec soin les titres, et compta les sommes, sans perdre toutefois de vue les mouvements de l'ennemi. Il exigea que Granpré dressât de sa main le bordereau de ces valeurs, en le menaçant de revenir à la charge si le compte n'était pas exact. L'homme d'affaires s'exécuta machinalement ; il n'avait plus le sentiment complet de ses actions. Ce passage de la vie à la mort, ces alternatives douloureuses l'avaient mis dans la situation du condamné sous le coup de la dernière heure. Il croyait avoir devant lui un bourreau ; et, pour peu qu'il eût hésité, César eût, en effet, rempli ce rôle. Sa figure inexorable disait qu'il ne reculerait pas. Quand le bor-

dereau eut été achevé, le soldat prit silencieusement cette masse énorme de titres, qui allèrent s'engloutir dans les vastes poches de sa redingote. Granpré le regardait faire d'un air stupéfait. Quelques valeurs étaient encore éparses sur le bureau.

— C'est votre lot, monsieur Granpré, dit César en les examinant. Cependant, voici cinq mille francs que je m'adjuge encore.

— Faites, mon brave, répondit Granpré atterré et frappé d'inertie.

— Encore une restitution, monsieur, poursuivit César en mettant à part cette somme. Les Falempin et les Lalouette vous en enverront quittance.

Granpré ne répondait plus ; il se croyait le jouet d'un rêve. Cependant, César vidait ses poches d'une main à mesure qu'il les remplissait de l'autre. Il couvrit bientôt la table de mouchoirs en toile grossière, épais, mais solides.

— Maintenant, monsieur, dit-il à Granpré sur un ton moins rude, quoique aussi ferme, il ne me reste plus qu'à remplir une dernière formalité. J'en ai du regret, mais les choses ne peuvent pas marcher autrement. J'ai quelques précautions à prendre.

En disant ces mots, il mit sur l'homme d'affaires une main homérique. Celui-ci voulut en vain se débattre. L'arme terrible recommença son jeu, et la vigueur de Falempin fit le reste. César était un athlète : il bâillonna Granpré, lui lia les pieds et les mains et l'attacha fortement à l'une des colonnes de marbre qui servaient d'ornement à la cheminée. Quand cette opération fut achevée, il salua militairement sa victime, ferma la porte sur lui à double tour et en emporta la clef. Il sauvait ainsi sa retraite et couvrait son mouvement vers la France. Quand il passa dans l'antichambre, la vieille servante s'y trouvait.

— La bonne, lui dit-il avec un grand sang-froid, M. Mar-

tinon ne veut recevoir personne avant deux heures d'ici. Ayez soin de consigner sa porte.

Une fois hors de la maison, César prit une voiture et se dirigea à toute vitesse vers la gare du chemin de fer. Au moment où il y arriva, la cloche de départ venait de s'ébranler pour la dernière fois. Il eut à peine le temps de monter dans un wagon : de toutes parts on fermait les portières, et la machine faisait entendre ce sifflement aigu qui ressemble au hennissement du cheval. Quelques heures après, César se trouvait en terre de France.

— N'empêche, se disait-il en achevant son examen de conscience, que c'est le second crime que je commets. Voilà deux fois que je mérite d'être fusillé.

XXI

La noce d'Anselme.

Le retour de César à l'hôtel du faubourg du Roule fut un véritable triomphe. Le conquérant des Gaules, traînant à sa suite les otages de vingt nations, ne devait pas porter la tête plus fièrement, ni fouler le sol d'un pas plus ferme. De temps en temps, comme pour s'assurer qu'il n'était pas le jouet d'un rêve, le vieux soldat portait la main sur ses poches et ne pouvait se défendre d'un mouvement de joie en constatant de nouveau la présence de son butin. Quand il rentra dans la loge, son air était majestueux, sa pose solennelle :

— Femme, dit-il, le coup est fait ; il ne me reste plus qu'à passer devant un conseil de guerre. Ça tournera comme il plaira à Dieu ; seulement, je voudrais bien savoir ce que l'empereur en pense.

César voulut que les choses se fissent avec un certain éclat; on assembla le tribunal de famille sous la présidence du juge de paix. Le notaire d'Emma était présent à la séance. On écouta avec intérêt le récit du héros, qui déposa sur la table le fruit de son expédition et sortit pour aller attendre chez lui la visite des gendarmes. Pendant quinze jours ce fut son idée fixe; il avait compté là-dessus comme sur un dénoûment obligé. Chaque fois qu'il entendait retentir le marteau de l'hôtel, il se levait pour aller s'offrir de lui-même à la justice et témoigner par cet acte spontané qu'il ne prétendait en aucune manière se dérober à ses recherches. Les gendarmes, on le pense bien, ne parurent pas; et ce fut l'un des mécomptes de César, un vide dans ses combinaisons.

Cet événement changeait la situation d'Emma; elle reprenait sa place parmi les plus opulentes héritières du royaume.

Au nombre des valeurs que le vieux soldat avait rapportées, il s'en trouvait un petit nombre de caduques; d'autres qui ne pouvaient être recouvrées qu'au moyen de quelques réserves, faute d'endossement régulier. On provoqua contre Granpré des jugements où l'origine des titres fut débattue. Personne ne se présenta pour une discussion contradictoire; et bientôt, au moyen de sentences ou d'arrêts définitifs, la jeune fille se vit assurer la possession légitime de ces sommes. Neuf cent mille francs furent ainsi liquidés; ce qui, joint aux cent mille écus si heureusement retrouvés par César, élevait la fortune d'Emma à plus de douze cent mille francs.

L'étoile de cette maison semblait reprendre son éclat. Sous l'empire de ces circonstances, la vente de l'hôtel n'était plus une nécessité. On retira l'enchère en faisant à la baronne une offre judiciaire pour le payement de son douaire. Emma exigea qu'on y joignît une démarche auprès de sa belle-mère, pour mettre à sa disposition une partie de la fortune qu'elle venait de recouvrer si miraculeusement. Elle témoignait ainsi qu'elle ne la croyait ni la complice ni la confidente du spolia-

teur. Éléonore était avide, mais fière encore plus. Peut-être se trouvait-elle, en outre, sous l'influence d'un dépit récent. Elle refusa ce qui ressemblait à une libéralité, et ne voulut pas rester liée par un bienfait. On en revint donc aux termes du droit strict, son douaire fut liquidé, et on y ajouta tout le mobilier des pièces qu'elle occupait.

Désormais, le séjour de cette maison ne pouvait être qu'odieux à la baronne ; tout l'y accusait ; sa condamnation était écrite sur chaque mur. Ici, le général était mort sous le poids de tortures morales ; là, elle avait promené le scandale de ses liaisons criminelles. A sa porte veillait un homme qui avait renversé l'édifice de ses projets ; au-dessus d'elle vivait une jeune fille dont elle avait médité, accompli la ruine, et que la Providence, sous les traits d'un vieux serviteur, avait seule tirée de ce mauvais pas. Ce qui devait l'accabler plus encore que la pensée de tant de crimes, c'était la honte d'en voir avorter les effets. Elle eût porté légèrement le poids du remords ; mais le sentiment de la défaite devait lui être éternellement amer. Cependant, elle résista pendant quelques semaines ; elle opposa à la tempête un front d'airain. Sa présence était une protestation, une sorte de défi ; elle tint à la prolonger à ce titre. Elle cacha sous un visage riant les angoisses de son cœur, et ne retrancha rien de sa fastueuse existence. Plus tard peut-être ce dernier éclair d'opulence allait-il se traduire en privations ; elle se préparait de la sorte une souffrance et un regret. N'importe ! l'altière créature entendit pousser l'expérience jusqu'au bout. Il ne fallait pas que l'on pût constater entre la chute de Granpré et sa propre retraite une coïncidence suspecte : elle voulait sortir de cette triste épreuve avec tous les honneurs du combat. Ce ne fut guère qu'au bout de trois semaines, et après s'être mise en règle avec l'opinion, qu'elle quitta la partie. Elle disparut un jour, et personne ne sut le chemin qu'elle avait pris. César, qui s'entendait en oraisons funèbres, se chargea de lui en faire une à

la fois énergique et concise. Elle se composait de deux épithètes dignes de Tacite.

Emma n'avait prêté à cette stratégie qu'une attention très-légère. Aucune pensée haineuse n'avait de racines dans son cœur : elle ne comprenait ni les inimitiés ni les raffinements du monde. Cependant, lorsque Éléonore se fut éloignée de l'hôtel, la jeune fille éprouva un moment de bien-être. L'air lui semblait plus léger, le ciel plus bleu, la nature plus riante; elle allait et venait avec une joie d'enfant. Pour la première fois depuis le jour où ses illusions s'étaient évanouies, elle eut un désir, une volonté. Muller la surprit dans des accès d'impatience tout à fait inaccoutumés. Elle voulait être obéie sur-le-champ et s'irritait des obstacles avec une vivacité mutine. Il s'agissait de renouveler en entier l'ameublement des pièces qu'avait habitées la baronne. La serre vitrée lui était surtout odieuse; elle voulait qu'on la détruisît pour la transporter ailleurs et vers la partie du jardin où elle cultivait ses pervenches.

Le bon Muller se prêta à ce caprice, dont il était seul à deviner l'origine. Il pressa les ouvriers, présida lui-même aux travaux, et bientôt l'hôtel subit une métamorphose complète. La chambre du général resta seule ce qu'elle était au jour de sa mort; tous les meubles en furent conservés avec une piété religieuse. En mémoire du mort, Emma témoigna un autre désir; elle demanda instamment que Champfleury fût racheté. La négociation était difficile. Le nouvel acquéreur avait pu s'assurer de la beauté et de la richesse de ce domaine; il s'y était attaché. Cependant le notaire d'Emma conduisit l'affaire avec tant d'adresse et en vint à des propositions si avantageuses, que le marché fut conclu. Champfleury redevint la propriété de la famille Dalincour. Quand Emma signa ce contrat, une larme, qu'elle ne put contenir, tomba sur cet acte comme pour le sceller. Quel souvenir dominait alors la pensée de la jeune fille et causait cette émotion? Était-ce ce-

lui de sa mère, morte en lui donnant le jour ; ou bien celui du jeune chasseur qu'elle voyait au loin, sur la lisière de la forêt ou le long des prairies qui bordent la Meuse ? Ce sont là des secrets que le cœur n'ose s'avouer et que la pudeur couvre d'un voile impénétrable. Emma retrouvait son Champfleury, elle était heureuse à cette pensée. De là cette larme furtive tombée sur le contrat.

Depuis la journée fatale où elle surprit pour la seconde fois les relations qui existaient entre Paul et la baronne, la jeune fille n'avait pas revu son cousin. Vernon avait appris, par le bruit public et par les instances engagées devant les tribunaux, le singulier événement qui rendait à Emma la majeure partie de sa fortune. Cette nouvelle l'avait profondément affecté. Par sa faute, il voyait s'échapper de ses mains une position magnifique et l'un des plus beaux partis de la France.

— Est-ce assez de malheur ! se disait-il ; je tourne le dos à la fortune. Il faut décidément, Vernon, que ton étoile ne soit point heureuse. Tu as tenu entre tes doigts les millions de la *Compagnie Péninsulaire* : évanouis ! Tu inspires une passion véhémente à une femme qui menait grand train : ruinée ! Il te restait l'amour d'une jeune fille, belle, adorable, d'un abandon charmant ; tu prétends à sa main quand elle est riche : le destin la frappe ! tu la délaisses quand elle est pauvre, tu l'outrages par tes dédains : à l'instant le sort lui redevient favorable, elle retrouve une opulence fabuleuse ! Si ce n'est pas là une fatalité, il n'est rien qui mérite ce nom. Tu ressembles, Vernon, à ce personnage maudit des contes arabes devant lequel les fontaines se dessèchent et les fruits des arbres se pourrissent. Puisque l'enfer s'en mêle, il n'y a pas à résister ; résigne-toi, tu n'es pas de force à lutter contre lui.

Plus d'une fois, au milieu de ces réflexions, l'idée de se rapprocher de sa cousine traversa l'esprit du jeune homme

et lui sourit comme un beau rêve. Emma ne pouvait l'avoir oublié : son penchant pour lui était trop vif et trop sincère. Cependant, Paul éprouvait quelques scrupules : renouer ainsi, c'était revenir vers la fortune. Quoiqu'il y eût chez lui ce germe fatal de l'intérêt, qui s'attache au caractère comme le ver au fruit, pour ne le plus quitter, un peu de fierté le soutenait encore et l'empêchait de précipiter ce retour. Il sentait qu'il fallait mûrir les choses, ménager les transitions. Il se tenait donc à l'écart, espérant beaucoup du temps et décidé à mettre l'occasion à profit.

Pendant que Paul faisait ce calcul, digne de Fabius, Muller en faisait un autre digne d'Annibal. Ce que celui-là cherchait à éloigner, celui-ci voulait le brusquer. Muller prenait en main la cause de Paul contre Paul même. Le digne Allemand s'était depuis longtemps aperçu que la vue du jeune homme était nécessaire à Emma, et que sa santé souffrait de son absence. De là l'intérêt qu'il prenait à Paul et le soin qu'il mettait à ménager son retour. Il y procédait sans illusion sur le compte de l'élève de Granpré : il l'avait désormais jugé. C'était une proie de plus pour le démon de l'égoïsme. Muller ne comptait que sur un seul sentiment, celui de la reconnaissance; il avait foi aussi dans la grâce d'Emma et dans une bonté d'ange à laquelle on ne pouvait résister. D'ailleurs, Emma souffrait ; elle était profondément atteinte : sans être un grand docteur, Muller voyait cela. Il se mit donc en mesure de pourvoir au plus pressé.

Le mariage d'Anselme, retardé par quelques formalités civiles, devait se célébrer le jeudi suivant. Muller y vit une occasion naturelle de réunir Emma et Paul. Emma, comme bienfaitrice de Suzon, devait assister à la noce ; il était facile d'y amener Paul comme le témoin d'Anselme. Le gros garçon reçut cette consigne et l'exécuta avec son intelligence ordinaire. Vernon ne pouvait refuser : il promit d'être exact au rendez-vous.

— Allez, monsieur Paul, lui dit Anselme, on vous traitera dans le soigné ; les choses iront bien, je m'en flatte. Ce n'est pas moi qui vous dérangerais pour vous donner des crampes d'estomac. Soyez calme, ça flambera. Des violons en masse, une messe avec serinettes, des rubans à tous les bonnets, puis un dîner de vingt-cinq couverts. Et quel menu ! quel menu ! Une merveille ! Nous allons vous traiter en petit Balthazar.

— Je n'en doute pas, répliqua Vernon ; vous aviez l'air d'un fin connaisseur du temps de Granpré.

— Ne m'en parlez pas, monsieur Paul ; rien que d'y penser, j'en ai l'eau à la bouche et la larme à l'œil. Mais baste ! ce qui est fait est fait ; le morceau avalé n'a plus de goût. N'empêche que vous aurez de quoi vous divertir. Dame ! quand on a du monde bien, il faut lâcher tous les robinets. Vous pouvez porter vos gants jaunes, allez ; ils ne vous écorcheront pas les doigts. C'est mademoiselle Emma qui ouvre le bal.

— Mademoiselle Emma ? dit vivement Vernon, ma cousine Emma ?

— Oui, monsieur Paul, répondit Anselme enchanté de l'effet qu'il venait de produire ; oui, votre cousine Emma. C'est elle qui est la reine de la cérémonie. Elle signe au contrat, elle vient à la messe, elle danse un rigodon, le tout en l'honneur de votre serviteur et de sa compagnie. Vous pouvez mettre l'habit noir et la cravate de satin, monsieur Paul ; tout le monde sera en tenue.

— Ma cousine Emma ! dit Vernon pensif.

— Sans doute, votre cousine ! répliqua Anselme ; votre belle et bonne cousine, un ange du ciel, qui aime ma Suzon comme la prunelle de ses yeux. Ah çà ! vous n'oublierez pas l'adresse, au moins, monsieur Vernon. Aux Thernes, entendez-vous, boulevard de Monceaux. Vous devriez coucher la chose par écrit.

— N'ayez pas peur, Anselme, dit vivement Paul, je serai ponctuel. A dix heures, n'est-ce pas ?

— A dix heures, monsieur Paul, sans vous commander, répondit le jeune homme en prenant congé. Quand vous mettriez la chemise brodée, il n'y aurait pas plus de mal. Si vous voulez lâcher la botte vernie, ce sera encore mieux. Bon genre, allez. Fendez-vous ; vous trouverez à qui parler.

Le jeudi suivant, Paul Vernon montait en cabriolet à neuf heures pour se rendre à l'invitation d'Anselme. La noce avait lieu dans le cabaret du père Lalouette, que César Falempin, en sa qualité de tuteur et de père adoptif de Suzon, avait fait disposer pour le festin. Le couvert était mis dans la plus grande pièce, et un petit salon attenant recevait les convives à mesure qu'ils arrivaient. Quand Vernon entra, César et sa femme occupaient le poste d'honneur, et autour d'eux se groupaient quelques amis. Suzon se tenait dans un coin, en robe blanche, avec le bouquet et la couronne d'oranger, qu'elle ne portait ni sans embarras ni sans confusion. Le gros Anselme la courtisait à sa manière, lui faisait mille agaceries qu'il assaisonnait de propos assez légers. L'arrivée de Paul causa quelque émotion dans la compagnie ; Anselme quitta sa fiancée pour aller vers lui, tandis que César et sa femme lui adressaient un salut militaire digne de la plus belle époque de l'empire. Suzon compléta cet accueil par une révérence timide : à peine osait-elle lever les yeux sur ce beau monsieur.

Les présentations étaient à peine achevées, qu'un bruit de voiture se fit entendre à la porte ; c'était Emma qui arrivait, accompagnée de Muller. Paul n'attendit pas qu'elle fût descendue, il courut vers elle et lui offrit la main, au moment où elle posait le pied sur le sol de l'allée.

— Ma cousine, dit-il, ma bonne cousine, que j'ai donc du plaisir à vous revoir ! Pardonnez-moi de vous avoir si longtemps négligée.

Emma ne s'attendait pas à trouver Paul à cette fête ; Muller avait voulu lui ménager une surprise. Son premier mou-

vement fut un saisissement mêlé de joie; elle pâlit et s'appuya sur le bras de son cousin. Cependant, les fiancés et les gens de la noce étaient accourus; il fallait faire bonne contenance. On marcha vers la petite église du faubourg, où devait s'accomplir la célébration religieuse. Emma s'y assit à côté de Paul, et des pensées à la fois douces et amères remplirent son cœur pendant que dura la cérémonie. Elle jetait sur le couple que bénissait le prêtre des regards mélancoliques et attendris; elle semblait se dire que ce bonheur ne serait jamais le sien. Quand elle portait les yeux vers Paul, elle se sentait inondée de joie; quand elle redescendait en elle-même, un voile s'étendait sur ce bonheur et le couvrait d'une ombre lugubre. Entre elle et Paul se dressait un fantôme, celui du calcul. Il l'avait abandonnée quand elle était pauvre; il revenait parce qu'elle était riche. Cette pensée odieuse glaçait son amour; elle frémissait à l'idée de servir d'objet à un marché.

Cependant, le jeune homme sentait près de sa cousine ses sentiments s'épurer. Il la regardait avec une émotion réelle, et ne pouvait se défendre d'un certain effroi en voyant les altérations que son visage avait subies. C'était toujours une fleur pleine de grâce et de beauté; mais on pouvait voir que la séve y manquait : cette beauté était triste, cette grâce languissante. De temps en temps, et sous le coup d'une émotion vive, des teintes ardentes se fixaient sur le visage, les pommettes se coloraient d'un rouge de feu. Parfois même il s'y joignait quelques accès d'une toux sèche et sonore qui faisait tressaillir Muller et qui semblait retentir jusque dans sa poitrine.

La cérémonie s'acheva, et l'on regagna le cabaret où le couvert était mis. A table, Anselme fut admirable; il y tint tête à tous les convives. Son entrain, sa gaieté gagnèrent l'assemblée entière, et jusqu'à Emma. Le gros garçon n'avait rien promis qui ne fût tenu; le festin était merveilleux :

César y avait pourvu. Quand il fut achevé, on ouvrit le bal. Emma eut la force de danser avec Anselme, qui exécuta en son honneur de hardis flicflacs; Paul prit la main de Suzon et figura vis-à-vis de sa cousine.

— Je vous l'ai bien dit, monsieur Vernon, disait Anselme dans l'un de ses balancés les plus audacieux, n'est-ce pas que c'est très-bien? On ne ferait pas mieux pour la noce d'un prince.

— Oui, mon ami, répondait Paul en surveillant les mouvements du gros garçon; mais ménagez-vous. Vous ne serez plus bon à rien.

— Bah ! disait Anselme, j'en filerais vingt de contredanses de ce numéro. On voit bien que vous ne me connaissez pas.

Ce fut le dernier effort d'Emma. Quand la contredanse fut achevée, elle alla rejoindre Muller, effrayé de la voir pâlir et rougir presque dans la même seconde.

— Bon ami, dit-elle, partons; je ne me sens pas bien. Il faut nous en aller à Champfleury : je veux mourir où est morte ma mère.

XXII

Champfleury.

Quand Emma revit les bords de la Meuse, le soleil regagnait à grands pas notre hémisphère, et la campagne ressemblait à une corbeille de fleurs. Les haies d'aubépine envoyaient à l'envi leurs parfums vers la voiture qui portait la jeune fille, les grands marronniers inclinaient devant elle leurs aigrettes blanches, les acacias la couvraient d'une pluie embaumée. En aucun temps, et sous aucun ciel, le paysage

n'aurait pu offrir des horizons plus caressants, des lignes plus molles, des couleurs plus douces au regard. Il régnait dans l'air cette tiédeur des premiers beaux jours qui pénètre les sens et invite l'âme à une langueur pleine de charmes. Tout s'animait au loin, tout s'associait au réveil de la nature : les troupeaux dans les prés, l'oiseau sur la cime de l'arbre, l'insecte bourdonnant sur les calices entr'ouverts.

Aucun détail de ce spectacle n'échappait à Emma, aucun de ces bruits ne se dérobait à son oreille. C'était la vie de ses jours heureux, les sons familiers, l'atmosphère où elle avait puisé sa force, le lieu où elle avait grandi près du tombeau de sa mère. La fille des champs se sentait revivre au contact de cette existence pleine d'air et de soleil; sa poitrine se dilatait à cette source pure. A mesure qu'elle approchait de Champfleury, chaque site lui rappelait un souvenir : ici le moulin du village, plus loin la ferme, plus loin encore le clocher du bourg. A tous ces objets se rattachait quelque épisode de son enfance; la jeune fille les retrouvait classés dans sa mémoire, et les rappelait à Muller, heureux de ces récits. Lorsque Emma les suspendait, c'était pour contempler d'un œil rêveur le cours de la Meuse, qui se déroulait au loin comme un filet d'argent sur un tapis d'émeraudes.

Aux abords du château, l'émotion fut plus vive encore. Les arbres s'animaient, les toits d'ardoise semblaient prendre un langage. Emma revoyait son colombier et, de loin, croyait en reconnaître les hôtes; elle cherchait sur la pelouse la génisse qui accourait naguère à sa voix, elle appelait par leurs noms les chiens de garde; elle s'imaginait apercevoir, dans le lointain de la perspective, sa vieille nourrice, filant son lin debout, tout en gardant le troupeau. Chaque villageois qui passait était pour elle une découverte; on eût dit qu'elle retrouvait d'anciens amis. Quand ils parlaient, c'était un autre bonheur : cet accent, cet idiome local avaient pour elle un charme infini; elle s'y plaisait comme à l'idée du

pain bis et de la jatte de crème. Elle marcha ainsi de joie en joie, de surprise en surprise, jusqu'au moment où la voiture s'arrêta dans la cour du château. Ces émotions retombaient sur son cœur comme la rosée matinale sur la tige des plantes; elles y répandaient une fraîcheur salutaire et tempéraient l'ardeur fatale de ses souvenirs.

— Comme il fait bon vivre ici! disait-elle à Muller; tout y est meilleur, les hommes et la nature. Voyez, bon ami, quel air de fête partout; ces prés se sont parés pour nous recevoir, les arbres nous offrent des bouquets, la Meuse nous sourit de loin, et les Vosges nous envoient des saluts harmonieux. Il n'est pas jusqu'au vieux donjon qui ne se soit revêtu d'un rayon de soleil comme d'un habit d'étiquette. Oh! qu'il fait bon vivre ici!

En répétant ces mots, elle s'élança joyeuse hors de la calèche de voyage, et trouva sur le perron les gens du château empressés de la recevoir. Emma avait laissé à Champfleury des regrets bien vifs; longtemps elle avait été la fée du pays, la providence des malheureux. Son retour fut l'événement du jour à plus de trois lieues à la ronde. De toutes parts on accourut pour voir la fille du général, et ces braves villageois s'en allaient heureux d'avoir pu embrasser un coin de son vêtement. C'était une réception de reine; le salon ne désemplissait pas. Muller craignit que cette fatigue nouvelle, ajoutée à celle du voyage, n'épuisât les forces d'Emma; il fit quelques observations.

— Non, bon ami, soyez sans crainte, répondit la jeune fille; la vue de ces braves gens me fait du bien; ils m'apportent la joie et la santé; laissez-les venir.

— Demain, dit Muller en insistant, demain, Emma; cela vaudra mieux; vous serez plus reposée.

— A quoi bon! répondit la jeune fille. Quand le plaisir est là, pourquoi dire demain? Sommes-nous sûrs de demain? ajouta-t-elle avec un accent plus mélancolique. Bon ami,

je suis heureuse, et le bonheur donne de la force. Laissez-moi remplir jusqu'au bout mes devoirs de châtelaine.

— Soit, dit Muller; excusez alors la liberté qu'a prise votre vassal. Je vais voir ce que sont devenus nos herbiers.

Le mois qui suivit l'arrivée d'Emma fut rempli de pareilles fêtes. Le curé du village vint la voir, et ne plaida pas en vain pour ses pauvres. La commune se plaignait de ses routes; Emma y pourvut mieux qu'un conseiller municipal. Elle voulut que Champfleury eût une école, et assura le traitement de l'instituteur. Pas un indigent ne s'adressa vainement à elle; une souffrance révélée était une souffrance secourue. Sans blâmer ces libéralités, Muller eût désiré qu'Emma en réglât mieux l'emploi; là-dessus s'engageaient entre eux des débats où le digne Allemand était toujours vaincu.

— Me défier de gens qui tendent la main! disait Emma; mais, mon bon ami, où avez-vous donc la tête? Est-ce que vous croyez que l'on fait ce métier-là de gaieté de cœur?

Ainsi, Emma s'initiait à une vie nouvelle, et trouvait un aliment à son activité. Pendant son absence, le château avait été fort négligé, et le changement de maître n'avait pas peu contribué à son dépérissement. La jeune fille fit venir des ouvriers du chef-lieu, ordonna les travaux, les surveilla elle-même. Muller se résignait au rôle d'intendant, trop heureux de ne figurer qu'en seconde ligne. Emma prenait de l'intérêt à ce qui se passait autour d'elle : c'était beaucoup; il en résultait une diversion heureuse à ses douleurs récentes, et un précieux moyen de guérison. On remonta l'écurie, on songea à la basse-cour, on repeupla la garenne. Tous les oiseaux rares qu'Emma avait rassemblés dans sa volière étaient morts faute de soins; il fallait combler ces vides et recommencer sur de nouveaux frais. L'humidité avait attaqué les herbiers et les cadres d'insectes : c'était encore une besogne à refaire. Ce changement d'habitudes opéra sur la jeune fille une métamorphose complète. Elle se remettait à vue d'œil,

elle prenait chaque jour un meilleur visage. Cet air natal avait en lui quelque chose de si puissant et de si généreux, il agissait si activement sur ces organes où sommeillait la plus grande des forces, celle de la jeunesse, que peu à peu les symptômes les plus fâcheux disparurent pour faire place à des signes évidents de réaction. Le teint reprit ses tons naturels, la respiration devint plus libre, la toux disparut, les yeux perdirent leur éclat fébrile.

Champfleury agissait donc plus puissamment que la science des docteurs, et fournissait la preuve de ses vertus souveraines. Le ciel, l'air, le régime, ces grands modificateurs; le temps, qui adoucit les blessures; l'activité physique, qui trompe les douleurs de l'âme : tout contribuait à ranimer en elle les sources de la vie. On entrait d'ailleurs dans la belle saison; l'air était doux, la température égale, rien ne contrariait un rétablissement prochain. Pour seconder ce triomphe de la jeunesse et de la nature, Muller n'oubliait, ne négligeait rien. Il avait lu dans quelques livres que l'oxygène exhalé par les arbres est favorable aux poumons, et il en concluait qu'en passant une grande partie de la journée sous les voûtes des grandes forêts il procurerait à son élève une atmosphère propre à accélérer sa guérison. Ce fut dès lors pour lui un souci que de préparer des excursions dans toute la chaîne des Vosges, et promener Emma sous ces ombrages séculaires. C'était tantôt un site, tantôt une ruine qu'il s'agissait de visiter; une leçon d'histoire ou de botanique, un acte de bienfaisance ou un dîner sur l'herbe : les prétextes ne manquaient jamais à Muller. Il tenait ainsi la jeune fille en haleine, et l'empêchait de se blaser sur cette vie des champs, qui a, au début, tout le charme d'une idylle, et qui devient, à la longue, monotone comme les sables du désert.

Parfois des surprises donnaient à ces excursions un attrait de plus. Dans les bois voisins du château, Muller avait fait disposer des chalets rustiques au moyen de quelques planches

recouvertes de feuillage. Quand la fatigue commençait à gagner Emma, un de ces réduits s'offrait à point nommé avec du laitage, de la crème et de ce bon pain villageois dans lequel la jeune fille mordait avec délices. Cette collation si frugale et si bien accueillie était du plus strict régime : Muller déguisait les prescriptions des docteurs sous les apparences du plaisir.

— Savez-vous, bon ami, que vous me gâtez ! disait Emma en portant dans ce repas improvisé l'appétit que donne la promenade. Que cette crème est donc délicieuse !

— Parfaite, répondit Muller en prenant sa part du festin ; c'est Georgette qui l'a apportée ici ce matin. Vous avez été si bonne pour son aïeule. C'est une surprise qu'elle aura voulu vous ménager.

— Les bonnes gens ! disait Emma. Je ne sais comment on peut être dur pour ce peuple de la campagne. Comme il souffre avec patience ! comme il aime ceux qui le traitent bien ! Le riche est injuste envers eux.

— Oh ! bien injuste ! répondait Muller, s'associant à la pensée de la jeune fille ; bien injuste, Emma ! Le riche ne tient pas compte comme il le devrait des sueurs du pauvre. Entre le laboureur qui pousse le soc et le bœuf qui ouvre le sillon, le riche fait peu de différence. Ce sont deux services qui, à ses yeux, se ressemblent beaucoup. L'essentiel, pour lui, c'est que le blé lui appartienne.

La belle saison s'écoula au milieu de ces distractions que Muller multipliait sous les pas de sa pupille. Cependant, quelque soin qu'il prît à les varier, il ne fut pas longtemps à s'apercevoir qu'elles perdaient graduellement de leur attrait. Dans les premiers mois de son séjour, Emma avait paru jeter un voile sur le passé et l'effacer complétement de sa mémoire. Pas un mot sur Paris, rien qui, de près ou de loin, se rattachât à Paul Vernon. Muller se réjouissait de ce changement : il y voyait le signe d'une cure complète, et croyait que le

temps achèverait ce que Champfleury avait si bien commencé. Le temps agit en sens contraire. Emma, insouciante d'abord, devint chaque jour plus sérieuse et plus réfléchie; elle prit moins de goût aux choses qui jusqu'alors l'avaient intéressée, laissa à Muller le soin du commandement, et se retrancha de nouveau dans ses habitudes de mélancolie et de méditation.

L'Allemand comprit qu'il s'était flatté d'un succès trop prompt et que le champ était encore ouvert aux inquiétudes. Cela devait être. Emma ne pouvait supporter longtemps sans souffrir les tristesses de l'isolement. Autour d'elle se réunissait tout ce qui rend la vie heureuse : la richesse, la considération, les honneurs du rang, les ressources de l'intelligence; et elle en était réduite à jouir seule de tout cela, sans entrevoir le moment où elle y associerait un cœur digne du sien et qui méritât cette préférence. A mesure qu'il s'opérait chez elle un retour plus complet vers la santé, ce vide de l'âme, ces élans vagues vers un avenir inconnu se manifestaient avec plus de force et troublaient la sécurité de son esprit. La pureté sans tache dans laquelle s'était écoulée sa vie n'excluait pas un travail d'imagination qui, à son insu, la dominait. Elle n'avait jamais lu d'autre roman que celui qui s'agitait dans son cœur; mais ce roman était inépuisable, et chaque jour elle y ajoutait un nouveau chapitre. Avec une mère pour la guider, la jeune fille n'aurait pas été la proie de ce long combat. Une mère sait armer son enfant contre les déceptions et la préparer aux épreuves qui l'attendent. Emma s'était élevée pour ainsi dire toute seule, avec Muller pour confident et sa conscience pour guide. Ces deux tuteurs ne suffisaient pas. Entre l'élève et le précepteur régnaient une certaine distance de condition et une réserve bien naturelle chez une jeune fille. Muller devinait plus de choses qu'on ne lui en confiait, et il était loin de tout deviner. Les fluctuations de ce cœur lui échappaient aussi bien que ses angoisses.

Vers la fin du mois d'août, la mélancolie d'Emma prit un caractère taciturne qui affligea profondément son précepteur. Elle ne se trouvait bien que seule, et souffrait avec impatience qu'on l'accompagnât dans ses promenades solitaires. Muller respectait ce caprice et s'éloignait les larmes aux yeux. Cette époque de l'année était celle où, pour la première fois, elle avait vu Paul Vernon, et elle se rappelait tous les détails qui se rattachaient à son séjour à Champfleury. Elle était enfant alors, gaie, rieuse, sans souci de l'avenir. Combien l'horizon s'était assombri depuis ce temps! Quelles dures leçons lui avait infligées le destin! Et pourtant combien le bonheur était près d'elle encore! Paul n'était pas marié; la liaison passagère qu'il avait formée venait de se rompre. Libres tous deux, qui les empêchait de s'unir? Paul s'était éloigné d'elle, mais ne fallait-il pas excuser un écart de jeunesse? Peut-être n'était-il pas aussi corrompu qu'on le croyait, et l'amour d'ailleurs ne pouvait-il pas faire un miracle?

Voilà sur quel terrain s'aventurait l'imagination de la jeune fille, quels problèmes elle se posait pour les résoudre dans le sens de sa passion. A Paris, sur le théâtre de ses torts, Paul n'aurait eu que peu de chance de rentrer en grâce; à Champfleury, tout lui était propice, la voix des souvenirs, les conseils de l'isolement. Plus la solitude agissait sur Emma, plus la chance devenait favorable au beau cousin, plus elle se sentait ramenée impérieusement vers lui. Tout ce qui pouvait flatter ce sentiment trouvait accès auprès d'elle, tandis qu'elle en éloignait tout ce qui lui était contraire. Elle avait peur des scrupules de Muller et se défiait de sa bonté; de là sa réserve à son égard et son système de réticences.

Comme but favori de ses promenades, Emma avait choisi la lisière d'un petit bois que Paul Vernon traversait toujours quand il revenait de ses grandes chasses sur les crêtes des Vosges. C'était là qu'elle avait autrefois coutume de l'attendre; c'est là qu'elle se rendait chaque jour. Une sorte de carrefour

pratiqué à l'entrée du bois permettait d'embrasser d'un coup d'œil les divers sentiers qui le traversaient. Un soir qu'Emma était allée, comme d'habitude, s'asseoir sur un tertre de gazon ménagé en avant des taillis, elle crut apercevoir dans l'une des avenues une apparition familière. Elle eut peur ; un nuage passa devant ses yeux.

— Ah! mon Dieu ! dit-elle, mon Dieu! serait-ce lui ?

Tout son corps frémissait ; elle s'appuya sur une branche voisine, comme si elle eût craint de défaillir. L'apparition se rapprochait et devenait de plus en plus distincte. C'était lui, en effet ; c'était Paul Vernon, en costume de chasse, tel qu'Emma l'avait gravé dans ses souvenirs. Il s'approcha de la jeune fille, tremblante d'émotion et de surprise.

— Quoi ! ma cousine, lui dit-il, c'est vous ! Vous ici toute seule !

— Oui, mon cousin, répondit Emma heureuse et troublée; oui, c'est bien moi : je vous attendais.

XXIII

Un rayon de soleil entre deux orages.

Cet élan de la jeune fille avait été si spontané, qu'elle y trahit en quelques mots le vœu secret de son cœur et l'idée fixe de sa sollicitude. A peine les eut-elle prononcés, qu'elle s'arrêta toute confuse. Ses yeux s'abaissèrent par un chaste retour sur elle-même ; ses joues se couvrirent du vermillon le plus vif ; un embarras plein de grâce et de pudeur régna dans sa contenance. Il se fit entre elle et son cousin un silence

expressif pendant lequel leurs pensées seules se répondaient. Enfin, Emma leva timidement sur le beau jeune homme des yeux pleins de tendresse et d'abandon.

— Venez, Paul, lui dit-elle ; la nuit se fait ; il est temps de regagner le château.

Elle lui tendit une main, dont il s'empara avec vivacité, et ils marchèrent ainsi sans échanger une parole : le bonheur de se sentir l'un près de l'autre leur suffisait. La présence de Vernon ne tenait point à des motifs romanesques, mais aux causes les plus naturelles et les plus simples. La saison des chasses approchait ; et l'un des propriétaires du voisinage, grand amateur de vénerie, avait invité le jeune homme à venir passer chez lui une partie de l'automne. Paul avait accepté avec empressement : un double attrait le poussait vers Champfleury. A peine arrivé, il s'était empressé de se rendre auprès de sa cousine et l'avait trouvée sur son chemin. Ainsi s'expliquait cette rencontre fortuite ; Muller n'y vit rien de plus.

L'imagination d'Emma ne se contentait pas d'une réalité aussi prosaïque ; son thème était tout autre. Dans le hasard qui l'avait conduite au-devant de son cousin, elle voyait le doigt de la Providence. Pourquoi résister encore ? Pourquoi lutter ? Le ciel s'en mêlait, il réunissait deux cœurs que l'orage avait séparés. L'absence avait dû être une expiation nécessaire ; le retour marquait l'aurore d'un bonheur nouveau. La jeune fille s'exaltait à ces pensées ; il lui semblait soulever le voile qui couvrait l'avenir et y apercevoir une longue suite de beaux jours. Qu'eût-elle fait, d'ailleurs, seule en ce monde, sans un bras pour la soutenir, avec le vide dans son cœur comme dans son existence ? Quel que fût le sort qui l'attendait, il ne lui restait plus qu'à céder ; car son amour, c'était sa vie même. Sa résistance était à bout ; elle ne pouvait plus fuir son destin.

Quand cette détermination fut bien prise, la physionomie

d'Emma recouvra une sérénité que depuis longtemps elle avait perdue. Le sourire revint sur ses lèvres et ne les quitta plus ; une joie douce anima ses traits, une grâce charmante releva le prix de ses paroles. Elle avait, vis-à-vis de Muller, à expier des torts récents ; elle se montra charmante pour lui, et mit une sorte de coquetterie à lui plaire. La soirée s'écoula ainsi, au milieu de mille attentions et de mille soins. De temps en temps, Emma quittait le salon et allait donner quelques ordres, puis elle revenait joyeuse comme l'oiseau. Il était déjà tard quand Paul se leva pour prendre congé.

— Halte-là, mon cousin, lui dit la jeune fille ; on ne sort pas ainsi de nos domaines. Nous avons à Champfleury droit de haute et de basse justice : demandez plutôt à Muller.

— C'est dans nos chartes, répliqua celui-ci en riant et sans savoir où Emma voulait en venir.

— Soit, dit Paul ; mais je n'ai rien à craindre de vos arrêts, ma cousine. Je ne suis point un vassal rebelle.

— Vous l'entendez, bon ami, poursuivit la jeune fille. Ce que c'est que l'habitude chez les grands coupables ! elle détruit le sentiment de la faute.

— Mais encore, répondit Vernon, faut-il savoir ce que vous avez à me reprocher, ma cousine.

— Quoi ! monsieur, dit Emma en croisant ses bras pour se donner l'air d'un juge sévère, vous venez dans les Vosges, et c'est chez un étranger que vous descendez ! Il est impossible que l'on n'ait pas prévu ce crime-là. Outrager l'hospitalité dans la personne d'une cousine ! Qu'en dites-vous, Muller ?

— C'est un cas très-grave, répondit le précepteur ; les lois des Ripuaires l'avaient prévu ; il s'agit de la peine de mort.

— Nous serons moins rigoureux, dit la châtelaine en gardant son sérieux ; nous nous contenterons de la prison perpétuelle. Vous connaissez le pavillon du petit parc, bon ami ?

— Oui, madame la baronne, répliqua Muller, qui s'associait à ce jeu ; un cachot véritable.

— Eh bien, poursuivit Emma, c'est là que nous enfermerons notre captif. Je vous institue son geôlier, monsieur Muller ; vous m'en répondez sur votre tête !

Paul était enchanté, cependant il se défendit pour la forme. C'était tantôt la crainte de causer trop d'embarras, tantôt celle de se montrer impoli vis-à-vis de son hôte actuel, puis les bagages qui étaient loin, et d'autres prétextes encore. Emma trouvait réponse à tout.

— Mon cousin, disait-elle, c'est jugé et bien jugé ; il n'y a plus à en revenir. Votre hôte est prévenu et vous excuse ; vos bagages sont dans le pavillon du parc. Tout s'est fait pendant que vous causiez avec nous ce soir. Ainsi, résignez-vous, c'est sans appel.

— Il faut vouloir tout ce que vous voulez, ma cousine, dit le jeune homme en lui serrant la main avec tendresse.

Le pavillon était à une petite distance du château : Emma ne voulut laisser à personne le soin d'y installer son prisonnier. Les domestiques s'acheminèrent avec des falots ; Muller les suivait, ainsi que les deux amants. Emma s'appuyait sur le bras de Paul et marchait avec une légèreté telle, qu'on eût dit qu'elle ne touchait pas la terre. La nuit était magnifique : les étoiles brillaient comme des diamants. Le long des arbres couraient ces sons harmonieux de la nuit qui semblent bercer la terre endormie.

— Emma ! disait Paul à demi-voix et avec un accent qui allait au cœur de la jeune fille, où le bonheur, si ce n'est ici ?

— Oui, répondit-elle inondée de joie, ici et point ailleurs. Paul, restons où nous sommes bien.

Leurs mains s'étaient rapprochées et ne se quittèrent plus qu'au moment où on arriva devant le pavillon. Du temps du baron, ce bâtiment avait été l'objet d'une dépense considérable. Il y venait coucher pendant la saison de la chasse, et s'était plu à l'embellir. A proprement dire, c'était plutôt un logement complet qu'un simple pavillon. Situé dans le centre

d'un rond-point, il avait pour perspective, d'un côté un peti lac sur lequel s'ébattaient des cygnes, de l'autre une larg allée d'ormes qui descendait vers la Meuse. Le mobilier e était moderne, riche, presque fastueux : des tableaux de pri ornaient les murs, une bibliothèque pourvue de livres choisi y offrait une ressource contre l'oisiveté. Un sage aurait pu s' plaire; à plus forte raison un amoureux. Paul prit possessio de son domicile avec un bonheur réel et s'endormit a milieu des songes les plus riants.

Depuis ce jour, la vie des deux amoureux ne fut qu'u perpétuel enchantement. Emma ne voulait pas que Pau renonçât pour elle à ses goûts favoris; mais elle arrangeait bien les choses, que, au fort de ses plus grandes chasses, ell se trouvait sur son passage comme une fée familière, san qu'on pût dire comment elle y était venue. Muller trouva parfois ces excursions un peu rudes; mais le digne homm était si heureux du bonheur de son élève, qu'il n'osait pas plaindre, et dissimulait de son mieux la fatigue qu'il éprou vait. La joie de ces enfants, le spectacle de leur mutuelle ten dresse l'enivraient et le rajeunissaient. Il voyait enfin rentre dans cette maison la gaieté et l'amour, deux hôtes qui, depui si longtemps, s'en étaient éloignés. Tous les nuages s'étaie dissipés peu à peu; le ciel avait repris son azur. La jeuness a un charme puissant auquel rien ne résiste, ni les soupçon du cœur, ni les alarmes de la raison. Le passé avait fui; il n'e restait qu'une page blanche, sur laquelle le couple fortun avait inscrit la date de ses amours.

Dès lors, l'union prochaine d'Emma et de Paul devint u fait public à plusieurs lieues à la ronde. Le dimanche, à l messe solennelle, on les voyait s'asseoir ensemble au ban d'honneur; à la promenade, aux fêtes du village, partout, i étaient inséparables. Les fermiers de Champfleury saluaie Paul comme un maître; les autorités municipales étaie pleines de déférence pour lui. C'était une souveraineté anti

cipée. Quoique Vernon éprouvât pour sa cousine une tendresse réelle, il restait encore chez lui quelque place pour un autre sentiment. Sa passion n'avait pas, comme celle d'Emma, ce caractère exclusif qui ferme le cœur à toute pensée étrangère. Il aimait, sans doute, mais il calculait aussi. Les leçons de Granpré ne pouvaient s'effacer d'une manière aussi rapide. Dès qu'il fut certain de cette alliance, objet de tous ses vœux, il se prit à jouer sérieusement le rôle de maître, et voulut s'initier d'avance à la gestion d'intérêts qui allaient devenir les siens. Jusqu'alors Muller avait tout réglé, tout administré. Paul se fit rendre des comptes, et engagea plus d'une fois à ce sujet des discussions interminables. Il demandait des justifications à propos des plus petites minuties, s'inquiétait des moindres détails, faisait subir au pauvre Allemand des interrogatoires dont celui-ci s'échappait le cœur navré.

Dans les débuts, le jeune homme apportait à cette espèce d'enquête quelque discrétion et quelque réserve ; mais peu à peu, enhardi par l'impunité, il poussa les choses jusqu'à la plus injurieuse défiance. L'élève de Granpré se retrouvait tout entier. Muller aurait eu un moyen de mettre un terme à ces odieux procédés, c'eût été d'en parler à Emma ; mais plutôt que de recourir à ce moyen extrême il eût préféré toutes les humiliations du monde. Désormais, pour la jeune fille, la perte de ses illusions était le coup de la mort. Il la voyait heureuse, florissante ; il eût craint de troubler par sa faute cet heureux retour vers le bonheur et la santé. Il se résigna donc à souffrir en silence. Il fallut peu de temps à Paul pour retrouver les instincts les plus âpres de l'homme d'affaires, et cette passion du calcul qui distinguait son maître. La perspective d'une fortune considérable l'enivrait et troublait sa prudence habituelle. Sous prétexte de soulager Muller, il fit porter dans son pavillon les titres de famille, les baux, les conventions, les actes authentiques et privés, enfin tous les éléments d'une vérification générale. Ces titres, ré-

digés dans le grimoire habituel des gens de loi, étaient pou lui la plus douce, la plus attachante des lectures; il s'e inspirait, il s'en nourrissait chaque jour et à toute heure Quand il avait besoin d'un renseignement, il envoyait cher cher Muller, et tenait avec lui de longues séances. Parfoi l'Allemand lui résistait et éclatait en reproches; Paul, en élèv de Granpré, passait outre et revenait à la charge avec un insistance nouvelle. Jamais il ne laissait changer une thès d'intérêt en une thèse de sentiment; jamais il ne se payait d considérations d'un ordre moral pour excuser un sacrific matériel. Il n'admettait pas ces confusions, indignes d'u logicien tel que lui, et voulait qu'on traitât avec le cœur le affaires de cœur, avec le calcul les affaires de calcul.

Ces séances avaient lieu dans l'une des pièces du pavillon située en face de l'allée qui menait au château. C'était u petit salon octogone éclairé par des croisées garnies de stores Quand le soleil était haut, ces stores tempéraient la clarté d jour tout en laissant quelque jeu à la brise extérieure. Ce stores ne fermaient pas non plus assez hermétiquement le ouvertures, qu'on ne pût entendre du dehors une conversa tion engagée à haute voix, surtout quand les interlocuteurs mettaient quelque vivacité. Seulement, il était rare que le personnes du château vinssent de ce côté, et les secrets de séances du pavillon étaient ainsi gardés par sa position dis crète et solitaire.

Un jour que le débat s'était prolongé plus longtemps qu de coutume, Emma éprouva un sentiment d'impatience inu sité et presque fatal. Depuis deux heures, elle attendait Pau au château, et Paul ne paraissait pas. Elle eût voulu interroge Muller; Muller aussi se trouvait absent. Où étaient-ils tou deux, et pourquoi la laissaient-ils seule? Voilà quelle ques tion se posait Emma. Elle n'y céda pas d'abord; mais peu peu elle sentit un tel vide à ses côtés et dans son cœur u trouble si étrange, qu'elle résolut d'échapper à ce malaise e

allant à la découverte. Les plus grandes chances étaient du côté du pavillon : aussi se dirigea-t-elle vers l'allée qui y conduisait. Cette avenue était couverte d'un gazon ras et serré qui amortissait le bruit des pas ; elle parvint de la sorte jusqu'au seuil même du salon octogone sans que rien vînt trahir sa présence. La discussion continuait entre Paul et Muller ; l'accent avait atteint son plus haut diapason. Emma, inquiète, s'arrêta pour écouter :

— Oui, disait une voix que la jeune fille ne reconnut que trop, oui, monsieur Muller, je vous répète qu'il serait absurde de s'obstiner dans un placement pareil : c'est contre toutes les règles.

— Une propriété de famille, monsieur Paul ! disait l'autre voix ; aliéner une propriété de famille ! Songez-y, mademoiselle Emma n'y prêtera jamais les mains.

— Allons donc ! un objet qui ne rend pas deux et demi pour cent, répondit Paul. On voit bien que vous n'êtes pas financier, monsieur Muller.

— Non, monsieur, dit Muller avec un accent de reproche, et je m'en honore. Je ne pousse pas le calcul si loin. Vous ne voyez dans cette terre que le revenu ; moi, je vois les souvenirs qui s'y rattachent ; mademoiselle Emma aussi. C'est un legs de son père, le lieu où sa mère a rendu le dernier soupir. Voilà pourquoi elle l'a rachetée au prix de quelques sacrifices.

— Bah ! des raisons de sentiment, répliqua Paul ; cela n'a plus de cours. Deux et demi pour cent, monsieur Muller, c'est à quoi se réduit la question. Si vous trouvez un pareil placement convenable, je n'ai rien à ajouter. De l'argent que nous pourrions faire valoir à raison de six... Trois et demi pour cent de perdus. Fi donc ! Décidément, il faudra vendre.

Chacune de ces tristes paroles pénétrait le cœur d'Emma et y rouvrait ses blessures ; elle n'eut plus la force de se tenir debout et s'appuya sur le mur qui régnait entre les croisées. L'entretien continuait.

— Et ces baux, disait Paul, a-t-on jamais rien vu de pl
naïvement fait! Soixante, quatre-vingts francs l'hectare, po
des terres qui en valent bien, haut la main, cent quarante
cent cinquante! Autant vaudrait prendre des poignées d'or
les jeter dans la Meuse! ils sont bien heureux, vos manan

— Monsieur Paul, répondit Muller d'une voix sévère, c
manants sont d'anciens serviteurs, fort attachés à la famil
C'est le général qui a signé ces baux; il était fils de cultiv
teur et il s'y connaissait. Il a voulu autour de lui des heure
et non des misérables. N'insultez point à sa mémoire.

— Soit, monsieur Muller, répliqua le jeune homme; ma
avec moi il en retournera autrement, je vous le jure. Pes
comme vous les défendez! Est-ce que vous auriez par hasa
un pot-de-vin sur l'affaire?

A cette imputation outrageante, Muller ne put se conten
sa colère éclata.

— Monsieur, dit-il, en se levant, voilà un propos odieu
j'aurai le soin de ne plus m'exposer à rien de semblable.

Il se dirigea vers la porte; et en sortant il aurait imma
quablement aperçu Emma, si la jeune fille, par un mouv
ment plus prompt que la pensée, n'eût tourné l'un des ang
que formait la construction. Muller sortit fort agité et gag
la grande avenue, tandis qu'Emma se rejetait du côté du pa
et allait égarer sa douleur dans les allées les plus solitaires

———

XXIV

La chute des feuilles.

Deux heures après qu'elle eut surpris cet entretien, Emma rentra au château l'œil égaré, la figure sombre. Une fièvre ardente s'était emparée d'elle, ses membres s'agitaient en proie au frisson. Elle voulut lutter, mais en vain; le mal la vainquit. Il fallut regagner péniblement sa chambre et se jeter sur un lit, que la souffrance et le délire vinrent assiéger. Ni Muller ni Paul ne comprenaient rien à cette rechute soudaine; en fille héroïque, Emma gardait le silence; elle avait résolu de mourir avec son secret. Muller envoya de tous les côtés afin de chercher des secours. Un domestique du château courut à franc étrier vers le chef-lieu pour en ramener un médecin, tandis qu'un homme de confiance se dirigeait en poste vers Paris avec l'ordre de ne point en revenir sans un praticien célèbre.

En attendant, il pourvut lui-même au plus pressé. Le docteur du chef-lieu arriva; il se trouva être un homme instruit, expérimenté, comme on en rencontre tant aujourd'hui dans nos provinces. Il n'hésita pas un instant sur la nature du mal: c'était une inflammation de poitrine, qui exigeait un traitement énergique et prompt. Tout fut mis sur-le-champ en usage, avec une décision qui n'excluait pas la prudence. L'état de la jeune fille était des plus graves; le pouls s'élevait de plus en plus, la respiration devenait pénible, la tête s'embarrassait. Un désordre au cerveau pouvait se déclarer et rendre impuissants les efforts de l'art. On agit donc avec vigueur et de manière à conjurer ces fâcheux symptômes. Pendant cinq

jours et cinq nuits, aucune amélioration sensible ne se man
festa. La fièvre était toujours vive, le délire opiniâtre. La jeu
fille semblait se débattre sous une obsession constante :
temps à autre, elle portait autour d'elle un regard effaré, pu
elle s'engloutissait dans ses oreillers comme pour échapp
aux poursuites d'un fantôme. Des paroles entrecoupées, d
phrases sans suite s'échappaient de ses lèvres, et le nom
Paul était le seul qui y trouvât place. Tantôt elle le prono
çait avec une expression de tendresse qui eût amolli les r
chers; tantôt elle y apportait un dédain, une colère manifest
Dans le cours de ces rêves fiévreux, il n'était pas rare qu'el
se mît sur son séant et envoyât la main dans le vide comm
si elle eût voulu se saisir de quelque objet; parfois mêm
elle rejetait violemment les couvertures et, fredonnant un
de chasse, elle essayait de s'élancer hors de son lit. De
femmes, qui ne la quittaient pas, avaient beaucoup de pei
à contenir ces accès de délire et ces gestes désordonnés.
voyait que l'âme et le corps étaient à la fois atteints chez
malade, et que la force de la jeunesse s'y trouvait aux pris
avec l'énergie de la douleur.

Depuis qu'Emma reposait sur son lit d'angoisses, person
ne dormait dans le château; tout ce qui l'entourait souffr
comme elle et avec elle. Le docteur n'abandonnait que rar
ment le chevet. Muller y restait des heures entières abîm
dans son désespoir. Paul eût aussi voulu s'y établir; mais
présence jetait Emma dans une agitation si grande, que
médecin le pria de s'abstenir désormais. Le jeune homme
fut donc réduit à errer autour de la chambre et à y attend
des nouvelles avec anxiété.

Le cœur de Vernon n'était point mauvais; seulement,
bien y sommeillait et ne reprenait le dessus que dans l
occasions décisives. La maladie d'Emma amena une
ces réactions; Paul y prit une part profonde et sincère. S
eût suffi de donner quelques années de sa vie pour prolong



les jours de sa cousine, il l'aurait fait avec joie, sans arrière-pensée, sans calcul. C'était un caractère où la nature et l'éducation se livraient un perpétuel combat; généreux au fond, mais enchaîné à l'intérêt par des habitudes invétérées. Tant que sa cousine fut mourante, aucune autre pensée n'eut de place dans son esprit; il s'y intéressait pour elle-même et non pour cette dot qu'elle menaçait d'emporter dans sa tombe. Enfin, le sixième jour, le docteur donna quelque espoir : il y eut du mieux dans l'état de la malade. Le pouls se modérait graduellement, l'œil n'avait plus l'aspect vitreux, le sommeil redevint plus tranquille, le délire cessa. Emma parla aux personnes qui entouraient son lit; elle tendit la main à Muller, que la joie suffoquait, et demanda elle-même à voir son cousin. Quand Paul entra, il passa sur ses traits une expression de douleur contenue; mais elle eut bientôt triomphé de ce mouvement, et ne laissa plus voir que de la douceur et de la bonté. De pareilles émotions pouvaient être dangereuses; on les abrégea, et le silence se fit de nouveau autour du lit de la jeune fille.

Ce fut dans cette première période de la convalescence qu'arriva le célèbre praticien de Paris. Son confrère de province lui avait ravi les honneurs de la cure ; il ne lui restait plus rien à faire, si ce n'est à approuver ce qui s'était fait. Ainsi se passent presque toujours les choses. Seulement, il y eut entre les deux docteurs la séance obligée où ils arrêtèrent en commun la marche à suivre pour accélérer la guérison. Rien de plus simple : un régime doux, un exercice modéré, point d'imprudence et peu d'émotions, le logis dans les jours froids ou pluvieux, les rayons du soleil dans les beaux jours. La conférence où ceci fut arrêté se passait dans une petite pièce attenante à la chambre d'Emma, et il était facile d'y entendre le bruit d'une petite toux sèche et opiniâtre qui venait de se déclarer chez la malade.

—Diable! dit le médecin de Paris, vous n'êtes pas au bout

de vos ennuis, mon confrère; voilà un mauvais son cloche.

— Je l'avais déjà remarqué, répliqua le médecin de p vince : le coffre n'est pas fort.

— Soignez les bronches, dit en insistant le docteur p sien. Diable! diable! ajouta-t-il en levant la séance, je n'ai pas cette toux-là.

Deux jours après, Emma pouvait se lever et passer la jo née au coin du feu; les forces lui revenaient à vue d'œil, convalescence marchait à pas rapides. Seulement, la t persistait et prenait un caractère périodique. Les accès n étaient ni longs ni fréquents, mais ils se succédaient a régularité, et des sueurs abondantes s'y joignaient. Quoi le pouls n'eût plus ce mouvement déréglé qui signale les deurs de la fièvre, il n'était pas redescendu à la limite d rable et avait conservé un peu d'accélération. Ces symptô inquiétaient le docteur; mais ils semblaient si peu graves près de ceux dont la nature et l'art venaient de se ren maîtres, que personne au château ne s'associait à ses quiétudes.

Peut-être la jeunesse d'Emma aurait-elle été plus f que ces secousses, si un tourment moral ne fût venu les agg ver. La scène du pavillon, les mots cruels qu'elle y avait cueillis étaient pour elle l'objet d'un désespoir désormais s fin. Le dernier voile venait de tomber; plus de rêve, p d'illusion possible. Lutter contre des instincts si enracinés en supporter les tristes conséquences étaient deux persp tives également odieuses à sa pensée. Elle avait envisag mariage comme un concert, non comme un duel; elle sentait trop fière pour subir la tyrannie du calcul et trop signée pour la combattre. Entre les deux écueils, il n'y a qu'une ligne à suivre, celle de l'oubli du passé. Assez songes, assez de fol espoir! il fallait rentrer dans le mo réel après avoir longtemps poursuivi des chimères.

Une barrière, cette fois infranchissable, s'élevait entre elle et son cousin. Une pareille résolution ne put pas entrer dans le cœur de la jeune fille et y prendre un caractère formel sans y occasionner de profonds déchirements. Emma souffrait comme le Spartiate, en dévorant sa douleur, mais sa souffrance n'en était que plus vive. Décidée à laisser ignorer à Paul le motif réel qui l'éloignait d'une union longtemps désirée, elle était obligée de se retrancher derrière le chapitre des subterfuges, d'alléguer le soin de sa santé, les ordres rigoureux du médecin, enfin d'employer mille ruses qui répugnaient à ses habitudes nobles et franches. Pour que son cousin ne soupçonnât pas la vérité, elle se voyait contrainte aussi de l'accueillir avec le même sourire et de lui témoigner la même affection. Ces mensonges la navraient; vingt fois elle fut sur le point d'y renoncer; cependant sa bonté l'emportait toujours: elle craignait de blesser Paul, d'inquiéter Muller; elle aimait mieux endurer seule ce mal secret que d'en laisser retomber la plus légère partie sur les autres.

C'est ainsi que son état allait chaque jour empirant, et qu'aux ravages d'une fièvre lente s'unissaient les tortures d'une âme ulcérée. Les premiers froids de l'automne aggravèrent cette situation. Autant l'air vif des montagnes lui avait été favorable pendant la belle saison, autant il devint meurtrier quand l'automne ramena les horizons brumeux et les courtes journées. La Meuse était devenue le siége d'un brouillard permanent que le soleil dissipait avec peine, et qui, plus d'une fois, couvrit le château d'un voile humide et épais. Les feuilles jaunies se détachaient des arbres et roulaient au loin, chassées par la brise. La nature prenait le deuil comme le cœur d'Emma. A peine, de loin en loin, se faisait-il un peu d'azur dans le ciel; encore n'avait-il ni la pureté ni la transparence accoutumées.

L'influence de la saison agit sur la santé de la jeune fille de la manière la plus funeste; les symptômes qui avaient

alarmé Muller reparurent : la toux devint plus fréquente, pouls plus capricieux et plus irrégulier. La destruction co mençait, et, loin de la retarder, la jeunesse en hâtait les p grès. Bientôt les forces d'Emma s'affaiblirent ; elle ne put supporter sans fatigue la plus courte promenade. Il fallait Muller et Paul la soutinssent chacun de leur côté ; qu l'aidassent à gravir les marches du perron, trop pénib pour sa poitrine oppressée. Elle, cependant, leur souri mais d'un sourire qui avait déjà l'expression de celui anges. Cette âme ne tenait plus à la terre que par un si léger, qu'à chaque instant on pouvait croire qu'il allait rompre.

Bientôt il ne fut plus possible à la malade de sortir château ; ses jambes affaiblies la portaient avec peine. Elle quitta plus son fauteuil, et passa ses journées avec Muller vant un grand feu et à l'abri d'un écran mobile. Tout é pour elle un sujet de fatigue, la parole surtout ; aussi se nageait-elle dans l'entretien. Mais ce qu'elle disait était m qué au coin d'une grâce infinie et d'une bonté inaltéral Elle songeait à tout, à ses pauvres que le froid allait assail à ses fermiers que la saison retardait dans leurs travaux Muller qu'elle consolait, à Paul dont elle cherchait à éle l'âme, à ses serviteurs, à tout ce qui lui était cher. Jam une plainte, jamais un reproche ; elle étouffait la doul afin qu'autour d'elle on n'en ressentît pas le contre-coup ; semblait déjà vivre dans un monde meilleur et au-dessus misères du nôtre. Ce fut ainsi qu'elle s'éteignit, toujours mante, toujours chaste, toujours dévouée. La mort ne la prit pas : elle l'attendait ; quand elle la sentit venir, ell tourna du côté de Muller, et lui remit un pli cacheté.

— Prenez ceci, lui dit-elle ; vous l'ouvrirez quand je serai plus ; c'est mon dernier vœu.

Puis, tendant une main à son précepteur, l'autre à Pa elle ajouta d'une voix douce :

— Adieu, mes amis, c'en est fait ; nous nous retrouverons là-haut. Adieu.

La vie la quitta avec ces mots; elle mourut, la lèvre parée d'un dernier sourire. Paul s'agenouilla au pied de ces restes bien-aimés, tandis que Muller contemplait avec une sombre tristesse le visage de son élève, de son enfant.

Le premier soin du précepteur, quand il se fut arraché à cette douloureuse scène, se porta vers le dépôt qu'Emma lui lui avait confié. Il l'ouvrit et lut ce qui suit :

« Ceci est ma dernière volonté.

« Je laisse à la femme de mon père, la veuve du général « Dalincour, deux cent mille francs sur les sommes qui sont « déposées chez mon notaire. J'espère que ma belle-mère « voudra bien accepter ce souvenir de celle qui n'est plus et « qui n'a jamais cessé de faire des vœux pour son bonheur.

« Je laisse à mon ami Muller cinquante mille francs ; c'est « tout ce qu'il accepterait de moi, mais je veux absolument « qu'il les accepte. Je lui laisse aussi ma bibliothèque, mes « oiseaux, mes herbiers, tout mon mobilier de jeune fille, « tous les effets à mon usage. Je désire qu'aucun de ces ob- « jets ne soit distrait de ses mains.

« Je laisse à César Falempin et à sa femme vingt mille « francs en mémoire de leurs bons services ; ces vingt mille « francs reviendront à Suzon après leur mort.

« J'institue pour mon légataire universel mon cousin Paul « Vernon, et lui laisse le reste de ma fortune ; mais aux con- « ditions suivantes, qui sont expresses et rendraient nulle « toute disposition en sa faveur s'il y dérogeait :

« La première condition, c'est que la terre de Champfleury « ne pourra pas être aliénée avant quinze ans d'ici.

« La seconde condition, c'est que tous les baux actuels se- « ront renouvelés aux mêmes prix et clauses pendant ces « quinze années; les fermiers ayant le droit de se prévaloir de « cette réserve de mon testament, qui est faite en leur faveur.

« Moyennant quoi, mon cousin Paul Vernon entrera e
« jouissance de tous mes biens ; et, faute par lui de défére
« aux vœux que j'exprime, mon ami Muller pourrait les re
« vendiquer pour en faire tel usage qu'il lui conviendrait.

« Je désire que mes restes mortels reposent près de ceux d
« ma mère.

« Fait au château de Champfleury, le...

« EMMA DALINCOUR. »

Ce testament fut un trait de lumière pour Muller ; il vit quelles atteintes la jeune fille avait succombé. Paul le compr aussi et en éprouva quelque remords. Pour tromper ce sent ment, il fit élever un monument fastueux à sa cousine ; mai à six mois de là, ces impressions étaient effacées, et Mulle restait seul à pleurer sur la tombe de la pauvre Emma.

Ainsi s'en vont les âmes d'élite, comme si la terre se refu sait désormais à les porter. Dispersées au milieu d'une géné ration avide, âpre au gain, dépourvue de culture morale elles se sentent hors de leur place, y étouffent et y meuren C'est le sort de toute plante féconde dans un champ qu'enva hissent les ivraies.

Vernon entra en possession de la fortune de sa cousine, e bientôt il ne lui resta plus de ce souvenir qu'un sentimen d'humeur contre les restrictions dont elle avait entouré so héritage. L'histoire de cet enfant du siècle serait trop longu à raconter en quelques lignes ; un jour peut-être m'en occu perai-je avec détail. Ce sera à la fois la sanction et l'expiatio du mélancolique épisode qui vient de clore ce récit.

Quant aux autres personnages qui y ont figuré, peu d mots suffiront pour fixer le lecteur sur leur destinée.

La baronne a déposé un faux orgueil pour accepter le leg d'Emma ; c'est aujourd'hui sa seule ressource et celle de Gran pré, qu'a ruiné le tapis vert de la bourse. Ce couple, bien fa

pour s'entendre, a fini par s'associer d'une manière légitime. Madame la baronne Dalincour est aujourd'hui madame Granpré.

César Falempin et sa femme continuent d'habiter l'hôtel du faubourg du Roule, où ils sont visibles de six heures du matin à onze heures du soir. César attend les gendarmes de pied ferme; il demeure persuadé que la justice l'oublie et qu'il est un grand criminel.

Anselme et Suzon conduisent de la manière la plus brillante le cabaret des Thernes. Anselme est le plus grand consommateur de son établissement; mais Suzon est une ménagère si alerte, si vigilante, si économe, qu'elle répare amplement les brèches causées par les appétits immodérés de son mari. Toute la famille est restée fidèle à la mémoire d'Emma et la bénit chaque jour; César la place immédiatement au-dessous de celle de l'empereur.

Quant au grand Vincent, il persiste à croire qu'il n'y a de moral ici-bas que ce qui est matériel, et il vient de prouver, pour la quarantième fois, que le dernier mot du génie humain est de faire circuler les gens à raison d'un kilomètre par minute.

FIN DES IDOLES D'ARGILE.

LE CAPITAINE MARTIN

OU

LES TROIS CROISIÈRES.

I

Le cadeau de noce.

Parmi les ports français qui se rendirent, vers la fin du dix-septième siècle, redoutables dans la guerre des corsaires, il faut placer en première ligne Saint-Malo. C'est de là que partaient pour la course les bâtiments les plus légers, les équipages les plus intrépides. La Manche semblait appartenir à ces hardis enfants de la mer, et les riches convois qui revenaient des deux Indes ne traversaient pas impunément ces parages. Dans le cours d'une seule année plus de cent prises entrèrent dans ce petit port. L'or ruisselait, pour ainsi dire, dans la ville; les marchandises les plus précieuses y étaient vendues à vil prix. De grands dommages furent ainsi causés au commerce anglais; et la chose en vint au point, que l'amirauté crut devoir envoyer, en 1693, une flotte de vingt vaisseaux, armés de machines infernales, pour incendier l'asile de nos infatigables croiseurs. Contenue par les batteries de la côte, l'expédition échoua, et Saint-Malo ne s'en montra que plus animée contre l'Angleterre. La fortune servit si bien les entreprises de ses marins, que la ville put offrir, en 1710, trente millions de francs à Louis XIV, dont le trésor était épuisé par de longues et ruineuses guerres.

Cette période fut donc à la fois glorieuse et fructueuse pour les braves Malouins. Elle tient une grande place dans leur histoire. Voici un épisode qui s'y rattache :

Dans les derniers mois de l'année 1690, deux hommes marchaient avec vivacité sur la jetée qui unit l'île de Saint-Malo au continent; tous les deux étaient fort jeunes, quoique

leur figure, hâlée par le soleil et l'air de la mer, eût déjà u
caractère de virilité. On leur eût donné vingt-cinq ans ; i
n'en avaient pas vingt. Malgré la familiarité apparente q
régnait entre eux, il était facile de voir, à la différence des co
tumes, qu'ils n'appartenaient pas à la même classe. L'un éta
vêtu avec une élégance qui le rattachait évidemment à
bonne bourgeoisie, au commerce opulent de la ville. Ses ma
chettes, son jabot, son chapeau relevé d'un galon, son pou
point de velours, ses souliers à boucles d'or, tout contribua
à faire valoir sa bonne mine, son air mâle et décidé, son p
avantageux. L'audace, la résolution respiraient dans ses trai
dans son front élevé, dans ses yeux bleus. Il y avait en lui
héros et de l'aventurier ; ses ennemis devaient le craindr
les femmes devaient l'aimer. L'autre n'avait rien de ces d
hors séduisants ; mais sa figure exprimait une certaine j
vialité pleine de finesse. Ramassé et trapu, il paraissait do
de cette agilité musculaire qui distingue les races du litto
breton. Son teint était haut en couleur ; ses cheveux blon
se nuançaient jusqu'au roux. Cet ensemble assez peu flatte
n'était pas sauvé par le costume, qui consistait en un pale
et des braies en grosse ratine brune, un bonnet de laine
des bottes évasées comme en portaient alors les pêcheurs
la côte.

Au moment où les deux interlocuteurs abordèrent le qu
la conversation était vivement engagée entre eux :

— Toi, Martin, tourner à la tristesse ! Je ne te reconn
pas là, mon garçon.

— Monsieur Duguay, c'est pourtant comme ça ! Si le ve
souffle toujours du même bord, je suis un homme perdu.

— Il n'y a donc plus de genièvre dans les cabarets
Saint-Malo ?

— Quand le cœur est plein, monsieur Duguay, il n'y a po
de place pour le reste. Le genièvre et moi nous ne cour
plus la même route.

— Diable ! tu es bien malade, alors. Conte-moi ça.

— Vous connaissez la fille à Bertrand ?

— Bertrand le voilier, sur le port ?

— Tout juste, Gertrude Bertrand, un bijou !

— Peste ! tu as la main heureuse, Martin. Joli brin de fille ! Et..... elle t'aime ?

— Comme la colique. Elle ne veut pas entendre parler de moi ; mais les filles, monsieur Duguay, n'en font jamais d'autres. Elles rêvent des muguets, des grands seigneurs ; puis, quand elles ont le fond honnête, elles réfléchissent et nous reviennent. Un galant, ça passe ; un mari, ça reste.

Le jeune homme à qui s'adressait cette confidence parut un instant embarrassé ; sa joue se colora vivement ; mais, se remettant de cette impression, il reprit :

— Alors, où est donc l'obstacle, mon garçon ?

— Le père, monsieur Duguay, le damné père. Quand je me suis déclaré au vieux Bertrand, il m'a pris à part, en loup de mer qu'il est. « Martin, qu'il m'a dit, je n'ai rien, tu n'as « rien : avec quoi nourriras-tu ma fille ? — Et ceci ? que je « lui réplique en lui montrant mes bras. — C'est juste, tu es « un bon marin, un excellent patron de barque, un pêcheur « intrépide. Je ne veux pas t'humilier ; mais la mer est trom- « peuse, mais tous les jours ne sont pas heureux, et d'ail- « leurs les enfants arrivent. As-tu quelques économies ? » A ce mot, je faillis tomber à la renverse. « De quoi ? que je « dis en balbutiant. — Des économies, qu'il reprit avec l'a- « plomb d'un boulet de trente-six. — Des... — Des écono- « mies !... » Figurez-vous mon embarras, monsieur Duguay : quatre livres dix-sept sous, c'est toute ma fortune. Jolie avance pour entrer en ménage ! Je ne me troublai pas cependant ; et, prenant la pose la plus carrée qu'il me fut possible : « Père Bertrand, lui dis-je, je vois que vous ai- « mez l'or, que vous êtes sensible à ce métal, surtout quand « il est monnoyé. Eh bien, foi de Martin, on la couvrira d'or,

« votre fille. Donnez-moi seulement trois semaines pour l
« ramasser son cadeau de noce. — C'est dit. — C'est dit.
Voilà la chose, monsieur Duguay.

Pendant que le marin parlait, le jeune homme paraiss
absorbé dans ses réflexions. Cet aveu le touchait évidemme
par quelque point. Après quelques minutes de silence, il fi
les yeux sur son interlocuteur et lui dit :

— Et que comptes-tu faire?

— Me noyer, parbleu! C'est ma seule ressource. Depuis
guerre, la pêche ne va plus; mes filets semblent maudits.

— Écoute, Martin.

— Oui, monsieur Duguay.

— Ton bateau est-il bon marcheur?

— Il n'y a pas de trincadour ou de cutter qui puisse lui
remontrer, monsieur Duguay.

— Combien d'hommes tiendrait-il sous ton pont, Marti

— Vingt hommes, en les pressant un peu.

— As-tu sous la main ces vingt hommes, des gens décid
comme toi, de hardis marins?

— Trente, s'il le faut.

— Martin, tu connais mon père; il est riche, il ne veut p
me confier encore de commandement. La maison Dugua
Trouin prétend que je suis trop jeune pour monter un c
saire. Nous en armerons un sans elle.

— C'est ça! vive Dieu! Et les armes?

— Nous les prendrons dans les magasins de la maison.
installer ton bateau et choisir tes hommes : demain soir, no
croiserons dans la Manche. Le premier bâtiment anglais q
passe, hourra! et à l'abordage! Tu y trouveras de quoi ten
parole au père de Gertrude.

— Et la fille, monsieur Duguay?

— La fille, Martin... je m'en charge. Tu verras que je s
servir ceux qui me servent.

Là-dessus les deux interlocuteurs se séparèrent.

On le devine, l'un de ces hommes est celui qui illustra le nom de Duguay-Trouin. Agé de dix-sept ans, il était déjà tourmenté du désir de se mesurer avec les Anglais. Après la longue paix de Nimègue, la guerre venait d'éclater, et le port de Saint-Malo s'apprêtait à jouer sur l'Océan le rôle actif qu'il soutint pendant près de vingt années. Quelques amourettes ne suffisaient plus au héros; il voulait aller vers la mer, sa seule maîtresse. Gertrude était du nombre des jeunes beautés qu'il avait trouvées sur son passage, et il s'en était suivi un échange d'aveux ; mais rien de plus. La fille de Bertrand était trop sage, Duguay trop réservé pour que les choses allassent au delà. La confidence de Martin acheva le sacrifice : l'ardent Breton fit un retour sur lui-même, et dès ce moment il ne songea plus qu'à la gloire.

De son côté, le pêcheur avait compris toute la témérité de l'entreprise. Aller à la rencontre des Anglais avec un simple bateau était un coup de tête audacieux ; mais, dans la disposition d'esprit où se trouvait Martin, rien n'était impossible à son courage. L'idée de surprendre le vieux Bertrand, le père de sa belle, par une fortune inespérée, d'éblouir Gertrude, de vaincre ses refus par un magnifique cadeau de noce, l'occupait tout entier. Duguay lui avait mis le démon de l'ambition dans l'âme : cela suffisait pour en faire un homme nouveau. Ce jour-là, il reparut au cabaret, mais pour y chercher des recrues. Il connaissait Saint-Malo ; il ne s'adressa qu'à des marins éprouvés, à des sujets d'élite. Le partage du butin, la haine du nom anglais, l'honneur d'un fait d'armes éclatant, tout fut invoqué pour préparer, monter, enthousiasmer ce petit équipage. Dans le milieu du jour suivant, les vingt hommes étaient trouvés; le bateau de pêche était installé, gréé, préparé, et, vers le soir, des haches d'armes, des fusils, des sabres d'abordage venaient compléter cet armement en miniature. Duguay-Trouin s'embarqua le dernier : il fallait tromper la surveillance paternelle. Martin l'attendait avec ses

hommes; l'ancre était levée; on se laissa dériver avec l
jusant.

Une fois hors des passes, la voile fut hissée, et la nef gagr
le large. Le bateau était tellement encombré par son équ
page, qu'il fallut qu'une portion des matelots se tînt à fond
cale. La mer était grosse, le vent violent. C'était la premiè
fois que le jeune Duguay se trouvait secoué par ce rude él
ment; il lui paya tribut, un cruel mal de mer le tourmen
toute la nuit; le moral seul le soutenait encore. Quand
jour parut, la terre se trouvait hors de vue; on naviguait
pleine Manche. Martin tenait le gouvernail et dirigeait le b
teau de manière à lui faire présenter la tête aux vagues qu
à chaque instant, menaçaient de l'engloutir. Personne à bo
ne semblait troublé par le péril; une seule inquiétude régna
parmi les hommes de l'équipage, celle de ne pas rencontr
assez vite des bâtiments anglais.

Pendant trois jours et trois nuits, la situation ne chang
pas: toujours le même vent, toujours la même mer. O
courut des bordées dans toutes les directions sans rien ape
cevoir. On eût dit que la proie fuyait devant le chasseu
Enfin, le quatrième jour, aux premières lueurs de l'aub
Martin découvrit un bâtiment vers le N.-O. Il paraissait co
sidérable; en l'approchant on reconnut une frégate. A l'insta
même, on manœuvra pour l'éviter; c'était tomber, comn
l'on dit, dans la gueule du loup. Mais bientôt les voiles se su
cédèrent. Cette frégate escortait un convoi de navires ma
chands, qui étaient disséminés sur une vaste ligne. Ils passè
rent à peu de distance du bateau qui portait nos aventurier
sans en concevoir la moindre inquiétude. Cette coquille
noix, égarée sur l'Océan, ne leur paraissait pas mériter l'ho
neur que l'on prît garde à elle.

Tant que Martin n'aperçut que des bâtiments formés p
groupes et pouvant se secourir les uns les autres, ou être s
courus par la frégate, il contint sa marche, et fit cacher s



hommes sous le pont. Mais, à deux lieues environ de distance du gros du convoi, se trouvait un énorme navire pesamment chargé, et qui semblait suivre avec peine ses conserves. Ce fut sur cette capture que Martin dirigea tous ses efforts.

L'entreprise était difficile; on assembla une sorte de conseil de guerre, que le jeune Duguay présida comme armateur et capitaine de l'expédition. Quelques marins voulaient attendre la nuit pour aborder l'ennemi; Duguay et Martin furent d'avis d'attaquer à l'instant même, et ce plan prévalut. On devait s'aller mettre sur le chemin du navire, feindre une avarie dans les agrès et se laisser dériver sur lui. Les grappins d'abordage et le courage achèveraient le reste. Cette disposition fut d'abord déjouée: le bâtiment marchand varia de route, comme s'il s'était défié de la petite nef; mais il en résulta pour lui un autre inconvénient, celui de l'éloigner du convoi au point de le laisser hors de vue.

Alors Duguay eut recours à une autre manœuvre; il fit route droit sur sa proie, et vint heurter la proue du bateau contre la muraille d'un gigantesque trois-mâts.

— A l'abordage! cria-t-il d'une voix terrible.

A ce cri les vingt hommes se précipitèrent dans les haubans du navire attaqué, et se trouvèrent bientôt sur le pont, rangés en bataille. Le capitaine était sur le gaillard d'arrière, entouré d'une trentaine de matelots ou officiers, tous armés. La mêlée commença; elle fut affreuse. L'équipage du trois-mâts se défendit avec une intrépidité admirable, et plus d'un Malouin demeura sur le champ de bataille. Le capitaine était le centre d'un groupe qui offrait une résistance désespérée. Martin résolut d'en finir; il jeta son sabre, ses pistolets, et avec son seul poignard il courut vers le chef ennemi; essuya, sans chercher à les parer, divers coups qu'on lui portait, et plongea son couteau dans la gorge de son adversaire, au moment où celui-ci déchargeait à brûle-pourpoint son pistolet. La balle brisa le bras de Martin à la hauteur du poignet; mais

le capitaine tomba. Duguay expédiait en même temps le se
cond, et d'une manière plus heureuse encore. Ce doubl
exploit termina l'affaire; le reste de l'équipage se rendit
discrétion. On le mit aux fers pour plus de sûreté.

La prouesse de Duguay-Trouin n'avait pas été vaine : Marti
avait son cadeau de noce. Et quel cadeau ! Un beau vaissea
hollandais revenant de Goa avec une cargaison précieuse. Du
guay ne voulut pas que la moindre inégalité présidât au pa
tage de cette riche capture. Les droits du roi prélevés, chaqu
homme devait avoir son lot; le bateau comptait pour u
homme. Cependant il fallait songer à mettre d'abord la pris
à l'abri. Martin ne quitta plus le gouvernail; avec une adress
extrême, il évita les voiles qui lui semblaient suspectes,
six jours après son départ de Saint-Malo il y rentrait triom
phant sur un magnifique navire. Le petit bateau de pêch
suivait à la remorque; le vaincu traînait le vainqueur. Tou
la population ébahie vint admirer ce spectacle et accueill
avec des cris de joie le brave Duguay et son équipage. C'éta
préluder dignement à un avenir de victoires.

A huit jours de là, la prise était vendue avec sa riche ca
gaison, et le jeune héros abandonnait son contingent au p
tron de la barque, témoin de son premier exploit. Martin
pêcheur se vit ainsi à la tête de quarante mille francs; il d
venait un fort beau parti. Notre Malouin convertit la somm
en belles pièces d'or, en quadruples, et se rendit chez Be
trand le voilier, juste quinze jours après leur première entr
vue. Sa main gauche était empaquetée et soutenue par u
bandage.

— Père Bertrand, lui dit-il, ça tient-il toujours, votre paro
à propos de Gertrude ?

— Sans doute, mon garçon, sans doute. Elles donnent don
les piastres fortes, matelot ?

— Des piastres ! pour qui me prenez-vous, père Bertrand
Dites des douros, des doublons espagnols, de l'or pur.

Et il tirait des poignées de quadruples de sa poche, en les jetant sur la table. L'or roulait de tous les côtés, sur le plancher, sous les armoires, jusque dans l'âtre.

— En veux-tu ? en voilà ; des poignées, quoi ! et puis d'autres ! Je vous avais bien dit, père Bertrand, que je couvrirais votre fille d'or. Il n'y en a plus et il y en a encore. Allez donc ! allez donc !

Le brave pêcheur continuait, en parlant ainsi, à épuiser ses poches. Le père Bertrand ouvrait des yeux émerveillés. Cependant une réflexion vint arrêter soudainement sa joie :

— Tout ça est fort beau, Martin, mais Gertrude ? Si elle allait te refuser ?

— Pas possible, l'ancien. Mon capitaine, M. Duguay, s'est chargé de la chose.

— C'est arrangé, dit Duguay survenant ; Gertrude accepte. Elle ne pouvait mieux choisir qu'un brave qui a laissé son poignet gauche sur le champ de bataille pour lui offrir un cadeau de noce qui fût digne d'elle. Martin, tu peux commander les violons.

— Bravo ! s'écria celui-ci ; et c'est le Hollandais qui paye.

II

Les dragées du baptême.

Gertrude, devenue madame Martin, s'accommoda parfaitement de sa position nouvelle. Le mariage dissipa bien vite les rêves romanesques de la jeunesse. C'était d'ailleurs une personne pleine de sens et élevée par son père dans des principes d'honneur. Le sacrifice que son mari lui avait fait, l'action héroïque dont elle était cause, sa mutilation même,

étaient autant de liens qui l'attachaient à lui ; elle devint u
excellente femme, et le sentiment fugitif que lui avait insp
le jeune Duguay se changea en bonne et franche amitié.

Il faut dire que Martin était désormais l'un des personna
importants de Saint-Malo. Avec l'argent qui provenait des
pouilles du Hollandais, il avait acheté un cutter armé de
canons, et qui portait écrit sur son couronnement ce n
peu poétique, *le Renard.* Duguay-Trouin montait *la Glo*
Martin *le Renard*, et plusieurs fois ils opérèrent en comm
Diverses prises avaient suivi la première, et Martin le pêch
était alors pour tout le monde le capitaine Martin. Ce n'é
plus l'homme que nous avons vu, au début de cette histo
vêtu de ratine brune et coiffé du bonnet de laine. Le costu
avait changé avec la fortune. Envers sa femme surtout il
montrait magnifique. Rien n'était assez beau, assez brill
pour elle. La fille du voilier éclipsait par sa toilette les p
brillantes dames de la ville. Tout ce que les prises renf
maient de précieux, les mousselines, les cachemires de l'In
les perles, les beaux tapis, passaient d'abord sous ses yeu
madame Martin faisait son choix, et le capitaine se fâch
quand elle se montrait trop discrète.

La prodigalité était la qualité dominante de ces corsai
bretons, et personne ne la poussait plus loin que le capita
Martin. Pendant qu'il séjournait à terre, ses équipages tr
vaient chez lui table ouverte. Toutes les semaines il donn
un gala qui rappelait les fêtes de Gamache. Les vins les p
exquis, les mets les plus recherchés figuraient sur sa tab
Un luxe étrange régnait dans sa maison, qui semblait meub
aux dépens de l'univers entier. On y voyait des étoffes
tous les pays, des curiosités des quatre parties du mon
des armes de prix, des objets qui auraient figuré avec ho
neur dans des musées ou dans un cabinet d'artiste. Mart
enfant de pêcheur, attachait un grand prix à ces bagatelles,
Gertrude possédait ce sentiment fin et délicat que les femm

apportent en toute chose. Seulement celle-ci avait de plus que son mari la prévoyance de l'avenir. Au milieu de ces dépenses folles, elle ne pouvait retenir ses regrets. Elle savait que la mer est capricieuse et qu'elle a ses bons et ses mauvais jours. Parfois elle conseillait l'économie à Martin ; mais celui-ci riait de ces appréhensions et semblait résolu à lasser la fortune en gaspillant ses dons.

Cet ennui n'était pas le seul que le capitaine causât à sa femme. On a vu qu'il n'avait rien de séduisant ; et la course, en le rendant manchot, ne l'avait pas embelli. Cependant Martin affichait des prétentions aux conquêtes galantes. Généreux et prodigue, il pouvait jeter le mouchoir à ces beautés faciles qui ne tiennent jamais rigueur à la richesse. Mais le capitaine visait plus haut : il voulait séduire, il voulait plaire. Duguay-Trouin, devenu son ami, lui donnait en vain les conseils les plus sages ; Martin faisait semblant de s'y rendre ; mais le naturel reprenait bientôt le dessus. Gertrude se résignait ; elle allait être mère. Les devoirs de la paternité devaient, elle l'espérait du moins, influer sur le caractère de son mari, lui rendre ses habitudes de prévoyance et de fidélité.

Parmi les femmes que le capitaine avait rencontrées sur son passage, il en était une surtout qui avait fait une vive impression sur lui. On la nommait madame Durbec ; elle était veuve d'un riche armateur de Saint-Malo, déjà mûre, mais conservée admirablement, au moyen de cet art qui est à l'usage des coquettes. Les plus grands falbalas, les plus majestueux panaches entraient dans ses atours ; cela suffisait pour fasciner Martin. Sa ferronnière était placée de façon à donner plus d'éclat à des yeux noirs, déjà fort brillants par eux-mêmes. Les yeux noirs sont en général fort goûtés des écumeurs de mer : ils se rattachent à tous les souvenirs de la course. Ceux-ci allumèrent un incendie dans le cœur du Malouin. La pauvre Gertrude n'avait que de magnifiques yeux

bleus pleins de dévouement et de tendresse : madame Durl exprimait l'effronterie et la passion sensuelle dans les mo dres mouvements de ses yeux noirs. L'orgueil, d'ailleurs, s' mêla ; il poussa l'homme du peuple vers la grande dam Gertrude fut sacrifiée.

Cependant la veuve de l'armateur était trop rusée pour liv sur-le-champ la place au corsaire. Martin n'avait encore at qué que les abords de la place, et madame Durbec les défend avec un talent qui témoignait une grande expérience. C'ét chaque jour de petits cadeaux offerts avec un acharnem que rien ne pouvait rebuter. Quand l'objet n'était pas as considérable pour emporter un engagement formel, la ve acceptait ; elle refusait quand le prix du cadeau pouvai compromettre d'une manière définitive. Pendant un m elle joua ce jeu qui impatientait le corsaire. Il n'est sorte ruse qui, des deux parts, ne fût employée ; mais le forl avait trouvé son maître. La veuve tint en échec le capitai et pour parler la langue des marins, elle garda sur lui avantages du vent. Cette passion, ainsi alimentée et conten prit chez Martin un caractère d'obstination qui mena d'aller jusqu'à la démence. Elle était devenue une idée fi et si la veuve n'avait uni la résolution de Judith à l'adresse Dalila, quelque violence aurait pu s'ensuivre. Mais mada Durbec n'avait peur de personne, pas même d'un chef de bustiers.

Cette intrigue était dans toute sa force quand Gertrude coucha d'une fille, jolie enfant qui fut nommée Catheri Désormais la mère avait un appui contre le délaissement, dans tous les cas, une consolation. Martin apporta à cet é nement la chaleur qu'il mettait en toutes choses. La vue son enfant le ravissait ; ses premiers cris le remuèrent jusq l'âme. Il la comblait de caresses, il était aux anges : la je mère se rassura au spectacle de ces témoignages d'amour. paix semblait revenue dans le ménage ; mais cette divers

dura peu : la passion oubliée reprit bientôt le dessus avec une force nouvelle, et le manége de la coquette recommença.

Martin, cependant, au milieu des combinaisons stratégiques que lui inspirait le désir de vaincre, crut avoir trouvé un moyen d'en finir. Le baptême de sa fille allait avoir lieu : il résolut de lui donner madame Durbec pour marraine. Ce titre, en dehors de la familiarité qu'il autorisait, lui offrait une occasion de continuer son système de séductions sur une grande échelle. Dans un jour pareil, tout s'offre, tout s'accepte, les présents les plus riches comme les plus vulgaires : c'est l'usage, il faut le subir. Ainsi calcula le capitaine ; et, sans consulter sa femme, il en fit l'ouverture à la belle veuve, qui donna sans hésiter son consentement. On songea donc au baptême ; mais un long séjour à terre avait épuisé les coffres du corsaire : il lui restait à peine quelques milliers d'écus disponibles.

— Tant mieux ! s'écria-t-il, l'Anglais payera les dragées.

Il fut convenu alors, qu'une croisière aurait lieu avant la cérémonie, et que la dixième partie du butin serait consacrée à en faire quelque chose de fabuleux destiné à laisser des souvenirs dans la population de Saint-Malo. Comme la campagne pouvait être longue, la petite Catherine fut ondoyée, et Martin ne songea plus qu'à se mettre en mesure de paraître dignement devant l'ennemi.

Le capitaine du *Renard* était en première ligne parmi les croiseurs du littoral armoricain. Il venait après Duguay-Trouin, et marchait presque son égal. Les meilleurs marins briguaient l'honneur de s'embarquer avec lui. Toutes ses sorties avaient été fructueuses, et de magnifiques parts de prise les avaient couronnées. On savait que Martin était juste pour ses hommes, et qu'il se serait fait un scrupule de s'approprier la moindre portion de ce qu'ils avaient vaillamment gagné. Ces qualités ralliaient autour du capitaine d'excellents équipages, des matelots de choix, intrépides, dévoués. Au premier

signal, ils accouraient, et en vingt-quatre heures Mart
pouvait mettre l'agile cutter en état de tenir la mer. Le dép
suivait ainsi de près l'ordre de l'armement, et les indiscrétio
étaient déjouées. Cette fois les choses furent conduites av
une célérité et une activité plus grandes encore. Une dem
journée suffit pour concevoir le projet et l'exécuter. *Le Rena*
dérapa dans la nuit même.

Cette croisière avait une double importance aux yeux
capitaine Martin; il y poursuivait plus d'une conquête. Au
jamais ne se montra-t-il plus vigilant, plus attentif. Il ne
mettait à personne le soin de surveiller l'horizon pour v
s'il ne recélait pas dans ses profondeurs quelque riche captu
Pilote habile de ces parages, il savait quel vent devait
amener des victimes et dans quelle direction les courants,
rapides en Manche, portaient les bâtiments. Une semai
pourtant se passa sans qu'aucune voile marchande se
présentée. Des bateaux caboteurs, des barques de pêche, r
qui valût un abordage. Il faut dire que l'audace des corsai
malouins avait épouvanté le commerce anglais, et que p
de navires osaient s'aventurer dans cette mer étroite. On
vait trop battue; le poisson avait fui ailleurs. Jamais Mar
n'avait vu son impatience si mal servie. On se trouvait al
dans la belle saison, et des calmes ou des brises folles ench
naient le cutter sur les mêmes eaux. C'était à se désespér

Au risque de tomber entre les mains de bâtiments
guerre, Martin résolut alors d'aller chercher du butin sur
autre théâtre. Il avait entendu parler des galions espagn
qui revenaient de Porto-Bello ou de la Vera-Cruz, et s'
allaient verser à Cadix les trésors métalliques du Mexique
du Pérou. L'idée de ces prises enflammait depuis longtem
sa pensée. Ces galions étaient, à la vérité, armés de quelq
canons, et montés par un nombreux équipage; mais on avait
le Renard six caronades d'un fort joli calibre et soixante lur
qui ne comptaient jamais leurs ennemis. Martin n'était



très-versé dans les calculs nautiques ; mais il avait auprès de lui, comme second, un jeune homme plein de science et très au fait de la navigation hauturière. Le cutter fit donc route vers le sud en se dirigeant de façon à placer sa croisière entre les Açores et le détroit de Gibraltar ; chemin obligé des convois qui arrivaient des Indes occidentales.

Si *le Renard* n'était pas imposant comme dimension, il avait, en revanche, des qualités solides ; il effleurait la vague et, au lieu d'en recevoir le choc, il la coupait avec une agilité merveilleuse. Il avait, comme disait Martin, fait un pacte avec la tempête. Par le travers du golfe de Gascogne, le bâtiment fut mis à une rude épreuve : un ouragan affreux l'assaillit, et, pendant trois jours, il fallut fuir devant les éléments déchaînés. *Le Renard* lutta d'abord avec succès ; mais les vents devenaient à chaque instant plus furieux, la mer plus terrible. La mâture, fort élevée comme dans tous les bâtiments destinés à la course, souffrait horriblement, et dans un coup de tangage le grand mât se fendit et vola en éclats. Ce fut un cruel moment ; la résolution de l'équipage empêcha seule qu'il ne fût fatal. On coupa les agrès qui retenaient les débris, on courut aux pompes pour vider l'eau qui s'était introduite dans la cale. L'un des canons, ayant rompu ses amarres, venait de briser le sabord ; on eut toutes les peines du monde à le retenir. Le soir du troisième jour, *le Renard*, naguère si coquet et si fringant, n'était plus qu'un bâtiment désemparé, flottant sans voiles à la merci de l'onde, et c'est à peine si les bras de ses soixante hommes pouvaient affranchir une énorme voie d'eau qui venait de se déclarer.

Le capitaine Martin se sentait ébranlé : jamais son courage n'avait été mis à une plus rude épreuve. La tempête semblait se calmer à mesure que la nuit s'avançait ; mais que faire avec un navire sans mât, avec un équipage employé tout entier au travail des pompes ? Sa plus favorable chance était alors de pouvoir regagner, tant bien que mal, Saint-

Malo pour y réparer ses avaries. Or, quel échec et quelle hu miliation! Rentrer les mains vides quand on s'était ta promis! Renoncer à des rêves de galanterie, à des projets fête, à la perspective d'une fortune nouvelle! C'était pénib et pourtant forcé. On ne pouvait rien se promettre de pl dans l'état désespéré où l'on se trouvait.

Martin faisait ces tristes réflexions sur le pont du cutte Assis sur le couronnement, la tête appuyée dans ses main il en était venu à former les plus noirs projets, et allait laisser glisser à la mer pour éteindre ses douleurs dans suicide furtif, lorsqu'en levant les yeux il crut voir, à peu distance, une masse noire et opaque glisser sur les eaux. C' tait un monstrueux navire : personne à bord du *Renard* l'avait aperçu, tant la confusion était grande. A l'instan Martin prit son parti. On ne pouvait reconnaître à quelle n tion appartenait ce bois flottant; mais la France étant guerre avec presque toute l'Europe, il y avait peu de chanc de se tromper. Dans tous les cas, ami ou ennemi, il vena à propos; c'était ou un moyen de sauvetage ou une pris Sans bruit, sans tumulte, le capitaine du *Renard* rassemb ses hommes et leur dit :

« Camarades, nous avons un mauvais plancher sous pieds; en voici un autre qui paraît plus solide, il faut qu soit à nous avant deux heures. Chacun à son poste, et que to le monde fasse son devoir! »

Le cutter ne pouvait plus gouverner assez lestement po que l'abordage de bâtiment à bâtiment fût praticable. Malg l'état de la mer, Martin résolut de tenter un abordage av ses chaloupes. Le navire en vue était à la cape et ne faisa que peu de chemin; son attitude prouvait qu'il n'avait p aperçu le corsaire. Tout dépendait de la célérité de l'attaqu du silence des hommes, de la rapidité de leurs mouvemen

En moins de cinq minutes, les embarcations se trouvaie à flot; les marins, armés jusqu'aux dents, s'étaient répar

dans chacune d'elles. Comme le sort du *Renard* était compromis par l'interruption du jeu des pompes, tout le monde l'abandonna, sauf à y retourner après l'expédition. Les chaloupes se dirigèrent vers la masse flottante, et arrivèrent par son travers sans que personne à bord parût s'émouvoir : cela s'expliquait. Le timonier seul était resté sur le tillac ; un navire à la cape n'a plus de manœuvre à faire ; l'équipage se reposait. Cette circonstance servit Martin au delà de ses souhaits. Le premier, il monta sur le pont et courut aux écoutilles. A sa vue, le marin placé au gouvernail fit résonner un magnifique *caraco,* qui dénonçait la nationalité du bâtiment surpris.

— Amis, c'est un Espagnol! s'écria le capitaine du *Renard*. Vive la France!

Les assaillants se précipitèrent vers les ouvertures par lesquelles leurs ennemis pouvaient sortir; ils espéraient les surprendre, les enfermer, les forcer à capituler. Malheureusement le capitaine espagnol avait entendu le premier cri du timonier; et, pressentant le péril, il s'était élancé vers ses armes, avait rallié ses officiers et gagné le gaillard d'arrière. Les matelots, de leur côté, étaient parvenus à s'ouvrir un chemin, et se rangeaient en bataille sur l'avant. Les forces étaient à peu près égales de part et d'autre. Aussi le combat prit-il le caractère d'une boucherie. La nuit empêchait de distinguer les amis des ennemis, et plus d'un coup porté par les Malouins vint frapper des compagnons d'armes. Pendant une heure environ on lutta ainsi à l'aveugle. Martin venait de recevoir un coup de sabre qui, en lui fendant la joue, avait fait sauter un œil de son orbite. Il gisait évanoui le long des bastingages. Son jeune et vaillant second prit le commandement et sut maintenir ses avantages.

Quand les premières lueurs du jour vinrent à poindre, le spectacle était des plus douloureux, mais il constatait le triomphe des Malouins. Dix Espagnols seulement survivaient

à ce massacre nocturne. Vingt-cinq hommes du *Renard* étaien tués ou hors de combat. Le pont ne formait plus qu'une ma de sang. Le capitaine espagnol était mort bravement à son post Au moment où Martin reprit ses sens, l'affaire était terminé le succès acquis. Les restes de l'équipage espagnol s'étaie résignés ; ils travaillaient avec les vainqueurs à débarrass le pont des cadavres qui l'encombraient. On avait cherc dans toutes les directions si le *Renard* flottait encore, il av disparu : la mer l'avait sans doute englouti. On savait le no du bâtiment capturé, sa destination, son chargement ; c'ét *le San-Josef*, qui venait de Porto-Bello avec des lingots d'or des marchandises d'un grand prix, l'un des plus gros et d plus riches galions qu'eussent jamais attendus les négocian de Cadix.

Martin écouta tous ces détails, et, malgré la perte de s sang, malgré l'horrible blessure qui lui partageait le visa et lui coûtait un œil, il parut renaître au récit qu'on lui fa sait. A peine souffrit-il que l'on pansât sa blessure et qu' lui arrangeât tant bien que mal un lit sur le pont. Malgré fièvre, malgré la souffrance, il voulut commander le navi et le conduire à Saint-Malo. Quarante jours après son dépa il y rentrait avec sa prise. A peine arrivé, il écrivit le bill suivant :

« Madame,

« Me voici avec un galion de plus et un œil de moins :
« m'est plus facile de vous offrir le premier que de recouvr
« le second. Voyez si ce que j'ai gagné peut compenser
« que j'ai perdu.

« Consentez-vous à me recevoir?

« MARTIN. »

L'entrevue fut accordée; mais il paraît que le résultat n'

fut pas selon les vœux du capitaine, car, au retour, il disait à sa femme :

— Gertrude, choisis une marraine pour Catherine. Et surtout que le baptême soit flambant. C'est le *San-Josef* qui paye les dragées.

Gertrude fut heureuse ce jour-là. Elle avait un mari borgne et manchot, mais un mari fidèle désormais.

Ainsi, chaque acte important de sa vie coûtait quelque chose au capitaine Martin. Pour peu qu'il continuât ainsi, il allait ressembler au fameux comte de Rantzau, qui, à l'heure de sa mort, ne put donner à la tombe qu'un bras, qu'un œil, qu'une jambe et qu'une oreille.

III

La dot de Catherine.

Il faut maintenant franchir dix-huit années depuis la capture du *San-Josef* et le baptême qu'elle avait défrayé. Catherine n'est plus un enfant, mais une grande et belle fille, l'orgueil de son père, la joie de sa mère. Gertrude se sent revivre en elle, Martin n'a plus d'autre passion. Le brave capitaine n'a pas conservé les allures fringantes d'autrefois; la course l'a vieilli avant l'âge, les blessures ont affaibli sa constitution. Son étoile, si brillante au début, semble avoir pâli. Jusqu'à la paix de Ryswyk, ses campagnes avaient été assez heureuses; mais des habitudes de prodigalité et de faste, poussées à l'extrême, ne lui avaient pas permis de faire la moindre épargne. Aussi, quand les hostilités cessèrent, en 1697, se trouva-t-il aussi peu avancé qu'au jour de son mariage. Il essaya quelques armements marchands qui ne rencontrèrent pas des chances favorables. La guerre de la succession, dans

les premières années du dix-huitième siècle, le remit sur pi
pendant quelque temps ; mais, tombé, par un temps
brume, au milieu d'une flotte anglaise, il fut fait prisonni
et demeura en Angleterre jusqu'en 1707. Un cartel d'échan
venait à peine de le rendre à sa famille.

Qu'on juge de la joie du bon Martin en revoyant, apr
cinq années de captivité, sa femme et sa fille, sa fille surto
Il demeurait en extase devant elle ; il était heureux comme
enfant quand elle venait l'embrasser, se placer familièreme
sur ses genoux. Grâce à l'ordre parfait que Gertrude avait
mettre dans la maison, les deux femmes n'avaient manq
de rien pendant l'absence du chef de la famille. Les re
sources du ménage étaient bornées; mais une administrati
prévoyante les avait accrues. Catherine n'avait pas mê
manqué de l'instruction de luxe en usage parmi les clas
aisées; elle avait eu des maîtres de musique et de dess
Aucun travail pénible n'était échu à ses jolies mains. Sa mè
gardait pour elle le gros de la besogne et se fâchait quand
voulait l'aider.

Au spectacle de ce dévouement et de cette tendresse, Mar
eut un cruel retour sur lui-même : il se souvint des somm
qu'il avait inutilement dépensées; de tant d'or perdu au je
prodigué dans de somptueux repas, jeté à des créatures p
dues. Que de richesses mal placées, que de lingots qui s
taient, pour ainsi dire, fondus entre ses doigts ! S'il avait
tout cela en ce moment, quel sort il aurait pu assurer à ce
enfant, dont les beaux yeux bleus se reposaient sur lui av
tant d'affection et de grâce. Pour la première fois de sa v
Martin se prit à regretter l'argent, à en sentir le prix. De p
sieurs millions gagnés et dispersés, c'était à peine s'il lui r
tait alors une trentaine de mille livres. Après vingt ans
courses, il en était revenu à son point de départ. Or, qu'éta
ce que trente mille livres pour le capitaine Martin, qui
jouait, naguère, sur un coup de dé ? Trente mille livres

dot pour Catherine, il n'eût jamais osé signer un contrat pareil! Cette pensée tourmentait notre corsaire et troublait son bonheur.

Catherine ne faisait pas de semblables calculs ; mais un autre souci l'agitait. Pendant la captivité de son père, un jeune cavalier de Saint-Malo, neveu de Duguay-Trouin, servant sous ses ordres, avait distingué la jeune fille, et celle-ci ne s'était pas montrée insensible à cette préférence. Sans se l'être avoué, les deux enfants s'aimaient. Paul Kerval était beau, jeune, brave; il tenait aux meilleures familles de la ville. On le disait loyal, modeste et rangé. Tous ces avantages tentèrent Gertrude ; elle s'aperçut de la passion naissante des jeunes gens et n'osa pas imposer sur-le-champ une rupture. Paul avait soin de se trouver partout où il espérait rencontrer Catherine, sur la promenade, à l'église, dans les salons des amis communs. En l'absence de son mari, la pauvre mère ne savait quel parti prendre ; et lorsque Martin fut de retour, la crainte d'un reproche arrêta longtemps cet aveu près de s'échapper. Quant à Catherine, elle ne savait que rougir à l'approche du jeune officier, et il lui eût été difficile de se rendre compte de ce qu'elle éprouvait. Gertrude seule comprenait qu'un échange de regards, si innocent qu'il fût, ne pouvait pas se continuer sans péril.

Pendant un mois environ, Martin, tout entier au bonheur de revoir sa famille, ne s'aperçut de rien. Catherine elle-même, avec cet instinct des cœurs aimants, avait compris que le retour de son père l'astreignait à s'observer davantage. Sa passion naissante se créa alors une sorte de diversion dans une foule d'attentions adorables qui enchantaient le capitaine. On eût dit qu'elle cherchait à désarmer d'avance son juge, qu'elle se ménageait des trésors d'indulgence pour le jour où elle en aurait besoin. L'amour est fécond en capitulations de ce genre, en préparations ingénieuses, en stratagèmes vraiment profonds; il a sa diplomatie et ses ruses. Martin se

livrait à ces témoignages de tendresse sans deviner le mo
qui les rendait aussi vifs, aussi persévérants. Catherine, d'a
leurs, n'agissait pas par calcul, mais seulement avec la di
position particulière aux âmes touchées par la passion, av
cette faculté d'expansion qui se communique à tout ce qui l
environne et répand autour d'elles on ne saurait dire qu
charme idéal.

Cependant il était difficile qu'une jeune fille pût longtem
tromper un vieux corsaire; la situation ne pouvait pas
prolonger ainsi et rester dans cet équivoque. Un jour de gran
fête, Martin avait accompagné sa femme et sa fille à la mes
de la cathédrale. L'autel était couvert de cierges et de fleu
l'encens fumait, l'orgue jouait. Paul Kerval n'avait eu gar
de manquer une si belle occasion : caché derrière un pili
il pouvait voir Catherine et en être vu. Gertrude tremblait q
le capitaine n'aperçût cet innocent manége. Pendant quelq
temps le jeune homme se contint et Catherine ne détour
pas les yeux de dessus son livre de messe. Mais peu à p
les distractions arrivèrent. Cet encens, cette orgue, ces fleu
cette clarté qui règne dans la nef, tout dispose l'âme a
émotions tendres; le recueillement qu'interrompent les cha
religieux favorise ce langage du regard bien plus éloquent q
la parole. Les deux enfants résistèrent d'abord à ces séductio
à l'attrait de se sentir longtemps ensemble, sous les mêm
voûtes, dans la même enceinte, respirant le même air, jou
sant des mêmes scènes; mais la passion fut enfin la plus fo
et la réserve cessa. Martin surprit un coup d'œil furtif de
fille, et, avec ce sang-froid de flibustier qui ne l'abandonn
pas, il chercha sans affectation à voir où ce coup d'œil s
dressait. Paul ne se défiait pas du capitaine, sa prudence
vingt-deux ans se trouva en défaut. Au bout d'un qu
d'heure d'observation, Martin savait tout; au sortir de l'égli
il s'enferma avec Gertrude, et ses soupçons se trouvèrent c
firmés par un aveu. Le capitaine n'était pas homme à s'e

porter avec sa femme. Il comprit les scrupules qui avaient dicté sa conduite ; il ne s'amusa pas à faire du bruit, ce qui ne répare jamais rien ; mais, prenant son parti sur-le-champ, il se rendit chez le jeune Kerval, le prit à part et lui dit :

— Monsieur Paul, vous aimez ma fille !

A cette brusque apostrophe le jeune homme balbutia.

— Point de mauvaises défaites, monsieur Paul, vous aimez ma fille, je le sais et on en jase.

— Croyez bien, capitaine !...

— Allons au fait. Catherine n'a rien, et vous êtes riche ; elle est la fille d'un pêcheur, et vous appartenez aux meilleures familles de Saint-Malo ; voilà des obstacles invincibles, vous ne pouvez donc pas l'épouser, monsieur Paul. Sachez maintenant, au cas où vous espéreriez la séduire, que si vous ne discontinuez pas vos poursuites, je vous brûlerai la cervelle de ma main, dussé-je me la faire sauter ensuite, foi de Martin !

Kerval était brave, mais il savait aussi à qui il avait affaire. D'ailleurs la pensée d'une séduction ne lui était pas venue ; il aimait Catherine loyalement ; et quoiqu'il n'eût pas osé encore s'en ouvrir à sa famille, il désirait du fond du cœur pouvoir en faire sa femme. Il répliqua donc :

— Capitaine, je vous demande deux jours pour prendre un parti.

— Monsieur Paul, reprit l'intraitable Martin, il n'y en a qu'un qui puisse me satisfaire, c'est de quitter Saint-Malo à l'instant. Je connais les ruses de l'amour ; je sais qu'un père ne saurait les déjouer toutes. Ainsi, filez votre câble par le bout, si vous voulez conserver mon amitié.

— Demain, capitaine, vous aurez ma réponse.

L'entretien en resta là, chacun se réservant d'agir dans le sens de ses inspirations. Le jeune Kerval était décidé à faire intervenir son oncle, Duguay-Trouin, qui se reposait à Saint-Malo des fatigues d'une campagne laborieuse contre les An-

glais. Duguay-Trouin était alors capitaine de vaisseau au s
vice du roi; embarqué sur *la Dauphine*, il avait dans
suite de croisières causé de tels dommages à l'ennemi,
Louis XIV venait de lui envoyer la croix de Saint-Louis a
des lettres de noblesse, dans lesquelles il était dit « qu'il a
« pris plus de trois cents navires marchands et vingt v
« seaux de guerre. » Ce glorieux marin était déjà l'honn
de son arme, l'orgueil de sa patrie. Paul lui confia le se
de sa passion, son entrevue avec Martin, et le désir où il é
de terminer l'affaire par un mariage. Duguay hésita d'abo
une alliance entre la bonne bourgeoisie et le peuple ne
contractait pas alors sans difficulté; mais le désir d'obli
son neveu, de se montrer reconnaissant envers son pren
compagnon d'armes, triomphèrent bientôt de ses irrésoluti
Il accepta la tâche d'intermédiaire, y employa toute son
fluence, toute son autorité, et après un long combat il par
à aplanir les obstacles et à vaincre les répugnances de la
mille. Jamais campagne contre l'Anglais ne lui coûta plus
peine. Il ne restait plus qu'à obtenir le consentement
Martin; et ce mariage était pour lui un tel honneur, que
Paul ni Duguay ne doutaient que la proposition ne fût
cueillie avec joie.

Duguay-Trouin voulut cependant s'y prendre de man
à enlever la position. Il se rendit lui-même chez son an
camarade. Aucun honneur ne pouvait flatter autant le ca
taine que cette visite : à la vue de Duguay, le bonheur, la
connaissance se peignirent sur son visage. Le commandan
la Dauphine alla de suite au fait, en marin qu'il était :

— Mon vieux matelot, dit-il familièrement à Martin, je v
te demander ta fille en mariage.

— Vous, monsieur Duguay ? reprit le corsaire étonné.

— Entendons-nous, vieux : pour moi, non; mais p
mon neveu, Paul Kerval, et au nom de toute sa famille.

Le capitaine demeura un instant sans voix. Cette p

position, ainsi faite, passant par une telle bouche, avait une gravité qui le dominait. Il comprenait que le bonheur de sa fille était sérieusement en cause, et que des scrupules personnels seraient mal venus à compromettre un si brillant avenir. A la demande de Duguay-Trouin, il n'opposa donc d'abord que le silence.

Celui-ci reprit alors :

— Eh bien, Martin, qu'as-tu donc? est-ce que tu hésites?

Le corsaire sentit qu'une prompte explication était nécessaire. Contenant son émotion, il répondit :

— Mon commandant, vous m'apportez là mon bâton de maréchal, le rêve de ma vie, et pourtant je suis forcé de vous refuser. Ma fille n'a point de dot.

— Qu'importe? Kerval est riche!

— Raison de plus : pour relever le nom d'un pêcheur, ma fille avait besoin d'une fortune; elle ne l'a plus; son père, en dissipateur, la lui a gaspillée.

En disant ceci, le corsaire roulait une larme dans ses yeux.

— Martin, dit Duguay-Trouin, insistant.

— Non, Monsieur Duguay, ma fille serait malheureuse. On la prend pour sa beauté; mais sa beauté passera, et alors les regrets viendront. Une grande fortune, voilà ce qui rapprocherait les distances; elle ne l'a pas.

— Capitaine, vous poussez trop loin les scrupules, reprit Duguay, ému malgré lui.

— Commandant, je connais les hommes; ma fille serait malheureuse. Il lui faut une dot, et voici ce que je propose : Avec le peu qui me reste, je vais armer un corsaire. On me connaît à Saint-Malo, on sait comment je conduis la course. Dans huit jours je pars, dans trois semaines je serai de retour. Si je rapporte une dot à Catherine, le mariage se fera; sinon..... à la garde de Dieu.

Duguay-Trouin essaya en vain de détourner Martin de

son projet : le capitaine demeura inflexible, et il fallut passer par ce qu'il voulait. La famille du jeune homm comprenant la noblesse de pareils scrupules, se prêta à t les délais. Martin arma son corsaire, *le Furet*, portant h canons, et, sept jours après, il sortit du port de Saint-Ma Paul Kerval voulait s'embarquer comme volontaire; Mar s'y refusa. C'était assez de chances pour sa pauvre Cather que d'avoir à trembler pour son père et pour une entrepr d'où dépendait son bonheur. Le capitaine semblait d'aille certain du succès; jamais il n'avait eu une pareille confia dans son étoile : quand il embrassa sa fille sur le môle était rayonnant de joie.

— Dieu sera juste! dit-il; il se déclarera pour cet ange

Pendant un mois on fit des vœux à Saint-Malo pour le tour du *Furet*, mais sans s'inquiéter sur son sort. C'étai délai que Martin avait demandé. Au bout de ce temps, deux pauvres femmes qu'il avait laissées commencèren craindre pour lui; on connaissait son exactitude en tou choses. Chaque matin, Catherine et Gertrude allaient, sur jetée la plus avancée, voir si *le Furet* ne paraissait pa l'horizon. Paul s'y trouvait, et quand tout espoir était é noui, les deux amants confondaient leurs larmes. De mois, trois mois se passèrent ainsi sans nouvelles. Po tromper les douleurs de la fille et de la mère, on invent des explications ingénieuses; on disait que Martin, ne re contrant rien dans les mers d'Europe, était allé tenir cr sière aux Antilles. Gertrude et Catherine se rattachaien ces dernières lueurs d'espoir et se trouvaient moins malhe reuses.

Un matin pourtant, avant l'heure de leur promenade h bituelle sur la jetée, elles virent entrer chez elles Dugua Trouin qui arrivait de Versailles, où le roi lui avait fait plus grand accueil. Il salua tristement ces dames, s'assit; tirant de sa poche un journal anglais, le *Navy-Inquirer*,

était parvenu au ministère de la Marine, il leur lut ce qui suit, au milieu de leurs larmes et de leurs sanglots :

Portsmouth, 15 septembre.

« La frégate de S. M. Britannique *le Swallow*, de 50 ca-
« nons, a rencontré, il y a huit jours, dans les eaux de la
« Manche, un petit cutter français armé de huit canons, qui
« se trouvait, par un gros temps, affalé sur la côte entre les
« Sorlingues et le cap Lizard. A la vue de la frégate, le cutter
« a essayé de fuir en se couvrant de voiles; mais la marche
« supérieure du navire de S. M. lui a bientôt enlevé tout
« espoir de se dérober à notre poursuite. Arrivé par le
« travers du cutter, *le Swallow* lui a fait le signal d'amener,
« en appuyant la démonstration d'un coup de canon. Au
« lieu de répondre, comme on s'y attendait, le petit navire
« a riposté de toutes ses pièces et nous a tué plusieurs
« hommes. Il a donc fallu user de représailles. En trois
« bordées, le cutter désemparé a fait eau de toutes parts.
« *Le Swallow* a mis alors ses embarcations à la mer pour
« sauver au moins l'équipage; mais au moment où la grande
« chaloupe accostait la prise, une explosion s'est fait en-
« tendre : c'était le cutter qui sautait en brisant et englou-
« tissant la chaloupe. Dans cet abordage, la frégate a perdu
« vingt hommes. De l'équipage du cutter français on n'a
« pu sauver que deux matelots, les nommés Chauvin et
« Benoît. D'après leur rapport, le cutter se nommait *le Furet*,
« corsaire de Saint-Malo. »

Quand cette lecture fut achevée, et que la douleur des deux femmes se fut un peu calmée, Duguay-Trouin ajouta :

— Madame Martin, c'est à vous maintenant que je demande votre fille Catherine, pour mon neveu Paul Kerval. Le mariage se fera après l'expiration du deuil.

La pauvre Gertrude ne put que se jeter dans les bras de

sa fille, en fondant en larmes. Trois ans après, Mme Kerval venait attendre, sur le même môle de Saint-M son mari, qui avait fait partie de la brillante expéditio Rio-Janeiro, si heureusement conduite par Duguay-Tro Quand la distribution du butin, estimé à vingt-cinq milli se fit parmi les équipages, le brave commandant dit à neveu :

— Paul, tu te feras allouer sur ma part deux cent r francs. C'est la dot de Catherine. Je veux être l'exécu testamentaire du pauvre capitaine Martin.

FIN DU CAPITAINE MARTIN.

LES

AVENTURES D'UN FIFRE.

I

Le souterrain.

La soixante-neuvième demi-brigade était citée en Égypte pour son corps de musique, l'un des mieux exercés de l'armée expéditionnaire. Sous la république, cette branche de l'art n'était pas cultivée comme elle l'est aujourd'hui où chaque régiment possède un véritable orchestre armé d'instruments à vent harmonieux et de cuivres sonores. Quand les clarinettes ne jouaient pas trop faux et que la grosse caisse battait en mesure, on croyait avoir des artistes parfaits. Un bon fifre surtout était regardé comme la dernière expression de la musique militaire, et c'était à qui se procurerait ce phénix rare et recherché. Sous ce rapport, la soixante-neuvième ne laissait rien à désirer : son fifre passait pour l'une des merveilles du genre. Dans les sérénades de la place de l'Ezbékié, où logeait l'état-major, c'était lui qui exécutait les solo, et il s'en acquittait avec un talent qui lui valut plus d'un illustre suffrage. Quand l'entrepreneur du Tivoli égyptien voulait organiser une fête dansante, il commençait par s'assurer la collaboration du fifre de la soixante-neuvième. Plus d'une fois, Bonaparte lui-même le fit appeler pour charmer les loisirs de la dame de ses pensées. Le fifre, il faut le dire, méritait ces honneurs. Ce n'était pas un artiste ordinaire, exécutant machinalement quelques vieux airs sur le mode aigu. Il avait un répertoire varié et se piquait de tenir la demi-brigade à la hauteur des partitions récentes. La *Marche des Tartares* de Kreutzer, les chœurs de *Paul et Virginie* lui étaient familiers. Quand il touchait

à la musique ancienne, c'était en connaisseur. Il demanda des motifs à l'*Orphée* et à l'*Alceste* de Gluck, à la *Didon* d Piccini, aux bons opéras de Lulli et de Rameau, et ne s privait pas de mettre *le Devin du village* en variations. Ja mais fifre ne fut mieux doué par la nature.

On le connaissait dans la demi-brigade sous le nom de Ro quet. Il est possible que ce ne fût pas là son nom véritable mais personne ne lui en donnait d'autre. C'était un enfant d troupe qui avait été élevé dans la chambrée, petit de taill et peut-être un peu noué; de là lui était venu son sobriquet Roquet avait fait les premières campagnes du Rhin comm l'enfant de la soixante-neuvième. Quand il eut douze ans, l major lui fit cadeau d'un fifre, et, au bout de huit jours, il e tirait déjà des sons satisfaisants. La demi-brigade rendit jus tice à cette vocation précoce, et, après un mois d'exercice Roquet était incorporé comme second fifre. A quinze ans, i passa premier fifre; c'était son bâton de maréchal. Dès c moment l'amour de son art le domina tout entier.

Dans les premiers jours qui suivirent l'occupation du Cairc l'aspect de la ville et des environs défraya la curiosité d soldat. Ce qui surtout attira les visiteurs, ce furent les co losses en pierre dont Bonaparte avait évoqué le souvenir a moment de la bataille décisive qui lui livra l'Égypte. Presqu tous les corps allèrent à leur tour contempler ces pyramide assises sur les confins du désert et déjà atteintes par les enva hissements des sables. Leur masse imposante semblait planer sur ces solitudes et marquer la place où fut cette Memphis qu dévastèrent Cambyse et Amrou. Tout cet espace est aujourd'hu frappé de stérilité et en proie à la dévastation. Quelques bou quets de palmiers et d'acacias épineux (l'acanthe des Égyptiens varient seuls la monotonie et la tristesse du paysage. Sur cett lande, aujourd'hui si nue, s'éleva pourtant l'une des plu grandes capitales du monde ancien, et là, où quelques villa geois épars végètent à peine, vivaient autrefois deux cent

mille âmes dans une enceinte couverte de palais. Ainsi disparaissent les villes comme les peuples ; le temps emporte jusqu'aux vestiges des civilisations qui ont accompli leur tâche.

Au delà de Memphis et en remontant le Nil se trouve, à la limite même de la vieille capitale, une seconde nécropole non moins curieuse que celle des grandes pyramides de Gizèh. On la nomme indifféremment la *Plaine des Momies* ou la *Plaine de Sakkarah.* Gizèh formait le camp des morts du côté du nord, Sakkarah du côté du midi. D'autres pyramides moins élevées, mais plus nombreuses, attestent cette destination. Aucun lieu n'offre plus d'intérêt. C'est de là ou des hypogées de la haute Égypte que l'on a tiré ces momies qui sont devenues l'objet d'un commerce en Europe. Commerce singulier, qui peuple nos musées de corps desséchés sous leurs bandelettes, et qui n'entrait probablement pas dans les calculs de ceux qui se firent embaumer de la sorte ! Aujourd'hui, grâce à cet esprit de conservation, de graves hiérophantes, morts, il y a quatre mille ans, dans la vallée du Nil, se trouvent transportés sur les bords de la Seine, et trouvent dans nos musées une place d'honneur à laquelle ils ne songeaient guère de leur vivant.

La plaine de Sakkarah a été, dans tous les temps, le théâtre de spéculations étranges. Une masse énorme de puits, de souterrains, de pyramides, de cryptes, s'y offre aux profanateurs de sépultures. L'usage grec, qui en cela, dit-on, n'était que la suite d'un usage égyptien, voulait que l'on mît dans la bouche de chaque mort une pièce de monnaie, représentant l'obole due à Charon, le nocher des enfers. Les Arabes, qui ont peu de respect pour les traditions mythologiques, ont découvert, il y a longtemps, cette particularité, et l'on trouve aujourd'hui dans ces champs de repos peu de cadavres qui n'aient la mâchoire brisée. Un autre trafic est celui des oiseaux sacrés, auxquels était consacré un immense puits qui

l'on connaît aujourd'hui encore sous le nom de *puits des seaux*. C'est de là que nous viennent ces ibis empaillés font l'honneur des riches collections de l'Angleterre et continent. La plaine de Sakkarah se trouve ainsi parse tout entière d'ouvertures plus ou moins profondes qui unes horizontales, les autres perpendiculaires, donnent a vers des galeries souterraines communiquant entre elles.

Quoique cette plaine fût située à six lieues du Caire, pendant elle était l'objet d'excursions nombreuses. Le c de musique de la soixante-neuvième eut l'occasion d rendre en faisant la conduite au général Desaix qui s'em qua sur le Nil pour rejoindre sa division alors en marche la haute Égypte. Plusieurs barques ou *djermes* avaient employées à ce transport, et l'une d'elles portait l'orche flottant. Roquet en était l'âme, et jamais il ne montra de verve. Ce large fleuve sur lequel l'escadrille glissait, rives couvertes de beaux sycomores, cette longue suite d qui forment un archipel de verdure, tout contribuait à ex l'enthousiasme musical de l'artiste : il se surpassa. Les bres des pharaons Chéops et Mycérinus durent être c mées par des variations sur *la Marseillaise* et *le Chant départ*, comme jamais fifre humain n'en avait cadencé trajet fut ainsi abrégé, et grâce à un vent favorable, heures après le départ du Caire, on se trouvait en face d plaine de Sakkarah. Là s'arrêtait l'itinéraire du corps de sique. Desaix poursuivit seul sa route vers la haute Égy Quant à l'escorte instrumentale, elle voulut, avant que de prendre le chemin du Caire, jeter un coup d'œil sur les a quités de cette nécropole. On débarqua donc les artistes le rivage en leur accordant une heure pour satisfaire leur riosité. Ils se répandirent joyeusement dans la plaine couv de pyramides ruinées, les unes en brique, les autres en g brèche, celles-ci de trois cents pieds de haut, celles-là dé sant à peine la taille d'un homme. Il faut croire que c'

là, chez les Égyptiens, une manière de mesurer le rang du défunt. Les pyramides des Pharaons, souverains de la contrée, avaient quatre cents pieds de hauteur; les pyramides de leurs sujets devaient être d'une élévation moindre et proportionnée à leur importance. Après les rois venaient les prêtres, puis les guerriers, puis les artistes, ensuite les autres classes, dans l'ordre de leur fortune et de leur condition. Ceux qui ne pouvaient pas aspirer aux honneurs de la pyramide se contentaient d'une place dans les caveaux souterrains où les cadavres embaumés étaient rangés contre la muraille. A de certaines époques de l'année on descendait dans ces catacombes, et la génération vivante y exécutait une procession aux flambeaux au milieu de ces générations mortes.

On s'est souvent demandé si cet embaumement, universel chez les Égyptiens, ne prenait sa source que dans une pratique religieuse, ou s'il fallait en rapporter l'origine à quelque mesure d'hygiène. Le fait est qu'aujourd'hui, dans cette vallée autrefois célèbre par sa salubrité, règne un fléau qui semble y avoir établi son siége. La peste, avec les caractères qu'on lui connaît, est née en Égypte, et c'est toujours du littoral égyptien qu'elle rayonne sur le reste de l'Orient. Dans aucun autre pays du monde on ne retrouve un mal semblable avec les accidents qui le distinguent. Or qui nous dit que l'embaumement des corps n'avait pas été déterminé autrefois par les inconvénients de l'inhumation dans un sol d'alluvion, et ne se pourrait-il pas que la peste fût issue de la désuétude de cette méthode ? Les Égyptiens étaient un peuple grave et observateur ; ils ne faisaient rien sans réflexion, sans dessein, sans motif. Dans ce cas, les moyens préventifs de la peste se trouveraient principalement dans un autre système d'inhumation que celui qui est aujourd'hui en vigueur en Orient. Si le procédé d'embaumement sur une grande échelle est impossible dans l'état de civilisation de ces contrées, on pourrait avoir recours à des moyens plus simples et moins coûteux. L'inci-

nération païenne avait cela d'avantageux qu'elle faisait disp raître toutes les exhalaisons délétères ; son seul inconvénie était d'enlever le corps du délit, en cas de crime.

Qu'on nous pardonne ce hors-d'œuvre ! Il est à croire qu'a cune de ces réflexions ne fut suggérée, par l'aspect de la nécr pole, aux clarinettes, aux chapeaux chinois et aux cymbales la soixante-neuvième. Ils visitèrent le champ du repos en vérit bles profanes, gravirent les pyramides, cherchèrent à pénétr dans les souterrains accessibles, d'où ils enlevèrent quelqu débris de momies, des bandelettes, des plumes d'oiseaux ces petites poteries rouges que l'on trouve en abondance da toutes les tombes anciennes. Rien de particulier n'avait gnalé cette petite maraude, quand, au coin d'un tertre que su montaient quelques acacias, un cri se fit entendre. C'était fifre Roquet, qui venait de s'engloutir dans un puits dont large câprier masquait l'ouverture. Le malheureux avait n le pied sur la plante rampante, croyant qu'elle couvrait terrain solide, et il s'était abîmé dans un gouffre de quaran pieds de profondeur. A la première alerte tous ses comp gnons accoururent. Avec le tranchant du sabre on eut bi vite débarrassé l'ouverture du feuillage parasite qui l'obstrua et l'on reconnut un orifice de six pieds de circonférence, d tiné évidemment à servir de soupirail à ces catacomb Une obscurité profonde empêchait de rien distinguer au fo du puits ; mais il était facile d'entendre des gémisseme plaintifs qui prouvaient que le pauvre fifre s'était blessé da sa chute.

On l'interpella à diverses reprises, sans obtenir de répon Enfin, il parvint à s'expliquer. Grâce à divers obstacles avaient amorti le coup, Roquet en était quitte pour quelq contusions. Remis de cette terrible secousse, il put se le et s'assurer de l'état des lieux. En tâtant les parois de sa p son, il s'assura qu'elle était murée de toutes parts et qu'e n'offrait aucune issue. Le seul moyen de sortir de ce cach

était donc de regagner l'ouverture par laquelle il avait été précipité. Mais comment tenter cette ascension périlleuse ? On essaya divers expédients. En premier lieu le fifre chercha à reconnaître s'il ne serait pas possible de remonter vers le soupirail à l'aide des aspérités et des saillies que pouvaient offrir les murs du souterrain. Tous ses efforts furent vains : dans la partie inférieure les parois étaient lisses et ressemblaient à celles de la citerne où Joseph fut jeté par ses frères ; à peine put-il s'élever à une hauteur de deux ou trois pieds ; au delà les points d'appui lui manquaient. On comprit dès lors que son salut ne devait venir que d'en haut. Les imaginations se donnèrent carrière. On n'avait pas de cordes, mais en ajoutant les uns aux autres les mouchoirs des musiciens on parvint à en confectionner une qui fut descendue dans le souterrain. Elle n'arrivait pas au fond ; cependant, à force d'élans, Roquet parvint à en saisir l'extrémité, et il s'y suspendit avec l'énergie d'un homme à bout de ressources. Ses compagnons, le sentant cramponné, commencèrent à tirer à eux la corde artificielle, avec toutes sortes de précautions ; mais à peine le pauvre fifre se trouvait-il à quinze pieds du sol, que le lien se rompit et le fit rouler de nouveau au fond de son caveau, plus meurtri et plus disloqué qu'auparavant. Impossible de renouveler la même expérience aux dépens des membres et de la vie du prisonnier. Les barques étaient à une demi-lieue de là ; quatre musiciens se détachèrent pour aller chercher l'un de ces cordages en sparterie qui font partie de l'équipement de toute marine arabe ; les autres restèrent sur les lieux en rassurant le pauvre fifre contre l'abandon et l'exhortant à la patience.

Roquet commençait à voir clair dans son cachot. On sait quelle lucidité acquiert la vue à mesure qu'elle s'habitue aux ténèbres. Ainsi, peu à peu, il apercevait une foule d'objets qui, jusque-là, lui avaient échappé. Le souterrain était plus vaste qu'il ne l'avait cru d'abord ; sa forme était celle d'une

citerne dont le cerveau se serait arrondi en voûte. Elle semblait pas avoir servi à des inhumations, car aucun déb humain ne jonchait le sol. Tous les revêtements étaient ac vés avec un soin infini, et rien n'avait été épargné pour faire une habitation convenable ; seulement les hôtes y m quaient. On n'y remarquait pas même les traces du pass de flambeaux, qui sont le caractère distinctif de tous les hy gées et de toutes les cryptes de l'Égypte. La visite aux mo dans des jours solennels, était de cérémonial strict dans l' cienne religion des hiérophantes ; et telle est la puissance conservation de ces souterrains, que la fumée, laissée les torches, il y a plus de trois mille ans, y subsiste encore

Cependant, à force de fureter dans les recoins de sa pris Roquet finit par découvrir une issue entièrement masq par un retour de la muraille. C'était un couloir étroit d lequel, tout grêle qu'il était, il ne put s'engager sans eff Une crainte instinctive le retenait d'ailleurs : il craignait rencontrer de nouvelles chausse-trapes et de descendre a d'étage en étage, jusqu'aux entrailles de la terre. Toutefoi curiosité l'emporta. En s'effaçant un peu, il parvint à fr chir le corridor, qui s'élargissait graduellement, et arriva a dans une longue galerie qu'éclairaient des soupiraux pl de distance en distance et disposés de la même manière celui par lequel il avait fait la culbute. Cette galerie était p plée : deux longues files de momies adossées aux murs s blaient diriger sur les visiteurs importuns des yeux fixe sévères. Roquet n'était pas poltron ; il allait bravement feu ; le sifflement des balles, le bruit du canon ne l'inti daient pas. Pourtant il eut peur. La mort ne lui était ja apparue sous cet aspect, avec ce cortége de représenta Seul vivant au milieu de ces cadavres, il se peupla l'espri fantômes, crut voir leurs yeux s'animer, leurs têtes se m voir. Le silence même de ces catacombes l'épouvantait regrettait les risques des champs de bataille.

On sait combien la peur est ingénieuse. Roquet eut recours à tous les expédients qu'elle suggère. Il toussa, se moucha, se parla tout haut. Il appela par leurs noms ses camarades du corps de musique. Sa voix ne parvint pas jusqu'à eux, et ils ne purent lui répondre. Il voulait alors revenir sur ses pas, mais une force presque invincible semblait le tenir enchaîné; on eût dit qu'il ne voulait pas donner à ces momies le spectacle de sa fuite et qu'il craignait d'être poursuivi par leurs ricanements. Alors une idée lui vint : il avait son fifre en poche, il se résolut à exécuter une sérénade d'un style français en l'honneur de ces vénérables sujets des Pharaons. Ce petit concert avait le double avantage de le distraire de ses frayeurs et de mettre ses camarades sur la trace de son Odyssée souterraine. Il préluda donc par la *Marche des Tartares*; et un certain perlé, résultat de l'émotion intérieure, donna à son exécution des qualités toutes nouvelles. On l'avait entendu d'en haut, on le suivait : le fifre indiquait sa position. Roquet, plus rassuré, se surpassa, il fit des merveilles; il épuisa les richesses de son répertoire, depuis *le Roi Dagobert* jusqu'au *Charon t'appelle*, célèbre chœur de l'*Alceste*, de Gluck. Vers les dernières modulations de cet air sinistre il lui sembla que les momies de la galerie s'agitaient; et, s'effrayant du succès de son évocation, il commença à jeter autour de lui des regards moins assurés. Peu à peu il s'était produit, en effet, comme une révolution parmi ces cadavres placés dans l'ombre la plus reculée; et, au moment où le pauvre fifre répondait à l'appel de ses amis du dehors qui arrivaient avec de nouveaux moyens de sauvetage, des yeux vivants se fixèrent sur lui, deux bras nerveux le saisirent et l'entraînèrent dans un souterrain contigu où ne pénétrait pas la moindre clarté.

Dès lors, ce fut vainement que du dehors on appela Roquet, Roquet ne répondit plus. Deux amis dévoués, une clarinette et un triangle, se firent descendre par une corde dans le souterrain, le parcoururent dans tous les sens, visitèrent les

moindres détours : ils ne purent rien découvrir. Un insta dans la direction d'un caveau sombre, ils crurent entend quelques mesures de l'air favori de la victime : *Non ! no Colette n'est point trompeuse* du *Devin* ; ils marchèrent de côté, armés de grandes torches, cherchèrent avec la plus m nutieuse attention, redemandèrent Roquet à ce labyrin sombre. Soins inutiles ! Roquet avait disparu.

II

Le désert.

Voici l'explication de l'enlèvement du fifre Roquet. Lo temps l'armée d'Égypte en fit l'objet de versions surnaturell Le triangle et la clarinette, descendus pour le secourir, n lèrent à leur récit un peu de fantasmagorie, afin de se don un certain relief de courage. L'exagération ne gâte rien dévouement. Le triangle prétendait avoir aperçu une ba de démons qui avaient attiré le fifre dans un gouffre où s'était abîmé avec eux. La clarinette, esprit fort, attribuai disparition à l'une de ces portes secrètes qui se ferment d les-mêmes sur les visiteurs imprudents. Mais tout le corps musique et l'armée s'accordaient à dire que Roquet, la pe des fifres, était mort. La soixante-neuvième demi-brigade donna un remplaçant.

On se trompait, pourtant ; Roquet vivait encore. On a que les Arabes fréquentent les tombeaux de la plaine de S karah ; personne mieux qu'eux n'en connaît la topograp souterraine. Presque toutes ces galeries se communiqu entre elles et forment un labyrinthe mystérieux, dont les d tours et les ouvertures sont familiers aux tribus nomades

la Libye. Cette nécropole a plusieurs issues vers le désert; et quand les Bédouins prévoient que le *simoun* va souffler, ils accourent avec leurs tentes et se décident à vivre pendant quelques jours en troglodytes, au sein de ces catacombes. Le hasard avait voulu que l'une de ces peuplades habitât ces souterrains quand Roquet s'y laissa choir. Si l'artiste n'eût pas voulu faire preuve de ses talents sur le fifre et charmer les momies d'alentour, il est probable qu'on ne se fût pas aperçu de sa présence; mais les sons de l'instrument attirèrent les naturels, qui s'emparèrent du malheureux musicien et le dérobèrent facilement aux recherches. Roquet n'était donc pas mort, mais il se trouvait à la merci des Arabes, ce qui n'était guère plus récréatif. Le fanatisme est grand parmi ces tribus, et, au moment où cette aventure arriva, la terreur de nos armes ne les contenait pas encore. Aussi leur première pensée fut-elle pour les moyens violents. Ils voulaient immoler le prisonnier, les uns par préjugé religieux, les autres par précaution. La jeunesse de Roquet le sauva. Les femmes de la tribu intercédèrent pour lui : il fut épargné. Le cheik l'attacha à son service, et le pauvre fifre eut bientôt à se défendre de ses bontés non moins dangereuses que ses rigueurs. La tribu entre les mains de laquelle il était tombé était celle des Hennadis, l'une des plus puissantes du désert libyque. Une fraction seulement avait poussé une reconnaissance vers le pays cultivé; le reste campait à deux journées de chemin du Nil, dans la vallée du *Fleuve sans eau*. Quand la nuit fut venue, le cheik abandonna la nécropole souterraine avec ses gens et ses femmes, et prit la route du grand désert.

Qu'on juge des inquiétudes de notre héros. Livré à des destinées inconnues, à la merci des bandits, dont il connaissait les habitudes vagabondes, qu'allait-il devenir? La vie lui restait; mais c'était une vie d'esclave, errante, en butte à toutes sortes de privations. Tant que dura l'étape nocturne,

le sentiment de sa situation s'effaça pour ainsi dire; m
quand le jour parut, quel spectacle s'offrit à lui!... Il ét
au milieu d'une centaine de Bédouins armés de piques,
sabres et de fusils; de quelque côté qu'il jetât les yeux, il
voyait que des figures peu rassurantes, enveloppées de b
nous blancs. On eût dit une troupe de fantômes. A ses côt
et montées sur des ânes, cheminaient les femmes, vêtues c
toffes brunes. Quelques chameaux portant des provisi
terminaient la caravane, et on l'avait juché sur le cou de l'
de ces animaux. Pauvre fifre de la soixante-neuvième!
mouvement de la bête lui occasionnait des nausées semblab
au mal de mer, tant il est vrai que le chameau justifie
toutes les manières son surnom de *vaisseau du désert*. Pu
quelle perspective! On était en pleine Libye... Les ondulati
du sable variaient seules la monotonie de cet horizon
avait la couleur de l'ocre; le soleil montait dans le ciel
commençait à chauffer l'arène qui étincelait sous ses rayo
La chaleur était telle, qu'il eût suffi d'enfoncer un œuf da
le sable pour le voir se cuire à l'instant. Point d'eau, po
de gazon, point d'arbres. Seulement quelques palmiers grê
de loin en loin et servant comme de jalons dans ces solitud
Roquet était anéanti. Cette atmosphère le suffoquait, ce
jaunâtre lui envoyait des réverbérations insupportables,
chameau même lui était odieux. Trois fois il se laissa tomb
volontairement, trois fois on le ramassa à demi-mort. Enf
à l'aide d'une corde, on le fixa sur sa bête comme un vé
table patient.

Au premier puits on fit une halte : il y avait là quelq
ombre et un peu de fraîcheur. Un grand figuier et trois
comores avaient pris racine dans ce lieu sauvage, et y disp
taient aux hommes le petit nombre de gouttes que conten
cette coupe d'eau. On détacha Roquet de dessus sa fatiga
monture : on le convia au repas commun, qui se compos
de dattes et de galettes desséchées. Ce que c'est que la natu

humaine ! Dès que le fifre put respirer plus à l'aise, l'appétit lui revint, et il fit à l'ordinaire des Bédouins plus d'honneur qu'on n'aurait dû s'y attendre. Ce retour fut compris par le cheik, qui témoigna dès lors plus d'égard à son prisonnier. On lui épargna le supplice que causent les allures du chameau à ceux qui n'y sont pas habitués ; on lui donna à monter un fort joli cheval. Son habit de drap, dont les boutons de métal tentaient la cupidité des Arabes, son chapeau lui furent enlevés ; mais, en revanche, on l'affubla d'un excellent burnous, qui le défendait contre les ardeurs du soleil, et, au besoin, lui garantissait le visage. Dans l'une des poches du frac d'uniforme se trouvait son fifre, qu'il défendit bravement contre ses détrousseurs. Un Bédouin s'en était emparé et l'examinait avec curiosité. Roquet se jeta sur lui pour le reprendre, et une querelle allait s'ensuivre, quand le cheik intervint. Il se fit remettre l'objet du débat, et parut fort intrigué de sa forme. Le bois de l'instrument ne séduisait personne, mais il n'en était pas de même d'une petite clef en cuivre étincelant comme l'or. Roquet résolut de vider le différend par une épreuve décisive. Il donna à entendre au cheik qu'il allait montrer à la tribu l'usage de cet ustensile étrange pour elle ; et quand il s'en trouva de nouveau nanti, il l'emboucha et préluda par une des mélodies les plus expressives : *J'ai perdu mon Eurydice*, de l'*Orphée* de Gluck. Ces sons imprévus produisirent l'effet d'un coup de théâtre. A l'instant même, l'artiste fut entouré par toute la caravane ; on l'excitait de la voix, on l'encourageait du geste. Tous les yeux étaient devenus bienveillants, toutes les physionomies riantes. Tantôt la surprise se manifestait par un silence profond, tantôt l'admiration éclatait dans une explosion bruyante. Roquet avait gagné sa cause : il comprit que son fifre était désormais une puissance.

Cependant, le signal du départ ayant été donné, on s'enfonça de nouveau dans la Libye. Cet océan de sables semblait n'a-

voir pas de fin. Aucun être vivant n'en animait l'aspect, s
ce n'est, de temps à autre, un troupeau de gazelles qu
fuyaient en bondissant, ou quelque autruche ouvrant se
ailes, comme un navire ses voiles, pour se dérober plus vit
aux regards. Aux journées brûlantes succédaient des nuit
glaciales; la rosée baignait les tentes, traversait les burnou
les plus épais. La moindre imprudence était punie par des dou-
leurs cuisantes dans les yeux, souvent même par l'ophthal-
mie. C'était là de cruelles épreuves pour un Européen; notr
héros les supporta avec courage. Enfin, après quatre jour
de marche, on rejoignit le gros de la tribu, qui se compo
sait de quatre cents tentes. Elle campait alors dans un peti
vallon tapissé de broussailles et ombragé par un bouquet d'ar-
bres. Une source coulait de la base du rocher et fournissai
une eau potable, quoiqu'un peu saumâtre. Ce vallon était si-
tué au-dessus des lacs de Natron et dans le voisinage de
monastères cophtes, qui, de temps immémorial, occupen
cette zone du désert. Quand la tribu manquait d'eau ou d
vivres, elle poussait une reconnaissance vers l'asile de ce
religieux, qui préféraient lui payer un tribut forcé plutôt qu
de s'exposer à sa vengeance. La tribu était d'ailleurs l'un
des plus puissantes de la Libye; elle possédait six cents che-
vaux, cent chameaux, autant de dromadaires, des moutons
des chèvres, des volailles en grande abondance. Presque tou-
jours la moitié des cavaliers était en maraude pendant qu
l'autre moitié se reposait. Le camp devenait l'entrepôt géné-
ral des objets pillés, et c'est là que s'en faisait le partage

L'adoption de Roquet par le cheik principal, et son talen
sur le fifre, qui, de plus en plus, émerveillait la peuplade, lu
firent sur-le-champ une situation tolérable et une vie qu
n'était pas sans charme. A part la liberté, il ne lui manquai
rien. Son maître l'avait attaché au service intérieur de s
tente, service facile, dans lequel il aidait les femmes. Il allai
puiser de l'eau à la source; pilait le doura, espèce de mille

avec lequel les Arabes confectionnent leur pain ; préparait le pilau de riz, battait le lait de chamelle pour le convertir en beurre. L'ordinaire de la maison n'était pas très-somptueux ; mais, à la rigueur, il pouvait suffire. On avait du riz, des dattes, des galettes de doura, du blé, des fèves ; une fois par semaine, on tuait un mouton ou quelques volailles. L'artiste de la soixante-neuvième possédait quelques talents en cuisine ; il les mit à la disposition de son maître et apprêta plusieurs mets à l'européenne. Cette expérience gastronomique fut moins heureuse que ses tentatives musicales. Le cheik goûta peu les recettes du jeune Français ; il leur préférait son riz étuvé à la manière asiatique. Mais le fifre eut en revanche un long succès. Chaque soir, dans ces veillées arabes où, partagés entre la pipe et le café, les principaux de la tribu prêtent l'oreille à leurs conteurs, l'artiste avait constamment un rôle à jouer. C'était, un jour, une marche brillante ; l'autre jour, un *adagio* ou un *cantabile* plein de mélancolie. En général, les auditeurs préféraient une musique lente à une musique vive. Les airs langoureux, et même monotones, les charmaient par-dessus tout. Pour les servir selon leur goût, le fifre de la soixante-neuvième se mit à apprendre plusieurs de ces chants arabes que l'on nomme des *moals*, et qui sont une espèce de récitatif composé de notes plaintives. Roquet transporta ces moals sur son instrument, et il fut dès lors un barde incomparable.

Cependant la captivité commençait à peser au troubadour des Hennadis. Comme Achille à Scyros, il s'indignait de languir dans ce camp et d'y partager les travaux des femmes. Le souvenir de ses frères d'armes le poursuivait, et il ne rêvait qu'aux moyens de les rejoindre. Pour y parvenir, il demanda d'abord au cheik la faveur d'aller en course avec les maraudeurs de la tribu. Comme ces excursions les conduisaient vers la lisière des terrains cultivés, il lui eût été facile de choisir alors un moment pour s'esquiver

et regagner les rives du Nil. Le cheik comprit ce calcul e déjoua. — Le Français était trop jeune, disait-il, pour s porter les fatigues du désert. Il ne savait pas manier la lan il n'était pas encore assez bon écuyer. D'ailleurs, que manquait-il ? N'avait-il pas du pain et des dattes, un burn pour se couvrir, une tente pour se reposer ? Roquet avait b insister : le cheik persistait dans ses refus. On lui per pourtant de monter à cheval, de s'exercer au *djérid*, de co la gazelle. Du service domestique, il put passer au soin de magnifiques poulains qu'élèvent les Arabes. C'était un av cement ; mais ce n'était pas la liberté. Quelquefois il song à fuir ; mais de quel côté se diriger, sans vivres, sans sans aucune connaissance des routes du désert, mol comme ses sables ? Quand ces pensées s'emparaient du ca il tombait dans la tristesse et dans l'abattement.

Une distraction imprévue lui arriva. La femme favorit cheik, nommée Fatmé, belle brune de vingt ans, avait marqué depuis longtemps la bonne mine du jeune Fran Roquet n'était point un Adonis, bien s'en faut ; mais il a des yeux bleus, des cheveux blonds et un certain air j qui n'était pas sans charme. D'ailleurs, pour une femme ar c'était du fruit nouveau, et toutes les filles d'Ève se ress blent. Fatmé fit donc au jeune homme les premières ava avec une adresse infinie, mais cependant de manière qu'il ne put s'y méprendre. Les tentes des Bédouins, f d'une étoffe tissée avec du poil de chameau, ont une vingt de pieds de long sur quinze de large et se trouvent, da milieu, partagées par un rideau qui sépare la pièce femmes de celle qu'occupent les hommes. Quand Roquet seul, Fatmé ne le perdait pas de vue, et, grâce à une ou ture qu'elle avait eu le soin de se ménager, ces œillades pouvaient pas la compromettre. Le Français en était l'uni complice. Roquet était bien jeune, mais à l'école d'un r ment et en temps de guerre l'expérience arrive vite. Il c

prit donc le manége et prévit où il pouvait aboutir. Cette perspective l'effraya. Les Arabes ne plaisantent pas au sujet de l'adultère : la mort des coupables expie le crime quand il est découvert. Certes, il y avait là de quoi retenir le séducteur le plus hardi. D'un autre côté, Fatmé était bien belle. Elle avait, pour parler la langue des Arabes, des yeux fendus en amande comme ceux de la gazelle, des sourcils arrondis comme un arc d'ébène, la taille souple et droite comme une lance, les seins pareils à une couple de grenades, la peau unie comme de la soie, le sourire doux comme le miel. Ses ongles étaient teints avec du *henné* aux reflets d'or, ses paupières avec du *kohl*, noir comme la plume de corbeau. C'était, en un mot, le type idéal de la perfection, la beauté du poëte Hafiz quand il dit : « Elle est comme le premier rayon quand il jette ses « teintes roses sur le sable ; elle est comme la lune quand « elle argente la plaine ; son haleine est la brise qui traverse « l'oasis ; ses cheveux pendent sur ses épaules comme les « branches d'un sycomore. »

Tout cela avait sa séduction, poésie à part. Notre troubadour n'y résista pas. Que faire au milieu du désert, si l'on n'y trouve pas une bonne fortune ? Il résolut donc de se laisser aimer. Quelques mois de séjour au milieu de la tribu lui avaient rendu la langue arabe familière, et il put joindre au langage des yeux un idiome plus expressif. Des aveux furent échangés ; mais si la vie patriarcale du désert avait cet avantage de mettre les amants presque toujours en présence, elle avait cet inconvénient de ne jamais les laisser sans témoins. Ces peuplades nomades ne partagent pas, en effet, les préjugés des musulmans pour ce qui concerne les femmes. Elles vont dans les camps, le visage découvert, se rendent seules au puits et à la fontaine, pour y prendre l'eau nécessaire aux besoins domestiques. C'est la vie biblique, conservée dans presque tous ses détails, avec ses allures indépendantes, ses mœurs en plein air. Fatmé et Roquet se voyaient, se par-

laient à chaque instant. Elle lui avait dit vingt fois qu'el trouvait ses cheveux plus beaux que le safran, son teint pl charmant que le laurier-rose; Roquet, de son côté, se mett en frais de galanteries orientales, et la comparait à tout qu'il pouvait imaginer de plus agréable dans la nature. M tout se bornait à ces paroles glissées à la dérobée.

Au bout de trois mois de ce manége, des deux côtés on d sirait mieux; mais là commençaient les grandes difficult La tribu avait plusieurs fois changé de campement, sans qu s'offrît aucune occasion sûre. Le cheik était toujours là, pendant ses absences les femmes se surveillaient mutuell ment. La moindre faute eût été dénoncée. Enfin, à la su d'une expédition dans l'Égypte moyenne, les tentes fure levées et l'on se rapprocha des oasis qui occupent le cen du désert libyque. Un soir on vint camper auprès d' abreuvoir connu dans le désert sous le nom de *Birket-M* L'eau que l'on y recueillait découlait des suintements d'u grotte, et il fallait, avant que les jarres fussent pleines, tendre qu'elle eût tombé goutte à goutte. Fatmé résolut profiter de la circonstance. Pendant que le Français all faire la provision pour les chevaux, elle quitta la tente av ses gargoulettes en grès destinées au service du ménage. Ai ils purent demeurer seuls pendant un quart d'heure sa éveiller les soupçons. Fatmé ne perdit pas de temps. Sa figu ordinairement calme et douce, s'anima d'une résoluti extraordinaire et d'un éclat singulier :

— Chrétien, lui dit-elle, m'aimes-tu ?

Le jeune homme allait se lancer dans les métapho orientales et recommencer les comparaisons d'usage avec lune et le soleil, quand elle l'arrêta :

— M'aimes-tu, chrétien, jusqu'à mourir pour moi et av moi ?

La proposition parut brusque à notre héros : cependan n'hésita pas.

— Oui, Fatmé, je t'aime ! Que cette eau soit ma dernière boisson et que je ne revoie jamais la France, pays du *riquiqui*, si je mens.

La belle Arabe ne comprit pas parfaitement l'allusion, mais son troubadour acceptait la partie ; cela lui suffisait :

— Nous n'avons pas de temps à perdre, dit-elle. Tu es libre, les cavales t'obéissent. Quand l'étoile du sud sera sur nos têtes, sors de la tente, prends les deux meilleures montures du maître, Gazal et Melek ; va te cacher derrière ce tertre et joue un *moal* sur ton instrument. Fatmé sait ce qui lui reste à faire.

— Ça me va, arabesque chérie, ça me va. Tu consens donc à me suivre dans la soixante-neuvième demi-brigade, qui est ma patrie ?

— Une fois libres, Dieu nous guidera. Fais ce que je t'ai dit, chrétien.

— C'est juste, laissons quelque chose au commandement du Père éternel.

— Tais-toi, chrétien, on vient.

Ils se séparèrent. Quand la nuit fut venue, Roquet sortit du camp sans affectation et en jouant quelques airs sur son fifre. Melek et Gazal, deux cavales de race, avaient été attirées un peu à l'écart. Quand l'étoile du sud fut parvenue à son zénith, il exécuta l'air convenu. Il était minuit. Fatmé se releva de dessus le tapis qui formait sa couche, et jeta un regard inquiet autour d'elle. Avec la souplesse d'un lézard, elle parvient à se glisser sous la toile de la tente, continue à ramper pendant quelque temps sur le sable, puis, légère comme une biche, disparut derrière la masse des rochers. Personne ne l'avait aperçue. Elle rejoignit son complice ; ils montèrent à cheval et s'éloignèrent en silence.

III

L'oasis.

En s'éloignant du camp le couple fugitif dut prendre q
ques précautions. Rien n'est plus sonore que le désert :
cun de ses bruits n'échappe à l'oreille des Arabes. Il f
donc mettre les juments au pas ; et ces bêtes intellige
comme pour s'associer à la pensée de leurs cavaliers, s
blaient poser à peine leurs pieds sur le sable. Au bout d
heure seulement elles prirent le galop et les emportère
travers ces solitudes avec la rapidité de la brise.

Fatmé avait une grande expérience de la vie nomade ;
connaissait mieux que son complice les dangers qu'ils all
courir. Le plus grand était celui de laisser après eux
trace qui les dénonçât et qui pût servir à les poursuivre
sabot de leurs montures imprimait ses vestiges sur le so
quoique à dessein ils prissent de loin en loin leur direc
dans des chemins rocailleux, certains indices les trahiss
toujours. Fatmé avait son plan : elle voulait, on saura p
quoi, se rapprocher de la grande oasis et gagner Syouah,
n'était qu'à deux journées de marche ; elle courut d'abord
droit à l'est, comme si elle eût voulu rejoindre le Nil. H
tuée depuis six ans à voyager dans ces espaces, elle n'ign
rien des ressources qu'elles offrent, des difficultés
nombre dont ils sont semés. Les puits, les lieux de halte
moyens de reconnaissance soit de nuit, soit de jour, lui éta
familiers. Aussi n'hésitait-elle pas dans son itinéraire ;
sa mémoire s'était trouvée en défaut, l'instinct seul des n
tures eût suffi pour retrouver la route.

Quand le jour se fit ils avaient déjà franchi quinze lie

mais cet intervalle ne la rassurait pas. Elle comprenait que dans le camp arabe son évasion venait d'être découverte et qu'on était déjà sur ses traces. La journée promettait d'être lourde : le soleil s'était levé au milieu de vapeurs qui le dépouillaient de ses rayons et lui donnaient l'aspect d'un disque rougi au feu. La respiration devenait difficile, les poumons respiraient un air embrasé. Fatmé, habituée à cette température ardente, n'en paraissait pas incommodée, mais son compagnon de route commençait à se plaindre. Six heures de galop avaient ébranlé son moral et fortement secoué toute son économie. Il ne pouvait se défendre de penser que sa bonne fortune n'avait rien de bien riant dans ses débuts. Ce galop sans trêve, contre un vent chaud qui lui fouettait le visage, eut bientôt épuisé ses forces ; et quand midi arriva il demanda grâce, haletant et à demi mort. Une halte exposait le couple à un danger certain ; mais l'état où se trouvait le Français la rendait nécessaire. On s'arrêta sous un palmier pendant une heure, et quelques vivres ranimèrent le pauvre fifre qui jouait un singulier rôle. La course recommença ensuite jusqu'au soir dans une atmosphère de plus en plus étouffée et au milieu de tourbillons de poussière, précurseurs du vent du désert. Quand le soleil se coucha, le *simoun* commençait à envoyer ses rafales, et le frissonnement des sables donnait à ces solitudes l'aspect d'une mer émue. Fatmé observait avec inquiétude ces symptômes qui lui étaient familiers, et en même temps elle tenait son œil attaché sur les profondeurs de l'horizon. Tout à coup un cri sourd s'échappe de sa poitrine :

— Les Arabes, dit-elle, les Arabes !

En effet, dans les clartés du couchant, on pouvait distinguer le bois de leurs piques ; ils étaient lancés à toute bride, ils arrivaient. Le seul espoir de Fatmé était que l'un des deux périls annulât l'autre. Le *simoun* devenait à chaque instant plus impétueux, et par intervalles le sable se soulevait de manière à former un rideau entre les fugitifs et les hommes en-

voyés à leur poursuite. Ces tourbillons duraient longtemp effaçaient toutes les empreintes laissées sur le sol. Cette constance décida la belle Arabe à user, comme der moyen, d'un stratagème singulier. Au moment où ses en mis croyaient la tenir et fondaient déjà sur elle avec des sauvages, elle profita d'un de ces nuages de poussière p changer brusquement de direction. Rebroussant chemin, passa à côté des Arabes, presque à les toucher, sans qu'au lieu du bruit de la tempête et du soulèvement des sables pussent l'apercevoir; puis elle disparut derrière un mame tandis que les émissaires du cheik continuaient leur po suite dans le même sens et couraient toujours vers le Nil manœuvre avait réussi ; les chasseurs avaient perdu la p Dans ce mouvement, le rôle de notre héros avait été p ment passif; il s'était abandonné machinalement à l'im sion donnée par l'amazone; son admirable monture avait le reste : ils étaient sauvés.

La tempête durait encore; mais c'était son dernier ef Au bout de deux heures d'une course combinée de man à tromper toutes les recherches, le vent s'était calmé, le avait repris un peu de sérénité. Ainsi ce *simoun*, ordina ment si malfaisant, n'avait eu cette fois qu'une influ heureuse. Avec un air plus frais, Roquet avait recouvr sentiment de ses forces et de sa dignité. Tant qu'avait du péril, il avait eu le plus petit rôle; il n'enlevait pas sa b c'était elle qui l'enlevait. Cette situation l'humiliait, il vo s'en relever en faisant le galant auprès de sa conqu Fatmé résista d'abord; mais l'artiste se montra pressant, dre, persuasif; elle capitula. A la nuit close, un petit va se trouva sur leur route : ils s'y arrêtèrent pour le repa soir. Un palmier fournit les dattes, une source la provi d'eau. Quelques brins d'herbe qu'entretenait l'humidit terrain formaient une pelouse naturelle. Roquet y re voluptueusement ses membres brisés par une course fo

L'atmosphère avait recouvré sa limpidité, les étoiles baignaient dans un ciel transparent. De ce bouleversement météorologique, il n'était resté qu'une grande tiédeur dans l'air, et des odeurs pénétrantes, transportées des lieux cultivés jusque dans ces solitudes arides. Tout invitait les sens à la langueur, et le souvenir des dangers courus ajoutait encore au plaisir de se sentir libre. Loin de l'œil du maître, les femmes de l'Orient ont peu de scrupules; elles saisissent les occasions au vol. De leur côté, les Français conduisent rondement les choses, et ne remettent rien au lendemain. Le couple fugitif s'oublia donc pendant quelques heures, et cette halte dans le désert paya notre artiste de toutes ses infortunes.

Fatmé, au milieu de cet abandon, raconta son histoire à son amant. Elle était chrétienne. Fille du prince qui gouvernait l'oasis de Syouah, elle s'était vu enlever à l'âge de treize ans par le cheik des Hennadis, et depuis lors elle avait vécu dans le désert sans que son père pût savoir ce qu'elle était devenue. Cette vie lui était odieuse : à tout prix elle voulait en sortir, et pourtant son esclavage avait duré huit ans. Dès qu'elle avait vu le Français, elle avait jeté les yeux sur lui pour sa délivrance. Elle l'aimait ainsi à un double titre. Maintenant ils allaient regagner l'oasis, qui n'était plus qu'à une journée de distance; et là le père, enchanté de revoir son enfant, bénirait leur union. Les tribus de Syouah étaient nombreuses, elles pouvaient se défendre contre tous les cavaliers hennadis. Roquet devait d'ailleurs être le plus heureux des hommes. Il aurait des dattes et du riz à discrétion, une belle maison, des chevaux, des troupeaux, et, à la mort du prince, il régnerait sur les peuplades de l'oasis.

Notre héros écoutait ce récit avec une satisfaction mêlée d'orgueil. Il lui en coûtait sans doute de renoncer à la France et à la soixante-neuvième demi-brigade, qu'il appelait sa patrie; mais être prince du désert, époux d'une princesse dont il avait apprécié les charmes; avoir tout en abondance, vivres,

et chevaux; passer du grade de fifre à celui de gouvernemen
tout cela formait une perspective capable d'adoucir bien
regrets et d'opérer une diversion puissante à l'amour du
natal. Roquet n'y résista pas : les fumées du commandem
lui montèrent à la tête; et pour récompenser la belle Fat
du sort qu'elle lui faisait, il lui prodigua les métapho
orientales accompagnées de témoignages moins équivoques
sa satisfaction. On fit des plans pour l'avenir. Roquet v
lait que ses sujets fussent heureux, et il se promettait déjà
les constituer en république une et indivisible. Fatmé le l
sait déraisonner tout à son aise et riait comme une folle qua
elle ne le comprenait pas.

Cependant il fallait partir et profiter de quelques heures
nuit pour se rapprocher du terme du voyage. Notre héros
résigna, et bientôt le sable fut de nouveau soulevé par le
lop de leurs montures. Le lendemain la chaleur était enc
vive, mais tolérable. Le vent avait passé au nord; il te
pérait les ardeurs du soleil. Malgré toute la vitesse de
marche, ce fut seulement vers le soir qu'ils aperçurent la f
d'oliviers qui marque la limite de l'oasis de Syouah. On
saurait se faire une idée du contraste qu'offre cette v
dure avec la partie aride du désert. Les yeux fatigués, de
monotonie des perspectives, se reposent avec douceur sur
massifs d'arbres qui attestent le retour de la vie végétale.
animaux eux-mêmes reconnaissent de loin la brise qui t
verse les archipels féconds que la nature a semés sur c
mer de sables. A mesure que l'oasis se rapprochait des d
fugitifs, les cimes de ses bois, se découpaient mieux sur l'ho
zon et tranchaient d'une manière plus vive avec l'azur
ciel. Roquet était dans l'enthousiasme; il se voyait roi de
Éden et trouvait que, vu à cette distance, son royaume a
un fort bel aspect.

Le retour de la fille du prince ou émir de Syouah produ
dans l'oasis une sorte de révolution. Depuis longtemps o

croyait morte. On lui fit donc une réception magnifique, et Roquet en partagea les honneurs. Vingt moutons furent tués, et plusieurs saluts de mousqueterie témoignèrent de la joie publique. Quoique la poudre soit un objet rare dans ces déserts, la tribu se piqua d'honneur. Le vieux père de Fatmé voulait que les choses se fissent dans toutes les règles. Quand sa fille lui parla de ses amours avec l'artiste français et des circonstances de leur fuite, l'émir commença par trouver que l'aventure avait été conduite d'une manière un peu leste ; mais, en père de comédie, il finit par s'apaiser. Il était cophte, chrétien par conséquent : la religion n'était pas un obstacle à cette alliance. Seulement il voulut que la cérémonie nuptiale légitimât ce qu'elle n'avait pu précéder. Il fut convenu que, dans la semaine suivante, le mariage serait célébré dans une chapelle bâtie sur les ruines mêmes du temple de Jupiter Ammon, et près de la source connue dans l'antiquité sous le nom de *source du Soleil*.

Au jour désigné, toute la population de l'oasis, au nombre de deux mille âmes, se trouvait réunie dans l'enceinte de ces ruines imposantes, désignées dans le pays sous le nom d'*Omm-Beydah*. Une portion seulement de l'ancien temple est encore debout ; mais il est facile de reconnaître la double enceinte qui l'enveloppait dans une étendue de trois cents mètres. Le style du monument est égyptien, et les débris qui jonchent le sol ont aussi ce caractère. On y rencontre des restes de chapiteaux en forme de lotus, et plusieurs tronçons de ces colonnes à cannelures qui abondent dans les temples de l'Égypte moyenne. Toutes les décorations qui ornent ces décombres, sculptures, revêtements, rinceaux, frises, entablements, peintures, l'ordre et la disposition des constructions, la nature des matériaux, rappellent les édifices de la vallée du Nil et accusent la même origine. Seulement le temple de Jupiter Ammon, assis sur un plateau de calcaire coquillier, semble avoir beaucoup plus souffert que les autres de l'action du temps. La base friable sur

laquelle il repose a compromis sa conservation. Que de sou venirs se rattachent pourtant à son existence ! C'est en mar chant vers ce temple, si célèbre alors, et au moment de s'em parer des richesses qu'il renfermait, que l'armée de Camby fut dévorée tout entière par le vent du désert et abandonne par ses guides à la colère des dieux. C'est dans ce temple qu'A lexandre vint en personne faire constater sa généalogie et a racher aux prêtres du lieu la déclaration solennelle qu'il éta fils de Jupiter. Roquet allait figurer dans la même enceinte, la suite d'Alexandre et de Cambyse, sans avoir ni l'ambitio de l'un ni la cupidité de l'autre. Son histoire devait aussi fair moins de bruit que la leur.

Quand il parut avec sa brune fiancée, des cris de joie s'éle vèrent de toutes parts. Roquet était naturellement bon prince il répondit de son mieux aux effusions de ses sujets. L'émi était vieux ; son gendre devait naturellement lui succéde et le fifre français préludait à son pouvoir futur. Quelque ablutions avec l'eau de la source du Soleil servirent de pré lude à la cérémonie. Elle fut achevée dans la chapelle, o officia, d'après le rite local, un prêtre cophte à demi aveugle Un voile jeté sur la tête des deux époux marqua le mo ment de leur union, qui fut célébrée par de nouveaux cris Un repas, aussi somptueux que le permettaient les ressource de la localité, acheva de donner à la fête le caractère le plu brillant et le plùs inouï. Le pilau de riz fut prodigué ; de distributions gratuites de dattes répandirent l'abondance dan toute la population, et Roquet monta ce jour-là sur u trône entouré de l'affection unanime. Il réservait cependan une surprise à ses sujets. Quand le soir fut venu et qu l'ombre eut répandu quelque fraîcheur, il demanda le silenc à la foule, tira son fifre de sa poche et se mit à exécuter un composition musicale tempérée par des mélodies expressives Il faut renoncer à décrire l'effet produit par le magique in strument; l'enthousiasme était au comble, l'ivresse n'eu

plus de bornes. Séance tenante, le vieil émir abdiqua en faveur de son fils d'adoption, et l'artiste put s'intituler Roquet Ier, prince de l'oasis de Syouah.

Fatmé et lui régnèrent dès lors, et non sans gloire. Il fallut d'abord se défendre contre la tribu des Hennadis, qui voulait tirer vengeance du rapt fait à son cheik. Syouah, heureusement, est une ville fortifiée. Située sur un rocher conique, elle est en outre fermée par un mur de cinquante pieds de hauteur dans lequel douze portes ont été pratiquées. Pour des troupes pourvues d'artillerie, ce n'était sans doute pas là un obstacle ; contre les cavaliers du désert ce rempart suffit. Les Hennadis vinrent chevaucher autour de Syouah en poussant leurs cris habituels; mais quand ils virent Roquet et ses guerriers prêts à les coucher en joue du haut de leurs parapets, ils comprirent que le jeu avait quelque danger et transigèrent. On parla alors d'une rançon pour Fatmé, et les plénipotentiaires la fixèrent à dix chameaux et trente moutons. Roquet ne voulait entendre à rien ; heureusement, le vieil émir lui persuada que ce n'était pas payer trop cher l'avantage d'être à l'abri de toute surprise. Le pacte fut donc conclu et l'indemnité acquittée. Il ne restait plus aux deux époux qu'à couler des jours sans nuages.

Faut-il le dire? A peine Roquet eut-il assuré sa situation, que le mal du pays le gagna. Souverain à Syouah, il se prit à regretter le temps où il n'était que simple fifre dans la soixante-neuvième. L'ingrat! Sa femme lui avait pourtant apporté en dot l'une des sept merveilles du monde, le temple de Jupiter Ammon ; il avait de paisibles sujets qu'il conduisait au fifre, et qui ne lui demandaient pas d'autres droits; ses greniers regorgeaient de dattes et de riz, ses jarres étaient toujours pleines d'huile. Que demandait-il donc, cet infatigable ambitieux? Hélas! la patrie, même au prix de la misère. Roquet avait de bons sentiments ; il chassa d'abord cette pensée. Pour se distraire, il voulut se livrer à des réformes et

donner à ses sujets une foule de libertés politiques. Pers
ne le comprit, et tout marcha comme d'habitude. Roque
sista : il avait vu des clubs en France ; il tenait à import
bienfait dans l'oasis. Pour obtenir que les notables se ré
sent sous sa présidence, il attacha comme prime une r
de dattes à leur présence dans l'assemblée. On y vint
manger la prime ; mais ce fut tout. Battu de ce côté,
prince-troubadour chercha d'autres délassements. L'
comptait quelques jolies femmes. Comme souverain et co
Français, Roquet crut leur devoir ses hommages. Mais
rencontra une lionne. Fatmé était jalouse, et le moi
soupçon d'infidélité amenait des tempêtes dans le mé
Pendant quelques années, notre héros prit patience ; ma
jour en jour, l'oasis, sa femme, sa royauté, l'ordinaire
dattes et du riz lui pesaient davantage. Enfin l'explosion
lieu :

— Ah ! c'est de ça qu'il retourne, se dit-il un mati
veux rendre mes sujets libres, et ils préfèrent demeure
vils esclaves. Je veux inculquer à mes sujettes les prin
de la galanterie française, et mon démon de femme s'
de trouver cela mauvais. Au diable la patrie des chamea
des dromadaires ; j'en ai suffisamment. Un peu qu'un
de mon talent se laissera mettre en disponibilité ! Ro
mon ami, il est temps de quitter ce pays de cocodrilles
France t'appelle, mon garçon, la belle France, pays des
et du *riquiqui*. En marche et vivement !

Vers les derniers jours de juillet 1801, la garnison du C
à la suite de la capitulation signée entre le général Bel
et le général anglais Hutchinson, se disposait à s'embar
sur le Nil. Des bâtiments attendaient ces troupes da
rade d'Aboukir, pour les transporter en France. Après
lutte héroïque, attaqués d'un côté par une armée d'A
Cipayes, de l'autre par des flots de cavalerie turque con
par le grand vizir, décimés par une peste affreuse, sans c

munication avec Menou, qui occupait Alexandrie, les Français avaient dû cesser une lutte inégale et inutile, pour accepter les conditions honorables qui leur étaient offertes. Cependant la tristesse régnait dans les rangs, et un morne silence présidait à cette évacuation. La soixante-neuvième, commandée par le général Lagrange, était au nombre des troupes capitulées, et des bateaux amarrés le long des berges de Boulaq étaient préparés pour la recevoir. Le premier bataillon venait de s'ébranler, et le corps de musique effectuait le même mouvement, quand on vit accourir, à fond de train, un cavalier vêtu d'un bournous, et que ses traits bronzés firent prendre pour un Arabe. Arrivé devant le bataillon, il arrêta court, descendit de cheval, tira un fifre de sa poche, et se mit à exécuter la marche des Tartares.

Allons, mes belles,
Allons, mes belles, suivez-nous.

— Tiens, c'est le fifre Roquet! s'écria le chef de musique.

On l'entoura, on lui fit raconter ses aventures. Pendant plusieurs jours, ce fut la distraction de la demi-brigade. Cependant Roquet ne perdait pas son affaire de vue. Il se fit réintégrer dans son poste de premier fifre et demanda que, sur ses états de service, on justifiât ses trente mois d'absence par ces mots : *En congé dans le désert.*

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

Corbeil, typ. et stér. de Crété

TABLE DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

Corbeil, typ. et ster. de Crété

ROMANS

DE

LOUIS REYBAUD

Chez les mêmes Editeurs.

BIBLIOTHÈQUE CONTEMPORAINE

Format in-18 Anglais.

1re Série à 2 francs le volume.

		vol.
ALEX. DUMAS.	Le Vicomte de Bragelonne.	6
—	Mém. d'un Médecin (Balsamo)	5
—	Les Quarante-Cinq	3
—	Le Comte de Monte-Cristo.	6
—	Le Capitaine Paul.	1
—	Le Chev. d'Harmental	2
—	Les Trois Mousquetaires.	2
—	Vingt ans après.	3
—	La Reine Margot	2
—	La Dame de Monsoreau	3
—	Jacques Ortis.	1
—	Le Chev. de Maison-Rouge.	1
—	Georges.	1
—	Fernande	1
—	Pauline et Pascal Bruno	1
—	Souvenirs d'Antony.	1
—	Sylvandire	1
—	Le Maître d'Armes	1
—	Une Fille du Régent	1
—	La Guerre des Femmes	2
—	Isabel de Bavière.	2
—	Amaury.	1
—	Cécile.	1
—	Les Frères Corses	1
—	Impressions de Voyage :	
—	— Suisse	3
—	— Le Corricolo	2
—	— Midi de la France	2
E. de GIRARDIN.	Études politiques (Nouvelle édition)	1
—	Questions administratives et financières	1
—	Le Pour et le Contre	1
—	Bon Sens, bonne Foi	1
—	Le Droit au travail au Luxembourg et à l'Assemblée Nationale.	2
ÉM. SOUVESTRE.	Un Philosophe sous les toits.	1
—	Confessions d'un ouvrier.	1
—	Derniers Paysans	2
—	Chroniques de la mer	1
—	Scènes de la Chouannerie	1
—	Dans la Prairie	1
—	Les Clairières	1
—	Scènes de la vie intime	1
PAUL FÉVAL.	Le Fils du diable	4
—	Les Mystères de Londres	3
—	Les Amours de Paris	2
L. VITET.	Les États d'Orléans.—Scènes historiques	1
BAR.-LARIBIÈRE.	Histoire de l'Assemblée Nationale constituante.	2
ALBERT AUBERT.	Illusions de jeunesse.	1
F. LAMENNAIS.	De la Société première.	1
GAB. RICHARD.	Voyage autour de ma maîtresse	1
JULES SANDEAU.	Catherine.	1
—	Nouvelles	1
—	Sacs et Parchemins.	2
—	Un Héritage	1
—	Romans et Nouvelles (sous presse)	1

LOUIS REYBAUD.	Athanase Robichon c perpétuel à la pré de la République.
—	Jérôme Paturot à la che de la meille Républiques.
ALPHONSE KARR.	Raoul Desloges.
—	Récits sur la Plage (s.
EUGÈNE SUE.	Les Sept Péchés ca

2e Série à 3 francs le vol

LAMARTINE.	Trois mois au pouvo
PR. MÉRIMÉE.	Nouvelles (3e édit.)
JOHN LEMOINNE.	Études critiques et phiques
GUST. PLANCHE.	Portraits d'artistes (s.
GEORGE SAND.	La Petite Fadette
PONSARD.	Théâtre complet.
—	Études antiques.
EMILE AUGIER.	Poésies complètes
JULES JANIN.	Contes d'été (sous pr
—	Hist. de la Littératu matique (s. presse).
LOUIS REYBAUD.	Jérôme Paturot à la che d'une position s
—	Romans.
—	Nouvelles
LÉON GOZLAN.	Hist. de 130 femmes.
—	Les Vendanges (sous
—	Nouvelles (
OCT. FEUILLET.	Scènes et Proverbes.
—	Bellah
E. TEXIER.	Critiques et Récits raires (sous
—	Promenade au Toboso
D'HAUSSONVILLE.	Histoire de la politiq térieure du gouvern français, 1830-1848.
EUG. FORCADE.	Études historiques e raires (sous presse)
HENRY MURGER.	Scènes de la vie de Bo
—	Scènes de la Vie de je
—	Le Pays latin.
—	Scènes de la Vie de T (sous presse)
CUVILLIER-FLEURY.	Portraits politiq révolutionnaires. (2e
—	Portraits historiques téraires (sous presse
ALEX. DUMAS FILS.	La Dame aux Ca (4e édition)
HECT. BERLIOZ.	Les Soirées de l'orche
L.-P. d'ORLÉANS, ex-roi des Franç.	Mon Journal. Événe de 1815
F. DE GROSEILLIEZ.	Hist. de la Chute de Philippe (2e édition
CHAMPFLEURY.	Contes vieux et nouve
—	Les Excentriques
HENRI BLAZE.	Écrivains et Poètes magne
EMILE THOMAS.	Hist. des Atel. nation

Paris.—Imp. de Mme Ve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais.

ROMANS

DE

LOUIS REYBAUD

LE COQ DU CLOCHER. — MARIE BRONTIN.



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 *bis.*

1852



LE

COQ DU CLOCHER.

I

Une petite ville.

Il est des personnes qui ne plaisantent jamais en matière de géographie ; je viens faire un appel à leur indulgence. La magnanimité sied à l'érudition. Dans le cours de ce véridique récit, elles verront figurer des villes, des bourgs, des rivières qui ne sont portées sur aucune carte de France et semblent avoir été négligés par l'administration du cadastre. Le premier mouvement serait d'en conclure que ces villes, rivières et bourgs n'existent pas et sont purement imaginaires ; je désire que l'on se tienne en garde contre ce jugement prématuré. Peut-être verra-t-on plus tard que la fiction tient, dans ce qui va suivre, moins de place qu'il ne semble, et que tout s'y empreint, au contraire, d'une incontestable réalité.

Que les géographes les plus scrupuleux veuillent donc me suivre à Saint-Sylvain, chef-lieu d'arrondissement, siége du tribunal de première instance et résidence du plus aimable sous-préfet qui se soit échappé des bancs du conseil-d'état. Qui a vu Saint-Sylvain une fois s'en souviendra toujours ; jamais site n'enchanta à ce point le regard. La ville est peu de chose par elle-même ; mais la nature lui a donné un cadre si coquet, l'a entourée de tant d'ombre et de verdure, a disposé les terrains qui l'entourent avec un art si merveilleux, a su ménager dans le jeu de la lumière et des eaux, dans les couleurs du rocher, dans les nuances du feuillage une harmonie si grande et si parfaite, que l'on chercherait en vain sur toute l'étendue de la France, un vallon plus frais, plus riant, plus favorisé. Quand des sommets du Serrat point cul-

minant de cette chaîne, l'œil plonge dans les profondeurs du bassin, Saint-Sylvain se montre au loin sous la forme d'un nid joyeux que presse une mousse abondante. Et quel paysage ! Comme tout y a le sentiment de la vie et l'empreinte de la beauté ? Où trouver des ruisseaux plus murmurants, des chênes plus sonores ? Quel concert que celui de ces eaux tombant de rocher en rocher jusqu'à ce que l'Argentine les recueille, les apaise et les discipline ? Est-il langage humain qui soit plus éloquent que ces mille bruits de la nature et ce mouvement régulier semblable aux pulsations de ses artères ?

Quoique situé dans l'un des innombrables replis que forment nos montagnes du Centre, Saint-Sylvain n'est demeuré étranger à aucun des raffinements de notre civilisation. Le site est pastoral ; les mœurs ne le sont guères. On a vu qu'il possède un sous-préfet ; il a, en outre, un député et une route royale, c'est-à-dire tous les moyens de perdition à l'usage de ce régime. Hélas ! où sont aujourd'hui les villes que l'esprit du siècle n'a point visitées ? Où se cachent les populations résolues à conserver leur robe d'innocence ? La passion du bureau de tabac n'a-t-elle pas gagné les cœurs les plus naïfs, et le vertige du ruban ne monte-t-il pas aux têtes les plus champêtres ? Saint-Sylvain a subi la loi commune : il a eu ses faiblesses. Aussi l'a-t-on comblé de routes et de ponts, de haras et de tableaux d'église. Quel arrondissement assez pur se lèvera pour l'accuser et lui jetera la première pierre ?

Parmi les institutions que la marche des idées et la loi du progrès ont données à Saint-Sylvain, il convient de citer un établissement remarquable à plus d'un titre : c'est le *Café du Commerce*, situé sur la place de l'Hôtel-de-Ville. Il y a huit ans de cela, Saint-Sylvain en était aux premiers rudiments de l'industrie qui vit de la queue de billard et débite le petit verre. Trois ou quatre échoppes, blanchies à la chaux et pourvues de tables boiteuses, servaient de rendez-vous, les jours de marché ou de foire, aux voituriers des environs qui

venaient s'y abreuver d'alcool épicé et d'abominable piquette. Quelques cartes servaient à distraire les loisirs des consommateurs, et portaient sur leur vélin les traces des longues impériales qu'elles avaient défrayées.

Longtemps Saint-Sylvain n'éprouva pas le besoin d'un établissement plus avancé. En vain les villes voisines se mettaient-elles au niveau des découvertes modernes : Saint-Sylvain ne s'en émeuvait pas; il persistait dans ses routines. Le gaz frappait à ses portes, il inondait de ses clartés les arrondissements limitrophes, il menaçait d'envahir jusqu'aux plus humbles bourgs : Saint-Sylvain n'en paraissait pas ébranlé, il restait fidèle à ses institutions primitives. Les cartes du cabaret étaient toujours aussi onctueuses, l'alcool aussi âpre, le vin aussi frelaté, le local aussi nu.

Pour qu'une métamorphose s'opérât, il fallait le concours de deux circonstances qui se présentent rarement ensemble, et rarement aussi à l'état isolé : Il fallait un grand homme et un grand évènement. Quand le moment fut venu, Saint-Sylvain eut l'un et l'autre. Le grand homme se nommait Évariste Graindorge; il était le fils d'un riche meunier de l'arrondissement. On sait quel prix attachent les paysans enrichis à ce que leurs enfants s'élèvent au-dessus de la condition paternelle. C'est à leurs yeux la sanction de leur fortune et le prix d'une vie consacrée au travail. Il règne peut-être dans ce sentiment plus de vanité que de tendresse, et il n'est pas rare que de tristes mécomptes en soient le fruit. Toujours est-il que le père Graindorge se laissa aller comme un autre au désir de faire de son fils un savant, un avocat. Lui qui, en toute autre occasion, eût, comme on dit, fendu un liard en quatre, se montra le plus généreux des hommes quand il s'agit de l'éducation de son enfant. Ni Saint-Sylvain, ni le chef-lieu de la préfecture ne lui parurent dignes de former un tel élève ; il l'envoya à Paris, et donna l'ordre de ne rien épargner pour en faire un sujet d'élite.

C'est là que grandit Évariste, dans le centre des arts et des belles manières. Il s'y promena d'institution en institution, fréquemment chassé pour cause d'indiscipline et ne donnant à son auteur qu'une satisfaction, celle de lire sur ses bulletins trimestriels : *Santé parfaite*, seule faculté où l'enfant excellât. Quant au surplus, les notes avaient un caractère uniformément déplorable. Le grec ne figurait que pour mémoire; le latin ne paraissait pas mieux traité. Cependant un jour Évariste connut les joies du triomphe; il obtint le premier de gymnastique. Ce fut un beau moment dans sa vie; son père en pleura de joie. Ce mot de gymnastique éblouit le meunier; il aima mieux l'admirer que le comprendre.

Au milieu de ces succès négatifs, Évariste devenait un fort bel homme, en prenant cette locution dans son sens le plus populaire. Ses épaules gagnaient chaque jour en majesté, sa figure s'ombrageait d'un duvet naissant. L'adolescence arriva; il fallut choisir une carrière. Le père Graindorge ne voulut pas en avoir le démenti ; il s'était dit que son fils serait avocat, il tint bon et déclara qu'il le serait, dût-il y dépenser son dernier écu. Évariste reçut donc l'ordre de ne quitter Paris qu'avec le titre de licencié, et quand il pourrait se présenter en robe aux audiences de Saint-Sylvain. C'était faire au jeune homme une agréable violence; il avait pour la vie de l'école une vocation décidée et toutes les qualités qui la rendent douce : une santé de fer, une gaieté inaltérable, des muscles à l'épreuve. Quant à l'argent, il connut bien vite les stratagèmes à l'aide desquels on le fait dériver de l'épargne paternelle. Sous le prétexte d'inscriptions, d'examens et de thèses, il arracha au meunier des sommes suffisantes pour figurer avec honneur dans les estaminets du quartier latin et dans les bals soumis à la surveillance de la police. Au besoin, et quand le père Graindorge se montrait plus rétif, Évariste faisait valoir la cherté des vivres, et le campagnard ne résistait pas à ce cri de détresse.

Dix ans se passèrent de la sorte sans que le vœu paternel fût exaucé. Non-seulement Évariste n'était point avocat, mais il ne prenait pas le chemin de le devenir. A la tête de deux inscriptions, il semblait s'être fait un devoir de ne pas dépasser ce nombre cabalistique. Il était du sang des Graindorge ; et, comme l'article 4 du Code civil, qui fixe les droits de l'*absent*, lui avait paru l'idéal de toute justice, il s'était dit qu'il s'en tiendrait là et ne pousserait pas plus loin ses recherches. Le père s'obstinant d'un côté, le fils de l'autre, la gageure aurait pu se prolonger longtemps : peut-être même Évariste serait-il parvenu au titre de doyen de l'école, si un incident inattendu ne lui eût suggéré d'autres idées et mis une autre ambition dans le cœur.

Parmi les camarades qu'il avait vu passer sur les bancs de la Faculté figurait un compatriote nommé Célestin Vauxbelles. Célestin appartenait à l'une des bonnes familles de Saint-Sylvain. Son père, mort jeune, lui avait laissé un nom honoré dans la magistrature. Entre Évariste et Célestin, les sympathies ne pouvaient naître que des contrastes. Celui-ci aimait l'étude autant que l'autre aimait les plaisirs ; il franchit rapidement tous les grades pendant qu'Évariste s'éternisait dans les avenues du Code civil. De retour à Saint-Sylvain, Célestin y ouvrit un cabinet et se forma une clientelle. C'était un homme d'un sens droit, d'un esprit juste et pénétrant. Un seul défaut, défaut grave dans sa profession, semblait lui faire obstacle : sa parole se faisait jour avec peine ; une timidité invincible paralysait chez lui l'improvisation et répandait du trouble dans ses idées. Vainement avait-il essayé de se vaincre ; l'habitude n'avait pu triompher de l'instinct, et, malgré des qualités réelles, un grand fond de savoir et d'érudition, Célestin Vauxbelles n'en était pas moins condamné à être toute sa vie un orateur hésitant et malheureux. Nouveau point de contraste avec Évariste, dont l'éloquence n'était jamais en défaut !

Malgré cette opposition dans les goûts et dans les caractères, une liaison intime s'était formée entre les deux enfants de Saint-Sylvain. Évariste aimait Célestin à cause de ses qualités; Célestin aimait Évariste à cause de ses défauts. Aussi quand les succès de l'un et les échecs volontaires de l'autre les eurent séparés, s'engagea-t-il entre eux une correspondance suivie. Il faut dire qu'Évariste se servait de Célestin pour exécuter quelques saignées au coffre-fort du père Graindorge, et justifier des sacrifices sans cesse renaissants. Le meunier résistait d'abord, se fâchait tout rouge, malmenait l'envoyé de son fils, puis, comme il voulait à tout prix avoir un avocat dans la famille, il finissait par se calmer et délier les cordons de la bourse. Ces scènes se renouvelaient plusieurs fois dans le cours de l'année, sans que l'amitié dn Célestin se montrât jamais lasse ni attiédie.

Évariste s'était promis de reconnaître un jour ce dévouement, il n'attendait qu'une occasion; elle s'offrit bientôt. Le député de Saint-Sylvain vint à mourir et cette mort ouvrit devant l'étudiant une foule de perspectives nouvelles. Il lui semblait que son père, en le tenant cloué sur l'étude du droit, lui faisait manquer sa vocation, qu'il était né pour autre chose que ces ergoteries stériles. C'était vers la haute politique que l'entraînait son génie : il se sentait le don d'agiter la foule, de remuer les masses, de conduire une élection d'une manière triomphante. Non pas qu'il y songeât pour lui-même : il se rendait trop de justice pour cela; mais il voulait mettre au service des autres ces dons de meneur, ces facultés de chef d'orchestre qui se manifestaient en lui, et naturellement ses préférences inclinèrent vers celui qui l'avait si souvent obligé et d'une manière si pleine de grâce.

Chez Évariste, l'exécution allait aussi vite que la pensée. Dès que sa détermination fut prise, il partit pour Saint-Sylvain. Qu'on juge de la surprise du père Graindorge! Avoir dépensé vingt mille francs pour obtenir un avocat, et ne pas

même trouver un bachelier ! Il se serait fâché sérieusement si son fils n'eût mis en jeu tous les ressorts de son éloquence. Évariste parla si longtemps et si bien, que le père fut obligé de convertir qu'à part la robe, il avait tout de l'avocat. D'ailleurs Évariste était un beau brun, bien planté et de bonne mine, faisant plaisir à voir sous sa casquette à la bolivar et avec ses habits à larges basques. La mère Graindorge, la fille Graindorge, tout le monde en raffolait ; comment le meunier eût-il été seul de son avis contre tous et contre lui-même ? Au fait, Évariste était son fils, et un fils à rendre un père orgueilleux. Il se résigna donc à croire que faute d'un avocat, Saint-Sylvain ne périrait pas.

Les regrets furent moins vifs encore quand il fut témoin de l'effet qu'Évariste produisait dans la ville. Ses airs d'estaminet, ses temps de danse, ses pipes demesurées, ses costumes, ses casquettes surtout, firent révolution à Saint-Sylvain. On eût dit que le chef-lieu de l'arrondissement n'attendait que cela pour s'éveiller au sentiment de la civilisation et rompre avec les vieilles idées. On ne jura plus que par Évariste, il fut l'oracle du pays ; il y régla tout d'une façon souveraine. Les anciens de la ville voulurent résister ; à l'aide de quelques quolibets, Évariste les écrasa ; le ridicule en fit justice.

Maître du terrain, le fils Graindorge songea à réaliser ses projets. Déjà, par une foule de moyens indirects, il avait fait répandre au loin le bruit de la candidature de Célestin Vauxbelles, de manière à tenir la préfecture en échec et à l'amener à composition. Cette tactique avait eu un succès complet. Faute de candidats sérieux, l'administration ne savait quel parti prendre, et quand il s'en présenta un dont les opinions ne semblaient avoir rien d'hostile, elle trouva convenable de s'y rallier. C'était un premier triomphe pour Évariste ; il ne s'agissait plus que de le compléter.

Saint-Sylvain manquait d'un café qui pût servir à la jeunesse du lieu de point de rendez-vous, de centre d'action. On

eût rougi de se réunir dans les cabarets où les voituriers des environs venaient choquer leurs verres. Ce fut alors qu'Évariste institua le *Café du Commerce*, et qu'il y établit Gérenflot, garçon de moulin de son père. Au *Café du Commerce* s'organisa le mouvement électoral qui devait porter à la chambre des députés Célestin Vauxbelles, l'un des hommes qui ont le mieux fait leur chemin dans les fonctions publiques; Célestin Vauxbelles, création d'Évariste, étudiant de dixième année et dictateur de Saint-Sylvain.

Ainsi, le *Café du Commerce* était né le jour où Saint-Sylvain avait eu à la fois un grand homme et un grand évènement. De là datait une ère nouvelle pour la ville. Ce n'est donc pas sans motif que ce récit commence devant un billard, au moment où Évariste démontre à la jeunesse assemblée la théorie des effets de queue et du carambolage par bandes.

II

Les deux camps.

Le local où Évariste déployait ses grâces n'avait rien qui pût faire rougir un homme comme lui, élevé dans l'atmosphère des grands établissements de Paris. Gérenflot n'avait monté son café que sous l'inspiration du fils de Graindorge, et quoique cinq ans se fussent écoulés depuis le jour de l'ouverture, on voyait que le goût d'un connaisseur avait présidé au choix du matériel. Ainsi le billard avait des blouses étroites et des bandes élastiques; toutes les queues étaient à procédé, en bois verni et garni de nacre. En fait d'accessoires, rien ne manquait ni le bleu, ni la peau de chagrin, ni les râpes, ni les limes de diverses finesses. Évariste aimait l'ordre; il

portait cette passion dans les moindres détails de sa vie. Aussi exigea-t-il de Gérenflot que chaque joueur eût sa queue et chaque queue sa case, garantie par une serrure. Un ratelier de pipes, toutes pourvues d'un numéro, se défendait également contre les tentatives de promiscuité, à l'aide du plus ingénieux mécanisme. Ces précautions étaient autant d'hommages rendus au sentiment de la propriété et autant de gages donnés à la bonne harmonie de l'établissement.

Il faut le dire, au nombre de ses devoirs, Évariste plaçait en première ligne celui de maintenir la paix autour de lui et d'y créer des habitudes régulières. Au moment où nous sommes, son premier feu de jeunesse a fait place à une ardeur réfléchie. Il ne garde de ses anciennes habitudes que ce qu'il en faut pour maintenir son ascendant sur la génération qui arrive. Ce qu'il faisait naguère par instinct, il le fait aujourd'hui par calcul. L'âge est venu, et avec lui le cortège des ambitions qu'il amène. C'est l'heure où l'activité se règle, où l'on cesse d'aimer le bruit pour le bruit, le mouvement pour le mouvement. Non pas qu'Évariste ait encore un but bien précis; il éprouve seulement le besoin de s'en créer un. Jusqu'alors il a vécu un peu à l'aventure, heureux comme l'est un homme chez qui la santé déborde et qu'aucun excès n'ébranle, populaire comme un Lafayette, admiré comme un Napoléon, roi de Saint-Sylvain ou à peu près, respecté du sous-préfet qui le craint, adoré des femmes qui se l'arrachent; le premier au billard, à la chasse, à la danse, enfin l'orgueil et la coqueluche du pays. Quoi de plus beau qu'un tel rôle, s'il pouvait durer éternellement?

Mais toute grandeur passe; Évariste le sait bien, c'est le seul souvenir qui lui soit resté de ses études sur l'histoire romaine. Trente-cinq ans ont sonné, c'est la limite des folies permises; il n'y a plus alors qu'à se ménager une abdication décente. Voilà où visait désormais le plus illustre des Graindorge. Déjà il a choisi de sa main un adolescent, Jules

Rieussec, pour le dresser à sa guise et le mettre en mesure de recueillir sa succession. Jules est un joli blond, distingué, élégant, d'un esprit railleur, d'un caractère résolu. Ces qualités l'ont désigné au choix d'Évariste; Rieussec est devenu son lieutenant, son inséparable; il commence à recueillir les fruits de cette adoption, et à jouir des prérogatives de ce titre.

C'est entre ces deux personnages, le maître et l'élève, que l'entretien vient de s'engager, dans l'une des salles de l'établissement de Gérenflot. La galerie est nombreuse, elle entoure le billard sur lequel plane un nuage de fumée. L'attention est portée à son comble; il s'agit de quelques effets nouveaux dont Évariste poursuit la démonstration. Les athlètes sont en habit de combat, sans cravate, et la queue appuyée à l'épaule. Pour la cinquième fois, Évariste a passé la lime sur son arme favorite et plongé sa main dans une sebile de son pour anéantir jusqu'au dernier vestige de moiteur.

— Mon petit, dit-il à Jules Rieussec, ce carambolage est immanquable. Il n'y a qu'à prendre la bille en tête et un soupçon sur la droite. Veux-tu essayer, pour voir?

— Volontiers, répondit Jules.

— Eh bien! mon petit, continue Évariste, viens que je te place... Bon, t'y voilà. Maintenant, prends la rouge en trois quarts, et tu m'en diras des nouvelles.

Le jeune homme ajuste un instant, puis lâche le coup en usant de toute la vigueur de son poignet.

— Manqué! mon petit, dit l'aigle de Saint-Sylvain. Trop de force; pas assez lâché. C'est ce qui arrive toujours quand on n'y va pas avec aisance; la bille n'obéit plus, ne rend pas, et puis bonsoir. Tiens, que je te donne une leçon.

En achevant ces mots, Évariste replace les billes et joint l'exemple à la démonstration. Par trois fois il recommence le coup, par trois fois il le réussit, aux applaudissements de la galérie.

— Voilà comme on manœuvre chez Manoury, dit-il, en je-

tant la queue sur le billard, avec le geste d'un homme habitué à de pareils triomphes. Gérenflot, deux verres d'absynthe; il faut consoler Jules de son échec.

Cette scène était terminée, et déjà les curieux qu'elle avait réunis autour du billard commençaient à se disperser, quand Évariste Graindorge attira de nouveau l'attention sur lui.

— Gérenflot s'écria-t-il en prenant sa plus belle voix de commandement.

Le maître du *Café du Commerce* comprit, au timbre de l'organe, qu'il y avait urgence; il s'empressa d'accourir.

— Me voici, monsieur Évariste, dit-il, en appuyant ces paroles d'un sourire démesuré.

— As-tu exécuté mes ordres pour demain? poursuivit le despote du lieu. Est-ce en règle, Gérenflot?

— Oui, monsieur Évariste; je n'y aurais pas manqué, allez! dit l'humble industriel.

— Les pétards sont prêts, Gérenflot?

— Oui, monsieur Évariste.

— Les lampions aussi?

— Oui, monsieur Évariste.

— Tu auras des jeunes filles vêtues de blanc? Gérenflot.

— Nous aurons des jeunes filles vêtues de blanc, monsieur Évariste.

— Des bouquets de fleurs?

— En masse! monsieur Évariste. On dévaste les jardins à trois lieues aux environs.

— C'est bien, retourne à tes fourneaux.

— Faites honneur, monsieur Évariste, dit le maître du *Café du Commerce*, en terminant ce dialogue par le plus profond des saluts.

Évariste Graindorge acheva son verre d'absynthe; puis, comme cette petite scène avait de nouveau amené autour de sa table une affluence de curieux, il se leva et prit une pose qui ne manquait pas de solennité.

— Messieurs, dit-il, c'est demain qu'arrive notre honorable député, Célestin Vauxbelles. Après une session des plus laborieuses, il vient se reposer au sein de sa ville natale, au milieu de ses commettants. Je ne vous rappellerai pas les titres de ce digne mandataire à la reconnaissance des habitants de Saint-Sylvain. Ces titres sont dans toutes les mémoires. L'arrondissement n'était rien, ne comptait pas, avant que Célestin Vauxbelles eût été appelé à le représenter. On négligeait Saint-Sylvain comme s'il n'eût pas figuré sur la carte de France. Recueillez vos souvenirs, je vous en conjure; songez à ce qu'étaient vos routes, vos ponts, vos églises, et voyez tout ce que cela est aujourd'hui. Saint-Sylvain n'a pas formé, depuis quatre ans, un seul souhait qui n'ait été exaucé à l'instant même. La manne des faveurs n'est tombée nulle part d'une manière plus soutenue et avec plus d'abondance; je vous en prends tous à témoins.

— C'est évident, dit Jules Rieussec, qui avait pour emploi de donner la réplique à son illustre ami, tout ce qu'il y a de plus évident.

L'assemblée entière semblait s'associer à cette pensée; Évariste rencontrait un témoignage à peu près universel d'adhésion.

— En effet, répétait-on à la ronde, Célestin Vauxbelles a beaucoup fait pour le pays; c'est une justice à lui rendre.

— Oui, mais à quel prix, s'écria une voix.

De tout ce qui venait de se dire, Évariste ne recueillit que ces paroles malveillantes. Celui qui les avait prononcées était un homme de quarante ans, sec, jaune, bilieux, avec des petits yeux noirs doués de l'éclat inhérent à cette complexion. On pouvait lire sur ce visage un sentiment d'envie uni à un grand fonds d'opiniâtreté. Pendant que la masse des habitués formait un cercle empressé autour d'Évariste, le mécontent se tenait à l'écart, assis sur l'appui de la fenêtre et jetant à la ronde des regards ironiques. L'aigle de Saint-Sylvain com-

prit qu'il avait un adversaire ; cependant, il ne releva point le gant et passa outre :

— Messieurs, dit-il, il y a ici unanimité, à ce que je vois. Personne n'ose contester les services rendus par Célestin Vauxbelles, il a su obliger tout le monde ; il a donné satisfaction à tous les intérêts...

— Excepté à l'intérêt général, dit la voix réfractaire.

— Il a su, continue Évariste sans se déconcerter, porter toutes nos doléances devant l'administration, se faire écouter...

— Bah ! dit la voix, on ne connaît pas la couleur de ses paroles.

Cette scène ne pouvait se prolonger plus longtemps ; Évariste le sentit. Il fallait attaquer l'ennemi de front, prendre le taureau par les cornes. Les hostilités étaient trop directes, trop persistantes ; il ne s'agissait plus d'une boutade, mais d'une véritable levée de boucliers.

Le personnage qui se livrait à ces interruptions systématiques se nommait Victor Simonneau, il était notaire à Saint-Sylvain. Depuis quelque temps, il régnait entre les Simonneau et les Graindorge une lutte d'influence qui peu à peu tournait à l'aigre et prenait un caractère menaçant. Tout ce que le député Vauxbelles faisait à l'intention des Simonneau était vu de mauvais œil par les Graindorge, et les Graindorge ne pouvaient obtenir de faveur sans que les Simonneau en fussent jaloux jusqu'à la rage. Placé entre ces deux écueils, ne pouvant obliger ceux-ci sans mécontenter ceux-là, le député était le plus malheureux et le plus embarrassé des hommes. Toute sa tactique consistait à tenir la balance à peu près égale entre les deux familles, et à se maintenir en bonne odeur auprès de l'une et de l'autre par un prodige d'équilibre, incessamment renouvelé. C'était un jeu difficile et qui ne pouvait se prolonger longtemps. En effet, les Simonneau venaient de rompre. Un bureau de tabac donné à un protégé de Graindorge avait fait verser la mesure, et les interrup-

ruptions obstinées du notaire étaient le prélude des hostilités.

Quand Évariste se fut bien assuré du fait et eut compris ce qu'il y avait de sérieux là-dessous, il changea sur-le-champ d'attitude, et se tournant vers Victor Simonneau :

— Monsieur, lui dit-il avec une certaine emphase, si vous avez quelqu'accusation à porter contre notre honorable député, il vaut mieux vous en expliquer franchement que de procéder par voie d'insinuation. Les hommes d'honneur aiment mieux les coups d'épée que les coups d'épingle. Parlez.

Victor Simonneau n'était pas préparé à un rôle aussi hardi, aussi direct. Il lui répugnait de poser, d'être mis en scène. Célestin Vauxbelles lui avait rendu divers services, et pouvait lui en rendre encore. L'intention du notaire était moins de rompre que de faire sentir son joug ; il voulait se tenir sur la réserve sans brûler ses vaisseaux. Aussi l'apostrophe d'Évariste eut-elle pour effet de le déconcerter. Il balbutia quelques reproches, mais en usant de précautions oratoires et se montrant prodigue de ménagements. Évariste triomphait, il tenait son adversaire courbé sous son regard dédaigneux.

— Eh bien ! monsieur Simonneau, disait-il, sont-ce là tous vos griefs ? N'avez-vous plus rien à reprocher à notre honorable représentant ?

— Mais son silence ! répliquait le notaire avec une certaine hésitation.

— Bah ! poursuivit Évariste, ne trouvez-vous donc pas que l'on parle suffisamment à la Chambre ? La famille des bavards n'y est-elle pas assez nombreuse ? En vérité, vous avez là un goût singulier.

— Mais encore, ajoutait le malheureux placé sur la sellette et livré aux regards de l'assemblée, encore faudrait-il donner signe de vie et fournir un témoignage d'influence !

— Je vous arrête là ! s'écria Évariste. Attendez une minute. Gérenflot, apportez le *Moniteur*. Monsieur Simonneau, ajouta l'orateur quand il se fut muni de la feuille officielle, lisez, je

vous prie, ceci, pour servir à votre éducation. Vous y trouverez un rapport fait à la Chambre des Députés, par Célestin Vauxbelles.

— Un rapport? dit le notaire.

— Oui monsieur, ajouta Évariste, un rapport! Vous ne vous attendiez pas à cela! un rapport qui autorise la ville de Brives-la-Gaillarde à s'imposer d'un centime à l'extraordinaire.

—Sans doute, dit Simonneau; mais c'est bien peu de chose.

— Bien peu de chose, monsieur! s'écria Évariste du ton le plus solennel. Vous appelez peu de chose un fait aussi capital! une ville que l'on autorise à s'imposer! et à l'extraordinaire encore! Vous ne voyez pas là une grande marque de confiance! Monsieur, monsieur, vous êtes bien difficile.

Le notaire ne pouvait pas continuer la lutte sur ce ton : il le comprit et se retira, laissant le champ libre à ses antagonistes et remettant à un autre jour le soin de sa vengeance. Quant à Évariste, il était radieux, et, reprenant la parole :

— Messieurs, dit-il, pour répondre à d'indignes soupçons, je vous propose d'aller tous demain à cheval au devant de notre député, jusqu'aux limites de l'arrondissement. Il faut qu'il entre à Saint-Sylvain sous l'escorte de ses amis; c'est une vengeance digne de lui.

— Adopté! adopté! dit l'assemblée à l'unanimité.

— Gérenflot, ajouta Évariste, tu mettras en réquisition tous les chevaux de la ville; il faut que la journée de demain fasse époque dans les annales du pays.

Sur ces mots, le cercle des habitués se dispersa, et Graindorge resta seul avec son confident Rieussec.

— Jules, Jules, lui disait-il, tu l'as entendu ce Simonneau. Je le devine, vois-tu, je le perce à jour, cet homme; je sais à quoi il aspire.

— Eh bien? répliqua Rieussec.

— Il veut être décoré, dit Évariste; c'est clair comme de l'eau de roche.

III

Une population empressée.

D'après les avis reçus à Saint-Sylvain, Célestin Vauxbelles ne pouvait faire son entrée dans le chef-lieu qu'à une heure assez avancée de la journée. Il avait choisi, comme moyen de transport, le coupé de l'administration des postes, qui traversait d'ordinaire l'arrondissement entre cinq et neuf heures du soir. Évariste arrêta ses mesures en conséquence. Un rendez-vous fut pris pour quatre heures devant l'établissement de Gérenflot; on devait partir de là pour se porter à toute bride au devant de l'honorable mandataire.

Pendant tout le jour, une émotion inaccoutumée régna dans Saint-Sylvain; les esprits y étaient sous l'empire de cette fièvre qui précède les grands événements. Aucune ambition qui ne fût en émoi, aucune curiosité qui ne fût en effervescence. Chacun se préparait de son mieux, les uns au rôle d'acteur, les autres au rôle de témoin. Les hommes apprêtaient leurs placets, les femmes leurs toilettes. L'autorité municipale se trouvait alors entre les mains du père Graindorge, qui ne put s'empêcher de jeter un coup d'œil sur son écharpe, et tint à s'assurer que rien n'avait terni l'éclat de cet insigne. La mère Graindorge avait commandé un bonnet pour la circonstance, et mademoiselle Anaïs Graindorge, fort jolie brune de vingt ans, modérait avec peine les élans d'une joie expressive. Même préoccupation, même air de fête chez les Simonneau; toutes les cervelles étaient à l'envers. Il n'était pas jusqu'au sous-préfet qui ne se ressentît de cette disposition. Ce fonctionnaire comprenait qu'il allait être dominé; sa fierté s'en alarmait par avance.

Quelques minutes avant l'heure assignée au rendez-vous équestre, Évariste se trouva devant l'établissement de Gérenflot. Celui-ci, en garçon ponctuel, stationnait sur la place, à l'ombre d'un orme touffu ; il tenait par la bride le cheval du fils Graindorge, et poursuivait un long monologue en lui caressant le garrot. L'animal répondait à ces marques de sympathie par des airs de tête majestueux, et dirigeait ses regards vers toutes les issues, comme s'il eût cherché un cavalier digne de lui. C'était un barbe croisé de Limousin, bête pleine de feu, élégante, avec des jarrets fins et secs, des yeux arabes, une tête menue et légèrement moutonnée. Évariste l'avait nommé Quiroga. Du plus loin que l'animal aperçut son maître, il se fit comme une révolution dans ses allures. Gérenflot ne pouvait plus le contenir, tant il témoignait d'impatience ; les naseaux au vent, les oreilles en cornet, il battait la terre de ses pieds et couvrait son poitrail d'écume. Peut-être aurait-il rompu sa bride si Évariste ne se fut approché.

— Là, là, Quiroga ! dit-il en promenant la main sur son encolure. Nous sommes bien méchant aujourd'hui.

L'animal tressaillit au son de cette voix, et agita la tête à plusieurs reprises en guise de salut. Cependant, Évariste s'était mis en selle et assurait ses étriers par un petit temps de voltige.

— Maintenant, Gérenflot, ajouta-t-il, va détacher Ariel.

Quiroga et Ariel étaient inséparables. Ce dernier était un beau lévrier d'Amérique, pure race du Pérou. Sa robe était nankin, tachetée de blanc ; son poil, doux comme un duvet, devenait si peu fourni à la hauteur du poitrail que la chair en était presque à nu. Aucune famille de lévriers ne peut prétendre à la beauté de ces races américaines, quand elles n'ont pas été abâtardies par le croisement ou fatiguées par le climat. Rien de plus doux et de plus expressif que leurs yeux, de plus élégant que leur tête fine et admirablement découpée.

La charpente est pour ainsi dire à découvert chez eux : on les dirait tout os et muscles. Le râble s'élève en s'amoindrissant comme celui du lièvre, et se termine par une queue dont on distingue les moindres vertèbres. Ariel appartenait à cette espèce et en était un échantillon fort distingué. A peine lui eut-on enlevé sa laisse qu'il s'échappa en bondissant et vint appuyer ses deux pattes sur l'étrier d'Évariste, comme pour lui demander un témoignage d'intérêt; puis, quand il eut satisfait à ce devoir, il se mit à gambader autour de Quiroga en faisant entendre un jappement aigre à la fois et sonore. Chaque mouvement de cet animal était d'une grâce exquise; il ne prenait pas une attitude qui n'eût l'air d'être arrangée avec art et en vue pour ainsi dire d'un effet de scène. Il semblait poser.

Cependant la place se garnissait peu à peu de cavaliers; l'escadron se formait, et il avait vraiment un fort bel aspect. Situé à peu de distance du Poitou et du Limousin, Saint-Sylvain n'est pas étranger à l'éducation chevaline. Ses prés naturels nourrissent des poulains et des pouliches qui jouissent d'une certaine réputation, et les éleveurs du pays envoient des sujets estimés aux provinces environnantes. Tout habitant aisé de Saint-Sylvain est donc expert en fait de chevaux et a dans son écurie au moins une bête de choix. Aussi comptait-on devant l'établissement de Gérenflot vingt jeunes gens fort bien montés, lorsque quatre heures sonnèrent à la pendule du café. C'était le moment fixé pour le départ : Évariste avait déclaré que l'on n'attendrait personne. De Saint-Sylvain aux limites de l'arrondissement, on comptait cinq lieues de pays, et pour arriver à temps, il n'y avait pas une minute à perdre. Quiroga, d'ailleurs, ne se possédait plus ; cette nombreuse compagnie le mettait hors de lui ; il en était comme enivré. Jamais Évariste, qui pouvait passer pour un cavalier accompli, n'avait eu autant de peine à le maîtriser ; l'animal lui trompait la main par des écarts inattendus.

piaffait, pirouettait sur lui-même, se livrait enfin à des actes de révolte très-caractérisés.

— Sois tranquille, mon mignon, tu vas payer cela, lui disait l'illustre Graindorge. Chacun son tour.

Puis, se retournant vers les cavaliers, échelonnés sur la place, et prenant ses grands airs de commandement.

— Tout le monde y est-il ? sommes-nous en nombre ? s'écria-t-il.

— Oui, répondit une voix.

— Eh bien ! en route ! ajouta Évariste.

Et, rendant la main à Quiroga, il s'élança du côté de la grande rue de Saint-Sylvain. Jules Rieussec galoppait à ses côtés, le reste de l'escadron suivait. Ils venaient d'atteindre les portes de la ville quand un homme déboucha d'un chemin latéral et fit un mouvement pour se joindre à eux. C'était le notaire Simonneau, monté sur un bidet de famille ; Évariste étonné ralentit l'allure de son cheval.

— Quoi ! vous ici ? monsieur Victor, dit-il au nouveau venu ! Vous, des nôtres !

— Et pourquoi pas ? répondit tranquillement le notaire en mettant son bidet en ligne. Suis-je de trop ?

— Au contraire, dit Évariste, soyez le bienvenu, monsieur Victor ; mais il me semble cependant qu'hier...

— Bah ! un petit nuage, répliqua le notaire en brusquant l'explication et poussant sa bête pour se maintenir au niveau des autres cavaliers.

Évariste n'insista pas ; seulement, il se pencha vers Rieussec, de manière à être entendu de lui.

— Tu le vois, Jules, lui dit-il, tu le vois, le caffard, le jésuite. Hier, il tranchait du mécontent ; aujourd'hui, il capitule. Si ça ne fait pas pitié !

— Que veux-tu, répondit Rieussec, un Simonneau sera toujours un Simonneau.

— Attends, continua Évariste en s'abandonnant au bouil-

lonnement intérieur de sa colère; attends, fils d'Escobar, je vais te servir un plat de ma façon. Je veux qu'il t'en souvienne de cette journée. Tu n'en sortiras que détérioré, si tu en sors. Jules, ajouta-t-il en se tournant avec vivacité vers son compagnon, les éperons dans le ventre de ton cheval, et à fond de train. Suivra qui pourra.

Prêchant d'exemple, Évariste rendit la bride à Quiroga, qui partit comme l'éclair et fit voler la poussière du chemin. Ariel bondissait autour du cheval, enchanté de se trouver à pareille fête :

— Eh bien! mon mignon, disait Graindorge à son noble animal, tu voulais de l'espace il y a un quart d'heure. En voilà, dévore-le; ne te gêne pas: les opinons sont libres.

Comme pour répondre à ce défi, le cheval redoublait de vitesse. Sa robe noire se tachetait d'écume, ses naseaux semblaient exhaler du feu. Evariste craignit d'abord que sa troupe ne pût pas soutenir cette allure ; mais au bruit des sabots qui résonnaient sur la chaussée, il comprit qu'il était suivi et maintint Quiroga au galop pendant les cinq lieues qui le séparaient des limites de l'arrondissement. Une fois arrivé au terme du voyage, on se compta ; Victor Simonneau manqua seul à l'appel ; le reste de l'escorte s'était vaillamment comporté. Quant au notaire, il avait essayé de suivre; mais son bidet s'était positivement refusé à un pareil excès. Au premier tournant du chemin on le perdit de vue et il ne rejoignit la troupe qu'une heure après, exténué, harrassé, demandant grâce. Evariste fut impitoyable.

— A cheval, dit-il, voici la malle-poste. A cheval, et tant pis pour les traînards.

En effet la malle-poste arrivait et avec elle Célestin Vauxbelles. Il eut à peine le temps de distribuer çà et là quelques coups de chapeau et quelques poignées de main. Le courrier était en retard, il fallut se remettre en route à l'instant même. La voiture s'ébranla, l'escorte aussi. C'était pour

le député un honneur dont il fallait se montrer vivement touché. Il comprit que son rôle commençait et qu'il convenait de se prodiguer pour des commettants aussi expansifs. Aussi crut-il de son devoir de tenir obstinément la tête hors de la portière et d'envoyer des mots charmants à l'adresse des cavaliers qui s'approchaient le plus des roues du coupé. C'était trancher du bon prince, se dessiner en homme qui connaît les champs et veut le bonheur de ceux qui les habitent.

— Bonjour, Touchard, disait-il à l'un; vos foins ont-ils donné cette année? — Oui. — Allons, tant mieux.

— Phélipeaux, disait-il à un autre, de quoi a-t-il retourné dans la grossesse de votre femme? est-ce un garçon, est-ce une fille?

— Un garçon, monsieur Vauxbelles, faites honneur, répliquait Phélipeaux.

— A la bonne heure, disait le député, vous avez eu la main heureuse cette fois. J'en ferai mon compliment à madame Phélipeaux.

Quant à Evariste, il n'avait échangé que deux mots avec Célestin, mais ces deux mots témoignaient de l'état de son âme.

— J'ai à te parler, lui avait-il dit.

— Tu sais que je suis à tes ordres, répondit Vauxbelles.

Le trajet se continua ainsi sans incident remarquable. Seulement à une lieue de Saint-Sylvain, un épisode presque inaperçu jeta une petite diversion dans cette scène. A cette distance se trouve une maison de campagne que l'on désigne dans le pays sous le nom de la Chênaie; c'est un ancien château dont une aile a été restaurée à la moderne, et qu'entourent des massifs d'arbres semés de prairies. Un pavillon en façade sur la grande route en forme une dépendance. Au moment où la malle-poste passait devant ce bâtiment isolé, on put voir derrière les persiennes du pavillon s'agiter un mouchoir blanc, et Célestin Vauxbelles déploya le sien presque à la même seconde. Était-ce un pur effet du hasard,

ou y avait-il en cela quelque préméditation! C'est ce que se demandait Jules Rieussec, qui seul avait surpris cette circonstance fugitive.

Quand on arriva à Saint-Sylvain, la nuit était presque close, et Gérenflot en avait profité pour inonder de lampions la porte de son établissement. La maison d'habitation de Célestin Vauxbelles, placée en face du *Café du Commerce*, venait d'être mise également au régime d'une illumination extraordinaire. Sur le seuil de la porte se tenaient douze jeunes filles vêtues de blanc et munies de bouquets démesurés. Toute la musique du pays, violons, clarinettes et orgues de barbarie, se livrait à d'abominables sérénades. Gérenflot avait en outre, placé les vauriens des environs à la tête de vingt douzaines de pétards qu'ils envoyaient dans les jambes des musiciens et parmi les demoiselles d'honneur, effrayés de cette mousqueterie. Enfin trois salves annoncèrent l'arrivée de la malle-poste et accompagnèrent le député jusque sur le seuil de son logement.

Ce fut au milieu de pareils honneurs que Célestin Vauxbelles fit son entrée dans Saint-Sylvain. A peine avait-il mis le pied hors de la voiture qu'il se vit ébloui de clartés, accablé de fleurs et embrassé à la ronde par les plus jolies filles de la localité. C'est à grand peine qu'il parvint dans son salon où se trouvaient réunies les autorités de Saint-Sylvain. Pour se délivrer de tant d'importuns, le député fut obligé d'invoquer les droits du voyageur, les fatigues de la route, l'heure avancée, le besoin du repos. Chacun, avant de le quitter, voulut pourtant obtenir au moins une poignée de main ou lui glisser quelques mots à l'oreille. Victor Simonneau, qui avait soutenu en héros les épreuves de cette journée et qui devait y perdre un bidet de famille à demi mort sous lui, entraîna le représentant de Saint-Sylvain dans l'embrasure d'une croisée, et là, prenant le ton d'un homme pénétré et malheureux :

— Monsieur Célestin, lui dit-il, les Graindorge deviennent insupportables : il faudra choisir entre eux et nous.

Quant à Evariste, resté le dernier et comme un ami de la maison qui a des droits sans limites, il ne quitta pas Vauxbelles sans lui dire :

— Célestin, j'en ai par-dessus la tête de ces Simonneau ; il est temps d'en finir, vois-tu.

Le député de Saint-Sylvain se coucha sur cette double requête. Ainsi, dès le début, son triomphe s'imprégnait d'amertume et ses palmes se mélangeaient de soucis.

IV

Les visions de Gérenflot.

Il n'est point ici-bas d'éclat qui ne passe ni de bruit qui ne s'apaise. Saint-Sylvain l'éprouvait ; l'ombre et le silence y régnaient de nouveau, et semblaient être plus profonds par l'effet du contraste. Les dernières portes se fermaient au loin ; les lumières s'éteignaient une à une. La ville s'endormait, et l'on eût dit qu'à raison des excès de la journée son sommeil était plus pesant que de coutume.

Lorsque dix heures sonnèrent au timbre de la cathédrale, une seule maison protestait encore contre ce repos et se défendait contre ces ténèbres : c'était celle où Gérenflot avait placé le siége de son industrie. Le digne garçon s'était montré si généreux en matière de suif que son illumination durait plus que la fête, et dépassait les limites du programme. Disposés sur l'auvent du café, huit lampions continuaient à exhaler une fumée âcre, mêlée de lueurs vacillantes, et le propriétaire de l'établissement contemplait ce spectacle avec l'orgueil

que fait naître dans une âme bien placée le sentiment du devoir accompli.

— J'espère qu'elle a été un peu soignée, la réception, se disait-il. Six livres dix sous d'éclairage, sans compter la mousquetade et l'artifice. C'était digne d'un prince du sang!

Cependant l'accent de satisfaction qui éclatait dans ces paroles ne se soutint pas et fit place d'une manière soudaine à un appel suppliant et presque douloureux.

— Mon Dieu! s'écria Gérenflot, que vois-je là? Vite, Gervaise, vite ici avec un fallot.

Celle à qui s'adressait ce cri de détresse était une jeune femme occupée à mettre tout en ordre sur le comptoir du café. D'une main adroite et agile, elle essuyait les flacons garnis de liqueur, renouvelait l'eau de la jardinière, recueillait l'argenterie, comptait sa recette du jour, enfin donnait à toute chose les derniers soins et le dernier coup-d'œil. Quelque absorbée qu'elle parût dans cette besogne, son attention était néanmoins partagée, et de temps à autre elle jetait vers les croisées, qui s'ouvraient sur le jardin, des regards soucieux et furtifs.

Au ton de commandement que Gérenflot avait pris en l'appelant à son aide, il était facile de deviner qu'un droit formel enchaînait cette jeune femme à ses ordres. En effet Gervaise appartenait à Gérenflot en vertu des pouvoirs que délèguent la loi et l'église, et lui devait obéissance aux termes de l'article 213 du Code civil. C'est Evariste qui avait fait autrefois ce mariage, et comme Gervaise était un beau brin de fille, le garçon de moulin avait trouvé l'affaire fort à son gré. Evariste d'ailleurs ne protégeait pas à demi; il dotait Gervaise et lui donnait le café pour bouquet de noce. Pouvait-il faire moins? Gervaise Crétu était la fille d'un fermier des Graindorge, la filleule de sa mère; elle avait grandi sous ses yeux, traitée comme un enfant de la maison, sur le pied de cette domesticité familière et affectueuse qui subsiste encore dans

quelques-unes de nos provinces. Ainsi Gérenflot tenait tout de la main de son protecteur; une position, un établissement, une dot et une femme. Que de titres à une reconnaissance sans limites !

Mise en relief par ce petit évènement, Gervaise ne s'était pas montrée au-dessous de sa fortune. Quelques mois avaient suffi pour changer la naïve paysanne en dame de comptoir et remplacer la gaucherie par un certain manège. A ce jeu-là, les femmes vont si naturellement et si vite; elles y déploient tant de ressources et d'instinct! Gervaise ne donnait pas de démenti à son sexe; elle avait des airs de tête qu'une marquise n'eût point désavoués, des sourires et des grâces qui enchantaient les clients de Gérenflot. Ces succès faisaient l'orgueil et la joie du mari; il voyait un bel avenir s'ouvrir devant ses sirops et ses limonades. La fleur de Saint-Sylvain était comme enchaînée au comptoir de sa femme; la jeunesse donnait l'impulsion, les hommes graves s'en défendaient avec peine. Les yeux de Gervaise avaient fait des ravages au sein du tribunal; les contributions indirectes y résistaient mollement; le conservateur des hypothèques allait capituler; la gendarmerie même semblait atteinte dans la personne de ses chefs. Ainsi la magistrature, l'administration et l'armée payaient à l'établissement un tribut de demi-tasses et de petits verres dont Gérenflot était fier à bon droit. Evariste seul se montrait plus sévère sur le choix des moyens et n'acceptait pas cette vogue à tout prix : il armait la jalousie de Gérenflot et le dressait à un système de surveillance.

Au bout de quatre ans d'exercice, Gervaise connaissait tous les secrets du métier; elle en eût remontré aux limonadières les plus accomplies. Personne ne jouait de la prunelle avec plus d'à-propos, et jusqu'à la limite permise. Souple comme une couleuvre, elle savait se dégager à temps quand la familiarité allait trop loin et annuler le sens des privautés souffertes en public, en y admettant à peu près tout le monde.

C'était de la coquetterie champêtre, la plus raffinée et la plus profonde de toutes. Pour mieux assurer son empire, Gervaise ne se négligeait jamais; elle prenait de sa personne un soin minutieux, et imaginait des toilettes charmantes. En cela, rien ne la guidait que son instinct, mais il était sûr. Avec un goût naturel, elle mêlait aux modes de la ville quelques atours villageois, et se composait ainsi des costumes de fantaisie qui lui allaient à ravir. Ses bonnets à la paysanne faisaient ressortir les boucles moirées de ses cheveux blonds, ses traits fins et délicats, une bouche toujours prête au sourire et des yeux à incendier une garnison. Son fichu volontiers transparent, ses jupes toujours courtes, ses bras souvent découverts, tout contribuait à répandre sur elle un attrait singulier, quelque chose de délicat et de savoureux, où se confondaient l'élégance des villes et la sève des champs. On eût dit un sauvageon couronné d'une greffe magnifique.

Telle était cette Gervaise, dont Gérenflot réclamait l'assistance avec une voix éplorée. L'appel était si plaintif, si déchirant, que la jeune femme crut à un assassinat, ou tout au moins à un incendie. Elle s'empara du fallot, s'élança du côté de la porte, et se trouva en face de son mari, qu'éclaira soudainement la lumière dont elle était armée. Gérenflot semblait anéanti : les bras croisés sur sa poitrine, la tête courbée sous le poids d'une vision fatale, il ne détachait pas les yeux de la façade de son établissement, et semblait y lire son arrêt, écrit dans les dernières lueurs des lampions.

— Eh bien, notre homme, dit Gervaise, qu'est-ce donc? T'as la figure d'un spectre; qui te bouleverse ainsi?

— Tiens, vois, répliqua l'infortuné Gérenflot, en dirigeant sa main vers les panneaux et l'enseigne du *Café du Commerce*.

— Et puis! dit Gervaise, dont les yeux ne s'étaient point faits encore à l'obscurité.

— Tu ne vois pas? ajouta Gérenflot.

— Non, répondit sa femme.

Le malheureux prit le fallot et le porta avec vivacité vers la boiserie extérieure, puis exhalant un soupir qui semblait tiré du fond de ses entrailles :

— Regarde, maintenant, dit-il à sa femme.

Gervaise examina mieux et comprit le motif de cette sombre douleur. En développant à l'excès le chapitre des lampions, Gérenflot avait voulu faire un acte politique, et prouver qu'il ne reculait devant aucun sacrifice quand il s'agissait de ses opinions. Mais ce dévouement n'était pas aveugle, irréfléchi, et il n'avait jamais entendu le pousser jusqu'à la détérioration de son mobilier. Or, le suif officiel, livré aux lois de l'équilibre et favorisé par la pente, s'était évertué en se liquéfiant, et, tombant goutte à goutte, soit sur l'enseigne, soit sur les panneaux extérieurs, y avait formé une suite de cristallisations qui semblaient empruntées aux décors de l'art gothique. Les lettres de l'enseigne en étaient souillées ; le nom même de Gérenflot disparaissait sous cette immonde enveloppe. Quant aux panneaux que décoraient des queues de billard, groupées avec un art infini, ils étaient sillonnés dans toute leur longueur par d'odieuses stalactites. C'était une véritable profanation : une âme plus forte que celle de Gérenflot en eût été ébranlée.

— Eh bien ! s'écria-t-il, tu le vois maintenant. Nous avons une enseigne au saindoux ; il ne reste plus qu'à la sauter à la poêle. Gueux de lampions !

Gervaise chercha vainement à calmer son mari, à adoucir sa blessure, à l'arracher à ce spectacle.

— Non, disait Gérenflot, je ne me coucherai pas que tout ne soit en ordre. J'y passerai la nuit s'il le faut. Ah bien oui ! dormir quand on a sur le cœur une pareille ordure ! Et puis, que dirait M. Évariste ?

Depuis un moment, la jeune femme n'était plus à l'entretien ; elle avait entendu au loin, et dans la direction du jardin attenant au café, un bruit qu'elle semblait attendre. Rentrer

dans la salle et voler vers la croisée entr'ouverte fut l'affaire d'un instant.

— Chut ! dit-elle.

Tout se tut; elle revint plus tranquille et prit ces manières de chatte à l'usage des femmes qui veulent endormir les soupçons :

— Veux-tu que je t'aide, notre homme, disait-elle ?

— Non, Gervaise, répliqua le digne Gérenflot; je m'en tirerai bien tout seul. Va te mettre au lit, ma petite. Tu as eu assez de mal aujourd'hui.

— As-tu au moins tout ce qu'il te faut, dit la jeune femme en insistant pour la forme ?

— Oui, Gervaise, répondit Gérenflot, qui disposait déjà la double échelle le long de la façade. Porte-moi seulement le baquet de la cuisine.

Elle obéit, puis se retira en prêtant l'oreille à tous les bruits. Pendant ce temps, Gérenflot gravissait les barreaux de son échelle et se livrait avec une ardeur fiévreuse à un lessivage général de ses boiseries :

— Voilà un métier, se disait-il ! Faire peau neuve à onze heures du soir ! Travailler la nuit comme les voleurs et les chouettes ! M. Célestin peut dire qu'il me la coûte belle ! On me nommerait n'importe quoi, maréchal ou capitaine de pompiers, qu'on ne ferait rien de trop. Mais ça ne retourne jamais pour nous autres, pauvres gens. J'y perdrais vingt enseignes qu'on ne m'en saurait pas plus de gré. Ah ! si ce n'était pas pour M. Évariste, ajouta-t-il avec un soupir qui partait du cœur, il y a longtemps que je lui aurais tourné le dos à ce gouvernement. Un peu que je dégraderais mon enseigne pour ses beaux yeux.

Il fallait que la douleur fût bien vive chez Gérenflot pour l'amener à une révolte aussi caractérisée. Ces plaintes le soulageaient; il y trouvait une force nouvelle pour faire disparaître les corps étrangers qui déshonoraient sa façade. Ce-

pendant, à mesure que l'enseigne reprenait son aspect et que les panneaux se débarrassaient de leur couche impure, il sentait renaître chez lui de meilleurs sentiments. A minuit, quand son œuvre de restauration fut achevée, la paix était rentrée dans son âme et le calme dans son opinion. Un seul souvenir survécut à cette épreuve : celui d'une journée bien remplie.

— Je puis aller me coucher maintenant, se dit-il avec un épanouissement visible; voilà de la bonne besogne.

En effet, l'honnête industriel venait de rentrer ses ustensiles, et, après un coup d'œil jeté autour de lui, il ajustait le dernier panneau de sa boutique, lorsqu'un léger bruit éveilla son attention. La porte de M. Vauxbelles, située en face de la sienne, semblait crier sur ses gonds; il dirigea les yeux de ce côté. Un homme sortit de la maison, et Gérenflot, de la distance où il était, crut reconnaître le député.

— M. Célestin, se dit-il sous le coup d'une première surprise. Bah! pas possible! A ces heures? A peine arrivé de voyage!

Cependant, la curiosité s'en mêla et donna à Gérenflot l'idée de s'assurer du fait. Il acheva de fermer son café, et, faisant le moins de bruit possible, il revint se mettre en observation à peu de distance de la maison de M. de Vauxbelles. Dans l'une des ruelles latérales se trouvait une écurie ; Gérenflot en vit déboucher un homme qui tenait un cheval par la bride, et se mit en selle avec quelques précautions. Cette fois, il n'y avait pas à en douter; Gérenflot avait reconnu le député : c'était lui; plus d'incertitude, plus de doute. Intrigué, il le suivit à quelque distance. Le cavalier maintenait sa monture au pas, comme s'il eût craint d'éveiller l'attention, et se dirigeait hors de Saint-Sylvain. Quand il eut dépassé les dernières maisons, et qu'il se trouva en rase campagne, il piqua des deux et disparut. Gérenflot le vit s'évanouir dans un nuage de poussière :

— Bon voyage! s'écria-t-il. Est-il étonnant, ce M. Célestin? Où diable peut-il aller à ces heures! Il faut qu'il ait oublié quelque chose à Paris.

Cette apparition avait jeté Gérenflot dans une profonde surprise; aussi revint-il fort tourmenté du côté de son domicile. Pour regagner ses pénates, il devait longer le jardin du café, et entrer par une porte latérale. Ce jardin, annexe de son établissement, était contigu à ceux des maisons voisines, et ne s'en trouvait séparé que par une haie vive. Cette disposition était générale pour toutes les habitations de Saint-Sylvain. Chacun avait ainsi sous sa main un petit carré de verdure, arrangé tantôt en verger, tantôt en potager, et qui allait aboutir aux eaux de l'Argentine. Parfois même, de jardin à jardin, il régnait des communications tolérées par l'usage ou ménagées pour la commodité des relations.

Gérenflot s'apprêtait donc à rentrer chez lui, et il introduisait sa clé dans la porte de son domicile, quand il lui sembla entendre quelque bruit du côté du jardin. Il entra et ne vit personne. Les feuilles de la haie gardaient seules un balancement difficile à expliquer. L'âme de Gérenflot n'était pas prompte au soupçon; aussi passa-t-il outre et se dirigea-t-il vers le corps du logis. Là, une nouvelle surprise l'attendait. Un chien passa près de lui à le raser, et, d'un bond extraordinaire, franchit la haie et disparut dans le jardin de la maison voisine. Gérenflot connaissait trop bien les allures de cet animal pour prendre le change sur son compte.

— Tiens! dit-il, c'est Ariel! Ariel ici!

Ce fut la seule réflexion que cette rencontre arracha à la philosophie de Gérenflot. Cependant les aventures de cette nuit avaient laissé quelques traces dans son esprit, et il éprouvait quelque peine à se rendre compte de ces apparitions successives.

— Au fait, se disait-il, voilà bien des mystères : M. Vauxbelles qui monte à cheval à une heure du matin : Ariel qui

vient faire des promenades pardessus nos haies. Toute la ville serait donc en l'air à ce compte. Allons, mon pauvre Gérenflot, autant croire que tu as la berlue.

V

Les Guelfes et les Gibelins.

La guerre intestine dont Saint-Sylvain était menacé couvait depuis longtemps dans les esprits comme la foudre dans les flancs des nues. Bien des signes en avaient trahi l'approche et dénoncé les progrès. On se sentait à la veille de l'un de ces événements qui changent le sort des empires, de l'une de ces convulsions qui ébranlent un pays jusque dans ses fondements. Ainsi devait être l'Angleterre au moment où éclata la lutte des deux roses ; l'Italie, quand elle se partagea entre les Guelfes et les Gibelins.

La nomination de Célestin Vauxbelles, au moment où il se mit pour la première fois sur les rangs, avait été une sorte de surprise. L'arrondissement était pris au dépourvu, il n'eut pas le temps de se reconnaître. L'audace d'Évariste fit merveille dans un pareil moment ; agissant lorsque personne n'agissait, il eut toutes les gloires de la campagne et tous les honneurs du résultat. C'était l'heure où notre héros arrivait de Paris avec ses prestiges et tournait les têtes de la jeunesse du lieu. Il avait la vogue ; son candidat l'eut aussi. Évariste ne s'en tint pas là ; il parcourut les environs et se montra bon prince vis-à-vis des fermiers, s'inonda de piquette sans froncer le sourcil, parla des avoines en connaisseur, des sainfoins, des trèfles, des luzernes, comme un ami de la nature, et réalisa à peu de frais la conquête de tous ces braves

gens. Dès lors l'élection changea de caractère, elle devint une espèce d'acclamation. Célestin Vauxbelles fut porté sur le pavois parlementaire.

Une fois élu, il lui était impossible de méconnaître la main qui l'avait élevé. Il était l'œuvre d'Évariste, rien de plus; Évariste pouvait le briser comme il l'avait créé. Ce sentiment pesa sur la carrière de Vauxbelles; il s'habitua à envisager toutes les questions au point de vue d'Évariste. Eût-il voulu secouer cette chaîne, se dérober à cet asservissement, que son protecteur l'eût rappelé sans pitié aux circonstances de son origine. De là un renversement de rôles : Graindorge dominant la politique de Célestin, Célestin faisant à Paris et à Saint-Sylvain, les affaires de Graindorge.

Pour justifier ces procédés, Évariste s'était créé une théorie qu'il poussait jusqu'à l'abus. Il posait en principe que, dans l'intérêt de Vauxbelles, on ne pouvait donner trop d'importance aux Graindorge. L'idée ne manquait pas d'originalité ; elle mettait d'un seul côté les bénéfices de la position et l'auréole du désintéressement. Ainsi pour que Célestin fût député à toujours, il fallait que les Graindorge remplissent Saint-Sylvain du bruit de leur nom et de leur pouvoir; aucune influence ne devait subsister près de celle-ci. C'était un soleil jaloux qui excluait tous les astres secondaires.

On devine ce qu'avait pu faire Vauxbelles sous le feu de ces beaux systèmes. Au fond, c'était un cœur honnête et qui, avec plus de liberté, aurait suivi un meilleur chemin. Le bien y dominait : il en avait la volonté, mais non la force. Le point de départ était d'ailleurs mauvais. Célestin ne se faisait aucune illusion sur ses titres : il sentait qu'il n'était pas arrivé par son mérite, et que le motif de ce choix se trouvait en dehors de lui. Comment lutter? Où trouver un appui? Il ne l'essaya même pas et se laissa entraîner aux nécessités de son rôle. Arrivé à Paris, l'exemple acheva de le rassurer; il prit du courage en regardant autour de lui

et ouvrit hardiment une agence à l'usage des Graindorge.

En tête du programme d'Évariste figurait la tâche d'assurer la prépondérance électorale de la famille du meunier. Si, dans la première campagne, le hasard avait beaucoup fait, il s'agissait cette fois d'en maîtriser les chances. La fortune a des retours contre lesquels le génie d'Évariste voulait se mettre en garde. Sans doute, quelque fût le caractère des listes, l'influence des Graindorge avait une certaine valeur. Ils étaient propriétaires, industriels, spéculateurs; ils tenaient à l'agriculture par le froment, au commerce par la farine; ils s'occupaient en grand de l'élève du cheval, encombraient le marché de leurs fourrages, prêtaient de l'argent aux cultivateurs nécessiteux, étendaient enfin sur toute la contrée le réseau de leurs affaires. Activité, richesse, esprit d'entreprise, réputation de probité, c'était plus qu'il n'en fallait pour maintenir leur crédit et assurer leur ascendant en tout état de cause.

Évariste désirait mieux que cela; il voulait régner sans partage. Parmi les membres de la municipalité de Saint-Sylvain se trouvaient des hommes qui n'étaient pas dévoués sans réserve à la dynastie des Graindorge. Il travailla à les éliminer et parvint à composer le plus pur des conseils sous les ordres du plus solide des édiles. Cet édile était son père; quant aux conseillers, c'était la fleur de leurs créatures, les âmes damnées de la famille. Dès lors rien ne se fit à Saint-Sylvain que sous le bon plaisir de cette maison. Elle tenait la sous-préfecture en échec et souvent lui dictait la loi par l'intermédiaire du député. Quiconque résistait ouvertement était brisé. Il faut dire que les Graindorge faisaient rarement de tels exemples. Au fond c'était de bonnes gens, parvenus à l'empire sans trop d'efforts, en usant sans trop de souci, ayant su, au milieu de leurs travers, se défendre du pire de tous, l'insolence des parvenus; humains, charitables, accessibles aux malheureux, et tendant volontiers la main à ceux qui se

trouvaient encore dans le rang d'où ils étaient sortis. En fait de dictature, Saint-Sylvain pouvait tomber plus mal et rencontrer de plus mauvais maîtres.

A peine investie de ses pouvoirs, cette municipalité s'empressa d'enrichir les listes électorales de tous les Graindorge négligés jusqu'alors. Il en sortait de tous les coins de l'arrondissement; c'était une pullulation effrayante. Évariste ne pouvait croire à une telle parenté qui montait à vue d'œil comme le flux de la mer. On savait les Graindorge en crédit ; tout le monde voulait en être. Autant l'électeur s'efface et dissimule ses droits, quand il s'agit de figurer, sur les bancs des jurés, aux audiences criminelles du ressort, autant il se montre et additionne jusqu'au dernier centime d'impôt, quand il est question de mettre la main au gâteau des faveurs et prendre une part à la curée générale. En un tour de main, on compta vingt Graindorge de plus sur les listes électorales : les Graindorge-Maréchal, les Graindorge-Martin, les Graindorge-Michel, les Graindorge-Calemard, les Graindorge-Louchon, les Graindorge-Corniquet, et une suite d'autres qui étaient aux Graindorge sans en porter le nom. Ce fut l'apogée de la fortune de cette famille et l'instant le plus lumineux de l'étoile d'Évariste. Il ne pouvait traverser l'arrondissement sans y être l'objet d'un hommage universel et recueillir sur ses pas de longs murmures d'admiration ou de sympathie.

Tout succès, arrivé à ce point, ne peut que décroître : des jalousies ardentes le minent au pied, et au moment où on croit l'avoir bien consolidé, il s'écroule. C'est ce qui arriva aux Graindorge.

Quelques efforts qu'ils eussent faits pour cela, ils n'avaient pu entamer la magistrature par aucun côté. La magistrature, de temps immémorial, était l'apanage des Simonneau. L'un d'eux était le notaire le plus occupé du ressort, un autre présidait le tribunal de Saint-Sylvain, d'autres siégeaient sur les fauteuils de juges, d'autres enfin y exerçaient comme

avoués ou avocats. Parmi les Graindorge, il ne se trouvait pas un seul homme de robe ; Évariste n'avait pu franchir le seuil de la profession. Aussi la magistrature de Saint-Sylvain ne relevait-elle que de sa propre initiative et se refusait-elle à entrer dans le cercle d'influence où Évariste avait peu à peu attiré le reste de l'arrondissement. C'était comme une ombre jetée sur son triomphe, et cette ombre menaçait de s'étendre. Le premier résultat d'un pareil schisme avait été de donner aux mécontents un point d'appui et de préparer les éléments d'une levée de boucliers.

Les Simonneau se tinrent d'abord sur la réserve ; ils ne s'enhardirent que lorsqu'ils eurent vu à quelle exploitation régulière Saint-Sylvain était livré. Sans être plus scrupuleux que les Graindorge, les Simonneau y apportaient plus de discrétion et voulaient au moins sauver les apparences. Cependant, lorsqu'ils virent la manne des faveurs pleuvoir sans relâche sur le camp ennemi et la disette en matière de rubans et de promotions dévaster le leur, ils se décidèrent à lever le masque et à entrer résolûment en ligne. Ce fut le notaire qui fut nommé chef de la croisade ; on le savait ardent, ferme, opiniâtre ; on lui remit la conduite des hostilités.

Pour les mener avec fruit, il fallait se placer sur le terrain où les Graindorge avaient retranché leurs forces. La race des Simonneau n'était ni moins ancienne ni moins nombreuse que celle de leurs antagonistes. Si elle ne comptait pas autant de membres dans l'industrie et le commerce, elle touchait, par le notariat, à toutes les professions, et par l'administration de la justice, à toutes les classes. Moins favorisée du côté de la richesse, elle prenait sa revanche du côté de la considération. Il ne s'agissait donc que de faire un appel à tous ceux qui, de près ou de loin, tenaient à cette famille, à ses clients directs ou indirects ; puis, quand le dénombrement serait achevé, d'amener tout ce monde en bon ordre vers les listes électorales et d'en obtenir l'inscription. Au besoin, et s'il y

avait résistance, on userait de toutes les voies légales, et pour cette opération les clercs ne devaient pas manquer.

Ce plan de campagne fut exécuté à la lettre et avec une infatigable persévérance. Victor Simonneau convoqua le ban et l'arrière-ban de sa tribu, vérifia les cotes des contributions, chercha partout des recrues et en trouva. On vit figurer alors sur les listes électorales des noms qui s'en étaient tenus constamment éloignés ; des Simonneau-Coquillard, des Simonneau-Michu, des Simonneau-Leclerc, des Simonneau-Touchard, des Simonneau-Fenouille, des Simonneau-Cadichon, qui peu à peu faisaient nombre, et se mettaient en équilibre avec la légion des Graindorge. Chaque année le flot grossissait, et, pour aider au mouvement, le notaire alla jusqu'à emprunter quelques électeurs aux arrondissements voisins, à l'aide de transferts de domicile. Les Graindorge essayaient bien de lutter ; mais leur effort était fait, ils avaient épuisé leur chance. Parfois même les Simonneau allaient plus loin : ils exécutaient des trouées dans le camp ennemi en attaquant des inscriptions mal justifiées et conduisant devant la cour royale des électeurs dont les titres leur semblaient suspects. Dans ces escarmouches, plus d'un Graindorge resta sur le champ de bataille, tant les Simonneau étaient passés maîtres en subtilités et experts en procédure.

Ce duel se prolongea pendant trois ans, sans que les Simonneau eussent démasqué leurs prétentions. Leurs coups visaient plus haut que les Graindorge ; ils voulaient amener Célestin à composition : c'était une lutte d'influence. Aussi y avait-il des deux parts accord tacite pour respecter le député ; Vauxbelles semblait désintéressé dans ce conflit et entièrement hors de cause. Seulement lorsque, après s'être comptés, les Simonneau se furent reconnus en force, ils prirent le langage d'hommes qui se sentent sur un meilleur terrain. Sans être maîtres de l'élection, ils pouvaient en balancer les chances ; c'était beaucoup, c'était tout pour eux. Dès lors il fallait user

d'une autre justice distributive envers les deux partis qui divisaient Saint-Sylvain, et renoncer à ces procédés exclusifs qui avaient si longtemps ulcéré les cœurs des vaincus. Évariste était battu en pleine brèche : la dictature lui échappait.

Célestin Vauxbelles fut obligé de subir cette situation nouvelle : il n'avait qu'un maître naguère, alors il en eut deux. Sa tactique consista à les opposer l'un à l'autre, les Simonneau aux Graindorge, les Graindorge aux Simonneau. Partagé, le joug était moins pesant ; mais des embarras sans nombre le rendaient plus pénible. Évariste n'était plus aussi absolu ; mais il était inquiet, ombrageux ; de son côté, Victor Simonneau se montrait insatiable. Il y avait, d'une part, une ancienne situation à maintenir, de l'autre, une nouvelle position à prendre. Célestin en fut quitte pour avoir deux agences, l'une à l'usage des Graindorge, l'autre à l'usage des Simonneau. Il devint le solliciteur le plus infatigable de la chambre, lassant les bureaux, mettant un prix à chacun de ses suffrages. Tout ce qu'il y avait dans sa nature de réservé, de discret, d'honnête, fit place à une ardeur démesurée d'honneur et d'avancement qui réagit des autres sur lui-même, et lui fit désirer pour son compte des promotions qui firent scandale. Jamais on n'avait vu marcher à plus grands pas dans la carrière de la magistrature et arriver d'un bond plus imprévu jusqu'aux postes les plus élevés.

Cependant, malgré cette diversion, Célestin Vauxbelles n'en restait pas moins en face de grandes difficultés. Les sessions se succédaient ; la législature allait toucher à son terme. Pourrait-il jusqu'au dernier moment tenir ralliés dans sa main deux partis envieux l'un de l'autre ? C'était une entreprise difficile à conduire, et il fallait une grande prudence pour n'y pas échouer. Les premiers mots qu'il avait entendus lui prouvaient qu'une rupture était imminente, et que Saint-Sylvain allait servir de théâtre à une autre guerre des Guelfes et des Gibelins, à une autre querelle des deux roses.

VI

Les ambitions d'Évariste.

Le lendemain du jour où s'accomplit cette entrée triomphale, Évariste pénétra dans la chambre de Célestin avec le premier rayon du soleil. Vauxbelles était garçon; sa porte n'était donc pas défendue par la présence d'une femme. Comme obstacle à des invasions matinales, il n'y avait chez lui qu'un vieux serviteur, le père Joblet, attaché depuis un demi-siècle à la maison de Vauxbelles. Joblet avait fait une résistance héroïque et défendu le terrain pied à pied; mais Évariste n'était pas homme à tenir compte d'une consigne: il passa outre.

Réveillé en sursaut, Célestin jouit d'un singulier spectacle. Un lévrier, campé fièrement sur son lit, le tenait comme en arrêt, tandis qu'autour de lui on ouvrait bruyamment les croisées, et que des flots de lumière inondaient l'appartement.

— Qu'y a-t-il? qu'est-ce? dit-il en se mettant sur son séant et cherchant à rappeler ses esprits.

— Ne te trouble pas! répondit Évariste. C'est un ami! Ils sont toujours là, comme dit la romance.

En même temps, il acheva de relever les persiennes, sans égard pour les yeux de Célestin; puis, se retournant du côté de l'alcôve, il aperçut Ariel qui, assis sur son derrière et l'oreille au vent, surveillait les mouvements du député. Avec son fouet de chasse, Évariste administra une leçon de politesse à l'animal, qui alla se cacher en hurlant.

— Cela vous apprendra, mon fils, dit paternellement Graindorge, à connaître votre monde! Se conduire ainsi vis-à-vis

d'un député, fi donc! Qu'est-ce que c'est qu'un pareil genre! Vous compromettez votre maître, Ariel.

Pendant que notre héros mettait l'occasion à profit pour achever l'éducation de son chien, Célestin Vauxbelles avait pu se reconnaître. Le chapitre des corvées commençait; elles tiennent une grande place dans l'existence du député. Un député se doit sans réserve aux importuns : c'est sa fonction, sa destination expresse. Aussi Vauxbelles acceptait-il ce rôle en homme résigné : seulement, il eût volontiers reculé l'ouverture de ses audiences et accordé au sommeil quelques heures de plus. La vigilance d'Évariste le contrariait : cependant il composa son visage et sourit au visiteur comme peut sourire un homme réveillé en sursaut.

— Tu es bien matinal, mon ami! lui dit-il.

Graindorge avait reçu du ciel une de ces organisations impatientes à qui le mouvement est nécessaire. Il allait et venait dans la chambre de Célestin, touchait à tous les meubles, bouleversait les objets de toilette, et parcourait d'un œil plus distrait que curieux les papiers étalés sur les tables. Dans ce rapide inventaire, un briquet chimique lui tomba sous la main; il en fit jaillir du feu, et, allumant son cigare, il vint s'asseoir près du lit où Vauxbelles s'était accoudé.

— Célestin, lui dit-il d'un ton sérieux, je broie du noir depuis quelque temps; impossible de fermer l'œil. Je tourne à l'ambition, mon cher; j'y tourne que ça m'effraye.

— Bah! répondit le député avec un sentiment visible d'inquiétude, de l'ambition! et pourquoi?

— C'est l'âge qui me vaut cela, j'incline à le croire, poursuivit Évariste. Qu'est-ce qu'il me fallait jusqu'ici? Une douzaine de Simonneau à faire damner et cinq ou six petites femmes à rendre heureuses. Voilà tout. Quand j'avais Quiroga entre les jambes et Ariel à mes côtés, un bon havane aux lèvres et Gérenflot à portée de ma cravache, je ne sais pas de roi sur terre qui fût plus satisfait que moi et plus fier

de vivre. Eh bien, Célestin, cela ne me suffit plus; le néant se fait dans mon esprit, j'ai du vague à l'âme.

Ces paroles mélancoliques étaient accompagnées d'immenses bouffées de tabac qu'Évariste exhalait de sa bouche. Un nuage âcre et pénétrant s'était formé sur la tête de Célestin et l'enveloppait de toutes parts. Le député toussait, se mouchait, s'essuyait les yeux; mais Graindorge, à qui cette atmosphère était naturelle, ne voyait pas dans ces mouvements une protestation de sens plus délicats que les siens. Il s'était de nouveau levé et recommençait son inspection du mobilier. Dans un coin de la chambre se trouvait une cave, meuble élégant garni de liqueurs fines. Il l'aperçut et se versa un verre de curaçao.

— Oui, mon cher, s'écria-t-il après l'avoir vidé d'un trait, oui, mon bon Célestin, j'ai du vague à l'âme. Explique-moi ça.

— Un moment d'ennui, Évariste; qui n'en a pas dans sa vie? répliqua Vauxbelles, jaloux d'éluder l'attaque.

— Non, mon ami, non, c'est sérieux; je m'y connais. Il s'est fait une révolution dans mon caractère. Je me suis tâté, vois-tu. Il y a quelque chose là, ajouta-t-il en se frappant le front avec un geste impérial.

— Là! dit Vauxbelles.

— Là! poursuivit Évariste avec un accent qui respirait l'enthousiasme. Écoute, Célestin, depuis quelque temps je les suis de près, tes hommes d'État. Petite bière, mon cher, petite bière. Si ce n'était pas les journaux, qui sont payés pour enfler leurs mérites, ils tomberaient à plat, ces hommes; il n'y aurait pas assez de sifflets en France pour leur faire la conduite.

— Évariste! dit Célestin, en essayant de le rappeler à des appréciations plus modérées.

— Ça me part, vois-tu, continua Graindorge, qu'entraînait le feu du discours. Je ne vois pas un homme dans tout cela, pas un. On vient refaire tous les jours le même discours, res-

sasser les mêmes phrases ; mais un gaillard à éloquence carrée, qui dise les choses comme elles sont, qui traite les gens comme ils le méritent, il n'y en a point, mon cher, et cela manque.

— Mais il me semble... dit Vauxbelles.

— Rien, néant, tas de poules mouillées! ajouta Évariste avec véhémence. Parbleu ! je conçois que l'on s'efforce de monter au pouvoir : la place est bonne, à ce qu'on dit, et l'on y a les coudes à l'aise, soi et les siens ; mais quand on veut les choses, il faut les gagner ; il faut mettre l'épée au poing, le casque en tête, et marcher à l'escalade. Alors, de deux choses l'une : ou l'on arrive, ou l'on reste sur le carreau. Oh ! si j'étais là ! si j'étais là ! poursuivit Graindorge avec le geste d'un conquérant ; mais j'ai passé à côté de ma carrière.

Cette sortie aurait pu conduire très-loin Évariste si, au moment où il s'enflammait, le père Joblet n'eût doucement et discrètement entr'ouvert la porte.

— Monsieur... dit le vieillard, s'adressant à son maître.

Ce fut Graindorge qui répondit :

— Qu'est-ce, Joblet? on ne peut donc pas causer tranquillement pendant deux minutes? Renvoyez les importuns : nous ne sommes visibles pour personne.

Après ce congé signifié dans les formes, Évariste s'apprêtait à reprendre son discours ; mais le père Joblet n'obéissait pas à l'ordre qu'il avait reçu.

— Monsieur... disait-il en se tournant toujours du côté de son maître.

— Eh bien, quoi? répondit Graindorge ; que signifie cette obstination? Vous n'avez donc pas entendu, Joblet?

— Faites excuse, dit le vieillard, mais c'est que M. le sous-préfet est en bas. Il demande si monsieur est visible.

Vauxbelles comprit que c'était à lui d'intervenir ; il ne pouvait pas donner une audience dans son lit au premier fonctionnaire de la ville, et l'admettre aux détails de son petit lever.

— Joblet, dit-il, tu présenteras mes excuses à M. le sous-préfet et tu lui diras que je ne suis pas en état de le recevoir. J'irai lui présenter mes devoirs dans la journée.

Le père Joblet se retira sur ces mots. Évariste, au moment où le vieillard fermait la porte, crut devoir ajouter :

— Oui, Joblet, vous présenterez nos excuses au sous-préfet. Fâchés ! désespérés du contre-temps ; mais nous irons le voir dans la journée.

Évariste tenait de nouveau sa victime. Cependant il parut un moment disposé à lui accorder quelque répit. S'approchant de la cave à liqueurs, il en tira un flacon rempli de marasquin, s'assura, à l'aide d'un flair exercé, de la qualité du liquide, s'en versa un verre et le dégusta avec la lenteur et la gravité d'un connaisseur. Vauxbelles crut en être quitte ; il descendit de son lit et se mit en mesure de faire sa toilette du matin. Déjà il avait pris en main son blaireau et préparé sa mousse savonneuse, quand Évariste l'arrêta :

— Mon cher, lui dit-il, je porte Saint-Sylvain sur les épaules, il faut que tu me tires de là, il le faut.

— Et comment? répondit Vauxbelles, qui cherchait des diversions en donnant le fil à son rasoir.

— Comme tu le voudras, ajouta Évariste, tu as le choix des moyens; mais il faut que tu me tires de là. Tant que personne ne m'offusquait ici, tant que j'y étais le maître absolu, je pouvais me contenter de ce rôle. Quoique Saint-Sylvain fût indigne de moi, il m'appartenait; mais aujourd'hui voici que les Simonneau grandissent, qu'ils veulent marcher mes égaux. Des Simonneau! ajouta-t-il avec l'expression d'un profond dédain. C'est là le comble ! une race de procureurs ! un régiment de robes noires ! Et tu veux que je reste un quart d'heure de plus dans cette bicoque ! Ah ! Célestin !

— Mon Dieu ! je ne prétends rien t'imposer ! répliqua Vauxbelles, peu habitué à ce ton de reproche.

— Célestin, ajouta Évariste avec une certaine émotion, tu

es mon ami, tu ne veux pas me faire manquer ma carrière. Il est un âge où l'on se doit à son pays. J'ai là quelque chose, te dis-je, et tu me verras à l'œuvre. Je ferai peau neuve, je ferai voir ce que vaut un Graindorge parvenu à toute la maturité de ses idées. Il y a beaucoup à faire en France; c'est un pays de ressources : on ne le connaît pas bien. Les hommes seuls manquent.

— Sans doute; mais où en trouver? dit Vauxbelles, donnant à son insu dans un piége.

Évariste ne répondit pas sur-le-champ; seulement, un éclair de confiance et d'orgueil passa sur sa physionomie. Choisissant dans la cave à liqueurs un nouveau carafon, il s'humecta d'un verre d'anisette de Bordeaux, et lui rendit, à l'aide d'un claquement de langue, un de ces hommages qui valent tout un discours. Quand il eut payé ce nouveau tribut aux spiritueux de son ami, il passa les mains sur ses moustaches et ajouta :

— Célestin, on a besoin d'hommes, n'est-ce pas! Tu l'avoues, tu en conviens? Eh bien, occupe-toi de me placer un peu haut. Le ciel et Graindorge feront le reste. Dieu protége la France!

— Mais que veux-tu donc? dit le député fort entrepris. Je ne puis pas te faire ministre.

— J'en conviens! répondit Évariste.

— C'est fort heureux! dit Vauxbelles

— Il faut vouloir ce qui est possible, ajouta l'illustre Graindorge. Mais, à défaut d'un portefeuille, j'accepterais une recette générale. Cela conduit à tout.

— Une recette générale! s'écrie Vauxbelles, épouvanté : y songes-tu?

— Oui, dit Évariste.

— Ce n'est pas une plaisanterie?

— Pas le moins du monde. J'ai entendu dire qu'on y sert avantageusement le pays. Or, une idée m'obsède depuis six

mois : celle de servir mon pays. On ne me l'ôterait pas de la tête.

— Une recette générale! mon cher, dit Vauxbelles, d'un ton désespéré; mais tu ne sais pas ce que c'est. Dès qu'il s'en trouve une de vacante, on se l'arrache. J'aimerais autant que tu me demandasses une principauté.

Cette réponse, empreinte d'un profond accent de conviction, toucha Évariste; il ne voulut pas laisser plus longtemps son ami au régime des choses impossibles.

— Mon cher, lui dit-il, ne t'afflige pas. Tu me dis qu'une recette générale est un morceau dur à obtenir; n'y pensons plus, j'y renonce. Voyons, reprends tes esprits; je ne suis pas ici pour te fatiguer, pour te saturer de fiel, pour t'abreuver d'angoisses. Je suis ton ami, ton Évariste, comme tu es mon Célestin. Entre amis, on est fait pour se comprendre.

— A la bonne heure! dit Vauxbelles.

— Cherchons donc autre chose, ajouta Graindorge, revenant à la charge avec une imperturbable persévérance. Écoute, Célestin.

— J'écoute, dit le député, déposant de nouveau le rasoir, comme s'il eût renoncé à achever sa barbe cent fois interrompue.

— Que penses-tu de la diplomatie? dit Évariste.

— De la diplomatie? répondit Célestin avec un ton qui laissait présager une opinion défavorable.

— On en parle, ajouta Évariste, comme d'une carrière où l'on peut servir avantageusement son pays.

— Elle est bien courue, dit Vauxbelles.

— Je le sais, poursuivit Evariste; les grandes familles s'y jettent, l'aristocratie y abonde. Cela m'irait d'autant mieux, mon cher, que j'ai toujours eu un faible pour les gentilshommes. Il faut aller où ils vont.

— Sans doute, dit Vauxbelles, que cette demande jetait dans un nouvel embarras.

— Célestin, mon bon Célestin, je vais tout te dire, reprit Évariste, se laissant aller à une effusion soudaine. Pousse-moi dans la diplomatie, et je m'allie à l'une des plus anciennes familles du pays.

— Bah! s'écria Vauxbelles, que cet aveu frappait d'une nouvelle surprise.

— Oui, mon cher, à des seigneurs de la plus vieille roche, à des gens qui remontent à Philippe-Auguste par les femmes.

— Et leur nom?

— C'est mon secret, mon cher, tu le sauras quand les choses seront plus avancées.

Ces paroles amenèrent sur le visage de Célestin Vauxbelles une expression profonde d'inquiétude et de malaise. On eût dit qu'elles le frappaient au cœur, à l'endroit le plus douloureux et le plus sensible. Il ne s'était pas remis de cette épreuve quand la figure du père Joblet reparut de nouveau dans le clair-obscur de la porte entre-bâillée.

— Messieurs... dit le vieux serviteur.

— Qu'est-ce encore? répliqua Évariste.

— Une visite, ajouta Joblet, M. Victor Simonneau, le notaire. Il demande instamment à vous voir.

— Victor Simonneau! dit Vauxbelles.

— Victor Simonneau! dit Évariste.

L'exclamation fut simultanée; seulement l'accent différait.

— Nous ne sommes visibles pour personne, père Joblet, dit Évariste en prenant les airs et la voix d'un maître; tu peux le dire à Victor Simonneau.

Joblet ne crut pas devoir déférer à cet ordre; il attendait le dernier mot de son maître.

— Qu'en pense monsieur? dit-il en insistant et en se tournant vers Vauxbelles.

Célestin avait une énigme à éclaircir; les derniers mots d'Évariste appelaient un commentaire. Il ne pouvait d'ailleurs mettre en présence les deux chefs des partis qui divisaient

Saint-Sylvain ; aussi se décida-t-il promptement, et, se tournant vers le père Joblet :

— Fais ce que veut Évariste, lui dit-il.

VII

Le père Joblet.

A quelques jours de là, il n'était bruit dans Saint-Sylvain que d'une aventure où le père Joblet jouait le principal rôle.

Joblet avait un défaut, celui de ne point appartenir à notre siècle. Il formait l'un des derniers échantillons d'une race de serviteurs qui se perd comme se sont perdues les premières races de le Genèse. Né dans la maison Vauxbelles, il y restait debout comme un débris de trois générations, aussi bien conservé, aussi curieux à voir que les meubles confiés à sa sollicitude.

C'était malgré lui, et à son corps défendant, que Joblet avait cédé à l'invasion des mots révolutionnaires. Tant qu'il le put, il protesta et ne se résigna que devant des ordres formels. Encore prenait-il en secret sa revanche avec une persévérance digne d'un meilleur sort. Plus d'une fois la cour royale devint dans sa bouche le parlement, et l'arrondissement une sénéchaussée. Dans ces moments d'abandon, les juges de paix étaient des baillis, le maire un prévôt des marchands, le procureur du roi un lieutenant criminel. Sept régimes avaient pu se succéder, deux trônes s'engloutir et le sol changer de maîtres, sans que Joblet y vît un motif suffisant pour déroger à ses habitudes et s'imposer d'autres manières de voir. On l'eût dit encore attaché au service du président Vauxbelles, aïeul de Célestin.

Nulle part cette fidélité au passé n'éclatait mieux que dans le costume. Là Joblet retrouvait toute sa liberté, et il en usait pour ne faire aucun sacrifice aux étoffes et aux coupes du jour. Il fallait le voir, dans les grandes occasions, avec son habit tabac d'Espagne à boutons d'acier, et son gilet en demi-brocart, que lui avait donné la présidente à l'époque du mariage de Louis XVI. Comme il était fier là-dessous, digne, satisfait de lui et pénétré de son importance! Si l'on y ajoute la culotte en bombasine, les bas chinés, les souliers à boucles d'argent et la cravate blanche roulée en tortillon autour du cou, on n'aura encore qu'une idée incomplète de l'ensemble de Joblet dans les jours d'apparat. Ce qui l'achevait, c'était un œil de poudre et la queue en salsifis. Dieu sait ce qu'il en avait coûté au vieux serviteur pour conserver intact ce dernier ornement et lui faire traverser des périodes orageuses. Cette queue avait résisté à tout, aux menaces des clubs et aux prières de Célestin; elle avait bravé les complots des vauriens du pays, les railleries des passants, les risées des jeunes filles. Aussi Joblet y tenait-il en raison même des ennuis dont elle était cause et des efforts qu'il fallait faire pour la défendre. Il était né, d'ailleurs, de cette vie commune, si longue et si intime, une harmonie qu'on n'eût pu rompre sans enlever au visage de Joblet une partie de son caractère et le priver de l'une de ses grâces. Rien de plus pittoresque et de plus aimable que cette queue en salsifis où venaient se réfléchir toutes les sensations de celui qui la portait : sémillante quand il était gai, calme quand il était calme, mélancolique au besoin, lorsque Joblet se trouvait en proie à quelque souci.

Dans cette direction d'idées et de goûts, on comprend de quel œil le vieux serviteur avait dû envisager la fortune de son maître. C'était plus que de la froideur: la répugnance s'en mêlait. A la rigueur, et s'il se fût agi d'un mandat aux États généraux, en vertu des pouvoirs du bailliage, cette prévention aurait pu se tempérer, s'adoucir; mais notre siècle

avait tout emporté du passé, jusqu'aux mots, dont il s'arma comme d'une dernière ressource. Joblet restait dès lors en présence d'un régime constitutionnel, d'une chambre, d'un député, c'est-à-dire de choses qu'il ne pouvait ni ne voulait comprendre. Non pas que son zèle pour la personne de son maître en fût atteint, que son dévouement fût moindre, son affection attiédie; nullement. Célestin était un Vauxbelles, le petit-fils du président; cela suffisait. Joblet avait concentré sur ce nom toute la puissance de ses affections; il s'y attachait comme au seul débris échappé aux tempêtes révolutionnaires. Seulement, en vrai casuiste, il distinguait la personne des qualités, et n'accueillait qu'avec des gémissements les grandeurs improvisées du nouveau régime. De là, dans ce cœur combattu, une lutte entre ses sentiments et ses convictions, un tourment caché, une de ces plaies secrètes qui répandent de l'ombre sur les plus beaux jours et du fiel sur toutes les joies.

Le ciel voulait que ces temps d'épreuve fussent courts; sans cela le vieux serviteur n'y eût pas résisté. Les travaux parlementaires retenaient Vauxbelles à Paris durant une grande partie de l'année, et sa promotion dans l'ordre judiciaire allait l'attacher à une autre résidence, au moins pour la forme et pendant quelques mois : Saint-Sylvain n'était plus, dans une existence aussi partagée, qu'un pied à terre électoral, un lieu de passage où l'appelaient de loin en loin des intérêts de famille ou des considérations d'influence. En tout autre temps, Joblet restait seul dans la maison des Vauxbelles, triste comme une âme en peine, recueilli comme un gardien de tombeaux. Son temps se passait à empêcher que rien autour de lui ne se ressentît des insultes du temps, ni les meubles, ni les dorures, ni les portraits de quatre générations. Dieu sait avec quel courage le vieux serviteur avait lutté, pendant plus d'un demi-siècle, contre l'invasion de la poussière et les atteintes de l'humidité, et quel zèle il avait déployé pour maintenir

dans tout son éclat le pastel qui représentait madame la présidente.

Lorsque le dernier des Vauxbelles se trouvait de passage à Saint-Sylvain, le vieillard reportait sur un être vivant ce culte des objets inanimés. Joblet veillait alors sur Célestin avec une sollicitude infatigable ; il le prenait sous sa garde, allait au-devant de ses besoins et s'emparait pour ainsi dire de sa personne. Qu'à Paris, le député eût d'autres serviteurs, Joblet s'y résignait ; à Saint-Sylvain il ne souffrait point de partage. Aucun valet n'avait franchi le seuil de la maison ; tout au plus acceptait-il, à titre d'auxiliaire, une femme du pays chargée du gros de la besogne. Cet excès de zèle pesait souvent à Célestin ; il ne s'y soumettait que par égard pour l'âge du vieillard. Il comprenait que le pauvre Joblet ne tenait plus à la vie que par ce côté, et il se fût fait un scrupule de rien enlever à cette douce et dernière illusion.

Cependant il en résultait pour lui une servitude de toutes les heures, de tous les instants. Il ne pouvait rien faire que Joblet ne le sût et n'y intervînt. Ainsi le secret de ses courses nocturnes avait été confié à la discrétion du vieux serviteur. Cette discrétion était à l'épreuve, et sous ce rapport Vauxbelles n'avait rien à craindre. Sur un point seulement Joblet pouvait s'oublier, celui d'un excès de zèle. Déjà son maître s'était vu contraint de lui adresser quelques remontrances ; la leçon n'avait pas suffi. Chaque fois que Vauxbelles se mettait en route pour l'une de ses expéditions, Joblet croyait de son devoir de veiller et de l'attendre. Célestin eut beau prier, ordonner, exiger, il ne put rien obtenir de ce côté. Joblet promettait bien de s'aller coucher ; mais aussitôt que son maître s'était éloigné, il se relevait et passait ainsi de longues nuits en proie aux tourments de l'attente et à cette tristesse qu'engendrent le silence et les ténèbres. Dans ces heures fiévreuses, l'imagination du vieux serviteur se donnait carrière et se créait des fantômes que le retour de Vauxbelles parvenait

seul à dissiper. Aussi, du plus loin que retentit le sabot du cheval, était-on sûr de voir accourir Joblet; et quand son maître le grondait de nouveau et lui reprochait de ne pas tenir compte de ses ordres :

— Bah, disait le vieillard, c'est pour ma santé, monsieur Célestin; n'y prenez donc pas garde; à notre âge, on dort si peu!

Une nuit, Vauxbelles venait de s'éloigner, malgré les prières de Joblet. Le ciel était orageux, l'air brûlant et chargé d'électricité : des éclairs traversaient de loin en loin l'horizon; la brise était lourde, inégale, capricieuse. Tout présageait un orage, et, debout sur une terrasse qui dominait la campagne, le père Joblet en suivait d'un œil inquiet les progrès et les symptômes.

— Eh bien, qu'avais-je dit, s'écria-t-il? Il n'a pas voulu me croire! Avant une demi-heure, il y aura du tapage là-haut! Ah! M. Célestin, M. Célestin, M. Célestin, que vous êtes donc terrible avec vos amours! Par un temps comme celui-là, quelle folie!

Pour en venir à ce reproche, il fallait que l'anxiété fût bien vive dans le cœur du vieillard et qu'il s'y formât un orage pareil à celui dont la campagne était menacée. Cependant il rentra et attendit avec une résignation muette. Une heure ne s'était pas écoulée que le ciel ouvrit ses écluses; la pluie tombait par torrents et la foudre y mêlait ses éclats. On eût dit une convulsion de la nature. Joblet contemplait ce spectacle d'un œil consterné; des soupirs profonds s'échappaient de sa poitrine.

— C'est la fin du monde! se disait-il. Jamais il n'est tombé autant d'eau à Saint-Sylvain! Et penser que M. Célestin est aux champs!

Une seule perspective soutenait encore le vieillard, c'est que la violence de l'orage en abrégerait la durée. Une heure, deux heures se passèrent sans que rien justifiât cet espoir. Les

éclairs sillonnaient toujours l'espace, la foudre semblait redoubler, des cataractes descendaient encore du haut des nues.

— Jésus Dieu! disait Joblet, comment fera-t-il pour revenir par ce temps, et vêtu comme il l'est : un bouracan, une pelure d'oignon! Il y a de quoi prendre tous les rhumatismes du monde!

Dès que cette idée fût entrée dans la cervelle de Joblet, elle ne le quitta plus. Il lui sembla qu'il allait être responsable des douleurs articulaires que cet orage tenait en suspens sur son maître, et, à tout prix, il résolut d'aviser. Dans la garde-robe apportée de Paris, le vieux serviteur avait remarqué un manteau confectionné avec l'une de ces étoffes que les tailleurs déclarent imperméables. C'est sur ce vêtement que Joblet jeta les yeux. Malgré le temps, malgré la pluie battante, il résolut d'aller au-devant de Célestin et de lui porter cette enveloppe, qui seule pouvait le défendre contre les éléments déchaînés. Il savait où se dirigeaient ses courses et que la Chênaie en était le but.

A peine Joblet eut-il arrêté ce dessein, qu'il s'empressa de le mettre à exécution. Peu lui importaient les reproches de Vauxbelles, les rigueurs de l'orage l'inquiétaient moins encore. Chez lui, le sentiment du devoir l'emportait sur toute autre considération. Volontiers il se fût sacrifié pour épargner à Célestin un avenir de sciatiques. Il se mit donc en route, armé d'un parapluie qui le défendait mal contre de violentes ondées, et muni du précieux manteau, inperméable par destination.

Deux chemins conduisent à la Chênaie : l'un est la route royale, l'autre un large sentier qui côtoie l'Argentine. Le premier est plus beau, le second plus court. Célestin prenait ordinairement ce dernier; ce fut aussi celui que choisit Joblet. Il calculait que de cette façon il ne manquerait pas son maître, soit qu'il le rejoignît en chemin, soit qu'il arrivât à la Chênaie avant qu'il en fût parti.

Pendant la première moitié du trajet le vieillard ne rencontra aucun obstacle. Cependant, sur divers points l'Argentine ne coulait pas dans son lit ordinaire, et par intervalles la berge était envahie. Près de Saint-Sylvain, le niveau du sentier domine de beaucoup celui de la rivière, et le débordement n'arrivait pas jusqu'à la chaussée ; mais en se rapprochant de la Chênaie, Joblet se vit tout à coup en face d'un lac qui couvrait une partie de la vallée. Que faire? Retourner vers la ville sans avoir accompli sa mission ? Une telle pensée était indigne de Joblet : il ne s'y arrêta pas. S'engager hardiment au milieu des eaux et s'y frayer un passage fut l'affaire d'un instant. Son dévouement le soutenait ; son zèle s'exaltait en raison des difficultés, des périls mêmes. Il se sentait une force qu'il n'avait jamais eue, et comme un retour de jeunesse que lui donnait l'instinct du devoir. Grâce à cet élan, il arriva en peu de minutes à sa destination.

Tout était muet autour de la Chênaie ; les portes se trouvaient fermées, et, en examinant le château, Joblet n'y surprit aucun indice de mouvement. S'armant de patience, il se mit à l'abri de la porte et attendit. Une demi-heure s'écoula de la sorte ; point de bruit, rien qui pût le mettre sur la voie. Le vieillard quitta alors son refuge pour aller à la découverte. La pluie avait molli ; l'horizon semblait se décharger ; le vent se calmait par degrés. Joblet examina les lieux avec plus de soin. Autour du château régnait une charmille qui lui servait d'enceinte et de clôture ; le vieillard s'y engagea avec précaution, en cherchant à la pénétrer par quelque point. Il venait même d'y réussir quand il entendit retentir à ses oreilles des pas précipités et presque au même instant ces mots, sortis d'une poitrine de Stentor :

— Halte-là !

Joblet se retourna ; une main vigoureuse s'appesantit sur son collet, et le contint avec énergie.

— Ah ! coquin, dit la voix, je vous y prends.

Quoique rassuré par le témoignage de sa conscience, le vieillard ne put se défendre d'un sentiment de crainte. La situation dans laquelle il était surpris pouvait faire peser sur lui les soupçons les plus graves; il avait les dehors et la pose d'un grand criminel. Forcer la clôture d'un parc à trois heures après minuit ne pouvait être le fait d'une âme innocente, et il était permis de se laisser aller à un certain trouble, en présence du garde champêtre qui constatait ce flagrant délit et cette atteinte formelle au droit de propriété. Aussi Joblet ne trouvait-il pas un seul mot pour se défendre. D'ailleurs, comment aurait-il pu expliquer cette promenade nocturne? Dire la vérité, c'était compromettre Célestin, et le vieux serviteur eût plutôt souffert mille morts. Il se laissa donc emmener par l'agent de la force publique, en courbant la tête sous le poids de la fatalité.

— Farceur, disait le garde champêtre, tu voulais tâter des fruits du château? C'est donc toi qu'as dévalisé les espaliers la semaine passée? Je te tiens enfin! Ça n'est point malheureux! Tu m'as ben donné assez de tourments.

Sous le coup de ces accusations répétées, Joblet sentait son cœur se fondre d'amertume; des larmes lui vinrent aux yeux.

— Moi entre les mains de la maréchaussée, pensait-il en lui-même, comme un scélérat, comme un vil malfaiteur! Que dirait monsieur le président s'il vivait encore!

VIII

Les suites d'un excès de zèle.

Joblet fut promené de cachot en cachot, de juridiction en juridiction, sans qu'on pût tirer de lui autre chose que des

réponses évasives. Ses cheveux blancs parlaient en sa faveur; mais sa figure consternée lui donnait l'air d'un grand coupable. La secousse morale avait répandu sur ses traits une altération profonde, tandis que sa toilette, compromise par la rigueur des éléments, offrait le spectacle du plus beau désordre. Il n'était pas jusqu'à la queue en salsifis qui, souillée par l'averse et battue par le vent, n'affectât une pose douloureuse, une attitude capable de fournir un chef de plus à l'accusation.

Ce qui compliquait l'aventure, c'est le soin avec lequel Joblet évitait de décliner ses qualités. Un souci le dominait, même au fort de cette épreuve, celui d'y engager son maître. Aussi, quand l'agent de la force publique lui eut donné son propre logement pour prison et l'eut placé sur un escabeau, en face d'un fagot allumé par une attention délicate, Joblet se refusa obstinément à le suivre dans les détours d'un interrogatoire captieux :

— Je ne suis point un criminel, se bornait-il à dire.

— Ta, ta, ta, ta, répondait le garde champêtre ; c'est une vieille chanson! A les entendre, ils sont tous sages comme des filles! Dites donc, l'ancien, servez-nous-en d'un autre ; il est usé, le jeu. J'ai 30 ans de plaque, voyez-vous.

— Je vous répète que je ne suis point un criminel, disait encore Joblet, sans sortir du terrain où il s'était retranché.

— Ah ben oui ! et que veniez-vous donc faire à trois heures après minuit dans les clôtures de la Chênaie? Chercher des nids de mésanges peut-être. Avec ça qu'il faisait clair, ma fine!

— Je ne puis vous dire qu'une chose, répliquait héroïquement Joblet, c'est que je ne suis point un criminel.

— C'est bon, c'est bon, dit alors l'agent de la force publique, vaincu par ce stoïcisme, vous vous en expliquerez tout à l'heure devant M. le maire. En attendant, séchez vos effets, ajouta-t-il en ranimant le feu avec un nouveau fagot; j'aime à livrer mes captures en bon état.

Quand le jour fut venu, il fallut comparaître devant le premier magistrat du lieu. C'était un forgeron, plus expert sur l'enclume qu'en matière judiciaire. Il écouta le rapport que lui fit son subordonné, et secoua la tête à diverses reprises comme un homme qui entrevoit la gravité de l'affaire. En même temps, il cherchait à sonder le cœur du coupable, et tenait attachés sur Joblet des regards fixes et pénétrants. Le forgeron, il faut le dire, n'était pas beau; et ses yeux, encadrés dans un visage noirci par le charbon, n'avaient pas une expression très-douce. Aussi y eut-il chez le prévenu un sentiment de malaise, que les deux agents de l'autorité interprétèrent comme une nouvelle preuve de sa scélératesse.

— Tout cela n'est guère clair, disait le magistrat. Tu dis qu'il était trois heures après minuit, Guillaume, ajouta-t-il en se tournant vers le fonctionnaire qui représentait dans la commune le pouvoir exécutif.

— Quelque chose d'approchant, monsieur le maire, répondit le garde avec respect; trois heures, trois heures un quart. Il se pourrait même qu'on courût sur la demie.

— Ça n'est guère clair, répéta le magistrat.

A l'appui de ce refrain, il essaya d'engager un nouvel interrogatoire; mais il était dit que Joblet serait impénétrable ce jour-là. Le maire ne put pas obtenir de lui des déclarations plus explicites que celles dont faisait foi le procès-verbal du garde. Tout échoua, la douceur, la rudesse, les formes brutales ou radoucies. Joblet resta inflexible. Il dévorait les outrages en Spartiate et s'entendait comparer aux malfaiteurs les plus célèbres sans dévier de la ligne qu'il s'était tracée. Entre le magistrat et son agent s'échangeaient tout haut des suppositions qui faisaient frémir le vieux serviteur de la maison Vauxbelles; on s'accordait à voir en lui un chef de bande, un brigand aussi redoutable que profond, un homme dont les cheveux avaient blanchi dans la carrière du crime.

— Qu'on me ramène à Saint-Sylvain, s'écria-t-il, vaincu par tant d'opprobres, et tout s'éclaircira.

— A la bonne heure, répondit le maire, enchanté de retourner à sa forge ; ça n'est pourtant guère clair. Allons, soit, et bon voyage.

— Un instant, dit le garde, que j'achève mon procès-verbal.

— Et surtout, Guillaume, ajouta le magistrat, donnant ses dernières instructions, veille-le avec soin sur le chemin. J'ai une idée que ses compagnons viendront le délivrer.

Ce fut sous l'escorte de la force armée que Joblet fit sa rentrée en ville, à la grande surprise de la population. On le conduisit chez le procureur du roi, où devait se dénouer cette aventure. Célestin, étonné de l'absence de son serviteur, s'était rendu chez ce fonctionnaire, et ce fut lui qui reçut Joblet. L'affaire n'alla pas plus loin ; sans autre explication, on annula le procès-verbal, et le garde reçut une semonce dont il restitua sa part au premier magistrat de la commune. Joblet était vengé, mais à quel prix !

— Me voilà donc un gibier de maréchaussée, se disait-il avec une ironie douloureuse. C'est un peu tard commencer ; mais il n'y a que le premier pas qui coûte.

Cependant l'aventure s'était ébruitée et faisait l'objet de tous les entretiens. Joblet devenait, à son insu, le héros du jour ; son nom remplissait le café de Gérenflot. Évariste et Rieussec s'y trouvaient au moment où la nouvelle y parvint dans toute sa fraîcheur. Le beau Graindorge donnait une leçon à son ami et lui démontrait la théorie des retours de bille avec exemples à l'appui. Comme de coutume, il y avait foule autour des joueurs. Ce fut dans cet instant que la bombe éclata. Gérenflot venait d'avoir un entretien avec le garde champêtre de la Chênaie ; il connaissait les moindres détails de l'affaire, et les raconta à sa clientèle. A peine eut-il achevé ce récit qu'Évariste prit Rieussec par le bras et l'entraîna doucement du côté du jardin.

— Viens, mon petit, lui dit-il, j'ai à causer avec toi.

— Tu ne veux pas achever la partie? répondit Jules.

— Non, ce sera pour une autre fois, dit Évariste.

Tout en prononçant ces mots, il l'avait conduit vers un pavillon en treillis recouvert de plantes grimpantes, qui formait, du côté du jardin, une annexe au café de Gérenflot. C'était une salle verte où les habitués venaient chercher la fraîcheur et l'ombre pendant les ardeurs de l'été. Quand il s'y vit seul avec son confident, Évariste reprit la parole.

— Eh bien, Jules, tu l'as entendue?

— Quoi? dit Rieussec.

— L'aventure de Joblet, dit Graindorge : est-ce que tu en serais dupe, par hasard? C'est assez peu gazé, pourtant.

— Mais encore... ajouta Rieussec, comme un homme qui accepte les prémisses et attend la conséquence.

— Tu ne comprends pas? dit Évariste.

— Pas le moins du monde, répliqua Rieussec.

— On a arrêté Joblet aux environs de la Chênaie, dit Évariste en contenant l'essor de sa voix.

— C'est acquis au procès, dit Jules.

— On l'a arrêté à une heure indue, au milieu de la nuit, ajouta Évariste sur le même ton.

— Personne ne s'inscrit en faux, dit Jules.

— Eh bien, ajouta solennellement Graindorge, Joblet ne pouvait être à la Chênaie aux environs de minuit sans que Célestin y fût. Célestin a donc quelque gibier de cœur à la Chênaie. Est-ce clair?

— Ah! s'écria Jules, se frappant le front.

— Tu comprends, enfin, adolescent candide? Il est temps, ma foi.

En effet, Rieussec venait d'être frappé d'une sorte de révélation. Il se rappelait la circonstance fugitive qui avait signalé l'arrivée de Vauxbelles, et ce mouchoir blanc entrevu pendant la cavalcade. Un rapprochement naturel s'opérait entre

ces deux faits et servait à les expliquer l'un par l'autre. Rieussec rendit compte à son illustre ami de l'épisode dont il avait été témoin.

— Est-ce possible ! s'écria Évariste. Et tu ne m'en as rien dit ! Quel trait de lumière !

— En effet, cela commence à s'éclaircir, dit Rieussec.

Au lieu de répondre à son confident, Évariste s'était levé et parcourait la salle en proie à une agitation évidente. Un événement où il n'aurait pris qu'un intérêt de curiosité ne l'eût pas touché à ce point et placé sous l'empire d'une telle préoccupation. Rieussec ne savait qu'en dire : il attendait qu'Évariste se fût expliqué. Celui-ci pourtant n'obéissait plus qu'à un aiguillon secret, et, oubliant son compagnon, livrait à demi sa pensée.

— Ah ! Célestin, s'écria-t-il, c'est ainsi que tu montes tes coups, en cachette, au cœur de la nuit, comme les loups-garous ! N'en rien dire à personne, pas même à moi, qui t'ai fait ce que tu es, sans qui tu ne serais rien qu'un méchant avocat de province ! Prodiguez-vous donc pour un ami ! Portez-le sur le pavois à la force du poignet ! Employez pour lui ce que la nature vous a donné de qualités brillantes et solides, vos poumons pour le célébrer, vos muscles pour le défendre, votre éloquence, votre santé et tout le souffle de votre belle jeunesse ! Livrez ces trésors sans compter, sans marchander, comme un prodigue ! N'ayez regret à rien, ni aux courses par la chaleur, ni aux factions par le froid ! Abaissez-vous jusqu'à caresser des chiens de ferme et embrasser des enfants mal réussis, jusqu'à avaler vingt pots de vinaigre en guise de vin ! Dessinez-vous en vil flatteur vis à vis du dernier goujat qui figure sur les listes électorales ! Et tout cela pourquoi ? Pour que, à un jour donné, cet homme, en l'honneur de qui vous avez tout fait, à qui de vos mains saignantes vous avez aplani le chemin, pour que ce parvenu, votre créature, votre œuvre, votre enfant, vous tourne le dos,

vous oublie, vous sacrifie au premier passant, vous mesure l'affection, le dévouement, l'influence ; pour qu'il fasse l'étroit, le cachottier avec vous, ne vous livre que la moitié de sa pensée, n'ait d'autre souci et d'autre espoir que de s'affranchir de la reconnaissance qu'il vous doit, et de payer des services sans prix par la plus noire, la plus abominable des ingratitudes.

Une tirade aussi démesurée semblait avoir épuisé les forces d'Évariste, car il retomba sur son siége, comme s'il eût demandé grâce. Cependant, cette éclipse dura peu.

Deux minutes après, il se releva, et, agitant l'index en guise de défi :

— Ah ! Célèstin, Célestin, dit-il, tu veux jouer au fin avec moi ! Prends-y garde, mon fils ; je te briserai comme je t'ai élevé. Jules, ajouta-t-il en se retournant vers son confident.

— Qu'y a-t-il, Évariste ? dit celui-ci, en homme qui attend un mot d'ordre.

— Il faut que nous lui préparions une surprise, à ce bon Célestin, poursuivit Graindorge avec un rire souverainement sardonique. Un jour qu'il sera allé rendre ses hommages aux dames de la Chênaie, il faut que nous le recevions à la porte avec un charivari des mieux caractérisés. Que t'en semble ?

— Sublime ! mon cher, répliqua Jules ; voilà des inspirations dont tu es seul capable.

— Tu préviendras Alfred, Paul, Édouard, Eugène et Raoul. Nous montons à cheval, et nous nous portons en silence sur les lieux. Quand il sortira, il nous trouvera rangés en espalier, et prêts à lui prodiguer les honneurs dus à sa fortune. Une conduite dans toutes les règles, mon cher, avec accompagnement de fanfares. Il faut que les châtelaines entendent la chose de leur manoir.

— Je t'admire, Évariste, dit Rieussec. Tu as du Corse et du chevalier dans le caractère : tu sers bien, mais aussi comme tu te venges !

Pendant cette dernière partie de l'entretien, les amis avaient peu à peu élevé la voix, et, sans qu'ils pussent le soupçonner, un tiers se trouvait à portée de les entendre. A côté de la salle verte, se trouvait un long couloir qui aboutissait aux allées du jardin. Gervaise se l'était réservé pour s'en faire un laboratoire. Plus d'une fois, dans le courant de la journée, elle y était appelée pour les soins du service, et recueillait involontairement bien des confidences qui s'échangeaient dans la salle verte.

Cette fois, le hasard seul ne fit pas tout. Gervaise avait-elle quelques raisons pour s'inquiéter de ce que pouvait dire Évariste? il faut le croire; car aussitôt que celui-ci eut entraîné Jules Rieussec vers le lieu où se passait cette conférence, Gervaise, de son côté, se glissa dans son laboratoire en étouffant ses pas, en retenant jusqu'à son souffle, afin de ne point se trahir. De là, elle avait tout entendu, la sortie éloquente d'Évariste, puis ce plan de vengeance dont Célestin devait être la victime.

Il ne faut pas sonder les abîmes du cœur, surtout du cœur d'une femme. L'œil le plus clairvoyant pourrait s'y troubler. Pourquoi Gervaise se prit-elle sur-le-champ d'un vif intérêt à l'égard de M. Célestin? D'où vient qu'elle résolut de faire échouer les combinaisons machiavéliques de M. Évariste? Ce sont là des mystères qu'il importe peu d'éclaircir. Était-ce par intérêt pour M. Célestin, ou simplement comme mesure de précaution contre M. Évariste? Les lecteurs de ce récit en décideront. Toujours est-il que la confidence venait à peine d'être achevée, lorsque Gervaise, quittant son tablier et se coiffant d'un bonnet de ville, se dirigea vers la maison de Vauxbelles, et y pénétra par une porte latérale à l'usage des gens de service.

Le député était sorti; Joblet se trouvait seul dans l'antichambre, encore affaissé sous le poids de son aventure. Gervaise eût mieux aimé s'adresser au maître lui-même; mais à

son défaut elle n'hésita pas à confier son message au vieux serviteur :

— Monsieur Joblet, lui dit-elle, je viens donner à monsieur un petit avis, là entre voisins et tout à la hâte. Voulez-vous le lui transmettre ?

— Dites, madame Gervaise, répondit le père Joblet, ayant à peine la conscience de ses paroles.

— Eh bien, monsieur Joblet, poursuivit Gervaise, conseillez à monsieur de ne plus aller à la Chênaie.

— A la Chênaie ! s'écria Joblet épouvanté. Qui parle encore de la Chênaie ?

— Oui, à la Chênaie ! dit Gervaise en insistant ; n'oubliez pas, monsieur Joblet. Il y a complot ! complot, entendez-vous, contre M. Vauxbelles. Et maintenant, je me sauve. Adieu, monsieur Joblet. Vous avez compris, n'est-ce pas ?

— La Chênaie ! répétait le vieux serviteur, comme s'il eût vu un fantôme se dresser devant lui.

Et il se retourna du côté de Gervaise, mais celle-ci avait déjà disparu.

IX

Un banquet.

A la suite de ce petit événement, Célestin Vauxbelles se vit astreint à plus de réserve ; il s'observa, se contint et déjoua le système de surveillance qui s'organisait autour de lui. Les devoirs d'État ne lui laissaient d'ailleurs que peu d'heures disponibles ; il appartenait, en député consciencieux, aux servitudes et aux ennuis de la représentation. Si les grandeurs ont quelques profits, elles ont aussi des charges : c'est un cortége

obligé et indivisible. Qui accepte les uns, subit les autres ; l'équilibre se rétablit ainsi au profit de la morale, et la Providence se trouve justifiée.

Au nombre des fléaux qu'engendrent ces existences en relief, il en est deux toujours prêts à sévir ; ce sont les importunités particulières et les exhibitions publiques. Le député de Saint-Sylvain en était la proie. En vain aurait-il voulu disposer de lui-même, on ne lui en laissait pas le loisir. Dès le matin sa porte était assiégée ; les heures d'audience empiétaient sur les heures du sommeil. Les repas même n'étaient pas respectés ; quelles que fussent les résistances de Joblet, il se trouvait à point nommé un de ces amis indiscrets qui tiennent à honneur de forcer toutes les consignes. Célestin avait alors près de lui un témoin qui faisait involontairement l'analyse de son menu, et pouvait rendre compte à la ville de l'état de son appétit. Saint-Sylvain savait de quel vin il avait bu, de quel gibier il avait mangé, et ainsi se réalisait pour Vauxbelles le vœu de cet ancien qui désirait une maison de verre.

Cependant, quelque odieux qu'il fût, cet esclavage lui pesait moins que celui des exhibitions publiques. Célestin n'était point un aigle, mais il y avait en lui des facultés délicates qui n'auraient demandé, pour éclore, qu'un peu de calme et de recueillement. Il étudiait volontiers ; il choisissait ; il avait le goût difficile, l'esprit hésitant, toutes qualités qui excluent l'improvisation. Ennemi des banalités, il ne comprenait pas la fortune des orateurs qui les relèvent par la hardiesse du débit et l'éclat de l'organe. Dans cette disposition, on conçoit qu'il ne dut pas envisager sans crainte la nécessité de parler en public. C'était l'un des tourments de sa vie, celui qui y répandait le plus d'amertume. A deux ou trois reprises il avait essayé de rompre le charme jeté sur ses facultés ; chacune de ses expériences avait tourné contre lui ; il en était sorti terrassé, mourant, anéanti. En face de cet auditoire

imposant, agrandi par une publicité sans limites, il ressentit un vertige impossible à vaincre. Ses idées se troublèrent ; sa langue ne le servit plus ; à peine trouva-t-il quelques mots sans suite, des phrases vides prononcées d'une voix tremblante. Jamais essai ne fut plus malheureux, échec plus complet.

Depuis lors, Célestin Vauxbelles voyait à chaque instant se dresser devant lui le spectre de l'improvisation. L'idée qu'il pouvait être appelé de nouveau à faire ses preuves, à s'exécuter devant témoins, lui causait des frissons involontaires. Sans doute il s'était promis de ne plus affronter le grand théâtre parlementaire, de renoncer à cette scène ou avait eu lieu son triste début ; mais qui le garantissait contre les piéges sans nombre dont l'existence est semée, contre les députations inattendues, les passages officiels, les réceptions extraordinaires et tout ce qui porte dans ses flancs la menace d'une improvisation ? La vie d'un député est une succession d'embûches pour qui n'a pas la parole prompte, le mot toujours prêt, la phrase à volonté. Il faut se faire un arsenal de harangues disponibles pour les cas prévus et imprévus ; c'est l'arme et la parure du temps. Tout finissait jadis par des chansons, tout finit aujourd'hui par des harangues.

Une circonstance venait réveiller les terreurs de Vauxbelles. La reconnaissance de l'arrondissement le menaçait d'un banquet par souscription. Dès le lendemain de son arrivée, cette idée avait été émise, et depuis lors elle avait fait du ravage dans les esprits. Déjà le nombre des convives s'élevait à cinquante, ce qui portait la démonstration publique à un nombre inouï jusqu'alors et fournissait un témoignage irrécusable de la popularité du député. Il faut dire que tous les partis s'étaient donné rendez-vous à ce banquet comme sur un terrain neutre. Les Simonneau avaient souscrit aussi bien que les Graindorge ; la magistrature y figurait près de la municipalité. C'était une de ces occasions solennelles où les passions

abdiquent, où les nuances s'effacent pour faire place à un concert harmonieux et à une touchante unanimité. Certes, avec plus de facilités oratoires, Vauxbelles y aurait vu un puissant moyen d'influence et regardé ce jour comme un des plus beaux de sa vie. Il n'y vit que la perspective d'une improvisation : cette idée empoisonnait tout à ses yeux.

Bientôt ce banquet devint la grande affaire du jour. Il arriva des adhésions de tous les points de l'arrondissement ; c'était à qui s'inscrirait sur les listes. Saint-Sylvain ne renfermait pas de salle assez vaste pour contenir tant de monde ; il fallut mettre en réquisition le café de Gérenflot, et convertir une partie du jardin en un vaste réfectoire. On disposa dans ce local une table oblongue que devaient éclairer les quinquets de l'établissement rangés et suspendus sur une ligne. Des guirlandes de feuillage serpentaient autour des toiles et leur servaient de franges naturelles, tandis que deux transparents en papier huilé terminaient la perspective et laissaient voir cette légende faite pour aller au cœur : « Vive notre député ! » Pourquoi Vauxbelles n'était-il pas dans une disposition d'esprit à jouir de tant d'hommages ?

Grâce à la protection d'Évariste, Gérenflot avait été chargé de la direction et de l'ordonnance du repas. Soixante-dix souscripteurs figuraient sur les listes. A cinq francs par tête, c'était trois cent cinquante francs. Saint-Sylvain traitait son hôte sur un pied royal : trois cent cinquante francs consacrés à une consommation de vivres constituaient pour le pays une dépense sans précédents, une de ces fastueuses exceptions qui laissent une date dans l'histoire, comme le dîner de Trimalcion et le festin de Balthasar. Gérenflot connaissait Saint-Sylvain ; il n'ignorait pas à quels convives il avait affaire. Aussi prodigua-t-il les aloyaux homériques, les entrecôtes dignes de la table d'Eumée. Des chevreuils presque entiers, des cordons de lapereaux, des guirlandes de perdrix vinrent garnir les offices et s'allonger ensuite sur les broches.

Jamais armée en bataille ne présenta un front plus puissant et n'offrit un plus bel aspect. Gervaise, de son côté, prodiguait ses soins aux plats choisis qui ont le sucre pour base; experte en petit-four, elle n'épargna rien pour élever ce détail à la hauteur des autres services. Elle voulait qu'on y reconnût une main d'artiste, digne d'un théâtre plus élevé.

Quand le jour décisif fut arrivé et à l'heure fixée par le programme, une députation choisie parmi les souscripteurs alla prendre Vauxbelles à son domicile afin de lui servir d'escorte jusqu'à la salle du banquet. La musique locale ne ménageait pas ses accords ; toute la ville était aux fenêtres, et une double haie de curieux garnissait le chemin. Le député prodigua les saluts et se mit en route au son de l'orchestre. Malgré les efforts qu'il faisait pour maîtriser son émotion, quelques nuages traversaient de loin en loin sa physionomie. Un coup d'œil exercé eût pu voir qu'il figurait dans cette scène moins en triomphateur qu'en victime; et qu'il eût volontiers demandé la clôture pour toutes ces démonstrations. Cependant il marcha d'un pas ferme vers le banquet, où il s'assit à la place d'honneur et au bruit des applaudissements. Le père Graindorge, l'écharpe à la ceinture, occupa sa droite, tandis que le président Simonneau prenait sa gauche. Évariste avait décliné pour son compte toute place d'honneur; il entendait siéger comme convive libre et en dehors de toute distinction officielle. Seulement, il voulut avoir Jules Rieussec à ses côtés.

Évariste, on l'a vu, nourrissait quelques griefs contre Célestin, et poursuivait à son égard une petite revanche. Aucune occasion ne s'était offerte jusque-là, et il en résultait dans l'âme de notre héros cette fermentation qu'engendrent des rancunes contenues. Sans doute Évariste ne devait pas pousser ces représailles au delà d'une certaine limite ; il ne désirait qu'une chose, c'était de faire sentir sa force à Célestin qui paraissait l'oublier. Aussi ne le perdit-il pas de vue pendant

le repas, et devina-t-il les combats de son âme. Vauxbelles n'était à rien de ce qui se passait autour de lui; s'il buvait, c'était par un mouvement machinal; s'il mangeait, c'était du bord des lèvres. Une pensée fixe, opiniâtre, dévorante, l'absorbait tout entier : y aura-t-il une improvisation ? et sur quoi roulera-t-elle ? L'absence d'un programme arrêté l'inquiétait aussi. Rien n'avait été prévu, ni pour les toasts, ni pour les allocutions. Ce vide lui causait un certain malaise. Si la foudre éclate, se demandait-il, d'où partira-t-elle ? sera-ce du côté des Simonneau ? alors l'allocution aura un caractère grave, mesuré, digne de gens de robe. Sera-ce du côté des Graindorge ? dans ce cas, point de limites aux hypothèses. Quel pourra être le thème de ces hommes illettrés ? que leur dire ? que leur répondre ?

Toutes ces sensations et d'autres encore se peignaient si bien sur le visage de Vauxbelles, qu'Évariste y lisait comme dans un livre. Au moment où cette anxiété semblait arrivée au comble, notre héros poussa le coude de son voisin.

— Mon petit, lui dit-il, nous allons rire tout à l'heure.

— De quoi donc ? répondit le confident du prince.

— Je te dis que nous allons rire, ajouta Évariste. Prépare-toi la rate; ce sera à se vautrer.

— Mais encore !

— Au dessert ! Au dessert ! Je ne dis que ça. Changement à vue et effet de scène. J'envoie mon homme dans le troisième dessous.

Le dessert arriva, et, comme il s'écoulait sans accident, Vauxbelles croyait en être quitte. Déjà il respirait avec plus de liberté, mangeait son fruit avec une certaine aisance, quand Evariste se leva, le verre en main, le front haut, l'œil en feu. De tous les convives, l'illustre Graindorge était celui dont Célestin se défiait le moins. Il ne soupçonna donc point le piége et écouta sans inquiétude.

— Messieurs, dit l'orateur, je viens vous proposer un toast

qui sera accueilli sans doute par un enthousiasme universel : c'est en l'honneur de notre excellent député. Qui plus que lui est digne d'une manifestation pareille à celle dont nous sommes témoins ? Qui a mieux mérité du pays et de l'arrondissement ? Chacun de ses actes est une preuve de dévouement de plus ; chacune de ses paroles est un nouveau témoignage de sa sollicitude. Vous allez l'entendre, messieurs, vous allez l'entendre après moi, ajouta-t-il en insistant à dessein et en se tournant vers Vauxbelles, vous raconter tout ce qu'il a fait dans votre intérêt. Le détail en sera long, mais votre reconnaissance n'en sera que plus vive. Parlez, monsieur, poursuivit-il en recourant à l'apostrophe directe, parlez, chacun ici vous en conjure, parlez ; et si votre modestie est amie des réticences, si vous vous effacez trop, s'il vous répugne de faire votre propre éloge, nous sommes ici en nombre pour rétablir toute la vérité et suppléer à ce que votre délicatesse vous aura forcé de taire. Ainsi, messieurs, dit en terminant Evariste, associez-vous à moi pour cette manifestation inspirée par la reconnaissance. Vive notre député !

— Vive notre député ! s'écrièrent les soixante et dix convives debout et dans un élan spontané.

— Et en avant la musique, ajouta Évariste.

La musique obéit et exécuta une *Marseillaise* formidable. Gérenflot n'avait pas oublié les exécutants ; ils étaient tous ivres.

Célestin ne pouvait reculer ; il était mis en scène d'une manière trop éclatante et trop directe. Il ne s'agissait plus d'une provocation timide, d'un appel détourné ; on lui traçait un programme, on l'invitait à s'expliquer catégoriquement. Le cadre était vaste d'ailleurs, et s'il eût ressenti le moindre goût pour les harangues, c'était l'occasion d'y procéder avec une entière latitude. Mais ce qui eût fait la joie d'un autre causait le tourment de Vauxbelles, et quand il se leva pour

répondre, son émotion était si vive qu'elle étouffait les paroles dans le fond de son gosier :

— Messieurs, dit-il, croyez au sentiment que j'éprouve..... vos bontés me pénètrent de reconnaissance..... il m'est impossible de rendre avec la vivacité qui est dans mon cœur, car..... je suis ici au milieu de vous..... en effet..... oui, messieurs.....

Quelques efforts qu'il pût faire pour rassembler ses idées et terminer tant bien que mal cette déplorable scène, Vauxbelles ne put sortir de ces phrases entrecoupées. A mesure qu'il avait la conscience plus entière de l'abîme dans lequel il tombait, il se sentait moins de force pour en sortir, et volontiers il s'y fût précipité de ses propres mains. Evariste suivait de l'œil ce spectacle et poussait de nouveau le coude à Rieussec.

— Eh bien, mon petit ? lui disait-il.

— Impayable, répondait celui-ci ; cela vaut quinze francs la stalle.

Il était dangereux de pousser plus loin les choses ; l'illustre Graindorge le comprit. La leçon avait porté, cela suffisait. Il ne fallait pas compromettre Vauxbelles au point de le rendre mpossible.

— Messieurs, dit notre héros, en intervenant et sauvant la retraite du député, quoi de plus naturel qu'un moment d'émotion au milieu des témoignages de votre sympathie ? Il faudrait avoir le cœur bien mal placé pour ne pas ressentir vivement ce que vous exprimez avec tant de chaleur ! Quel discours peut valoir une impression si vraie et si profonde ! Ah ! messieurs, joindre ainsi à toutes les facultés de l'esprit les qualités du cœur, être à la fois le plus intelligent et le plus sensible des mandataires, quelle réunion précieuse, quel rare assemblage ! Quant à moi, je me sens gagné par ces émotions qui débordent, et je vois dans vos yeux que vos âmes

sentent à l'unisson de la mienne. Messieurs, confondons-nous donc dans un seul et dernier cri : Vive notre député !

— Vive notre député! répétèrent les soixante et dix voix, sous l'influence de cette vive harangue.

En même temps les convives les plus attendris, ceux qui avaient rendu aux bouteilles de Gérenflot l'hommage le plus assidu, sortirent des rangs et vinrent se jeter dans les bras du député. On s'embrassa à la ronde, on se prodigua les poignées de main, et l'on passa au café au milieu d'une effusion et d'un attendrissement inexprimables.

— Bien joué! dit Rieussec à l'oreille de son chef de file.

— Si je ne l'avais pas ramassé à temps, mon petit, répliqua Évariste, c'était un homme perdu.

X

Les grands moyens.

Le but ordinaire des promenades d'Évariste était le sentier qui règne le long de l'Argentine et dessert les nombreux moulins construits sur la rivière. Un triple rideau de peupliers et de trembles y verse constamment de l'ombre et ne laisse pénétrer sur la chaussée que des brises fraîches et des rayons adoucis.

Un dimanche, notre héros suivait lentement ce sentier en compagnie de son ami Rieussec. Il montait Quiroga, Jules un alezan. Les deux chevaux, presque abandonnés à eux-mêmes, se saluaient par de joyeux mouvements de tête, ou dilataient leurs naseaux à l'odeur des foins épars dans la campagne. Ariel était aussi de la partie ; animé d'une gaieté folle, il se plongeait au milieu des regains fauchés de la veille et les

dispersait avec une sorte de volupté. Tout était calme aux champs : les claquets des moulins avaient cessé leur bruit; on n'entendait ni la clochette du troupeau, ni le chant de la faneuse. Le respect dû au jour férié semblait avoir éteint toutes les rumeurs de la vie active; le râle d'eau poussait seul son cri, tandis que la cloche du village résonnait dans le lointain.

Évariste n'était pas d'une trempe accessible à la rêverie; l'idéal le touchait peu; il professait un souverain mépris pour la contemplation. Aussi ne se laissait-il pas gagner aux beautés du paysage : un autre souci le dominait.

— Jules, disait-il à son confident, j'en conviens, il y a du mieux. Notre homme est maté et pour longtemps. Le voilà maniable, enfin.

— Je le crois, parbleu bien, répondit l'ami du prince; on le serait à moins. Comme tu l'as secoué! quelle leçon!

— Elle ne suffit pas, mon petit; il faudra y revenir, poursuivit Graindorge, Célestin m'est rendu comme député, mais comme homme il me résiste, il me glisse dans la main. J'ai eu beau le sonder, le retourner de mille façons; il reste impénétrable.

— Et ta surveillance?

— Infructueuse, mon cher, impuissante jusqu'ici. On l'a épié de jour, de nuit: Gérenflot s'y exténue; rien, absolument rien. Je ne sais plus que croire.

— Mon Dieu, que t'importe après tout? dit timidement l'ami du prince.

—Beaucoup, mon petit, plus que tu ne penses. J'ai en tête un plan, je veux faire une fin et j'ai bien peur que Célestin ne vienne se mettre à la traverse. C'est une fatalité. Un ami de vingt ans! Un homme que j'ai porté au pinacle! Et penser qu'il faudra peut-être que je le brise, ajouta Évariste avec un geste et un accent de mélodrame.

—Bah! à ce point! dit Rieussec.

— Oui, Jules, je ne puis reculer. On a des mues dans la vie, des époques de métamorphose. La vie de conquérant me pèse; j'ai assez fait du Joconde, vois-tu.

— Allons donc! si jeune encore?

— Non, te dis-je, j'en ai assez; tu prendras la suite de mon industrie. Où cela conduit-il après tout? ajouta Evariste en s'animant. Quand j'aurai bien porté le ravage dans tous les ménages de Saint-Sylvain, battu les Simonneau dans leurs femmes, humilié jusqu'à Victor, pratiqué ainsi des intelligences au sein du camp ennemi, où sera le profit, où sera la gloire? Assez comme cela. Décidément, mon petit, je donne ma démission; je renonce, j'abdique: ces dames s'arrangeront comme bon leur semblera. Il n'en est point parmi elles d'inconsolables.

— Et Gervaise!

— Silence, Rieussec, s'écria Evariste d'une voix à la fois sévère et émue; je vous avais défendu de prononcer ce nom.

— Suffit, l'ancien, dit l'ami du prince, cherchant à se sauver par une plaisanterie, on s'y conformera.

Pendant le cours de cet entretien, les chevaux avaient gagné du terrain, et le hameau de la Chênaie se dessinait dans la perspective. Il se compose de deux groupes de chaumières jetés sur l'un et l'autre bord de l'Argentine. Une église, dont le clocher portait les traces d'un badigeon récent, domine les habitations recueillies à son ombre. Vu à distance, ce site avait quelque charme; la verdure, en s'y mêlant par massifs, relevait les tons enfumés des chaumières, et répandait sur l'ensemble les riches couleurs de la végétation. Qui a vu les campagnes n'a pu échapper à ce contraste. Ce que l'homme y fait semble jurer en présence de ce qu'y a fait la nature; des cloaques à côté de tapis de gazon, du fumier près d'un verger parfumé, des mares infectes au milieu d'eaux vives!

La seule partie du paysage qui satisfît entièrement le regard était celle où s'élevait le château, au milieu d'arbres

centenaires. Il régnait entre la vieille construction et les ormes majestueux qui l'entouraient une harmonie que le temps avait créée, et qui était bien au-dessus des effets symétriques que poursuit la main de l'homme. La pierre et le feuillage semblaient avoir assorti leurs couleurs, combiné leur pose, de manière à s'empreindre d'une mélancolie qui ne manquait ni de grâce ni de grandeur. C'était la plainte du passé qui s'exhalait sans fiel, sans amertume, et comme un dernier murmure de deuil et de regret. Les restes du château révélaient un édifice imposant, dont la date remontait à la plus belle époque de l'art gothique. A peine en restait-il une aile debout; encore ses proportions gigantesques, ses distributions intérieures la rendaient-elles inhabitable. Pour l'usage des hôtes actuels, il avait fallu construire sur les anciens communs une maison de campagne dans le goût moderne, convenable en tout autre lieu, mais écrasée ici par le spectacle de ces ruines grandioses. Tout cet ensemble composait le château de La Chênaie et les débris du vaste domaine qui en formait autrefois la dépendance.

C'est de ce côté que s'avançaient les deux amis. Évariste avait pris les devants et se dirigeait vers un tertre couvert de châtaigniers, d'où l'on embrassait la vallée entière, avec la Chênaie comme premier plan, et au loin le cours sinueux de l'Argentine. Notre héros voulait y établir son observatoire et y combiner ses moyens de stratégie. Point d'importuns d'ailleurs, point de surveillants. La cloche de l'église faisait un dernier appel aux fidèles en retard, et peu à peu les chaumières se dépeuplaient toutes au profit du lieu saint.

— Attention! mon petit, dit Évariste en gravissant le tertre, nous arrivons sur le théâtre de nos opérations.

— Voilà un mot bien ambitieux, répliqua Jules.

— Il te le paraîtra moins tout à l'heure, mon petit. Suis-moi, en attendant, par-dessus cet échalier.

Sur un mouvement de bride, Quiroga franchit l'obstacle,

et l'alezan de Rieussec en fit autant : Ariel avait donné l'exemple.

— Tu m'as compris, n'est-ce pas? dit Évariste en reprenant la conversation. Je veux faire une fin.

— Tu en as le droit, Graindorge, répondit l'ami du prince.

— Ne plaisantons pas, ajouta notre héros d'un ton plus sérieux. Tu vois ce château, mon petit.

— Le château de La Chênaie?

— C'est toi qui l'as nommé, mon fils. Eh bien! avant qu'il soit trois mois, je veux en être le châtelain.

— De La Chênaie?

— De La Chênaie.

— Tu épouserais alors une Rochemarne?

— J'épouserai une Rochemarne.

— Malgré le général?

— Malgré le général.

— Ah! mon Dieu! et Célestin?

— Je lui réserve un dédommagement, mon cher, un beau dédommagement : il épousera ma sœur Anaïs. Voilà mon plan de campagne.

— C'est du Napoléon pur, dit Rieussec, que la hardiesse de son ami commençait à effrayer.

On était arrivé au sommet du tertre, d'où l'œil plongeait sur les pelouses du château. Elles étaient désertes et silencieuses. Évariste descendit de cheval et cacha Quiroga derrière une haie. Jules imita cette manœuvre. Quand cette précaution fut prise, l'illustre Graindorge daigna enfin s'expliquer d'une façon moins impériale et moins sommaire.

— Mon petit, dit-il à son compagnon, je sais que l'entreprise n'est pas facile. Il y a d'un côté les grands parents qui sont montés en diable sur leur noblesse. J'aurai beau leur dire que je suis un brave garçon, bien posé dans le pays, avec une jolie fortune en perspective, ils me demanderont si

mes aïeux ont figuré aux croisades, et me tourneront le dos si je ne leur montre pas un blason qui vaille le leur.

— Tu peux t'y attendre, dit Rieussec.

— Premier embarras, poursuivit Évariste. D'un autre côté, il y a un soupirant plus ancien que moi, si nos soupçons sont fondés. Célestin serait venu, à ce qu'il me semble, égarer son cœur sensible sous les ombrages de ce parc, fouler ces pelouses de son pied attendri. Rien d'impossible à cela. Les dames de Rochemarne habitent seules la Chênaie. Leur unique parent, le général, n'y vient que rarement. Célestin a donc eu les coudées franches : cela me paraît clair.

— Tout ce qu'il y a de plus clair, dit Rieussec, faisant écho.

— Dès lors, deuxième embarras. Embarras du côté des parents, embarras du côté de l'ami. Si l'on s'amusait à débrouiller cette suite d'embarras par les procédés ordinaires, la vie d'un corbeau n'y suffirait pas. Séduire l'enfant, évincer l'un, calmer les autres, c'est trop de besogne. Il vaut mieux avoir recours aux grands moyens.

— Aux grands moyens? s'écria Rieussec, se défiant de l'audace de Graindorge.

— Oui, mon petit, dit Evariste d'un ton décidé. Menons les choses à la houssarde; c'est plus sûr.

Quelque habitué qu'il fût à suivre aveuglément l'impulsion de son ami, Jules Rieussec comprit qu'il s'agissait cette fois d'autre chose que d'une fredaine de jeune homme. Il hasarda quelques objections, et chercha à se tirer de qualité; mais le dessein d'Evariste avait quelque chose de très-arrêté et presque d'impérieux. Ce n'était pas sans avoir réfléchi qu'il s'engageait dans cette entreprise.

— Assez, Jules, dit-il à son confident, assez de sermons. Nous ne sommes point au prêche. Si tu veux me quitter, quitte-moi; si tu veux rompre, rompons.

— Quelle idée! répliqua vivement Rieussec. Comme tu le prends! Moi, te quitter! Jamais!

— Eh bien ! laisse-moi suivre mon idée, dit Evariste. Tu ne voudrais pas me faire manquer ma fortune. Non : eh bien ! elle est là. Figure-toi, mon cher, la position que j'aurai si je m'allie à des gens qui remontent aux croisades. Qu'est-ce qui me manque, après tout ? J'ai de l'argent, de la figure, de l'aisance dans le geste, quelque facilité de parole, l'œil vif et la main belle ? Ajoutez-y un peu de naissance, mon petit, et je suis un homme achevé ; beaucoup de naissance, et je deviens un homme du premier rang.

Rieussec se serait en vain raidi contre une volonté aussi ferme ; il aima mieux feindre un acquiescement complet, en se réservant d'échapper aux suites de cette faiblesse.

— Allons, dit-il, puisque tu le veux.

— A la bonne heure, mon petit, répliqua Evariste en lui tendant la main, je te reconnais là, Oreste et Pylade, Nisus et Euryale, Castor et Pollux, tout ce qu'il y a de mieux dans l'antiquité, nous l'effaçons. Mais n'aie pas peur, mon fils, je ne t'oublierai pas quand je serai aux faîte des grandeurs.

— Ne t'inquiète pas de moi, Evariste ; songe d'abord à ton affaire.

— Tu as raison, mon petit ; allons au plus pressé. Il y a longtemps que j'ai mon idée en tête. J'ai déjà examiné les lieux, je les connais à fond ; tu vois quel est l'ensemble des bâtiments ?

— Oui, très-bien.

— Laisse de côté le vieux château ; personne ne l'habite, si ce n'est les chauve-souris et les belettes. Attache-toi seulement au bâtiment moderne. Tu y es ?

— Parfaitement.

— Au rez-de-chaussée, sallon, salle de billard, salle à manger. Les portes donnent d'un côté sur la pelouse, de l'autre sur le petit bois qui est derrière. Es-tu orienté ?

— Oui, Evariste.

— Au premier, deux chambres de maîtres ; ne tiens compte

que de celles-là. Trois croisées pour la marquise de Rochemarne : respect à la marquise, mon fils.

— Volontiers.

— Mais attache-toi surtout à ces deux croisées qui sont à angle du bâtiment, et dont l'une fait face à l'avenue. C'est l'asile de Gabrielle de Rochemarne, un ange, mon petit, tout ce qu'il y a de plus adorable au monde. Figure-toi que moi qui suis un cœur blasé, un vaurien, un coureur, j'ai senti, rien qu'à sa seule vue, mon masque de roué tomber de mon visage. J'en suis amoureux, mon cher, tout ce qu'il y a de plus amoureux, et c'est un excès dont je ne me croyais plus capable.

— Tu m'effraies !

— Ayons recours aux grands remèdes, mon fils, et cela passera. Remonte à cheval, nous allons maintenant faire le tour des clôtures. Il faut s'assurer des abords de la place.

Au moment où Evariste achevait ces mots, la cloche de l'église annonçait la fin de l'office. Les deux amis reprirent le chemin de La Chênaie en s'arrêtant de temps à autre pour examiner les lieux. Arrivé sur un point du parc qui lui paraissait le plus faible, Evariste contint son cheval.

— Jules, dit-il à son compagnon, tu vois bien ce saut de loup. De quelle largeur l'estimes-tu ?

— Quatre mètres, mesure légale, répondit Rieussec.

— Te sentirais-tu capable de le franchir ?

— Comment cela ? à cheval ?

— Non pas, mon petit, à pied.

— J'en doute, dit Jules.

— Eh bien ? tu vas voir.

Il remit la bride de Quiroga à son ami, et, prenant son élan, il arriva d'un bond de l'autre côté du saut de loup. C'était entrer dans le parc à la façon des malfaiteurs et des amants.

— Bravo, Evariste ! s'écria Jules.

Cet incident les avait absorbés l'un et l'autre à tel point

qu'ils ne s'étaient pas aperçus de l'approche de quelques témoins. Recommençant l'épreuve, Evariste venait de franchir de nouveau le fossé, et retombait du côté de la route, lorsqu'il se trouva, à sa grande surprise, en présence de deux dames.

C'étaient la marquise de Rochemarne et mademoiselle Gabrielle de Rochemarne, qui venaient d'entendre la messe à l'église de La Chênaie.

XII

La Chênaie.

Quel que fût l'aplomb d'Evariste, il éprouva un sentiment de confusion à l'aspect de ces dames, venues juste à temps pour constater un cas de flagrant délit, et une manière au moins étrange de pénétrer chez elles. Cependant, ce trouble ne fut pas long; le sang-froid reprit bientôt le dessus.

— Madame la marquise, dit notre héros, en s'inclinant avec respect, veuillez excuser nos petits écarts de gymnastique. Il s'agissait de donner à mon ami Rieussec une démonstration des théories du colonel Amoros...

— Vraiment? répliqua la grande dame, avec un sourire auquel sa fille s'associait involontairement.

— Oui, madame la marquise, poursuivit Evariste, se sauvant par une bouffonnerie, c'est un complément d'éducation fort en vogue aujourd'hui. On fortifie les muscles dans l'intérêt des mœurs; on assouplit les jambes à la pratique des vertus. Voilà quel genre d'amélioration je poursuivais sur la personne de mon ami. Il est vrai que nous aurions pu choisir un autre théâtre pour nos expériences. Pardonnez-nous cette atteinte au droit de propriété.

— C'est tout pardonné, messieurs, dit la marquise, du ton le plus aimable, mais à une condition.

— D'avance nous souscrivons à toutes, s'écria Evariste avec l'accent et la pose d'un chevalier.

— C'est que vous entrerez avec nous à la Chênaie par un chemin moins incommode, dit la marquise. Ce sera votre châtiment.

A cette invitation, que relevait une grâce parfaite, les deux amis se répandirent en remercîments. Prenant leurs chevaux par la bride, ils se dirigèrent vers l'avenue du parc, qui s'ouvrit devant les châtelaines.

La marquise de Rochemarne était alors parvenue à ce que l'on peut nommer l'automne des femmes; mais c'était pour elle un automne brillant et plein d'éclat. Elle avait ce grand air qui accompagne la race, un port de reine que l'embonpoint ne déparait pas, la fraîcheur de la maturité, et ce calme profond du regard que donne seule une vie sans taches. En vain eût-on cherché sur son visage une de ces rides que creusent les passions orageuses; il n'y régnait qu'une bonté douce et une sérénité un peu solennelle. On voyait que le feu de l'amour n'avait pas passé là-dessus, et que ce cœur s'était absorbé tout entier dans les voies austères du devoir et les saintes affections de la famille.

Elle avait dix-huit ans lorsque le marquis de Rochemarne, arrivé à la soixantaine, fit agréer sa recherche. La jeune fille, quoiqu'elle descendît des Mac-Grégor et fût de grande origine écossaise, n'avait pas de fortune. Le nom du marquis, sa position, son titre, décidèrent les parents, et le mariage eut lieu. C'était dans les premières années de la Restauration; la faveur du nouveau régime était acquise aux Rochemarne. Les deux frères avaient brillé à la cour de Louis XVI; on les avait vus, au premier appel, passer dans le camp de l'émigration pour se montrer ensuite à Quiberon et sur le Rhin. Ils faisaient partie l'un et l'autre de cette légion d'Épiménides que 1814

nous ramena, légion coiffée à l'oiseau royal, et décidée à repousser toute transaction avec la France révolutionnaire.

Les Rochemarne avaient en tout temps brillé par le nom plutôt que par les biens ; la prodigalité était instinctive chez eux, et, de génération en génération, ils avaient vu décroître leur héritage. Cependant, lorsque la crise arriva, le marquis possédait encore quelques fiefs qui n'étaient point engagés ; il en confia la gestion à un Simonneau, aïeul de Victor, son intendant et son bras droit. Celui-ci lutta contre la confiscation, et essaya de dérober sa proie au domaine public. Il ne parvint à sauver que le château de la Chênaie, et la partie close du parc. Le restant des biens, vendu aux enchères, passa en d'autres mains. Une belle forêt de chênes, qui avait donné son nom au fief, fut adjugée par petits lots, et livrée au défrichement. Ainsi, le marquis, au milieu des joies du retour, se retrouvait en face d'une douleur inattendue ; il était sous le coup d'une ruine complète, et avec la misère en perspective.

La royauté vint au secours des deux frères. Le marquis obtint quelques-unes de ces grandes sinécures que l'Empire avait créées au profit de ses familiers, et qui parurent aux courtisans nouveaux des abris fort convenables et fort commodes. Quant au cadet, qu'on nommait le général, parce qu'il avait été mestre-de-camp des chevau-légers, on eut soin de lui ménager une alliance opulente qui combla les brèches faites à son patrimoine. Grâce à ces soins réparateurs, la maison des Rochemarne put faire une certaine figure, et compter en première ligne parmi les notabilités du pavillon Marsan. Le château de la Chênaie avait succombé aux outrages du temps ; il fallut y suppléer, et ce fut alors que le marquis fit construire le bâtiment moderne avec une partie des débris du vieil édifice.

Dès les premiers jours de son mariage, la marquise s'était fixée à la Chênaie ; le site lui plaisait, elle en aimait le calme et l'isolement. A diverses reprises, le marquis voulut l'em-

mener à Paris, et la présenter à la cour ; elle se défendit de cette existence bruyante. En femme sensée, elle craignait les poursuites auxquelles est en butte une femme jeune unie à un vieillard ; peut-être aussi y avait-il dans ce contraste des âges un tourment secret que l'air du monde eût empiré, et qu'étouffait la solitude. Loin des salons, elle portait légèrement ce fardeau ; elle s'y était faite, et n'avait à essuyer ni les commentaires désobligeants, ni des comparaisons pénibles. A Paris, c'eût été pour elle un poids chaque jour accru, une source intarissable d'ennuis et de luttes. La vanité se glisse si souvent dans nos affections, et il en est si peu qui soient à l'abri de ce mélange !

La jeune femme se résigna donc à cette vie solitaire, sans regret comme sans effort. Elle laissa le marquis s'en aller seul sur le théâtre où s'agitaient les ambitions et les brigues ; elle ne quitta pas son asile favori. Là tout lui souriait et semblait s'associer à ses goûts tranquilles. Elle y voyait son époux entouré de respects, le premier du pays par l'éclat du nom et la puissance des souvenirs. C'était la part de l'orgueil ; le cœur faisait le reste. Une grande joie vint d'ailleurs faire quelque diversion dans sa vie ; une fille lui était née : ce fut sur cet enfant qu'elle reporta toutes les puissances de son amour, tout ce qui sommeillait chez elle d'affection sans objet et de dévoûment sans but. Gabrielle devint pour sa mère une pensée de tous les instants ; elle grandit au milieu des caresses.

Il y eut alors pour les Rochemarne un moment de bonheur et une sorte de revanche du passé. Une indemnité allait être votée en faveur de l'émigration, et, quoique fort réduite. la part du marquis suffisait pour assurer l'avenir de sa veuve. Gabrielle venait à souhait ; c'était une enfant accomplie. Il y avait dans l'air comme un parfum d'ancien régime qui réjouissait le cœur des deux vieillards ; on semblait disposé à rayer d'un trait de plume vingt-cinq ans de notre histoire.

Hélas ! ce fut un rêve bien court, suivi d'un brusque réveil. En trois jours de colère, le peuple brisa la chaîne qu'on forgeait depuis quinze ans, et de toute cette insurrection au nom du passé, il ne resta plus qu'un roi en route pour l'exil, un trône en débris, et une couronne en déshérence.

Le coup était trop rude pour le marquis ; il n'y survécut pas. Après deux années d'une existence languissante, il s'éteignit, laissant une veuve fort jeune encore et une enfant en bas âge. C'était pour la marquise un surcroit de devoirs ; elle y sut conformer sa vie. Plus que jamais la solitude lui devint chère ; l'éducation de sa fille en remplissait les heures et y répandait un charme toujours nouveau. Gabrielle n'eut point d'autre professeur que sa mère, et c'était en toute chose un professeur accompli. Quant aux affaires d'intérêt, la marquise sut promptement y pourvoir ; elle se mit au courant de tout avec une aptitude merveilleuse. Dans les cas épineux, le général était consulté et donnait son avis. Cependant, autant que possible, la marquise n'obéissait qu'à sa propre impulsion. Elle avait reconnu, dans son beau-frère, des préjugés qui souvent troublaient son coup-d'œil et l'entraînaient dans de fausses idées. De là un peu de froideur entre les deux branches et des relations quelquefois compromises par les caprices du mestre-de-camp des chevau-légers.

Le temps s'écoula et Gabrielle devint une grande et belle personne. Il y avait en elle ce charme qui apaise et console. C'étaient toutes les grâces de sa mère, avec moins de majesté peut-être, mais aussi avec plus d'abandon. Elle touchait d'abord, elle attirait. Impossible de se défendre de la séduction qu'exerçaient sa voix, son regard, les lignes pures de son visage. On eût dit que les deux races avaient voulu réunir dans cette jeune fille la dernière expression de leur beauté. Elle répandait comme une douce lumière autour de ses pas et semblait porter le bonheur dans les plis de ses vêtements. Heureux celui dans le chemin duquel allait briller une appa-

rition si douce, et à qui cet ange au nimbe d'or devait tendre la main.

Tels étaient les hôtes du château de la Chênaie. Il était impossible que tant de grâces et de vertus n'eussent pas laissé dans le pays des impressions profondes. Aussi malgré sa hardiesse habiuelle, Évariste n'accompagnait-il la marquise qu'avec une certaine émotion. Jules Rieussec, plus intimidé encore, marchait d'un pas hésitant, et avec le regret de s'être engagé, sur la foi de son ami, dans cette aventure délicate. On gagna ainsi la grille, où un garde prit en main la bride des deux chevaux. Ce n'était pas la première fois qu'Évariste pénétrait à La Chênaie ; il y avait ses entrées. Son père tenait à bail une portion des terres de la marquise, et le fils Graindorge avait saisi ce prétexte pour rendre de temps à autre ses hommages aux deux châtelaines. Dans le cours de ces visites, la beauté de Gabrielle avait fait du ravage dans son cœur, et de là ce complot, où Rieussec se trouvait mêlé malgré lui.

Cependant la marquise, pour faire honneur à ses visiteurs, animait l'entretien, et de son côté Évariste, en capitaine consommé, cherchait à le faire tourner au profit de ses projets.

— Monsieur Graindorge, dit madame de Rochemarne, qu'y a-t-il de nouveau à Saint-Sylvain ? Quels sont les bruits de la ville ? Vous êtes en fonds pour nous éclairer là-dessus.

— Mais, madame la marquise, répliqua Évariste, il n'y a pas si loin d'ici à Saint-Sylvain que vous ne puissiez savoir ce qui s'y passe.

En même temps, il promenait son regard de la mère à la fille, comme s'il eût voulu leur arracher un secret et pénétrer le fonds de leur pensée.

— Eh bien ! non, monsieur Graindorge, répondit la grande dame avec une dignité pleine de calme, nous ne savons rien, absolument rien. Venez donc au secours de deux pauvres recluses. Il doit s'être passé de bien grands évènements, puis-

que vous vous étonnez que le bruit n'en soit pas arrivé jusqu'à nous.

Évariste vit qu'il fallait recourir à des moyens plus directs, s'il voulait rompre la glace. On était arrivé en ce moment à la porte de la serre, et les deux dames invitaient leurs visiteurs à y jeter un coup-d'œil.

— De grands évènements! dit notre héros, en suivant les châtelaines au milieu de touffes de fleurs rares, il n'y en a qu'un à Saint-Sylvain, depuis trois semaines! C'est la seule chose dont on s'occupe.

— Et qu'est-ce donc, s'il vous plaît, monsieur Graindorge? dit la marquise avec le même sang-froid.

— Vous ne devinez pas? répondit Évariste en cherchant à voir jusqu'à quel point ce calme était naturel.

— Vraiment non, dit la marquise impénétrable.

L'attitude de Gabrielle était plus embarrassée; elle allait d'une fleur à l'autre, comme si elle eut voulu se donner une contenance, redressait çà et là quelques tuteurs, élaguait le feuillage et se penchait vers les calices odorants pour en mieux aspirer le parfum. On eût dit qu'elle comprenait, au ton de l'interlocuteur, qu'elle avait un ennemi en face.

— Vois donc, maman, s'écria-t-elle en entraînant la marquise vers un vase garni de bruyères, vois comme notre azalée a bien réussi.

Notre héros n'était pas homme à se laisser détourner de son but par cette petite diversion. Quittant la marquise pour s'adresser à sa fille :

— Je parie, dit-il, que mademoiselle de Rochemarne en sait plus là-dessus que madame la marquise.

— De quoi s'agit-il, monsieur? répondit Gabrielle, dont la joue se couvrit d'incarnat. Qu'est-ce donc, ma mère? ajouta-t-elle en se réfugiant vers la marquise comme vers un abri.

— Il s'agit, mademoiselle, poursuivit l'impitoyable Grain-

dorge, du grand évènement de Saint-Sylvain, de ce qui occupe toutes les bouches.

— Mon Dieu ! arrivez donc au fait, monsieur Graindorge, reprit la marquise, s'emparant de l'entretien et venant au secours de sa fille. Parlez, expliquez-vous. En vérité, vous êtes un terrible homme avec vos énigmes.

— Eh bien ! mesdames, dit Évariste en continuant son rôle d'observateur, le grand évènement du jour ; c'est l'arrivée de notre député Célestin Vauxbelles.

Quelque soin que mit notre héros à étudier l'impression que ce nom devait produire sur mademoiselle de Rochemarne, il fut trompé cette fois dans son attente. Gabrielle s'était penchée vers une caisse garnie d'iris de Perse, et son visage se dérobait à la surveillance de l'ennemi. Quant à la marquise, son impassibilité ne se démentit pas.

— En effet, dit-elle le plus naturellement du monde ; M. Vauxbelles est arrivé : je l'ai entendu dire.

— Comment ! s'écria Graindorge, piqué au jeu, il ne serait pas venu vous présenter ses devoirs.

Ce fut au tour de la marquise à éprouver un moment d'hésitation ; elle répondit pourtant :

— Que voulez-vous, monsieur Graindorge ? un député se doit d'abord à ses électeurs, et nous n'avons pas l'honneur de l'être ni moi ni ma fille.

Évariste ne pouvait pas décemment insister : pousser plus loin les choses eût été manquer à la plus stricte convenance ; aussi abandonna-t-il son enquête. Ce fut un grand souci de moins pour la pauvre Gabrielle ; elle semblait respirer plus librement et caressait ses fleurs d'une main plus joyeuse. Jules Rieussec qui s'était tenu à l'écart, se livrait, comme la jeune fille, à des études purement botaniques. Ainsi le groupe était complet ; d'un côté la marquise tenant tête à Évariste, de l'autre Gabrielle et Rieussec ne formant qu'un vœu, celui de voir finir cette scène. Les choses en étaient là quand

un valet entr'ouvit la porte de la serre, et, s'adressant à la marquise, dit assez haut pour être entendu de tout le monde :

— M. Célestin Vauxbelles vient d'arriver au perron ; il demande si ces dames sont visibles.

Gabrielle ne put entendre ces mots sans pâlir; mais madame de Rochemarne se retourna vers Évariste, et, prenant ses plus grands airs :

— Vous le voyez, monsieur Graindorge, dit-elle ; c'est la réponse à vos reproches de tout à l'heure. On dirait que M. Vauxbelles vous a entendu : il s'exécute.

XIII

Intrigues croisées.

La marquise reçut le nouveau venu en présence des deux amis, et il en résulta une visite fort courte, à peine animée par un entretien insignifiant. Vauxbelles affecta de se lever le premier, et prit congé de ces dames, sans que la pénétration d'Évariste parvînt à tirer le moindre parti de cette rencontre. S'il existait quelque concert entre le député et les hôtes de la Chênaie, le secret était bien gardé, et mettait en défaut la tactique des curieux.

L'illustre Graindorge n'était donc satisfait qu'à demi de son expédition, et le lendemain il en rêvait dans la salle verte de Gérenflot. C'était à une heure de la journée où la clientelle n'avait pas coutume d'abonder, et rien ne troublait notre héros dans ses méditations. Ariel seul se trouvait près de lui, couché en spirale aux pieds de son maître, et cherchant à soustraire ses sens délicats aux vapeurs âcres du tabac dont Évariste inondait l'atmosphère :

— Quelle maîtresse-femme ! se disait-il en songeant à la marquise. Comme elle m'a tenu tête, comme elle a repoussé l'assaut ! Parlez-moi de ces créatures à blason ! Quels airs ! quels sourires ! Une bourgeoise eût capitulé vingt fois ; elle, non. Pourtant, ajoutait Évariste en poursuivant sa pensée, il y a là-dessous quelque chose. Comment s'en assurer !

Chacune de ces phrases, prononcée avec lenteur, était entrecoupée d'une bouffée de tabac qui contribuait à épaissir le nuage répandu autour de notre héros. Peu à peu cette enveloppe vaporeuse prit de telles proportions et la transparence de l'air en fut si altérée qu'un témoin put pénétrer dans la salle sans être aperçu d'Évariste et y assister à son examen de conscience. C'était Gervaise : son pied touchait à peine le sol, sa respiration était presque suspendue, son visage, ordinairement si ouvert, semblait empreint d'une tristesse sombre. On eût dit une autre femme. Elle marcha vers notre héros, recueillant les paroles qui lui échappaient et y répondant par des frémissements involontaires.

— Quelle alliance ! disait tout haut Évariste, quelle alliance ! et comme cela m'irait ! Un nom chenu ? une femme superbe ! C'est magnifique, c'est complet. Il faut en finir.

Graindorge en était là quand il aperçut Gervaise debout à ses côtés, et l'oreille attentive.

— Ah ! c'est toi, mon enfant, dit-il avec quelque embarras : Par où es-tu donc entrée ? Que viens-tu faire ici ?

Elle continuait à l'examiner sans lui répondre, immobile comme une statue et tenant ses yeux fixés sur les siens. Évariste se sentit mal à l'aise ; il essaya d'une diversion, et, prenant la main de Gervaise, il chercha à l'attirer vers lui.

— Tu es toujours charmante, lui dit-il.

La jeune femme se dégagea, et, se plaçant en face de notre héros dans une attitude résolue :

— Il faut bien venir vous trouver, dit-elle, puisque l'on ne peut plus vous voir autrement, monsieur Graindorge.

— Monsieur Graindorge, voilà du nouveau, reprit l'idole de Saint-Sylvain. Je ne suis donc plus Évariste? Tu as broyé du noir cette nuit.

— Il n'y a pas de quoi peut-être? dit Gervais avec vivacité; monsieur fait des absences de trois jours et il faudrait le recevoir encore la bouche en cœur.

— Allons, allons, un peu de raison, mon enfant, répondit Graindorge en essayant de l'apaiser; il y a temps pour tout, petite. Et les affaires donc, il faudrait les laisser en souffrance, à ce compte.

— Les affaires! s'écria Gervaise, s'animant de plus en plus; joli prétexte! Rôder pendant des heures entières autour de la Chênaie, voilà des affaires! Allons, puisque vous y êtes, achevez, monsieur Graindorge. Une pauvre femme comme moi, ça doit tout croire! Mon Dieu, vous seriez bien bon de vous gêner.

Ces mots avaient été prononcés avec tant d'amertume, qu'Évariste ne put se défendre d'une certaine émotion; Gervaise élevait d'ailleurs graduellement la voix de manière à se trahir et à être entendue de la pièce voisine. Notre héros crut devoir faire un nouvel effort pour calmer cette douleur et contenir ces éclats dangereux; il échoua.

— Non, dit Gervaise, je ne veux rien entendre que vous n'ayez promis de ne plus mettre les pieds à La Chênaie.

— Mais, vraiment, c'est du despotisme oriental! s'écria Évariste, dans un moment d'humeur.

— Écoutez, monsieur Graindorge, dit Gervaise avec plus de calme, je vous ai passé bien des choses; je vous ai passé madame Maréchal, je vous ai passé la petite Crochard, je vous ai passé Javotte et Roson, je vous ai même passé madame Victor Simonneau. Vous voyez que j'ai l'œil sur vous et que je sais mon compte.

— Il faut qu'elle ait une police à ses ordres! dit Évariste, elle n'en omet pas une.

— Je vous ai passé tout cela, poursuivit Gervaise ; c'était sans danger. Mais, je vous le répète, je ne vous passerai pas La Chênaie. Arrangez-vous en conséquence.

— Des ordres ! s'écria l'aigle de Saint-Sylvain, à moi des ordres ! Nous voici au monde renversé.

— Ce qui est dit est dit, monsieur Graindorge. J'ai sur le cœur bien des choses, voyez-vous, et le jour où nous compterons ensemble sera un rude jour ; on en parlera dans Saint-Sylvain. Maintenant faites à votre guise, je ferai à la mienne.

Il est impossible de rendre l'air de résolution qui animait la jeune femme au moment où elle quitta la place en jetant ce dernier défi. Son œil lançait la menace, ses lèvres contractées semblaient appeler le combat. Jamais Évariste ne l'avait vue montée de la sorte ; son sang-froid en fut troublé. Il est vrai que la vue de Gervaise produisait toujours sur lui cet effet, et qu'il régnait entre eux une sorte de pacte, entouré de mystère. Aussi resta-t-il longtemps affecté de cette scène et en proie à une vive préoccupation.

La jeune femme, au contraire, à peine rendue à sa clientelle, reprit son visage de dame de comptoir. Elle retrouva sans peine son sourire, ses façons engageantes, son coup d'œil aiguisé de coquetterie, enfin ce cortège de grâces qui avait fait la fortune de l'établissement de Gérenflot. Sur cette physionomie si calme, on eût en vain cherché les traces d'un orage récent. Il pouvait y avoir encore quelque agitation dans les replis du cœur, mais rien ne paraissait à la surface.

Une circonstance attira pourtant l'attention de Gervaise. Dans un coin de la salle, Victor Simonneau tenait son mari en charte privée et avait engagé un entretien dans toutes les règles. Gérenflot écoutait debout, la serviette à la main, tandis que le notaire dégustait lentement sa tasse de café et exposait, sur le sommet d'un verre d'eau-de-vie, quelques grains de sucre au phénomène de la capillarité. La conversation s'animait de plus en plus, et Gervaise était bien inspi-

rée quand elle concevait de l'inquiétude. Il s'agissait d'elle ; on la mettait sur la sellette ; voici dans quel intérêt.

Célestin Vauxbelles, à la suite du mémorable banquet, était retourné aux Graindorge d'une manière trop ouverte pour que les Simonneau pussent avoir l'espérance de le ramener. Ils obtenaient encore du député des paroles gracieuses, des promesses au besoin, même quelques services de second ordre ; mais toutes les grandes faveurs semblaient devoir être désormais l'apanage de leurs heureux adversaires. Bien qu'aucun acte essentiel n'eût servi de sanction à ce revirement d'influence, les Simonneau en avaient tellement la conscience, ils étaient si assurés d'être sacrifiés à la première occasion, qu'ils ne craignirent pas de prendre l'initiative de la rupture et de pousser les choses jusqu'à rendre publique la candidature de l'un des leurs, le président Simonneau. Déjà la famille s'occupait à grouper des voix autour de ce nom, et Victor n'était pas le moins ardent à cette poursuite. Son entretien avec Gérenflot roulait sur ce point délicat. Gérenflot était électeur par sa patente : c'était donc une voix à embaucher, sans compter l'influence attachée à son établissement comme centre d'action et rendez-vous politique.

Le calcul de Victor Simonneau étais des plus simples. Gérenflot appartenait aux Graindorge, il le savait bien ; le brave garçon ne devait changer de camp que pour des motifs très graves. Or, était-il impossible d'éveiller sa jalousie et d'amener des découvertes blessantes pour son honneur ? Dans ce cas, Gérenflot trouvait un Graindorge pour rival, par conséquent pour ennemi, et sa première vengeance était de passer sous les drapeaux opposés. La combinaison de Victor se trouvait ainsi justifiée, et l'acquisition électorale se faisait le plus naturellement du monde. Il ne s'agissait plus que de procéder par voie d'insinuation, et de mettre, comme on dit en termes familiers, la puce à l'oreille de Gérenflot. C'était un rôle délicat, et le notaire avait résolu, dans l'intérêt de sa

dignité, d'y apporter beaucoup de ménagements. De là cet entretien qu'il poursuivait avec le propriétaire du *Café du Commerce*.

— Vous êtes aux Graindorge, disait Victor Simonneau, je le sais, je respecte le sentiment qui vous unit à cette maison.

— Comment voulez-vous que je ne sois pas à eux, répondit Gérenflot, puisque sans eux, je ne serais rien! Il m'a fait tout ce que je suis, ce bon M. Évariste? j'étais garçon de moulin, voyez-vous, pas un cran en sus, avec beaucoup de peine et peu de profit, et j'arrivais tant bien que mal à la fin de l'an, ayant vécu tout juste, et sans être plus avancé qu'au premier jour. Eh bien! c'est là qu'il m'a pris, M. Évariste! Il m'a établi, il m'a marié, il m'a monté ce café, il m'a amené du monde, il m'a aidé de ses conseils, il m'a accordé son amitié! et vous ne voulez pas que je sois à lui? Ah bien! je ne regrette qu'une chose, c'est de ne pouvoir pas l'être davantage. J'y suis, à lui, à pied et à cheval, sur terre et sur eau, de toutes les façons; j'y suis à perpétuité; j'y serai au ciel et en enfer!

— Je comprends cela, mon brave, dit le notaire, un peu étourdi de cette explosion de reconnaissance.

— C'est-à-dire, ajouta Gérenflot, qu'il me demanderait n'importe quoi, M. Évariste, que je le ferais à l'instant même. Des choses ridicules, des choses impossibles, n'importe : avec lui je ne raisonne jamais. Ça lui fait plaisir, c'est bien; en marche, Gérenflot: et vive M. Évariste! Voilà ma manière d'être, monsieur Victor; et, si elle vous déplaît, j'en suis fâché, car je n'en changerais pas pour un empire.

— Qui vous demande cela? répondit le notaire. Soyez aux Graindorge, rien de mieux. Seulement, je crois que l'intimité d'Évariste à quelques dangers? Quand on a une femme jeune, ajouta-t-il du ton d'un homme qui frappe un coup décisif.

Le coup porta, mais dans un sens que Victor Simonneau n'avait pu prévoir. Parmi les messagers d'amour qu'em-

ployait Évariste, Gérenflot figurait en première ligne; il était le confident de toutes ses passions, sauf une seule. Sur celle-là, le brave homme n'eût pas entendu raillerie. Quant aux autres, il s'y prêtait volontiers, et s'acquittait avec un zèle exemplaire des missions les plus délicates. Or, la femme du notaire se trouvait précisément sur la liste du don Juan de Saint-Sylvain; c'était l'une des *Mille et trois* victimes. Gérenflot le savait, il avait conduit le siége et concourut à la capitulation. Son premier mouvement fut donc de voir dans l'ouverture que lui faisait Victor une plainte indirecte ou une insinuation pour arriver à un aveu. Il résolut dès-lors de se tenir sur ses gardes.

— Diable! pensa-t-il, il a peut-être découvert le pot aux roses. Attention, Gérenflot; soignons notre maintien, mon enfant.

Victor Simonneau attendait une réponse; voyant qu'elle n'arrivait pas, il crut opportun d'insister.

— C'est que M. Evariste est un terrible homme auprès des femmes, dit-il. Il faut y regarder de près avec lui.

— Bah! répliqua Gérenflot, des commérages. Il n'y en a jamais le quart de ce qu'on l'on dit.

— On en jase pourtant, ajouta le notaire, s'adressant à la vanité et croyant porter le dernier coup.

— Pures méchancetés, monsieur Victor, répliqua Gérenflot, jaloux de consoler cette âme souffrante. Dans ces choses-là, ce qu'il faut, c'est d'avoir la confiance. Une femme, voyez-vous, quand elle a des principes..., surtout quand elle aime son mari... Pour coquette, c'est possible...; mais c'est le fond qu'il faut voir...

Le brave Gérenflot avait trop présumé de ses forces en se croyant propre à faire de la diplomatie. Le talent n'était pas à la hauteur de l'intention, et il sentait ses facultés oratoires se dérober sous lui.

— Décidément je barbotte, se dit-il.

Pour ne pas s'enferrer davantage, il s'arrêta court, cet acte de prudence ne faisait pas le compte de Victor Simonneau, qui ne perdait pas son but de vue. Désormais le notaire se croyait autorisé à ne plus user d'autant de ménagements : à moins de dire brutalement les choses, il avait tout fait. Les ouvertures étaient trop directes, les désignations trop formelles pour qu'à ses yeux Gérenflot eût pu s'y méprendre. Il le croyait placé tout au plus sous le coup de l'un de ces aveuglements que le ciel, dans sa clémence, envoie si souvent aux maris. Dès-lors il ne restait qu'à revenir à la charge, à agiter les cendres de ce cœur et à y retrouver le feu de la jalousie qui y couve toujours.

— Ainsi, dit-il, vous ne trouvez pas M. Evariste un homme dangereux; c'est avoir bien de la bonté. Au fait j'ai tort, cela ne regarde que le mari. Chacun ses affaires.

Le notaire s'arrêtait sur chacune de ces phrases pour remarquer l'effet qu'elles produisaient; Gérenflot demeurait impassible. Le peu de succès qu'il avait eu dans les sphères de l'élocution l'avait engagé à changer de système; il se réfugiait désormais dans le silence. Pour se composer un maintien, il roulait son tablier entre ses doigts et tournait de temps à autre le regard vers Gervaise, que la longueur de cet à parté inquiétait de plus en plus. Gérenflot eût bien quitté la place, mais il avait peur que sa retraite ne parût trop significative au notaire, et qu'il n'y vît un acquiescement à ses soupçons.

— Chacun ses affaires, ajouta Victor Simonneau en répétant sa dernière sentence.

Il adressa en même temps un coup d'œil si expressif à Gérenflot que celui-ci ne crut pas pouvoir se dispenser de donner signe de vie.

— Euh! euh! dit-il.

C'était un système désespérant qui exigeait l'emploi des moyens héroïques. Dès que les ruses de la stratégie n'avaient

pas réussi, il fallait essayer d'une attaque de front, d'une attaque découverte. Victor Simonneau y procéda.

— Gérenflot, dit-il.

Interpellé ainsi, le propriétaire du *Café du Commerce*, ne put pas éluder la réponse.

— Monsieur Victor, répliqua-t-il.

— Voulez-vous, mon cher, que je vous donne un bon conseil, un conseil d'ami? dit le notaire.

— Volontiers, monsieur Victor; vous savez que je les aime, les bons conseils. D'ailleurs, vous n'en donnez pas d'autres, ajouta Gérenflot qui persistait dans ses bons procédés vis-à-vis d'un homme malheureux.

— Eh bien! mon cher, dit brusquement Simonneau, je vous conseille de mieux surveiller votre femme.

— Ma femme! répondit Gérenflot; et pourquoi cela monsieur Victor?

— Pourquoi? digne homme; eh! parbleu! à cause des assiduités d'Evariste. Vous avez l'intelligence bien dure.

Gérenflot sentit cette fois l'aiguillon.

— Ah! à cause des assiduités... s'écria-t-il. J'y suis maintenant. C'était donc de ma femme que vous vouliez parler depuis une demi-heure?

— Et de laquelle donc? s'écria Simonneau.

— Morbleu! de la vôtre, dit Gérenflot avec un accent de vengeance.

— De la mienne! ceci est trop fort, dit Simonneau.

Le notaire allait se fâcher, mais Gérenflot ne lui en laissa pas le temps; se dirigeant vers le comptoir où siégeait Gervaise, il lui dit assez haut pour être entendu de toute la clientelle :

— Tu ne sais pas, femme, voici M. Victor qui prétend que M. Evariste te courtise. C'est comme les gens qui ont la jaunisse; ils voient tout en jaune. Est-il étonnant, ce monsieur Victor?

Le lendemain, cette scène occupait les curieux de Saint-Sylvain ; mais d'autres orages allaient en effacer le souvenir.

XIV

Un Bal difficile.

Le sous-préfet allait donner un bal : c'était une grande affaire pour la ville.

Ce fonctionnaire ouvrait ses salons pour la première fois. Fraîchement arrivé de Paris, il profitait de la présence de Vauxbelles pour débuter en matière de violons et de quadrille. On le nommait Octave de Freissac ; il était gentilhomme et allié d'assez près aux Rochemarne pour pouvoir se dire leur cousin. Jeune et blond, il avait pendant quatre ans brillé par son absence au conseil d'état et par sa présence au bal Mabille. Aucune des innovations de la danse libre ne l'avait trouvé indifférent ; il s'était pénétré de tous les excès de hanches qui charment aujourd'hui la belle société de Paris. Plus d'une fois même on l'avait vu se livrer, de sa personne, à des balancés équivoques vis-à-vis des vestales célèbres qui entretiennent le feu des jardins publics. On l'y citait comme un artiste d'élite en le désignant par son petit nom. Il faut dire qu'à ce talent Octave en joignait d'autres : il empestait le tabac et possédait à fond le jargon d'écurie. Tant de titres ne pouvaient être longtemps méconnus : c'était un choix obligé ; l'administration devait s'attacher un sujet pareil. Octave passa donc du Ranelagh à une sous-préfecture, avancement naturel et légitime.

Jaloux de produire quelque effet sur ses administrés, le nouveau fonctionnaire arriva avec des accessoires aussi an-

glais que possible. Il avait un cheval anglais, des chiens anglais, un groom anglais, du vernis anglais, un chapeau anglais, des costumes strictement anglais. On ne pouvait rendre un plus bel hommage à la passion du moment. Aussi la pensée d'Octave ne mettait-elle point de limites à l'effet qu'il allait produire; il voyait l'arrondissement à ses pieds, les hommes éblouis, les femmes vaincues. Jamais la politique n'avait déployé de tels moyens pour la conquête des âmes, ni apporté sur ce petit théâtre des éléments plus imprévus. Un jeune sous-préfet entouré de ce que Paris offrait de plus nouveau, un administrateur initié au monde du cheval et membre de diverses réunions dansantes, quel ensemble de séductions et de prestiges!

Saint-Sylvain réservait à son fonctionnaire un cruel désappointement : au lieu d'un triomphe, ce fut un échec qu'il y trouva. L'excès en tout est fatal; les raffinements d'Octave allaient trop loin; il parut ridicule. En fait d'impressions parisiennes, le pays en était resté à Evariste; et pour communiquer au goût local un aussi vif essor, il n'avait fallu rien moins que l'ascendant de notre héros. Depuis ce temps, la ville n'éprouvait qu'un besoin, celui de se reposer après cet élan vers les nouveautés. Il lui semblait que les concessions faites au goût du jour avaient atteint leur limite et qu'il ne fallait plus se livrer à la légère à cette soif de changement, aussi ruineuse pour la bourse que funeste pour les mœurs.

Octave de Freissac, au lieu du rôle brillant qu'il rêvait, n'obtint donc que les honneurs du sarcasme. C'était à qui épiloguerait sur la personne du sous-préfet, sur ses bêtes, sur ses gens. Les beaux esprits le prenaient pour point de mire de leurs railleries; les femmes lui trouvaient l'air original. On s'accordait à voir en lui un être déclassé, l'échantillon d'une race étrangère, aussi curieux pour Saint-Sylvain qu'un sauvage de l'Amérique ou des mers du Sud.

Tel fut le début du nouveau fonctionnaire : pour em-

ployer un terme administratif, il ne prenait pas. A part une petite cour d'employés, le vide régnait autour de lui. Ajoutons que si Saint-Sylvain ne s'arrangeait pas d'Octave, celui-ci le lui rendait bien. Il n'avait pas d'expressions assez dédaigneuses pour caractériser cette collection de rustres qui s'avisaient de méconnaître un homme de sa valeur, de traiter de haut ses habits anglais, ses chapeaux anglais, son groom anglais. Il disait que le gouvernement l'avait égaré à dessein dans un pays sauvage, chez des peuples primitifs, afin de se délivrer d'un mérite qui offusquait et troublait des médiocrités jalouses. On voulait ainsi l'étouffer, l'enterrer, l'abrutir ; on l'enchaînait à des êtres, qui n'avaient de l'homme que le nom et atteignaient tout au plus l'état de civilisation qui nous distingue de la brute.

On conçoit qu'avec de tels sentiments de part et d'autre, le ménage administratif ne dût guère briller par l'harmonie. Cependant il est pour un fonctionnaire des devoirs étroits qu'il peut maudire dans son for intérieur, mais auxquels il est obligé de se conformer en public. C'était le cas d'Octave; en sa qualité de sous-préfet, il devait plaire à l'arrondissement. On n'est sous-préfet que pour cela ; c'est le but de l'institution. Il faut plaire à l'arrondissement, plaire au député, plaire à tout le monde. Or, Octave avait manqué à la première condition de son programme : il ne plaisait pas. Comment plaire? Là se trouvait le problême et il était temps de le résoudre.

Ce fut un grave souci pour le jeune fonctionnaire. Un témoin, un maître venait d'arriver sur les lieux dans la personne du député. On sait quelle surveillance ombrageuse ils exercent sur leurs sous-préfets! Malheur au fonctionnaire frappé d'impopularité! malheur même à celui qui ne peut invoquer en sa faveur que des affections molles, des sympathies équivoques!

Sous l'aiguillon de ce sentiment, Octave de Freissac eut une inspiration, une idée.

— J'y suis, dit-il, je tiens mes gens. Avant qu'il soit deux semaines, je veux être l'idole de la contrée. Ce pays joui d'un air très-vif : les hommes doivent y avoir toujours faim et les femmes toujours soif. Un sous-préfet vulgaire eût attendu l'hiver pour ouvrir ses salons : je prends les devants, je donne un grand bal d'été : jardin illuminé, deux cents bougies, torrents de rafraîchissements, buffet à grand orchestre, domestiques gantés, et tous les instruments à vent dont le pays est susceptible, voilà le programme. J'inonde les hommes de punch, les femmes de sorbets, et, pour couronner le tout, un ambigu. C'est ainsi qu'on prend les administrés, qu'on se relève dans leur opinion, qu'on se réhabilite.

Dès que cette idée eut bien mûri dans la tête du sous-préfet, il la livra à la circulation. Le calcul était juste, l'effet fut prodigieux. Dès ce moment il s'opéra en faveur du nouveau fonctionnaire une réaction évidente; les plaisanteries cessèrent comme par enchantement; on pouvait même recueillir çà et là quelques éloges, timides encore, mais qui ne demandaient, pour prendre l'essor, qu'un peu d'encouragement.

— Mais c'est qu'il a du bien, ce jeune homme ! disait une de ces élégantes de la ville.

— Il est surtout comme il faut, ajoutait une autre. Moi, j'aime les gens comme il faut ; c'est mon faible.

— Un parent des Rochemarne ! poursuivait une troisième voix ; beau nom ! grande famille !

C'est ainsi qu'Octave de Freissac regagnait du terrain et se préparait une brillante revanche.

. . . .
. . . .
. . . .

L'hôtel de la sous-préfecture était un ancien couvent qu'on avait approprié tant bien que mal à sa nouvelle destination. Le réfectoire et la chapelle, qui occupaient jadis le rez-de-

chaussée, avaient été convertis en deux vastes salles de réception, assez pauvrement meublées, tandis que l'étage supérieur se transformait partie en chambres à coucher, partie en bureaux. Cette restauration, incomplètement faite, n'avait pu enlever à l'édifice le caractère sombre inhérent aux débris de l'existence claustrale. L'aspect nu du pignon, les dimensions exiguës des croisées, leur distribution dépourvue de symétrie, l'épaisseur et la solidité des murs, tout, jusqu'à l'arceau ténébreux qui donnait entrée dans le vestibule, portait l'empreinte austère du passé et protestait contre une métamorphose profane.

C'est ce réduit qu'Octave de Freissac avait entrepris de changer en un lieu de féeries. Pour en venir à bout, il lui fallut invoquer tous ses souvenirs en matière d'illuminations et de décors, combiner le Ranelagh et Tivoli, emprunter quelques idées à l'Opéra, et les compléter par le souvenir des bals de la liste civile. Aucun des ouvriers que Saint-Sylvain possédait ne lui parut digne de comprendre ses plans et de s'y associer : il fit venir du chef-lieu le meilleur glacier, le meilleur tapissier, le meilleur lampiste. Le gaz manquait; on y suppléa en prodiguant l'huile. Les pièces du rez-de-chaussée, avec leurs solives en relief, ne se prêtaient guère aux embellissements; mais elles s'ouvraient sur un jardin où la végétation étalait un luxe naturel. Il ne s'agissait plus que de prodiguer sur ce point les lanternes chinoises, les arabesques en verres de couleur, de répandre la lumière sur cette verdure, d'animer ces arbres, ces bosquets, ces pelouses, sous des feux de bengale artistement disposés. Quant à l'orchestre, Octave avait promptement reconnu l'insuffisance des clarinettes du pays; il fit un appel au régiment le plus voisin, qui lui fournit son corps de musique. Des vases de fleurs garnissaient les salons et se prolongeaient jusqu'au vestibule pour y former deux haies embaumées. Ainsi, tous les sens avaient leur part dans cette masse de séductions; l'œil, l'oreille,

l'odorat, le goût. Le programme était complet; ajoutons qu'il était passablement onéreux. Dans le cours d'une soirée, le sous-préfet allait voir disparaître six mois d'appointements. Octave faisait ce sacrifice aux exigences politiques.

Dès cinq heures du soir les ouvriers travaillaient à la transformation de l'hôtel. On avait recruté, par la ville, les serviteurs les moins gauches pour les former à la circulation des plateaux. Vingt paires de gants de coton devaient couvrir leurs mains altérées par le hâle. Ces braves gens eurent quelque peine à s'introduire dans cet accessoire de l'emploi; plusieurs d'entre eux ne le firent qu'avec effraction et aux dépens des mailles. Cependant la tenue n'en souffrit pas, et Gérenflot qui avait formé ce corps, ne put se défendre d'un mouvement de satisfaction quand il le passa en revue. C'était le moment critique; l'affaire allait s'engager; tout le monde se trouvait sous les armes. La plus grande activité régnait dans les salles, et Octave se multipliait pour donner des ordres. Il allait du jardin au vestibule, du lampiste au glacier, faisait disposer les caisses d'orangers, inspectait les verres de couleur, s'inquiétait des orgeats et se préoccupait des limonades. Rien n'est petit en pareil cas; rien n'est au-dessous du coup-d'œil du maître. La victoire ne s'obtient qu'à ce prix, et que de batailles ont été perdues par des négligences de détail!

Le rendez-vous avait été donné pour neuf heures; la province est ponctuelle: dès huit heures, il arriva du monde. C'étaient des dames appartenant au camp des Graindorge: Octave les reçut et les plaça. Chacune d'elles avait amené sa suivante, coutume patriarcale qui associe les serviteurs aux plaisirs des maîtres. Personne ne dérogea à cette loi, et il y eut ainsi, dans l'enceinte de la sous-préfecture, deux compagnies, l'une pour les salons, l'autre pour les offices. Il fallut même ménager à la domesticité, par un système de portes toujours ouvertes, des perspectives sur les illuminations du jardin, sur les contredanses, sur les moindres incidents de la

fête. Douce tolérance, usages bienveillants qui disparaissent trop vite de nos mœurs, et qu'on aime à retrouver çà et là comme un des meilleurs legs du passé et comme une des mille attentions qui liaient autrefois le serviteur à la famille !

A l'appui de ces plans de fusion et de paix perpétuelle, Octave s'était proposé de repartir les dames sur tous les points du salon, sans tenir compte de leurs répugnances ou de leurs sympathies. Il espérait amener ainsi des rapprochements forcés et une harmonie de voisinage. En effet, sa manœuvre eut d'abord quelque résultat ; mais peu à peu on vit dans cette foule les affinités se révéler et s'attirer d'une manière irrésistible, tandis que les corps réfractaires, obéissant à leur nature, se fuyaient, se séparaient non moins impérieusement. Au bout d'un quart-d'heure, la combinaison imaginée par le sous-préfet avait fait place à une distribution plus conforme aux lois des civilisations provinciales. Tous les Simonneau étaient d'un côté, tous les Graindorge de l'autre, et entre les deux cette fraction flottante qui se compose des nullités de tous les partis. Rebelles au rôle qu'on leur destinait, les deux camps se mesuraient de l'œil et engageaient les hostilités par une inspection générale des toilettes. Pas un ruban, pas une plume, pas un bijou n'échappa à cette foudroyante revue : un nœud mal attaché, une épingle absente étaient à l'instant même remarqués, dénoncés, signalés.

L'émotion était vive ; elle fut porté au comble par l'apparition des deux beautés à la mode qui règnaient à Saint-Sylvain. Madame Victor Simonneau et mademoiselle Anaïs Graindorge firent leur entrée dans le salon presque simultanément. Rien de plus merveilleux que la toilette de madame Victor. C'était le plus bel étalage que l'on pût voir. Décolletée à l'anglaise, elle était chargée de caparaçons et avait prodigué sur sa personne tout ce que l'esprit d'une femme peut imaginer d'accessoires odieux et de superfluités révoltantes.

Anaïs Graindorge avait eu plus de bon sens ; elle s'était

fiée à sa jeunesse et à sa fraîcheur. Elle avait une robe de mousseline blanche, une rose dans les cheveux et des souliers de satin noir, rien de plus. Une taille charmante, des yeux animés, une carnation pleine de sève, relevaient la simplicité de ce costume et lui prêtaient un charme infini. Ainsi armée, elle pouvait attendre sa rivale et se fier à la nature pour vaincre les excès de l'art.

Cependant la fête ne s'animait pas, et la pacification universelle, rêvée par le sous-préfet, menaçait de dégénérer en un redoublement de colères. On continuait à s'observer, à échanger des regards menaçants. C'était plus que jamais la guerre, une guerre à outrance. Les quadrilles, par leurs combinaisons imprévues, auraient pu rompre cette froideur et jeter quelque diversion dans cette scène ; mais Octave voulait que la danse fût ouverte par le député en l'honneur de qui il donnait sa fête, et Célestin Vauxbelles n'arrivait pas. A diverses reprises on avait envoyé chez lui sans obtenir de réponse, et, pour se tenir en haleine, l'orcherstre en était réduit à exécuter des marches, à jouer des fanfares qui exaltaient les passions guerrières de l'assemblée. Cette situation ne pouvait se prolonger sans péril.

Enfin Vauxbelles parut ; son retard était volontaire, il avait voulu se donner le temps de la réflexion. La fatalité avait fait de Saint-Sylvain un pays rempli d'embûches ; chaque jour amenait avec lui son embarras. On ne pouvait pas s'y agiter d'une façon ou d'une autre, sans que le député ne fût placé à l'instant entre le double écueil contre lequel il luttait avec plus de persévérance que de succès. Pour le moment, c'était avec les Simonneau qu'il avait à compter ; la candidature d'un membre de cette famille, ouvertement déclarée, ne lui permettait pas de s'aveugler sur leurs dispositions ! Quand il entra dans les salons de la sous-préfecture, cette pensée faisait des ravages dans sa tête et pouvait influer sur ses inspirations. A son arrivée, un frémissement circula dans les

rangs des dames : c'était un hommage indirect ; Vauxbelles ; s'en montra touché. Il fit le tour du cercle en distribuant les mots gracieux, en les mesurant surtout par doses égales, et alla ensuite vers les hommes, auxquels il prodigua les poignées de main, cette monnaie du régime parlementaire.

L'instant critique arrivait : il s'agissait de savoir avec qui le député ouvrirait le premier quadrille. C'était un acte décisif ; les dames s'en préoccupaient toutes ; on en parlait à la ronde ; l'attention était en suspens. L'opinion générale penchait pour mademoiselle Graindorge. Quand à Evariste, il ne supposait pas qu'il y eut matière à hésitation.

— Vois donc cette Anaïs, disait-il à Vauxbelles, comme elle est jolie ce soir ! une rose, mon cher, une rose !

Au moment où Graindorge achevait ces mots, l'orchestre exécuta la première mesure du quadrille. Un silence général s'établit ; tous les yeux se tournèrent du côté de Vauxbelles. Anaïs s'était levée involontairement ; madame Victor, plus maîtresse d'elle-même, affectait de causer avec sa voisine. Le député balança pendant une minute ou deux ; puis, comme s'il eût été poussé par une résolution violente, il marcha rapidement vers le camp des Simonneau et présenta sa main à celle qui en était la souveraine. Madame Victor se leva avec majesté ; l'orgueil respirait dans sa physionomie. Sa phalange l'applaudissait du regard pendant que la consternation se peignait sur les visages des Graindorge. Anaïs, émue jusqu'aux larmes, prit le bras de Rieussec, tandis qu'Evariste, craignant de ne pouvoir se contenir, se précipitait vers le jardin et égarait sa colère dans les allées les plus sombres. Jamais blessure ne l'avait éprouvé à ce point et n'avait pénétré si avant :

— Voilà une leçon, se disait-il, et publique encore ! Il est délicieux, ce Célestin ! quitter une fille jolie comme un cœur pour une fée Urgelle ! C'est un affront qu'il a voulu faire aux Graindorge : à la bonne heure ; les Graindorge le lui rendront.

Le quadrille s'acheva et fut suivi d'un second où Vauxbelles figura avec Anaïs. Mais le coup était porté et la réparation arrivait trop tard. La soirée ne s'animait pas ; il y avait du froid dans l'atmosphère. Le député commençait à regretter d'avoir suivi son inspiration et mécontenté ses amis sans désarmer ses adversaires, lorsque le sous-préfet l'entraîna vers le jardin, merveilleusement illuminé et lui dit :

— Vous ne savez pas, monsieur de Vauxbelles ?

— Quoi donc ? répondit celui-ci.

— J'ai ménagé une surprise à Saint-Sylvain, une véritable surprise ; vous verrez cela.

— Mais encore, dit Vauxbelles.

— Que leur manque-t-il ici ? poursuivit le sous-préfet, des figures qui en imposent. Ces gens-là sont tous égaux, et entre égaux on se dispute volontiers l'empire ; mais qu'il vienne des personnes d'un rang plus élevé, et à l'instant vous verrez nos bourgeois se confondre dans un même sentiment, celui de l'admiration. C'est dans la nature humaine, monsieur de Vauxbelles, ajouta Octave croyant devoir honorer son député de la particule.

— J'accepte la thèse philosophique, repliqua Célestin ; mais je n'en vois pas l'application.

— La voici, dit le sous-préfet. J'ai entrepris d'amener ce soir chez moi de grands noms pour subjuguer ces petites gens, et je puis me flatter d'en être venu à bout.

— Qui attendez-vous donc, monsieur de Freissac ?

— J'attends les dames de Rochemarne, monsieur de Vauxbelles, dit le sous-préfet en y mettant un peu d'emphase.

— Les dames de Rochemarne ! s'écria le député ne pouvant maîtriser un premier trouble.

— Elles-mêmes, ajouta Octave, et voici comment. Vous savez que ma famille est alliée à la leur. Je suis allé les voir hier, j'ai invoqué les privilèges de la parenté, j'ai fait valoir l'obligation où je me trouve de me poser décemment dans le

pays, et en raison de tout cela, je les ai suppliées de vouloir bien paraître à ce bal, ne fût-ce qu'une demi-heure, un quart-d'heure, dix minutes. Elles ont résisté, m'ont fait mille objections; mais j'y ai mis tant d'opiniâtreté, tant de persévérance, que j'ai fini par emporter une promesse. Elles viendront, monsieur de Vauxbelles.

— En êtes-vous bien sûr, monsieur de Freissac?

— Elles viendront, vous dis-je, et vous serez témoin de l'effet que cela va produire. Il n'y aura plus ici ni de Simonneau, ni de Graindorge; le nom de Rochemarne effacera tout, absorbera tout. Vous verrez cela, monsieur de Vauxbelles; ce sera notre triomphe. Tenez, j'aperçois quelque émotion parmi les quadrilles; peut-être est-ce la famille Rochemarne qui m'arrive. Permettez-moi de l'aller recevoir?

Le sous-préfet quitta le député sur ces mots et regagna les salons. Les choses en étaient au point où il les avait laissées. Au lieu de s'embellir, l'horizon s'était rembruni. Les Simonneau ne dansaient qu'avec les Simonneau, les Graindorge avec les Graindorge. Ainsi ce bal donné en vue d'une réconciliation, menaçait de jeter dans le pays de nouveaux ferments de discorde. Tant de frais en l'honneur de la paix n'auraient servi qu'à rendre la guerre plus ardente. Ces lampions, ces verres de couleur, ces lanternes, ces feux de bengale auraient été des brandons de discorde; les limonades et les orgeats auraient attisé l'incendie; les violons et les trompettes à clé auraient rendu l'harmonie impossible; mille écus consacrés à une fête, dans un coin de la province, n'auraient pu consolider un sous-préfet et l'acheminer dans les voies de l'avancement.

Cette perspective était désespérante, et Octave ne pouvait y croire. Il se disait que la seule apparition de Rochemarne suffirait pour changer du tout au tout les dispositions de ses invités, pour rendre à l'illumination, aux rafraîchissements, à l'orchestre leur prestige naturel, adoucir les mœurs des

indigènes, et les jeter dans les bras les uns des autres. Ainsi, il ne lui restait plus que cet espoir, cette ancre de salut. Un valet l'appela. il crut que ses parentes arrivaient, il s'élança du côté du vestibule. Ce n'était qu'une lettre; il la décacheta avec une certaine émotion, la lut avec rapidité, et laissa retomber ensuite sa main par un geste d'abattement.

Vauxbelles le surprit dans cette attitude pensive et douloureuse.

— Eh bien! dit-il.

— Tenez, répondit le sous-préfet, en lui passant la dépêche.

Le député prit la lettre, s'approcha d'un flambeau et lut ce qui suit :

« Mon cousin,

« J'aurais tenu ma parole, comme une Rochemarne, si un « événement imprévu n'eût troublé notre solitude et dérangé « nos projets.

« Le général est venu nous surprendre; il est arrivé ce « soir. Vous savez quelles sont ses répugnances pour le nou- « veau régime ; il fallait, en allant à Saint-Sylvain, encourir « sa colère : j'ai préféré y renoncer, pensant que vous nous « excuseriez.

« Nous voici de nouveau à l'état de blocus. Plaignez les « deux recluses et croyez-moi.

« Votre affectionnée parente,

LA MARQUISE DE ROCHEMARNE. »

A la lecture de cette lettre, le sous-préfet et le député firent entendre deux exclamations presque simultanées

— Elles ne viennent pas! dit, Octave; allons, j'en suis pour mes lampions.

— Le général! s'écria Vauxbelles. Quelqu'un m'aurait-il trahi!

XV

Le secret de la Chênaie.

Il est temps d'éclaircir ce que les relations de Célestin Vauxbelles et des dames de Rochemarne peuvent avoir offert jusqu'ici de mystérieux. L'histoire en est simple ; on y chercherait en vain des combinaisons inattendues, ce n'est qu'un chapitre de la vie réelle.

Quand le marquis mourut, il y eut à remplir, dans l'intérêt de ses héritiers, quelques formalités auprès de la justice du ressort. Gabrielle était alors mineure ; il fallut constituer la tutelle, organiser le conseil de famille, procéder à un inventaire et à une liquidation. On sait que les habitudes de prodigalité étaient héréditaires dans la famille de Rochemarne ; le marquis n'y avait pas dérogé. Mettre sa dépense au niveau de ses revenus, était à ses yeux, un procédé indigne d'un homme de naissance. Avant tout il fallait, disait-il, garder son rang, lutter de faste avec les parvenus, les vaincre sur leur propre terrain et honorer la nouvelle cour par des manières pleines de magnificence. De là un état de maison qui n'était point en rapport avec la fortune du marquis et ne pouvait se soutenir qu'à l'aide d'emprunts onéreux.

La marquise essaya de lutter ; ce fut en vain : il y avait, dans la conduite de son mari, toute la force de l'instinct unie à l'entraînement d'un système. Pressé sur ce point, les excuses ne lui faisaient pas défaut : il invoquait la raison d'état et couvrait ses prodigalités du manteau de la politique. Au besoin il ajoutait, avec la légèreté et la grâce des seigneurs de

l'autre siècle, que lorsque les choses en seraient arrivées à l'extrême, il s'en ouvrirait au roi, et que S. M. paierait certainement ses dettes. Que répondre à de telles illusions ? La marquise se résigna et cessa de se plaindre ; seulement, aux dissipations de son mari elle opposa une économie sévère. Le luxe de Paris se traduisait en autant de privations à La Chênaie, et quoique insuffisante, la compensation reculait le moment d'une ruine complète. Ainsi les rôles étaient intervertis ; une jeune femme donnait des leçons de sagesse à un vieillard imprévoyant.

La mort ne laissa pas au marquis le temps d'achever son œuvre. Quand il quitta ce monde, ses biens étaient en partie engagés ; mais, avec du temps et de l'ordre, on pouvait arriver à une libération complète. Pour cela, les soins de la marquise ne devaient pas suffire. La légion des créanciers se composait d'hommes habitués aux embûches et aux raffinements de la procédure. Profitant des embarras du défunt, ils avaient su l'enlacer dans le réseau d'une exploitation savante; ils avaient multiplié les actes, exigé des doubles titres, obtenu des substitutions, des délégations, des procurations spéciales qui formaient un ensemble de pièces aussi effrayant par le nombre que ténébreux dans les détails. Pour éclaircir la sincérité de ces droits, vérifier la validité de ces engagements, il fallait, de toute nécessité, avoir recours à un homme d'affaires. Le corps du marquis n'était pas refroidi que déjà le papier timbré pleuvait à La Chênaie. Chaque créancier cherchait à prendre les devants par des saisies-arrêts et des actes conservatoires. La panique s'en mêlant, on en vint même à des exécutions mobilières. C'était une situation intolérable.

La marquise dut prendre un parti. D'anciennes relations existaient entre les Rochemarne et les Vauxbelles, relations bienveillantes, quoique maintenues à la distance qui séparait autrefois la robe de l'épée. Par une sorte d'inspiration, la marquise inclina vers ce souvenir. A tout prendre, c'est plutôt

aux Simonneau qu'elle aurait dû songer. Depuis quatre générations les Simonneau étaient les hommes d'affaires de la famille Rochemarne, et l'un d'eux se trouvait être leur intendant quand le marquis partit pour l'exil. Cependant la jeune veuve, obéissant à une défiance instinctive, ne se mit pas entre les mains des Simonneau. Célestin Vauxbelles venait, à cette époque, d'arriver de Paris et d'acquérir une des meilleures études d'avoué qui fussent dans l'arrondissement. La marquise entendit parler de lui comme d'un jeune homme intelligent, instruit, probe surtout ; ce fut à lui qu'elle s'adressa. Il reçut des mains de la marquise le dossier de la succession et procéda sur-le-champ aux opérations préliminaires.

Dès lors Vauxbelles devint le bras droit des hôtes de la Chênaie. Si le choix qu'avait fait la marquise était un honneur pour lui, à cet honneur se trouvaient attachés des soins sans nombre, et une grave responsabilité. Jamais liquidation n'avait présenté de tels embarras. A un obstacle vaincu succédait un obstacle nouveau. Non-seulement il y avait à satisfaire les créanciers apparents, mais de toutes parts s'élevaient des prétentions qu'il fallait discuter, des réclamations qu'il fallait débattre. Sur quelques points on transigea, sur d'autres il y eut procès. Partout il s'établit des luttes que Vauxbelles soutint avec un zèle et un dévoûment infatigable. Rien de plus décourageant que cette besogne, où le terrain semblait se refuser sous ses pas. Les pièces dont il s'armait étaient toutes l'œuvre du défunt, qui avait coutume d'apporter dans les affaires la légèreté d'un enfant et la négligence d'un grand seigneur. Souvent des titres anciens se confondaient avec des titres nouveaux, sans qu'il fût possible de fournir la preuve certaine de cette confusion et de ce double emploi. D'autres fois encore, il y avait eu des paiements faits, des à-comptes donnés, des intérêts servis, sans qu'on retrouvât les traces de cette libération. Il fallait y arriver alors par des inductions habiles, par des

aveux adroitement arrachés, enfin, par une foule de moyens qui exigeaient autant d'adresse que de persévérance.

Ainsi comprise, la mission de Vauxbelles n'était plus celle d'un homme d'affaires. Il devenait le sauveur de cette maison, la Providence de ces deux femmes. Entre les mains d'un autre, évidemment les débris de cette fortune auraient disparu dans ce gouffre de formalités et de frais de justice, où s'engloutit le plus net du patrimoine des familles. Moins surveillées, les transactions avec les créanciers se seraient achevées d'une manière bien plus désavantageuse; moins sévèrement contrôlés, les titres auraient surgi de dessous terre. Vauxbelles engagea huit procès, et les gagna tous : un autre eût été moins hardi ou moins heureux. Vauxbelles fit trois fois le voyage de Paris dans l'intérêt de la liquidation; un autre eût-il poussé le zèle jusqu'à multiplier à ce point les déplacements, ou ne les eût-il pas rendus trop onéreux à ses clientes? Le choix de Vauxbelles était donc pour les dames de La Chênaie un de ces secours inespérés que le ciel envoie dans un moment de détresse. Seul, il les arrachait à la misère, et empêchait qu'elles ne tombassent à la charge des autres branches de la famille.

Cette circonstance explique la nature des relations qui s'établirent sur-le-champ entre Vauxbelles et les dames de Rochemarne. La marquise était faite pour apprécier ce qu'il y avait d'élevé et de délicat dans la conduite de l'homme d'affaires; elle ne vit plus en lui qu'un ami. La distance des rangs s'effaça pour faire place à une intimité affectueuse. Les soins de la liquidation amenaient souvent Vauxbelles à La Chênaie, soit pour y chercher quelques renseignements, soit pour y rendre compte de ce qui se passait dans le domaine de la procédure. Chacune de ses visites était pour Célestin une occasion nouvelle de prouver son dévoûment, et pour la marquise un nouveau sujet de reconnaissance. Les rapports devenaient ainsi chaque jour plus intimes. On retenait Vauxbelles à dîner, on le gardait pendant une portion de la soirée; ces dames

y voyaient une distraction dans leur isolement, une occupation dans leur solitude. Il n'était pas jusqu'à Joblet qui ne fût de la partie, et ne devînt l'objet de quelques attentions. Le digne serviteur se souvenait avec orgueil du temps où la présidente Vauxbelles venait rendre ses devoirs aux Rochemarne dans les salles du vieux manoir, et plus d'une fois, pendant que son jeune maître causait gaîment avec les châtelaines, Joblet, livré à des pensées sombres, promena mélancoliquement parmi les ruines ses souliers à boucles d'argent et sa queue en salsifis.

Le premier sentiment que Vauxbelles apporta dans ces rapports fut de l'amour-propre mélangé de calcul. Il regarda comme digne de lui cette médiation en faveur d'une grande famille que menaçaient des revers de fortune. La tirer d'embarras, la défendre contre ceux qui se disputaient sa dépouille, lui parut un rôle honorable, et, à un certain point de vue, productif. Le dévoûment qu'il allait prodiguer, le zèle qu'il voulait y mettre devaient faire du bruit dans le pays, et parer son nom de ce relief qui s'attache aux causes célèbres. Son désintéressement même ne pouvait manquer de lui profiter : ce que l'on sème en ce genre, on le recueille presque toujours en considération. Ainsi, toute vertu peut devenir matière à spéculation, et, en sondant les abîmes du cœur, que de fois on y découvre un intérêt mêlé aux plus purs sentiments! C'est la part de l'infirmité humaine; il faut s'y résigner. Vauxbelles n'était pas plus parfait qu'un autre, et quand le vertige des honneurs lui monta au cerveau, il le prouva bien.

Cependant, à mesure qu'il connut mieux les dames de Rochemarne, ce premier calcul fit place à un dévoûment plus vrai et plus réel. La marquise était une femme d'un mérite si grand qu'on eût vainement essayé de se dérober à l'empire qu'elle exerçait. Ce qui plaisait en elle, ce n'était pas seulement l'étendue et la variété de ses connaissances, la flexibilité

et la grâce de son esprit, une organisation délicate et supérieure, c'était surtout une bonté d'ange, un calme si profond et si naturel qu'on eût pu la croire au-dessus des bruits de ce monde. La vie de cette femme n'avait été qu'un sacrifice, un combat, et rien de cette lutte ne se laissait voir sur ses traits majestueux et doux comme ceux d'une sainte. Il en résultait une séduction dont Célestin ne chercha point à se défendre. Il se sentit attiré peu à peu par cette dignité que ne pouvait altérer la perspective de la misère, et cette sérénité que ne troublaient pas les alternatives d'une situation fort compromise. Il comprit qu'il avait rencontré une âme plus forte que le malheur, plus grande que la fortune.

Un autre sentiment se mêla bientôt à cette admiration. Gabrielle était arrivée à cet âge où les jeunes filles se transforment presque à vue d'œil. Elle avait quinze ans, Célestin vingt-cinq. Chaque fois qu'il venait de passer quelques heures à La Chênaie, il en sortait ébloui. La veille, il la traitait encore comme une enfant, et se mêlait à ses jeux de la manière la plus familière. Désormais, il se sentait retenu, et la jeune fille elle-même composait son maintien et s'observait en sa présence. Sans avoir les perfections d'un héros de roman, Célestin était un fort joli cavalier, bien pris dans sa taille, avec des cheveux d'un blond cendré et des yeux bleus qu'animait une expression charmante. Le son de sa voix, quand il en ménageait l'essor, avait quelque chose de frais et de pur qui caressait doucement l'oreille. A ces avantages, il en joignait un autre bien plus grand : il était à peu près le seul homme qui vînt jeter quelque diversion dans les solitudes de La Chênaie, répandre un peu de lumière sous les voûtes sombres de ce parc. Qu'est-il besoin de plus pour faire éclore dans le cœur d'une jeune fille cette première rêverie qui le conduit dans les champs de l'idéal ?

Sans le vouloir, la marquise donnait des forces à ce penchant timide encore, quoique réel. Une âme comme la sienne

devait sentir vivement le prix des services que lui rendait Vauxbelles, et, faute de pouvoir l'en payer autrement, elle ne ménageait pas l'expression de sa reconnaissance. C'était à chaque instant des témoignages nouveaux en faveur de son généreux défenseur, des éloges intarissables.

— Quel homme, disait-elle! Quelle grandeur! Quelle noblesse! Comment pourrais-je m'acquitter envers lui? Nous lui devons tout, ma fille! Il nous a sauvées, il nous a tirées de l'abîme! Que son nom reste gravé dans ta mémoire : c'est une dette de famille.

Ainsi parlait-elle, et Gabrielle recueillait ces paroles avec une sorte d'ivresse. Grâce à la rapidité d'imagination qui distingue les jeunes filles, elle voyait dans le lointain le dernier chapitre de ce roman et le prix naturel de tant de services. C'était sa main qui devait être la récompense de Vauxbelles, et, en s'interrogeant bien, elle ne trouvait point d'objection à élever contre ce dénouement. Tout se trouvait concilié de la sorte, et les Rochemarne s'acquittaient d'une manière digne d'eux.

Les choses en étaient là, lorsqu'un jour Célestin arriva à La Chênaie à une heure où personne ne l'y attendait. La marquise surveillait quelque travail dans le parc; Gabrielle était seule au salon. Seuls en présence, les deux jeunes gens éprouvèrent un embarras, un malaise qu'ils ne purent vaincre. Au lieu d'engager amicalement l'entretien, comme ils avaient coutume de le faire, ils restaient silencieux l'un vis-à-vis de l'autre sans pouvoir trouver une parole à se dire. Cette confusion ne cessa qu'à l'arrivée de la marquise. Vauxbelles retrouva alors son sang-froid, et expliqua les motifs de cette visite imprévue.

En parcourant des papiers de famille, il avait découvert les traces d'un fidéi-commis pour une somme de 500,000 fr. en or que le marquis de Rochemarne, partant pour l'émigration, avait laissé entre les mains de son intendant Simonneau. Quel-

ques indications de ce dépôt existaient dans le dossier, et Vauxbelles voulait s'assurer si, parmi les titres de famille relégués dans les combles du château, on ne pourrait rien trouver qui mît sur la voie de cette somme.

— 500,000 fr., dit-il à la marquise, ne disparaissent pas sans laisser au moins un souvenir. Le marquis ne vous a-t-il jamais parlé de cet objet, Madame?

— Attendez, répondit la marquise, en se recueillant et faisant un appel à sa mémoire, attendez donc. Il me semble, en effet, qu'un jour, M. de Rochemarne chercha pendant longtemps un titre qui lui manquait.

— Un reçu du dépôt, un récépissé sans doute, dit Célestin en insistant.

— Oui, j'y suis à présent, M. Vauxbelles; un reçu. Vous savez avec quelle légèreté mon mari traitait les affaires d'intérêt. Il cherchait ce reçu pour le montrer à M. Victor Simonneau, mais sans y attacher beaucoup d'importance.

— Je le reconnais là, dit Vauxbelles. Madame la marquise, ajouta-t-il, je ne sais à quoi peut nous conduire une recherche de ce titre, ni si, l'ayant trouvé, il pourra nous servir à quelque chose; mais il ne faut pas laisser 500,000 fr. s'égarer ainsi sans faire cet effort. Si c'est également votre opinion, nous irons fouiller dans les archives du château. Le pis-aller, c'est que nos soins soient inutiles.

— Faites à votre guise, M. Vauxbelles, vous savez que vous êtes souverain ici. Gabrielle, ajouta la marquise, se tournant vers sa fille, on m'attend dans le parc, j'ai quelques ordres à donner. Conduis M. Vauxbelles dans la salle aux archives, mon enfant.

A cet ordre inattendu, la jeune fille sentit la rougeur lui monter au visage, et Célestin eut beaucoup de peine à se faire une contenance. Des deux côtés, c'étaient les premiers symptômes d'un sentiment qu'ils ne s'étaient pas avoué, mais qui

les gagnait à leur insu, comme le flot qui monte gagne le baigneur imprévoyant.

XVII

Le mont Serrat.

Les passions ne vont pas dans le monde comme dans les livres, où tout procède par coups de foudre. C'est le temps qui les crée, c'est au moyen de gradations et de nuances qu'elles acquièrent toute leur force. Le cœur est moins défendu contre une invasion lente que contre de brusques surprises. Il en est de ces sentiments comme d'un terrain d'alluvion qui semble immobile, tout en s'élevant de siècle en siècle. En apparence on est aujourd'hui ce qu'on était hier; rien ne semble changé, et pourtant l'imagination a fait un pas en avant; le rêve est devenu plus cher, le lien plus étroit, l'inclination plus vive.

Les choses se passèrent ainsi pour Célestin et Gabrielle. Depuis cette scène insignifiante en apparence, où avait éclaté leur trouble secret, il n'était point de circonstance qui n'eût servi à fortifier leur penchant. Un premier amour répand des rayons si doux qu'à sa clarté tout s'embellit et s'épure. Ce qu'il y a de beau et de bon dans les couples qu'il éclaire est mis à l'instant en relief; le reste s'efface. L'œil a des feux plus pénétrants, la voix un son plus doux : on est meilleur; on se sent plus heureux de vivre. Il n'est pas jusqu'à cette langueur inquiète dont les sens sont pénétrés qui n'ajoute un charme à la physionomie et ne lui prête une expression touchante. On ne s'est rien dit, rien avoué, que déjà les cœurs sont complices. Un geste, un regard suffisent; des mots seraient moins expressifs. C'est une fleur que l'on effeuille, un mouvement que

l'on imite, un rien : mais dans ce rien que d'éloquence! C'est surtout une minute fugitive où les yeux se rencontrent et se confondent; ce sont mille détails dont se compose la tactique de l'amour et où se réfugient les âmes blessées.

Les jours, les semaines s'écoulèrent de la sorte. Pour Gabrielle, La Chênaie n'était plus aussi désert; à chaque allée du parc se rattachait un souvenir, un vestige distinct pour elle seule. L'attendre et le voir remplissaient ses heures. De son côté, Célestin s'abandonnait à cette vie de l'amour, si douce et si énervante. Il ne pouvait se mettre en route pour La Chênaie sans éprouver une émotion profonde. Les arbres du chemin étaient autant d'amis qu'il saluait au passage; les tourelles du vieux château, au moment où elles se dégageaient du milieu de la clairière, semblaient s'associer à cette fête de son cœur et applaudir à sa venue. Aucun de ces objets ne lui était indifférent; il avait pour tous un sourire. Il n'est rien comme les gens qui aiment pour épancher des trésors de bienveillance et d'affection; ils ne comptent jamais et donnent en prodigues.

Cependant les premières recherches faites dans les papiers du marquis n'avaient amené d'autre résultat que celui d'éclairer Célestin et Gabrielle sur leurs sentiments secrets. C'était beaucoup pour l'amant; ce n'était point assez pour l'homme d'affaires. Il tenait à s'assurer de ce qu'avaient pu devenir les 500,000 fr. confiés à l'intendant Simonneau, et dont on ne retrouvait plus les traces. Les vacances des tribunaux allaient arriver; Vauxbelles résolut de les employer à une perquisition générale et minutieuse des archives de la famille. Était-ce bien le désir de retrouver un titre éventuel, et dans tous les cas frappé de prescription, qui animait le jeune homme, et ne fallait-il pas voir là-dedans un prétexte pour se rapprocher plus souvent de La Chênaie? c'est ce qu'il est inutile d'approfondir. Vauxbelles vint tous les jours au château, cela est vrai, mais il s'enfermait seul dans les salles où le marquis

avait entassé pêle-mêle les anciens titres des Rochemarne. C'était un dépouillement ingrat, long, pénible : Vauxbelles s'en trouvait assez payé en respirant le même air que Gabrielle, en vivant sous le même toit, à quelques pas d'elle.

Ce travail durait depuis une semaine lorsque la marquise résolut de ménager une surprise à son laborieux défenseur et de l'arracher, ne fut-ce que pour un jour, à ses poudreux dossiers. Il prenait congé de ces dames et allait monter à cheval, lorsque madame de Rochemarne le rappela :

— Monsieur Vauxbelles, dit-elle.

— Madame la marquise, répondit le jeune homme en s'inclinant avec respect.

Gabrielle était accourue et regardait sa mère avec une attention inquiète.

— Pour demain vous aurez congé, poursuivit madame de Rochemarne ; la salle des archives sera mise en interdit, monsieur de Vauxbelles.

Ce que c'est qu'une mauvaise conscience ! à ces simples mots, Célestin se crut découvert. Il se troubla et ce trouble se réfléchit sur le visage de Gabrielle. On eût dit deux coupables qui se sentaient trahis. Cependant le jeune homme, plus maître de lui, eut le sang-froid de répondre :

— Un congé, madame la marquise, et pourquoi ? Il est essentiel cependant d'achever cette besogne.

— N'importe, continua madame de Rochemarne avec un sourire fait pour rassurer des cœurs moins effarouchés; dès le moment que j'ordonne, il n'y a qu'à se soumettre. Vous aurez congé, monsieur; c'est bien le moins après une semaine laborieuse. Je ne veux pas que l'on m'accuse d'abuser de mes amis. Ainsi résignez-vous.

— Vous savez, madame la marquise, que pour moi vos désirs sont des ordres, répondit Célestin, cherchant où pouvait aboutir ce discours.

Il y eut un instant de silence ; on aurait pu croire que la

marquise se plaisait à prolonger l'embarras de son interlocuteur. Gabrielle s'était rapprochée de sa mère, et, appuyée sur son bras, elle essayait de pénétrer le fond de sa pensée. La marquise reprit enfin la parole.

— Voici ce que c'est, monsieur de Vauxbelles, dit la grande dame. Il y a longtemps que nous avons formé le projet d'aller au Mont-Serrat; c'est pour nous une petite fête de famille. Je l'ai fixée à demain: c'est une surprise que je ménageais à Gabrielle. Voulez-vous être des nôtres?

— Oh! ma mère que tu es donc parfaite! s'écria la jeune fille, ne pouvant se contenir et se jetant dans les bras de la marquise.

— Madame, dit Vauxbelles, c'est un honneur pour moi que d'être votre cavalier. A quelle heure avez-vous fixé le départ?

— A quatre heures, répliqua la marquise, et soyez exact. La traite est longue.

— Je le sais, dit Vauxbelles; comptez sur moi, madame, je serai ponctuel. En disant ces mots, il partit, après avoir échangé avec Gabrielle un de ces regards qui valent mille paroles.

L'ascension du Mont-Serrat était pour les habitants de Saint-Sylvain une de ces parties de plaisir que chaque province, chaque ville savent ménager à l'humeur aventureuse de leurs habitants. Elle tenait dans l'opinion du pays la place qu'occupent dans l'esprit des voyageurs les promenades aux pics célèbres des Alpes et des Pyrénées. Du haut de ce sommet, la vue plane sur un horizon immense. Huit vallées y prennent leur point de départ, et en font comme le centre d'un vaste réseau. Dans cette saison même, la neige occupait la plate-forme qui couronne le Mont-Serrat, et c'était un obstacle qu'affrontaient seuls les visiteurs téméraires.

Le lendemain, aux premières lueurs du jour, Célestin se trouvait aux portes de La Chênaie. Ces dames étaient debout;

surveillant les préparatifs et donnant un dernier coup-d'œil aux approvisionnements de la caravane. La course devait durer tout un jour; il fallait emporter avec soi un matériel complet, un service volant. Deux grandes mannes se faisant équilibre furent chargées sur un mulet, représentant les équipages de campagne. Quant aux dames, elles devaient monter chacune un cheval dressé à cette excursion et dont le pied connaissait jusqu'au moindre caillou de ces sentiers alpestres. Un pâtre, qui servait de guide et un valet de la marquise, complétaient le personnel de la caravane.

Gabrielle ne s'était jamais sentie si heureuse. L'ascension du Mont-Serrat était une de ces joies dont on avait bercé son enfance, et cette joie se doublait par la présence de Célestin. La jeune fille avait revêtu un costume de cheval qui faisait ressortir la grâce et la richesse de ses formes; un chapeau d'homme, garni d'un voile vert, ne pouvait contenir sa chevelure qui s'épanchait en longues boucles ou en bandeaux aux reflets de moire. Son œil pétillait, une satisfaction mêlée d'impatience éclatait dans son maintien, elle aspirait avec une sorte d'ivresse la brise embaumée du matin et écoutait tous les bruits qui signalent le réveil de la nature.

— Oh! ma mère! ma mère! s'écria-t-elle, le beau jour que nous allons avoir! Dieu, qu'il fait bon dehors.

Toujours calme, même dans ses plaisirs, la marquise venait de s'installer sur sa monture, et prenant la bride des mains du guide, elle répondit :

— Eh bien, ma fille, partons. Monsieur Célestin, ajouta-t-elle en se tournant vers leur compagnon de route, nous voici sous votre sauve-garde.

Vauxbelles eut besoin de cette interpellation pour revenir à lui; depuis quelques minutes, il demeurait comme en extase devant Gabrielle. Jamais il ne l'avait vue dans un pareil éclat de beauté. Cette taille, souple comme un jonc, la perfection de ces lignes où l'harmonie s'alliait à la délicatesse, la

grâce des mouvements, la noblesse du port, les airs de tête à la fois élégants et fiers, tout cela le frappait comme une découverte, comme autant de trésors nouveaux. Il s'enivrait à la voir; il se sentait à la fois entraîné et atterré par tant de charmes. heureux et triste de tant de perfections. Il se croyait le jouet d'un rêve,et craignait qu'il n'y eût au bout de ce rêve un douloureux réveil. La caravane s'était ébranlée et côtoyait la rive droite de l'Argentine par un chemin planté de saules et de trembles. Il régnait sur la vallée un brouillard qui se prolongeait vers les cimes des monts par ondes inégales. A mesure que le soleil pénétrait cette brume, on la voyait se dissoudre, retomber sur le gazon, et suspendre à chaque tige d'herbe une perle de rosée. Gabrielle, quoique élevée aux champs avait rarement assisté à ce spectacle : aussi en jouissait-elle avec volupté. On était arrivé à la limite où, pour la première fois, la végétation change d'aspect. Aux haies d'églantier, aux tapis des prés, succédaient les noires forêts de sapins et de mélèzes, et des parfums résineux se mêlaient aux douces émanations de la vallée. Plus de chemins frayés, plus rien de ce qui accuse les soins et le travail de l'homme. Il fallait se diriger au travers des bois par des sentiers connus des seuls bûcherons. La voûte que formait cette verdure épaisse et rigide semblait impénétrable à la lumière, et plus d'une fois le pied des chevaux hésita sous ces profondeurs sombres. A côté de ces colosses végétaux, on eût vainement cherché les taillis qui sont l'espoir et la parure des autres forêts : point d'arbustes autour d'eux, à peine quelques graminées, quelques plantes, comme la brise tremblante, la digitale pourprée et la menthe sauvage.

S'associant, malgré eux, à la mélancolie de cette scène, nos voyageurs gardèrent le silence pendant que dura la traversée des bois. Le terrain était inégal, rocailleux ; il fallait surveiller les pas des chevaux et les maintenir péniblement à la file les uns des autres. Célestin ne perdait pas de vue la monture de

Gabrielle, que le pâtre tenait par la bride pendant que le valet guidait le cheval de la marquise. On arriva dans cet ordre jusqu'à l'issue de la forêt, où le site changea comme par magie. Cette longue étape, accomplie sous un rideau ténébreux, avait conduit la caravane à mi-hauteur du Mont-Serrat. On avait le géant en face, on pouvait en mesurer les proportions, en admirer les cimes chenues. Du côté opposé, c'était la vallée fuyant en entonnoir et coupée par l'Argentine, semblable à un sillon d'argent. De droite et de gauche, s'élevaient d'autres chaînes de montagnes se succédant les unes aux autres comme les vagues de la mer, et se développant sur des plans successifs dont les couleurs variaient en raison de la distance. Ainsi, les tons roses des premières chaînes se fondaient peu à peu en teintes violettes pour arriver au bleu sombre qui signalait les cimes les plus éloignées.

C'était la halte du déjeûner, et la nature semblait avoir fait quelques frais pour justifier cette destination. Une source vive s'échappait en jaillissant du rocher, et, après avoir épanché ses eaux dans des conques naturelles, les versait dans un étang dont rien ne troublait l'azur. Un bouquet d'arbousiers occupait l'un des côtés de cet étang et y répandait quelque ombre. Ce fut sur ce point que la caravane descendit. Les mannes de vivres furent déballées; on plongea les bouteilles dans les eaux de la source et l'on mit le couvert sur un tapis de mousse. Quel théâtre pour un repas? Les grandeurs de la création sous les yeux, le ciel pour dôme, et autour de soi un site presque sauvage! Gabrielle ne se possédait pas; elle se sentait moins forte en présence d'un spectacle si nouveau pour elle. Ces beautés imposantes jetaient dans son âme une surprise mêlée d'effroi, et elle se rapprochait de Célestin pour avoir un confident de ses émotions ou chercher un abri contre des terreurs involontaires.

— Que la nature est grande! disait-elle avec exaltation, et que Dieu est beau dans ses œuvres!

— Dans toutes ses œuvres, répondit Célestin, en lui adressant un regard passionné.

La jeune fille tressaillit ; c'était la première fois que Vauxbelles allait aussi loin. Troublée, elle se réfugia vers sa mère, et ne put contenir un tremblement nerveux qui trahissait son émotion.

— Aurais-tu froid, Gabrielle ? lui dit la marquise inquiète. Prends un châle, mon enfant ; l'air est vif à ces hauteurs.

— Ne vous inquiétez pas, ma mère, répliqua-t-elle en affectant de sourire ; c'est une première impression qui va passer ; je me sens mieux déjà.

On déjeûna auprès de la source, puis on se remit en route. C'était la partie la plus pénible du chemin. Il fallait gravir la cime du Serrat sur des cailloux polis et glissants où le pied des chevaux ne trouvait pas toujours un appui suffisant. Le sol était semé de pierres ponces et d'obsidiennes, indices d'éruptions volcaniques. Par degrés, la végétation allait en s'abaissant de manière à arriver à ces mousses et à ces lichens qui en marquent l'extrême limite. A la suite des arbustes au feuillage persistant qui habitent la région des nuages, avaient paru les plantes forestières, dont la taille semblait décroître à mesure que l'on s'approchait du sommet. On quittait l'empire des corps animés pour entrer dans cette zône où disparaissent tous les symptômes de vie.

La route n'était pas sans danger : sur plus d'un point le sentier suivi par les chevaux côtoyait des abîmes, et sans l'admirable instinct de leurs montures les voyageuses auraient pu être précipitées dans ces gouffres qui les frappaient de vertige. Célestin avait mis pied à terre et suivait d'un œil inquiet les mouvements de la caravane. Enfin on arriva au pied du pic, à la limite des neiges. C'était le terme de la course ; il y aurait eu trop de péril à la pousser plus loin. Cependant, Gabrielle, descendue de cheval, voulut encore faire un effort ; elle tint à honneur d'imprimer ses pas sur des glaces éter-

nelles. Suivie de Célestin, elle gravit le pic, et arriva à ce tapis de neige qui le couronnait. Cette hardiesse fut d'abord heureuse ; mais, au moment où la jeune fille se croyait sûre du succès, elle sentit le sol se dérober sous elle. Heureusement Célestin était à ses côtés : il lui tendit la main et la ramena sur un terrain plus ferme. Ce fut l'affaire d'un instant, mais il fut décisif.

— Gabrielle ! s'écria Célestin, d'une voix pleine d'angoisse.

— Mon ami, dit celle-ci, se cramponnant à lui, vous m'avez sauvée !

C'était des deux côtés une illusion : la dépression du terrain n'était pas considérable, et Gabrielle n'avait pas couru un danger réel. Cependant ce court épisode suffit pour déchirer le voile qui couvrait encore leurs amours. La jeune fille avait serré vivement la main de son sauveur, et cette déclaration muette eut à ses yeux la force d'un engagement. Dès ce jour, il lui sembla qu'un pacte secret la liait à Célestin et que leurs destinées étaient confondues. Il faut si peu aux âmes pures pour se croire enchaînées. Au retour, cette métamorphose fut si évidente que la marquise elle-même s'en aperçut ; elle comprit sa faute et songea aux moyens de la réparer.

— J'aurais dû y réfléchir plus tôt, se dit-elle ; les cœurs sont mal gardés par la solitude.

XVIII

Le Pavillon.

Cette journée avait éveillé les soupçons de la marquise ; elle observa mieux ce qui se passait autour d'elle. C'était une tâche

ingrate ; aucune femme n'y était moins propre. Dans sa vie calme et retirée, la passion n'occupait point de place ; elle n'en connaissait ni les orages, ni les ruses. Pour tout guide, il ne lui restait que cet instinct de mère en qui Dieu a mis tant de puissance. La marquise s'en servit pour étudier le cœur de sa fille, et comprit bientôt à quels troubles, à quels combats ce cœur était livré. Ce fut pour elle un triste réveil, une découverte douloureuse.

Si haut que l'on remontât dans l'hitoire des Rochemarne, on n'y trouvait pas une trace de mésaillance, une seule tache de blason. Leur sang ne s'était mêlé qu'aux sangs les plus nobles ; et, parmi une longue suite d'aïeux ils citaient avec orgueil des femmes parvenues à la couche de princes souverains. De là une fierté, une susceptibilité de race qui ne s'étaient jamais démenties et qui se transmettaient de génération en génération, comme une vertu, comme un titre de famille. Un Rochemarne qui eût forligné aurait couru la chance d'un désaveu éclatant ; son rôle eût été celui de ces êtres malheureux que frappent des haines de caste et qui promènent dans l'Inde entière le spectacle de leur abjection. On eut retranché son nom de l'arbre généalogique, effacé jusqu'aux vestiges de sa faute et jeté sur sa mémoire le voile sombre de l'oubli.

La tradition de ces mœurs n'étaient pas entièrement perdue chez les Rochemarne ; elle avait résisté au temps, à deux révolutions et à cette tolérance qu'engendre l'esprit du siècle. Aucun des membres de la famille n'avait cédé à cette pente où se laissent entraîner les plus grands noms, ni souscrit, dans sa pensée, à ces capitulations qui font de l'argent le prix et l'équivalent de la naissance. La marquise elle-même avait été élevée dans ces idées ; elle y tenait avec cette chaleur que donne une foi sincère. Si elle eût pu mollir, son frère le général l'aurait bien vite rappelée au sentiment de ses devoirs. Sur ce chapitre, c'était un homme intraitable. Les événements

l'avaient surpris sans l'ébranler. Il se disait que les révolutions passeraient comme s'écoule l'eau du torrent, et qu'après l'orage tout rentrerait dans l'ancien lit. Aussi assistait-il à ce spectacle sans s'y mêler, et se faisait-il une loi de tenir le nom des Rochemarne à l'écart de ce bruit et de cette effervescence.

En réfléchissant à cette situation, la marquise ne put se défendre d'une émotion pénible. Elle n'en pouvait douter, trop d'indices l'attestaient, sa fille avait une préférence secrète. Et pour qui, grand Dieu? Pour un homme de loi, pour un procureur! Un procureur dans la famille des Rochemarne! A cette pensée, les terreurs de la marquise redoublaient. Elle s'accusait de faiblesse, de négligence; elle se reprochait d'avoir exposé son enfant à un tel péril. Comment le conjurer? Comment rompre ce lien naissant? Comment dérober cette faiblesse aux fières susceptibilités du général? Une Rochemarne à un procureur! Les ancêtres en tressailliraient dans leurs tombes!

La marquise chercha un remède à ce mal, et, dans son premier effroi, elle n'eût pas reculé devant les plus violents. Un instant, elle songea à quitter La Chênaie : la réflexion seule l'y retint. Dans l'état où se trouvaient ses affaires, une absence aboutissait à une ruine certaine, et cette ruine la mettait plus que jamais entre les mains des gens de loi. Il fallait, pour que la liquidation suivît son cours, se résigner pendant quelques années encore à la vie obscure que ces deux femmes menaient à la Chênaie, y persévérer dans ce système d'épargnes qui ressemblait à une expiation des prodigalités du marquis. Ainsi, dans les familles s'établit une solidarité à laquelle rien ne se dérobe. Les Rochemarne étaient enchaînées à leur vieux château, vouées par le devoir à cette existence solitaire. Le temps seul et une stricte économie pouvaient leur rendre à la fois l'aisance et la liberté, les affranchir des ennuis et des servitudes de la procédure.

Ne pouvant chercher un abri dans l'absence, la marquise eut recours à d'autres moyens. Elle résolut de s'adresser directement à Vauxbelles et de l'amener à suspendre ses visites. Depuis la course au Mont-Serrat, celui-ci avait continué à venir au château, comme il en avait pris l'habitude depuis le commencement des vacances; seulement, il ne paraissait au salon que pendant quelques minutes et comme un homme qui tient à ne pas manquer de politesse. Il employait le reste du temps à un travail de recherches, et s'y absorbait avec une sorte d'acharnement. Évidemment, il s'observait, il se contenait. Quelques nuages passaient de loin en loin sur le visage de la marquise et en troublaient la sérénité. Ce symptôme était trop nouveau pour que Célestin n'en fût pas frappé; il y lut les soupçons qui l'agitaient, les combats dont elle était la proie. Une sorte d'embarras régna dès lors dans leurs relations; Gabrielle elle-même ne retrouva plus cette ingénuité qui l'animait naguère. Son regard était plus rêveur, ses mouvements moins vifs, son visage moins vermeil. De tous les côtés, on semblait pressentir une crise et s'y préparer.

Un jour que Vauxbelles poursuivait, dans les combles du château, sa tâche laborieuse, la marquise entra sans bruit et sans se faire annoncer. Le jeune homme ne l'entendit pas, tant il semblait recueilli dans son travail et occupé de la lecture d'une pièce qu'il tenait entre les mains. Quelques exclamations lui échappaient de temps à autre.

— Ciel! s'écriait-il, est-ce possible? C'est cela! C'est bien cela! Et tout à fait en règle! qui eût pu le croire?

Un léger bruit que fit la marquise en marchant vers lui arracha Vauxbelles à ce monologue. Il se leva vivement et alla à sa rencontre.

— Vous ici, Madame, dans ce grenier, lui dit-il; c'est un séjour à peine bon pour les rats et les procureurs.

Toujours bienveillant, le visage de la marquise respirait

une dignité plus grande que de coutume; l'orgueil de race s'y laissait voir sous une expression affectueuse.

— Je viens voir mes amis partout où ils se trouvent, répondit-elle, surtout quand ils y sont pour me servir. J'ai à causer un moment avec vous, monsieur Célestin.

Ces dernières paroles furent prononcées avec un accent presque solennel et retentirent dans l'âme du jeune homme. Il céda sa chaise à la marquise, et comme c'était le seul siége qui se trouvât dans cette pièce démeublée, il attendit debout, la tête inclinée vers elle et dans un maintien respectueux, ce qu'elle avait à lui dire. Madame de Rochemarne continua sur un ton moins imposant.

— Monsieur Vauxbelles, dit-elle, nous vous devons beaucoup, et ce ne sera pas assez de notre vie pour nous acquitter envers vous...

Célestin voulut interrompre la marquise et se dérober à cette expression de sa reconnaisssnce; mais celle-ci témoigna par un geste qu'elle voulait garder la parole, et continua :

— Nous vous devons beaucoup, dit-elle; j'insiste là-dessus à dessein; cependant nous devons encore plus à notre nom et à notre rang.

Il y avait dans ces mots une leçon indirecte que compléta la fierté du geste et du regard. Continué ainsi, l'entretien pouvait devenir blessant; la marquise le ramena à des termes plus doux :

— Deux pauvres femmes, poursuivit-elle, deux recluses comme nous, songez donc, monsieur Célestin, comme on peut les calomnier! Savons-nous seulement ce qu'on dit, ce qu'on pense dans le monde?

— Madame, répondit Vauxbelles, qui ne rendrait hommage à vos vertus! Il faudrait avoir pour cela le cœur bien mal placé!

— Hélas! poursuivit la marquise, respecte-t-on rien aujourd'hui? L'essentiel est d'offrir le moins de prise possible

aux propos des médisants. C'est notre force, M. Vauxbelles. Quand le marquis vivait, comment suis-je parvenue à me mettre hors des atteintes de la malignité? Par l'isolement. L'isolement, voilà notre arme, ajouta la marquise en appuyant sur cette phrase de manière à la rendre plus significative.

Il était impossible à Célestin de se méprendre sur l'intention de la marquise : c'était un congé très-poli, mais très-formel; il fallait l'accepter dans ces termes, sous peine d'en subir un plus rude. La marquise avait fait la moitié du chemin, le jeune homme se décida de bonne grâce à faire l'autre moitié.

— Madame, dit-il d'une voix pleine de résignation et de tristesse, au moment où vous êtes entrée, j'allais passer chez vous pour vous dire que ma besogne est terminée ici, et qu'elle a eu une heureuse issue. Voyez plutôt vous-même, ajouta-t-il en faisant passer sous ses yeux la pièce qu'il avait conservée dans la main.

Madame de Rochemarne parcourut le papier que lui présentait Vauxbelles, et ne put retenir un cri de surprise. Voici ce qu'il contenait, sous une orthographe trop équivoque pour pouvoir être reproduite littéralement :

« Je soussigné, Jean Simonneau, dit l'Éveillé, régisseur des biens de M. le marquis de Rochemarne, seigneur de la Chênaie, Mireflos et autres lieux, reconnais avoir reçu de mondit seigneur la somme de cinq cent mille livres en louis d'or, que je lui rendrai à la première réquisition, comme un loyal et fidèle serviteur.

» Fait à La Chênaie, le 13 avril 1791.

« JEAN SIMONNEAU. »

Quand la marquise eut achevé cette lecture, Vauxbelles reprit la pièce de ses mains et ajouta :

— Il me reste maintenant à voir, Madame, si cette obliga-

tion peut nous servir : c'est une affaire de procureur. Mais, de toutes les façons, mon travail ici est achevé; rien ne me rappelle plus à La Chênaie.

L'émotion de Célestin était si vive en prononçant cet adieu, que la marquise se sentit gagnée. Elle chercha à guérir la blessure du jeune homme par les paroles les plus bienveillantes qu'elle pût trouver, et l'accompagna jusqu'à la grille extérieure du parc.

— J'irai vous voir à Saint-Sylvain, lui dit-elle en le quittant. Songez à La Chênaie, M. Vauxbelles; votre souvenir y sera toujours précieux. Vous êtes de ces amis qu'on n'oublie pas.

Telle fut la scène de congé. Depuis ce jour, Célestin cessa brusquement ses visites au château. Gabrielle ne savait à quoi attribuer cette espèce de rupture; elle n'osait interroger sa mère et celle-ci gardait un silence prudent. La marquise espérait que l'absence effacerait un goût fugitif, et que le cœur de la jeune fille retrouverait bientôt sa tranquillité. En effet, après quelques semaines d'inquiétude, Gabrielle sembla consolée, le sourire reparut sur ses lèvres, ses joues reprirent leurs couleurs. Elle bondissait dans les allées du parc poussée par une gaîté folle, se livrait avec une sorte d'ivresse à mille soins qu'elle avait négligés, allait de ses fleurs à ses oiseaux, de son piano à son aiguille. La mère accueillait ces symptômes comme un retour vers l'indifférence; elle s'y associait de son mieux.

— A cet âge, disait-elle, les impressions laissent si peu de traces! c'est une ride à la surface d'un lac : quelques minutes de calme suffisent pour l'effacer.

Cependant la joie même de Gabrielle avait quelque chose d'inégal et de fiévreux qui ne tarda pas à frapper la marquise et à lui faire craindre qu'elle ne fut le jouet d'une illusion. Ce n'était pas là une tranquillité naturelle, un bonheur régulier, un paisible état de l'âme. Une fois entrée dans la voie du

soupçon, madame de Rochemarne ne s'arrêta pas à mi-chemin. Elle étudia les habitudes de sa fille, et, sans que celle-ci pût s'en douter, suivit de l'œil ses moindres démarches. Un premier résultat fut bientôt le fruit de cette enquête; voici comment.

Au fond du parc et dans la partie des bois qui régnaient le long de la grande route se trouvait placé un pavillon qui dominait une partie de la vallée. C'était un bâtiment isolé sur lequel s'étendait, comme un manteau de verdure, le beau feuillage de quelques aristoloches. Ces magnifiques plantes y formaient un réseau si touffu et si serré, qu'on pouvait passer à côté du pavillon sans en soupçonner l'existence. Du reste, entre ce bâtiment et la grande route s'étendait un fossé profond garni des deux côtés de haies épineuses, de sorte que toute communication autre que celle du regard était interdite d'un bord à l'autre.

La marquise remarqua bientôt qu'à de certaines heures de la journée, Gabrielle se dirigeait vers le pavillon et y faisait des stations assez longues. Cette découverte la préoccupa; elle résolut de la pousser plus loin. Un jour que sa fille gagnait sa retraite favorite, la mère s'y rendit en faisant un détour et s'y plaça à l'abri d'une touffe d'aristoloche. De là elle découvrait la grande route et pouvait observer tout ce qui se passait. A peine était-elle à son poste, que le sabot d'un cheval se fit entendre, et, quelques secondes après, un cavalier débouchait de l'un des tournants du chemin. Sa vue excita dans le cœur de la mère une douloureuse surprise. C'était Célestin, elle n'en pouvait douter. Il tenait les yeux fixés sur les persiennes du pavillon, et échangeait avec sa fille des signes d'intelligence. Ce spectacle navra la pauvre mère; jamais douleur plus vive ne l'avait atteinte.

— Elle me trompait! s'écria-t-elle; ma fille me trompait! Il faut donc qu'elle l'aime bien!

Par un mouvement plus prompt que la pensée, elle se pré-

cipita vers le pavillon, en gravit les marches, et surprit Gabrielle au moment où celle-ci, agitant son mouchoir, envoyait à ce jeune homme un dernier salut et un dernier témoignage de tendresse.

— Je vous y prends, dit la marquise irritée; vous jouez là un singulier rôle, pour une personne de votre âge, et vous m'en faites jouer un qui ne l'est pas moins. A quelle école avez-vous pris de telles leçons, Mademoiselle?

L'accent qui animait ses paroles avait quelque chose d'impérieux et de dur que jamais Gabrielle n'avait rencontré chez la marquise. Aussi éprouva-t-elle un moment de défaillance. Elle eut à peine le temps de s'appuyer sur une chaise en jonc qui se trouvait à sa portée, et de là elle dirigea vers sa mère un regard qui semblait lui demander grâce. La marquise n'y tint pas; toute sa colère s'évanouit, et elle se mit à pleurer près de sa fille qui fondait en larmes.

— Cruelle enfant! dit-elle, pourquoi me tromper? Pourquoi te défier de ma tendresse? Te cacher de moi! Mais, que veux-tu que je devienne si tu me manques?

— Ma mère! disait Gabrielle, en sanglotant.

— Écoute, mon enfant, ajouta la marquise. Je ne demande pas mieux que d'être bonne pour toi, de céder à tes penchants. J'oublierai que je suis une Rochemarne pour me souvenir seulement d'une chose, c'est que je suis ta mère. Mais, comment veux-tu que la famille puisse en prendre son parti! Le général! Tu connais le général! Un homme fier, qui tient à la naissance avant tout! Au moindre bruit qui en irait vers lui, tu le verrais accourir! Comment veux-tu qu'à deux femmes que nous sommes nous luttions contre la famille entière? Et puis, vois-tu, Gabrielle, si ton père était ici et que tu persistasses dans tes amours, il serait le premier à te maudire, le premier à te renier! Il te chasserait de La Chênaie, s'il vivait encore, plutôt que de consentir à une mésalliance, et nous nous en irions toutes les deux dans le

monde comme des femmes délaissées par les leurs, abandonnées de tous, ayant tout sacrifié, leur nom, leur rang, leurs proches, à quoi? A une fantaisie de jeune fille, à un caprice, à une folle inclination.

Gabrielle avait écouté ces paroles en poussant des sanglots entrecoupés. Quand la marquise en fut venue à évoquer les souvenirs de famille avec une voix imposante et une majesté irrésistible dans le regard, la jeune fille se précipita à ses pieds comme anéantie.

— Par pitié, ma mère, s'écria-t-elle, par pitié ne m'accablez pas; je me vaincrai.

XIX

Le Combat.

Gabrielle tint sa parole en vaillante fille : de deux ans elle ne revit pas Célestin. Le sacrifice fut en apparence complet, absolu, sans réserve. Si elle souffrit, ce fut à la manière du Spartiate; le calme régnait sur son visage pendant que le regret lui rongeait le sein. La marquise ne comptait pas sur une résignation si entière; elle en fut d'abord étonnée. En bonne mère, elle avait fait, dans ses calculs, une part aux rechutes et comptait les adoucir par un redoublement de tendresse. Gabrielle lui épargna ce soin ; jamais une plainte ne s'exhala de ses lèvres. On eût dit que ce premier amour était tracé sur le sable et qu'il avait suffi d'un souffle pour en effacer jusqu'aux vestiges.

Célestin ne montra pas la même soumission; il essaya de lutter contre sa destinée. L'entrée du château lui était interdite, et il respectait les consignes sévères qui la défen-

daient ; mais il fit des environs une étude approfondie et savante, examina les moindres plis du terrain, les touffes de végétation qui permettaient des reconnaissances à couvert, se ménagea des perspectives sur l'enceinte habitée ; enfin, se livra à cet ensemble d'opérations où se plaît le génie des amoureux, et qui les tient suspendus entre des joies puériles et des terreurs imaginaires. Dieu sait que de fantômes se dressèrent devant lui avec les proportions que donne la distance ! Tantôt il voyait l'œil de la marquise plonger dans le fourré qui lui servait d'abri, et si quelques valets s'ébranlaient et se montraient au loin, il les croyait dépêchés à sa poursuite, se troublait et finissait par s'enfuir comme un coupable. Tantôt c'était Gabrielle qu'il apercevait à travers les vitres transparentes, et son âme était dès lors attachée à chacun de ses mouvements. Que de fois il vint, le soir, au moment où l'ombre s'emparait du vallon, s'asseoir sur un tertre qui dominait le château et assister par la pensée aux scènes de cet intérieur paisible et austère comme celui d'un cloître ! Et quand l'heure du repos était venue, quelle joie de voir s'éclairer la chambre de Gabrielle, d'y suivre, dans les caprices de la lumière, une ombre adorée et flottante, et d'emporter, avec cette image, du bonheur jusqu'au lendemain !

Ainsi vivait Célestin ; son imagination le soutenait contre les mécomptes de l'amour. Cependant le procureur se retrouvait chez lui, heureusement pour ses clientes. Songer à leurs intérêts était encore un aliment pour sa passion, une manière de la rendre manifeste. Jamais liquidation ne fut poursuivie avec une activité plus grande, un dévouement plus entier. Les dettes du marquis avaient ce caractère onéreux qui résulte d'une situation forcée et de l'inexpérience des affaires ; il fallait les éteindre en principal pour n'avoir pas à servir des intérêts écrasants. Sans en rien dire aux dames de La Chênaie, Vauxbelles désintéressa les principaux créanciers et se

fit substituer à leurs droits. Il fut facile alors d'appliquer à l'amortissement des autres dettes une grande partie du revenu, de dégrever les biens ruraux des hypothèques dont ils étaient surchargés, et d'écarter les embarras les plus graves et les plus pressants de la succession. Au bout de quelques mois, la position était déjà meilleure ; et, ce que le zèle de Célestin avait commencé, l'esprit d'ordre de la marquise suffisait désormais à l'achever.

Un dernier souci restait à Vauxbelles : celui de la créance à recouvrer sur les Simonneau. Il y avait là un procès et une question assez épineuse. Jean Simonneau, le débiteur direct du marquis, était mort depuis plus de trente ans ; et, au retour de l'émigration, celui-ci s'était trouvé en face d'une famille très-nombreuse et sans titre formel dont il pût se prévaloir. Le titre était retrouvé ; il restait à s'assurer des chances du recouvrement. Dix Simonneau, quatre garçons et six filles, avaient hérité de Jean Simonneau et s'étaient partagé 700,000 francs, montant de la fortune paternelle, c'est à dire 70,000 francs par branche. Les 500,000 livres du fidéi-commis, en y comprenant les intérêts, eussent absorbé cette somme et au-delà : c'était un dépouillement complet. Or, dépouiller une famille de procureurs et de magistrats n'était pas une petite entreprise. Dès la première ouverture, les Simonneau l'avaient pris très-haut. Se retranchant derrière le dernier Titre du Code civil, ils se déclaraient prêts à subir toutes les conséquences de l'affaire. Pour intimider Vauxbelles, ils allèrent jusqu'à mettre en doute l'authenticité de la pièce qu'on leur opposait, et ils ajoutaient que, dans tous les cas, elle ne devait être considérée que comme un acte de complaisance, imaginé entre le marquis et leur auteur, pour que ce dernier pût exercer un droit de revendication sur les biens des Rochemarne, atteints par le séquestre révolutionnaire.

Avant d'engager les hostilités, il fallait peser ces divers

moyens et surtout faire entrer en ligne de compte les influences de robe. Le droit strict semblait être du côté des dames de La Chênaie ; la prescription ne pouvait être invoquée contre un fidéi-commis formel. Pour prescrire, il faut avoir possédé ; or, Jean Simonneau n'avait jamais possédé les cinq cent mille livres que le marquis lui avait confiées à titre de dépôt. Cette somme tombait dès lors dans le rang des valeurs que les articles 2236 et 2237 du Code civil ont entendu soustraire aux effets de la prescription, même lorsque le gage a passé des mains du premier détenteur dans celles de ses héritiers. La cause des Rochemarne était donc belle, brillante, faite pour tenter un homme de loi. Avec d'autres clients, Célestin n'eût pas manqué de s'en emparer et de la conduire de vive force à un résultat, heureux ou malheureux. Quel prétexte aux exploits sur timbre, quel champ ouvert au mémoire à consulter ! On ne pouvait ruiner une famille sur une question plus digne des trois ressorts et lui faire parcourir pour de meilleurs motifs l'échelle ascendante des frais judiciaires. Vauxbelles se souvint qu'il s'agissait des Rochemarne ; il aima mieux transiger. Les Simonneau se montrèrent d'abord intraitables et il fallut, pour les amener à composition, les placer sous la menace de l'audience. Assignés devant le tribunal, ils mollirent et firent des offres. Enfin une transaction eut lieu ; chaque branche des Simonneau s'imposa jusqu'à la concurrence de dix mille francs ; c'était comme une contribution de guerre. La marquise de son côté retrouva cent mille francs que Célestin avait fait sortir des catacombes du château, et qui sans lui y seraient restées à jamais enfouis.

C'était une obligation de plus après tant d'autres, une dette nouvelle pour madame de Rochemarne. Le cœur lui saignait de tenir éloigné un homme qui avait acquis tant de droits à sa reconnaissance et à son affection. Pour persévérer dans ses rigueurs, il fallait qu'elle se réfugiât dans les préjugés de famille et l'orgueil du rang. Encore ce mobile s'affaiblissait-il

chaque jour, et se sentait-elle peu à peu amenée à des sentiments moins exclusifs. Sans la crainte d'exposer Gabrielle à une rechute, elle aurait ouvert de nouveau La Chênaie à leur généreux défenseur. La jeune fille avait fait si bonne contenance contre le chagrin, que la marquise la croyait guérie. L'action du temps semblait nécessaire pour compléter la cure, et ce motif empêcha seul madame de Rochemarne de lever l'interdit qui déchirait deux jeunes cœurs.

Un réveil terrible menaçait la pauvre mère. Gabrielle souffrait en silence, mais elle souffrait. Les mois, en s'écoulant, ne faisaient qu'agrandir sa blessure, et, avec un peu plus d'expérience, la marquise eût pénétré ce secret. Elevée aux champs, Gabrielle apportait dans la lutte une constitution vigoureuse, un luxe de santé qui voilaient les ravages du mal ; une force de volonté, une fermeté héroïque qui étaient au-dessus de la douleur. Cependant divers symptômes la trahissaient. Un cercle noir entourait ses yeux, dont la fixité et l'éclat causaient une impression pénible. Ses lèvres avaient perdu leur incarnat ; ses joues ne se coloraient que par accès. Il régnait dans sa démarche une langueur maladive qui semblait ennemie du mouvement. Être seule était son plus grand bonheur. Rien de ce qui faisait autrefois sa joie, ni ses plantes, ni sa volière, n'avait le privilége de la toucher. Quand sa mère semblait la regarder, elle s'animait d'une joie soudaine, et reprenait tous ses airs de jeune fille ; mais une fois seule, la mélancolie reprenait le dessus et s'accroissait de tous les efforts qu'elle avait faits pour se vaincre.

Ce funeste malentendu se prolongea pendant deux années. Quand le mal fut assez apparent pour que la marquise ne pût s'y méprendre, elle ne lui assigna pas sa véritable cause. Elle crut que l'isolement seul l'avait engendré, et se promit de sortir de sa retraite dès que l'état de ses affaires le lui permettrait. Gabrielle allait avoir dix-sept ans ; c'était le moment de la produire et de lui chercher dans le monde un parti

digne d'elle, digne des Rochemarne. La fortune de la maison, relevée par les soins de Vauxbelles, rendait plus facile une grande alliance. Gabrielle n'avait plus pour dot la pauvreté, ni des dettes pour douaire; elle était fille unique, et la marquise voulait se dessaisir en sa faveur de tous les biens des Rochemarne. Vivre auprès de sa fille lui suffisait; c'était le seul trésor dont elle fût jalouse et qu'elle ne pût aliéner.

Tels étaient les calculs et les rêves de la malheureuse mère, lorsqu'un événement imprévu vint la frapper de stupeur. Un soir, au retour d'une promenade dans le parc, Gabrielle se plaignit d'un malaise général et de cruelles douleurs de tête. On la mit au lit. Des frissons violents se déclarèrent. Ce fut une crise horrible et qui, pendant trois semaines, ne fit qu'augmenter d'intensité. La fièvre s'acharna sur sa victime avec une fureur qui ne lui laissait pas un instant de relâche. On fit venir à la hâte les meilleurs médecins; leur art fut impuissant. Rien ne calmait le mouvement déréglé du pouls; rien n'arrêtait dans son cours cette destruction évidente. Qu'on juge des douleurs de la marquise : assise au chevêt de sa fille, elle ne surmontait son accablement que pour lui prodiguer les soins les plus tendres, les plus ingénieux. En vain voulut-on l'arracher à ce devoir, lui faire prendre quelques repos; elle ne quitta pas un seul instant cette couche où son enfant se trouvait aux prises avec une douloureuse agonie. Les yeux fixés sur Gabrielle, épiant ses moindres gestes, mesurant pour ainsi dire sa vie sur les mouvements précipités de son sein et les pulsations de ses artères, elle assista à tous les détails de ce long combat auxquel deux existences étaient attachées, car elle sentait bien, aux angoisses de son cœur, qu'elle n'aurait pas un temps bien long à passer sur cette terre dès que sa fille l'aurait quittée.

Ce fut pendant une de ces nuits fiévreuses que la marquise connut enfin la cause du mal dont Gabrielle se mourait. Ja-

mais la malade n'avait été si agitée : son délire, qui ne lui arrachait ordinairement que des mots confus, entrecoupés, ne présentant aucune signification distincte, avait cette fois un caractère précis et lucide, triste privilège accordé aux âmes qui s'en vont et qui accompagne les dernières heures. A diverses reprises, la jeune fille se mit sur son séant, comme poussée par une force surnaturelle, et ses yeux, agrandis par la maigreur, semblaient chercher de tous côtés un objet dont elle désirait la présence.

— Où est-il ! disait-elle d'une voix animée ; où est-il donc? je ne le vois pas. Où est-il? répétait-elle avec une impatience fiévreuse.

Sa mère la contemplait épouvantée ; elle n'osait s'interroger, elle reculait devant le sens de cet appel. C'était un abîme ouvert sous ses pas ; elle n'osait en mesurer la profondeur. Gabrielle s'agitait toujours, en proie à son idée fixe : cependant son œil ne jettait plus un éclat sombre ; il s'était adouci ; on eût dit que des larmes allaient en jaillir.

— Pourquoi n'est-il pas venu? murmura-t-elle. Lui aussi contre moi! qui me l'eût dit?

Et d'une voix plus douce, d'une voix contenue, comme si elle eût craint de se trahir par une indiscrétion involontaire, elle fit entendre un nom ; c'était celui de Célestin. Ce nom attéra la marquise ; elle comprit jusqu'à quel point pesait sur elle la responsabilité de cette mort qui allait s'accomplir sous ses yeux. Par une inspiration de mère, elle entra dans la pensée de Gabrielle au lieu de l'écarter, et comprit qu'une crise pouvait seule la rendre à la vie.

— Mon Dieu, s'écria-t-elle en lui prenant les mains, tu ne l'avais pas oublié, mon enfant! Que ne parlais-tu à ta mère ! Tu l'aimes donc bien !

Ces paroles prononcées avec tendresse, semblèrent agir sur la jeune fille comme ces mots magiques qui calment les douleurs et qui jouent un si grand rôle dans les contes des fées.

Elle passa les mains sur son front à diverses fois; on eût dit qu'elle voulait écarter un mauvais rêve; puis, se retournant vers la marquise et lui adressant un sourire céleste :

— Ah ! c'est vous, ma mère ! dit-elle.

Pour la première fois, elle venait de reconnaître madame de Rochemarne. Celle-ci s'approcha du chevêt, et, appuyant la tête de sa fille sur son épaule, elle lui répéta avec intention :

— Tu l'aimes donc bien !

Gabrielle releva vers elle ses yeux languissants, et comme un ange qui ne tient plus à la terre que par un fil, elle répondit :

— Si je l'aime ! Il faut que cela soit, puisque j'en meurs.

C'étaient de cruelles paroles : la marquise contint les larmes près de s'échapper de ses yeux et continua :

— Aie bon espoir, lui dit-elle doucement : tu le reverras, mon enfant, tu le reverras.

La marquise n'avait pas prévu l'effet de ces mots; il fut prodigieux. Se relevant avec une force qu'on n'aurait pas dû attendre d'un corps épuisé, la jeune fille se remit sur son séant et regarda en face madame de Rochemarne comme pour s'assurer qu'elle n'était pas le jouet d'un songe. Un rayon de bonheur était descendu sur son visage ; ses membres étaient agités par un tremblement qui trahissait son émotion. A deux reprises, elle essaya de parler; mais on eût dit que les paroles ne pouvaient se faire jour. Enfin la voix arriva jusqu'à ses lèvres frémissantes :

— Vrai ! ma mère, dit-elle, vrai !

Elle ne put pas aller plus loin ; son regard suppliant acheva la phrase ; aucune éloquence ne valait celle-là. Il fallait répondre sur-le-champ : la vie de cette enfant en dépendait. C'était un engagement solennel pris en face de la tombe; quelles qu'en fussent les conséquences, une fois pris, il devenait sacré. La marquise n'hésita pas.

— Tu le reverras, ma fille, lui dit-elle ; c'est moi qui te le promets.

L'accent avait quelque chose de solennel qui donnait plus d'autorité aux paroles. Aussi Gabrielle en comprit-elle la portée.

— Merci, ma mère, répondit-elle ; quel bien vous me faites ! Si je survis, c'est vous qui me sauvez.

Cette nuit fut décisive : dès le lendemain la fièvre céda et il n'y eut plus à combattre que l'état d'épuisement causé par cette longue crise. Ce fut pourtant une période rude à traverser. Des ménagements étaient encore nécessaires pour compléter la guérison ; la marquise se vit obligée de revenir souvent sur la promesse qu'elle avait faite, et de brûler, pour ainsi dire, ses vaisseaux.

— Est-ce bien vrai, ma mère, que vous consentirez à ce qu'il vienne ? disait Gabrielle avec instance.

Tous leurs entretiens roulaient là-dessus ; à chaque moment elle se rattachait à cette pensée avec l'obstination du malade. C'était enfoncer un trait cruel dans le sein de la marquise. Elle avait pris un engagement sans bien se rendre compte de la manière dont elle pourrait le tenir. S'allier aux Vauxbelles était pour des Rochemarne une entreprise difficile et pleine de périls. Comment ferait-elle accepter cette recherche par la famille ? De quels moyens userait-elle pour vaincre des préjugés qui avaient résisté à deux révolutions, et qui se maintenaient encore dans toute leur force. Aussi, quand Gabrielle redoublait ses instances, un sentiment d'amertume était-il près d'éclater chez la marquise. Elle se contenait pourtant, trop heureuse d'avoir sauvé sa fille à ce prix, et répondait avec sa douceur ordinaire :

— Oui, mon enfant, ne t'inquiète pas ; il viendra, je te l'ai promis.

— Bonne mère, que de bonheur je vous dois ! disait Gabrielle. Et quand viendra-t-il ?

— Ne sois point si impatiente, répliquai marquise. Laisse faire ta mère; nous arrangerons cela.

— Oui, oui, disait la jeune fille, arrangez, arrangez, maman! Tout ce que vous faites est bien fait.

Ainsi se passaient ces caprices de malade, sans que la marquise sût à quoi se résoudre ni comment prendre un parti. Ce fut seulement lorsque la guérison parut complète qu'elle s'ouvrit à sa fille au sujet des difficultés de l'exécution. Gabrielle avait autant de sens que de bonté; son esprit était à la hauteur de son cœur. Elle comprit le danger qu'il y aurait à braver les colères de la famille, surtout dans la position où se trouvaient encore leurs intérêts. Renoncer à son amour était un sacrifice impossible. Gabrielle venait d'en faire l'épreuve et la marquise ne voulait pas la renouveler. Mais avec la force de volonté qu'elle apportait en toute chose, la jeune fille pouvait se résigner à ajourner des projets d'union jusqu'au moment où ces difficultés de famille n'existeraient plus, ou se seraient amoindries. Il ne s'agissait plus que d'obtenir de Célestin une patience et une persévérance égales. La marquise s'en ouvrit à lui; il consentit à tout avec bonheur.

Dès ce moment commencèrent pour les deux fiancés ces relations mystérieuses qu'on a entrevues dans la première partie de cette histoire. Il fallait en dérober la connaissance aux désœuvrés de Saint-Sylvain et surtout éviter que le bruit n'en parvînt aux oreilles du général. Plus que jamais c'était devenu un homme intraitable. Loin de décroître avec l'âge, ses préjugés avaient empiré de manière à le rendre à peu près étranger à la génération présente. De temps en temps, il s'étonnait que sa nièce ne fût pas mariée et avait toujours sous la main quelque duc ou quelque comte sur le retour à qui il se proposait de l'unir. La marquise repoussait doucement ces ouvertures et se retranchait derrière les répugnances de sa fille.

Ce fut au milieu d'une pareille situation que s'écoulèrent

plusieurs années. L'ambition vint à la traverse et offrit à Vauxbelles une diversion qui ne put qu'aider à sa constance. Quant à Gabrielle, son idéal lui suffisait et elle se laissait bercer dans les rêves de cet amour doux et pur comme celui des anges.

XX

Un mestre de camp des Chevau-Légers.

Les détails qu'on vient de lire expliquent l'intérêt qu'attachait Vauxbelles à l'arrivée du général, et donnent un sens à l'exclamation qui lui échappa dans les salons de la sous-préfecture. La situation empirait d'heure en heure; jamais tant de nuages n'avaient troublé l'horizon de ses amours. Pour les dérober si longtemps à des yeux indiscrets ou jaloux, il n'avait fallu rien moins qu'une prudence achevée, une sollicitude infinie, tant de son côté que de celui de la marquise. Chacune de ses visites était calculée avec un soin tel que le hasard seul pouvait en trahir le mystère. Cependant, ces précautions n'avaient pas suffi ; ce secret, jusqu'alors impénétrable, transpirait dans Saint-Sylvain. Le bruit s'en répandait de salon en salon, de café en café, et la présence du général ajoutait à ces symptômes alarmants une gravité toute nouvelle.

La marquise comprit sur-le-champ qu'une aussi brusque apparition avait le caractère d'une menace. Il était rare que le vieux gentilhomme quittât ses terres, et quand, par hasard, il venait à La Chênaie, à peine y passait-il une couple d'heures. Cette fois, il fit les frais d'une installation complète, accepta l'aile du château réservée aux amis, et laissa accomplir sous ses yeux les petites réparations de mobilier que comporte

un séjour de quelque durée. En même temps, il promenait sur tous les objets des regards défiants, et interrogeait les lieux comme s'il eût voulu leur demander compte des faits dont ils avaient été témoins. La marquise supporta cette enquête domiciliaire avec un calme parfait; elle ne s'en montra ni surprise ni offensée. Son âme était au-dessus du soupçon, sa vie au-dessus de la médisance. Sans trouble, sans effort, elle entra dans la pensée du général, et l'initia aux habitudes de son intérieur. La soirée s'écoula dans ces confidences.

Le lendemain, en se levant, le vieux gentilhomme semblait animé de dispositions moins hostiles. Le déjeûner avait été servi dans une petite orangerie qui faisait suite à la serre et où tout avait été combiné en vue d'une double destination. Les caisses, symétriquement distribuées, laissaient au centre un espace libre, occupé par une table en marbre blanc. Dans la belle saison et quand les odeurs exhalées par les orangers n'avaient pas trop d'énergie, c'est là que la famille prenait son repas du matin. On plaçait sur ce marbre de la crême, du café, du thé, des assiettes de fruits et quelques pièces froides. Les dames de la maison suffisaient au service, et l'entretien y acquérait une liberté que contient toujours la présence des valets.

Ce fut dans cette pièce que le général rejoignit sa belle-sœur et sa nièce. En contemporain de Richelieu, il n'avait pas voulu laisser échapper cette occasion de paraître avec ses avantages. Son habit de chasse en drap vert était fixé par un ceinturon qui faisait valoir sa taille septuagénaire. Il était du nombre de ces vieillards dont la charpente ne subit point d'altération, et qui trouvent dans la maigreur un abri contre les modifications ordinaires de la structure. Droit, vert, sec, il se consumait sans se transformer : le travail des ans ne se manifestait chez lui que par une adhérence chaque jour plus étroite du tissu extérieur sur la partie osseuse et musculaire. Il s'opérait ainsi dans sa personne et de son vivant cette méta-

morphose qui amène les corps inanimés à une dessication naturelle, et dont les sauvages des mers du Sud connaissent le procédé. Le visage même participait à ce changement d'état, et reproduisait assez bien les diverses phases que parcourt la pomme reinette pour atteindre à une maturité factice. Chaque jour il se réduisait en se contractant et menaçait de s'engloutir un jour sous une perruque rousse, mal attachée aux tempes. La vie n'était pas néanmoins absente de tout cela ; elle se manifestait tantôt par des gestes brusques et pétulants, tantôt dans les éclats d'une voix sonore, surtout par l'intermédiaire de deux yeux gris, vifs comme le salpêtre, et que surmontaient des sourcils rebelles et rudes comme les soies du sanglier.

Le général parut donc au déjeuner dans le plus grand complet, botté et éperonné, en homme qui ne veut pas être pris au déprouvu par les plaisirs d'un courre. Il baisa galamment la main de la marquise, embrassa sa nièce et se mit à table entre les deux femmes. Le repas acheva de dissiper le brouillard qui, la veille, obscurcissait sa physionomie. De temps en temps il dirigeait bien vers Gabrielle deux petits yeux pleins de malice et pénétrants comme l'acier ; mais il suffisait d'un mot de la marquise pour détourner de dessus la jeune fille ce regard qui la troublait. Un appel aux souvenirs du passé, un retour vers des impressions de jeunesse, exerçaient sur le vieux gentilhomme un effet irrésistible et qui n'avait d'égal qu'une allusion directe au régime nouveau. Dans ce dernier cas, le général ne se possédait plus ; c'était approcher le feu d'une traînée de poudre. Aussi la marquise n'usait-elle de ce moyen qu'après avoir épuisé tous les autres. Vers la fin du déjeuner, il fallut pourtant y recourir. L'entretein en était venu à rouler sur les hommes de loi, et le vieux gentilhomme semblait s'être emparé de ce mot pour le répéter à satiété, en l'accompagnant d'épithètes peu flatteuses. En même temps il examinait Gabrielle comme pour lui arracher son secret. Celle-ci allait se trahir, vaincue par cette torture. La mar-

quise comprit qu'il était temps d'opérer une diversion.

— Mon frère, dit-elle, ne parlons pas si légèrement des hommes de robe : ils disposent des trônes. Ne sont-ils pas les fondateurs et les soutiens de celui-ci?

Le général se retourna vers la marquise comme un sanglier blessé se retourne du côté de l'épieu. La manœuvre avait réussi ; Gabrielle était sauvée ; il ne s'agissait plus que de soutenir le choc et de prolonger le combat.

— Un trône ! répondit le vieux gentilhomme avec une vivacité mêlée de colère, vous appelez ceci un trône ! c'est y mettre de la générosité, ma sœur.

— Mais comment voulez-vous que je le nomme ? reprit la marquise, attisant le feu à dessein. Qui dit roi, dit trône : l'un ne va pas sans l'autre.

— Allez toujours, allez, s'écria le général, dont les yeux lançaient des éclairs. Voilà qui est digne d'une Rochemarne ! Reconnaître ceci pour un trône ! Ah ! vraiment !

— Mon Dieu, mon frère... dit la marquise, qui voulait aider encore à l'effet de sa diversion.

Le général ne lui laissa plus placer un mot : il était lancé ; rien ne pouvait l'arrêter.

— Tenez, ma sœur, reprit-il, voulez-vous que je vous dise toute ma pensée ? vous vous laissez peu à peu infatuer de ce régime-ci ? Vous vous en défendriez en vain, ajouta-t-il pour répondre à un geste de la marquise ; une Rochemarne n'a pas des faiblesses pareilles sans qu'il y ait une raison là-dessous. Ceci un trône ! ah ça ! comment parleraient donc des épiciers et des robins ! Un trône ! le mot est plaisant.

L'entretien avait pris le caractère d'un monologue et d'une remontrance : c'est ce qu'avait voulu la marquise ; elle y était résignée. Le général continua.

— Ce n'est pas d'hier, ma sœur, que les cadets des Rochemarne se sont vus contraints de faire la leçon à leurs aînés. Vous avez un faible pour les nouveautés, vous allez vers les

parvenus ; je reconnais là les principes de mon frère, feu le marquis. Je m'en suis ouvert dans le temps avec Malouet, le ministre de la marine : il trouvait, comme moi, que le marquis accordait trop aux idées du jour. Figurez-vous, ma sœur, que lorsqu'arriva en France ce paysan mal dégrossi que l'on nommait Franklin, le marquis fut l'un des premiers à l'aller visiter, et qu'au moment de la guerre de l'indépendance, il alla en Amérique combattre du côté des insurgents. Un Rochemarne tirer l'épée pour une république : on n'a pas d'idée de çà ! Jamais le marquis ne s'est relevé de cette faute ; ni Coblentz ni Quiberon n'ont suffi à l'effacer : c'était l'avis de Malouet et c'est aussi le mien. Vous êtes sa femme par ce côté, ma sœur.

— De grâce, mon frère, dit la marquise en essayant de placer quelques mots, un peu de ménagement !

— Non, madame, reprit le général d'un ton plus sévère ; ce sont les concessions qui ont perdu la noblesse ; c'est à la suite de concessions que Louis XVI est monté sur l'échafaud. Reconnaître ceci pour un trône, c'est lui accorder de la consistance, songez-y.

— Eh bien ! mon frère, dit la marquise en passant condamnation, j'avoue mes torts : ce n'est point un trône. Avouez, de votre côté, que, trône ou non, la chose dure.

— Bah ! vingt-quatre heures encore, répliqua vivement le général ; vingt-quatre heures tout au plus. Attendez seulement à demain.

— Ce demain, mon frère, est long à venir, reprit la marquise, cédant au désir de prendre une petite revanche ; voici bientôt quatorze ans que vous nous le promettez.

Ces paroles dépassaient le but ; elles avaient quelque chose de direct qui devait blesser le vieux gentilhomme. Comme tous les esprits convaincus, il avait des illusions sincères ; il croyait fermement à la chute imminente d'un régime qu'il

détestait. Quand il ne lui accordait que vingt-quatre heures de durée, c'était son désir qu'il écoutait plutôt que son jugement ; mais ce désir était si ardent, il occupait une telle place dans sa vie, que toutes ses facultés s'absorbaient et s'anéantissaient dans celle-là. Telle est la puissance d'une idée fixe, qu'elle abolit les autres et ne laisse pas à la raison la liberté de s'exercer en dehors d'un cercle défini. Les opinions qui se rattachent au passé ont surtout à souffrir de cette lutte douloureuse, pleine de mécomptes et de démentis. C'est de l'agitation sur place, comme celle de l'écureuil qui tourne avec sa prison. Le cœur y saigne sans profit et y nourrit des colères sans issue.

La marquise venait donc d'atteindre son beau-frère dans un point très-vulnérable ; elle s'en aperçut et voulut réparer ce tort. Il était trop tard ; le coup avait porté jusqu'au vif. Le général lança à sa belle-sœur un regard courroucé, se leva et se mit à parcourir l'orangerie en homme qui se recueille pour mieux assurer sa vengeance. Ses mouvements étaient si brusques et le silence si grand, que l'on pouvait entendre le jeu des articulations : c'était un son sec, cassant, semblable à celui que produirait un squelette. La rancune donnait au vieillard toute la vigueur de la jeunesse ; il se tenait droit comme à vingt ans, et s'arrêtait de temps à autre pour prendre une pose où régnait une majesté un peu affectée. La marquise pressentait l'orage et l'attendait avec son sang-froid ordinaire : il n'éclata pas sur-le-champ. Le général parvint à se contenir ; il se rassit et reprit l'entretien. Seulement, les rôles avaient changé ; c'était lui maintenant qui faisait de la diplomatie.

— Vous avez raison, dit-il en se tournant du côté de la marquise, je me suis trompé, et bien d'autres se sont trompés avec moi. Ce régime dure au point de nous déconcerter tous. Mais savez-vous pourquoi, ma sœur ?

L'interpellation était formelle ; impossible de s'y dérober.

Madame de Rochemarne cherchait vainement où ceci pouvait aboutir, et dans le doute elle garda la défensive.

— Non, mon frère, dit-elle avec assurance.

— C'est bien simple, pourtant, répondit le vieux gentilhomme ; ce régime dure parce qu'il s'appuie sur des robins.

En prononçant ce dernier mot, le général eut soin de l'accentuer d'une manière caractéristique. Sa lèvre avait une expression hautaine, son geste respirait le mépris. Le sang des Rochemarne se retrouvait : c'était le haut baron traitant de maître à vassal. Gabrielle se sentit troublée jusqu'au fond de l'âme ; la marquise même ne put se défendre d'un peu d'émotion. On ne pouvait s'y tromper, le vieillard revenait à son attaque, et cette fois il ne devait plus s'en laisser distraire. Madame de Rochemarne gardait le silence ; il continua :

— Des robins ! marquise, vous ne sauriez croire quelle race cela est. Qui voulez-vous qui leur résiste ? Ils ont la force des taupes. Pendant que nous autres gens de naissance combattions en plein soleil, ils ne songeaient eux, qu'à une chose, à miner le terrain sous nos pieds ! C'est ainsi qu'ils ont creusé un abîme sous la monarchie et l'ont égorgée dans un trou ! Les robins ! ne me parlez pas de cette engeance !

Le général arrivait peu à peu au dernier degré de la colère ; son poing menaçait le ciel, ses yeux s'injectaient de sang, il frappait du pied la terre, comme un coursier qui appelle le combat. Les deux femmes, de leur côté, étaient en proie à un malaise indicible. Gabrielle pâlissait et rougissait vingt fois dans la même minute, et la marquise observait avec terreur l'impression que ces cruelles paroles faisaient sur sa fille. Il y avait, dans l'attitude du vieux gentilhomme, dans ses discours, dans ses gestes, une intention blessante qui allait jusqu'à l'insulte. C'était la guerre, et cette guerre prenait, dès le début, des formes acerbes. De deux choses l'une : il fallait ou demander grâce ou accepter le combat. Avant de se dé-

cider pour ce dernier parti, la marquise voulut pénétrer toute la pensée de son beau-frère.

— Pourquoi ce bruit? lui dit-elle. Sont-ce là des choses qui regardent les femmes? Que nous importe après tout?

— Il importe toujours de savoir où sont nos ennemis, marquise, répondit le général avec quelque dureté. Vous ne voudriez pas défendre des robins, à ce que je pense.

Son regard se promenait en même temps de la mère à la fille, comme pour leur jeter un défi. Gabrielle se sentait défaillir, tandis que la marquise se défendait mal du courroux qui la gagnait.

— Nous ne défendons ni n'attaquons personne, général, répondit-elle d'une voix calme et ferme.

— Des robins! ajouta le vieillard, en cherchant à élever son mépris à sa plus haute expression.

— Encore! dit la marquise.

— Des hommes sans foi, sans honneur, reprit le vieux gentilhomme d'un ton exaspéré, une caste de...

Il ne put achever; la marquise s'élança vers lui, et lui prit vivement le bras. Gabrielle, vaincue par cette scène, allait perdre connaissance. Chacune des insultes du général la touchait comme une blessure personnelle. Elle y voyait un obstacle nouveau à ses vœux secrets, et comme un abîme qui se creusait de plus en plus entre elle et Célestin. Encore quelques minutes d'une pareille épreuve, et le cœur lui manquait pour la supporter. C'est ce qu'avait compris la marquise; elle ne voulut pas laisser Gabrielle plus longtemps en proie à cette souffrance :

— Monsieur, dit-elle au général, arrêtez-vous donc. Vous ne voyez pas que vous tuez ma fille.

Le vieux gentilhomme se retourna vers sa belle-sœur, et du ton le plus fier qu'il pût prendre :

— Ah! vous l'avouez! s'écria-t-il. On ne m'avait donc pas trompé. Quelle honte!

— Monsieur, dit la marquise avec dignité.

Au lieu de lui répondre, le général tira de sa poche un papier qu'il tendit à la marquise en lui disant :

— Lisez, madame.

Celle-ci le parcourut ; c'était une lettre sans signature ; elle expliquait tout, l'arrivée du général, ses soupçons, ses violences même. On y lisait :

« Monsieur le général Rochemarne est invité à exercer sur « le château de la Chênaie une surveillance devenue urgente. « Il s'y passe des choses sur lesquelles un homme qui tient à « l'honneur de son nom devrait avoir l'œil ouvert. Plus d'une « fois on a vu, vers minuit, M. Célestin Vauxbelles, député « de cet arrondissement, s'acheminer vers la Chênaie et y « être mystérieusement introduit. Il est impossible que le gé- « néral Rochemarne tolère plus longtemps des relations qui « commencent à s'ébruiter et défraient les conversations des « oisifs de Saint-Sylvain.

« *Un ami qui ne veut pas se faire connaître.* »

La marquise, après avoir lu cette dénonciation, affecta un calme qui n'était pas dans son cœur, et, rendant au général l'écrit anonyme :

— Eh bien ! dit-elle.

Le vieux gentilhomme s'attendait à des larmes. Cette contenance assurée le déconcerta.

— Eh bien, madame ? répondit-il.

— Si cela était ? ajouta-t-elle avec un accent résolu.

— Si cela était ? répliqua le vieillard avec impétuosité. Voilà des paroles étranges ! Si cela était, madame, ajouta-t-il d'un ton furieux, je mettrais de mes mains le feu à la Chênaie, dussé-je y périr avec le dernier des miens !

XXI

Un complot.

Quittons un instant la Chênaie, et voyons ce qui se passe à Saint-Sylvain, dans ce corps de logis isolé qui forme une dépendance de la maison des Graindorge. C'est là qu'Evariste a établi son domicile. D'une ancienne grange, cachée au fond du jardin, il a su tirer pour son usage, et à peu de frais, une habitation commode, élégante, discrète surtout. Son écurie en occupe le rez-de-chaussée, son appartement le premier étage : dans l'attique on a ménagé quelques mansardes. Ainsi, Evariste peut concilier la vie de famille et l'indépendance du célibataire. Quand il le désire, il est seul au milieu des siens ; rien ne le gêne, rien ne le trouble. Par une allée couverte, il communique avec l'habitation paternelle, mais son logement particulier a une issue sur une ruelle peu fréquentée.

L'appartement d'Evariste se ressent des goûts du maître ; des panoplies s'y développent sur tous les murs et y alternent avec des rateliers de pipes. Le désordre, un beau désordre, y règne sans partage ; si ce n'est un effet de l'art, à coup sûr c'est un souvenir de la vie d'étudiant. Il serait difficile de trouver dans l'enceinte du quartier latin, une plus brillante collection de casquettes, un assortiment plus complet de pistolets sans chiens, de cravaches effilochées. Le vestiaire même respire un sentiment de fantaisie étranger aux mœurs de Saint-Sylvain : ces pantalons à larges plis, ces gilets à couleur tranchantes, ces habits d'un évasement inusité, procèdent en ligne directe de la Chaumière et semblent étonnés de se trouver si loin de leur théâtre familier. Il n'est pas jusqu'aux meu-

bles qui n'aient ce caractère, et l'on chercherait vainement dans tout le ressort un autre divan que celui où repose Evariste, engagé depuis quelques minutes dans un entretien animé avec son confident ordinaire, Jules Rieussec.

— Oui, mon fils, disait gravement Graindorge, je l'ai décidé ainsi ; tiens-toi prêt, c'est pour ce soir.

Au lieu de répondre à une invitation si formelle, l'ami du prince faisait porter à Ariel la peine de son embarras. Il inquiétait l'animal de mille manières, le retenait de force sur ses genoux, lui roulait l'oreille entre ses doigts, enfin le torturait au point de lui arracher des cris plaintifs.

— Laisse ce chien, lui dit avec humeur Evariste.

En même temps, il poussa rudement Ariel, et le jeta à bas du divan. La pauvre bête, ne comprenant rien à ces brutalités, alla se pelotonner dans un coin.

— Tu l'as entendu, poursuivit Evariste, c'est pour ce soir, mon fils. Fais tes dispositions.

Quelque désir qu'eût le jeune homme d'échapper à cet interrogatoire, il fallut pourtant s'exécuter.

— Ce n'était donc pas une plaisanterie? répliqua-t-il? Tu persistes?

Evariste chargea pour la quatrième fois une énorme pipe dont la noix représentait le buste de Napoléon, coiffé du petit chapeau. Cette opération exécutée avec conscience, l'absorba pendant quelques secondes : il mesurait le tabac d'une manière méthodique, tantôt en le bourrant avec soin, tantôt en lui laissant du jeu, comme un homme qui connaît à fond le mécanisme de l'instrument et qui procède par principes. Ce travail était complet quand il répondit :

— Mon fils, il faut vous défendre des excès de zèle. Je vous ai permis d'être un autre moi-même, contentez-vous de cette position ; elle est assez brillante. Quant à épiloguer sur ce que je fais, quant à scruter les motifs qui me déterminent, pri-

vez-vous-en, si vous voulez conserver mes bonnes grâces. Je n'aime ni les interprétations ni les conseils.

Ces paroles étaient dites avec sévérité, presque avec sécheresse. Jamais Rieussec n'avait reçu une telle leçon. C'est qu'Evariste voulait faire un exemple. Il devinait les révoltes secrètes de son confident et cherchait à les prévenir par un coup d'éclat. Graindorge connaissait Rieussec; il savait jus qu'à quel point il pouvait lui faire sentir le frein. Il l'avait pris jeune, à l'âge où le caractère est souple encore; il l'avait dressé à une obéissance et à une admiration sans bornes. Si le rôle avait des charges, il avait aussi des avantages. Jules était le premier après Évariste, l'ombre du grand homme, et il avait joui des honneurs attachés à ce titre; de là une sorte d'adoucissement à sa chaîne. S'il pliait d'un côté, il se redressait de l'autre. Évariste avait calculé tout cela, et, au moment de mettre le zèle du jeune homme à l'épreuve, il tint à ne laisser aucune équivoque sur le service qu'il attendait de lui. Plus l'entreprise était audacieuse, plus il était urgent de s'assurer du devoûment des auxiliaires. De là ces paroles impérieuses et ce ton empreint de despotisme.

Rieussec se sentit blessé, mais il comprit en même temps qu'il n'avait le choix qu'entre une soumission ou une rupture, il plia. Évariste ne s'était pas trompé dans ses calculs.

— A la bonne heure, répliqua l'ami du prince; tu dis que tu persistes; il n'y a plus d'objection à faire. J'écoute.

Notre héros savait donner à sa parole la vertu de la lance d'Achille : il venait de blesser, il s'empressa de guérir. Après avoir dégagé la noix de sa pipe des cendres qui en obstruaient le sommet, il tendit la main à son confident.

— Touches là, dit-il; je n'attendais pas moins de toi; tu es le plus grand cœur que j'aie rencontré. Maintenant, écoute-moi.

On le devine, il s'agissait encore de l'acte de violence à l'aide duquel Évariste espérait amener les Rochemarne à une

réparation devenue nécessaire. De semblables prouesses s'accordaient bien avec le caractère et les habitudes du beau Graindorge. Il était de ces hommes qu'aveuglent des succès faciles, et qui attribuent à leur personne un effet irrésistible. Le voir et l'adorer lui semblaient deux mots corrélatifs et inséparables. Gabrielle ne pouvait pas plus qu'une autre se dérober à cette loi, et il suffisait du moindre événement pour faire éclater une passion qui n'avait pas la conscience d'elle-même et qui s'ignorait. Quoi de plus naturel qu'une jeune fille élevée dans la solitude, s'éprît d'un brillant cavalier, surtout si celui-ci entrait en matière à la façon des héros de romans, et la traitait comme une Bianca Capello! Ainsi pensait Évariste avec l'immense aplomb que la nature lui avait départi.

Quant au choix des moyens, il nourrissait à cet égard peu de scrupules. Cette race d'hommes, que l'on nomme vulgairement des *bons enfants*, excède volontiers la mesure des licences permises. Il en est même qui vont, de propos délibéré, jusqu'à des roueries très-voisines de la scélératesse. L'honneur des femmes, le repos des familles, tout leur est un jeu, une occasion de se distraire. Ce sont autant de manières de passer le temps, de descendre, comme ils disent, le fleuve de l'existence. Ne leur demandez pas de réfléchir sur les conséquences de ces actes, de songer aux âmes qu'ils perdent, aux époux qu'ils déshonorent, aux jeunes filles qu'ils vouent à la débauche. Que leur importe tout cela? Est-ce à eux d'en avoir souci? La vie est courte, il faut la passer le plus gaiement possible. Malheur à qui se trouve dans leur sillon!

Évariste était un de ces bons enfants : il avait semé son chemin de victimes et s'y était exercé la main. Il considérait la séduction comme un combat, et l'envisageait en soldat qui a fait la guerre. Les morts et les blessés laissés sur le champ de bataille n'avaient plus la puissance de l'émouvoir : c'est à ce prix, pensait-il, que l'on poursuit un système de conquête. Aussi, dans ses projets contre les Rochemarne, ne se trouvait-

il retenu par aucune des considérations qui peuvent agir sur des cœurs délicats. La violence était dans ses instincts ; elle passa bientôt dans ses calculs. La pensée d'arriver à une position élevée par une grande alliance exerçait chaque jour plus de ravages chez lui. Il voulait, pour parler son langage, faire une fin, et quelle fin plus belle ? A diverses fois, il avait jeté les yeux sur les familles du canton ; il n'y avait rien trouvé qui fût digne de lui. Les Rochemarne seuls semblaient être à la hauteur de ses vœux, de son ambition, de son orgueil ; à tout prix, il fallait arriver jusqu'aux Rochemarne. Comment? peu importe, pourvu qu'il y arrivât.

Ce fut sous l'empire de cette préoccupation qu'il acheva sa confidence et livra son dernier mot à Jules Rieussec.

— Mon fils, lui dit-il, il n'y a pas deux manières de nous tirer de là. Tu me connais : tu sais que j'aime mieux employer le miel que le vinaigre. Eh bien ! tout pesé, tout réfléchi, il n'y a de bons que les grands moyens. Il faut enlever.

— Enlever ! répondit Rieussec avec un sentiment douloureux. Enlever !

L'ami du prince n'osa pas faire sentir sa désapprobation autrement que par l'inflexion de la voix. Évariste n'en tint pas compte, chargea et alluma sa cinquième pipe ; puis continua sur un ton qui inclinait à la mélancolie :

— Oui, mon fils, enlever ! J'eusse préféré la fascination directe, le magnétisme du regard, et mille autres procédés qui m'ont souvent réussi. Impossible ! les distances s'y opposent ! La jeune fille est gardée à la Chênaie comme dans un couvent ! Tu comprends que si j'avais eu la facilité de la voir et de lui parler, les choses auraient marché toutes seules, et tu ne serais pas aujourd'hui embarqué dans une affaire délicate. Quand le gibier passe à portée, mon fils, tu sais qu'il est bien compromis ; mais ici c'est hors de portée. J'ai dit un cloître tout-à-l'heure, en parlant de la Chênaie, j'aurais dû dire un sérail ! Des grilles, des verroux sur tous les points, et pour

serviteurs des muets ! C'est à en devenir fou. Conclusion, mon petit, il faut enlever ! Enlever dès ce soir !

— Ce soir ! répliqua Jules Rieussec, du ton d'un condamné qui implore quelques instants de répit.

— Ce soir, dit Évariste avec un sang-froid inexorable.

— Et les moyens ? ajouta le jeune homme.

— Tout est prêt, dit Évariste.

— Et les obstacles ! poursuivit Jules ; chassé de position en position.

— Il n'y en aura point, dit froidement Évariste ; tout est prévu. Chaque jour, après le dîner, mademoiselle de Rochemarne va égarer dans le parc ses rêveries solitaires. C'est une créature romanesque, je m'y connais ; elle sera folle de moi. Cette adorable enfant est victime d'une surveillance qui l'obsède; nous arrivons en libérateurs. Si elle crie, c'est la part du préjugé ; nous passons outre. Nous l'enlevons dans nos bras, nous la portons dans une voiture de voyage ; et, après quelques tours de roue, elle nous vote des remerciements. Voilà le programme.

— Oui, répondit Jules Rieussec ; mais comment pénétrer dans le parc ? et le fossé, et le saut de loup ?

— Enfant, dit Évariste avec ce ton de superbe confiance qui jamais ne l'abandonnait. Le fossé est large, mais les jambes sont bonnes ajouta Graindorge, en caressant les siennes avec un certain contentement.

— A merveille répliqua Rieussec, se retranchant de position en position ; mais la famille ?

— C'est juste, dit Évariste, il faut songer à tout ; eh bien, la famille jette d'abord feu et flamme ; on se fâche, on parle d'un procès criminel. Alors des amis communs s'en mêlent, on arrange les choses, et nous allons à l'autel avec le jabot de dentelle et le bouquet d'oranger. Un fois enrôlé dans le grand régiment, je me range, je prends du ventre, et te proclame mon successeur. Tu as vu le commencement et tu vois la fin.

Ainsi tout se passe comme dans les meilleures comédies. Mais le temps s'écoule, Jules, et il ne nous reste plus que quelques heures pour achever nos préparatifs. Vas trouver Gérenflot; il a mes instructions et soyez ici tous deux avant six heures. C'est entendu n'est-ce pas ?

— Entendu, répéta machinalement Rieussec.

Il prit congé, et sortit de chez Graindorge par la ruelle, pour aller rejoindre le cafetier dans son établissement.

Après l'avoir conduit jusqu'au seuil de la maison, Évariste reprit sa place sur le divan et alluma sa sixième pipe. Il éprouvait un charme infini à suivre son aventure romanesque au travers des spirales de fumée qui inondaient l'appartement. Le temps s'écoula ainsi de méditation en méditation et de pipe en pipe. La journée était déjà avancée quand il entendit dans la ruelle des pas familiers, et peu d'instants après la porte retentit d'un coup sec qui lui annonçait une visite.

Cette visite l'étonnait et l'inquiétait; il ne pouvait s'y tromper, c'était Gervaise. Qui l'amenait chez lui à une heure où elle n'y venait jamais, et dans un moment où elle n'y était point attendue ?

XXII

Gervaise.

Évariste avait à peine eu le temps de se reconnaître que Gervaise se trouvait près de lui. Il était évident qu'elle n'ignorait rien des habitudes du local et y avait ses libres entrées. Son air était sombre, son geste brusque; elle marcha avec résolution vers le divan où reposait Graindorge. Celui-ci comprit qu'il y avait un orage là-dessous et devina de quel point de l'horizon cet orage était parti.

— Gérenflot, Gérenflot, dit-il en lui-même, voilà de tes coups ! Parions que tu as parlé.

Cette réflexion, rapide comme l'éclair, suffit pour dessiner les rôles. Évariste allait être attaqué ; il garda la défensive et se contenta de dire sans quitter son siège :

— Ah ! c'est toi, petite ! sois la bienvenue.

— Vous ne m'attendiez pas ! répondit brusquement Gervaise.

— Raison de plus pour n'être point ingrat dit Évariste d'une façon galante. Une surprise ! C'est bien aimable à toi, ma petite. Viens que je t'en remercie.

En même temps, il chercha à l'attirer vers lui ; mais si le pacha se montrait pressant, l'odalisque n'était pas résignée. Au lieu d'obéir à l'invitation, Gervaise persistait à rester debout et son regard, loin de s'adoucir, se chargeait de plus en plus de nuages. La chose en vint au point qu'Évariste ne put s'empêcher d'en faire la remarque.

— Encore ta physionomie à bourrasque, lui dit-il ? Qu'est-ce, mon enfant, et d'où vient que le baromètre est à la tempête ?

— Faut-il vous le dire ? répondit Gervaise avec une colère contenue. Ne le devinez-vous pas ?

— Mais non, je t'assure, répliqua Évariste, déguisant mal la contrariété qu'il éprouvait.

— Vous mentez ! s'écria Gervaise avec impétuosité.

— Allons ! déjà des gros mots ! dit l'aigle de Saint-Sylvain. Quelle femme ! Quel salpêtre !

— Vous mentez ! répéta Gervaise.

— Encore, dit Graindorge en riant ; le démenti y est ; il n'y a plus qu'à se couper la gorge.

La vivacité de l'entretien n'avait rien changé à l'attitude respective des personnages. Notre héros restait accoudé sur son divan dans la pose indolente d'un fils de Mahomet, tandis que Gervaise, toujours debout, le tenait en arrêt et

semblait décidée à ne pas lui accorder une minute de répit.

— Monsieur Évariste, dit-elle avec plus de calme, je vous ai déclaré, il n'y a pas longtemps de cela, que vous ne toucheriez pas impunément à la Chênaie. Je tiens ma parole.

— Et qui songe à la Chênaie ? répliqua Graindorge en cherchant à écarter une idée importune.

— Vous, dit Gervaise.

— Moi ! Quelle folie ! dit notre héros.

— Vous y allez ce soir, ajouta Gervaise.

— Ce soir ! dit Graindorge avec un accent qui trahissait son embarras.

— A sept heures, poursuivit Gervaise donnant à l'accusation une précision implacable.

— Gérenflot a parlé ! s'écria notre héros dans un moment de dépit dont il ne put se défendre. On n'est pas plus mouton que cet homme. J'en sais qui tondent l'herbe du pré et qui en sont moins dignes que lui ! O Gérenflot ! Gérenflot, tu me le payeras !

C'était un aveu ; Évariste voulut en vain le reprendre. Gervaise s'en arma contre lui, et il ne resta à notre héros pour arme défensive qu'une ironie d'assez mauvais goût.

— Vous allez ce soir à la Chênaie, dit la jeune femme sans se laisser détourner de son but, et je sais ce que vous comptez y faire.

— Eh bien après ? répondit Graindorge ; serais-tu jalouse ?

— Non, monsieur ; si je l'étais, vous m'auriez guérie depuis longtemps. Je suis reconnaissante, voilà tout. Vous savez que je suis née à la Chênaie.

— Bon, s'écria Graindorge, nous voici au chapitre des explications. Juste comme dans les tragédies. Le héros amène un confident près de la rampe pour lui raconter ce que l'autre sait sur le bout du doigt :

Te souvient-il, Arcas, du jour triste et cruel...

— Monsieur, dit Gervaise avec impatience.

— Pourquoi aussi veux-tu me faire poser, répondit Graindorge? Comme si je ne savais pas que tu es née à la Chênaie.

— Ce que vous ignorez peut-être, poursuivit Gervaise avec sang-froid, c'est que ma famille doit tout aux Rochemarne. Si nous vivons, c'est grâce à leurs bienfaits; sans eux, je serais vingt fois morte de faim, ma mère aussi. Tous mes parents sont à leur service; la marquise les emploie dans ses terres ou dans sa maison. Moi, j'ai grandi sous leurs yeux; enfant, je portais l'herbe à leurs vaches. On m'aimait au château; mademoiselle Gabrielle m'a bien souvent donné de quoi me vêtir.

— Allons, petite, dit Graindorge en l'interrompant, voilà que tu fais de l'idylle. Voyons, assez de sentiment; je suis attendri.

— Et vous voulez, reprit Gervaise en élevant la voix, que je paie tout cela de la plus noire ingratitude; vous voulez que, connaissant vos projets, je les laisse s'accomplir! Je vous le répète, monsieur Évariste, je vous passerai tout, excepté La Chênaie.

— C'est-à-dire, ajouta notre héros, que tu mets l'univers entier aux pieds des Rochemarne! Comme si les Graindorge n'avaient rien fait pour toi.

— Oui, monsieur Évariste, dit Gervaise, les Graindorge m'ont protégée et je leur en tiens compte. Quand j'entrai au moulin à l'âge de treize ans, votre père me traita avec égards, il faut lui rendre cette justice. Depuis lors, c'est vous qui m'avez prise sous votre protection, ajouta la jeune femme en rougissant. Vous vous êtes montré généreux, vous m'avez fait donner quelque éducation, vous m'avez élevée au-dessus du rang de villageoise. Ce sont là des bienfaits; j'en conviens; mais je les ai achetés assez cher pour qu'il ne vous reste plus grand chose à y prétendre.

Ces paroles, cet accent, avaient quelque chose d'amer et de

profond qui glaça le sarcasme d'Évariste ; il garda le silence et Gervaise continua :

— Ainsi vous vous êtes payé, monsieur Évariste, payé de vos mains ; nous sommes donc quittes. Mais, vis-à-vis des Rochemarne, c'est autre chose. Il me reste à leur prouver que je ne suis point une ingrate, et c'est ce que je fais aujourd'hui. Vous devinez maintenant pourquoi je suis venue.

En posant cet ultimatum, la jeune femme avait pris un air résolu auquel Évariste ne pouvait se méprendre. En diverses occasions, il s'était trouvé dans le cas de lutter contre des déterminations semblables, et toujours il avait été obligé de céder. Cette fois, la question devenait plus grave. Il ne s'agissait pas d'un caprice, d'une de ces concessions qui ne coûtent rien et sont presque sans conséquence. Il s'agissait de l'entreprise la plus ardue dans laquelle notre héros eût jamais été engagé, d'un rêve caressé depuis longtemps et où l'ambition et la vanité occupaient une place égale. Aussi, le combat devait-il arriver jusqu'au dernier degré de l'acharnement et de l'énergie. Des deux côtés on était décidé à ne pas reculer et à disputer le terrain pied à pied. Quand Gervaise parlait de sa reconnaissance et de ses devoirs vis-à-vis des Rochemarne, elle ne livrait qu'une partie de sa pensée. Ce qui l'animait surtout, c'était la haine de la femme que menace le délaissement, c'était la perspective de l'abandon. Bien des passions se trouvaient ainsi en présence et leur choc pouvait être terrible.

Évariste commençait à s'en convaincre. Un plan si bien mûri allait avorter par une circonstance futile ; un grain de sable suffisait pour arrêter son entreprise. Quoiqu'il ne se départît pas de ces airs de souveraine ironie qui lui étaient habituels, un certain souci se peignait sur son visage. Le jour baissait ; l'heure désignée pour l'expédition se rapprochait de plus en plus. Dans quelques instants, Gérenflot et Rieussec allaient paraître, et il importait de se débarrasser de Gervaise.

Graindorge fit un nouvel effort. La jeune femme était toujours debout devant lui ; il lui prit les deux mains, et de sa voix la plus persuasive :

— Mon enfant, lui dit-il, j'approuve les sentiments qui t'animent ; c'est beau, c'est très-beau. Tu as accompli ton devoir ; rien n'est plus doux pour un cœur sensible. S'il faut y ajouter ma bénédiction, je l'y ajoute ; mais laisse-moi. Demain tu seras plus calme ; nous causerons de cela tout à l'aise.

Pour ajouter l'effet aux paroles, Évariste se leva comme s'il eût voulu reconduire Gervaise avec les honneurs qui lui étaient dus. Celle-ci ne s'ébranlait pas et restait en place, immobile et implacable comme la statue de la fatalité.

— Vous n'irez pas à la Chênaie alors ? dit-elle.

Évariste balbutia une réponse évasive ; mais la jeune femme reprit avec un accent plus ferme :

— Vous n'irez pas à la Chênaie, n'est-ce pas ?

— Mon Dieu, s'écria Graindorge impatienté, qui est-ce qui te parle de la Chênaie ? Ne peux-tu avoir que ce mot à la bouche ?

— C'est que vous n'y renoncez pas, monsieur Évariste, répondit Gervaise.

— Après tout, dit notre héros, obéissant à une impression de colère, ai-je des comptes à te rendre ?

On eût dit que la jeune femme attendait ces paroles, car elle les releva à l'instant et les retourna contre son adversaire.

— Oui, monsieur, dit-elle, vous avez des comptes à me rendre ; oui, nous avons à compter ensemble. Si vous avez perdu le souvenir du passé, j'aurai soin de vous rafraîchir la mémoire.

— Bien, dit Évariste, il est écrit que je ne sortirai pas aujourd'hui des rôles de confident. Nous voici revenus au premier acte, au moment où les quinquets viennent de s'allumer.

Après plus de six mois, je te revois, Arbate.

Le ton de plaisanterie qu'affectait notre héros ne servait qu'à couvrir un malaise qui augmentait à chaque instant. Gervaise ne s'arrêta pas à ces saillies d'un goût équivoque ; elle avait son but, et ne s'en laissait point détourner.

— Monsieur Évariste, dit-elle, vous oubliez ce qui me donne le droit de vous parler comme je vousparle : il faut bien vous le rappeler. J'avais quatorze ans lorsque je vous vis pour la première fois ; j'étais pure alors, c'est là sans doute ce qui me valut vos attentions. Si vous ne vous fussiez pas rencontré sur mon chemin, j'aurais épousé quelque villageois que j'aurais aimé sans rougir. Mais vous avez trouvé beau de séduire une enfant sans expérience, et quand je dis séduire, c'est d'un autre mot qu'il eût fallu se servir.

— A-t-on vu supplice pareil ! s'écria Graindorge que cet entretien remplissait de trouble. Obliger un homme à entendre le récit de ses propres exploits. Ça n'est toléré que dans les tragédies, Gervaise !

— Vous en avais-je jamais fait le reproche, poursuivit la jeune femme ! Avez-vous jusqu'ici entendu sortir une plainte de ma bouche ? Il faut que la mesure ait été comblée pour que je parle. Oui, monsieur Évariste, vous m'avez séduite lorsque j'entrais à peine dans ma quatorzième année, et comment ? En abusant de mon sommeil. Aujourd'hui encore, lorsque je songe à cette triste nuit, je ne me rends pas bien compte des moyens que vous avez dû employer pour me mettre à votre merci, sans que je pusse opposer de résistance ! Il y a là un mystère que je n'ai point cherché à pénétrer. A quoi bon ? Le mal était fait, il était irréparable.

A ces détails, accablants pour lui, Évariste ne savait quelle contenance prendre. Il avait beau affecter les airs d'un

homme ennuyé ; un trouble vague s'y mêlait. Son rire même manquait de franchise. Il est vrai que Gervaise avait failli sans qu'elle eût la conscience de sa chute. Un narcotique l'avait livrée à Graindorge. A l'époque de l'année où le travail pressait, elle avait coutume de coucher au moulin ; le séducteur profita de cette circonstance. Dès lors la jeune fille ne s'appartint plus ; Évariste devint son maître et la dirigea à son gré. Ajoutons, que, de toutes les femmes objets de ses poursuites, Gervaise fut la seule pour laquelle il éprouva un véritable attachement et qui exerça sur lui quelqu'empire. Était-ce du remords ? Était-ce de l'amour ? Y avait-il chez lui plus de crainte que de tendresse et ne la ménageait-il que par une sorte de calcul ? C'est ce qui reste enseveli dans les replis du cœur. Toujours est-il que les autres passions de notre héros n'eurent qu'une durée éphémère auprès de celle-là, et que Gervaise s'arrangea constamment de manière à demeurer maîtresse du terrain.

Arrivée à ce point délicat, l'explication devait marcher avec rapidité vers un dénoûment. Gervaise n'avait plus rien à ménager ; elle continua.

— C'est ainsi, monsieur Évariste, que je suis devenue votre esclave, et depuis lors n'ai-je pas obéi d'une manière assez aveugle ? M'avez-vous trouvée rebelle un seul jour ? Vous m'avez commandé de quitter les champs : j'ai obéi. Vous avez voulu que je fusse autre chose qu'une villageoise : ai-je assez fait d'efforts pour cela ? Vous m'avez ordonné d'épouser un brave garçon qui méritait une femme plus honnête, plus digne de lui : j'ai cédé, la mort dans l'âme. Et depuis, quand il a fallu le tromper, vous ai-je seulement dit à quel point ce rôle me pesait, et quels remords en étaient le fruit ? Non, j'ai dévoré seule tous mes chagrins. Eh bien ! aujourd'hui je demande, j'exige, ajouta Gervaise en élevant la voix, le prix de ces sacrifices ! Il ne sera pas dit que je me serai seule dévouée.

En parlant ainsi, la jeune femme en était arrivée à un haut degré d'exaltation et il était difficile à Graindorge de s'en tirer avec les ressources que lui fournissait un esprit ingénieux. Qu'il jouât ou nom le rôle d'un confident de la comédie-française, qu'il fut obligé de subir le récit de prouesses dont il n'ignorait aucun détail, ce n'était pas le point essentiel. Il s'agissait de savoir s'il pourrait se délivrer de cette femme et comment il s'en délivrerait. Dix minutes au plus le séparaient de l'heure fixée pour l'expédition amoureuse. Loin de l'avoir ébranlé dans ses projets, les plaintes de Gervaise n'avaient fait que l'y affermir. C'était une chaîne qui devenait trop lourde, et qu'à tout prix il fallait rompre. A ce compte, aucun projet d'établissement n'eût été possible pour lui. En toute occasion Gervaise devait se retrouver comme menace et comme obstacle. Il était temps d'en finir.

Cependant la jeune femme ne quittait pas la place et semblait attendre une réponse définitive. L'œil fixé sur Graindorge, on eût dit qu'elle cherchait à pénétrer sa pensée dans les profondeurs où elle s'abritait :

— Eh bien ! dit-elle, que décidez-vous ?

Notre héros avait pris un parti ; il se leva, et, tout en faisant quelques préparatifs :

— Je pars, répliqua-t-il ; je te laisse le champ libre, puisque tu ne veux pas vider les lieux, c'est moi qui les vide.

Gervaise se tenait devant la porte avec l'immobilité d'une statue. Graindorge voulut en vain franchir l'obstacle ; elle résistait comme un bloc de marbre, il eut fallu employer la violence pour en venir à bout.

— Vous allez donc à la Chênaie, dit-elle en serrant les dents avec la convulsion de la colère.

— Je vais à la Chênaie ou ailleurs, peu importe, répondit Évariste. Laisse-moi sortir.

— Ah ! c'est ainsi que vous le prenez ! s'écria-t-elle en s'adossant à la porte ; et bien ! essayez.

Évariste était décidé à tout ; cependant il eût préféré n'employer que des moyens pacifiques. Il essaya de toucher Gervaise ; elle fut inébranlable. Six heures allaient sonner, et déjà on pouvait voir, des croisées de la maison, Rieussec et Gérenflot qui s'avançaient dans la ruelle. C'était un moment décisif. Usant de toute la vigueur de son poignet, Graindorge parvint à débusquer la jeune femme du poste où elle se maintenait avec tant d'opiniâtreté. La porte céda sous sa main, et il allait sortir quand Gervaise l'arrêta.

— Un mot, un seul mot, dit-elle.

— Quoi encore ? dit Évariste.

— Gérenflot est votre bras droit, s'écria-t-elle. Il ne vous sert que parce qu'il ignore nos relations. Je vais tout lui dire ; nous verrons s'il se résignera encore à être votre instrument.

En achevant ces mots, elle marcha vers la porte avec un air de décision qui ne laissait point de doute sur son dessein. Évariste n'avait pas prévu ce contretemps : sans Gérenflot, l'expédition manquait ; il fallait s'assurer de sa coopération et déjouer le nouvel obstacle : le succès y était attaché. Une inspiration vint au secours de notre héros. Par un mouvement rapide comme la pensée, il repoussa Gervaise dans l'appartement et en ferma la porte sur elle.

— Au diable les femmes ! dit-il en se dirigeant vers ses complices ; il est dit que je les trouverai toujours sur mon chemin.

Gervaise poussa quelques cris ; mais Évariste avait rejoint Gérenflot et Rieussec, et les entraînait déjà du côté de la Chênaie.

XXIII

Un enlèvement.

Lorsque les trois conjurés arrivèrent devant le château des Rochemarne, le jour commençait à baisser et les objets, à chaque instant moins distincts, se ressentaient des dégradations successives de la lumière. Le vieux manoir ne présentait plus qu'une masse opaque dont les lignes flottaient dans un horizon brumeux, et, à mesure que l'ombre devenait plus épaisse, le profil des constructions tendait à se fondre dans un cadre ténébreux formé par le relief des montagnes et le sombre feuillage du parc. Les lois de la perspective semblaient troublées dans leur économie; les plans voisins fuyaient peu à peu sous une enveloppe vaporeuse; tandis que les plans éloignés se rapprochaient à vue d'œil, de manière à former une muraille haute et compacte.

Cette obscurité, lentement accrue, favorisait les desseins d'Évariste et de ses auxiliaires. Ils purent ainsi gagner le théâtre de leurs opérations, sans être aperçus ni inquiétés, et y combiner les derniers moyens qui devaient assurer le succès de leur entreprise. Le poste d'observation était en face du saut de loup où nous avons vu le beau Graindorge exercer son talent en gymnastique et fournir à Rieussec un échantillon des dernières théories issues de cette science. Pour se ménager une vue du côté de la campagne, on avait sur ce point supprimé les haies et les obstacles qui partout ailleurs défendaient le parc contre les invasions extérieures. Un simple fossé, garni d'un double revêtement, continuait le système de clôture sans nuire à la liberté de la perspective. Vis-à-vis du

vulgaire c'était une garantie suffisante, mais en construisant cet ouvrage les Rochemarne n'avaient pas songé à l'avénement d'Évariste et au perfectionnement des muscles appliqué au culte de la vertu. Tant il est vrai que le génie moderne se plaît à accabler de démentis la sagesse de nos aïeux !

De ce point, le découvert était magnifique ; l'œil planait sur le parc et en embrassait l'ensemble. Cinq grandes allées venaient y aboutir ; c'était l'axe où se confondaient les rayons. La plus large de ces avenues conduisait au vieux château, les autres se prolongeaient dans des directions diverses et symétriques, en s'épanouissant comme les baleines d'un éventail. Des éclaircies avaient été ménagées çà et là, si bien que peu de mouvements échappaient à un œil curieux placé au centre de cet observatoire.

Le premier soin d'Évariste, rendu sur les lieux, fut d'assurer ses moyens de fuite. La voiture de voyage, attelée de deux vigoureux chevaux, fut cachée derrière un massif à portée du regard. Gérenflot pouvait la surveiller tout en demeurant à son poste. Des planches de chêne au moyen desquelles on devait improviser un pont furent amenées sur les bords du fossé et servirent de siége à Évariste et à ses amis. Ces préparatifs achevés, il ne restait plus qu'à attendre l'événement. Les exécuteurs étaient prêts ; il ne manquait plus que la victime.

Cependant chacun de ces hommes apportait sur le terrain des dispositions différentes. Évariste avait toute la confiance et l'audace du général d'armée. Son instinct le portait vers les aventures ; il en aimait les chances, il en affrontait volontiers les périls. Aussi n'éprouvait-il d'autre émotion que celle de l'attente ; il craignait que le hasard ne s'en mêlât et ne lui ravît les honneurs d'une expédition si bien conçue. Son œil, plongeant dans les voûtes de verdure, cherchait à distinguer au loin la robe blanche, objet de cette savante stratégie. Avait-il cru entrevoir l'apparition souhaitée, à l'instant

même, d'un geste impérieux, il imposait silence à ses compagnons, et les forçait à prendre, le long des berges, une position horizontale, imitant en ceci la tactique du chasseur à l'approche du gibier. Évariste était donc un acteur sérieux, jouant son rôle en conscience et disposé à pousser les choses jusqu'au dénoûment.

Il n'en était pas de même de Jules Rieussec : évidemment, il se trouvait là à son corps défendant. Évariste l'avait poussé dans cette affaire comme on pousse un taureau aux combats du cirque, à force de coups d'aiguillon. Sans la crainte que lui inspirait son impérieux mentor, sans cette fausse honte qui conduit tant de gens au mal, vingt fois il eût quitté la place. S'il y restait, c'était d'une façon passive, par un dévouement machinal et inerte. Dans son for intérieur, il faisait des vœux hostiles à l'expédition et trahissait par la pensée la cause à laquelle il avait voué son bras.

Quant à Gérenflot, il assistait à cette campagne avec le calme le plus philosophique. Dès que Graindorge avait commandé, toute réflexion devenait superflue. L'honneur de marcher sous ses ordres lui suffisait ; il ne voyait rien au delà. Seulement, il avait quelque peine à contenir les intempérances habituelles de sa langue, et plus d'une fois il se fit rappeler à l'ordre par le chef de l'expédition :

— Monsieur Jules, disait-il à demi-voix à Rieussec, ne croirait-on pas que nous sommes dans une salle de bal ?

— Dans une salle de bal ? répondit Rieussec, comment cela ?

— C'est tout simple, ajoutait Gérenflot : que faut-il pour un bal ? Des violons et des illuminations. Ayez des illuminations et des violons, et vous aurez un bal. Qu'est-ce qu'il y avait de plus l'autre jour chez le sous-préfet ?

— Eh bien, après ? dit Rieussec, où vois-tu des violons ?

— Si je ne les vois pas, je les entends, répliqua Gérenflot.

Faudrait être sourd pour ne pas jouir de cette musique ! Tenez, tenez !

En même temps, il imitait les grenouilles qui remplissaient le fossé de leurs coassements, et roublaient le silence de la nuit par un concert plus sonore qu'harmonieux :

— Voilà un orchestre, j'espère, ajouta philosophiquement Gérenflot, et qui se rafraîchit à peu de frais. Premier article du bal, la musique ; deuxième article, les illuminations.

— Où les aperçois-tu ? dit Rieussec.

— Où ? répliqua Gérenflot ; vous êtes donc aveugle à cette heure comme vous étiez sourd tantôt. Voyez donc ! voyez donc !

Il lui montrait les lampyres qui garnissaient les bords du fossé, et les lucioles qui traçaient dans l'air leur sillon éphémère. L'humidité avait attiré sur ce point un nombre infini de ces insectes, et ils y jetaient un tel éclat, que la berge en était comme illuminée.

— En voilà, des lampions ! ajouta triomphalement Gérenflot, et dont le suif n'est pas cher. Quant aux orgeats, vous avez l'air du soir, qui les remplace avantageusement. Bal complet comme je vous le disais.

Gérenflot aurait poussé plus loin son système d'analogie si la main d'Évariste ne se fût appesantie sur son épaule.

— Chut ! dit notre héros ; voici que ça chauffe ; attention ! Et toi, bavard, ajouta-t-il en s'adressant à l'époux de Gervaise, mets ta langue au croc, ou je te coule dans le fossé.

— C'est convenu, dit Gérenflot avec son stoïcisme ordinaire ; je n'aurais que ce que je mérite.

Jules Rieussec s'était mis sur son séant et cherchait à voir ce qui motivait cette alerte. Il n'aperçut qu'un rideau de verdure impénétrable et immobile ; son œil se fatigua vainement à en sonder les profondeurs.

— Qu'est-ce donc ? qu'as-tu aperçu ? demanda-t-il à Graindorge.

— Rien ; mais l'heure approche, répondit celui-ci. Les lumières du château se sont déplacées ; on sort de table ; c'est l'instant décisif. Gérenflot, ajouta-t-il d'une voix de commandement, veille à l'allée de droite ; toi, Rieussec, soigne l'allée de gauche ; pour moi, je me charge de la grande avenue : c'est par ce côté que doit venir la belle enfant. Voici dix jours consécutifs que j'observe sa manœuvre ; elle n'y a pas manqué une seule fois. A huit heures, montre en main, elle arrive devant le fossé. Ainsi attention ! et chacun à son poste !

A ces ordres, donnés avec une précision impérative, le plus grand silence s'établit. Gérenflot lui-même parvint à se vaincre et ne songea plus qu'à sa consigne. Il s'agissait de découvrir un point animé au milieu de ces masses immobiles. Tous les trois, l'œil fixe, l'oreille au guet, le cou tendu, gardèrent pendant vingt minutes une attitude que les héros de Cooper, Bas-de-cuir ou Œil-de-faucon, n'eussent point désavouée. C'était la dernière expression du recueillement et du silence. Il n'était pas de mouvement, pas de bruit d'insecte qui pût se dérober à une surveillance aussi assidue. On ne pouvait mériter le succès par plus d'efforts, ni l'acheter par une attention plus méritoire.

Cependant, lorsqu'une demi-heure se fut écoulée dans cet anéantissement, une réaction commença à se produire. Rieussec ressentait quelque lassitude dans la région cervicale, et Gérenflot comprenait, aux démangeaisons de sa langue, que cet état de choses ne se prolongerait pas sans inconvénient. Le silence devint moins profond, moins absolu ; un membre de la bande se moucha, un autre se permit d'éternuer. La nature reprenait ses droits ; Évariste lui-même éprouvait une souffrance morale. C'était l'impatience de tenir sa proie, c'était la crainte de la voir s'échapper. A mesure que les heures fuyaient, il sentait le fiel arriver à son cœur, tandis que Rieussec respirait plus librement et adressait au ciel de secrètes actions de grâces. L'âme de Gérenflot était au-

dessus de pareilles émotions, mais le silence pesait à l'un de ses organes essentiels.

Dans le plan d'Évariste, le fossé ne devait être franchi qu'au moment décisif et lorsque la proie serait à portée. Avant de violer les clôtures et de braver les foudres du code pénal, il fallait s'assurer de ne pas le faire en pure perte. C'était une pensée sage ; Évariste aurait dû s'y tenir. Le désappointement et la colère le poussèrent vers les moyens extrêmes. Réunissant Rieussec et Gérenflot dans une sorte de conseil de guerre :

— Mes amis, leur dit-il, la fatalité s'en mêle, rien ne paraît. Il y a là-dessous quelque chose d'incompréhensible ; il faut l'éclaircir.

— Si nous regagnions Saint-Sylvain ? dit Jules, ramené vers ses inspirations de prudence.

— Y songes-tu, mon fils ! répondit vivement Graindorge Quitter la partie au moment où le sort peut encore se déclarer pour nous ! Allons donc !

— C'est juste, dit Gérenflot, qui se rangeait toujours du côté d'Évariste.

— Il n'y a pas à balancer, poursuivit notre héros ; un dernier effort peut tout rétablir. Vous allez m'attendre ici en continuant à veiller avec soin. Moi, je vais pousser une reconnaissance dans le parc. Il faut que j'aie le cœur net de cette affaire.

Évariste avait à peine achevé ces mots, qu'il prit son élan, et à l'aide de la gymnastique appliquée à la morale il se trouva de l'autre côté du fossé. Ce fut avec un certain orgueil qu'il foula le sol ennemi : cet orgueil ne lui fit pas oublier néanmoins les conseils de la prudence. Au lieu de suivre hardiment l'avenue, il s'engagea derrière les charmilles, et ses deux compagnons le perdirent bientôt de vue. Gérenflot n'attendait que ce moment pour se remettre en haleine.

— Monsieur Jules, dit-il en poussant Rieussec du coude.

— Qu'y a-t-il, Gérenflot ? répliqua celui-ci.

— Ce n'est guère gai, notre campagne, tout de même. On ne peut seulement placer un pauvre petit mot.

— Comme tu le dis, Gérenflot, c'est assez triste, répondit Rieussec avec un bâillement sonore.

— Si nous en sommes quittes pour des rhumes de cerveau, il y aura du bonheur. Avec ça que c'est une affaire manquée.

— Tout ce qu'il y a de plus manqué, dit Rieussec.

— On aura eu vent de la chose, ajouta Gérenflot. Nous en sommes pour nos frais. Sentez-vous quel humide dans l'air!

— Le fait est que je préférerais être ailleurs, dit Rieussec.

— La drogue est soignée! Deux heures de planton sans compter le courant. Un joli tête-à-tête avec des grenouilles! ajouta mélancoliquement Gérenflot.

— Et ton billard, lui dit Rieussec, agrandissant à dessein la blessure.

— Ne m'en parlez pas, répondit le maître du *Café du commerce*: c'est mon tourment, c'est mon cauchemar. Toute une soirée dehors. Savoir encore comment Gervaise le prendra!

Rieussec allait répondre quand Évariste parut sur le bord opposé. Autant qu'on pouvait en juger à cette distance, il était en proie à une émotion vive :

— Chut, s'écria-t-il d'une voix contenue, voulez-vous vous taire, maudits bavards!

Il s'effaça en même temps derrière la charmille, de manière à n'être aperçu que de ses compagnons.

— A plat ventre sur la berge! s'écria-t-il.

Gérenflot obéit en soldat; mais Jules Rieussec voulut connaître le motif de cette manœuvre.

— Qu'est-ce donc? dit-il d'une voix émue.

— A plat ventre! répéta Graindorge avec colère.

Cette fois, Jules céda et prit une position presque horizontale. Cependant il tournait la tête du côté d'Évariste comme un homme qui se résigne machinalement et n'a pas la con-

science de ses actes. Notre héros vint au secours de son embarras.

— Ne vois-tu donc rien? lui dit-il; regarde vers l'avenue; le ciel nous vient en aide.

Rieussec souleva la tête avec précaution et dirigea les yeux vers le point que lui indiquait Évariste. En effet, cette alerte n'était pas sans motif. Une ombre confuse encore se dessinait dans le lointain et s'avançait lentement du côté des conjurés. Gérenflot et Rieussec s'effacèrent de leur mieux derrière la saillie de la berge, tandis que Graindorge tournait la charmille de manière à prendre l'ennemi à revers. L'ombre s'avançait toujours, et, à travers l'épaisseur du feuillage, notre héros entrevoyait la beauté de ses rêves et sa robe blanche, qui lui donnait l'air d'une fée de la nuit. Quel moment! le cœur d'Évariste succombait sous le poids des émotions. Il sut pourtant en rester maître. Le succès de l'affaire dépendait de son sang-froid. Mesurant ses pas sur ceux de sa victime, il ne quitta son rempart de feuillage que lorsqu'elle fut arrivée à la limite même du parc, en face du fossé. Alors il se démasqua et courut précipitamment vers sa proie.

— A moi! dit-il d'une voix assez élevée pour être entendu de ses compagnons.

Rieussec et Gérenflot se levèrent ensemble, comme si un ressort les eût fait mouvoir, et se mirent à remplir leurs fonctions de pontonniers. Mais à peine s'étaient-ils emparés des planches de chêne, qu'ils entendirent une voix crier :

— Au voleur! au secours!

Cette voix n'avait ni la fraîcheur ni le timbre de celle d'une jeune fille. Gérenflot n'y comprenait rien et ouvrait de grands yeux ébahis, quand il reçut en plein le choc d'un homme qui tomba auprès de lui en le renversant. C'était Évariste; un nouveau temps de gymnastique appliquée aux mœurs venait de le jeter du côté de la grand'route. Il se releva, à demi

brisé; et, tendant la main à Gérenflot, qui avait éprouvé une détérioration au moins égale :

— Détalons! s'écria-t-il; on va nous poursuivre.

Ils dégagèrent la voiture du fourré, et partirent au plus grand trot du cheval. Les cris *au voleur!* qui se répétaient au loin semblaient leur donner des ailes.

Cependant ni Rieussec ni Gérenflot ne savaient le mot de l'énigme. Ce fut seulement aux approches de Saint-Sylvain qu'Évariste put leur dire :

— Voilà une campagne qui en vaut deux : j'ai failli enlever un général de cavalerie.

C'était en effet le général Rochemarne qu'Évariste avait surpris dans sa promenade du soir. Une robe de chambre en étoffe blanche avait aidé à la méprise : la nuit avait fait le reste. Qu'on juge de la confusion de nos héros, après une aventure aussi étrange. La faute était commise; il fallait la réparer tant bien que mal. On s'empressa d'effacer jusqu'aux traces de cette équipée; la voiture rentra dans Saint-Sylvain le plus mystérieusement du monde, et chacun des acteurs prit le chemin de son domicile.

En retournant vers le sien, Évariste songea à Gervaise. Qu'était-elle devenue, et comment l'établissement de Gérenflot aurait-il pu se passer de ses deux maîtres? Graindorge hâta le pas, afin de délivrer Gervaise et de la rendre à ses clients. Quelle fut sa surprise, lorsqu'il trouva son appartement vide! Point de traces d'effraction, rien qui indiquât une sortie violente, et pourtant Gervaise ne s'y trouvait plus. Elle était alors assise devant son comptoir, plus radieuse que jamais; et quand Gérenflot rentra, les habits en désordre et un peu écloppé, elle lui dit :

— Eh bien, monsieur, vous aussi vous allez courir le soir du côté de la Chênaie?

XXIV

L'étoile du père Joblet.

Le lendemain et les jours suivants, il y eut rumeur dans Saint-Sylvain. Les événements de la nuit s'étaient ébruités; et, comme il arrive toujours en pareille circonstance, on ajoutait aux faits réels une foule de détails imaginaires. Au lieu d'une simple surprise, il s'agissait d'une attaque à main armée. Le jardinier du château prétendait avoir compté jusqu'à douze bandits; encore ne comprenait-il pas dans ce nombre ceux qui s'étaient effacés derrière les broussailles. A l'entendre, ils avaient un arsenal complet, et, en témoignage, il montrait les planches de chêne qu'il avait trouvées sur le théâtre de l'action.

Ces récits, passant de bouche en bouche, arrivèrent aux oreilles du procureur du roi, qui s'empara de l'affaire et fit une descente sur les lieux. On lui montra les pièces de conviction recueillies par le jardinier; il les séquestra dans l'intérêt de l'instance. On le conduisit vers l'endroit où le viol des clôtures s'était accompli; il étudia le terrain en homme qui sait tirer parti des moindres indices, demanda au sol, au feuillage, à l'herbe des fossés, aux saillies du mur, les révélations que l'on peut attendre de témoins inanimés; examina les vestiges des malfaiteurs, mesura l'empreinte de leurs pas, enfin poursuivit sa tâche avec une habileté et une conscience dignes d'un meilleur sort. Le glaive de la loi n'était pas déplacé dans ses mains. Il y déployait un beau talent pour l'escrime: malheureusement, il tirait au mur.

L'examen des lieux une fois achevé, il restait un point dé-

licat : c'était l'interrogatoire du général, seul témoin du forfait. Le procureur du roi voulut y procéder sur-le-champ; il se présenta au château, assisté de son greffier. On devine quelle impression produisit la vue de ces robes noires sur l'ancien mestre de camp des chevau-légers. Des fonctionnaires du régime nouveau sous un habit qui lui était particulièrement odieux, en fallait-il davantage pour réveiller ses colères? Il se contint pourtant; mais il se retrancha derrière une réserve obstinée. Aux questions du magistrat, il opposait des réponses sèches et vagues. Au lieu de se prêter aux exagérations du dehors, il s'étudia à réduire les proportions du délit, de manière à le rendre indigne de l'attention de la justice. Cela se conçoit; il voulait avant tout se soustraire aux ennuis d'un procès criminel. Engager le nom des Rochemarne dans un débat de cour d'assises; le rendre, lui et sa famille, le jouet des oisifs, la fable du moment, était une torture qu'à aucun prix il ne voulait encourir. Le repos et l'honneur des siens ne lui paraissaient pas trop payés par l'impunité de quelques malfaiteurs.

On devine ce qu'une pareille disposition jeta de trouble et d'incertitude dans l'affaire. Le magistrat eut beau se montrer ferme et poli, ingénieux et pressant, le vieux gentilhomme resta enfermé dans son laconisme et dans son dédain. Plus les instances étaient vives, plus il se tenait sur ses gardes. Ce système eut un plein succès : l'agent de la vindicte publique quitta la Chênaie sans y avoir recueilli les éléments d'une instruction viable. On verbalisa pour la forme; et les planches de chêne, seul corps du délit, furent transportées au greffe. Les choses en restèrent là.

Cette intervention judiciaire n'eut qu'un effet, celui de prouver à ceux qui avaient trempé dans le complot la nécessité d'un profond mystère. L'expédition avait si mal tourné, qu'aucun des acteurs n'était tenté de s'en faire gloire. Évariste, ordinairement si fanfaron, donna l'exemple du silence; il tira

un voile sur son échec, et, s'associant à sa pensée, ses deux compagnons en chassèrent jusqu'au souvenir. Gervaise seule aurait pu révéler le mot de l'énigme, et remettre les gens du roi dans le bon chemin; mais la jeune femme avait atteint son but. Désormais entre la Chênaie et le beau Graindorge s'élevait un obstacle difficile à franchir : le château était sur ses gardes; il restait peu de chances à une guerre de surprises. Gervaise, d'ailleurs, y avait pourvu, et aux manœuvres d'Évariste elle avait opposé des manœuvres non moins savantes. Ainsi, tout conspirait à couvrir cette aventure du manteau de l'oubli : héros ou témoins y aidaient de leur mieux. De là ce vague dans lequel elle resta toujours ensevelie. Ni l'évasion de Gervaise, ni la lettre anonyme au général Rochemarne, ni la prudence de Gabrielle n'eurent d'explications, tant on s'accordait de divers côtés à fuir ce terrain brûlant et à s'éloigner des récriminations réciproques.

Un seul homme n'oubliait pas les scènes de cette étrange nuit et s'en inspirait comme d'un nouveau motif de haine : c'était le général Rochemarne. L'accusation à laquelle il s'était refusé devant le procureur du roi, il la poursuivait dans sa pensée. A ses yeux, un seul homme avait pu violer audacieusement l'enceinte du château, et cet homme avait des complices. Toutes les fois qu'il s'interrogeait là-dessus, sa colère nommait Célestin Vauxbelles. Quel autre que lui aurait pu pénétrer dans le parc? Sa passion et son intérêt étaient d'accord pour lui conseiller un éclat, et ses connivences dans la maison le lui rendaient facile.

— C'est lui, se disait-il; mes pressentiments ne me trompent point. C'est lui; il aura envoyé ses sbires. Gabrielle était du complot, la marquise aussi; ma présence seule aura tout fait manquer. Ah! monsieur le robin, vous voulez engager la lutte; eh bien, morbleu! je l'accepte. Il ne sera pas dit qu'un vieux soldat comme moi aura reculé devant un grimaud à rabat. Vraiment! messieurs, vous y prenez goût? Ce n'est

point assez de nous avoir ravi l'empire, de nous avoir débusqués de position en position, de ne nous laisser qu'un vain titre en fait de pouvoir, et pour toute gloire l'honneur de n'avoir rien de commun avec vous! Cela ne vous suffit plus. Après nous avoir dépouillés, vous voulez nous déshonorer! il vous faut maintenant plus que notre argent, plus que nos grandeurs, plus que notre puissance : il vous faut nos filles! Vous voulez mêler votre sang à celui des descendants de Robert le Fort! Halte-là! ceci comble la mesure. Nos filles, messieurs, vous ne les aurez pas vivantes! Essayez d'y toucher!

Le vieux gentilhomme s'habituait ainsi à voir dans Vauxbelles un ennemi acharné, capable de tous les excès comme de toutes les violences. Il ne s'ouvrait à personne de ses soupçons : mais cette réserve même ne servait qu'à en accroître l'énergie. Tout lui portait ombrage, tout l'inquiétait. Décidé à préserver le nom des Rochemarne d'une déchéance imminente, rien ne lui coûta pour atteindre ce but. La marquise et sa fille furent traitées en ennemis ; il mit la Chênaie au régime d'une place conquise. Jamais geôlier ne se montra ni plus farouche ni plus défiant, c'était une obsession intolérable. En vain la marquise apportait-elle la plus grande réserve dans ses démarches, le général n'y voulait voir qu'une tactique pour mettre sa vigilance en défaut. Rien n'avait lieu au château qu'il ne l'interprétât dans un sens défavorable; on eût dit qu'il n'y avait plus rien en lui du gentilhomme.

La marquise aurait pu se révolter contre ces procédés blessants : elle aima mieux les supporter en silence. Il lui semblait impossible qu'un pareil despotisme se prolongeât; elle n'y vit qu'un caprice de vieillard, une lubie passagère. Le temps et la patience devaient en triompher. D'ailleurs, le général était devenu, après la mort du marquis, le chef naturel de la famille; et, en se résignant, madame de Rochemarne ne faisait que suivre les traditions de déférence et de hiérarchie communes aux grandes maisons. Elle laissa donc le

vieillard s'emparer du gouvernement du château et y donner des consignes sévères. Aux yeux de la domesticité, l'événement récent justifiait de pareilles mesures. Vis-à-vis du dehors, elles avaient un motif; c'est seulement à l'égard des châtelaines que ce luxe de précautions était sans excuse.

Depuis l'entretien orageux de l'Orangerie, le nom de Vauxbelles n'était sorti de la bouche d'aucun des habitants de La Chênaie. Cependant tous y songeaient : la marquise avec intérêt, Gabrielle avec douleur, le général avec colère. Parfois seulement, quand leur surveillant les laissait libres, les deux femmes échangeaient quelques mots au sujet de l'absent. Que pensait-il de ce séquestre absolu? Que faisait-il? Ne devait-il pas les accuser d'indifférence, y voir un commencement d'abandon? Gabrielle était surtout ingénieuse à se créer ces tourments dont le cœur se nourrit à défaut de joies; elle voyait, dans ce régime presque militaire, la fin de son rêve et le deuil de ses amours.

De son côté, Célestin ne savait quel parti prendre. Tant que le général habitait le château, la prudence lui commandait de n'y point paraître. Il connaissait le vieillard, ses préjugés, son caractère irascible : cela suffisait pour qu'il se tînt à l'écart. C'était d'ailleurs ainsi qu'il en agissait toutes les fois que la marquise avait quelques hôtes. Ses visites cessaient à l'instant et s'ajournaient au moment où l'obstacle aurait disparu. Cette fois, la présence d'un importun se prolongeait, et Célestin commençait à en concevoir quelque inquiétude. Sans doute il était loin de soupçonner la gravité de l'orage qui le menaçait et d'imaginer jusqu'où allaient les défiances du général. Cependant il se sentait troublé, triste, malheureux d'une séparation si longue. L'aventure du parc avait fait quelque bruit; il eût voulu s'en expliquer avec la marquise et s'assurer s'il n'y avait pas là-dessous quelque équipée d'Évariste.

Deux semaines s'écoulèrent sans rien changer à cette situation. Le général n'avait pas quitté le château et la porte en

semblait murée. A plusieurs reprises, Célestin avait dirigé sa promenade de ce côté dans l'espoir de saluer Gabrielle, de lui parler même si l'occasion s'en présentait. Toujours son attente avait été déçue : il n'avait rien vu, si ce n'est les clôtures sévères du parc. Une grille inflexible s'opposait à ses recherches et des gardiens surveillaient ses allures d'un œil défiant. Personne aux croisées, personne sous les ombrages ; partout un silence et une immobilité qui donnaient à la Chênaie l'aspect d'un tombeau. Chacune de ces courses était pour Célestin un désappointement cruel, et il en revenait le cœur navré.

Un jour, il ne put résister à l'inquiétude que lui causait cet isolement, et voulut rompre le charme qui semblait peser sur la Chênaie, y pénétrer lui-même eût été une témérité trop grande ; il ne fallait pas perdre en un jour le fruit d'une longue réserve ; mais Joblet pouvait aller au château et demander à voir ces dames ; cette démarche suffisait. A peine frappé de cette idée, Célestin s'empressa de la mettre à exécution ; il fit venir son vieux serviteur.

— Joblet, lui dit-il, laisse-là ton service ; j'ai à disposer de toi pour toute la journée.

En homme ponctuel, Joblet n'aimait pas à être dérangé de ses fonctions ordinaires ; cependant il s'inclina avec une entière résignation.

— Tu vas partir pour la Chênaie, ajouta son maître.

Ce mot arracha au vieux serviteur une exclamation qui tenait à la fois de la surprise et de la douleur. Ses plus tristes souvenirs se rattachaient au château des Rochemarne ; c'est là qu'avait eu lieu sa dernière et lamentable aventure. Aussi sa voix prit-elle un accent suppliant :

— A la Chênaie, monsieur ! dit-il.

— Oui, Joblet, à La Chênaie, poursuivit Célestin sans tenir compte des angoisses du pauvre homme ; tu entreras au château et tu demanderas des nouvelles des dames Rochemarne.

— Des nouvelles..... tout simplement..... n'est-ce pas? répondit le vieux serviteur sans se rendre compte de la valeur de ses paroles.

— Tâche surtout d'arriver jusqu'à la marquise, ajouta Célestin; c'est une démarche de politesse. Et point de retard, Joblet; pars sur-le-champ.

Il n'y avait pas à reculer, l'ordre était formel. Le vieux serviteur sortit de chez son maître en élevant ses mains jointes vers le ciel et s'écriant :

— A la Chênaie! à la Chênaie!

On eût dit qu'il marchait au supplice. Cependant le devoir parlait; Joblet ne recula pas. Il monta dans sa chambre, afin d'y endosser son costume de cérémonie; c'était la victime que l'on pare pour le sacrifice. Il revêtit sa culotte de bombasine, son habit couleur tabac d'Espagne, chaussa ses bas de soie et ses souliers à boucles d'argent, couronna le tout par le gilet en demi-brocart que lui avait donné la présidente à l'époque du mariage de Louis XVI; puis, s'approchant du miroir, il adressa un coup-d'œil à sa queue en salsifis, qui ne s'était jamais abandonnée à une pose plus soucieuse et plus mélancolique. Ainsi armé de toutes pièces, il quitta l'hôtel et s'achemina vers la Chênaie par le petit sentier qui côtoie l'Argentine.

A mesure qu'il s'engageait dans ce fatal chemin, des émotions plus pénibles venaient l'assaillir. C'est ici qu'il avait franchi l'inondation avec de l'eau jusqu'à la ceinture, c'est près de cette charmille que le garde-champrêtre lui avait mis la main sur le collet, comme il eût pu le faire à un grand criminel. Ces idées étaient autant de fantômes qui poursuivaient Joblet et ne lui laissaient pas toute sa liberté d'esprit.

— Cet endroit est un lieu de malheur! s'écriait-il. Parions qu'il m'arrivera encore quelque chose. C'est ma mauvaise étoile qui me pousse; je cours à un abîme, je le sens.

Joblet arriva à la grille du parc dans cette disposition d'es-

prit et agita d'une main tremblante la cloche qui annonçait la présence d'un visiteur. Impossible de rendre le trouble qui respirait dans toute sa personne. Ses jambes flageolaient d'émotion, sa queue en salsifis cherchait un abri dans les profondeurs du collet. Un homme dont le bras vient de verser des flots de sang, n'aurait pas donné le spectacle d'une contenance plus équivoque et d'une conscience plus ravagée. On ouvrit, et à l'aspect de celui qui remplissait cet office, Joblet fut au moment de défaillir. Il restait en place, aussi blanc qu'un linceul, et comme si la foudre l'eût frappé.

— Entrez-donc, dit une voix rude.

C'était celle du garde-champêtre, qui avait opéré l'arrestation du serviteur de Vauxbelles. De là sa stupeur. Il parvint néanmoins à se maîtriser et à faire quelque pas dans la cour du château.

— Que désirez-vous? demanda le cerbère.

Joblet se souvint du but de son voyage, et d'une voix qu'entrecoupait l'émotion :

— Voir les dames de Rochemarne, répondit-il.

Ce ne fut pas le garde-champêtre qui lui répondit cette fois.

— Que veut cet homme? s'écria un vieillard qui survint avec les airs impérieux d'un maître : Pourquoi lui avez-vous ouvert, Guillaume?

— Dam! mon général, répliqua humblement le Cerbère; il demande madame la marquise.

Pendant que ces mots s'échangeaient, Joblet cherchait à s'effacer et à prendre le chemin des appartements, comme un homme à qui les lieux sont familiers. Le vieillard le rappela :

— Eh bien! dit-il, où courez-vous donc ainsi?

Joblet s'arrêta dans l'attitude d'un coupable et ne trouva point de réponse. Le général le rejoignit, et fixant sur lui un regard froid et pénétrant :

— De quelle part venez-vous, ajouta-t-il d'un ton brusque, et qui vous envoie vers ces dames?

Célestin n'avait pas donné pour instruction à Joblet de faire un mystère de son nom. Il s'agissait d'une politesse, et rien de plus. Aussi le serviteur n'éluda-t-il point l'explication :

— M. Célestin Vauxbelles! répondit-il.

L'effet que produisirent ces deux mots fit regretter à Joblet de ne pouvoir les reprendre. Les yeux gris du vieillard lancèrent des éclairs, ses sourcils se contractèrent en se hérissant ; un tremblement nerveux agita ses lèvres :

— M. Célestin Vauxbelles ! dit-il ; vous lui appartenez donc ?

— J'ai cet honneur, répondit Joblet, retrouvant quelque assurance pour parler de son maître.

Par une circonstance singulière, le garde-champêtre venait de se rapprocher des deux interlocuteurs et de reconnaitre son coupable.

— Tiens! s'écria-t-il, c'est le gaillard que j'ai arrêté dans les clôtures il y a un mois.

Terrible coïncidence ! Joblet avait été arrêté en flagrant délit, et il appartenait à l'homme à qui le général attribuait l'attentat commis sous ses yeux.

— Vous êtes donc l'un de ses sbires ? dit-il à Joblet l'un de ses spadassins ? Allez, monsieur, vous êtes heureux que je ne veuille pas faire de scandale; sans cela vous ne sortiriez d'ici que pour tomber entre les mains de la justice. A votre âge ! fi donc !

En même temps, d'un geste impérieux, il lui montrait la porte du château. Joblet n'en demanda pas davantage ; il s'élança de toute la vigueur de ses jambes et regagna la route de Saint-Sylvain.

— Eh bien ! s'écriait-il amèrement, avais-je tort de dire que cet endroit-ci ne me vaut rien ! Voici deux fois que je suis au moment d'y laisser ma tête ! Quelle leçon ! ajoutait-il, quelle leçon !

En rentrant à l'hôtel, il répétait encore ce refrain, et ne pouvait se consoler de sa double infortune.

XXVI.

Le Départ.

La marquise se sentait poussée à bout ; on eût dit que son beau-frère s'appliquait à combler la mesure. Son despotisme prenait chaque jour des formes plus acerbes, un caractère plus blessant. Au point où en étaient les choses, de tels procédés n'avaient qu'une excuse, une triste excuse, celle d'une affaiblissement des facultés mentales. L'irritation du vieillard touchait à l'égarement. Tantôt colérique jusqu'à la fureur, tantôt triste jusqu'au désespoir, il semblait en proie aux désordres qui signalent les lésions du cerveau. Parfois, on le voyait rôder dans les cours et le long des clôtures, comme aurait pu le faire un chien de garde, examiner les passants d'un air soupçonneux, et les suivre de l'œil jusqu'à ce qu'il les eût perdus de vue. D'autres fois, il venait s'établir auprès des deux femmes, les épier, les obséder, comme un accusateur muet, sans que rien pût les affranchir de cette odieuse inquisition ou rompre ce silence farouche. Il fallait prendre un parti ; on avait affaire à un malade. La Chênaie ressemblait à une prison ; la dignité de la marquise et de sa fille commençait à souffrir de ce séquestre. On en parlait au village ; le bruit s'en répandait jusqu'à Saint-Sylvain. Madame de Rochemarne comprit qu'il était temps d'agir ; on va voir tout-à-l'heure comment elle concilia le soin de son propre honneur et les égards dus au chef de sa famille.

Quelques jours après l'expérience malheureuse de Joblet, Vauxbelles allait se mettre à table. Il était onze heures du ma-

tin; peu à peu les importuns avaient été éloignés, lorsqu'Évariste entra à sa manière, en conquérant.

— Comme ça se rencontre, dit-il en voyant la nappe mise; et moi qui n'ai pas déjeuné! Bonjour, Célestin! Ça va bien, tant mieux; moi aussi. Père Joblet, ajouta-t-il en se tournant vers le serviteur, un couvert et quatre œufs de plus à l'omelette. C'est ce qui s'appelle arriver à la minute.

Cette invasion avait été si brusque, et Graindorge parlait avec tant d'abondance, que Vauxbelles eut à peine le temps d'adresser un geste amical à ce convive improvisé. Évariste prit position devant la table : Joblet seul resta immobile.

— Eh bien! mon vieux, dit notre héros en remarquant cette attitude, qu'avons-nous donc? Nous voilà fixe comme un fantassin au port d'armes! N'avez-vous point entendu, père Joblet! On vient réclamer de vous le bifteck de l'amitié et la côtelette du dévoûment. En route, mon homme, et servez chaud.

Joblet, élevé dans le monde parlementaire, était peu habitué à ce langage; il s'en révolta, et aurait désobéi si un geste de Célestin ne l'eût ramené à de meilleurs sentiments. Il apporta un couvert et ne se vengea qu'en mettant dans son service une pointe de brusquerie. Son bout de queue, proprement ficelé, se relevait en pointe vers le ciel et prenait des airs mutins et menaçants. On voyait fermenter là-dessous une rancune sourde, compliquée de griefs antérieurs.

— Mon bon Célestin, dit Évariste en s'adjugeant un copieux morceaux de filet de bœuf, et l'arrosant d'un petit vin du crû qui n'était point dépourvu de mérite, ce n'est pas sans motif que je viens m'asseoir à ta table. Tu appartiens à tout le monde; on ne peut plus te rejoindre seul. Cependant ton intérêt exigeait que je te visse, et me voici. Quand il s'agit d'un ami, je ne recule jamais devant les difficultés. Père Joblet, ajouta notre héros en se retournant du côté du serviteur des Vauxbelles, il existe dans la maison un Pomard qui m'a laissé

des souvenirs pleins de charme : c'était perlé, velouté, avec du nerf et un bouquet sans pareil. Serait-il possible, mon vieux, de renouveler connaissance avec ce liquide?

L'indignation de Joblet était sur le point d'éclater; ces façons de maître de la part d'un étranger bouleversaient toutes ses notions d'économie domestique. Cependant Vauxbelles appuya l'insinuation d'Évariste d'un ordre si formel, qu'il fallut se résigner.

— Deux fioles seulement, mon vieux, ajouta notre héros, au moment où le serviteur prenait le chemin de la cave. Point d'excès : nous avons à causer d'affaires.

Graindorge continua ce rôle pendant tout le cours du déjeuner, au grand scandale de Joblet. Ce fut lui qui régla le service. Il avait ici un éloge à donner, là un reproche à faire. Ce salmis était manqué; cette mayonnaise était réussie ; ainsi du reste. A chacun de ces actes d'autorité répondait une nouvelle révolte de l'intendant des Vauxbelles, et quand il cédait, c'était avec la douleur d'un esprit économe devant une maison livrée au plus affreux pillage. Cette anxiété se prolongea jusqu'au dessert, où Évariste passa en revue diverses variétés de liqueurs, en allant du grave au doux et du doux au grave, suivant les conseils du goût et les caprices de la poétique.

Cependant Vauxbelles attendait que son convive entrât en matière. Il le connaissait ; il savait qu'Évariste cachait une habileté réelle sous des airs évaporés. En venant le surprendre ainsi, Grandorge avait un but : lequel? Vauxbelles cherchait à le pénétrer, quand notre héros éclaircit ses doutes :

— Mon bon Célestin, dit-il avec une voix que le Pomard avait attendrie, tu n'ignores pas quel intérêt je te porte?

Le député ne répondit que par un geste d'assentiment ; il y ajouta un coup-d'œil pour Joblet. Celui-ci se retira ; les deux amis restèrent seuls, Évariste continua :

— A quoi bon les périphrases ? dit-il en donnant à sa voix

une gravité mélancolique. Tu es menacé, je viens te le dire.

— Bah ! s'écria Vauxbelles.

— Le mot est parti, continua Évariste, je ne le retire pas. Tu es menacé, tes actions sont en baisse. C'est dur à avouer, mais c'est comme ça.

— Encore faut-il savoir pourquoi, dit Célestin, frappé dans l'endroit sensible et au défaut de la cuirasse.

— Le sait-on jamais ? ajouta Évariste. L'électeur est si capricieux ! On prend un homme et on le quitte sans se bien rendre compte de la chose. Tandis qu'il plaît, tout ce qu'il fait est bien ; commence-t-il à déplaire, rien de lui n'est pris en bonne part. On parle de l'inconstance des flots ; celle de l'électeur ne lui cède qu'en un point : c'est qu'elle est moins ancienne.

— Allons au fait, dit Vauxbelles, qui l'impatience gagnait ; as-tu recueilli quelques bruits, quelques propos ?

Le député était dupe de la tactique d'Évariste. Un instinct de conservation venait de prendre le dessus chez lui et d'y exclure la défiance. Ce n'est jamais sans trouble qu'un homme se voit menacé dans de si hautes fonctions. Ceux mêmes qui, volontairement, résigneraient l'emploi, redoutent d'en sortir de vive force. L'amour-propre y est engagé ; il donne du prix à une position combattue. Ce sentiment dominait Vauxbelles et lui faisait prendre son rôle au sérieux, pendant que Graindorge jouait la comédie. On sait de quel esprit de persévérance s'inspire notre héros. Ce qu'il voulait, il le veut encore, il le voudra jusqu'à l'heure du succès. L'opiniâtreté qu'il a mise naguère au service de Célestin, c'est dans son propre intérêt que désormais il l'emploie.

— Tu parles de bruits, de propos ? répondit-il à son ami. S'il fallait, mon bon Célestin, tenir compte de ces misères, on n'aurait pas un moment de tranquillité.

— Mais encore, dit Vauxbelles, excité par cette réserve ; as-tu entendu quelque chose de grave, de précis ?

— C'est selon, répliqua Évariste.

— Comment, c'est selon ! dit Célestin.

— Oui, continua Évariste, si les propos sont fondés, la chose est grave ; s'ils n'ont point de fondement, ils tomberont d'eux-mêmes.

— L'énigme, la voici : Célestin, songes-tu, oui ou non, à épouser mademoiselle de Rochemarne ?

Le député n'était pas préparé à cette brusque attaque : il se troubla, et son trouble n'échappa point à Évariste. Aucun démenti ne pouvait en effacer l'impression ; Célestin parvint néanmoins à se maîtriser.

— C'est donc le bruit qui court dans Saint-Sylvain ? répondit-il.

— Oui, dit Graindorge.

— Et mes électeurs verraient cela de mauvais œil ? ajouta le député.

— C'est dans l'ordre, dit Évariste. L'arrondissement est constitutionnel, il n'aime pas les alliances légitimistes. Question de drapeau !

— Eh bien ! répliqua Vauxbelles, sentant le besoin d'écarter les soupçons ; l'arrondissement peut se rassurer, le bruit est absurde.

— Vrai ! s'écria Graindorge, poussant peu à peu le député vers un terrain sans issue.

— Absurde ! répéta Vauxbelles.

— Tant mieux, mon bon Célestin ! dit Évariste, comme si on l'eût soulagé d'un poids énorme ; cela va donner de la force à tes amis. Si tu savais à quel point on nous battait en brèche ? Une alliance légitimiste ! quelle faute tu aurais faite ?... Parcours les listes électorales, tous noms plébéiens. Ces gens-là sont à cheval sur leur roture. Mais dès que tu n'y songes pas, il n'y a pas de danger. Je puis démentir hardiment, n'est-ce pas ?

— Déments ! déments ! dit Célestin, qui cherchait à cacher son embarras sous une assurance feinte.

— Peut-être y aurait-il encore un meilleur parti à prendre ? ajouta Graindorge, comme s'il eût été visité par une inspiration soudaine.

C'était un nouveau piége : Vauxbelles ne l'aperçut pas et s'y jeta de lui-même.

— Lequel ? dit-il.

— Écoute, mon bon Célestin, poursuivit Évariste, il faut donner un gage à l'arrondissement. Te voici arrivé à trente-quatre ans comme moi, c'est l'heure de faire une fin. On t'a soupçonné de vouloir t'allier à l'aristocratie, réponds à cela d'une manière victorieuse, péremptoire, qui ne laisse pas le moindre doute dans les esprits. Épouse une roturière.

— Singulier moyen, dit Vauxbelles de plus en plus embarrassé.

— Souverain, infaillible, mon cher ; l'arrondissement est à ce prix. Il te glisse dans les mains, si tu ne lui donnes pas ce gage.

— Allons donc !

— N'en ris pas, Célestin, ajouta Graindorge, je connais mes gens, je leur ai souvent tâté le pouls ; il faut cela pour faire remonter tes actions et relever tes chances. Voyez le beau malheur, ajouta-t-il, quand tu épouserais quelque jolie fille du pays avec cent mille francs de dot et appartenant à des gens bien posés. Ce serait l'éternité de ton élection.

— Tu bats la campagne, répondit Vauxbelles avec un mouvement d'impatiance.

— Pas tant que tu le crois, Célestin, poursuivit l'implacable Évariste. Je te parle de cette petite combinaison, parce que je l'ai là dans la main, à ma portée. Figure-toi, mon cher, un bouton de rose, une pomme d'api, un caractère d'ange, et des vertus, des vertus ! On peut aller de confiance, Célestin, le bouquet d'oranger est garanti conforme.

— Et où vois-tu tout cela, dit Vauxbelles ; ces vertus, ces boutons de rose, cet ange et ces cent mille francs ?

— Tu ne devines pas ? répliqua Évariste.

— Non ; dit Vauxbelles.

— Chez les Graindorge, mon cher, s'écria alors notre héros, avec un orgueil bien légitime ; où trouverait-on mieux ? Chez les Graindorge et point ailleurs. Comment n'as-tu pas nommé Anaïs ?

L'embarras de Vauxbelles était au comble. Cette proposition directe, singulière, presque brutale, avait un caractère auquel il ne pouvait se méprendre. On lui mettait le marché à la main.

— Tu demandes de la force contre tes ennemis, ajouta Évariste avec son plus grand air ; Anaïs t'en donnerait. Qui oserait se mesurer avec un allié des Graindorge ?

Vauxbelles allait répondre, lorsque Joblet entra dans la salle avec un air effaré, et prononça un nom à l'oreille de son maître. Évariste l'entendit ; c'était celui de la marquise de Rochemarne. L'émotion de Célestin eût d'ailleurs suffi pour le trahir. Il se leva, et congédiant à la hâte son convive, il passa dans la pièce voisine.

— Pris sur le fait ! flagrant délit ! s'écria notre héros en sortant de l'hôtel ; c'est tout ce que je voulais. Célestin, fais attention à ce que je vais dire. Ou tu épouseras Anaïs, ou tu n'as pas pour un an de députation dans le ventre. Mort, mon cher, tout ce qu'il y a de plus mort, et c'est moi qui conduirai le deuil.

Pendant que l'illustre Graindorge envoyait aux murs de l'hôtel cette dernière imprécation, Vauxbelles rejoignait madame de Rochemarne.

— Vous ici ! madame la marquise, dit-il en s'inclinant avec respect.

— Il le faut bien, monsieur Célestin, répondit la grande dame : c'était notre dernière ressource, et j'en ai usé.

La marquise raconta alors au jeune homme la position dans laquelle les avait mises l'arrivée du général, le rigoureux séquestre qu'il maintenait autour d'elles, ses défiances injurieuses, ses précautions ridicules; après quoi elle ajouta :

— Je me suis échappée, monsieur Célestin, pour vous prier de nous venir en aide. Vous seul pouvez amener la fin de ces ennuis.

— Parlez, madame la marquise, dit Vauxbelles; vous savez que vos vœux sont des ordres.

— C'est que le remède est héroïque, ajouta la grande dame avec un sourire où respirait la dignité la plus affable.

— N'importe, madame la marquise, dit Célestin ; je suis habitué aux sacrifices. Que faut-il faire ?

— Partir, dit madame de Rochemarne; le général a l'esprit troublé tant qu'il vous sait ici. Une fois que vous serez loin, sa raison se remettra.

— J'obéirai, madame, dit Vauxbelles d'une voix triste. Aussi bien la place n'est-elle plus tenable.

— C'est bien, mon ami, poursuivit la marquise touchée de ce dévoûment ; je n'attendais pas moins de vous.

Elle lui tendit une main qu'il porta respectueusement à ses lèvres; la marquise ajouta :

— Laissons passer l'orage, monsieur Célestin, et croyez en des temps meilleurs. Vous ne serez pas tout-à-fait absent ; votre souvenir reste à La Chênaie.

Après cette courte apparition, la grande dame regagna sa voiture ; son but était rempli.

Quelque jours après, une nombreuse affluence se pressait devant la poste aux chevaux de Saint-Sylvain. La foule faisait haie dans les rues, et un groupe de personnes occupait la cour intérieure où le coupé de l'administration devait trouver un relai. On y distinguait tout les Simonneau et tous les Graindorge, c'est-à-dire toutes les influences et toutes les notabilités du pays. La conversation était vivement engagée :

il s'agissait de l'un de ces évènements qui jettent quelque diversion dans la vie uniforme des petites villes.

C'était le départ de Célestin Vauxbelles qui causait cette émotion et ces rassemblements. De toutes parts, on s'empressait de lui donner un témoignage de sympathie. Les amis y venaient poussés pas leur affection ; les ennemis conduits par leur haine. Entre tous se distinguaient les solliciteurs qui attendaient quelque chose du député et qui voulaient, par un dernier regard, par un serrement de main, par un mot jeté à la hâte, rafraîchir la mémoire et fortifier les bonnes dispositions de leur protecteur. Les retardataires arrivaient avec leurs placets qu'ils remettaient à Célestin, fort embarrassé de ces paperasses. Il en bourrait ses poches, son sac de nuit, ses cartons de chapeau, sans que l'avalanche parût au moment de finir. L'arrivée seule de la voiture officielle mit un terme à ce mouvement.

Quand tout fut prêt, Vauxbelles fit ses adieux à la ronde, embrassa autant de Simonneau et de Graindorge qu'il put le faire, puis se disposa à monter dans le coupé. Il se trouvait comme en suspens sur le marche-pied de la voiture, quand Octave de Freissac lui serra la main pour la dernière fois.

— Je n'ai pas besoin, dit le fonctionnaire à l'oreille du député, de me recommander à votre souvenir.

— Soyez tranquille, répondit Vauxbelles.

— Il me faut peu de chose, vous le savez, ajouta Octave. Une préfecture et la rosette rouge.

— C'est moins que rien, dit le député ; comptez sur moi.

En achevant ces mots, il s'installa dans le coupé et distribua à droite et à gauche des petits saluts avec la main.

— En route, dit le conducteur.

La voiture s'ébranla et Graindorge le suivit de l'œil jusqu'au premier tournant de la route.

— J'ai le champ libre, s'écria-t-il lorsqu'il l'eut perdu de vue. A l'œuvre et vivement.

XXVII

Ingénieur contre Ingénieur.

Après le départ de Vauxbelles, il y eut pour Saint-Sylvain un moment de repos. On n'y éprouvait qu'un besoin, celui de se remettre de tant d'émotions, et de fuir les orages politiques. Les salons en revinrent, le plus naturellement du monde, à leurs débats de préséance; la sous-préfecture éteignit ses lampions malencontreux. L'établissement de Gérenflot souscrivit lui-même à cette trêve, et s'absorba dans les mystères du double-six et les théories de la queue à procédé. Heure consolante, mais fugitive et trop tôt évanouie!

Un jour, des bruits sinistres traversèrent l'arrondissement et vinrent semer le trouble sur le marché de la ville. Les gens de la campagne, tout en débitant leurs légumes et leurs œufs, communiquaient aux citadins la terrible nouvelle, et ceux-ci s'en allaient racontant le fait de porte en porte. En moins d'une heure, la cité entière, fut mise dans la confidence, et le chapitre des commentaires allait déjà son train :

— Qu'est-ce que cela signifie? se disait-on. — N'est-ce point une menace? — Avez-vous appris autre chose? — Où veut-on en venir? — Et le gouvernement souffre cela? — Il faudra s'adresser aux chambres! — Quel dommage que notre député soit parti! — C'est une injustice! — Dites une trahison!

Tels étaient les propos qui circulaient dans les groupes, et il s'y joignait ce murmure sourd qui trahit les colères naissantes. Il s'agissait pourtant d'un évènement très-simple et en

apparence bien inoffensif. Un ingénieur avait paru dans le vallon de Saint-André, et s'y était livré à quelques travaux de relèvements. Pourquoi cette effervescence au sujet d'un fait si naturel et digne à peine de remarque? le voici :

La petite ville de Saint-André était la rivale séculaire de Saint-Sylvain; de temps immémorial les deux localités se surveillaient d'un œil jaloux. La nature, en les dotant des mêmes avantages et en les plaçant dans des conditions à peu près identiques, avait semé entre elles les éléments d'une guerre sans fin. Saint-André était assis sur la Bévoine comme Saint-Sylvain sur l'Argentine. Les deux cours d'eau, régis par une pente égale, avaient mis en mouvement la même nature d'usines, des scieries et des moulins, arrosé les mêmes qualités de pré et amené les mêmes races de bestiaux le long de leurs rives. Saint-Sylvain ne pouvait imaginer une industrie, se créer une ressource que Saint-André ne s'en emparât. Saint-Sylvain élevait des chevaux, Saint-André en élevait aussi : Saint-Sylvain s'était lancé dans les fromages : Saint-André n'avait pas manqué de l'y suivre. Un jour il se fit, à Saint-Sylvain, une véritable découverte, c'est que les eaux de l'Argentine donnaient à l'acier une trempe excellente, solide, inaltérable. Quelle fortune pour le pays! On y fonda des fabriques de faulx et de serpes dont la réputation s'étendit au loin. Saint-André ne passa point condamnation; il mit à l'épreuve les eaux de la Bévoine, qui se trouvèrent être parfaites pour le même emploi. Saint-André eut donc ses serpes et ses faulx comme Saint-Sylvain. Ainsi, les deux villes s'étaient trouvées en contact dans tout le cours de leur existence et sur tous les points de leur histoire.

La configuration du terrain devait pousser cette rivalité jusqu'à des conflits orageux. Saint-Sylvain et Saint-André avaient chacun une issue vers l'un de nos grands bassins du centre, Saint-Sylvain par la vallée de l'Argentine, Saint-André par la vallée de la Bévoine. Celle-ci tournait la chaîne du

Mont-Serrat par l'ouest, celle-là par l'est. Du reste, l'aspect du terrain ne semblait pas différer dans ces deux brèches naturelles. C'était ici et là un calcaire qui cédait aisément au marteau, et qui cependant semblait être assez compacte pour épargner les revêtements dans les voûtes souterraines. Sur un seul point, il y avait irrégularité de chances entre les deux localités. Le faîte de la vallée de la Bévoine était moins élevé que celui de la vallée de l'Argentine, et la disposition des lieux permettait d'y attaquer la chaîne du Serrat à un niveau inférieur. Les ingénieurs parlaient d'une différence de huit mètres, avec perspective d'aller plus bas. C'était l'arrêt de Saint-Sylvain ; cette fois la nature se déclarait contre lui.

La descente d'un ingénieur dans la vallée de la Bévoine tenait à ces circonstances. On l'y envoyait pour compléter les premières études et préparer ce que l'on nomme dans le langage administratif, un avant-projet. Pour peu que Saint-Sylvain eût laissé les choses empirer, le mal devenait sans remède. L'affaire avait été conduite sans bruit et dans le mystère des bureaux. Encore quelques mois, quelques semaines, et Saint-André paraissait dans l'arène, armé de toutes pièces. Les ingénieurs seraient pour lui, l'administration aussi. Il aurait un tracé arrêté, des profils, des plans, des coupes, le tout à l'encre de Chine et d'un bel effet, tandis que Saint-Sylvain en serait encore réduit à des hypothèses, à des évaluations arbitraires, à des projets chimériques. Il fallait donc bénir le hasard d'avoir livré le mot de l'ennemi avant que le désastre fût consommé.

Ainsi s'exprimait-on dans les groupes, et pour se faire une idée de l'émotion qui y régnait, il faut se souvenir des passions ardentes que les chemins de fer ont allumées dans notre pays. Il n'est point d'arrondissement en France qui n'en implorât un fragment les mains jointes, à deux genoux. Un chemin de fer à tout prix, c'était le cri des populations éperdues. On leur eût demandé de se saigner aux quatre membres, de

se dépouiller, d'engager leur avenir, qu'elles eussent souscrit à tout en l'honneur du wagon et de la locomotive. Saint-Sylvain se trouvait sous l'empire de cette fièvre, accrue d'une jalousie de localité. La fermentation publique s'en ressentait ; elle prenait à chaque instant plus d'énergie.

— Combien étaient-ils sur le terrain? disait-on à la ronde. — Qu'ont-ils fait? — Pourquoi ne sont-ils pas venus ici? — On nous sacrifie. — Le gouvernement a résolu la perte de Saint-Sylvain. — C'est encore Paris qui fait des siennes. — On leur a graissé la patte dans les bureaux. — Si nous marchions sur Saint-André.

Ce dernier cri était la formule la plus vraie de l'exaspération générale ; il répondait au sentiment qui dominait. Le triomphe de Saint-André pesait sur les cœurs ; on ne pouvait y songer sans amertume. La révolte plutôt que la déchéance, voilà à quelle conclusion on était conduit.

Évariste observait ce bruit, ce mouvement avec le coup-d'œil du général d'armée. Dès les premières rumeurs, il s'était porté sur le terrain, assisté de Rieussec et de Gérenflot, qui lui servaient d'aides-de-camp. L'agitation lui plaisait ; il s'y trouvait dans son élément ; il se sentait né pour la lutte. Allant de groupe en groupe, il s'inspirait de la passion publique et la réchauffait au contact de la sienne. C'était une magnifique occasion de s'emparer de Saint-Sylvain, d'y jouer un rôle, de résumer en lui les intérêts, les volontés, les haines du pays. Cette fois, il voulait agir en son nom et pour son compte. Il avait vu Vauxbelles se dérober sous sa main et lui marchander l'obéissance. Ce n'était plus un instrument docile : il fallait le briser. L'épreuve du dernier séjour avait comblé la mesure. Il l'avait vu incliner vers les Simonneau au point de faire subir aux Graindorge un affront public ; il l'avait trouvé sur son chemin comme embarras et comme obstacle, dans les salons de la sous-préfecture, à la Chênaie, partout. C'était assez, c'était trop. Puisque le pupille entrait

en révolte, il appartenait au tuteur de reprendre ses droits et de donner la mesure de sa force.

Le beau Graindorge se mit donc à la tête du mouvement qui se manifestait, et fournit un point d'appui à l'efferves-cence générale.

— Mes enfants, disait-il en circulant dans les groupes, ce n'est point fait encore. Saint-André n'est pas au bout de son rouleau. On réclamera, mes enfants, on réclamera. Je m'en charge.

— Bravo, monsieur Évariste! s'écria une voix donnant l'impulsion à la multitude.

— Vive M. Évariste! reprirent les autres voix.

A ce premier succès, obtenu en plein air, à l'instar des tribuns romains, Évariste voulut joindre des suffrages plus calmes. Il se rendit chez Gérenflot, où les notables de Saint-Sylvain s'étaient réunis pour causer de l'événement du jour. Tous les Simonneau s'y trouvaient, les Graindorge également. A l'arrivée d'Évariste, il se fit un silence spontané ; on l'entoura et il prit la parole.

— Messieurs, dit-il, on menace Saint-Sylvain d'une iniquité : nous ne la laisserons pas s'accomplir. Le gouvernement a été abusé; on a surpris sa religion. Il est impossible qu'il veuille élever la fortune de Saint-André sur les ruines de Saint-Sylvain. Ce serait odieux. Cependant mettons-nous sur nos gardes. Nos adversaires viennent de nous prouver qu'ils sont habiles; à notre tour de leur prouver que nous sommes vigilants. Surtout, ajouta l'orateur en se retournant vers la phalange des Simonneau, plus de division entre nous; souvenons-nous que l'union fait la force.

Un murmure d'assentiment qui s'éleva dans l'auditoire prouva que la pensée d'Évariste était comprise, et que tout le monde s'y associait.

— Messieurs, ajouta notre héros, des mesures promptes, énergiques, décisives! Il faut réparer le temps perdu. Je pro-

pose la formation d'un comité chargé de faire prévaloir les droits de Saint-Sylvain, et, pour que mon intention soit bien manifeste, je propose en même temps de porter à la présidence de ce comité M. Victor Simonneau, dont vous connaissez tous le zèle et les lumières.

Cette manière de désarmer ses adversaires par un désintéressement calculé eut un plein succès. Les Simonneau s'en montrèrent émus ; ils voulurent faire assaut de procédés, et refusèrent d'abord l'honneur que leur conférait Évariste ; mais celui-ci insista tellement qu'enfin ils se rendirent. C'était une réconciliation tacite qui s'opérait ; la guerre civile suspendait ses fureurs devant la guerre étrangère. Il y avait trève, on la scella par de nombreuses poignées de main. Séance tenante, le comité fut formé, et l'on fixa un jour pour une première réunion. Ces dispositions prises, on allait se séparer, quand Graindorge demanda à compléter sa motion.

— Encore un mot, dit-il. Nous avons une arme de combat, messieurs : c'est le comité ; mais il nous manque le nerf de la guerre, l'argent. Peut-être y aura-t-il quelques dépenses à faire dans l'intérêt de notre cause ; comment y pourvoira-t-on ? faudra-t-il s'arrêter faute d'une petite somme ? Par exemple, nous aurons recours à des ingénieurs soit pour contrôler les études du tracé Saint-André, soit pour commencer et poursuivre celles qui nous concernent. Employer des ingénieurs, c'est dire qu'on les paiera. Ainsi de mille détails. Je vous propose donc, messieurs, ajouta Évariste avec l'accent et la pose d'un grand seigneur, d'ouvrir une souscription pour couvrir ces frais, et vous me permettrez d'y inscrire en tête la famille Graindorge pour une somme de 500 fr.

On ne pouvait prendre plus noblement l'initiative ni s'exécuter de meilleure grâce. Les Simonneau ne voulurent pas être en reste, et, cédant à l'exemple, l'assemblée alla jusqu'à l'extrême limite de la libéralité provinciale. On parvint ainsi à créer un fonds commun, en vue des nécessités de la lutte.

L'honneur de l'idée appartenait à Évariste ; la gloire de l'exécution lui revint aussi tout entière. Il dirigea, anima le comité et l'arrondissement sut à quoi s'en tenir là-dessus. Il n'y était plus question que du beau Graindroge. Le journalier en parlait, comme le fermier, avec une admiration mêlée de respect. Seul il pouvait défendre la vallée de l'Argentine contre la vallée de la Bévoine, sauver Saint-Sylvain d'une déchéance et amener le gouvernement à composition. Les bureaux étaient gagnés, les ministres aussi ; mais Évariste était plus fort que les ministres et les bureaux. Il devait avoir raison de tout le monde, du corps des ingénieurs, du conseil des ponts-et-chaussées, de la chambre des députés, de la chambre des pairs. A lui seul, le beau Graindorge valait et balançait tout cela. L'arrondissement n'en faisait pas l'objet d'un doute.

Évariste cherchait à justifier par son zèle la grande opinion que l'on avait de lui. Une lettre au ministre, signée par tous les électeurs de l'arrondissement, fut envoyée à Vauxbelles. On y demandait à l'administration de faire étudier le tracé de l'Argentine parallèlement à celui de la Bévoine, de manière à pouvoir se décider en connaissance de cause. En même temps, on suppliait le ministre de ne pas prendre partie pour Saint-André avant que Saint-Sylvain eût été entendu. Vauxbelles reçut cette pièce avec prière de l'appuyer. C'était une mission fort ingrate. Les préférences du gouvernement semblaient être pour le tracé de la Bévoine ; il le savait. Cependant, il vit le ministre et obtint de lui qu'on examinerait l'affaire avec soin. Vauxbelles s'empressa de transmettre cette promesse à ses commettants.

C'était un moyen évasif, Évariste n'en fut pas dupe, il revint à la charge et envoya au député une nouvelle requête avec une lettre qui avait tous les caractères d'une injonction. Graindorge ne s'en tint pas là; il comprit qu'il fallait obtenir une étude du terrain avant que l'hiver l'eût rendu imprati-

cable. Au nom de Saint-Sylvain, il fit un appel à un ingénieur célèbre qui consentit à reconnaître les lieux. Notre héros eut soin de lui ménager, dans toute l'étendue de l'arrondissement, une réception digne d'un prince. Les populations rurales se portaient en foule sur son chemin et lui offraient leurs services. On le recevait sous des arcs de verdure, avec des jeunes filles vêtues de blanc. Ces témoignages touchèrent l'ingénieur ; il vit en beau la vallée de l'Argentine. Les faîtes ne lui parurent plus aussi élevés ni les roches aussi dures. Il se laissa aller involontairement à ménager les viaducs et à faire un rabais sur les tranchées. Par ce mouvement naturel qui nous porte à préférer nos propres enfants à ceux des autres, il finit par s'enthousiasmer du tracé qui était son œuvre, en même temps qu'il accablait de ses dédains celui dont la vallée de la Bévoine était le siège. Saint-Sylvain marcha dès lors sur la même ligne que Saint-André ; il eut ses plans, hauteurs et coupes, également à l'encre de Chine. C'était un grand pas de fait.

Cependant on s'inquiétait du côté de la Bévoine; on s'y mettait en défense. Une nouvelle étude eut lieu pour maintenir les avantages du tracé primitif. La guerre s'engageait dans les règles; bientôt elle se changea en mêlée. Il y eut rapport sur rapport, mémoire sur mémoire. Saint-Sylvain disait que son tracé intéressait un chiffre plus élevé de populations que le tracé des adversaires ; qu'il exigeait moins de remblais, moins de tranchées, moins d'ouvrages d'art, moins de souterrains; que le parcours y serait moins long, et que la dépense en serait moins forte. Sur tous ces articles, Saint-André prétendait que l'avantage se trouvait de son côté et le prouvait par un contre-mémoire. Comme on le présume, Saint-Sylvain maintenait ses dires avec un autre mémoire à l'appui. Dans chacun de ces factums, les chiffres variaient au gré des deux vallées, de sorte que, de calcul en calcul, et de mémoire en mémoire, Saint-Sylvain en était

arrivé à établir que son tracé intéressait une population de huit millions d'âmes, et ne coûterait qu'une somme insignifiante. A moins d'exécuter un chemin pour rien et d'y lier le sort de la France entière, Saint-André ne pouvait pas aller au-delà.

Quoiqu'il en soit, cette escrime de plume n'avançait pas la question. On allait l'agiter sur un autre théâtre et d'une manière plus solennelle. Les chambres étaient convoquées; seules elles pouvaient vider le différend des deux vallées. Evariste assembla le comité, et lui fit comprendre qu'il était temps de prendre une résolution décisive. Il fut arrêté que six de ses membres entreprendraient le voyage de Paris, afin d'y suivre la grande et importante affaire. Victor Simonneau figurait dans cette mission, et le beau Graindorge en était l'âme.

XXVIII

Les deux Vallées.

Au contact de l'air de Paris, Évariste sentit qu'il respirait plus à l'aise : ce bruit, ce mouvement l'enivraient; il se mêlait à ce tourbillon avec l'ardeur du souvenir et la conscience d'un nouveau rôle. Le Paris qu'il avait connu n'était pas le Paris qu'il retrouvait; les lieux se transforment au gré de nos passions et de nos habitudes. Evariste ne venait plus y culotter des pipes, encore moins y exécuter des balancés champêtres : c'était désormais un homme sérieux, un esprit grave. Sur lui reposaient les destinées de sa ville natale; il tenait en main sa fortune, son existence, son avenir. Quoi de plus propre à donner des allures réfléchies et ces airs

imposants où se reconnaissent les grands personnages du siècle.

Evariste mit sur le-champ son costume à l'unisson de sa mission : il quitta les couleurs voyantes et les chapeaux de fantaisie, supprima les pantalons à froncis et les cravates groseille, se modéra en matière de chaînes de montre et de boutons de chemise; il revint au simple, cette dernière expression du goût, se vêtit de noir et s'en tint aux modèles les plus sages. Ce fut une métamorphose complète. Tout ce qu'il y avait encore en lui de l'étudiant de neuvième année disparut pour faire place à ces manières profondes, solennelles, méditatives, qui caractérisent les hommes d'état en exercice ou en disponibilité. Des dons naturels venaient rehausser et compléter cette transformation dans la tenue. Evariste avait un talent de comédien qui n'attendait qu'un théâtre pour se déployer, et une abondance d'élocution parfaitement appropriée à son époque. Chez lui, le flot de la parole tarissait rarement : c'était une source vive et toujours bouillonnante. Il parlait d'autant mieux des choses qu'il les connaissait moins, et terrassait par son aplomb ceux que sa verve n'entraînait pas.

La députation de Saint-Sylvain comprit le besoin de rester unie et compacte au milieu de cet éparpillement qui préside aux mouvements de Paris. Elle ne dispersa point son effort, et descendit en masse dans un hôtel de la rue Saint-Honoré. C'était une base d'opérations établie au cœur même de la capitale, un centre d'action, un quartier-général. De là on pouvait se porter à volonté sur la rive droite et la rive gauche, débattre le plan de la journée, régler le jeu du centre et des ailes, se disposer en échiquier ou en équerre, selon les besoins du moment; enfin, conduire de concert et avec ensemble la campagne laborieuse entreprise contre Saint-André. Savantes combinaisons, stratégie ingénieuse! Évariste y présidait et ne négligeait rien pour en rendre le succès assuré. Jamais corps de délégués ne

marcha dans un meilleur ordre et avec une connaissance plus approfondie du terrain. Il n'est pas jusqu'aux frais de bouche et de logement sur lesquels Graindorge ne fût parvenu, à l'aide de la vie en commun, d'opérer des économies notoires. La lutte devait être longue, acharnée; il fallait ménager les ressources et ne pas s'exposer à une capitulation faute de vivres.

A peine installés, les délégués se réclamèrent de leur tuteur naturel, le représentant de Saint-Sylvain. Célestin Vauxbelles connaissait ses devoirs; il accourut à la voix de ses commettans et se mit à leur disposition. On discuta l'affaire, on avisa au parti à prendre. Grâce à la résistance de Vauxbelles et aux délais nécessaires pour une enquête locale, la question du tracé n'était pas arrêtée d'une manière définitive et absolue; il lui manquait la sanction du conseil des ponts-et-chaussées. C'est devant cette juridiction qu'allait s'agiter le premier débat, et il importait d'y arriver avec des faits concluants, des études techniques. Évariste se chargea de ce soin. A force de se nourrir des mémoires et d'étudier les chiffres des hommes de l'art, il était devenu d'une force redoutable sur les tracés des deux vallées. Personne ne raisonnait comme lui sur les pentes, sur les courbes, sur les vitesses. Il savait, à un mètre près, ce que seraient les tranchées et les remblais et parlait des viaducs comme un homme qui aurait toujours vécu dans leur intimité. Rien n'est moins rare qu'une pareille aptitude: la mémoire en fait les frais et le hasard y entre pour beaucoup. Cependant elle étonne jusqu'aux hommes spéciaux et leur cause des éblouissements. Graindorge la possédait à un haut degré; il la mettait au service de Saint-Sylvain.

Un jour fut pris pour plaider la grande affaire. Le conseil des ponts-et-chaussées devait s'y trouver au complet; quelques membres inclinaient déjà pour la vallée de l'Argentine. Il s'agissait de les affermir dans leurs bonnes dispositions et de convertir les autres. Quelques démarches, quelques visites de politesse furent jugées utiles; on ne les épargna point. On

plaida en détail, avant de plaider en bloc. Ce fut une sorte d'initiation, un travail préparatoire. Enfin, le jour solennel arriva : Evariste arrêta ses derniers préparatifs. Pour se présenter au débat avec tous ses moyens, il avait eu soin de faire, en secret, une répétition générale, et de mettre à l'épreuve ses facultés mnémoniques. Le résultat avait été satisfaisant; sur aucun détail sa mémoire n'avait bronché. Il possédait ses chiffres sur le bout du doigt et poussait les choses jusqu'à des calculs minutieux à propos des frais de traction. On ne pouvait moins faire devant l'un des corps les plus savants de l'Europe.

Quand la délégation de Saint-Sylvain fut introduite dans une salle d'attente, au ministère des travaux publics, elle était au grand complet et présentait un ordre magnifique. Six notabilités vêtues de noir produisent toujours un certain effet, même lorsqu'elles descendent de la montagne. On a, pour ces occasions, des habits dont le temps n'a point terni le lustre et qui attestent par quelques plis qu'on ne les déploie guères qu'aux grands jours. Si le costume apporté du pays natal n'est pas complet, Paris est là pour fournir un supplément; de sorte qu'il s'opère dans l'ensemble un mélange harmonieux de goûts et de modes. C'est l'alliance du primitif et du moderne, se tempérant l'un l'autre. Les délégués de Saint-Sylvain ne dérogeaient point à cette loi, et Graindorge pouvait être fier du bataillon qui marchait sous ses ordres.

La salle où ils furent introduits n'était pas entièrement vide. Dans l'un des angles se tenait un groupe d'hommes également vêtus de noir, également bien brossés et soignés sur toutes les coutures. Il avait, comme la phalange de Graindorge, l'air compacte et résolu, l'œil vif et menaçant, la pose du soldat sous les armes. On y remarquait la même impatience, les mêmes signes mystérieux, le même échange de conversations à voix basse. Il n'était pas jusqu'à l'accent qui n'eût le même caractère et ne trahît une origine commune.

Le regard d'aigle d'Évariste pénétra sur-le-champ la vérité et reconnut ses adversaires.

— Ceux de Saint-André, dit-il à demi voix et en se retournant vers son voisin.

— Ceux de Saint-André, se répétèrent les délégués à l'oreille les uns des autres.

Dans le parti opposé se produisait un mouvement semblable. Le chef du groupe, qui était un jeune avoué, donna l'impulsion en disant :

— Ceux de Saint-Sylvain !

Les autres suivirent. Saint-André et Saint-Sylvain, se trouvaient donc en présence. Les deux vallées se mesuraient de l'œil comme des guerriers d'Homère avant d'engager le combat. On s'étudiait de la tête aux pieds, afin de s'assurer lequel des deux camps avait le meilleur air, les habits les plus noirs, le linge le plus blanc, les souliers les plus propres. De cette reconnaissance matérielle et extérieure, on passait à une étude plus profonde et plus intime. Qu'allait faire l'ennemi ? par quels arguments espérait-il emporter l'affaire ? où devait être son point d'appui ? insisterait-il sur les pentes, ou se retrancherait-il sur le nombre des populations intéressées ? ferait-il de l'art ou de la statistique ? Évariste, en sa qualité d'orateur, poursuivait surtout cette étude psychologique ; il avait deviné dans le jeune avoué son enenmi naturel, et le foudroyait de son regard inquisiteur. C'était un moyen d'intimidation préparatoire.

« Je te devine, disait-il sans le perdre un instant de vue, je te pénètre ; tu es percé à jour. C'est sur le faîte de la vallée que tu t'appuieras ; c'est de là que tu te disposes à me combattre. Tu seras à cheval là-dessus ; on ne pourra pas, tu l'espères du moins, t'en débusquer. Eh bien ! Graindorge te ménage une surprise. »

Comme cela arrive toujours en pareille occasion, les deux camps restèrent longtemps en présence. Il fallait attendre que

le conseil fût prêt à recevoir et à entendre les parties intéressées. Dans un pays et dans un temps moins civilisés que les nôtres, des adversaires, mis ainsi en contact, auraient eu le temps de s'entre-égorger vingt fois et de vider leur différend par des moyens plus expéditifs que ceux auxquels on allait avoir recours. Tout se borna heureusement à des œillades courroucées et le spectacle des voies de fait fut épargné aux huissiers du lieu. L'heure de l'audience arriva d'ailleurs et mit fin à cette contrainte réciproque.

En entrant dans la salle où siégeait le conseil, les deux vallées prirent chacune une direction opposée. Saint-Sylvain se rangea naturellement à droite ; Saint-André à gauche ; on eût dit que le Mont-Serrat venait s'interposer entre elles. C'était l'effet d'un mouvement instinctif ; elles occupaient dans la salle la même place que sur la carte. Les membres du conseil remarquèrent en souriant ce résultat des rivalités locales. Assis autour d'un tapis vert, ils attendaient que chaque vallée exposât ses droits, et des plans étalés sur la table témoignaient que la question avait été l'objet d'un examen préalable, peut-être même d'un débat. Ce fut la Bévoine qui eut d'abord la parole. Evariste ne s'était pas trompé ; la défense de cet intérêt était échue au jeune avoué dans lequel il avait deviné un antagoniste. Il entra en matière avec l'aisance d'un homme abreuvé aux sources modernes, prodigua le style pittoresque, les épithètes à l'usage des coloristes, se lança dans la ciselure et la ronde-bosse, de manière à perdre à jamais une cause moins forte et moins bonne.

— Bien ! bien ! disait Graindorge, en prenant des notes, enferre-toi ! Jette des phrases à paillettes devant ces vétérans d'une science positive. Va toujours ! va !

Cependant, le défenseur de Saint-André finit par invoquer des chiffres : il entra dans les pentes, et, comme l'avait présumé Evariste, s'arma de la question de niveau pour en écraser son adversaire. Les membres du conseil, les plans sous les

yeux, suivaient cette partie du plaidoyer; et, à leurs airs de tête, aux paroles qu'ils échangeaient à voix basse, Évariste voyait bien que c'était le côté le plus faible de son affaire. Déboucher de la chaîne du Serrat à un niveau inférieur, est-il un ingénieur qui puisse résister à cette idée? Obtenir une pente plus douce, une courbe moindre, c'est l'idéal des voies de fer et le dernier mot de l'art.

Lors qu'Évariste prit la parole, il comprit qu'il avait à ménager les préventions de son auditoire, à le manier doucement afin de le ramener peu à peu. Il commença par exposer les alarmes que le tracé de Saint André avait répandues dans la vallée de l'Argentine, le deuil des populations, la ruine qui les attendait; puis quand il eut fait à l'émotion une part suffisante, il attaqua hardiment la question technique et s'appuya des études de l'ingénieur célèbre dont les conclusions étaient favorables à Saint-Sylvain. Ce nom avait du poids; il produisit le meilleur effet. Abordant les détails, Évariste examina ensuite les pentes, les courbes, les souterrains, les remblais, les coupures à ciel ouvert, les viaducs, les ponts, les terrassements, indiqua par quelles rampes il conduisait son chemin sur les flancs du Serrat, se montra savant, précis, riche en faits, enfin jeta de l'intérêt sur les matières les plus arides et les plus ingrates. Les membres du conseil s'étonnaient de voir un profane traiter avec une telle assurance et comme en se jouant des sujets qui semblaient être du ressort des seuls initiés. Les délégués de Saint-André commençaient à craindre que leur défenseur ne fût pas de taille à se mesurer contre un si rude champion, tandis que ceux de Saint-Sylvain s'épanouissaient d'orgueil et ne se possédaient pas d'avoir un pareil interprête.

Cependant le point difficile, délicat, n'était pas franchi; la question du faîte des vallées restait intacte, et les avantages du niveau se trouvaient toujours du côté de Saint-André. C'est là-dessus qu'Évariste réservait à ses ennemis et même à ses amis une surprise étrange. Dans la reconnaissance opérée

le long de l'Argentine, il s'était trouvé un point où la chaîne du Serrat pouvait être attaquée à quatre mètres au-dessous du point fixé pour la vallée de la Bévoine. L'ingénieur avait glissé sur cette circonstance, afin de ne pas allonger le parcours en souterrain, et il avait préféré se tenir sur un point plus élevé pour entamer le Serrat plus près de son arête. C'était de sa part une préférence, un système, et rien de plus. Évariste écarta le système et fit ressortir le fait. Il démontra que la question du niveau revenait tout entière et demandait à la rigueur un autre examen. Raisonnant d'après cette donnée, il se rabattit de nouveau sur les pentes et sur les souterrains, et finit par s'envelopper de tant de chiffres qu'il en devint presque impénétrable. Les gens de la Bévoine étaient attérés pendant que les délégués de l'Argentine saluaient le triomphe de leur orateur de nombreux mouvements de tête.

La séance fut levée sur ce discours qui laissa dans l'esprit des membres du conseil un peu d'irrésolution et d'incertitude. On alla aux voix : elles se partagèrent en fractions égales, et c'était le plus beau résultat que pût se promettre l'éloquence d'Évariste. Dès lors, le débat entre les deux vallées allait se présenter aux chambres dans toute son intégrité, et sans que rien fût préjugé en faveur de l'une ou l'autre direction.

La tactique d'Évariste consista à maintenir cette situation, tant auprès du conseil des ministres que devant la commission de la chambre des députés. Non-seulement il y parvint, mais il fit plus encore. Devant la commission, le tracé de l'Argentine eut gain de cause; cinq voix contre quatre lui donnèrent la préférence. C'était un triomphe réel, et on le devait à Graindorge. A mesure qu'il se pénétrait mieux de l'affaire, il y trouvait plus de ressources et en tirait plus parti. Sans que Saint-André s'en doutât, il groupa autour de Saint-Sylvain tous les intérêts identiques et parvint à réunir dans la chambre douze voix inféodées à ce tracé. Les arrondissements eux-mêmes furent intéressés à la lutte et donnèrent à leurs repré-

sentants des instructions formelles, impératives. On agit ainsi sur les membres de la commission, et on les entraîna vers le projet qui réunissait en sa faveur le plus d'influences.

Tout ce travail préparatoire était l'œuvre d'Évariste : il avait le génie des petites combinaisons et l'instinct de la stratégie parlementaire. Autant Vauxbelles était peu propre à cette guerre de détail, autant Graindorge y excellait. Il se sentait né pour cette vie et s'y plaisait comme dans son élément. Aussi les délégués de Saint-Sylvain lui abandonnaient-ils toute la direction de l'entreprise. Sa supériorité était telle, en cela, que la jalousie de Victor Simonneau en fut désarmée. Il ne se faisait rien parmi les délégués qu'Évariste ne l'eût ordonné; il réglait leurs pas de la manière la plus souveraine. Le contre-coup de cet état de choses se faisait sentir à Saint-Sylvain. Les correspondances y apportaient les détails de la position qu'avait prise Graindorge. Il n'y était bruit que de ses succès oratoires, des résultats qu'il avait obtenus; et pour compléter cette popularité glorieuse, il arrivait de temps en temps à Saint-Sylvain comme un écho de la terreur que le nom d'Évariste avait répandue dans la vallée de la Bévoine.

Les choses en était là quand la chambre des députés fut saisie du projet de loi qui intéressait les deux vallées. Désormais la direction de l'affaire échappait à Évariste : c'était sur Vauxbelles qu'elle reposait. Célestin se prépara avec soin; il étudia consciencieusement les pièces et s'apprêta à défendre avec vigueur un terrain bien préparé. Malheureusement Saint-André fit un dernier effort. Parmi les députés que le tracé de la Bévoine touchait d'une manière indirecte, se trouvait l'un des orateurs les plus éminents de la chambre, un homme dont la parole avait un grand poids sur ses décisions. Les délégués de Saint-André obtinrent qu'il monterait à la tribune, et c'était lui que Vauxbelles allait avoir pour antagoniste. Qu'on juge de son émotion quand il vit ce terrible adversaire gravir l'escalier solennel et appuyer sa main sur la

rampe de marbre. Il se sentit vaincu et fut prêt à demander grâce. Cependant, il s'exécuta et essaya de porter devant la chambre la cause de Saint-Sylvain. Triste effort! douloureuse agonie! L'assemblée, à une majorité formidable, renversa l'œuvre de la commission et donna gain de cause à la vallée de la Bévoine.

Ainsi, Saint-Sylvain avait eu les chances en sa faveur tant qu'Évariste avait pris la défense de ses intérêts; il n'avait succombé que le jour où celui-ci s'était vu contraint de la remettre en d'autres mains. Le triomphe de Saint-André fut accueilli par un cri de désespoir dans toute la vallée de l'Argentine; mais l'arrondissement, juste pour tout le monde, savait dire en même temps que si quelqu'un avait perdu la partie, c'était Vauxbelles, et qu'Evariste, à sa place, n'eût pas manqué de la gagner.

XXIX

Comment se perd l'Empire.

Depuis son voyage à Paris, Évariste était un tout autre homme; il y avait acquis la conscience entière de sa force. Désormais, plus d'hésitation dans sa marche, plus d'incertitude quant au but. Il savait où il devait prétendre ; l'ambition lui avait dit son dernier mot. En voyant de près Vauxbelles, il s'était assuré d'un fait, c'est que celui-ci tirait toute son influence de son mandat. Or, ce mandat, qui le lui avait conféré? de qui le tenait-il ? si ce n'est des Graindorge. Les Graindorge pouvaient donc défaire ce qu'ils avaient fait, détruire ce qu'ils avaient fondé, en disposer pour un autre ou pour eux-

mêmes, placer leurs intérêts en des mains plus vigilantes, plus habiles surtout en matière d'exploitation.

Évariste se sentait né pour jouer ce rôle. Les avantages, les honneurs qui y sont attachés, avaient fait une profonde impression sur lui. Vauxbelles n'était point un aigle, et pourtant il avait ses entrées partout, vivait dans l'intimité des ministres, traitait de haut avec les bureaux, et, par la force même des choses, obtenait son contingent de faveurs administratives. Tout cela venait, non de l'influence de l'homme, mais de la puissance du levier. Que ce levier échût à un bras plus vigoureux, et la somme des résultats pouvait être portée au centuple. En attendant, Saint-Sylvain n'était pas servi comme il aurait dû l'être ; sa cause périclitait. Dans une époque où tout se traite comme en un champ de foire, malheur aux intérêts qui s'oublient par insouciance ou qui s'effacent par scrupule ! On les foule sans pitié.

— C'est un enfant, se disait Évariste en songeant à Vauxbelles ; on le promène, on le joue. Tant vaut le député, tant vaut l'arrondissement.

Comme Graindorge eût compris autrement son mandat, et quel parti il en eût tiré ! Il s'exaltait à cette idée. Se plonger dans l'eau trouble des chemins de fer pour en ramener une concession, lui semblait une de ces bonnes fortunes qui marquent d'un signe blanc la journée d'un homme et le posent carrément sur la base de l'agiotage et de la finance. Ensuite, que de concessions et d'adjudications, que de petites et moyennes affaires ? Évariste ne pouvait en détacher son esprit ; il s'imaginait y être déjà, il y mettait la main, il exécutait sa cueillette. A cet espoir se mêlait le regret d'avoir longtemps abandonné à Vauxbelles une besogne si délicate. Sauf un poste assez élevé dans l'ordre judiciaire, que Célestin s'était adjugé, où avait-il fait ses preuves ? par quelles opérations s'était-il signalé ? à quelles entreprises avait-il attaché son nom ? Être député et ne pas envisager ce poste en spécula-

teur, quoi de plus contraire aux mœurs du temps, au but de l'institution ? Évariste aurait absous Célestin sur tous les points, excepté celui-là. Aux yeux des gens habiles, il n'est qu'un sot métier, celui de dupe.

Telles étaient les impressions que le beau Graindorge avait rapportées de son voyage à Paris. On pouvait y lire la condamnation de Vauxbelles. De flottantes qu'elles étaient, les résolutions de notre héros avaient pris un caractère précis, arrêté, opiniâtre. Désormais ce besoin d'action qui éclatait naguère en aventures folles, tendit à se régler sans rien perdre en énergie. Les équipées du jeune homme, comme celle du parc de la Chênaie, n'étaient plus de saison ; les honneurs devaient le conduire au même but plus sûrement que la violence. Eût-il échoué de ce côté, il y avait pour lui une compensation suffisante dans le rôle auquel il aspirait et dont il se croyait à peu près investi. Du reste, au point où il en était, cette illusion n'avait rien que de légitime. Depuis Napoléon, personne n'avait joui dans l'arrondissement d'une popularité plus grande que le beau Graindorge ; son nom avait pénétré dans les chaumières ; les populations qui boivent les eaux de l'Argentine ne le prononçaient qu'avec respect. Leur reconnaissance n'avait d'égale que la haine des riverains de la Bévoinc. Évariste était le roi de la campagne ; il y comptait une armée de partisans. A Saint-Sylvain, son succès n'était pas moindre. Ses services avaient fait un tel bruit, répandu un tel éclat, que les Simonneau n'osaient pas encore en atténuer l'effet. En ennemis adroits, ils attendaient que le temps se fût mis de la partie et eût usé un triomphe alors dans toute sa fraîcheur. Évariste restait donc maître du terrain, et, en s'adjugeant avant l'heure la succession de Vauxbelles, il ne faisait que devancer les évènements et les escompter pour ainsi dire.

Cependant la prudence lui conseillait de ne se démasquer qu'au moment opportun, et il obéissait à ce conseil. La rivalité des Simonneau, toute endormie qu'elle parût, ne pouvait

manquer de se réveiller devant une candidature formelle. C'était un conflit de race, une lutte de famille, et si l'une des deux maisons arrivait à l'empire, il ne restait plus à l'autre qu'une position subalterne à laquelle on ne pouvait se résigner sans combat. Il y avait d'ailleurs à craindre que les Simonneau ne prissent parti pour Vauxbelles, en haine des Graindorge. Dans ce cas, les chances se balançaient et la campagne devenait difficile. Conjurer les effets de combinaison, l'annuler, la rendre impossible, c'est à quoi devait viser Évariste. Pour simplifier le duel, il fallait écarter tout-à-fait Vauxbelles, de manière à n'avoir plus en face de soi que les Simonneau.

Le hasard le servit en cela mieux que n'eussent pu le faire les mesures les plus habiles. Un évènement imprévu agita Saint-Sylvain et vint y mettre les ambitions en rumeur. Le receveur particulier de l'arrondissement fut enlevé par une congestion au cerveau qui le frappa avec la rapidité de la foudre. C'était un poste avantageux et fort enviable ; aussi l'émotion fut-elle grande parmi ceux qui pouvaient y prétendre. On se remua de tous côtés, on écrivit, on forma des demandes, et, par le même courrier, Célestin reçut vingt lettres, au nombre desquelles se trouvaient les deux suivantes :

« Monsieur et cher député,

« Je m'empresse de porter à votre connaissance une nouvelle qui vous affligera et vous surprendra autant qu'elle nous a surpris et affligés. Notre receveur particulier vient de mourir subitement ; il a succombé à une attaque d'apoplexie dans la rue même, au moment où il sortait de chez Gérenflot.

« L'État perd en lui un fonctionnaire dévoué et nous y perdons un ami. Vous savez combien il était aimé dans le ressort, et à quel point il avait su concilier ses devoirs avec les égards que l'on doit aux administrés. Il n'y a qu'une voix là-dessus dans la ville ; tout le monde lui rend justice.

« Le choix de son successeur demande donc un soin particulier. Il s'agit de trouver un titulaire qui réunisse au même degré les talents solides et les qualités aimables dont le défunt était doué. Il s'agit de trouver un homme ayant donné des gages à la dynastie, incorruptible, exact, honnête comme lui.

« Précisément, ma famille compte dans ses rangs un membre qui offre l'assemblage de toutes ces conditions; c'est notre beau-frère Pierre Postel, doublement Simonneau pour avoir épousé l'une de nos sœurs, tandis que sa sœur épousait l'un de nos frères. Vous connaissez Postel, vous savez quel homme c'est. On chercherait loin un attachement plus grand à nos institutions, une ardeur plus vraie quand il s'agit de les défendre. Il est, vous le savez, capitaine dans un bataillon rural. A l'époque où Paris se trouvait en proie à l'émeute, ne parla-t-il pas un jour de marcher vers la capitale à la tête de sa compagnie, afin de mettre les révoltés à la raison? Voilà l'homme, monsieur et cher député; ce trait seul vous le peint.

« C'est assez vous dire qu'aucun n'est plus digne de succéder au fonctionnaire dont nous déplorons la perte. Si l'on demandait des titres spéciaux, Postel peut faire valoir une étape de trois heures sous une pluie battante, à la tête de sa compagnie, le jour où il s'agit d'aller sur la route royale faire la haie à un prince du sang en tournée vers les départements du Midi. Il gagna à cette occasion un rhumatisme qui, depuis ce temps, a beaucoup nui à ses intérêts. Certes, quand il s'agit de son pays, Postel n'en est pas à un rhumatisme près. Cependant, puisqu'une occasion se présente, il aimerait que le gouvernement tînt compte d'une infirmité contractée à son service.

« Je ne vous parle pas du zéle que notre parent a toujours montré pour vos intérêts. Sur ce chapitre, Postel est un vrai lion; il mettrait en pièces quiconque vous attaque; il ne souffre pas même le murmure. Un jour, chez Gérenflot, quelqu'un s'avisa de vouloir épiloguer à votre sujet; Postel s'é-

lança sur lui ; j'ai vu le moment où il le dévorait. Heureusement on arriva assez à temps pour l'arracher de ses mains. Je vous le répète, c'est un lion.

« Il serait ridicule à moi d'insister sur ce qu'il a fait lors des dernières élections. On avait lieu de craindre que Postel, enchaîné par son rhumatisme, ne pût aller chercher ses recrues dans la campagne. Son dévoûment s'est trouvé plus fort que le mal. Il a battu jusqu'au moindre buisson pour en faire sortir des électeurs, et en a ramené à lui seul plus de quarante. Tout cela de la part d'un homme affligé de rhumatisme ! c'est attendrissant d'y penser, Il faut qu'il vous porte bien pofondément dans son cœur.

« Ainsi, tout recommande ce choix : dévouement absolu au pays, dévouement non moins absolu au député qui le représente si bien. Il faut croire que le gouvernement cherche le mérite ; eh bien ! le mérite est là. Postel a fait ses preuves, il les fera encore. Jamais recette particulière n'aura été mieux occupée.

« Faut-il maintenant parler de nous, monsieur et cher député ? Vous savez si nous vous sommes dévoués et quels soutiens vous avez dans notre famille. Je ne vous cache pas qu'elle s'unit tout entière à moi pour appuyer la demande de Postel. Sa nomination nous comblerait de joie, et un échec nous affecterait très profondément. C'est autant une question d'intérêt qu'une question d'amour-propre. Les Simonneau ont un rang à Saint-Sylvain, d'où un mécompte aussi grave les ferait déchoir. Je n'ose pas m'arrêter à cette dernière idée, car elle jetterait dans ma famille les germes d'un mécontentement que je serais peut-être impuissant à calmer.

« Ayons meilleur espoir. Servi par vous, il est impossible que Postel n'obtienne pas ce qu'il désire ; ce sera dès-lors votre œuvre, votre création, et jugez ce que deviendra un zèle

aussi ardent que le sien, sous l'empire d'une reconnaissance sans limites.

« Agréez, etc.

« VICTOR SIMONNEAU. »

La lecture de cette épître arracha à Vauxbelles un mouvement d'impatience. On ne pouvait lui mettre le marché en main d'une manière plus formelle, lui faire sentir plus durement le poids de la dépendance. En mainte occasion il avait eu à essuyer les exigences de ses électeurs; jamais pourtant la formule n'en avait été aussi crue, aussi brutale. Evidemment on lui faisait porter la peine d'une situation de plus en plus ébranlée. Il fallait qu'il combattît l'abandon à force de dévouement, et vainquît la révolte à force de services. Vauxbelles avait le cœur bien placé et un sentiment d'orgueil qui le mettait au-dessus de tels outrages. La lettre de Simonneau manqua son but en le dépassant; elle comblait la mesure. Célestin la rejeta avec dépit et en ouvrit une autre.

Elle était d'Évariste; son écriture brillait sur l'adresse. Ce que les Simonneau avaient fait sans le vouloir, Graindorge l'avait fait à dessein. Il voulait rompre avec Vauxbelles; l'occasion lui parut bonne. Aussi son style était-il plus cavalier que de coutume, plus blessant, plus impératif. Voici ce qu'il disait :

« Mon cher Célestin,

« Notre receveur particulier vient de partir pour l'autre monde en un clin-d'œil, après une partie de dominos et sur la porte même du café. Le double-six lui aura porté au cerveau; c'est par là que périssent les grands calculateurs.

« Conclusion. Il laisse une place qui n'est point à dédaigner. Telle est l'oraison funèbre que l'on peut entendre d'un bout de la ville à l'autre. On n'honore pas autrement la mémoire des fonctionnaires : un de perdu, deux de retrouvés. Seulement, il y a une lacune dans nos mœurs. Le successeur de-

vrait élever à ses frais un monument au défunt, et lui composer une épitaphe à la hauteur de ses émoluments. C'est le fait d'un héritier sensible, comme aussi de prendre le deuil; mais on a aujourd'hui si peu d'égard pour les morts.

« Bref, voici une place, Célestin, et je ne veux pas différer de te dire que j'en ai disposé en faveur de notre cousin Jacques Michon ; tu sais, Michon le blond, le grand Michon, celui qui a exécuté une si belle tournée en ton honneur lors de notre dernière campagne. Il n'y a qu'un Michon au monde pour enlever les électeurs des champs, les conduire au scrutin en masse comme une charretée de veaux, et les porter au besoin sur la table au vote quand leurs jambes se prêtent mal à ce service.

« Ainsi, le cousin Michon a tous les droits du monde à la recette particulière que je lui ai destinée. Quant à l'aptitude, il n'est pas très-fort sur les chiffres ni sur la grammaire ; mais tu sais que le gouvernement n'en est pas à cela près. Michon aura des commis qui feront sa besogne au mieux et qu'il payera le moins possible. C'est de cette façon que les choses se passent dans les meilleures administrations.

« Te dire pourquoi j'ai donné cette place à Michon et non à un autre, c'est s'engager dans des redites. Michon est un Graindorge : les Graindorge doivent tenir le haut bout dans le pays ; c'est dans ton intérêt, mon cher Célestin. Partout où il y aura une place vacante, j'aurai un Graindorge à t'offrir, c'est-à-dire un gaillard solide sur lequel nous puissions compter. Autrement, l'arrondissement t'échappe. Peuplons, mon cher, les régions officielles de Graindorge ; tu verras comme ils y fleuriront. Graindorge simples, Graindorge panachés, Graindorge hâtifs, Graindorge printanniers, on n'en saurait trop avoir, ni de trop de couleurs. Il faut que tu te promènes dans un parterre de Graindorge.

« C'est entendu, n'est-ce pas? Il ne te reste plus qu'à faire revêtir cette nomination des formalités qui doivent lui don-

ner un caractère public. Quant à douter que Michon te convienne et convienne au ministre, c'est une pensée qui ne m'est jamais venue. Je sais trop bien comment se passent les choses à Paris. Un député doit être le maître dans le ressort de son arrondissement, y régner d'une manière absolue; rien ne peut s'y faire qu'il ne le sache, qu'il n'y intervienne, qu'il n'y consente. Ce sont les principes élémentaires du gouvernement constitutionnel, et tu connais trop bien tes droits pour qu'on puisse les enfreindre ou les amoindrir. Pousse donc à l'avancement des Graindorge, ils sont tous la chair de ta chair et les os de tes os.

« J'ai prévenu Michon; il attend son brevet; il sait qu'il te le devra. Tu ne te fais pas une idée des élans de cet homme; si tu étais ici, il serait capable de t'étouffer en te serrant dans ses bras.

« Adieu, mon bon Célestin. Ton échec du chemin de fer commence à s'oublier dans notre vallée; on s'habitue à l'idée de voir des locomotives côtoyer la Bévoine, tandis que l'Argentine restera dans la solitude et le silence. La philosophie sied aux arrondissements comme elle sied aux individus; Saint-Sylvain en aura, et le temps, qui guérit toutes les blessures, guérira sans doute celle que nous a faite Saint-André. Les esprits éprouvent, il est vrai, encore un peu d'effervescence; nous tâcherons de l'apaiser dans son intérêt. Mais expédie le brevet de Michon.

« A toi,

« ÉVARISTE GRAINDORGE. »

Voilà ce qu'était cette seconde lettre. Sans doute la familiarité qui existait entre Vauxbelles et Graindorge autorisait une partie des termes dont il s'était servi, et la rhétorique à l'usage de notre héros ne faisait que se réfléchir dans les allures pittoresques de son style. Cependant il régnait au milieu de tout cela une ironie à laquelle Célestin n'était point habitué, et un tour perfide qui trahissait des préoccupations

nouvelles. En pesant les expressions de la lettre, on voyait qu'elle manquait de franchise dans la gaieté et de naturel dans les fanfaronades.

A cette double lecture, il se fit dans l'âme de Vauxbelles une réaction contre des importunités si impérieuses. Il n'avait cédé jusque-là que par la contagion de l'exemple. Autour de lui, chacun semblait comprendre ainsi son mandat, et il ne se croyait astreint ni à plus de vertu. ni à plus de sévérité qu'un autre. Tout député se met à la merci de ses électeurs et ouvre volontiers une agence à leur usage : c'est la règle ; elle compte peu d'exceptions. Seulement, il s'agit de saisir la limite délicate où cette servitude n'est plus compatible avec la dignité. Vauxbelles en était arrivé là ; il ne pouvait obéir sans s'abaisser ni résister sans se compromettre.

Même en isolant les deux demandes des formes qu'elles avaient revêtues, son embarras n'était pas moindre. De nouveau il se trouvait placé entre les deux camps qui divisaient Saint-Sylvain. Accorder la recette particulière aux Simonneau, c'était irriter les Graindorge : et se déclarer pour les Graindorge, c'était rompre avec les Simonneau : éternel écueil de sa position que de n'être précisément avec personne, et de ne vivre que par la tolérance des deux partis. Que s'il les mécontentait l'un et l'autre, ils allaient se réunir contre lui et le briser au premier choc. Abandonné par les Graindorge, délaissé par les Simonneau, il restait seul et comme un général sans soldats. Les services qu'il avait pu rendre avaient passé par le canal des deux grandes puissances de l'arrondissement, en sorte que Célestin n'avait pu s'y ménager des influences directes. Les intermédiaires avaient eu seuls les honneurs de la position.

Vauxbelles comprenait cela : il savait qu'en rompant avec Évariste et avec Victor, il s'interdisait toute chance de réélection, tout avenir parlementaire. Le soin de son honneur fut pourtant le plus fort ; il obéit à une inspiration honnête. Un

vieux militaire figurait au nombre des prétendants à la recette qui venait de vaquer : c'était un homme estimé à Saint-Sylvain, et qui comptait d'honorables services ; il tenait d'ailleurs à l'administration des finances, et ce choix ne troublait pas les règles naturelles de la hiérarchie. Vauxbelles en fit son candidat, alla voir le ministre, puis les directeurs, y mit tant d'insistance et tant d'activité, que la nomination de son protégé arriva à Saint-Sylvain dix jours après les lettres qu'il en avait reçues. Ce fut sa seule réponse.

Qu'on juge des colères avec lesquelles cet acte d'insurrection fut accueilli. On eût plutôt pardonné à Vauxbelles un choix entre les deux influences qui régnaient à Saint-Sylvain, que cette nomination imprévue.

— C'est combler la mesure ! s'écrièrent les Simonneau. Un intrus ! Encore, s'il nous eût préféré les Graindorge !

— Je m'y attendais, dit Évariste en se frottant les mains : il s'est aliéné les Simonneau. Décidément, c'est un homme au sac.

XXX

Un nouveau Mithrydate.

A mesure que l'étoile de Célestin s'en allait déclinant, celle d'Évariste se dessinait d'une manière plus nette. Les choses en étaient arrivées à ce point que notre héros pouvait s'envelopper de moins de réserve et laisser pénétrer ses projets. Il devenait même utile que l'idée de sa candidature se répandît au dehors et y occupât les esprits.

On va voir ce sentiment dominer dans l'entretien qui s'enga-

ge entre Graindorge et Rieussec. Graindorge est sur son divan, partagé entre sa pipe et un livre ouvert devant lui, au moment où son confident vient, comme à l'ordinaire, prendre le mot d'ordre de la journée.

— Ah ! c'est toi, mon fils, dit notre héros, comme s'il s'arrachait avec peine aux charmes de sa lecture ; tu me trouves aux prises avec ce tendre Racine. Quel homme prodigieux, mon cher ! comme on vit avec plaisir dans son commerce ! c'est plein d'idées, et nourri, et harmonieux et pur ! Décidément on ne travaille plus dans ce goût ; la recette s'en perd.

Jules ne trouvait pas un mot à répondre à cette apologie du grand tragique ; la surprise empêchait sa parole de se faire jour. Enfin il trouva ces mots :

— Du Racine, Évariste ! serais-tu malade, par hasard ?

— Non, mon cher, non ; on ne saurait trop recourir aux bons modèles. Il y a là-dedans, vois-tu, poursuivit Évariste en frappant sur le volume, il y a là des leçons pour tout le monde, pour les artistes, pour les diplomates, pour les hommes politiques. Êtes-vous épris de la forme ? la forme y est ; cherchez-vous le fond ? le fond s'y trouve, et quel fond ! Tiens, mon petit, ajouta-t-il, j'en étais ici, au troisième acte de *Mithridate*. Quel début magistral ! quels vers carrés ! Que me répondrais-tu, par exemple, si je te disais dans la langue de cet ingénieux Racine :

> Approchez-vous, mon fils. Enfin, l'heure est venue
> Qu'il faut que mon secret éclate à votre vue ;
> A mes nobles projets je vois tout conspirer ;
> Il ne me reste plus qu'à vous les déclarer.

— Eh ! que diable veux-tu que je réponde ? dit Rieussec, ne sachant pas où son ami voulait en venir.

— C'est pourtant, continua Évariste, dans les grands auteurs que l'on trouve de pareilles entrées en matière. Avec des autorités plus médiocres, j'aurais pu te dire : Le grand Boud-

dha a eu trente-deux mille métamorphoses; je veux imiter cet Asiatique; je prétends me transformer, me transfigurer; et avant peu, mon petit, je t'en donnerai le spectacle.

— Vraiment! dit Rieussec.

— Mais, ajouta Évariste, combien la manière de cet élégant Racine est préférable! C'est l'antique dans toute sa pureté! Les procédés directs, naturels; la phrase précise, succincte, voilà, mon fils, ce que l'on apprend dans le commerce des écrivains de la bonne époque. Écoute plutôt :

Et chassant Célestin de la chambre étonnée,
Renverser en un jour l'ouvrage d'une année.

— Ah! s'écria l'ami du prince mis enfin sur la voie, je commence à comprendre. Ta poétique s'explique : tu veux te débarrasser de Vauxbelles.

— C'est toi qui l'as nommé, mon fils. Il n'y a pas dix-huit mois, je le portais au pinacle; aujourd'hui je l'en précipite. D'autres temps, d'autres soins. A qui la faute, d'ailleurs? A Célestin. Il n'a pas répondu à ce que j'attendais de lui. Nous l'avons vu à l'œuvre; incapable, impuissant, mon cher. Il ne tire parti de rien, se laisse jouer sous jambe; on lui met un chêne dans les mains et il en fait une quille. C'est un homme jugé.

— Jugé et condamné! dit Rieussec en forme d'écho.

— Il n'a pas compris son temps, poursuivit Évariste. Moi, en un clin-d'œil, j'ai tout vu, tout deviné. La politique, mon fils, comprend aujourd'hui des êtres de deux sortes, ceux qui tirent la couverture à eux, ceux qui ne la tirent pas. Les uns sont bien nantis, les autres à découvert : La civilisation enseigne à l'homme de ne point se laisser manger la laine sur le dos : c'est la seule chose qui nous distingue positivement du mouton.

— La nuance est ingénieuse, dit Rieussec.

— Le bel honneur pour Saint-Sylvain! s'écria Évariste en

s'animant, que de se voir entre les mains d'un homme qui tire un médiocre parti de son affaire. Cela se sait, et les autres arrondissements en font des gorges-chaudes. L'intérêt n'est pas seul compromis, l'amour-propre en souffre également. Il y a là de quoi perdre l'Argentine de réputation et faire descendre le mont Serrat des hauteurs qu'il occupe sur la carte?

— Ainsi, dit Rieussec, tu vas exécuter Célestin!

— Oui, mon fils, et nous y apporterons un sentiment d'humanité; ce sera fait d'un seul coup, sans qu'il ait le temps de souffrir. Aussi, pourquoi cet homme n'a-t-il pas bec et on gles comme tout le monde! C'est une lacune déplorable dans son organisation. Ensuite, mon fils, un fond de préjugés, des scrupules, la crainte de se mêler hardiment à ce qui se fait! Que diable! ou l'on est de son temps ou l'on n'en est pas: quand on n'en est pas, on se fait embaumer et l'on passe à l'état de momie; mais quand on en est, on y va de cœur et d'âme, on prend de tout, on se mêle à tout, on ne se laisse pas faire son compte par les autres et l'on cherche à faire le leur. Des scrupules aujourd'hui! c'est bien choisir son moment! Autant reprendre la perruque à marteaux et le bec à corbin! J'aimerais mieux ça.

— Condamné, dit Jules, condamné, à l'unanimité! Mais qui mettre en sa place? ajouta-t-il pour sonder la pensée de Graindorge.

— Oui, dit celui-ci, qui mettre en sa place? Voilà le point délicat, épineux.

— Epineux et délicat, répéta l'écho.

— Et bien! j'ai un homme, dit Évariste.

— Tu as un homme? répliqua Rieussec; tu es alors plus avancé que ce philosophe qui en cherchait un.

— Un homme à souhait, je m'en flatte, continua Évariste, avec un sangfroid achevé.

— Et cet homme? demanda Rieussec.

— C'est moi, dit Graindorge, en prenant une pose carrée et majestueuse sur les coussins du divan.

Quelque habitué que fût l'ami du prince aux écarts d'amour-propre et aux prétentions démesurées de Graindorge, il ne put contenir un mouvement de surprise. Jusqu'ici, les ambitions de notre héros s'étaient bornées à un rôle local, et Rieussec ne croyait pas que sa vue s'étendît jamais au-delà. Aussi ce sentiment se fit-il jour dans sa réponse :

— Toi ! dit-il.

— Moi ! s'écria Évariste, décidément emporté par les réminiscences tragiques ; moi ! dis-je, et c'est assez. Qui veux-tu que ce soit si ce n'est moi ? on m'a vu à l'œuvre à Saint-Sylvain. N'y ai-je pas opéré à la satisfaction générale ? Y ai-je manqué une seule campagne ? Y ai-je fait une faute ? Ce sont des preuves, cela, c'est du génie ou je ne m'y connais guère. Au fond, que me manque-t-il ? Un plus vaste théâtre. Les situations font les hommes. A Saint-Sylvain, j'ai été ce qu'il fallait être à Saint-Sylvain, rien de moins, rien de plus. J'ai tenu mon génie à votre hauteur, j'en ai adouci les rayons pour ménager les facultés visuelles de l'arrondissement. Partout je serai le même : toujours au niveau de mes devoirs. Tu verras ! tu verras !

C'est à Paris, mon fils, que je prétends marcher.

— Paris ? dit Rieussec, ne revenant pas de son étonnement.

— A Paris, ajouta Evariste, dans la capitale des souscriptions de chemins de fer, au centre des soumissions cachetées.

Ce dessein vous surprend, et vous croyez peut-être,
Qu'un orgueil excessif aujourd'hui le fait naître ;
J'excuse votre erreur, et, pour être approuvés,
De semblables projets veulent être achevés.

— A la bonne heure ! dit Jules en poussant un soupir qui ressemblait à un acquiescement.

— Oui, mon fils, le dessein en est pris, il faut que j'arrive à la chambre.

Ne vous figurez point que de cette contrée,
Par d'éternels remparts elle soit séparée ;
Je sais tous les chemins par où je dois passer,
Et si le Simonneau ne me vient traverser,
Sans reculer plus loin cette bonne fortune,
Je me rends dans trois mois au pied de la tribune.

Toujours pour me servir de la langue de cet harmonieux Racine. Divine plume ! On dirait que c'est écrit pour moi, ajouta Evariste en feuilletant de nouveau le volume qu'il avait sous les yeux.

— J'accepte la fin, répliqua Rieussec, vaincu par tant d'assurance, mais où sont les moyens ?

— Mon fils, dit Graindorge avec un accent de reproche, voilà encore de vos soupçons. Vous êtes un vrai Thomas, un incrédule ; vous doutez de vos dieux. Les moyens ! il s'en trouvera, n'en soyez point en peine. J'ai conduit la partie pour le compte des autres ; il y aura du malheur si je n'en viens pas à bout pour le mien. Connaît-on seulement Vauxbelles dans l'arrondissement ? Il n'a qu'à en faire l'essai. Qu'il y batte le rappel, il verra de combien d'hommes se compose son bataillon. C'est moi que l'on connaît ; c'est moi qui suis l'idole de la campagne et de la ville ; passe-moi le mot. La modestie est une vertu théologale, mais il n'y faut point mettre d'excès.

— Ainsi, c'est convenu, tu seras député, dit Rieussec.

— Je serai député, dit Evariste.

Voilà l'ambition dont mon âme est saisie,

— Et quand cela ?

— Avant six mois !

Cet oracle est plus sûr que celui de Calchas.

— Fermons ce livre, ajouta Evariste, car ce Racine est entraînant. Je finirais par ne plus parler que le langage des

dieux. D'ailleurs, mon fils, j'ai encore quelques paroles graves à t'adresser.

Graindorge en était là quand des pas se firent entendre dans le vestibule; le son se rapprochait peu à peu.

— Qui vient nous déranger? dit-il avec humeur.

La porte s'ouvrit et Gérenflot montra son profil avec l'hésitation d'un homme qui a peur d'être indiscret. Il venait, comme Rieussec, prendre le mot d'Evariste :

— Entre, dit ce dernier : aussi bien tu n'es pas de trop. J'avais besoin d'un témoin.

L'époux de Gervaise entra et garda devant son chef naturel une attitude respectueuse. Il resta debout pendant qu'Evariste et Jules étaient assis.

— Gérenflot, dit Graindorge, en deux mots tu vas être au courant. Nous venons de condamner Célestin Vauxbelles.

— Ah! répliqua le propriétaire du *Café du Commerce*, sans attacher à cette exclamation la plus légère importance.

— Qu'est-ce donc, Gérenflot? dit Évariste : est-ce que tu défendrais Célestin, par hasard!

— Moi, répondit le pauvre garçon, défendre quelqu'un, Dieu du ciel! Et quand vous l'avez condamné! Allons donc!

— A la bonne heure! dit Graindorge en poursuivant son discours. Nous avons condamné Vauxbelles et je prends sa place.

— Prenez, monsieur Évariste, prenez, dit Gérenflot; ce n'est pas moi qui m'y oppose. Vous n'en prendrez jamais assez, à mon gré. Allez toujours; ça vous est dû.

— Ainsi, c'est convenu, poursuivit Évariste, nous allons commencer notre croisade. Et d'abord, adieu à la vie de jeune homme! Gérenflot, ajouta-t-il.

— Monsieur Évariste, répliqua celui-ci dans l'attitude du soldat qui attend une consigne.

— Fais-moi disparaître toutes ces pipes, dit Graindorge d'un ton de commandement.

— Les pipes? dit Gérenflot.

— Oui : les vareuses aussi.

— Les vareuses?

— Et n'oublie pas les casquettes. Réforme générale sur tous les points. Enlève, enlève hardiment, ajouta Évariste pendant que Gérenflot exécutait une rafle complète. Qu'il ne reste plus de vestige de tout cela. Dès le moment que je deviens un homme grave, il faut que je prenne les dehors de l'emploi. Un homme grave ne porte pas de casquettes, et encore moins de vareuses; il a le chapeau noir et l'habit noir. L'homme grave ne se sert pas de pipes; à peine fume-t-il des cigares. Changement sur toute la ligne; métamorphose de la tête aux pieds. Va toujours, Gérenflot.

Celui-ci continuait à faire un bloc des articles prohibés et les jetait dans un cabinet de décharge.

— Allons, dit Graindorge en voyant les progrès de la métamorphose, la tenue est meilleure. Il faudra changer le papier de la chambre; quelque chose de plus sombre, de plus sérieux. Tu verras le tapissier, Gérenflot.

— Oui, monsieur Évariste, repondit celui-ci en enlevant les dernières pipes, celles du ratelier d'honneur.

Graindorge ne put comprimer un soupir au moment où il porta la main sur sa noix favorite, celle qui figurait le buste de Napoléon coiffé du petit chapeau.

— Un moment, Gérenflot, un moment, dit-il avec vivacité.

L'époux de Gervaise s'arrêta par un mouvement presque mécanique. La voix d'Évariste produisait toujours cet effet sur lui. Il attendit de nouveaux ordres.

— Gérenflot, dit Graindorge d'un ton pénétré et mélancolique, c'est une abdication, une véritable abdication, que je signe aujourd'hui. Celui qui figure au bout de cette pipe, ajouta-t-il en s'emparant de son calumet préféré, ne fit pas un plus grand sacrifice à Fontainebleau. Je perds aussi un empire, et quel empire!

— Oui, quel empire! dit Gérenflot, essayant de venir en aide à cette âme souffrante.

— Il le fallait, poursuivit Graindorge; je me résigne. Mais hélas! je sais ce que je quitte et je ne sais pas ce qui m'attend. J'abandonne une vie de succès pour entrer dans une vie de luttes. N'importe, chassons ces idées sombres. On dira de moi:

Il fit des députés, et puis il voulut l'être.

— Quoi de plus naturel? dit Gérenflot; on voit manger les autres, et l'eau vient à la bouche.

— J'abdique donc, ajouta Graindorge; mais en abdiquant, je conserve le droit de choisir mon successeur. Gérenflot, prends ma plus belle casquette.

— La voici; monsieur Évariste.

— Ma plus belle vareuse.

— La voici.

— Quant à la pipe, poursuivit Graindorge, celle-ci est l'idéal du genre; elle a l'haleine douce comme celle d'un enfant. Jamais d'humeur, jamais de caprice: c'est le caractère le plus égal que j'aie jamais connu. Et culottée!... il faut voir avec quel art, avec quel soin! J'y ai employé le souffle de mes plus belles années. Pourtant il faut renoncer à tout cela: la grandeur ne se donne pas, elle s'achète.

Cet épanchement philosophique tenait en haleine l'attention des deux auditeurs; ils se demandaient où Évariste voulait en venir.

— Voici donc, poursuivit-il, les plus beaux attributs de ma vie de jeune homme, les témoins de mes conquêtes passées: ma vareuse, qui assista à tant d'escalades; ma casquette, qui tombait si naturellement sur mon oreille; ma pipe, qui semblait identifiée à mon appareil respiratoire. Emblêmes chéris et regrettés, ajouta-t-il avec un accent presque tragique, re-

cevez, avec mon dernier adieu, une destination nouvelle. Gérenflot, donne ma casquette à Rieussec.

Gérenflot obéit.

— Ma vareuse !

Gérenflot donna la vareuse.

— Mon fils, ajouta Graindorge, acceptez ces deux objets comme les insignes de l'empire que je vous laisse. J'y ajoute cette pipe ; c'est comme si je vous donnais l'un de mes poumons. Servez-vous du tout comme je m'en suis servi moi-même. Dès aujourd'hui vous régnez à Saint-Sylvain ; vous êtes souverain ici, mon fils. Je vous laisse un trône tranquille et des sujets respectueux. Quant à moi je vous suivrai de loin comme Charles-Quint suivait Philippe II des hauteurs du couvent de Saint-Juste. Soyez cassant avec les hommes et volage avec les femmes, voilà à quel prix l'empire se conserve et s'obtient. Maintenant, mon fils, venez ici que je vous embrasse. Cette accolade vous servira de consécration.

Jules Rieussec se prêta à cette investiture burlesque. Quant à Graindorge, il avait un air si solennel que l'époux de Gervaise se sentait gagné par un attendrissement involontaire.

— Gérenflot, dit Evariste en se retournant vers lui, tu donneras ma queue d'honneur à Jules. C'est encore un insigne ; il faut que mon successeur les ait tous. Pour moi, je brûle mes vaisseaux ; je ne mets plus les pieds dans ton établissement : un homme grave ne va point au café.

— Quoi ! vrai ! monsieur Evariste ? dit Gérenflot frappé d'un coup douloureux.

— Il le faut, mon brave Gérenflot ; c'est encore un sacrifice que je fais à la grandeur. Tu m'excuseras auprès de Gervaise. Maintenant, ajouta Graindorge, il faut que je sois député ; il le faut à tout prix, par tous les moyens, dussé-je pour cela épouser la fille de Victor Simonneau. Adieu, mes amis, laissez-moi seul ; j'ai besoin de quelques heures de recueillement.

Rieussec et Gérenflot sortirent; Rieussec plus surpris qu'enchanté, Gérenflot en proie à un chagrin profond. L'idée qu'Evariste allait manquer à son établissement était si affreuse, qu'il ne pouvait y croire. Il rentra chez lui le cœur navré.

— Qu'as-tu donc! lui dit Gervaise en l'apercevant; on croirait voir marcher un déterré.

— C'est tout comme, ma femme, répliqua Gérenflot; j'aimerais autant être à dix pieds sous terre. Figure-toi, ma mignonne, que M. Evariste ne veut plus mettre les pieds ici.

— Ah! dit Gervaise, et pourquoi cela?

— Qui le sait! répliqua Gérenflot; il a en vue d'être député; c'est son idée. Une poussée d'ambition, quoi!

— Ce n'est pas fait, dit Gervaise.

— Sans doute, mais ça se fera, ajouta Gérenflot. Tu sais bien que quand M. Evariste s'est mis quelque chose en tête, il faut que ça marche bon gré mal gré.

— On y avisera, dit Gervaise.

— Ah bien! un peu qu'on pourra empêcher la chose, poursuivit Gérenflot. Il y est butté M. Evariste, mais butté au possible. Plutôt que de ne pas être député, il épousera la fille à Victor Simonneau. Oui il l'épousera, entends-tu.

— C'est ce qu'il faudra voir, dit Gervaise.

Gérenflot n'avait pas l'habitude de lutter contre sa femme, et d'ailleurs il eût aimé à partager des doutes qui devaient rendre à son établissement celui qui en avait fait si longtemps l'orgueil. Il se retira sans insister davantage.

— Toujours la même cette Gervaise, disait-il à part lui! Un caractère de fer; mais quelle femme d'ordre!

XXXI

Le Loup-garou.

On a vu à quel héroïque moyen la marquise avait eu recours pour s'assurer un peu de repos et laisser sans prétexte les hallucinations du général. Ce moyen n'avait pas suffi; Vauxbelles s'était dévoué en vain. A l'âge du vieillard, une manie prend aisément les caractères de la démence, et une fois logée dans le cerveau, elle y étend de tels germes, que rien au monde ne saurait la détruire. La manie du gentilhomme était désormais de croire qu'un devoir de race l'obligeait à la plus stricte surveillance, et que le moindre relâchement entraînerait une faute capable de souiller son blason. Quoique le bruit du départ de Célestin fût parvenu à ses oreilles de mille côtés, il s'obstinait à ne voir là-dedans qu'un piège, qu'une embûche. Il jugeait les amoureux et leurs ruses en homme élevé à l'école du dernier siècle et du vainqueur de Mahon. On disait Vauxbelles éloigné; c'était une raison de plus pour le croire aux portes du château. Ainsi raisonnait le vieillard obéissant aux souvenirs d'une jeunesse orageuse et à l'opinion qu'il s'était faite de la vertu des femmes dans le commerce des marquises de son temps.

La position des hôtes de la Chênaie, au lieu de s'améliorer, empira donc de jour en jour. A mesure que la raison du général s'affaiblissait, il perdait le sentiment des derniers égards dus à des femmes et jusqu'à cette convenance de formes qui est le titre et la parure du gentilhomme. Rien n'avait été changé dans les consignes ridicules dont il entourait les avenues de la Chênaie : c'était toujours la même

défiance et les mêmes rigueurs. Non content de disposer des argus à toutes les portes, le général payait de sa personne et complétait son système défensif par des rondes continuelles; on l'eût dit au sein d'une place assiégée et en face de l'ennemi. Les choses allèrent si loin, que la domesticité elle-même ne put se méprendre sur l'état du vieillard.

— Il a un coup sur le timbre, se disait-on dans les offices et dans la loge du garde-champêtre.

Ou bien :

— Notre pauvre maître va se promener dans la lune, chuchottaient entre eux les valets quand ils le voyaient s'enfoncer dans le parc avec une vieille arquebuse sur l'épaule.

Le général était notoirement en proie à un dérangement mental et il dépendait de la marquise de se délivrer de ses obsessions : deux femmes ne pouvaient vivre seules avec un fou qui les tenait sous le séquestre. Il y avait à cela plus d'un péril; toute mesure de précaution eût été légitime. La marquise ne se laissa pas dominer par ces motifs ; les devoirs de race parlèrent plus haut. Outre les hôtes de la Chênaie, il ne restait, en fait de Rochemarne, que deux douairières fort âgées et qui ne pouvaient être d'aucun secours au vieillard. A moins de confier l'insensé à des valets ou de le remettre en des mains étrangères, il fallait que la marquise et sa fille en prissent soin. Les deux femmes n'hésitèrent pas; elles se dévouèrent à cette tâche. Elles connaissaient la manie du général, elles essayèrent de la désarmer, de la réduire en y abondant. Plus que jamais, la Chênaie devint une enceinte inaccessible aux personnes du dehors. Aucune visite, aucune sortie. Un couvent n'est pas plus strictement muré, et jamais recluses ne se résignèrent à leur sort avec une patience plus exemplaire.

Cette abnégation n'amena aucun changement dans l'état du général; il se montrait toujours aussi sombre, aussi inquiet. Tantôt, il gardait pendant une semaine entière le silence

le plus absolu, en se contentant de jeter autour de lui ce regard soupçonneux qui trahit les aliénés. Tantôt cette taciturnité faisait place à de violentes sorties, où les préoccupations privées et les haines politiques occupaient une place égale. Gabrielle et sa mère supportaient héroïquement ces phases d'une affreuse maladie, ces changements d'humeur, ces caprices plus d'une fois blessants pour elles. C'est sous l'influence de l'esprit de parti que le général éprouvait les plus terribles crises, et il lui échappait alors des paroles qu'en des moments lucides il eut regrettées sans doute, et qui prouvaient jusqu'à quel point son cœur était ulcéré. Paris devenait surtout l'objet de ses imprécations ; il ne lui pardonnait pas d'avoir fait crouler un trône en trois jours.

— Ville maudite ! s'écriait-il, et le feu du ciel ne la dévore pas ! Une monarchie de dix-huit siècles y a reculé devant quelques blouses ! Un régiment de gamins nous a tous vaincus ! Qui l'eût dit du temps des La Trémouille, lorsqu'un homme d'armes mettait en fuite des milliers de manants et que le regard d'un seigneur faisait tomber à genoux des légions de vassaux !

Loin de combattre ces idées, les deux femmes s'efforçaient de s'y associer et de flatter les caprices du malade.

— Cela reviendra, disait la marquise.

— Oui, mon oncle, cela reviendra, ajoutait Gabrielle. Ayez confiance dans l'avenir.

Cet acquiescement touchait le vieillard et semblait ramener la confiance dans son cœur ; il se rapprochait alors de ses parentes.

— N'est-ce pas, mes enfants, disait-il, que tout ceci ne peut pas durer ? J'ai le dernier mot de l'empereur Nicolas, ajoutait-il en s'égarant dans ses rêves ; il y a des Cosaques qui marchent pour tout remettre en ordre. Il faut qu'on leur donne, à ces gens de Paris, une leçon dont ils se souviennent

longtemps. Ah ! il vous en cuira, Messieurs de la boutique ! Gare à Nicolas !

On ne pouvait mieux caresser la manie du malade qu'en s'unissant à lui dans ce refrain favori :

— Quel grand empereur ! dit la marquise.

— Il est au moins maître chez lui, ajouta Gabrielle.

— N'est-ce pas, s'écria le vieillard rayonnant, n'est-ce pas qu'il est le seul à savoir régner ? Voilà un souverain, du moins. Pour un mot de politique, le knout ; pour une ligne, la Sibérie. Quel noble empereur ! aussi m'a-t-il dit son dernier mot.

— Vraiment ! dit la marquise continuant à jouer son rôle, et quel est-il ?

A cette interpellation directe, l'insensé parut se réveiller comme d'un rêve. Il regarda à droite et à gauche d'un air effaré, se leva de dessus sa chaise et vint rôder autour des deux femmes en les examinant avec défiance ; puis, il se plaça en face de la marquise et lui dit :

— C'est cela, vous voudriez m'arracher mon secret, et je sais pourquoi. Vous iriez le vendre. N'avez-vous pas fait alliance avec des robins ? Une Rochemarne, fi donc !

— Mais, mon frère, dit la marquise...

— Fi donc ! fi ! répéta l'insensé avec un ricannement guttural qui faisait mal à entendre.

Il gagna la porte en appuyant sur ce mot et la ferma avec violence sur les deux femmes.

Elles échangèrent un regard douloureux.

Ces scènes se renouvelaient souvent sans que la patience de la marquise et de sa fille en fût ébranlée. Rien de plus touchant et de plus délicat que les soins dont elles entouraient le pauvre aliéné. On l'avait soumis à une surveillance, mais si lointaine, si indirecte, qu'il ne pouvait en aucune manière la soupçonner. La marquise ne voulait pas que son beau-frère eût un seul instant la conscience de son état. Les valets

avaient pour lui le même respect et lui obéissaient comme s'il eût joui de toute sa raison. Il allait et venait librement, donnait des ordres, gardait toutes ses allures de maître du château. Ses manies même ne rencontraient point de contradicteurs; chacun s'y prêtait le plus docilement et le plus sérieusement du monde. La marquise savait à quel point la domesticité est cruelle pour les insensés et à quels mauvais traitements sont en butte ceux qu'on lui livre sans défense. Elle avait donné à ce sujet les instructions les plus sévères et en surveillait elle-même l'exécution.

Parmi les mesures que l'on avait prises dans l'intérêt du malade, il en était une que justifiaient des crises assez fréquentes. Afin de prévenir les dangers d'un moment d'exaltation, on l'avait logé au rez-de-chaussée du château, dans une chambre qui s'ouvrait sur le parc. Un domestique, couché dans une pièce voisine, devait veiller sur lui d'une manière spéciale et prévenir ses moindres désirs. Placé si près de l'insensé, il était difficile qu'aucun de ses mouvements lui échappât, et il se trouvait en mesure d'accourir à son premier cri. Chaque soir, il l'aidait à se mettre au lit, et se retrouvait là, le lendemain, au moment où le général en s'éveillant avait besoin de ses services.

Les choses, ainsi réglées, marchèrent pendant quelque temps sans qu'il fût besoin de recourir à des précautions plus grandes. La folie avait toujours le même caractère; c'était la crainte d'une mésalliance et d'une sorte de trahison de la part des siens. Le malade avait demandé que de nouvelles herses fussent ajoutées aux portes du château : on se prêta à ce désir. Sur ses instances, on garnit également les haies de quelques épieux, cachés dans l'épaisseur du feuillage; on ajouta sur les chaperons des murs de nouveaux tessons de verre et l'on sema les points les plus éloignés du parc de chausse-trappes et de pièges à loups. C'étaient autant de satisfactions que l'on donnait à cet enfant, autant de moyens à

l'aide desquels on cherchait à ramener une raison égarée. Chaque matin le général passait une inspection de ces engins de guerre, avec l'espoir d'y trouver son ennemi engagé et à sa merci. Ordinairement le garde-champêtre l'accompagnait dans cette tournée, afin que le vieillard ne tombât pas lui-même dans un des pièges tendus à de chimériques malfaiteurs.

Un matin, Guillaume allait commencer sa ronde ordinaire, lorsqu'on frappa à la porte de son logement. Il ouvrit; c'était un braconnier bien connu de lui, et qui plus d'une fois l'avait mis en défaut. Aussi, le garde-champêtre l'accueillit-il avec la majesté du fonctionnaire, pendant que l'autre gardait les humbles allures du justiciable.

— C'est toi, Pierre! dit le garde.

— Oui, maître Guillaume, répondit le braconnier; excusez si je vous dérange. Deux mots et je m'en vas.

— Probablement, quelque procès-verbal qu'on t'aura dressé, dit le garde en fronçant le sourcil.

— Non, maître Guillaume, non.

— On te connaît Pierre, on te suit de l'œil. Tu tiens l'affût dans le bois de Mirieux. Heureusement pour toi, ajouta le garde, que c'est hors de nos terres. Aux autres à avoir l'œil à leurs lapins; mais si tu touches jamais aux miens, Pierre, il pleuvra du papier timbré.

— Pas de danger, maître Guillaume, répondit le braconnier. Peste, il ne fait pas bon se frotter à vous. Vaut mieux vous avoir pour ami, ma fine. Aussi, c'est un avis que je viens vous donner, rien que ça.

— Un avis?

—Oui, maître Guillaume, un bon avis.

— Alors, parle, ajoute le garde, et vivement. On m'attend au château; nous allons battre le parc.

— Tant mieux, dit le braconnier, ça se rencontre bien. Et cherchez avec soin, maître Guillaume: à coup sûr, vous y trouverez un loup-garou.

— Un loup-garou! dit le garde, en riant.

— Oui, un loup-garou, ajouta le braconnier, ou quelque chose qui y ressemble. Ce n'est point une plaisanterie, maître Guillaume. Je l'ai vu de mes deux yeux.

— En voilà bien d'un autre, dit le garde; tu l'as vu, dis-tu? Et, qu'as-tu vu?

— Le loup-garou!

— Encore! dit le garde.

— Ce sera alors ce que vous voudrez, maître Guillaume, poursuivit le braconnier. Je ne veux vous contrarier en rien. Mais, n'empêche qu'à trois reprises différentes je l'ai aperçu sous vos ormes. Ne riez pas, c'est comme je vous l'affirme et réitère. Pas plus tard que cette nuit encore, entre une et deux heures du matin. Vrai comme on me nomme Pierre.

— C'est-à-dire que tu rôdais par là en temps indu, s'écria le garde-champêtre, prenant acte de la déclaration. J'ai presque envie de te dresser un procès-verbal.

— Allons, dit le braconnier, voilà que vous tournez la chose du mauvais côté. Rendez donc des services pour qu'on vous paye de cette monnaie. Il y a de quoi décourager.

— Parions que si je vais chez toi, répliqua le garde, j'y trouve des lapins prohibés. Je te l'ai toujours dit, Pierre, tu monteras sur l'échafaud.

— Assez causé; je connais cet air-là. Je vous ai prévenu qu'il y a un loup-garou sous vos ormes, ajouta le braconnier, faites-en votre profit. Il se promène la nuit, mettez-lui la main dessus; ça vaudra mieux que de troubler le pauvre monde dans son petit commerce. Et puis, si vous n'êtes pas content, prenez à gauche. Le monde est grand.

Le braconnier quitta la place sur ces mots, en y ajoutant un geste d'une énergie peu respectueuse.

— Tu me manques? s'écria Guillaume, attaqué dans sa dignité de fonctionnaire; c'est bien; je te ferai voir si j'ai le bras long. Je vais dresser un verbal.

L'agent de la force publique se radoucit pourtant, et il ne lui resta plus bientôt que l'impression du fait révélé par le braconnier. Vainement voulut-il s'en défendre; malgré lui, cette pensée le dominait. En parcourant le parc, il examina avec plus d'attention les allées qui, la veille, avaient été ratissées. Quelques vestiges s'y laissaient voir, et précisément vers l'endroit que le braconnier avait désigné. Guillaume ne croyait pas aux loups-garoux; mais, en homme préposé à la répression des délits, il croyait aux criminels et se montrait disposé à en voir partout. La nuit suivante il fit bonne garde, et monta une longue faction à la hauteur du point suspect. Peine inutile! rien ne vint justifier les révélations du braconnier et le garde se crut dès lors le jouet de ce coupable industriel. C'était évidemment une revanche des procès-verbaux fulminés contre lui. La seule circonstance qui frappa Guillaume, ce fut comme un bruit d'espagnolette, lorsqu'il se trouva vis-à-vis de la pièce qu'occupait le général. Il prêta l'oreille; ce bruit ne fut suivi d'aucun autre; de sorte qu'il regagna son lit avec l'idée qu'il avait été dupe d'une mystification, et bien résolu de ne pas pousser la complaisance plus loin.

— Vil garnement! s'écriait-il en retrouvant sa couche, il ne sera pas dit que tu auras joué un fonctionnaire de l'État. C'est le gouvernement que tu as outragé dans ma personne; tu auras ton verbal.

Cependant, à quelques jours de là, la bonne foi du braconnier fut cruellement démontrée. Le valet qui soignait le général, en entrant un matin dans sa chambre, fut surpris de ne l'y point trouver. La croisée était toute grande ouverte, et l'on crut d'abord que le malade, levé de meilleure heure que de coutume, avait dirigé sa promenade vers le parc. On chercha dans tous les sens, on appela à haute voix; personne ne répondit. Le garde-champêtre lui-même exécuta une battue et ne trouva aucun indice. L'alarme fut générale au château.

On prévint la marquise qui descendit avec Gabrielle. On fit de nouvelles recherches. Les deux femmes suivaient les valets, et examinaient les moindres buissons avec une attention inquiète. Ce fut ainsi que l'on arriva devant le saut du loup, placé au niveau des allées. S'avançant jusqu'à cette limite, Gabrielle, par une sorte d'instinct, jeta les yeux dans les profondeurs du fossé. A l'instant, on l'entendit pousser un cri de douleur et de surprise. On accourut ; c'était le corps inanimé du vieillard, souillé de sang et de vase. Sous l'empire de ses préoccupations habituelles, souvent il avait dû se lever la nuit afin de satisfaire ses défiances, et cette fois les ténèbres ne lui avaient pas permis de voir que le terrain allait se dérober sous ses pieds.

Ainsi, une mort imprévue rendait aux dames de la Chênaie une liberté qu'elles avaient volontairement aliénée, et Gabrielle allait se trouver la seule héritière du nom et de la fortune des Rochemarne.

XXXII

Conclusion.

Le dernier des Rochemarne venait de s'éteindre et avec lui les préjugés du sang. Il ne restait de cette antique maison que des femmes disposées à transiger avec le siècle et dont la capitulation était d'avance prévue. On fit au général des obsèques dignes de lui ; on l'inhuma dans le caveau où reposaient les autres membres de la famille. L'homme ne descendait pas seul dans la tombe ; l'esprit de caste l'y suivait. Ainsi passe tout ce qui a fait son temps.

Gabrielle avait un cœur trop viril pour se plaindre ; mais depuis longtemps sa force était à bout. Jusqu'alors l'espoir l'avait soutenue; aucun des obstacles contre lesquels luttait son amour ne devait être éternel. Elle savait se résigner et attendre; le temps était de son côté. Aussi, tant que vécut le général, aucun murmure ne s'échappa de ses lèvres; elle comprenait à quels devoirs la marquise était astreinte et en supportait vaillamment sa part. Mais quand une mort imprévue les eut délivrées l'une et l'autre de cet assujettissement, il ne subsistait plus de prétexte pour éloigner le prix de cette longue lutte. La marquise avait contracté un engagement plutôt tacite que formel; elle eût pu discuter sur les délais, essayer de nouvelles objections. Elle aima mieux s'exécuter franchement ; Gabrielle s'était montrée héroïque; elle voulut se montrer secourable.

Les deux femmes s'entendaient si bien qu'il n'y eût entre elles aucune explication et pas un mot d'échangé. Gabrielle avait repris sa vie solitaire avec le même calme que si rien n'en fût venu modifier le cours. Seulement, son regard avait des flammes plus vives, une expression plus radieuse ; on y voyait luire la pensée de jours meilleurs. Elle marchait dans les allées du parc d'un pas cadencé comme si elle eût obéi au son d'une musique intérieure. L'ange de l'espoir la couvrait de ses ailes et répandait sur son front quelques reflets de son auréole. Le château, pendant le séjour du général, avait été négligé ; Gabrielle se chargea de lui donner des airs de fête pour qu'il fût digne de l'hôte qu'elle y appelait de tous ses vœux. Jamais les serres n'avaient eu de plus belles fleurs, ni les volières des oiseaux plus brillants. C'était une métamorphose digne de la fée qui y présidait.

De son côté, la marquise ne perdait pas de temps, et, peu de jours après la mort du général, elle écrivait à Vauxbelles les lignes suivantes :

« Monsieur,

« Mon beau-frère vient de nous être enlevé de la manière la plus cruelle ; vous aurez sans doute appris par d'autres voies les détails de ce triste évènement. Le souvenir en est trop douloureux pour que je m'y appesantisse.

« Nous voici libres ou à peu près ; si les affaires publiques ne vous retiennent pas impérieusement à Paris, venez nous voir à la Chênaie ; il est inutile d'ajouter que vous y serez le bien venu.

« Marquise de Rochemarne. »

Lorsque Célestin reçut ce billet, il crut voir le ciel s'entr'ouvrir. Le bonheur ne pouvait pas venir plus à propos, ni au milieu d'un découragement plus profond. C'était juste au moment où l'échec du chemin de fer pesait de tout son poids sur le malheureux député, et où, par un acte de justice, il venait de s'aliéner toutes les influences électorales de Saint-Sylvain. Isolé désormais, il se trouvait en face d'une chute prochaine et pouvait presque compter les jours qui lui restaient à vivre. La lettre de la marquise répara tout : l'amour guérit sans peine les blessures de l'ambition. Il y eut même, dans cette crise, une heure d'élan où l'homme politique s'effaça tout entier. On le menaçait d'une défaite ; il résolut de la prévenir par une abdication. Les travaux de la chambre devaient durer encore, se prolonger pendant quelque temps ; c'était autant de dérobé à son bonheur. Que lui importait, d'ailleurs, cette vie publique ? N'avait-il pas été assez longtemps l'esclave de ces électeurs qui le menaçaient d'un délaissement ? n'avait-il pas assez enduré leurs caprices, subi leurs exigences, épousé leurs querelles ? Une occasion se présentait pour rompre cette chaîne ; il fallait la saisir. Sous l'influence de ce sentiment, il prit la plume et écrivit au président de la chambre :

« Monsieur et cher collègue,

« Des considérations de famille m'obligent à résigner entre les mains de la chambre les pouvoirs que j'ai reçus de mes électeurs. Veuillez, en rendant cette détermination publique, faire agréer à mes collègues l'expression de mes regrets et croire, etc.

« C. VAUXBELLES, *député de Saint-Sylvain.* »

Cette lettre était à peine partie, qu'une sorte de remords s'empara de Célestin. On ne touche pas impunément au pouvoir ; on n'y renonce pas sans combat. Pour s'interdire toute idée de retour, Vauxbelles prit un parti décisif : il brûla ses vaisseaux. Le soir même, la malle-poste l'emportait du côté de Saint-Sylvain. Une fois hors de Paris, il respira avec plus d'aisance. L'atmosphère politique cessait de peser sur lui. Il restait avec son rêve le plus doux. Jamais son imagination n'avait eu tant d'activité et de ressort ; la nuit, dans ce demi-sommeil qu'amène la fatigue du voyage, une apparition gracieuse venait le visiter et ne le quittait que pour le laisser sous le charme. Auprès de ces joies du cœur, que son ambition lui paraissait petite ! Il se prenait à regretter de n'avoir pas poussé les choses jusqu'au bout, de n'être pas volontairement descendu du siége qu'il occupait dans la magistrature. Vivre avec Gabrielle, loin du monde, loin des honneurs, était désormais son seul vœu, tout le reste lui paraissait bien vain, bien indigne de sa poursuite. Ceux que l'amour touche parlent toujours ainsi ; il est vrai que cette fièvre dure peu.

Vauxbelles arriva à Saint-Sylvain à la nuit close et frappa à la porte de son hôtel sans qu'on l'eût aperçu. Au bruit du marteau, Joblet s'empressa d'accourir. Il n'attendait personne, et une visite nocturne lui semblait suspecte ; aussi avant d'ouvrir crut-il de son devoir de parlementer. Quel fut son étonnement lorsqu'il reconnut la voix de son maître !

— Vous ici, dit-il en lui livrant passage ; vous ici, monsieur Célestin !

— Oui, répondit Vauxbelles ; j'ai voulu te causer une surprise, Joblet. Vite, ajouta-t-il, fais porter ces malles dans ma chambre et dispose tout pour ma toilette, pendant que je vais mettre un morceau sous la dent.

— Ah ! mon Dieu ! et moi qui n'ai rien de prêt, s'écria le vieux serviteur. Donnez-moi seulement cinq minutes, monsieur Célestin.

En même temps il allait sortir, quand son maître l'arrêta.

— Non, Joblet, un rien me suffira. Fais ce que je t'ai ordonné, ajouta-t-il.

— Puisque vous le voulez, dit le vieux serviteur. C'eût été vite arrangé, pourtant.

— N'importe, le temps presse, dit Vauxbelles. A propos, Joblet, j'oubliais l'essentiel. Laisse-là ces malles ; on les portera sans toi. Va dire au palefrenier d'atteler.

— Pour demain matin sans doute, dit Joblet interprétant cet ordre dans le seul sens qui lui parût raisonnable.

— A l'instant même, répliqua son maître en précisant mieux ses intentions, sur-le-champ, toute affaire cessante. Il faut qu'avant dix minutes, nous soyons en route. Tu viendras avec moi, Joblet.

— Ah ! dit celui-ci accoutumé à céder, je vais avec vous. A la bonne heure.

En serviteur bien appris, il n'osait pas interroger son maître sur la destination, quoiqu'il eût grande envie de la connaître. Célestin vint à son secours en ajoutant :

— Nous allons à la Chênaie, Joblet.

— A la Chênaie ! s'écria le vieux serviteur, avec le même accent de surprise et d'effroi qu'il avait employé naguère dans une circonstance tout à fait semblable.

Il était dit que la Chênaie serait l'écueil éternel du père Joblet. Depuis les mémorables aventures qu'il y avait es-

suyées, il s'était abstenu avec un soin persévérant de toute espèce de contact avec ce territoire maudit. Plutôt que de s'exposer à revoir les tourelles du château, ces redoutables charmilles et cette grille où il avait reçu un si malveillant accueil, Joblet se fût résigné à faire un circuit énorme. L'aspect lui en était odieux, le souvenir intolérable. Aussi, la perspective de figurer de nouveau dans un pareil cadre et d'y jouer un rôle, le plongeait-il dans une consternation muette. Il y voyait le présage d'une catastrophe, d'un immense malheur. Cette impression le maîtrisait au point de l'enchaîner sur place; on eût dit que ses pieds étaient rivés au sol :

— Eh bien ! Joblet, ajouta son maître, tu ne m'as donc point entendu ? Dans dix minutes, mon ami; veille à ce que tout soit prêt.

Vauxbelles le laissa sur ces mots, et, suivant son maître de l'œil pendant qu'il s'éloignait, le serviteur ajouta d'un ton désespéré :

— C'est mon dernier jour, je le sens. A la Chênaie ! N'importe, j'obéirai.

Une demi-heure après, Joblet et son maître roulaient vers le château de Rochemarne, et, à mesure qu'ils s'en rapprochaient, un frisson plus vif agitait les membres du vieillard. Quand le cheval arriva devant la grille, son émotion était au comble; elle n'eut plus de bornes quand le garde vint ouvrir et dit en le reconnaissant :

— Ah ! c'est encore vous, l'ancien ?

Cependant, les circonstances n'étaient plus les mêmes, et, à la manière dont le maître fut accueilli par les dames de la Chênaie, Guillaume comprit qu'il avait mal jugé le serviteur et qu'il lui devait une réparation. Peut-être le garde avait-il le pressentiment du rôle que Vauxbelles était appelé à jouer à la Chênaie : dans ce cas, Joblet était un homme à ménager. Aussi, l'agent de la force publique se répandit-il en politesses. Il voulut que Joblet goûtât de son vin et cassât chez

lui la croûte de l'amitié. C'était une réconciliation à la manière arabe; il n'y manquait que le calumet. Joblet n'en revenait pas, il s'attendait à un désastre, ce fut une fête qu'il trouva.

— Sans rancune, l'ancien, lui dit le garde au moment des adieux, et un dernier coup, le coup de l'étrier. A votre santé, mon vénérable.

— A la vôtre, dit Joblet, confondu par cet accueil.

Le lendemain l'arrivée de Vauxbelles s'ébruita et plongea la ville dans une surprise générale. On se demandait ce qu'il était venu faire à Saint-Sylvain dans le cours d'une session et lorsque tout lui commandait de rester à son poste. Le député gardait le silence et se refusait aux explications. Ce fut deux jours plus tard que l'on eut le mot de l'énigme. Les feuilles publiques apportèrent la nouvelle de la démission de Vauxbelles, et en même temps le bruit se répandit que l'ancien député allait épouser mademoiselle de Rochemarne. On le voyait se rendre chaque matin au château et y passer des journées entières. Un mariage seul pouvait justifier une pareille intimité.

— Bien joué, Célestin, disait Graindorge en y songeant; je tâcherai de ne pas être en reste. Tu me souffles un parti; moi, je te soufflerai ton poste. Nous serons à deux de jeu.

Rieussec se trouvait là pendant que Graindorge s'abandonnait à cette réflexion; notre héros se retourna vers cet autre lui-même et ajouta :

— Le sort en est jeté, mon fils, j'endosserai la fille à Victor Simonneau; c'est le calcul de Napoléon quand il demanda la main de Marie-Louise.

— Elle est un peu dans les laiderons, dit Rieussec.

— Il s'agit d'une épouse, dit Graindorge : on n'a pas besoin d'y regarder de si près.

— Peut-être a-t-elle une épaule légèrement accentuée, ajouta Rieussec.

— Bah ! pour une épouse ; c'est toujours suffisant, dit Graindorge. Qui est-ce qui regarde aux épaules d'une épouse ? Marie-Louise louchait bien ; vois si Napoléon s'en inquiéta.

— Tu m'en diras tant, dit Rieussec.

— Mon fils, tu en es témoin, s'écria Graindorge. Tout me sert à souhait. Que t'avais-je annoncé !

Sans reculer plus loin cette bonne fortune,
Je me rends dans trois mois au pied de la tribune.

— En effet t'y voilà.

— M'y voilà, dit notre héros d'un air triomphant.

Gérenflot, présent à cet entretien, hochait la tête et ne semblait pas s'associer entièrement à la joie des deux amis.

— Qu'as-tu donc ? lui demanda Graindorge.

— J'ai, monsieur Evariste, que vous avez tort de mécontenter Gervaise. Pourquoi ne mettez-vous plus les pieds chez nous ? Voilà une chose qu'elle ne vous pardonnera jamais.

Les choses en sont là au moment où s'arrête ce récit. Le mariage de Gabrielle et de Célestin est sur le point de se célébrer ; s'il n'est fait d'hier, il se fera demain. Les Rochemarne ont signé leur déchéance en même temps que le contrat, et Vauxbelles n'est point homme à laisser les choses à mi-chemin. Il songe à se pourvoir auprès de qui de droit, afin de joindre à son nom celui de Rochemarne et de devenir Vauxbelles-Rochemarne. De là au rang de marquis il n'y a qu'un pas ; c'est l'affaire d'un millier d'écus versés au sceau des titres. Avant peu, Célestin nous fera jouir de ce spectacle, et nous aurons un marquis de plus, le marquis de Vauxbelles-Rochemarne. Ce jour là, Joblet mourra de joie, et sa queue

en radis, épanouie d'orgueil, ira là-haut faire concurrence à la chevelure de Bérénice.

En attendant, les ambitions s'agitent à Saint-Sylvain. Au premier symptôme électoral, les Simonneau se sont mis en mouvement et ont fait le dénombrement de leur armée. Elle forme la moitié du collège, comme celle de Graindorge forme l'autre moitié. Si la lutte s'engage dans ces conditions, elle sera rude, et notre héros peut y trouver sa campagne de Moscou. Il le sent, et déjà il a fait pressentir le notaire pour une alliance de famille. Madame Victor Simonneau résiste; on croit pourtant qu'elle cédera. Mais c'est avec Gervaise qu'Evariste aura à compter. Gervaise ne perd pas Graindorge de vue; il la trouvera toujours sur son chemin. Elle personnifie pour lui l'expiation du passé, et parle d'exercer de terribles représailles. Nous saurons prochainement jusqu'où elle les aura poussées, et si Evariste a pu désarmer ses vengeances.

Au milieu d'une mêlée si confuse, il est un homme bien embarrassé et bien malheureux; c'est le sous-préfet. Il ne sait avec qui il sera, ni contre qui. Quand il voit que les chances inclinent vers les Graindorge; il se déclare hautement pour Graindorge; s'il croit entrevoir que le vent tourne aux Simonneau, il se rabat vers les Simonneau. Quelle école pour un fonctionnaire qu'une pareille élection? Elle vaut six chevrons et dix campagnes. Certes, les bals de Mabile et du Ranelagh sont un foyer de lumières où la jeunesse qui se destine aux fonctions publiques peut s'inspirer des meilleurs modèles; un homme qui y a figuré avec quelque suite, peut prétendre à tout. Cependant, il ne faut pas s'exagérer le mérite de ces institutions. On n'y fait que de l'art pour l'art, de la théorie pure. Une élection, au contraire, c'est la pratique dans l'acceptation la plus étendue de ce mot; c'est l'action sur le terrain; c'est la connaissance des hommes. Octave de Freissac va passer par cette épreuve. Il est appelé à donner la mesure de sa force, et une préfecture de première classe

est peut-être au bout de l'opération. Qu'on y ajoute la rosette rouge, et l'on se fera une idée de l'état d'érétisme dans lequel se trouve le génie du fonctionnaire. Il est aux écoutes dans tous les salons ; il interroge les maires, les adjoints et jusqu'à ses garçons de bureau pour savoir où en est l'opinion de la ville, pour lui tâter le pouls, comme on dit en langage administratif. En attendant, jaloux de ne rien compromettre, il va des Graindorge au Simonneau et des Simonneau au Graindorge. C'est un rôle pénible ; mais que ne peut un homme sous l'aiguillon du devoir et la perspective de l'avancement ?

Ainsi, laissons les évènements suivre leurs cours et abandonnons Saint-Sylvain à son effervescence. Tout y est en rumeur, toutes les prétentions s'y mêlent et s'y entrechoquent, Vauxbelles seul se tient à l'écart ; il est à son bonheur et s'est désintéressé des agitations politiques. Plus de chances pour lui, c'est un homme éteint, fini, anéanti. Aussi pourquoi mécontentait-il les Simonneau et pourquoi ne ménageait-il pas davantage les Graindorge ?

Les Graindorge et les Simonneau, voilà nos maîtres aujourd'hui. Inclinons-nous.

FIN.

MARIE BRONTIN.

I

Le proscrit.

Vers la fin du dernier siècle, les abords du jardin des Tuileries du côté de la rue de Rivoli, n'étaient pas ce qu'on les voit aujourd'hui. La longue rue à arcades, bordée de maisons élégantes et uniformes, la grille qui clôt les Tuileries, la belle avenue de la rue Castiglione, rien de cela n'existait. Des ruelles étroites sillonnaient seules ce quartier qui n'était alors ni bourgeois, ni marchand. Sur l'emplacement où s'élèvent tant d'habitations, où règne une activité si bruyante, on ne voyait guère alors que des couvents, des hôtels solitaires et ce que l'on nommait des petites maisons, c'est-à-dire des réduits ouverts à une débauche mystérieuse. Quand la révolution eut supprimé brusquement les nonnes et les grands seigneurs, cette zone souffrit plus qu'aucune autre de cette double réforme. Les cellules et les boudoirs virent disparaître leur population ascétique ou mondaine : il se fit comme un désert dans ce coin de Paris, et le voisinage de l'échafaud empêcha longtemps la bourgeoisie de combler ces vides.

Parmi les bâtiments qui occupaient ce vaste terrain, l'ancien couvent de l'Assomption était l'un des plus considérables. Il se composait d'un corps de logis avec des ailes en saillie sur un petit carrefour et une infinité de fenêtres irrégulièrement disposées. Une cour précédait les constructions, et un jardin ombragé par de grands arbres s'étendait sur les derrières. Quelques années auparavant, quand les premières proscriptions révolutionnaires eurent dispersé le

troupeau qui s'abritait dans ce pieux asile, la république, devenue propriétaire du local, en avait pour ainsi dire abandonné la jouissance à quelques familles d'ouvriers qui s'y étaient installées. Une redevance modique et fort irrégulièrement perçue constatait seule le droit de l'État. Dix ou douze ménages pauvres avaient fait élection de domicile dans l'ancien cloître, et semblaient comme perdus au milieu de ces corridors sombres et de ces innombrables cellules.

Quel que fût l'attrait d'un logement à peu près gratuit, une certaine crainte éloignait beaucoup d'ouvriers d'un endroit aussi écarté et d'une hospitalité à laquelle se rattachaient des souvenirs superstitieux. Les femmes surtout n'affrontaient pas sans terreur l'aspect de ces voûtes d'où tombait un froid glacial, de ces galeries solitaires, et de ces mille portes qui ressemblaient à des pierres de tombeaux. Pour vaincre cette répugnance, il fallait ou un grand besoin ou un courage au-dessus des préjugés. Aussi le vieux couvent n'avait-il reçu qu'un petit nombres d'hôtes, isolés les uns des autres, et se connaissant à peine.

Le plus heureux d'entre ces ménages, celui où se révélait le plus d'aisance, occupait l'extrémité de l'aile qui regardait la rue. Au moyen de quelques travaux d'appropriation, cinq ou six cellules avaient été converties en un seul appartement composé de trois pièces fort convenables. Partout les boiseries avaient été repeintes, les murs couverts d'un papier simple mais propre, les plafonds lambrissés. Point de meubles de luxe, mais un bon lit en noyer, avec les accessoires, la courtine et le baldaquin, les matelas élevés, ce luxe du pauvre, la courte-pointe et les draps d'une finesse et d'une blancheur rares chez les ouvriers. Près du lit, un berceau pour l'enfant ; plus loin, une armoire au linge ; dans l'autre pièce, une table à manger et un buffet, et tout autour, suspendus au mur ou reposant sur des étagères, des ustensiles de cuisine du poli le plus brillant et nets à s'y mirer ; enfin, çà et là, de fortes et

solides chaises en merisier, garnies d'un siège de paille jaspée. En pénétrant dans ce logis, il était aisé de voir qu'une femme y avait seule apporté le soin et l'ordre qui y régnaient; les rideaux, le brillant du meuble, la netteté du plancher, tout trahissait une main vigilante et attentive, et ces instincts d'élégance qui se retrouvent dans toutes les classes et dans toutes les conditions.

Au moment où commence cette histoire, la fée du lieu était assise devant l'âtre de la cuisine, avec un enfant au sein, et surveillant les apprêts d'un souper frugal. Il était neuf heures du soir, et une pluie d'hiver battait les vitres de l'appartement. De temps en temps, le vent qui s'engouffrait dans la cheminée soulevait des toubrillons de fumée et de cendres, et il fallait lutter contre les dégâts occasionnés par l'intempérie extérieure. La jeune femme y apportait une résignation angélique, songeant à tout, à son enfant, à sa besogne de ménagère, aux divers bruits qui, par intervalles, ébranlaient les murs du vieux cloître. Elle cherchait, parmi les sons qui arrivaient à son oreille, à reconnaître celui de pas qui lui étaient familiers. Point de gestes d'impatience, d'ailleurs; seulement une vague et douce inquiétude, le sentiment de l'attente dans ce qu'il a de charmant et de bon. Son cœur allait au-devant de l'absent, mais sans humeur et sans bouderie. A suivre l'expression de ce visage, il était facile de deviner quelle excellente nature se cachait là-dessous, quels trésors de dévouement et de tendresse couvrait ce calme passionné.

Marie, on la nommait ainsi, était une fille du peuple; mais elle avait dans ses traits une empreinte de distinction, un caractère de beauté qui y sont moins rares qu'on ne se l'imagine, et qui n'ont pas besoin de parure pour ressortir. De ses yeux bleus s'échappaient des éclairs qui trahissaient une résolution contenue et l'instinct du courage dans la ligne du devoir. L'ovale du visage était d'une grâce parfaite, les formes avaient de la délicatesse; l'ensemble rappelait une de ces

madones que les grands artistes italiens ont immortalisées à l'aide du pinceau. Dans ce moment, avec un nourrisson sur les bras, l'analogie devenait plus frappante : c'était la Vierge et l'enfant.

A côté de la jeune mère était assis un homme déjà sur le retour, vêtu d'une veste de bure et appuyant sur les chenets de l'âtre ses pieds garnis d'une paire de sabots. Un bonnet de laine cachait à demi sa chevelure grisonnante, et retombait sur une forêt de favoris des plus épais et des plus rudes. La figure de cet homme, ses mains, la carrure de ses épaules témoignaient des rudes travaux auxquels il était livré. Chaque ride de la peau formait comme une ligne noire, et le visage en était pour ainsi dire zébré. Ce tatouage naturel, blason du travailleur, offre une indication certaine : on peut dire qu'il y a là-dessous un forgeron ou un serrurier. Le père Brontin était serrurier. Depuis quarante ans, il aspirait le fer et le charbon par tous les pores, et ces deux minéraux s'étaient si bien identifiés avec l'honnête ouvrier, que désormais ni eau ni savon ne pouvaient les déloger des positions qu'ils avaient prises. Du reste, le père Brontin s'accommodait parfaitement de la figure que le travail lui avait faite et des lignes géographiques qui la sillonnaient. A qui pouvait-il désirer de plaire ? Sa pauvre femme était morte depuis dix ans, et sa fille Marie n'avait jamais paru s'effaroucher à son aspect. Il faut dire que le visage du brave homme exprimait tant de bonté, que le charbon même, en s'y incrustant, n'avait pu parvenir à le rendre farouche. A le voir au coin de ce feu, se balançant sur sa chaise et ramenant ses mains noires sur un ventre déjà très-accusé, on comprenait quelle avait dû être cette existence pleine de fatigues. La journée finie, le père Brontin se reposait avec la conscience d'un homme qui a rempli son devoir et qui a droit au repos. C'est dans cet état d'esprit qu'il se trouvait, quand un éclair, suivi d'un éclat de tonnerre, vint le réveiller de son demi-sommeil.

— Jésus, Dieu ! quel temps ! s'écria Marie. Qui sait où est Joseph ?

— Pas difficile de le deviner, répliqua le père Brontin. Au club du Panthéon ; ça ne manque pas un soir.

— Allons, petit père, ne soyons pas injuste pour mon mari ! C'est l'imprimerie qui le retient ; le patron aura eu de la besogne pressée,

— Jolie, la besogne ! Un tas de babillards qui renversent le Directoire entre six chandelles ! Ah ben ! faut les voir pour y croire. Et dire que c'est des farceurs de ce genre qui vont nous faire souper une heure plus tard !

— Petit père, allons, ne nous fâchons pas ; je vais te tremper une petite soupe, et tu attendras Joseph les pieds sous la table.

— Mais non, Marie, mais non ! Ça n'est pas pour la raison de la chose, ce que j'en ai dit. On n'est point autant sur sa bouche, que diable ! l'estomac est bon, ajouta-t-il en se frappant sur cet organe, il peut attendre, fillette ! Mais ce qui me mécanise, vois-tu, c'est que Joseph donne à plein collier dans ces bêtises des... comment qu'ils disent ça... des *égal* ?

— Des *égaux*, petit père !

— Des *égaux*, des *égal*, ça me l'est parfaitement ! Mais le potage à heure fixe l'est encore plus, ma petite Marie. Qu'est-ce que ce genre de faire attendre sa femme et son beau-père ? Pour des *égal* encore ! Un beau venez-y-voir !

— C'est la politique à la mode, petit père.

— Bon pour des gringalets, Marie ; passe-moi le mot ! On sait ce que c'est que d'être révolutionnaire, que diable ! Fallait voir le père Brontin devant la Bastille quand le gouverneur de la chose faisait le renchéri. Qui est-ce qui a coupé les chaînes du pont-levis sous la volée des canons ? Le père Brontin. A preuve qu'après la démolition on m'envoya dix

moellons d'honneur comme à un vainqueur, certifié conforme et véritable. J'ai encore le brevet de Lafayette.

— On sait ça, petit père.

— Et au 10 août, fillette, quand il s'est agi d'enclouer les canons et d'enfoncer les grilles, qui s'est montré bon là? Père Brontin. Tellement que Danton, qui traversait le Carrousel, vint à moi pour me dire : « Brontin, je suis content de toi! » Et il s'y connaissait, Danton, tout laid qu'il était. Voilà ce que j'appelle des vrais et purs révolutionnaires! Mais tes *égal*, Marie, ça ne leur va pas à cheville.

— Des *égaux*, petit père.

— Eh bien, des *égaux*, soit! Quoi qu'ils veulent, ces *égaux*? Voyons, qu'ils parlent, qu'ils s'expliquent! A cette fin qu'on puisse savoir ce qu'ils ont dans le ventre, ces gaillards-là.

— Je ne sais, petit père, je ne sais pas de la politique, moi! Joseph parle du *bonheur commun;* et quand mon Joseph dit quelque chose, c'est parole d'Évangile, vois-tu. Dame! un mari, c'est sacré!

— Oh! très-bien! tu parles comme ta pauvre mère! Les principes, ça passe dans le sang! Viens m'embrasser, ma petite Marie! Mais ça n'empêche que c'est une calamité de voir le potage se mijoter indéfiniment. De quoi donc qu'on le nourrit au club du Panthéon, ce pauvre Joseph?

— Dame! qui sait?... Mais, dites-donc, petit père, n'entendez-vous pas de bruit dans la rue? ajouta Marie en prêtant l'oreille.

— Quelque tonnerre qui mène son bonhomme de train. Est-ce que tu aurais peur du tonnerre à présent?

— Mais non, vous dis-je, c'est autre chose : écoutez donc.

— Ah bien! un abat-jour qu'est en train de se disloquer, voilà! Tant mieux, pristi, tant mieux! Des ferrures à raccommoder, ça va au serrurier. L'orage travaille pour nous, fillette.

— Mais non, mais non, encore une fois, il y a autre

chose : il se passe quelque événement. Un peu de silence, petit père.

En effet, une rumeur, d'abord sourde, puis de plus en plus rapprochée sembla s'élever de la rue. Cela ressemblait à un bruit d'émeute, et le père Brontin qui connaissait par expérience les manifestations populaires, bondit bientôt sur son siége. comme s'il eût retrouvé une impression d'autrefois.

— Pristi, s'écria-t-il, c'est plus sérieux que je ne croyais.

Il se leva et alla ouvrir la fenêtre. La nuit était noire et la pluie tombait toujours par ondées; on n'appercevait rien; le bruit seul devenait de plus en plus distinct. Marie, tremblante malgré elle, avait déposé dans son berceau son fils endormi et était venu se mettre aux aguets auprès de son père. Elle ne craignait que pour Joseph; mais son absence, à cette heure et par un tel temps, lui causait une inquiétude qu'elle avait toutes les peines du monde à contenir. Pour ne pas ajouter à l'impatience du père Brontin, elle n'osait ouvrir la bouche et se contentait de prêter une attention profonde à ce qui se passait :

— Arrêtez! arrêtez! criait-on dans la rue.

— C'est un voleur qui se sauve, dit alors le père Brontin : ce diable de quartier n'est pas sûr. Nous sommes en pays perdu.

Il voulut refermer la croisée; Marie l'en empêcha.

— Père, dit-elle, écoutez donc; les voix se rapprochent. Voyez, voyez, on frappe à la porte! C'est donc ici qu'on en veut! Dieu! si c'était Joseph.

— C'tte bêtise! répliqua le père Brontin! Qu'est-ce que tu veux qu'on fasse d'un *égal*, Marie? Un *égal*, c'est candide, mais ça n'est pas dangereux. Le Directoire s'en bat l'œil d'un *égal*. Je voudrais bien souper, fillette! l'estomac commence à battre la chamade.

— Tenez, tenez, voici qu'on entre chez nous, répliqua Marie, sans faire attention à ce que lui disait son père. Des

hommes avec des torches! Des soldats de police! Dieu! et Joseph?

En effet, on pénétrait dans la maison, et le bruit paraissait gagner les escaliers. Marie n'y put pas tenir. Elle s'élança vers la porte de son logement, résolue à aller voir de quoi il s'agissait. Le père Brontin, plus philosophe, avait fini par prendre également un parti décisif. Il venait de se couper une énorme tranche de pain et un morceau de fromage proportionné. C'était une manière de s'exhorter à la patience. Mais un incident imprévu vint déranger les calculs de la fille et du père. Au moment où Marie ouvrit sa porte, un homme se précipita par cette issue d'une manière si brusque et si soudaine, que la jeune femme faillit en être renversée.

— Sauvez-moi! s'écriant le fuyard, sauvez-moi! on me poursuit.

A cette apparition imprévue, le père Brontin crut avoir affaire à un voleur, et il se préparait à le prendre au collet pour le livrer à la police; mais un coup d'œil qu'il jeta sur cet homme suffit pour changer complétement l'opinion qu'il s'en était faite.

— Dieu! dit-il, c'est Gracchus! Vite, Marie, cache-le quelque part. Je vais dépister la police.

En effet, le père Brontin sortit pendant que sa fille introduisait le fugitif dans une pièce retirée où il était difficile de pénétrer. Les alguazils arrivèrent; mais le serrurier, en homme qui a traversé la terreur et la loi des suspects, sut leur donner le change et diriger leurs recherches vers un autre point du cloître. Après un quart d'heure de perquisitions infructueuses, la police se retira en se contentant de laisser à la porte un détachement de quatre hommes, qui furent relevés pendant toute la nuit. Cette précaution indiqua de quel intérêt était la capture du proscrit.

Il s'agissait, en effet, d'une arrestation politique, et cet

homme était Gracchus Babeuf, que poursuivait la justice du Directoire.

II

La secte des Égaux.

Pour l'intelligence de ce qui précède et de ce qui va suivre, il est essentiel d'expliquer ce qu'était alors la secte des *égaux* et du *bonheur commun.*

La journée du 9 thermidor, en faisant disparaître, par une espèce de surprise, les chefs qui s'étaient investis de la dictature révolutionnaire, n'avait abattu que la tête du parti ; le reste était encore debout, moins intimidé qu'hésitant. Pour en finir avec le régime de la terreur, il fallut pousser la réaction jusqu'aux dernières limites, s'en prendre aux institutions d'abord, puis aux hommes. C'est ainsi que la dissolution de la Commune et des Comités délivra le gouvernement des dernière créatures de Robespierre, tandis que la clôture du club des Jacobins supprimait un foyer permanent d'agitations et de révoltes. C'est ainsi que la mort de Carrier et de Fouquier-Tinville donna à la société outragée le spectacle d'une expiation nécessaire. Malheureusement la réaction ne s'arrêta pas là : les temps agités se défendent mal contre les mesures extrêmes et ne semblent avoir que le choix des excès. Des terroristes les plus odieux, la persécution s'étendit jusqu'aux républicains sincères, et au premier prairial, Goujon, Romme et leurs amis payèrent de leurs têtes quelques paroles imprudentes. Le soupçon s'attacha même à Robert Lindet qui avait sauvé Paris de la famine, et à Carnot si longtemps proclamé comme l'organisateur de la victoire. Cette

journée, qui avait teint de sang les dalles mêmes de la Convention, amena des arrestations nombreuses, et les prisons de Paris furent bientôt encombrées de révolutionnaires ardents et de conspirateurs passionnés.

C'est de ce moment que date la secte des Égaux et la conjuration de Babeuf; les prisons du Plessis et des Quatre-Nations en furent les principaux foyers. Là se rencontrèrent des hommes d'une exaltation maladive : Babeuf, Buonarotti, Germain, Jullien (de la Drôme), Bertrand, ex-maire de Lyon, Antonelle, Simon Duplay, l'hôte et l'ami de Robespierre, quelques membres de la commission populaire d'Orange, des tribunaux et comités révolutionnaires d'Arras, de Cambrai, d'Angers, de Rennes, de Brest, de Nantes, de Nevers et de Moulins, esprits fougueux que la persécution achevait d'aigrir, et qui puisaient, dans leur réunion même, le germe d'une exaspération plus grande. Chaque soir, la prison retentissait de chants qui amassaient la foule autour des portes, et entretenaient au dehors une fermentation toujours croissante. Si la Convention, à la veille de se dissoudre, ne comprima pas avec plus de vigueur ces derniers élans de l'esprit de 93, c'est qu'elle en avait encore besoin pour se défendre contre un autre ennemi. Le parti royaliste avait reparu, et il parlait en maître; il était rentré dans la convention à la suite des derniers Girondins, réhabilités et triomphants; il s'était glissé dans plusieurs sections parisiennes qui n'attendaient qu'un signal pour arborer le drapeau d'une restauration. Un réseau de conjurations couvrait le territoire; l'instinct national luttait mal contre les inspirations du dehors : on semblait chercher le salut du pays hors du pays même. A ces symptômes menaçants s'ajoutaient les exploits de la jeunesse dorée, les assassinats impunis des compagnies de Jésus, l'attitude d'une partie de la presse, et par-dessus tout une disette terrible, qui semblait autoriser tous les soulèvements et justifier toutes les colères.

Le parti royaliste n'attendait donc qu'une occasion pour une prise d'armes ; il la trouva dans sa haine contre la constitution de l'an 3 qui venait d'être proclamée. Les sections s'insurgèrent, et la fusillade s'engagea sur les marches de Saint-Roch. Pour sauver le régime républicain, il fallut alors rendre la bride à l'enthousiasme révolutionnaire, et le 18 vendémiaire effaça les torts du 1er prairial. Les prisons s'ouvrirent ; les énergumènes furent libres : c'était le prix du service qu'ils venaient de rendre.

Au dehors pourtant, l'œuvre insurrectionnelle fut continuée. Les mécontents s'étaient assigné des rendez-vous sur divers points de Paris, dans les cafés, dans les jardins publics, sur les boulevards ; ils s'y rencontrèrent et arrêtèrent leurs plans. Pour avoir une existence sérieuse, il fallait rallier à soi les débris de l'ancienne Montagne. Des pourparlers eurent lieu, des conférences s'ouvrirent. Les Montagnards n'étaient plus alors que l'ombre d'eux-mêmes : la proscription ou l'échafaud avaient fait dans leurs rangs des vides qu'il était difficile de combler ; ils étaient sans chefs et presque sans influence. Cela explique comment plusieurs d'entre eux se laissèrent, en désespoir de cause, entraîner dans une affiliation qui n'évitait l'odieux que pour tomber dans le ridicule.

Cependant, dès les premières réunions, il fut facile de voir qu'une scission profonde séparait les conjurés et en faisait deux catégories essentiellement distinctes. Les conventionnels et leurs amis n'avaient en vue que la réforme du gouvernement, et renfermaient leur action dans les sphères politiques. Un retour à la constitution de 93, une épuration dans le personnel des fonctionnaires de l'ordre supérieur, la réorganisation du terrible Comité de salut public et de la Commune de Paris, armée de pouvoirs discrétionnaires, leur semblaient des conquêtes satisfaisantes et des garanties dont il fallait se contenter. Ces mesures accordaient à l'influence révolutionnaire une part suffisante, et devaient être d'autant plus effi-

caces, que les meneurs se proposaient d'en diriger eux-mêmes l'application.

Ainsi calculaient les Montagnards; mais Babeuf et ses amis avaient des prétentions tout autres. Le moindre mal, suivant eux, était dans le système de gouvernement; le plus grand, dans la constitution de la société : aussi demandaient-ils non-seulement un pouvoir, mais un ordre social nouveau. Leurs projets d'innovations ne s'arrêtaient pas aux institutions publiques; ils s'attaquaient à la vie civile, à la propriété, aux coutumes, aux mœurs, à l'ordre entier des relations humaines. C'était un véritable délire. Du reste, avec l'audace des politiques à courte vue, ces gens-là marchaient vers les obstacles sans les apercevoir, et décrétaient imperturbablement l'impossible. Ils n'admettaient en aucune façon que le genre humain pût être heureux par un autre procédé que le leur; et, pour le conduire vers le bonheur, ils ne reculaient pas devant l'emploi de la violence.

Deux camps se formèrent donc : d'un côté celui des *patriotes;* de l'autre, celui des *égaux :* tels furent les noms qu'ils se donnèrent. Au premier rang des patriotes figuraient les conventionnels mécontents. Les uns, comme Amar, Vadier et Choudieu, étaient placés sous le coup d'une dénonciation imminente; les autres, comme Huguet, Javogues, Laignelot, et Ricord, avaient été compris, au 1er prairial, dans la proscription qui frappa Romme, Goujon et Soubrany; d'autres enfin, moins engagés, comme Lindet, semblaient se ménager cette dernière ressource contre la réaction royaliste. On croit que Barrère, alors atteint par un décret qui le condamnait à la déportation, ne déguisa pas ses sympathies pour une révolte dont l'issue pouvait changer sa situation et intervertir les rôles. De son côté, Drouet, qui venait d'être tiré des prisons de l'Autriche, à la suite d'un cartel d'échange, et à qui le Conseil des Cinq-Cents ouvrait alors ses portes d'une manière aussi honorable qu'exceptionnelle, se laissa entraîner, par

faiblesse, par vanité, dans une entreprise sans issue pour lui, et y apporta un nom populaire dans les faubourgs, depuis la fuite de Varennes. Jullien (de la Drôme), membre de l'Assemblée législative, Félix Lepelletier, fils d'un président au parlement de Paris, et frère de Lepelletier Saint-Fargeau, Toulotte et plusieurs autres se rallièrent successivement au complot, qui comptait ainsi un certain nombre de noms politiques. En fait de chefs militaires, on avait d'anciens généraux, comme Rossignol et Fyon ; des officiers, comme Massart et Germain, et des ramifications nombreuses dans divers corps de troupe, parmi les canonniers, la légion de police, les invalides, et même les grenadiers du Corps législatif.

Telle était la partie politique de la conjuration. Passons maintenant aux cerveaux malades. En première ligne venait Babeuf, idole et âme de son parti. Fils d'un brave officier et élevé dans des principes austères, cet homme eût suivi modestement la carrière des fonctions publiques, si l'époque agitée dans laquelle il vivait n'eût excité outre mesure un orgueil incurable et ne l'eut jeté dans un rôle au-dessus de ses forces. Les vertiges de la vanité conduisent fort loin ceux qui s'y abandonnent. Babeuf, nourri de réminiscenses grecques et romaines, commença par trouver que ces prénoms de François-Noël n'indiquaient pas suffisamment son caractère de tribun ; il demanda un parrain à l'antiquité et se fit nommer Caïus-Gracchus. Plus tard, il quitta les filiations profanes pour les analogies sacrées, et se compara naïvement à Jésus-Christ, immolé comme lui à trente trois ans, comme lui apportant un Évangile au monde. Ces traits suffisent pour peindre un homme : on peut y deviner un cerveau étroit et opiniâtre, un esprit déclamatoire,des prétentions immenses à côté de facultés médiocres. En temps ordinaire, de pareils monomanes sont contenus par les résistances de l'opinion et la pression des réalités ; mais dans une époque effervescente et au sein d'une société livrée aux expériences, il n'est point

de folie qui ne trouve sur-le-champ des adhérents nombreux, convaincus ou non. L'ambition et la présomption se payent des moindres prétextes ; une idée est toujours assez bonne, pourvu qu'elle serve de marchepied et conduise ou aux honneurs ou à la célébrité.

A côté de Babeuf et comme contraste, figurait, parmi les Egaux, une des organisations les plus originales de cette époque : c'était le marquis d'Antonelle, homme de grande noblesse et riche propriétaire de la Provence. Depuis longtemps, d'Antonelle avait fait aux idées philosophiques du dix-huitième siècle, le sacrifice de ses préjugés de rang : disciple du philosophe de Genève, il salua avec enthousiasme la révolution française et en adopta tout, même les excès. Tête ardente et vive, il faut croire que la passion chez lui obscurcissait parfois les lumières de la raison et troublait les inspirations du cœur. Son titre de marquis le rendait suspect aux Jacobins qui l'expulsèrent brutalement de leur club : loin de se regarder comme honoré d'une expulsion pareille, d'Antonelle chercha à donner de nouveaux gages à la révolution et fit partie du jury qui condamna la reine Marie-Antoinette. C'était, de la part d'un gentilhomme, pousser un peu loin l'oubli d'anciens devoirs. Du reste, en d'autres occasions, d'Antonelle fournit la preuve d'un état mental tout à fait exceptionnel. Au 13 vendémiaire on l'avait vu se promener au milieu du feu, un livre à la main et le feuilletant avec une certaine affectation, tandis que les balles sifflaient à ses oreilles. L'ex-marquis apportait donc au complot de Babeuf une organisation accessible à toutes les chimères et ouverte à toutes les témérités, une exaltation méridionale, qui ne tenait pas compte des obstacles.

Sous des dehors plus froids, Michel Buonarotti cachait un caractère non moins ardent et plus fortement trempé. Issu d'une famille patricienne de Florence et descendant de Michel-Ange, il aimait la liberté comme un homme qui a souffert

pour elle la proscription de l'exil. Son dévouement à cette cause puisait dans ces sacrifices mêmes une énergie nouvelle et donnait à ses convictions quelque chose d'implacable et de sombre. C'était la personnification du fatalisme révolutionnaire dans toute sa rigueur, et, il faut l'ajouter, dans toute sa sincérité. Alexandre-Darthé, l'un des bras de la conspiration, y apportait les mêmes dispositions et surtout le désir de venger Joseph Lebon dont il avait été l'instrument et le complice.

Parmi ces hommes, il pouvait y avoir quelques dissidences quant au but, mais sur les moyens à employer ils tombaient d'accord. S'emparer violemment de la société pour la façonner à leur guise, voilà leur programme. A ce point de vue, ils appartenaient à l'école des révolutionnaires expéditifs, qui croient que la science politique se compose d'épurations successives, et que le meilleur gouvernement est celui qui s'arrange de manière à n'avoir pas de contradicteurs. Quant au régime futur, il n'était encore ni bien arrêté, ni bien mûri. Babeuf, au sortir de prison et dans les premiers numéros de son *Tribun du peuple*, l'avait nommé le *Régime des égaux*, et ce nom avait prévalu. Pour ce qui est de la chose elle-même elle n'existe qu'à l'état de pressentiment. Chaque jour, le Gracque effleurait, dans sa feuille et avec le style déclamatoire qui lui était propre, les questions délicates de propriété et de distribution agraire; il rappelait les utopies de Platon et de Thomas Moore et désertait peu à peu le terrain politique pour agiter les problèmes de spoliation et de partage brutal ou amiable, à l'usage des rêveurs et des poëtes de tous les temps.

On pourrait s'étonner que le Directoire laissât impunément débattre de pareilles thèses. Cette tolérance s'explique par la situation que les divers partis lui avaient faite. A la suite d'intermittences déplorables, le pouvoir n'avait encore repris aucune stabilité; il flottait entre deux extrêmes. Le vieux parti révolutionnaire s'amoindrissait chaque jour, mais il suppléait au nombre par son énergie, et cette énergie seule in-

timidait le mouvement royaliste et girondin. Placé entre deux extrêmes, le gouvernement avait un rôle tout tracé : il devait contenir l'un des partis au moyen de l'autre : tantôt opposer les sections aux mouvements populaires, comme au 1er prairial ; tantôt les mouvements populaires aux efforts des sections, comme au 13 vendémiaire, jusqu'à ce qu'il pût, à l'aide de l'armée, frapper sur les deux opinions, comme au 18 fructidor et au 22 floréal. Ce système de bascule ressortait de la situation, et l'esprit de tolérance était d'ailleurs sans danger. Les faubourgs avaient décidément abdiqué : il ne restait plus rien de cette agitation fiévreuse qui poussait naguère le pays vers un but fixe et chaque jour plus violent. Les alternatives récentes indiquaient le dégoût de toutes les luttes, la lassitude de toutes les opinions.

Ainsi les rêveries de Babeuf et des siens n'avaient pas, pour le moment, de danger réel; elles mouraient sans échos et n'exerçaient aucune influence contagieuse. Pour vaincre les circonstances, pour réveiller le vieil esprit de 93, il fallait plus de puissance que n'en avait ce petit noyau d'esprits malades, plus d'empire sur les masses, plus d'ascendant, plus de hardiesse. Le Directoire laissait donc agir les Égaux en les surveillant; c'était pour lui un moyen d'action et une digue contre les royalistes. Cette tolérance avait couvert la publication du *Tribun du peuple*, tant que le ton de cette feuille s'était maintenu dans des termes décents. Toute discussion de principes était sans danger dans une époque qui avait assisté à des luttes si ardentes et à de si nombreux changements de régime. Le public éprouvait, pour cette polémique, une répulsion telle, que l'effet en était plus utile que nuisible. Les excès de la plume portent toujours avec eux ce correctif, et la passion aliène plus d'esprits qu'elle n'en rallie.

Si Babeuf s'était borné à agiter, dans son idiôme virulent et emphatique, des problèmes de gouvernement et des réfor-

mes sociales, il est à croire que la persécution ne se serait pas de nouveau attachée à lui, et qu'on l'eût laissé poursuivre ses récriminations et épuiser ses colères. Mais il arriva à cet écrivain, ce qui arrive aux hommes qui ne savent ni contenir ni mesurer leur effort; il s'irrita de la tolérance dont il était l'objet, il y vit une preuve de dédain et s'exaspéra à cette idée. Dès-lors, d'une discussion générale, il passa à la polémique personnelle, attaqua nominativement les directeurs les plus vulnérables, flétrit leurs mœurs et leur vie privée, les accabla d'invectives et de défis. Le *Tribun du peuple* devint ainsi un pamphlet écrit avec un fiel, et il était difficile de supporter avec indifférence ce débordement d'injures. Les directeurs avaient pardonné l'outrage, tant qu'il ne s'adressait qu'à cette abstraction que l'on nomme le gouvernement; ils ne le pardonnèrent pas dès que le Gracque s'en prit à leur personne. Babeuf fut décrété d'arrestation.

Le chef des Égaux triomphait; il avait contraint ses ennemis à sévir. Cet homme était si singulièrement organisé, que le calme lui était antipathique, et qu'il appelait la persécution comme son élément. Des agents de police étaient à ses trousses, et c'était pour lui un grand bonheur que de déjouer leurs poursuites et d'échapper à leurs stratagèmes. Arrêté deux fois en pleine rue, il avait été délivré par les passants, qu'attirait un appel énergique.

D'autre natures révolutionnaires avaient eu le même goût pour cette vie nomade et agitée. Longtemps Marat avait erré dans Paris d'asile en asile, écrivant ses pamphlets tantôt dans les caves du boucher Legendre, tantôt dans les catacombes du couvent des Cordeliers. Babeuf, quatre fois emprisonné, relâché quatre fois, allait parodier Marat. Traqué dans tout Paris, il venait de trouver enfin une retraite sûre; le *Tribun du peuple* prenait domicile dans les caveaux du couvent de l'Assomption. C'est de là qu'il devait désormais

répandre sur une société ingrate, les bienfaits du bonheur commun et la doctrine de l'égalité sans limites.

III

Le club du Panthéon.

Le père Brontin avait deviné juste : les rancunes de l'estomac sont clairvoyantes. Son gendre était au club du Panthéon ; il y oubliait sa femme et son souper au milieu de scènes fort graves.

Ce club datait du lendemain de vendémiaire ; c'était un gage que le Directoire avait cru devoir accorder au parti vainqueur, et un contre-poids aux nombreux comités royalistes qui enlaçaient les provinces et la capitale. Les réunions se tenaient dans un couvent situé près de l'ancienne église Sainte-Geneviève, et la salle des séances était le réfectoire même des Génovéfains, pièce spacieuse et nue, dans laquelle il fallait ou se tenir debout ou s'asseoir sur les dalles.

Dans l'origine, cette société se composa d'un petit nombre de membres, animés d'un esprit d'ordre et de sagesse. Toutes les opinions qui désiraient le maintien du régime républicain y envoyèrent des représentants ; le Directoire y trouva souvent de l'appui et le paya par quelques services. Pour éloigner l'idée d'un rapprochement avec le club des Jacobins, il avait été résolu que la société du Panthéon n'aurait ni bureaux, ni procès-verbaux. On se contenta de nommer un orateur et un vice-orateur, chargés de maintenir la police de la salle et de régler le mouvement des délibérations. Les séances avaient lieu le soir, aux flambeaux, et, sans

se déranger de leur travail, les classes ouvrières pouvaient y assister.

Comme cela arrive toujours, l'intention des fondateurs du club fut bientôt dépassée, et à mesure que les affiliations devenaient plus nombreuses, la modération cédait la place à la violence. L'admission ayant lieu sur la simple présentation de deux membres et les cotisations étant volontaires, l'affluence fut considérable, et, au bout du premier mois, le vieux réfectoire des Génovéfains vit le soir près de deux mille personnes réunies sous ses voûtes. Dès lors aucune séance ne se passa sans trouble. Les amis du Directoire cherchaient en vain à appaiser les mécontents ; des motions contradictoires se succédaient, les unes favorables, les autres hostiles et passant presque sans transition de l'apologie à la menace. La politique la plus ardente, la plus passionnée, avait établi son siège au Panthéon ; on y élevait tribune contre tribune, on y discutait jour par jour les mesures prises ou agitées dans les deux Conseils, on y lisait les journaux à haute voix, on les commentait en y ajoutant des personnalités blessantes, on faisait ostensiblement des quêtes destinées à préparer l'insurrection.

L'esprit d'oppositon alla plus loin encore. Les 8 et 14 ventôse an II, la Convention, dans un moment où il fallait, sous peine de périr, tendre tous les ressorts du pays vers le salut du territoire, avait rendu deux de ces pompeux décrets qui devaient rester toujours dépourvus de sanction, le premier affectant un milliard sur les biens nationaux à la récompense des défenseurs de la patrie, le second disposant de la totalité des biens des émigrés pour le soulagement des malheureux. Ces deux décrets, frappés de désuétude, le club du Panthéon essaya de les réveiller et en fit même l'objet d'une délibération formelle. C'était recommencer l'histoire des Jacobins, mais il manquait au Panthéon, pour compléter la ressemblance, l'assentiment exalté et les manifestations de la multitude. L'audace, pour être impuissante, n'en était pas

moins réelle; le Directoire le sentit et se prit à regretter la complaisance qu'il avait montrée jusqu'alors. La secte des Égaux commençait à acquérir quelque consistance; elle avait fait du Panthéon le foyer le plus actif de sa propagande.

Michel Buonarotti, l'un des chefs notoires de cette nouvelle jacquerie, avait été nommé orateur, c'est-à-dire président du club. Réservés au début, les Égaux ne cachaient plus leurs projets d'expropriation universelle, et, s'ils ne les portaient pas à la tribune, ils n'en montraient que plus d'ardeur à en prêcher la réalisation. Babeuf, déjà sous le coup de poursuites, ne paraissait pas dans la salle des Génovéfains, mais il en était évidemment le héros; son esprit y régnait. Plus d'une voix s'y éleva pour l'exalter et pour flétrir ses persécuteurs. Le *Tribun du peuple* y passait de main en main, et ce style ampoulé où se reconnaissait la main du Gracque, excitait des admirations bruyantes.

Tout cela devenait inquiétant, sinon dangereux. La presse royaliste mettait le Directoire en demeure; elle dénonçait le Panthéon comme un repaire où fermentaient des idées subversives et des desseins de pillage; elle demandait au gouvernement s'il n'avait sévi contre les sections que pour laisser s'élever impunément, au grand scandale public, de nouvelles Jacobinières. La plainte était juste et le devenait de plus en plus. Le Directoire se promit de l'apaiser et de couper court, à la première occasion, à cette recrudescence intempestive.

Le jeune ouvrier, dont l'absence causait ce soir là tant d'inquiétudes à la bonne Marie et jetait tant de trouble dans l'estomac du père Brontin, Joseph Simard, se trouvait donc au Panthéon, où la violence de l'orage n'eût pas suffi pour le retenir. La séance était chaude; elle absorbait toutes les pensées du jeune ouvrier. On pouvait le voir, au centre d'un groupe, pérorer avec feu et soulever des murmures d'adhésion. Joseph n'était pas beau, mais il n'avait pas une figure vulgaire. La petite vérole avait ravagé ses traits, et son teint

gardait cette couleur plombée qu'entretient la vie des ateliers. En revanche, de grands yeux noirs éclairaient sa physionomie, qui devenait plus distinguée à mesure qu'il s'animait davantage. Venu trois ans plus tôt, Joseph eût peut-être joué un rôle parmi ses plébéiens puissants par l'action et par la parole qui s'élevèrent de la foule pour accomplir une révolution et la sceller de leur sang. Maintenant, les temps de fièvre étaient passés, et une ambition pareille ne pouvait conduire qu'à des mécomptes. Le jeune ouvrier y cédait pourtant ; il y avait en lui du tribun. Il appartenait à cette portion de la classe ouvrière que sa tâche met en rapport direct avec les produits de l'intelligence, et d'où sont sortis des écrivains et des penseurs : il était typographe, et ses camarades avaient sur-le-champ reconnu en lui une supériorité qui les dominait. Aussi, quand il paraissait au Panthéon, devenait-il le centre d'un groupe nombreux qui l'écoutait avec déférence. C'était, d'ailleurs, l'usage dans le club de se classer ainsi par nuances d'opinion, ce qui lui donnait l'aspect de camps en présence, plutôt que celui d'une réunion animée par un sentiment commun.

Non loin de Joseph et dans un autre groupe était un homme dont les moustaches et certaines habitudes militaires trahissaient la profession. On le nommait Georges Grisel ; il était entouré de quelques sous-officiers du camp de Grenelle, alors en congé. Cet homme semblait être en proie à une exaspération constante : quand il parlait du Directoire, c'était l'injure à la bouche et avec une brutalité faite pour inspirer le dégoût ; les allusions cyniques, les propos soldatesques composaient le fonds de son éloquence et lui valaient un auditoire de chenapans, qui renchérissaient sur ses grossièretés. Grisel était ce que l'on appelle vulgairement un bel homme, s'il y a une beauté possible là où manque la distinction. Ses traits étaient réguliers, quoique fatigués, sa taille haute et sans grâce. Il était aisé de voir que l'abus des liqueurs fortes, la débauche

et des excès de tout genre avaient passé par là. A ces tristes stygmates, Georges Grisel joignaient ces airs conquérants que donnent la fréquentation des mauvais lieux et les faveurs des femmes perdues.

Tel était cet homme qui représentait, dans la secte des Égaux, le parti militaire, et s'était chargé de pratiquer dans l'armée un embauchage étendu au profit de la doctrine du bonheur commun. Dans ce moment, Grisel était le centre d'un groupe de méchants drôles qui accueillaient ses jurons avec des explosions de rires.

— Oui, disait-il, c'était bien la peine de changer un Capet pour un Barras ! Palsembleu, la belle avance ! Nous avions un gouvernement populaire où, comme le dit le père la Tulipe, chacun avait le droit de se croire bourgeois. Très-bien ; on le confie à des vauriens de commis. Qu'est-ce qu'il en retourne? Cinq directeurs ! Cinq lions caparaçonnés, harnachés et panachés comme des mulets de Provence ; des rois de paille entourés de Scapins, de Scaramouches et de Cartouches. Eh bien ! excusez du peu !

— Bravo ! Grisel disait le groupe.

— Moi, je sors d'en prendre, continua le bravache. Cinq capets pour un ; merci. Je ne veux pas du change. Rendez-moi ma monnaie.

— Toujours plein d'esprit ! ce George, dit une voix.

— Eh bien ! quoi ! n'est-ce pas la vérité véridique que le peuple français est mis indéfiniment à la drogue par ces Capets rafistolés, que la révolution a tiré sa poudre aux moineaux, que les sans-culottes en reçoivent une indéfinie, et que les grenadiers de la trente-huitième demi-brigade ont envain ébrêché leurs sabres sur les casaquins des loups couronnés ? Les choses n'en sont-elles pas là ?

— Oui ! oui ! dit le groupe.

— Alors, qu'est-ce qui vous retient? N'y a-t-il plus de cartouches dans les gibernes, plus de baïonnettes au bout des

fusils ? Parole de jacobin, il faut que vous ayez diablement de sirop d'orgeat dans le ventre pour prendre les choses avec autant de calme. Attendez-vous qu'on vous mange le blanc des yeux pour vous insurrectionner ?

Ces propos, tenus à voix haute, commençaient à répandre une certaine émotion dans la partie de l'assemblée qui avoisinait George Grisel et ses amis, et il était dangereux de laisser cet homme se livrer à ce débordement de déclamations et d'injures. Joseph Simard, qui se trouvait à portée et qui subissait impatiemment ces rodomontades, s'approcha de l'orateur au plus beau moment du triomphe, et lui dit avec calme et fermeté :

— Citoyen, un peu plus de modération ; tu vas tout compromettre. Nous sommes entourés d'agents de police.

A ce reproche, Grisel se redressa comme un homme qui n'est pas habitué à un langage pareil, et toisant l'ouvrier avec dédain :

— Tiens ! qu'est-ce qu'il a donc, ce blanc-bec ? Si ça te gêne, mon petit, on prendra des mitaines pour parler. Mêle-toi de ce qui te regarde, gringalet.

— Pas de propos inconvenant, citoyen, répliqua Joseph en saisissant la main du militaire et la serrant comme dans un étau. Après la séance, si tu as quelque chose à me dire, je serai là. Tu as affaire à un homme !

— Veux-tu me lâcher, pékin, dit Grisel en se dégageant. Tudieu ! quelle poigne ! Ah ça, jeune homme, raisonnons, ajouta-t-il d'un ton de voix plus radouci ; tu en veux donc manger, puisque tu offusques le militaire.

— Ce sera comme tu l'entendras, citoyen.

— Eh bien ! nous en causerons à deux, mon petit ; tu me fais l'effet d'un bon lapin, j'aime mieux ça. C'est rare dans le civil ; à quand la partie ?

— Quand tu voudras.

— Et le genre de rafraîchissement ?

— A ton choix.

— Bravo ! pékin, cela s'appelle ne pas reculer d'une semelle. De la poigne et du cœur tu iras loin. Comment te nomme-t-on ?

— Joseph Simard. Et toi ?

— George Grisel, capitaine au troisième bataillon de la trente-huitième demi-brigade de ligne.

— C'est bon ! au revoir.

— Au revoir.

Cet entretien rapide avait eu lieu à demi voix et sans doute il eût été plus remarqué si un incident nouveau n'était venu s'emparer de l'attention de l'assemblée. Jusqu'alors les orateurs les plus fougueux n'avaient pas osé porter à la tribune l'acrimonie qui éclatait dans les conciliabules particuliers, et l'on s'était surtout abstenu des personnalités blessantes contre le directoire. Ce soir-là, l'un des chefs des Égaux, Darthé avait résolu de faire un éclat. Buonarotti, qui occupait le siége du président, ne devait s'opposer à aucune témérité et était moins un modérateur qu'un complice. Armé d'un numéro du *Tribun du peuple*, Darthé demanda donc la parole, et dominant le tumulte, il lut deux articles où les directeurs étaient traités de la manière la plus ignominieuse. Babeuf y avait prodigué les pompes de son style, mêlée à des trivialités qui résonnaient aux oreilles de l'auditoire comme autant d'échos du père Duchesne. C'était une verve d'injures, un luxe de gros mots qui n'appartiennent qu'à cette époque et à cette littérature.

Le succès fut prodigieux. Chaque phrase outrageante fut saluée par des cris frénétiques, et il fallut que Darthé recommençât deux fois cette lecture. Cependant, à mesure que l'auditoire gagnait en exaltation, on le voyait diminuer en nombre. A un moment donné, plusieurs individus disséminés dans la salle, se retirèrent à la fois, comme s'ils eussent obéi à une consigne. Les révolutionnaires ardents ne s'aperçurent pas

de cette retraite, tant la passion les maîtrisait. Darthé était toujours à la tribune et y continuait une guerre cruelle aux personnes et à la politique des directeurs. Les émotions de 93 semblaient retrouvées ; cette assemblée palpitait sous une impulsion de haine et de colère ; on eût dit qu'elle n'attendait plus que des victimes à dévorer.

Cependant, au dehors il se passait un autre incident. Le Directoire attendait, pour fermer le club du Panthéon, que la mesure fût comblée ; elle venait de l'être. La violence, longtemps contenue, s'était fait jour, l'irritation avait débordé. Averti par les agents qui, depuis longtemps, surveillaient l'attitude de l'assemblée, le ministre de la justice prit-sur-le-champ ses mesures. Le général Bonaparte, qui commandait alors l'armée de l'intérieur, se trouvait à Paris : il se chargea de cette exécution. Un détachement de troupes et une partie de la légion de police furent dirigés vers le quartier du Panthéon. On disposa les soldats de manière à surveiller l'évacuation de la salle et à réprimer au besoin les résistances. Tout cela fut conduit avec tant de célérité et de précision, que personne, dans l'assemblée, ne soupçonna l'orage qui s'apprêtait à fondre sur elle.

Darthé avait fini et Buonarotti venait de prendre la parole. Sous un extérieur calme, l'Italien cachait un feu qui n'attendait qu'une occasion pour éclater. Darthé s'était contenté de peindre le Directoire sous des couleurs odieuses, Buonarotti quitta ce terrain de la personnalité pour faire un appel direct à l'insurrection. Il évoqua les souvenirs de 93, parla de l'égalité que le régime d'alors méconnaissait, de la liberté qu'il foulait aux pieds ; il récapitula les holocaustes de patriotes qui avaient ensanglanté sa politique, les proscriptions sans nombre dont elle s'enorgueillissait ; il le montra réservant toute sa clémence pour les conspirateurs monarchiques, et accablant de ses rigueurs les hommes qui avaient vingt fois sauvé la république par leur énergie et leur loyauté.

Après ce sombre résumé de la situation, Buonarotti ajouta :

— Maintenant, citoyens, est-il possible que cet état de choses se prolonge sans avilissement pour le caractère républicain et sans péril pour les libertés que nous avons conquises ?

— Non ! non ! s'écriait-on de toutes parts.

— N'est-il pas temps de mettre un terme au nouveau despotisme qui s'est imposé à la France, au moyen de la division de la lassitude des partis ?

— Oui ! oui !

— Vous ne voulez pas voir revenir l'armée de Coblentz, n'est-ce pas ? et avec elle les nuées de ci-devant dont elle est l'avant garde ?

— Non ! non !

— Vous avez gardé le souvenir de la constitutiou de 93, si indignement violée par des renégats ?

— Oui ! oui !

— Eh bien ! alors, vous savez ce qui vous reste à faire...

L'orateur en était là quand la force armée pénétra dans la salle. On aurait pu croire que sous l'empire de cette effervescence, une collision entre les membres du club et la troupe allait éclater. Il n'en fut rien, la trempe des esprits n'était plus la même et les circonstances avaient changé. A la première sommation l'enceinte fut évacuée, et ce vaste réfectoire des Génovéfains, siége de passions si turbulentes, retomba bientôt dans une solitude profonde. Quelques baïonnettes avaient suffi pour céla. Le petit coup d'état eut un succès complet ; le club du Panthéon ne se rouvrit plus.

IV

Les deux Rencontres.

Joseph n'avait pas assisté à la scène qui terminait l'existence du club du Panthéon; il s'était enfin souvenu de la pauvre Marie, et avait quitté la place quelques minutes après sa querelle avec Grisel. L'orage ne sévissait plus avec autant de fureur; le ciel était toujours bas et gris, mais chassés par un vent impétueux, les nuages ne laissaient échapper que quelques larges gouttes. Pour réparer sa faute, Joseph doubla le pas et franchit rapidement la distance qui séparait la montagne de Sainte-Geneviève du couvent de l'Assomption. En moins d'une demi-heure de marche, il était rendu à sa porte. Quelle fut sa surprise quand il la vit gardée par une escouade d'agents, et surveillée par d'autres émissaires répandus dans les ruelles voisines!

Ces mesures étonnèrent le jeune ouvrier sans le troubler. Il ne parut pas s'inquiéter des nouveaux hôtes qui envahissaient son domicile, et ceux-ci, de leur côté, ne semblèrent pas faire attention à lui. D'un pas leste et délibéré, il franchit le seuil, gravit l'escalier, et trouva sur le palier du logement sa Marie, inquiète et aux aguets. A peine l'eut-elle reconnu qu'elle se jetta dans ses bras.

— Ah! te voilà enfin! s'écria-t-elle.

— Ça n'est pas malheureux, ajouta le père Brontin en se levant : le morceau de veau est tout ratatiné. Du parchemin, quoi!

Joseph embrassa sa femme, tendit la main à son beau-père

et entra. Mais là une nouvelle surprise l'attendait. Au coin du feu, dans une attitude pensive, un homme était assis; on ne pouvait apercevoir sa figure, mais son costume n'était pas celui d'un ouvrier. Joseph ne savait qu'imaginer : un étranger, chez lui, à pareille heure? Le père Brontin s'empressa de le tirer d'embarras :

— C'est le Gracque, lui dit-il à demi-voix.

— Le Gracque, répliqua vivement Joseph, le Gracque ici!

La chaleur avec laquelle le jeune ouvrier prononça ces paroles arracha l'étranger à sa rêverie, il tourna la tête du côté des deux interlocuteurs :

— Oui dit-il le Gracque ici! Le Gracque, forcé de fuir devant les sbires; le Gracque sans asile! Voilà le sort réservé aux amis de l'égalité, voilà ce qui atteint les défenseurs des droits du peuple! Les brigands triomphent, et ce qui reste de pur dans la république, est mis au ban de la police.

Pendant que son nouvel hôte parlait ainsi, Joseph s'était avancé vers lui, et le contemplait avec une sympathie mêlée de respect.

— Citoyen Babeuf, répondit-il, la persécution n'est pas funeste, à tout le monde, puisqu'elle me vaut l'honneur de te posséder chez moi. Tu es ici comme dans ta famille, grand tribun, et les suppôts du Directoire ne t'en arracheront qu'en me passant sur le corps.

En prononçant ces mots, le visage du jeune ouvrier avait pris un caractère particulier d'exaltation et d'énergie. Ces deux natures que le hasard rapprochait, sans être entièrement identiques, se répondaient l'une à l'autre par bien des points. Le fanatisme de Joseph était plus concentré, celui de Babeuf plus déclamatoire. Dans la poursuite du tribun on pouvait apercevoir l'orgueil personnel et l'ambition de l'homme cachée derrière le succès de l'idée; chez l'enfant du peuple, il n'y avait qu'une conviction profonde et pas de désir de jouer un rôle. Joseph était un enthousiaste partisan

de la doctrine de l'égalité ; le *Tribun du peuple*, formait sa lecture favorite et il professait pour l'auteur de ce pamphlet, un culte que les railleries du père Brontin n'avaient pu affaiblir. Qu'on juge de l'émotion qu'il éprouva quand il vit le Gracque assis à son foyer. Il se retourna vers Marie en l'embrassant de nouveau avec effusion, il lui dit :

— Merci, femme, merci de m'avoir si bien deviné. Tu as sauvé notre drapeau.

— Ah ! ça, et moi, interrompit avec un peu d'humeur le père Brontin, je ne suis donc plus qu'un vieux soufflet crevé ! Bon à rien, quoi ! un zéro en chiffres ! un mannequin ! une marionnette !

— Mais du tout, du tout, petit père, dit Marie d'une voix caressante ! Puisque c'est vous qui avez dépisté la police.

— Beau-père, vous avez rendu là un service éminent à la patrie, ajouta Joseph en frappant sur l'épaule du vieux Vulcain. L'histoire en parlera.

— Pas de ça, j'abdique. On en disait autant quand on m'envoya dix mœllons d'honneur pour ma part de la Bastille. L'histoire, c'est trop loin ; je veux être payé tout de suite.

— Mais comment, petit père !

— Voici, fillette le veau se calcine, il s'en va à rien ; je demande qu'on le tire de la casserole et qu'on le mange.

— Rien de plus juste, dit Joseph : va pour le morceau de veau au lieu des dix mœllons d'honneur.

— Non, c'est que c'est vrai, reprit le serrurier ; la jeunesse n'a aucune pitié pour les estomacs. Voici un gars qui s'alimente de discours au club ; voilà une petite qui ne s'imagine pas qu'un vieil ouvrier qui a battu le fer tout le long du jour, puisse avoir faim à dix heures du soir. Le gendre est à la politique, la fille est aux champs quand son mari n'est pas là, et le vieux père est obligé de se serrer le ventre devant un rôt qui se brûle. Si ce n'est pas pitié !

Les doléances du père Brontin rendirent Marie au senti-

ment de ses devoirs de ménagère, un peu compromis, il est vrai, par les événements de la soirée. Elle se piqua d'honneur, tira de l'armoire son linge le plus fin, quelque peu d'argenterie réservée pour les grandes occasions, son meilleur vin, son pain le plus blanc, répara les petits dommages que sa cuisine pouvait avoir soufferts, et se trouva bientôt en mesure d'offrir un repas, sinon recherché, du moins suffisant. Le père Brontin suivait ses apprêts avec une satisfaction évidente :

— Bien, petite, bien, disait-il. A la bonne heure, voilà ce qui s'appelle travailler. Quatre couverts, c'est juste; le Gracque à la place d'honneur! Crédié; comme tu as relevé ton veau, fillette! Il vient de loin, celui-là.

Pendant ces préparatifs, Joseph avait engagé l'entretien avec Babeuf, et les deux enthousiastes se promenaient dans les espaces imaginaires du bonheur commun. Le souper même ne put faire diversion à ce sujet d'entretien. Le Gracque s'était assis à la table de ses hôtes et partageait leur frugal ordinaire; il en prit occasion pour parler du régime alimentaire que l'égalité réservait aux générations à venir. Le luxe de la table devait être supprimé; on allait en revenir au brouet noir des Lacédémoniens; la gourmandise prenait le caractère d'un crime d'État. Le père Brontin, trop occupé pour répondre, ne semblait pourtant pas disposé à sympathiser avec cette portion du système des Égaux. Mais ce qui le révolta par-dessus tout, c'est que la ration de chaque membre de la communauté devait être uniforme, sans distinction d'appétits ni d'estomacs.

— Citoyen Gracque, dit-il, en voilà une que je ne peux pas te passer, elle est trop sévère. Tu vois cet enfant, ce qu'elle mange, ajouta-t-il en montrant sa fille; cinq ou six becquées comme une mauviette.

— Elle en prendra ce qu'elle voudra, dit Babeuf; la république des Égaux ne décrète pas l'indigestion.

— Oui, mais alors elle décrète l'inanition, citoyen Gracque, Comment veux-tu qu'un homme comme moi qui joue du matin au soir du marteau de forge se contente de ce qui suffit à cette fillette? Une. supposition : tu distribues une ration uniforme; très-bien. Ou elle en aura de trop, ou je n'en aurai pas suffisamment! il n'y a pas de milieu.

— Tu profiteras de ce qu'elle ne pourra consommer, père Brontin.

— Mais alors ce n'est plus l'égalité, tribun. Dès le moment qu'on est obligé de s'emprunter les uns aux autres une portion de sa nourriture, la chose d'aujourd'hui recommence. Ça fera un tripotage d'enfer, les uns donneront leur excédent, d'autres le vendront. Tu as beau faire citoyen Gracque, ce sera toujours la même rengaine. Les estomacs qui se contentent de peu feront la loi aux estomacs qui ont besoin de se lester à fond. Les aristocrates seront ceux-là qui se serreront le mieux le ventre. Farceur de régime! Que je plains donc les serruriers qui vivront dessous!

— C'est bon! c'est bon! petit père, on vous mettra à la ration pour vous y préparer.

Cette digression, moitié plaisante, moitié sérieuse, en resta là. Babeuf n'aimait pas qu'on discutât les détails de sa réforme, et le bon sens du vieil ouvrier l'embarrassait évidemment. Joseph ramena l'entretien sur la situation critique où se trouvait le Gracque et sur les moyens de le soustraire aux poursuites de la police du Directoire. Le couvent de l'Assomption était vaste; on pouvait y ménager à Babeuf et à sa famille une retraite presque inaccessible. Les caveaux, parfaitement éclairés, offriraient un local pour l'imprimerie du *Tribun du peuple*, et Joseph se mettait à la tête de cet atelier. Ainsi, le Gracque aurait sa feuille sous la main, c'est-à-dire le levier à l'aide duquel il remuait son parti. Ces arrangements une fois pris, le jeune typographe devait en presser la réalisation et s'aboucher avec les amis du dehors

pour leur faire connaître la retraite du tribun. C'est là que désormais se tiendraient les grands conciliabules où les destinées futures du globe seraient agitées.

En attendant, il s'agissait de cacher Babeuf pendant quelques jours, afin qu'une arrestation ne vint pas déranger cette magnifique entreprise. Marie se chargea de ce soin; elle mit la main à l'œuvre, et avec son agilité habituelle, elle eut bientôt fait d'une cellule voisine un petit logement à l'usage du proscrit. Il ne s'y trouvait que les objets les plus nécessaires, mais cela suffisait.

Joseph profita de ce moment pour prendre à part le père Brontin et l'entretenir de la querelle qu'il avait eu le soir même au club du Panthéon. Le vieux serrurier voulait que son gendre oubliât ce grief. Joseph n'en voulut pas démordre.

— Beau-père, dit-il, c'est tout réfléchi; il ne faut pas qu'un ouvrier recule, ce serait de mauvais exemple.

— Un militaire, songes-y donc, quelque bretteur, quelque prévôt de salle!

— Quand ce serait le bourreau des crânes, beau-père, il faudrait marcher tout de même. Si vous ne vous sentez pas le courage de venir avec moi, j'en choisirai un autre. Mais pour broncher, voyez-vous, jamais. Le soudard n'aura pas cette satisfaction.

— Eh bien! Joseph, j'irai avec toi. S'il arrive malheur, je serai là au moins. Dieu du ciel, jamais ma pauvre Marie ne me le pardonnerait.

— Beau-père, ne parlons pas de ça. Demain au jour, vous irez chez le citoyen George Grisel, capitaine à la trente-huitième; vous lui direz que je l'attends à dix heures au bois de Vincennes.

— Suffit! George Grisel, au bois de Vincennes! Ça sera fait, Joseph.

Le vieux serrurier prononça ces paroles assez haut pour être

entendu de Marie, qui se trouvait alors dans la pièce voisine. Elle prêta l'oreille, mais l'entretien était terminé; le père Brontin avait regagné sa chambre. Cependant, les mots qui avaient frappé son oreille y résonnaient comme un écho sinistre; elle avait le pressentiment d'une catastrophe. Interroger Joseph, c'était s'exposer, non-seulement à ne rien savoir, mais encore à le mettre sur ses gardes. Elle résolut, avec la finesse particulière aux femmes, de l'observer sans qu'il se doutât de ses soupçons. Malgré lui, le jeune ouvrier se trahit. Avec quelque fermeté que l'on marche vers les chances d'un combat, il est imposible que les habitudes ordinaires de la vie n'en soient pas un peu modifiées. Chez Joseph, cette préoccupation éclata par un redoublement de tendresse vis-à-vis de sa femme et de son enfant. Cet indice suffit; Marie devina qu'il s'agissait d'un danger, et pendant que l'ouvrier songeait à son dessein, de son côté elle préparait le sien.

La nuit s'écoula ainsi : quand le jour fut venu, Joseph, plus calme à mesure que l'instant s'approchait, quitta son logement comme s'il se fut rendu à son atelier; mais une fois arrivé à la rue Saint-Honoré, il gagna les boulevards et se dirigea du côté de Vincennes. La matinée était sombre, et le terrain, détrempé par la pluie, était glissant. La nature semblait comme endormie et enveloppée dans un linceul. Au-delà de Saint-Mandé, le jeune ouvrier prit l'une des avenues du bois, au bout de laquelle était le lieu du rendez-vous. Il y trouva le père Brontin, et quelques minutes après Georges Grisel arriva. Le capitaine avait apporté sous son manteau un arsenal complet, sabre, épée et pistolets : l'ex-marquis d'Antonelle l'accompagnait. Sans échanger une parole, on s'engagea dans le bois pour y choisir un endroit convenable. Le choix des armes appartenait à l'insulté, et Joseph aurait pu user de ce droit; mais il s'en dessaisit avec une noblesse qui frappa d'Antonelle. L'ancien marquis avait un cœur excellent; la résolution de cet ouvrier, l'attitude digne et

calme qu'il gardait sur le terrain, le frappèrent; jamais il n'avait vu tant de noblesse naturelle, et ce maintien contrastait avec la contenance fanfaronne de son adversaire. Il prit à part le père Broutin. :

— Citoyen, lui dit-il un mot avant le combat. Votre champion a-t-il l'habitude des armes?

— Lui, citoyen ; pas plus que moi, répliqua le serrurier. Il n'a jamais manié autre chose que les lettres de fonte.

— Diable? diable ! mais il va se faire enferrer alors ; il a en tête une forte lame. Pourquoi n'arrange-t-il pas l'affaire ?

— Arranger! vous ne le connaissez pas ; il se fera clouer sur la place plutôt. C'est une barre d'acier.

Pendant que les témoins échangeaient ces paroles, George Grisel mettait quelqu'affectation à s'assurer si les armes étaient en bon état. Il essayait le tranchant des sabres, faisait ployer les épées, renouvelait l'amorce des pistolets, cherchant à faire ressortir ainsi aux yeux de son adversaire, son expérience pratique de ces divers ustensiles de mort. Joseph ne semblait pas s'émouvoir de cette comédie et la regardait avec dédain. D'Antonelle comprit qu'il fallait en finir pour que des paroles blessantes ne fussent pas de nouveau échangées : il avait pris un parti. Le combat devait avoir lieu au sabre, l'arme la moins dangereuse des trois, et celle qui offre le plus de ressourees aux champions inexpérimentés. Le militaire et l'ouvrier s'alignèrent donc sur une pelouse unie où le sol offrait quelque fermeté. A peine Joseph se sentit-il une arme à la main qu'il fondit sur son adversaire. Avec plus de sang-froid, Grisel aurait fait repentir l'ouvrier de cet élan, mais quelle que soit l'expérience de l'escrime, il est sur le terrain des émotions qui peuvent paralyser cet avantage. Jamais l'officier n'avait été attaqué avec cette fougue, et malgré lui il rompait devant ce jeù déréglé ; enfin il se remit et commença à presser son adversaire. La partie redevenait mauvaise pour l'ouvrier ; déjà les chairs du bras avaient été à diverses re-

prises effleurées, et le militaire allait en finir par un coup de pointe, lorsqu'on vit sortir du milieu des arbres une femme qui se précipita entre les deux combattants, écarta les sabres au risque de se faire percer d'outre en outre et se jeta dans les bras de l'ouvrier, en criant :

— Joseph !

On le devine ; c'était Marie. En vain voulut-on l'éloigner de ce champ de bataille, aucune force humaine n'aurait pu la détacher de son époux qu'elle tenait embrassé. Le père Brontin pleurait à chaudes larmes, d'Antonelle retenait mal les siennes, le capitaine lui-même était ému. Joseph seul accablait Marie de reproches et frémissait à l'idée qu'on pût l'accuser d'avoir arrangé cette scène. De toutes les manières, le combat ne pouvait plus se continuer ; il prit fin. L'ancien marquis intervint au nom du régime des Egaux, et fit valoir le besoin qu'avait la patrie de tous les hommes qui poursuivaient l'établissement du bonheur commun ; il alla ainsi d'un champion à l'autre, se montra pathétique, éloquent, et finit par obtenir un succès complet. Les antagonistes s'embrassèrent et promirent d'oublier une querelle, au fond assez futile. Marie ne respira que lorsque ce pacte eut été scellé, et remercia par un regard reconnaissant ceux qui lui rendaient son Joseph.

Au milieu de cette scène, la fatuité ordinaire de George Grisel ne l'avait pas abandonné. La présence d'une femme sur le terrain ajoutait à cet épisode une couleur romanesque qui le charmait. Aussi quand l'affaire eut été arrangée, prit-il les airs cavaliers qui lui étaient ordinaires : il caressait ses moustaches, posait la main sur sa hanche et fixait sur Marie des yeux conquérants.

— Au fait, se disait-il, j'aime mieux çà. L'artisan a une jolie femme ! c'est un homme à cultiver. Et moi qui allais l'enferrer comme un hussard de Berchigny, lui faire passer

un détestable quart-d'heure! Fi donc! George, qu'est-ce que ce genre?

En même temps il redoublait d'efforts pour se faire remarquer de Marie qui ne songeait plus à lui et semblait absorbée dans le bonheur de retrouver son Joseph sain et sauf :

— Décidément, ajouta-t-il, c'est une petite perle, et un morceau de roi! il faut soigner ça.

V

Le Marquis et le Serrurier.

Quand les explications, échangées sur le terrain, eurent terminées l'affaire, Joseph se retira avec Marie, et la pauvre femme eut encore à essuyer, en chemin, quelques reproches au sujet de son coup de tête.

Cependant, le père Brontin était restait sur les lieux avec d'Antonelle et l'officier. Depuis quelques heures, le brave homme ne vivait pour ainsi dire plus. Il avait assisté presque machinalement à ce duel, et l'idée du danger que courait Joseph l'avait jeté dans une sorte de stupeur. Il connaissait sa fille et n'osait calculer, en cas de malheur, jusqu'où irait son désespoir. Pendant la courte durée de l'engagement, le vieil ouvrier avait gardé l'immobilité d'une statue; on eût dit que son cœur avait cessé de battre. Ses poings serrés, ses muscles contractés indiquaient seuls une lutte intérieure et un effort puissant de la volonté. S'il eût obéi à son instinct, il eût fait intervenir dans le débat son poignet d'athlète, et Grisel eût appris à ses dépens ce que valent les armes de la nature. Le point d'honneur domina, chez Brontin, cette disposition vio-

lente ; il parvint à se vaincre. Mais quand Marie fut venue se jeter entre les combattants, l'émotion prit le dessus ; notre Vulcain pleura comme un enfant.

— Ouf ! s'écria-t-il, ça métouffait ; à la bonne heure ! on peut respirer à présent. Crédié ! quel poids de moins !

Par une réaction naturelle, le père Brontin passa alors d'un excès de taciturnité à un excès d'expansion. Ce Grisel, que tout-à-l'heure il eût voulu assommer d'un coup de poing, ne lui parut plus un homme aussi affreux ; il lui tendit la main et la serra cordialement. L'ancien marquis fit surtout sa conquête, et il le lui témoigna par une familiarité dont celui-ci s'amusait beaucoup.

— Une idée, citoyen, dit tout à coup le vieux serrurier.

— Qu'est-ce donc, l'ancien ? répliqua Grisel.

— Si nous allions nous refaire quelque part ? Le duel m'a porté sur l'estomac... et vous ?

— Au fait, dit d'Antonelle, la proposition a du bon ; je ne recule pas.

— Ni moi non plus, Cyclope, ajouta l'officier.

— Eh bien ! écoutez, citoyens, je sais un coin au faubourg Antoine où l'on traite le haricot de mouton comme nulle part ; la cuisine est de conscience, et la sauce pas allongée, ça vous va-t-il ?

— Aux oiseaux ! vétéran du camp de la Lune, aux oiseaux ! dit Grisel.

— Va pour le haricot de mouton, dit d'Antonelle.

— Et vous y boirez, citoyens, un petit Beaugency qui est perlé, je m'en vante, un liquide qui fait honneur au territoire de la République. C'est innocent et c'est corsé, foi de Brontin.

— Va pour le Beaugency ! dirent les deux interlocuteurs.

On se rendit au *Faisan d'Or*, cabaret situé à l'extrémité du faubourg et presque dans la campagne. Le père Brontin y fut reçu comme un habitué. L'établissement se composait d'une grande pièce pour le commun des buveurs, d'une ton-

nelle où étaient disposées de nombreuses tables; enfin de trois ou quatre petits cabinets pour les personnes qui désiraient s'isoler. Du reste, tout cela était fort propre, et la cuisine que l'on traversait en entrant annonçait une maison bien tenue. Le vieux serrurier voulut que les choses fussent convenablement faites; il demanda une salle à part et alla inspecter les articles qui devaient composer le menu.

On se mit à table, et en effet Brontin n'avait rien exagéré. Le haricot de mouton était fortement épicé; on y pouvait distinguer les arômes du girofle et de la cannelle, et le poivre s'emparait du palais de manière à signaler et à faire respecter sa présence; mais pour le robuste ouvrier, c'étaient là des qualités de plus.

— Bien touché, disait-il à l'hôtesse qui veillait elle-même au service; bien touché, mère Pluchon ! On voit que vous n'y avez rien épargné, à la ratatouille ! Ça ferait revenir de douze pieds sous terre, crédié ! Parlez-moi de ça, il y a du montant, il y a du ton !

— Toujours flatteur, ce père Brontin, répondait l'hôtesse.

— Non, mère Pluchon, c'est la justice pure qui parle. Le *Faisan d'Or* est la tête des gargottes ! Les épices de l'*Indre* ne coûtent rien dans cette maison. Allez, la mère, vous avez bien mérité du père Brontin ! Je vous enverrai un moellon d'honneur de la Bastille ! C'est toujours ça !

En même temps il cherchait à entourer de ses bras d'Hercule la taille puissante de la cabaretière, mais l'entreprise offrait des difficultés.

— Allons, galantin, soyez sage, dit l'hôtesse en se dégageant. À votre âge, fi donc !

Pour que le père Brontin se fût livré à un écart qui ne lui était point habituel, il fallait toute l'audace que peut donner le Beaugency. Le vieux serrurier était ordinairement sobre; mais les événements de la journée l'avaient frappé au cerveau, et le vin avait entretenu cette petite pointe. D'Antonelle et

Grisel s'en divertissaient beaucoup, et la conversation était des plus animées. Naturellement, elle inclina vers l'idée fixe du moment, vers le régime des égaux et la république du bonheur commun. Le capitaine et l'ex-marquis comptaient parmi les adeptes les plus passionnés et les propagateurs les plus enthousiastes de la doctrine. De la part de d'Antonelle une pareille croyance supposait un désintéressement réel. Opulent propriétaire du Midi, il avait tout à perdre à l'établissement de la communauté : ce régime ne pouvait lui donner ce qu'il devait lui ravir. Une pareille position imprimait plus de poids à ses paroles, et augmentait son influence sur son parti. Grisel, si volontiers insolent, avait pour lui un certain respect, se contenait en sa présence et faisait trève à ses rodomontades. Aussi, quand l'entretien s'engagea et prit un caractère de propagande, l'officier s'effaça-t-il pour laisser pérorer l'ex-marquis :

— Au bonheur commun ! au règne de l'égalité, dit ce dernier, en élevant son verre.

— Au bonheur commun, répéta Grisel : il n'y a que des Égaux qui soient des hommes.

— Minute, mon officier, dit alors le père Brontin ; ne ravalons personne. Je vénère les Égaux, mais je ne mange pas de la chose. Les opinions sont libres ; on n'a pas pris la Bastille pour rien.

— Sans doute, digne ouvrier, les opinions sont libres, dit alors d'Antonelle, en s'emparant de l'entretien. Oui les opinions sont libres, Grisel, et il faut les respecter toutes, ajouta-t-il pour calmer les susceptibilités et préparer les esprits à l'effet de sa parole ; les opinions sont libres, citoyens, mais on peut les éclairer ; c'est ce que nous cherchons tous de bonne foi.

— Oh ! pour ça, oui, respectable ci-devant, répliqua le serrurier.

— Que veut l'homme ici-bas, reprit d'Antonelle ? le bon-

heur. Où peut-il le trouver? Voilà le problème. L'a-t-il trouvé jusqu'ici? Non. Faut-il le chercher dans une autre combinaison de la société? Oui, tout ceci me semble indubitable.

Le père Brontin ne répondit rien. Évidemment cette forme dogmatique l'intimidait sans le convaincre, d'Antonelle supposa que, pour agir sur cette nature simple, il fallait procéder par d'autres moyens.

— Qu'est-ce qu'on voit ici-bas, ajouta-t-il? Des riches et des pauvres, des hommes qui regorgent de tout, auprès d'hommes qui manquent du nécessaire. N'est-ce pas contre nature? Moi qui n'ai qu'un estomac, que deux bras, qu'une tête, j'aurai de quoi en nourrir mille? Pourquoi plus de ressources qu'on n'a de besoins?

— Sans vous contredire, citoyen, m'est avis, répliqua l'ouvrier, que les choses vont là comme elles vont partout. Il y a dans le monde des bossus et des gens qui ne le sont pas, des roux, des blonds, des bruns, des hommes d'esprit et des imbéciles, de grands arbres et des plantes qui rampent. Bref, il n'y a pas sur terre, à ce qu'on dit, ni une feuille, ni un nez qui se ressemblent. Pourquoi voulez-vous que la société soit uniforme quand la nature ne l'est pas?

— C'est insidieux ce que vous dites-là, père Brontin, mais ce n'est pas concluant. On ne veut pas de l'uniformité, mais de l'égalité. Les hommes ne sont point identiques quant aux formes extérieures, cela est vrai, mais ils ont un grand sentiment qui leur est commun, le désir du bonheur. C'est là-dessus que doit porter l'égalité : il faut que les moyens d'arriver au bonheur soient les mêmes pour tous les hommes.

— Merci, répliqua l'ouvrier, comme si chacun n'était pas heureux à sa manière! Vous allez décréter le bonheur pour tout le monde, et si ce bonheur ne nous convient pas; si j'aime mieux être malheureux à ma façon qu'heureux à la vôtre! Dam! çà s'est vu. Je me défie du bonheur par ordre.

— C'est que vous ne comprenez pas, Brontin, les délices de l'égalité. Cela viendra, digne ouvrier ; nous vous les inculquerons. Figurez-vous un peuple de frères où personne n'a rien à soi, où vous cueillez un fruit sur un arbre sans vous inquiéter à qui est cet arbre, où l'or et l'argent, ces vils métaux, ne servent plus qu'à faire des plats à barbe, ou le boucher donne ses côtelettes, le tailleur ses habits, le boulanger son pain, le jardinier ses légumes : le menuisier ses châssis, le forgeron ses espagnolettes...

— Assez comme ça! Je m'insurge, ôtez les espagnolettes, et j'accepte le reste. J'accepte les châssis, j'accepte le pain, j'accepte les habits et les côtelettes, je passe même condamnation sur les plats à barbe; mais les espagnolettes, merci. C'est ma pitance, respectable ci-devant, c'est l'héritage de ma fille.

— Mais, Brontin, Brontin, vous n'aurez plus besoin de tout cela. Je vous comprends, excellent père, vous ne voulez pas que votre famille manque de rien. Eh bien! votre cœur sera satisfait. La république des Égaux prend l'entretien de tous ses membres à entreprise. Vous lui donnez vos espagnolettes, vos loquets, vos serrures, vos verroux, enfin tous les produits de vos bras et de votre intelligence. Vous vous croyez dépouillé ; rassurez-vous. Jamais vous n'avez été plus riche. La république vous doit le bonheur; elle est responsable à tout jamais de vos besoins. Vous et votre famille, Brontin, votre gendre qui est un si digne garçon, votre fille, cette enfant si dévouée; tout cela est désormais nourri, chauffé, éclairé, coiffé, voituré, logé aux frais de la république. Ils ont tous droit à l'ordinaire des Égaux, au costume des Egaux, à l'appartement des Égaux, votés chaque année par la chambre de l'égalité et du bonheur commun.

— Tout ça est bel et bon, répondit l'ouvrier sans se laisser prendre par le sentiment ; le tableau est flatteur ; mais raisonnons. Aujourd'hui, quand je travaille, je saisce que je fais.

Si je gagne six francs : bon, c'est tant pour les vivres, tant pour le reste, je fais mon compte en cherchant à tomber juste : Si le travail donne, je me permets quelques douceurs; s'il se ralentit, je me prive un peu. J'arrive ainsi au bout de l'an, souvent sans épargnes, mais sans dettes. Supposez-moi fainéant, comme je suis laborieux; il faut que je travaille pourtant ; le besoin est là. Sans travail, point de pain ; et sur cent ouvriers, citoyen; il y en a cinquante au moins que la faim mène.

— Vous chargez un peu la chose, père Brontin.

— Non, citoyen, c'est le besoin qui mène le monde, croyez-le. Est-ce que vous pensez qu'il soit agréable de se rôtir le visage tout le long du jour devant un feu de forge, de se déhancher en frappant sur une enclume? Supposez-vous que l'ouvrier se livre à cet exercice par plaisir, et qu'il n'aimerait pas mieux aller cueillir, par un beau soleil de printemps, des paquerettes le long du chemin ?

— Qu'est-ce que cela prouve, mon ami?

— Cela prouve que le jour où nous aurons notre pitance assurée, le jour où la république des Égaux nous donnera ce que vous nous promettez en son nom, le logement, le pain, la viande, ce jour-là, mon brave ci-devant, adieu la besogne! On cherchera en vain des mineurs pour piocher dans les mines, des balayeurs pour nettoyer les rues, des verriers pour souffler les vitres, des plombiers pour faire des tuyaux de descente. Nous serons tous égaux, tous bourgeois et nous nous promenerons en masse, la canne à la main. Voilà ce qui vous pend à l'oreille.

— Vous ne croyez donc pas au dévoûment, Brontin, à la bonne foi, à la conscience ! Dans tous les cas, si les travailleurs méconnaissent leurs devoirs, on les réduira par la contrainte. On leur coupera les vivres.

— Juste comme aujourd'hui! Alors, ce n'est pas la peine de changer.

— Chaque métier sera une fonction sociale, une obligation, une dette à la patrie.

— Oui, mais alors que devient l'égalité ! ci-devant. L'égalité serait que tout le monde fît le même métier! Autrement, s'il y a des métiers plus durs les uns que les autres, et il y en a beaucoup, l'égalité est détruite au profit de ceux là qui ont les métiers les plus doux, et au préjudice de ceux qui gardent les plus durs. Vous trouverez peu de forgerons, parmi les Égaux, c'est moi qui vous en réponds.

— Mon Dieu, Brontin, vous prenez le système par un détail, vous l'examinez avec des préjugés d'état. Qnand tout le monde sera astreint au travail, mon ami, la tâche de chaque homme sera plus légère. S'il est des besognes qui répugnent, on trouvera des machines pour suppléer aux bras humains. L'avenir est long, et la science n'a pas encore dit son dernier mot. Vous ne comprenez pas assez digne ouvrier, l'avantage qu'il y aurait à créer ici-bas un régime d'harmonie en place de cet ordre social que l'intérêt et l'ambition vouent à des discordes éternelles. Voyez-vous ce peuple de frères, uniformément vêtu, n'ayant qu'un cœur et qu'une table, buvant à la même coupe, et puisant dans le même grenier. Le *tien* et le *mien* disparaissent : plus de haies, plus de murailles, signes de défiance. Les moutons se confondent dans la prairie, les gerbes dans les champs. Plus de ces jalousies qui naissent de la différence des rangs et des fortunes. L'égalité, l'égalité sainte, voilà le Code de toute la terre.

— C'est joli, citoyen, mais voilà tout. Écoutez, je ne suis qu'un pauvre ouvrier, mais quand on a traversé la prise de la Bastille et les séances des Jacobins, on a entendu bien des choses. J'en ai tant vu passer depuis cinq ans, que je connais toutes les rengaines. Si je vous parle avec trop de franchise, excusez le Beaugency. Ce diable de petit vin ; çà vous pomme, çà vous porte sur la langue. Enfin quoi ! j'ai un peu

babillé ; histoire de passer un quart d'heure, sauf votre respect, monsieur le marquis.

— Père Brontin, il n'y a plus de marquis, il n'y a que des Égaux, répondit d'Antonelle, touché de l'accent et du langage de l'ouvrier.

— L'égalité ou la mort, ajouta Grisel en frisant et relevant ses moustaches.

— L'égalité, mon officier, reprit l'honnête ouvrier, vous qui êtes militaire, pouvez-vous en parler ainsi ? Une supposition que vous ayez une armée à lever, de quoi la composerez-vous ? toute de soldats ou toute de généraux. S'il y a des grades, adieu l'égalité ; s'il n'y en a pas, adieu la discipline.

— Les Égaux n'ont pas besoin d'armée ; ils savent se faire respecter sans cela, répondit Grisel,

— A la bonne heure, je n'y tiens pas ! mais n'y aura-t-il pas un gouvernement, une justice, une police, des chambres législatives ? Où est l'égalité alors !

— Dans le droit, dit d'Antonelle, qu'ont les citoyens d'être tous traités sur le même pied, sans distinction, sans préférence.

— Ah ! sans préférence ! dans ce cas, à un jour quelconque, toute la France mangera le même plat. Si j'aime le gras, on me servira du maigre, du poisson si je veux du bœuf. Il y a des citoyens qui ne peuvent pas se passer de gilets de flanelle, d'autres qui ne peuvent pas les supporter : il y en a qui usent un habit en trois mois, d'autres qui le font durer une année. Les uns après le dîner se passent le café et le petit verre, d'autres méprisent ce bonheur, ceux-ci fument, ceux-là sont incommodés par l'odeur de la pipe. Où est l'égalité au milieu de tout ce salmigondis ?

— Détails ! purs détails ! mon ami Brontin, vous rapetissez la question !

— Ah ça, et les sixièmes étages, qui les habitera ? Faudra donc faire des maisons qui n'aient que des rez-de- chaussée ?

Si je monte cent marches pour gagner ma chambre, et que vous n'en montiez que douze, il n'y a pas d'égalité. Si votre plafond est à quinze pieds et le mien à huit, il n'y a pas égalité. Si votre lit est en acajou et le mien en noyer, il n'y a pas égalité; c'est un écheveau qui n'est pas facile à dévider, allez.

— Cela vient, Brontin, de ce que vous ne montez pas sur les hauteurs d'où les inégalités disparaissent. Écoutez une comparaison. Quand vous marchez dans la plaine, les moindres monticules vous paraissent des accidents de terrains fort considérables. Gravissez un sommet élevé, vous êtes fort étonné de ne plus apercevoir devant vous qu'une surface unie. Voilà, mon brave et honnête ami, ce que c'est que le régime de l'égalité. Il demande à être envisagé de haut. Je ne vous dis que cela.

— Au fait, c'est moi qui ai tort, citoyen. Excusez un artisan. Vous êtes des savants, vous autres, vous avez des livres qui vous apprennent tout, tandis que nous, pauvres gens du peuple, nous raisonnons à la bonne franquette, comme ça nous vient.

— Mais père Brontin, sans vous flatter, vous ne vous en tirez pas mal, dit d'Antonelle.

— Il est de fait que le Cyclope pince le raisonnement avec succès, ajouta le militaire. Nom d'une carabine! comme il te serrait les coudes, d'Antonelle.

— Faites pas attention, c'est ce petit Beaugency, dit l'ouvrier; drôle de vin, va! ça ne manque jamais! Toutes les fois que nous avons affaire ensemble, j'en sors pommé! Ah! tu fais jaser le père Brontin, petit Beaugency! eh bien! de quatre mois on ne te verra plus. C'est la mère Pluchon qui paiera pour toi.

— Mais non, mon brave homme, il n'y a point de regret à avoir; les choses se sont passées au mieux.

— Allons donc! me mettre en bisbille avec des gens d'es-

prit comme vous, y songez-vous? J'en suis confus, foi de Brontin! C'est pourtant ce gueux de Beaugency, qui a fait cela; le scélérat est bon, mais il est bien traître. On ne m'y repincera plus.

La journée était avancée: les convives se séparèrent. Grisel et d'Antonelle partirent pour le camp de Grenelle, où il s'agissait de pratiquer quelqu'embauchage parmi les troupes; le père Brontin regagna sa forge, peu habituée à chômer ainsi par un jour ouvrable.

VI

La Courtisane.

Quelques jours après l'incident du bois de Vincennes, Grisel était couché sur un sopha dans l'état de toilette incomplet qu'autorise le chez soi. Pour charmer ses loisirs, le sultan avait à la bouche une longue pipe et exhalait par intervalles d'énormes bouffées de tabac qui emplissaient peu à peu la pièce d'un nuage épais. L'aspect du logement était de ceux qui trahissent une vie de désordre, un de ces ménages au mois, rompus aussitôt que formés. Des superfluités coûteuses y abondaient, mais on y remarquait l'absence des objets nécessaires. Les rideaux étaient en damas, mais malpropres au point d'inspirer du dégoût; le lit était d'une belle ébénisterie, incrustée de nacre, mais les draps offraient de nombreuses solutions de continuité, et quoiqu'il fût trois heures de l'après-midi, l'alcôve ressemblait encore à un champ de bataille. Sur la cheminée une pendule en rocaille et des flambeaux d'une grande richesse frappaient le regard, mais le verre de la pen-

dule était brisé et les flambeaux supportaient deux mauvais bouts de chandelles surmontés d'éteignoirs en laiton. Partout le même contraste; des nœuds de ruban à côté d'une paire de bottes, un chapeau de femme accroché au mur près d'un pistolet d'arçon, des eaux sales sur les marbres des consoles, enfin tous les témoignages et tous les vestiges d'une vie bohémienne.

Ces détails d'ameublement supposaient une femme : elle était là, fredonnant et sautillant dans la chambre, mordant pour se distraire dans un morceau de cervelas et une tranche de pain. Ce n'est que par euphémisme qu'on pouvait la dire habillée; les pieds nus traînaient sur le parquet des pantoufles fripées, la chemise fort courte laissait voir une jambe bien prise, et un petit fichu entortillé autour du cou défendait mal le buste contre les indiscrétions du regard. Probablement c'était là le moindre souci de la nymphe; elle portait ce costume avec une aisance qui prouvait à quel point il lui était familier. Il faut l'ajouter à sa louange : elle ne perdait rien pour être vue ainsi : c'était une superbe créature, et le visage seul n'eût pas donné une idée satisfaisante de ses mérites. Le nez au vent, l'œil effronté, le teint d'une beauté rare, les tons blancs et transparents de la peau, des formes bien accusées, partout une solidité qui n'excluait pas la grâce, une fraîcheur, compagne de la santé et de la jeunesse, voilà ce qui attirait dans cette femme; mais en l'examinant avec quelque attention, il était facile de reconnaître dans tout cela le passage de la débauche, et les premiers stygmates de cette flétrissure qu'amènent toujours les excès. Quand on souille les dons de la nature, elle se venge en les retirant.

Sans perdre un coup de dent de son déjeuner improvisé, la belle semblait en proie à une irritation qu'augmentait le calme du militaire, noyé dans les vapeurs qu'exhalait sa pipe :

— Décidément, tu ne veux pas George; tu me laisses encore le bec dans l'eau ce dimanche-ci?

— Que veux-tu, Phémie, le métal manque. Il n'y en a jamais assez pour toi ; tu me coûtes les yeux de la tête.

— Alors, fallait pas me déranger, sans cœur. J'avais un état. Demande au citoyen Gardel si ce n'est pas moi qui ai fait le succès de son ballet du *Jugement de Pâris*. Le berger me regardait, ajouta-t-elle en se cambrant, et puis il me donnait la pomme.

— Au fait, ce n'était pas volé, dit le militaire : il faut profiter de ses avantages.

— Les autorités ont voulu voir ça ; les directeurs, les membres des conseils, toute la kirielle. Demande au citoyen Gardel. J'ai eu un succès pardessus les maisons. Au point que quand je passais dans les rues, on se retournait pour se dire : — C'est la pomme du *Jugement de Pâris*. Ça flatte, ces choses là !

— Qui te dit le contraire ? Voici cent cinquante fois que tu reviens sur ton citoyen Gardel et ton *Jugement de Pâris*, répliqua Grisel avec un peu d'humeur. On dirait que tu as été élevée à la serinette ; tu ne sais qu'un air.

— C'est qu'aussi on ne peut rien t'arracher qu'avec des tenailles, grigou que tu es. Tu m'aurais trouvée dans la rue, que tu ne me traiterais pas plus mal. Voilà deux dimanches que je te prie de me mener à Tivoli. Il y a grand spectacle, jeux de bague, feu d'artifice, bal, tir à l'oiseau, enfin de quoi s'amuser comme des bienheureux. Eh bien non ! Monsieur me tient ici comme dans un couvent. Dieu de Dieu ! je me vengerai bien quelque jour.

— Ah ça, veux-tu te taire, perruche ? Quand je te dis que les fonds sont bas, que mon pingre d'oncle ne veut plus financer.

— Et ta solde, sans cœur !

— Supprimée ! On m'a renvoyé du corps. Hoche a fait passer de mauvaises notes sur mon compte. En disponibilité ;

zéro de solde par vingt-quatre heures et multiplié indéfiniment, voilà mes rentes.

— Oui, reprit la nymphe en hochant la tête ; il n'y a plus d'argent pour la maison, mais il y en a pour le dehors. Tu crois que je ne sais pas toutes tes fredaines, coureur. Et ta petite ouvrière du couvent de l'Assomption, qu'est-ce que tu en fais? Est-ce que tu lui refuses aussi ses fantaisies, à celle-là.

George Grisel qui, jusque là était demeuré impassible, sans quitter sa position de sybarite et sans perdre une bouffée de tabac, George, à cette allusion qu'il ne semblait pas attendre, rejeta tout à coup sa pipe, et se levant avec brusquerie :

— Que veux-tu dire par là? méchante langue.

— Je dis ce que je sais ; je t'ai surveillé, j'en ai le droit. Si tu crois que tu m'en feras, des queues, sans que j'y regarde d'un peu près, tu es loin de ton compte.

— Ah ! c'est comme ça que tu le prends, reprit l'officier. Eh bien ! nous allons voir ! En avant la grande musique !

En même temps, il jeta les yeux sur un angle du logement où était suspendue une cravache. Sans doute, sa malheureuse compagne de débauche était dressée à ce régime, car à peine eut-elle aperçu ce mouvement, que tout d'un coup ses airs mutins firent place à la prière et à la résignation.

— Eh bien ! non, mon petit George, non ! c'est moi qui ai tort ! Au fait, je suis trop jalouse. Mets que je n'ai rien dit; allons, oui, c'est vilain d'espionner les gens ; je ne le ferai plus.

Tout en parlant ainsi, elle cherchait à apaiser son bourreau par des caresses. Cette soumission parut satisfaire le sultan ; il crut apparemment qu'il pouvait, sans déroger, se montrer magnanime, user de clémence, couvrir le délit de son pardon. Il laissa dormir l'instrument de correction, s'étendit de nouveau sur le sopha et reprit sa pipe. Euphémie, le cœur gros, chercha dans les soins du ménage une diversion à cette scène. Elle mit de l'ordre dans le logement, arrangea le lit,

ouvrit la croisée pour renouveler l'air, parvint enfin à donner à ce réduit un aspect un peu plus décent.

Grisel, pourtant, ne se dérangeait pas de son attitude ; il semblait alors comme dominé par la réflexion et occupé à méditer un plan de campagne. Enfin, il sortit de son immobilité, et de lui-même alla vers sa maîtresse, comme s'il eût voulu la consoler de la rigueur qu'il avait déployée tout-à-l'heure. La pauvre fille accueillit ce retour avec une joie manifeste et comme on accueille un rayon de soleil après la pluie. Elle s'épanouissait et revenait rieuse et folâtre pendant que Grisel conservait, même daus sa bienveillance, un air de gravité.

— Phémie, lui dit-il, en rompant le silence, il faut que tu ailles demain chez Barras.

— Encore, George ! Mais je t'ai raconté ce qui m'est arrivé l'autre fois. Il est entreprenant, le directeur.

— Il le faut, Phémie, il n'y a pas à reculer. Hoche m'a nui ; il n'y a que Barras qui puisse me tirer d'affaire ; il m'a promis les grosses épaulettes. Tu iras chez Barras, Phémie, tu iras demain, ajouta l'officier en appuyant sur ces mots.

Euphémie n'était pas femme à reculer devant une visite, même au prix de quelques risques. Ses scrupules n'étaient donc pas vifs ; mais avec la promptitude du coup d'œil qui caractérise les beautés accommodantes, elle comprit qu'elle pouvait tirer parti des nouvelles dispositions de son maître et quoique timidement, elle répliqua :

— J'irai, mon bichon, j'irai demain ; mais tu devrais me revaloir ça. Si nous allions ce soir à Tivoli.

Elle s'attendait, en hasardant de nouveau cette demande, à un orage et en avait bravement pris son parti. Aussi, qu'elle ne fut pas sa surprise, lorsqu'au lieu de s'emporter, Grisel lui dit doucement :

— Eh bien ! oui nous irons à Tivoli ; mais écoute.

— J'écoute, répondit Euphémie en ne pouvant réprimer un bond de joie.

— Tu iras chez Barras, et tu lui répèteras ce que je vais te dire, tu le lui répèteras mot pour mot, entends-tu?

— Et si tu l'écrivais, George, ce serait bien plus sûr.

— Pas de ça : l'écriture perd un homme, étourdie : mieux vaut la parole, elle ne laisse point de traces. Écoute donc.

— J'écoute.

— Tu lui diras que la conspiration marche, que les montagnards font encore les difficiles, mais qu'on les travaille, il y a eu réunion, jeudi dernier, chez Amar, rue de Cléry. Six conventionnels y étaient. J'enverrai leurs noms à la police. Tu retiendras bien, n'est-ce pas? Amar, rue de Cléry.

— N'aies pas peur, rue de Cléry. Amar, j'y ai logé.

— Tu lui diras que Drouet en est aussi, que Félix Lepelletier fournit de l'argent, que Jullien (de la Drôme) s'est rallié, qu'on soupçonne Barère et que Lindet hésite. Te souviendras-tu de tous ces noms?

— Dam! c'est plus difficile.

— Drouet, Lepelletier, Barère, Lindet, je te les ferai apprendre par cœur en nous promenant à Tivoli.

— Il serai joli, le délassement! Enfin, puisque ça te regarde. Tu dis donc Drouet, Le culottier, Bapairs...

— Lepelletier, Barère; mais laisse-moi finir. Tu diras encore à Barras que j'ai l'œil de l'autre côté. Je sais où se cache Babeuf que la police cherche dans tous les coins de Paris; je sais où il en est de ses plans, quels sont les complices, ce qu'il veut faire, et comment il doit s'y prendre. Qu'on surveille le camp de Grenelle et la légion de police, il y a là des hommes qui tourneront le dos au Directoire au premier signal. Tu comprends!

— Très-bien! le camp de Grenelle et la légion de police! J'y ai connu un lieutenant dans la légion de police! Un corps soigné, bonne tenue!

— Voyons, sois un peu à ton affaire. Je sais bien que tu en souffleras la moitié de ce que je te dis, mais Barras est au courant des choses.

— Oh! oui, un malin et un chaud! Peste, comme il y allait. Mais puisque ça ne te fait rien.

— Vas ton train et tâche de te souvenir de ce que je te dis. Barras voulait saisir *le Tribun du Peuple*; c'est son cauchemar que cette feuille; elle l'insulte chaque jour; elle raconte de petites historiettes galantes qui lui sont personnelles.

— Dam! il m'a fait l'effet de donner là-dedans, le cher homme? Au *Jugement de Pâris* il m'avait remarquée; c'est un connaisseur.

— Tu rassureras Barras; tu lui diras que je sais où s'imprime le *Tribun du Peuple*, quel est l'ouvrier qui conduit la besogne et où il se tient. Il faudra, quand il en sera temps, organiser une descente de police dans son atelier. Je donnerai le jour et l'heure et indiquerai l'endroit.

— Tout ça, mon petit; c'est aisé à retenir, mais c'est diablement féroce. Qu'est-ce qu'il t'a fait, cet ouvrier pour que tu le fasses tarabusté ainsi? Faut être humain pour les pauvres gens, mon chat! Ça travaille pour vivre.

— Mêle-toi de ce qui te regarde, répliqua Grisel, avec un mouvement d'impatience : ce sont des secrets d'État. On ne lui fera rien d'ailleurs, à cet ouvrier; c'est simplement une mesure de précaution.

— J'aime mieux ça; autrement, j'en aurais gardé un poids sur l'estomac.

— Voici donc qui est entendu : parlons peu et parlons bien. Les choses marchent du côté d'Amar et du côté de Babeuf, Répète!

— Du côté d'Amar et du côté de Babeuf, c'est su maintenant.

— On sait où s'imprime le *Tribun du Peuple* et quel est l'ouvrier qui en est chargé. Répète!

— Ça me va moins ! enfin, je le digérerai. N'aie pas peur. Où s'imprime le *Tribun du Peuple* et quel est l'ouvrier... Suffit, sois tranquille.

— Il y a eu des réunions tenues sur divers points. J'enverrai à la police les noms des personnes et la désignation des lieux... Répète !

— Très-bien ! on n'est pas si niole, va ! Des réunions ! on donnera les noms pour qu'on puisse les pincer. Pas plus malin que ça.

— Maintenant j'ai quelque chose à ajouter pour mon compte ; fais bien attention, Phémie.

— C'est pour toi en particulier ; je suis tout oreilles, George.

— Tu diras à Barras, qu'en retour du service signalé que je rends au Directoire, au prix de ma vie et de mon honneur, j'attends de lui non-seulement ma réintégration, mais de l'avancement. Sans cela plus d'avis secrets.

— Au fait, c'est bien le moins qu'ils te doivent ! Tu les tires d'un joli bourbier, mon chat.

— Voilà ce que tu lui diras pour mon compte, Phémie.

— Ne t'inquiète pas... Ah ! ça, George, parlons maintenant pour moi. Si ton singe de directeur recommence son commerce de l'autre fois, sur quel pied faut-il danser avec lui ? Ceci est pour mon compte.

— Alors, Phémie, cela ne me regarde plus, tire-toi d'affaire comme tu l'entendras.

— Vraiment, mon chat ?

— Oui.

— Eh bien, suffit ?

Cet entretien révélait le rôle que jouait Grisel dans la conspiration, celui d'un espion et d'un dénonciateur. En proie à des besoins d'argent, il avait vendu ses amis et ses frères. La vie désordonnée qu'il menait, des habitudes de luxe, la fréquentation des femmes perdues l'avaient conduit sur le bord de l'abîme, et la crainte de voir sa carrière militaire à jamais

fermée, l'y avait précipité. La conjuration de Babeuf n'était donc pas un secret pour le gouvernement, et pouvant l'étouffer au berceau ! il aima mieux la laisser se développer afin de s'en faire plus tard un titre auprès des conseils. Les honneurs de la répression et de la surveillance, devraient être d'autant plus grands, que le complot aurait plus d'importance et plus de ramifications.

Pour compléter les instructions d'Euphémie, George lui tint parole; il la conduisit à Tivoli; elle était aux anges! C'était la première fois que Grisel lui avait cédé et ne répondait pas à ses caprices par des brutalités. Cependant la pauvre créature ne jouit qu'à demi de sa soirée. Au lieu de la laisser s'épanouir dans le bal et renouveler ses succès du *Jugement de Pâris*, George la garda sous son bras pour lui remettre dans la mémoire le thème qu'elle devait réciter le lendemain chez le directeur. La leçon fut parfaitement apprise, mais aux dépens des plaisirs qu'Euphémie était venue chercher dans ce lieu de fête.

VII

L'atelier de Joseph.

Ainsi que Grisel l'annonçait à Barras, le couvent de l'Assomption était devenu le foyer principal de la conjuration de Babeuf. Le Gracque y avait trouvé un logement sûr et commode chez un nommé Clerex, ouvrier tailleur qui occupait l'aîle opposée à celle qu'habitait le ménage de Joseph Simard. Chaque jour, à mesure que le secret de la retraite du tribun se répandait parmi les siens, on voyait arriver au sein du

couvent des locataires nouveaux, des hommes du peuple, des femmes surtout, et dans le nombre les anciennes habituées des tribunes des jacobins. Babeuf avait ainsi les plus chauds de ses partisans sous la main et une sorte de garde autour de sa personne, composée de couturières, de brodeuses, de chamarreuses et de fleuristes.

Joseph Simard s'était décidément attaché à la fortune de ce monoman. En cela, il obéissait à une nature plus passionnée que réfléchie, à une fatalité dont il ne pouvait se défendre. Deux mobiles dominaient cette organisation, l'enthousiasme et l'entraînement. Joseph s'exaltait pour les idées et pour les hommes, et, une fois arrivé là, il se donnait sans réserve. Babeuf trouva donc en lui un instrument précieux et il en abusa sans pitié. L'ouvrier avait monté dans les caveaux de l'Assomption un petit atelier d'imprimerie, d'où sortaient chaque jour des pamphlets virulents contre le directoire, diatribes sans goût et du plus misérable style. Le parti des Égaux n'était pas riche : Joseph avait dû installer le matériel à ses frais, se procurer les caractères et les presses à l'aide de ses seules ressources. Ses épargnes de cinq ans avaient été employées à ses divers achats sans y suffire, et pour parer au reste, l'ouvrier s'était endetté. D'un autre côté, son temps appartenait désormais à la conspiration, et quand le jour ne suffisait pas pour achever sa besogne il y consacrait de longues veillées, quelquefois des nuits. La conspiration était donc loyalement servie ; mais elle payait avec peu de régularité. La caisse des Égaux se trouva plus d'une fois à sec, et Joseph était alors obligé de se contenter d'à-comptes insuffisants. Son zèle ne s'en ralentissait pas ; les embarras d'argent n'ébranlait en rien son dévouement stoïque.

Cependant, autour de lui tout le monde se ressentait de ce changement de situation. Son petit logement n'avait plus cet air d'aisance qui naguères l'animait; peu à peu le dé-

nûment se glissait dans cet asyle où, il y a un mois, régnait tant de bien-être. Longtemps, à force d'activité et de soins, la pauvre Marie avait pu atténuer les tristes suites de cette position nouvelle, et tenir sa maison sur un pied régulier, malgré le manque d'argent et les incertitudes du salaire. Mais elle fut bientôt vaincue, et malgré ses efforts la misère gagna du terrain. L'héroïque femme ne fit pas entendre un murmure et continua à lutter contre le mal, même en désespérant de le surmonter. Quand le père Brontin exhalait quelques plaintes contre Joseph, Marie prenait chaudement sa défense et lui faisait un titre des griefs que le vieux serrurier lui imputait.

— C'est son bon cœur qui le perd, petit père; on ne peut pas lui en vouloir.

— S'il se perdait seul, oui; mais il te perd aussi, fillette, il perd son enfant, il vous mettra sur la paille.

— Nous sommes à lui, petit père; il dispose de ce qui lui appartient.

Le père Brontin avait beau revenir à la charge; Marie ne se départait pas de sa résignation. A l'honneur du vieil ouvrier, il faut ajouter qu'il ne s'en tenait pas aux remontrances. Depuis que Joseph ne subvenait plus d'une manière suivie aux besoins de la maison, le beau-père apportait religieusement le produit de sa journée, sans en détourner la part qu'il réservait autrefois au Beaugency et à la cuisine de la mère Pluchon; il allait au travail de meilleure heure et en revenait plus tard, afin d'adoucir autant que possible les privations que l'insolvabilité des Égaux occasionnait dans le jeune ménage. Le brave homme faisait tout cela naturellement, d'instinct, presqu'à la dérobée; aussi sa fille le devinait, et plus d'une fois, quand son père lui glissait le soir dans la main quelques pièces de monnaie laborieusement gagnées, Marie, en embrassant le vieillard, laissait tomber une larme sur ses joues bronzées par le feu et sillonnées par

le charbon; le père Brontin ne regrettait plus ses peines, il ne sentait plus ses fatigues; il était payé.

Joseph n'était pas aveugle au point de ne pas voir combien sa position devenait irrégulière, mais comme tous les hommes de parti, il vivait dans un monde chimérique. Il lui semblait que le succès de la république des Égaux allait être prochain, immédiat; il s'apprêtait chaque jour à triompher avec elle. Quel honneur pour lui d'avoir souffert et tout sacrifié pour cette cause! L'ambition s'en mêlait et ajoutait à l'exaltation naturelle de l'ouvrier un certain calcul d'avenir. C'est là, du reste, le caractère général de ces maladies; elles reposent sur une illusion mêlée de vanité et d'égoïsme. Quand une fois on y est tombé, on ne voit le monde que par le côté dont on s'est épris, on s'imagine qu'il suffit d'un souffle pour renverser la masse des sentiments et des intérêts qui prévalent. Quoique placé sur le second plan, Joseph se mêlait à ces passions et à ces chimères, avec l'ardeur de l'enthousiasme et l'inexpérience de l'âge. Les privations qu'il imposait à sa famille l'affectaient sans doute, il eût voulu les lui épargner, mais il croyait toucher au jour de la revanche et il se promettait d'indemniser Marie de ce qu'elle avait souffert.

Cependant les choses en vinrent à un point tel, que les illusions n'étaient plus permises. Il fallait prendre un parti. La misère du temps était grande et le travail du père Brontin s'en ressentait quelquefois. Le pain même allait manquer dans la maison. Quand le jeune ouvrier eut compris l'étendue de sa détresse, il tomba dans un accès de tristesse sombre et loin de renoncer à sa poursuite, il s'y attacha en raison des sacrifices qu'il lui avait faits. Seulement, son humeur devint inégale; pour des riens il se montrait d'une susceptibilité excessive, s'emportait contre sa femme, contre son beau-père, contre tout le monde. Marie traversa cette nouvelle épreuve avec son inaltérable douceur,

résignée à tout pardonner, à tout souffrir. Elle comprenait que Joseph était mécontent de lui-même et faisait retomber sur les autres le poids de ce combat intérieur; elle devina l'état de cette âme et se promit de ne pas élargir la blessure. Jamais ange n'eut des paroles plus consolantes, des soins plus tendres et plus affectueux. Elle traitait son mari comme un malade, et il l'était en effet.

Triste et tourmenté, Joseph apportait dans son atelier une portion d'humeur que faisait naître en lui une gêne toujours croissante ; il allait même parfois jusqu'à la plainte avec les Égaux qu'il voyait le plus fréquemment. De ce nombre était Grisel. Entre les adeptes du Bonheur Commun ; Grisel se distinguait par la manie d'écrire. Après Bafeuf et Sylvain Maréchal, personne ne fournissait plus d'aliment aux presses de Joseph Simard. C'était lui qui allait le plus loin dans la polémique de corps de garde et dans cette littérature, assaisonnée de jurons, qui semblait éteinte depuis la mort d'Hébert. Aussi se montrait-il fort assidu dans l'atelier, où il surveillait lui-même la composition et le tirage de ses chefs-d'œuvre. Joseph, autant par suite des souvenirs de son duel que par l'effet d'une répugnance instinctive, s'était d'abord défendu de toute intimité, mais l'officier se montra si prévenant, si rond, si plein de naturel, que l'ouvrier se laissa gagner et s'engagea de plus en plus dans une liaison qui cachait un piége.| De Joseph, George Grisel voulait arriver à Marie.

Un jour que l'ouvrier cherchait dans un travail forcé une diversion aux douleurs et aux angoisses de sa position, Grisel entra dans l'imprimerie en fredonnant le *Chant du départ*. Jamais il n'avait paru plus rayonnant, plus content de lui-même.

— Joseph Simard, dit-il en entrant ; laisse-là tout ce que tu fais. Vite, mon brave, ton plus beau caractère. Voici un morceau qui doit révolutionner Paris.

— Citoyen Grisel, répliqua l'imprimeur ; j'en suis au désespoir, mais il y a du Babeuf à composer.

— Du Babeuf? Ça ne nous arrive pas à la cheville, mon fiston. Tu vas en juger, ajouta-t-il en tirant un manuscrit de sa poche.

Et, après avoir roulé ses moustaches entre ses doigts, il se mit à lire à haute voix (1).

LETTRE DE FRANC LIBRE.

Soldat de l'armé circo parisienne,

A son ami La Terreur soldat de l'armée du Rhin.

« Nous sommes f....., mon pauvre ami La Terreur, oui, « nous sommes f..... et sans ressource, si nous gobons jus« qu'au bout la pillule qu'on nous a mise dans la bouche. En « vain avons-nous ébréché nos sabres sur le casaquin des « plats soutiens des loups couronnés ; en vain avons-nous bi« vouaqué, jeûné, combattu, sué sang et eau, et tué des c.... « et des esclaves durant quatre ans, nous avons tiré notre « poudre aux moineaux ; et cette liberté, ce digne objet de « nos vœux, ainsi que la douce égalité, son inséparable com« pagne, ne sont plus que de vaines images empreintes sur « les torchons de cuisine des héritiers de Capet, qu'une vaine « fumée comme celle de ma pipe. Sous les mots d'ordre et « de discipline nous et tous nos frères, nous sommes enchaî« nés comme des chiens de basse-cour...

— C'est bien ! citoyen Grisel, dit Joseph en l'interrompant ; nous allons mettre cela en mains. Mais il n'y a qu'un petit inconvénient....,

— Écoute, encore cette phrase, Simard, tu vas voir comme c'est astiqué. C'est fait pour insurger le camp de Grenelle.

(1) On devine que ceci est *textuellement* cité. Que le lecteur excuse ces échantillons de style à usage de la secte du Bonheur Commun.

Et il continua à lire :

« Ah! nom d'un triple coquin de sort, mon brave la Ter-« reur, eussions-nous jamais abandonné nos foyers, nos « femmes, nos enfants, nos pères, nos mères, pour terrasser « les coquins qui menaçaient notre patrie, si nous avions cru « que durant que nous f... sur le bec aux émigrés et sur la « gueule aux rois, des tigres à poil doré auraient étranglé, « déchiré, dévoré nos parents, nos amis, la liberté même! « Oui, mon ami, oui; quelque étrange...

— Assez citoyen Grisel, la besogne presse. Écoute ce que j'ai à te dire.

— Et! c'est-il crânement-touché! c'est-il du chenu! Plus quece petit morceau, imard.

« Le gouvernement que nous avions créé en 93, mettait « l'égoïsme à contribution pour établir des magasins d'effets « et de comestibles, nécessaires au salut de la patrie; celui « que nos perfides commis lui ont substitué n'établit d'autres « magasins publics que celui de Clamart, composé de mil-« liers de cadavres, de républicains morts de faim qui vien-« nent, depuis dix-huit mois, à chaque heure, par charretées « encombrer cet horrible dépôt. »

— Ah! mais voici le bon, dit le bravache en s'interrompant. Attention au bouquet Simard.

« Durant que nous ramassions au demi-cercle les j.... f.... « qui trouvaient à redire sur ce qu'il nous avait plu de faire « chez nous, des coquins de commis, auxquels nous avions « confié le soin de nos affaires, après avoir égorgé ceux d'entre « eux qui voulaient nous être fidèles, ont établi, sous le nom « de directoire exécutif, cinq lions qu'ils ont caparaçonnés, « harnachés et panachés comme des mulets de Provence qui, « tous ensemble, ont quintuplé la morgue, l'insolence et le « despotisme de feu Co... Cadet, leur digne prédécesseur. »

— Hem! qu'en voilà une de perlée de période! Si çà ne met pas l'armée en révolution, il y aura du malheur. Un bou-

sard de Chamboran en prendrait les armes. Maintenant, fiston, il faut presser çà. Chaud ! chaud ! chaud !

— Il n'y a qu'un petit malheur, citoyen Grisel, c'est que tout le caractère est employé. Les cases sont au plus bas.

— De quoi ! mon petit, des caractères ? Eh bien ! faut 'en acheter ! c'est la moindre des choses.

— Acheter, c'est aisé à dire, répondit Joseph, en étouffant un soupir ; mais de l'argent !

Ces mots furent prononcés d'un ton si triste et avec un tel accent de douleur contenue, que Grisel en fut frappé ; il comprit qu'une grande misère se cachait là-dessous. Ce fut pour lui une découverte. Jusqu'alors il n'avait pu s'introduire chez le jeune ouvrier sur un pied de famaliarité ? la réserve de Marie, le manque de prétextes l'en avait empêché. Aussi ses projets de séduction demeuraient-ils à l'état d'ébauche. Une occasion se présentait enfin et il fallait s'empresser de la saisir. Lier Joseph par un service d'argent était un coup de partie. Justement Grisel se trouvait en fonds. Barras venait de lui faire passer un millier de francs, aimant mieux payer ainsi les révélations de cet homme, que de rendre à l'armée un officier avili. Quelques jours plus tard cet or eût été dissipé : Le hasard voulait que Grisel ne l'eût pas encore prodigué dans ses orgies habituelles. Ainsi tout le servait et, dans un rapide calcul, il comprit qu'il pouvait tirer parti des circonstances. Ces réflexions furent promptes comme la pensée et il répondit à Joseph :

— De l'argent ! mon petit ! Mais que ne parlais-tu plus tôt ? Les Égaux en ont toujours, de l'argent.

En même temps il puisait dans son gousset quelques pièces d'or et les jetait sur la table.

— Combien te faut-il ? Cent, deux cents, trois cents francs ? Parle. Que diable ! Entre égaux on ne se gêne pas. Mais j'y pense ! Puisque tu vas imprimer mon *Franc-Libre*, ce n'est

qu'un à compte sur le travail. Prends donc, Jeseph, prends ce que tu voudras, mon garçon.

L'ouvrier refusa d'abord, mais l'officier revint à la charge avec tant d'instance qu'il finit par accepter une petite somme. C'était pour lui une ressource inespérée et inappréciable.

Aussi une intimité très-étroite s'établit-elle entre ces deux hommes. Dès lors la maison de Joseph fut ouverte à George; il y put pénétrer à toute heure, à tout instant : l'ouvrier aimait à le voir et allait lui-même au-devant des occasions. Qu'on juge des inquiétudes de Marie? Mieux que Joseph elle avait compris ce que le militaire cherchait dans cette liaison; elle vit qu'elle allait être en butte aux séductions et peut-être aux brutalités de ce soudard.

VIII

Le Complot.

Cependant la conjuration suivait son cours et le dénouement était proche. Un premier centre d'action, fondé chez le conventionnel Amar, n'avait eu qu'une existence éphémère, Amar étant devenu suspect aux conspirateurs les plus fougueux. Dès lors la direction du mouvement et l'organisation du régime futur furent concentrées dans l'asile où s'était réfugié Babeuf et où il se dérobait aux recherches de la police. Se défiant du concours des hommes qui voulaient réduire son entreprise aux proportions d'un complot politique, le tribun avait constitué, sous le nom de Directoire secret de salut public, un comité dont il était le président et dans lequel figuraient, comme membres principaux, Darthé, Buonarotti, Félix Lepelletier, d'Antonelle, Sylvain Maréchal, Débon et Germain,

ancien officier de housards. C'est là qu'à la suite de longs débats fut constituée la République des imaginaires Égaux et que furent résolues les mesures qui devaient la changer en réalité.

Les conjurés partaient de ce principe que la propriété individuelle est l'origine de tous les maux qui affligent les sociétés. Les inégalités de fortune déterminent les inégalités de jouissances, c'est-à-dire la richesse et la misère, d'où dérivent nécessairement les jalousies des classes et l'égoïsme des individus. Pour y remédier, il fallait, d'après eux, abolir la propriété personnelle et inaugurer la propriété collective. L'État devenait ainsi le seul maître, non-seulement du sol et des instruments de travail, des capitaux existants et des richesses créées, mais encore de tous les fruits de l'activité agricole, manufacturière, commerciale et civile. C'était une confiscation universelle à laquelle rien ne pouvait se dérober. L'individu aliénait jusqu'à son travail ; l'État ne lui en laissait pas la disposition. Les produits de toute nature devaient être versés dans les magasins publics ; il y a plus, les aptitudes même étaient limitées, et c'est ainsi que l'étude et l'exercice des arts, des lettres et des sciences, considérés comme des superfluités, ne jouaient dans la société, qu'un rôle très-secondaire. On les tolérait comme délassements, on ne les acceptait pas à titre de services. « Ce qui n'est pas communicable à tous, disaient les Égaux, doit être sévèrement retranché. » C'est-à-dire qu'ils excluaient le génie : il est vrai que dans ce sens l'exclusion ne pouvait pas les atteindre.

En retour de cette abdication de l'individu, la république des Égaux acceptait une lourde charge ; elle prenait le bonheur social à forfait. Tout être vivant sous ses lois pouvait la sommer de lui procurer une existence heureuse, une frugale et honnête aisance. Le gouvernement se changeait en une immense table d'hôte, où chacun était servi uniformément et aux heures réglées par le pouvoir central. L'ordinaire de-

vait faire l'objet d'une délibération législative. Les chambres allaient voter chaque année, le genre de culottes que la nation porterait dans le courant d'un exercice, la couleur de l'habit, la nature des étoffes ; la qualité des chaussures, la forme du feutre, enfin les moindres détails de l'ajustement et du vêtement des deux sexes. Graves débats, féconds en tempêtes parlementaires ! Le gouvernement aurait, supposons-le, proposé, pour l'exercice courant, le costume bleu barbeau, l'opposition ne manquerait pas de se déclarer pour le vert bronze, et la république serait partagée entre le vert et le bleu. Quant à la distribution des objets nécessaires à la vie, des magistrats irréprochables devaient y présider. C'était sur eux que retombaient le soin d'entretenir les populations dans un état d'enchantement perpétuel et de satisfaire leurs besoins de manière à n'exciter aucune plainte, à ne provoquer aucune jalousie. Ils devaient veiller aux moyens de répandre les subsistances, les meubles, les vêtements, les produits de toute espèce sur la surface du royaume, en approvisionnant les zônes pauvres avec l'excédant des zônes favorisées, et s'arrangeant de manière à ce que la Bourgogne versât ses vins sur la Bauce, la Bauce ses blés sur la Bourgogne ; en empêchant enfin le Périgord de consommer lui-même toutes ses truffes et Strasbourg tous ses pâtés de foie gras. Tâche difficile, mais qui n'était pas au-dessus du zèle et du dévoùment des magistrats du Bonheur Commun !

Pour façonner les générations au régime nouveau, les conjurés avaient songé à s'emparer des éléments les moins réfractaires que renferme la société ; ils avaient jeté leur dévolu sur l'enfance et enlevaient les nourrissons à leurs mères. L'éducation avait pour but principal de donner au pays des citoyens robustes et des citoyennes fécondes. Du reste, l'instruction professionnelle, qu'on semble remettre en honneur, était de la part des Égaux, l'objet d'une préférence particulière. Dans les gymnases publics, les jeunes gens apprenaient

la théorie du labour et les jeunes filles l'art de battre le beurre. Les langues mortes étaient rayées du programme des études, et la danse n'était tolérée qu'au point de vue du développement de la musculature. Pendant que durait l'éducation, les professeurs devaient observer les dispositions des élèves, et reconnaître ceux qui avaient la bosse de la grande culture, de l'ébénisterie, de la mécanique, classer les sujets par catégories de professions, et les expédier ensuite à leurs destinations respectives. Chaque année, il serait ainsi sorti des gymnases de la communauté tant de palfreniers, tant de meuniers, tant de rôtisseurs, tant de fabricants de produits chimiques, et le soin des magistrats répartiteurs eût été de les distribuer convenablement dans l'étendue du royaume, comme ils l'eussent fait pour des sacs de blé ou de pommes de terre.

Voilà donc un système qui commence à se dessiner et qui embrasse un horizon assez vaste. En effet les conjurés semblaient ne vouloir rien omettre de la constitution de l'avenir, et chaque jour ils en agitaient quelque détail. L'immortalité de l'âme et l'existence de Dieu employèrent plusieurs séances. Quelques membres du comité directeur ne voulaient pas reconnaître ces deux croyances fondamentales : d'autres demandaient qu'elle fussent formellement proclamées par la nouvelle république. Le débat dura plusieurs jours : enfin on alla au scrutin; Dieu et la vie future passèrent à la majorité d'une voix. Seulement il ne devait plus y avoir de culte; tout au plus des solennités nationales comme celles-ci; *l'union des sexes; la présentation des nouveaux-nés; l'entrée des enfants dans les maisons d'éducation*; *le départ des jeunes gens pour les frontières; leur retour et admission au rang de citoyens; le départ des guerriers; les honneurs à rendre aux enfants de la patrie morts dans les combats; les triomphes à décerner aux plus vaillants*. En d'autres occasions, les cérémonies publiques prenaient un caractère plus grave : on jugeait les ma-

gistrats morts, et par la même occasion les vivants, ce qui aurait pu devenir aussi dangereux pour les derniers qu'inoffensif pour les autres. On voit à quel point les Égaux abusaient de leurs réminiscences de colléges.

Dans une société obéissant à un arbitraire pareil, tout devenait possible. Aussi les conjurés avaient-ils décidé qu'il n'y aurait plus de grandes villes où les mœurs s'altèrent. A peine devait-on tolérer les bourgades ; les autres centres de population étaient mis à la réforme. Plus de chaumières ni de palais, partout des maisons simples et construites sur le même plan.

L'administration du pays appartenait à une magistrature de vieillard. Quant aux assemblées législatives, elles étaient le produit du suffrage universel, recueilli par arrondissements. Encore les pouvoirs ainsi délégués n'avaient-ils pas une valeur définitive ; il fallait aux lois, pour devenir exécutoires, la sanction du peuple. Une chambre des sénateurs avait en outre un droit de *veto* suspensif jusqu'à ce que l'appel au peuple eût vidé la question en dernier ressort. Les sénateurs étaient choisis parmi les vieillards et à tour de rôle pour ne pas exciter de jalousies dangereuses.

Quant à l'armée, l'organisation en fut très-laborieuse : il était difficile de concilier l'égalité avec la hiérarchie. Enfin on parvint à s'entendre. Tout citoyen était soldat ; les études militaires devenaient partie intégrante de l'éducation nationale. Les grades ne constituaient pas un privilége fixe ; ils étaient électifs et temporaires. Les généraux redevenaient simples soldats ; les soldats passaient généraux, sur un vote du peuple, sans parcourir les emplois intermédiaires. L'armée ne touchait pas de solde ; on l'entretenait en campagne, et pour subvenir à ses dépenses, les autres classes de citoyens s'imposaient quelques heures de travail de plus. Quand la guerre était terminée, les troupes rentraient dans leurs cantonnements pour être licenciées, la main qui venait de quitter le mousquet prenait la houe ou guidait la charrue. Rien, dans

l'État, ne devait rompre l'égalité, ni prendre le caractère de privilége. La dissolution de l'armée était une garantie contre la dictature militaire; le roulement des fonctions administratives un gage contre l'usurpation. En d'autres termes, les Égaux étaient parvenus à imaginer des militaires et des fonctionnaires qui n'en étaient pas.

Il faut rendre aux conjurés cette justice, qu'ils ne s'aveuglaient pas au point de croire que leur programme serait accepté sans opposition; ils prévoyaient des résistances et se préparaient à les combattre. Ils ne se dissimulaient pas que la nation avait encore quelques préjugés à vaincre pour apprécier convenablement un pareil régime; mais ils étaient résolus à y mettre un peu du leur et à faire pénétrer de vive force dans la société française les idées philosophiques sur le bonheur commun. A cet effet, à côté des conceptions théoriques, ils avaient arrêté. des moyens d'exécution qui s'écartaient beaucoup du ton de l'idylle. Le peuple était appelé à l'insurrection; il devait s'emparer de la Trésorerie nationale, de la Monnaie, de la poste aux lettres. Le drapeau de la révolte portait ces mots: «Égalité, liberté, bonheur commun.» toute opposition sera vaincue par les armes, disait l'un des décrets; les opposants seront *exterminés*. Des vivres de toute espèce devaient être distribués aux combattants sur les places publiques; les boulangers étaient mis en réquisition, les biens des émigrés répartis entre les défenseurs de la patrie; les épouses, les enfants des braves morts dans cette journée allaient être adoptés par le nouveau régime; les riches devaient être *ensevelis sous les décombres de leurs palais*. Cette justice sommaire ne s'arrêtait pas là. Le Directoire, les membres des deux conseils, les hauts fonctionnaires, c'est-à-dire douze cents personnes environ, étaient décrétées d'arrestation et mises en coupe réglée. Quiconque trouvait dans les rues quelqu'individu appartenant à ces diverses catégories pouvaient l'exécuter de ses mains. Du reste, la part des insur-

gés était belle dans les dépouilles du combat. L'un des décrets disait : « Art. 1er. A la fin de l'insurrection, les citoyens pauvres qui sont actuellement *mal logés* ne rentreront pas dans leurs domiciles ordinaires ; ils seront immédiatement logés dans les maisons des conspirateurs. Art. 2. On prendra chez les riches ci-dessus de quoi meubler *avec aisance les sans-culottes.* » On le voit, l'égalité préludait par une inconséquence : en installant de force les pauvres chez les riches, elle renvoyait les riches chez les pauvres. Ce n'était qu'un déplacement d'inégalité.

Voilà où avaient été conduits Babeuf et ses amis en fait de combinaisons monstrueuses. Il faut le dire : le parti politique de la conjuration n'accepta pas ce programme sans hésitation et en discuta longtemps les termes. Les rêveries d'égalité et de bonheur commun touchaient peu les anciens conventionnels, qui avaient au moins le sang-froid d'hommes habitués aux affaires. Il y eut des négociations dans lesquelles des deux parts on fit de la diplomatie. Les conventionnels espéraient jouer les Égaux ; les Égaux se réservaient d'éconduire les conventionnels. Les premiers présumaient trop du bon sens du peuple pour croire que la partie insensée du programme des Égaux pût être, non-seulement réalisée, mais même essayée ; ils se disaient qu'en tout état de cause c'était faire acte de dévouement que de s'associer à une entreprise semblable pour la tempérer et pour la dominer. Les seconds, malgré leur insuffisance intraitable, ne pouvaient se faire illusion sur l'utilité du concours des conventionnels et sur la force qu'ils apportaient à l'insurrection. Enfin on parvint à s'entendre. Les Égaux renoncèrent à faire table rase et consentirent à ce qu'après la victoire l'ancienne Convention reprît le pouvoir. Seulement, pour modifier les éléments de cette assemblée, on arrêta qu'elle ne serait composée que de conventionnels proscrits, auxquels on adjoindrait un député par département, nommé sur la présentation du Directoire secret. En outre,

les décrets rendus par le peuple, le jour du triomphe, auraient force de loi.

C'était encore beaucoup risquer, même en des jours de bouleversement. Les conventionnels ne s'y décidèrent qu'après de longues hésitations et avec l'espoir qu'une fois maîtres du mouvement, ils pourraient renvoyer à Bicêtre leurs incommodes associés. L'occasion sembait favorable à leurs projets ambitieux, et ils ne voulaient pas la laisser s'échapper. D'après des calculs qui semblaient exacts, on avait sous la main, dans les premiers jours de floréal, quatre mille révolutionnaires enrégimentés, quinze cents membres des comités, mille canonniers, cinq cents officiers destitués, mille délégués des départements, quinze cents grenadiers du corps législatif, cinq cents militaires détenus, mille invalides, la légion de police, composée de six mille soldats, en tout dix-sept mille hommes. Au dire de Grisel, le camp de Grenelle n'attendait qu'un signal, et les troupes répandues dans les environs semblaient parfaitement disposées. Jamais une prise d'armes ne s'était présentée avec autant de chances de succès. Depuis cinq mois, les Égaux avaient enveloppé Paris d'un réseau d'agents qui ne se connaissaient pas les uns les autres, mais qui aboutissaient tous au Directoire secret dont Babeuf était le chef. Ainsi, tous les fils de la conjuration étaient dans les mains du tribun ; sans lui, rien de possible. Les rapports de ces hommes s'accordaient à révéler dans les divers quartiers de la capitale un état de fermentation voisin de la révolte ; des symptômes de mécontentement mal contenu éclataient de toutes parts. Le brusque avilissement des assignats avait fait hausser outre mesure le prix des objets nécessaires à la vie, et la misère des classes ouvrières était arrivée à son comble. Dans cet état des esprits, il fallait peu de chose pour faire naître une explosion, et les conventionnels avaient peur qu'en s'isolant de Babeuf il n'en recueillît seul les bénéfices.

Une réunion générale eut donc lieu chez Drouet le 19 floréal. Là se rencontrèrent les conventionnels Javogue, Ricord, Robert Lindet, Laignelot; les généraux Fyon, Rossignol et Massard; Didier, ex-juge du tribunal révolutionnaire; Babeuf, Buonarotti et Darthé. Grisel y parut aussi; jamais il ne s'était montré si ardent, si passionné. Il parla beaucoup, rendit compte de ce qu'il avait fait au camp de Grenelle, prodigua les témoignages de dévouement. Massard prit la parole à son tour, au nom du comité militaire, et rendit compte du plan d'attaque qui lui paraissait réunir le plus de chances de succès. Les douze arrondissements de Paris, réunis en trois divisions, devaient être conduits par autant de généraux sur les palais du Corps-Législatif et du Directoire exécutif, et sur l'état-major de l'armée de l'intérieur. Avant d'arrêter le jour du mouvement, il fallait encore s'entendre sur le rôle des agents révolutionnaires et sur les dépôts d'armes qu'il fallait attaquer avant toute autre tentative.

Les conjurés des deux nuances prolongèrent cette séance de huit à onze heures du soir, sans se douter du péril qui les menaçait. Prévenu par Grisel, le ministre de la police Cochon devait, ce soir même, investir la maison de Drouet et s'emparer des personnes que l'on trouverait chez lui. Soit que le dénonciateur eût mal indiqué l'heure de la réunion, soit que les préparatifs eussent entraîné quelque retard, le ministre, qui voulut opérer cette arrestation lui-même, arriva trop tard chez Drouet : ce dernier était seul chez lui avec Darthé; les autres conjurés venaient de quitter la place. L'expédition était donc manquée, et tout se borna à des perquisitions insignifiantes, Qui le croirait? Cette démonstration avortée n'ouvrit pas les yeux aux conjurés; Grisel leur prouva que c'était une fausse alerte, et que la police s'en tiendrait là. Dans les deux jours qui suivirent, il y eut des réunions sur divers points, entre autres dans un magasin de vin situé au faubourg Poissonnière. Là furent admis des conspirateurs plus subal-

ternes. Au moment de s'y rendre, Grisel entra, en passant, à l'atelier de Joseph.

— Eh bien ! fainéant, lui dit-il, en lui frappant sur l'épaule, tu veux donc que les autres fassent toute la besogne ?

— Comment cela ?

— Comment, nom d'une pipe ; mais c'est demain qu'on s'insurge ! Nous allons chez Dufour arranger l'arsenal et faire des cartouches. Demain la bombe éclate, à sept heures, heure militaire.

— Et tu ne me disais rien, s'écria Joseph, en quittant son costume de travail pour remettre sa veste.

— Ça s'explique ! un homme marié ! Il faut avoir des égards pour sa position sociale ! L'arme à feu, c'est bon pour nous ; l'homme marié n'en mange pas !

— Pas de plaisanterie, citoyen Grisel, dit l'ouvrier ; marchons. Nous verrons qui de nous deux boude le plus vite.

— A la bonne heure ! fiston. Je savais bien qu'il ne fallait pas t'émoustiller beaucoup. Touche là, tu es un brave.

Ils partirent, et un quart d'heure après ils étaient chez Dufour, où se trouvait réunie la partie ardente des conjurés. Il s'agissait de désigner le jour de l'insurrection, et il venait d'être fixé au lendemain, quand la police investit la maison, et pénétra dans la chambre où se trouvait ce petit noyau d'hommes déterminés. Quelques-uns d'entre eux voulurent faire de la résistance, mais les agents étaient en force, et au dehors une compagnie de soldats se trouvait sous les armes. Il fallut céder au nombre. Joseph Simard fut arrêté avec les autres, et jeté dans la prison de l'Abbaye.

IX

La peau du Renard.

Le Directoire était maître sur tous les points du mouvement dont il surveillait la marche. S'y préparant de longue main, il avait obtenu des Conseils, vers les derniers jours de germinal, des décrets qui l'armaient d'un très-grand pouvoir contre les attroupements et les associations politiques. Il en usa avec rigueur et peu s'en fallut qu'il ne poussât les choses jusqu'à la loi martiale qui avait frappé Romme et Goujon.

Les expéditions se succédaient, la répression se fit sentir coup sur coup. La légion de police s'était insurgée à la suite d'une élimination nécessaire; on la licencia en la dispersant; Babeuf et ses complices menaçaient le pays d'une prise d'armes, on les arrêta ou on les décréta d'arrestation, et les bureaux de la police, dans l'ardeur d'un premier zèle, n'exceptèrent de la mesure aucun des anciens conventionnels.

Le lendemain, Carnot porta à la tribune des Cinq-Cents un message du Directoire qui rendait compte de ce qui venait de se passer, parlait des projets de massacre et de dévastation à l'usage des insurgés, et demandait l'autorisation nécessaire pour en faire justice. L'assemblée, émue et troublée par cette révélation inattendue, accorda tout sans réserve et sans débat. On décida que les anciens conventionnels, les membres de la commune et des comités, les fonctionnaires destitués, les militaires sans emploi seraient tenus de quitter Paris dans la journée même, et de se retirer dans un rayon d'au moins dix lieues, sous peine de déportation. A peine consentit-on à

excepter parmi les suspects de ces diverses catégories, les hommes qui étaient alors membres des assemblées législatives, et que couvrait par conséquent l'inviolabilité de leur titre. Cette circonstance amena une autre difficulté. Drouet était du Conseil des Cinq-Cents, et comme tel il relevait d'une juridiction exceptionnelle. Aux termes de la constitution, il fallut que l'Assemblée se formât en comité secret, jugeât du mérite de l'accusation et renvoyât le prévenu devant des jurés choisis dans les listes électorales des départements. Ces formalités furent remplies, et une haute cour, siégeant à Vendôme, fut saisie de l'affaire. A la rigueur, le Directoire aurait pu obtenir une disjonction pour les autres accusés et les livrer à une instruction sommaire et expéditive; mais l'intérêt du gouvernement lui conseillait alors de prolonger le spectacle d'extravagances qui donnaient au complot de Babeuf un caractère si particulier. C'était une leçon pour le pays, un titre pour l'autorité, qui avait réprimé à temps cette tentative; quelques lenteurs dans le procès servaient donc la politique du moment. Il fallait inspirer le dégoût et l'horreur de ces folies sinistres. Aucune disjonction n'eut donc lieu, et Drouet attira ses complices vers une juridiction exceptionnelle.

Les détenus ne s'attendaient pas à ce répit; ils croyaient que le gouvernement les livrerait à des commissions militaires et les exécuterait sans bruit. Cette conviction était celle de Babeuf, et, avant de mourir, le Gracque ne crut pas indigne de lui de transiger avec le Directoire. La prison semblait avoir poussé aux dernières limites la maladie de cerveau dont cet homme était atteint. Il écrivit alors cette lettre, chef-d'œuvre d'infatuation, dont quelques phrases donneront une idée. « Regardez-vous au-dessous de vous, écrivait-il « aux directeurs, de *traiter avec moi de puissance à puissance?* « Vous avez vu de quelle *vaste confiance* je suis le centre. « Vous avez vu que mon parti *peut balancer le vôtre.* J'en « suis plus que convaincu que cet aperçu vous a *fait trem-*

« *bler*... Qu'arriverait-il, si cette affaire paraissait au grand « jour? Que je jouerais le plus *glorieux* de tous les rôles. « On pourrait me condamner à la déportation ou à la mort; « mon jugement serait aussitôt réputé prononcé par le crime « puissant contre la vertu faible; mon échafaud figurerait « glorieusement à côté *de celui de Barnevelt et de Sidney*... « Entreprendriez-vous de vous délivrer en détail de cette « vaste *sans-culottide*, qui n'a pas voulu se déclarer vaincue? « Il faudrait d'abord en supposer la possibilité; mais où vous « trouveriez-vous ensuite?.. Il en est temps encore. La tour- « nure de ce dernier événement peut devenir profitable et « *salvatrice* pour la chose publique. Dédaignez-vous mon « avis et mes conclusions?... Il ne serait pas si malheureux « que l'effet de cette simple lettre fût de *pacifier l'intérieur* « *de la France*. En prévenant l'éclat de l'affaire dont elle est « le sujet, ne préviendrait-elle pas également *ce qui s'oppo-* « *serait au calme de l'Europe?* »

Au milieu des vertiges de l'orgueil, il est aisé de voir que le Gracque était alors préoccupé des risques que courait sa personne. La prison avait porté conseil, Joseph Simard supportait son infortune avec une fermeté plus vraie et moins fanfaronne. Pendant deux mois on le tint au secret sans pouvoir lui arracher un aveu. Certes, le jeune ouvrier n'était guère en évidence dans une conjuration où il n'avait apporté que son dévouement et son courage; il n'en savait que ce que sa position de typographe l'avait mis à même de connaître et de voir; mais pendant longtemps on s'obstina à le considérer comme l'un des pivots de l'accusation, à l'accabler d'interrogatoires, à le priver de toutes communications avec le dehors. L'attitude qu'il gardait, la discrétion obstinée dans laquelle il se retranchait, son sang-froid et sa résolution semblaient justifier l'insistance des magistrats chargés de l'instruction et l'idée qu'on se faisait de son importance. De là les rigueurs d'un secret prolongé et le soupçon d'une

culpabilité excessive. Même au fond de ce cachot, la main de l'odieux Grisel pesait sur Joseph. C'était sous les inspirations du délateur que l'ouvrier voyait s'aggraver sa position et s'éterniser son séquestre absolu.

Qu'on juge les douleurs de Marie ! Chaque jour, elle se rendait à la geôle de la prison, espérant que l'interdit serait levé; chaque jour elle s'en retournait, la mort et le désespoir dans l'âme. Sa vie semblait renfermée dans cette triste enceinte; elle cherchait à tromper de mille manières la vigilance des guichetiers; et quand elle voyait que ses ruses étaient vaines, elle s'asseyait au dehors sur une borne, et là passait des heures entières à regarder ces croisées sombres défendues par une double barrière de fer. Elle espérait toujours voir paraître au travers des barreaux la figure de son Joseph et voulait qu'un regard de sa Marie allât le consoler et le réjouir dans son isolement. Plus d'une fois la pauvre femme passa ainsi des journées entières avec son enfant dans les bras, supportant la pluie et le soleil, oubliant tout, même de manger, pour ne songer qu'à celui dont elle était séparée. La nuit la surprenait dans cette position et le jour l'y retrouvait. Le père Brontin ne savait plus comment s'y prendre pour tromper cette douleur profonde; son autorité de père y échouait et souvent il lui fallait employer la violence pour faire abandonner à sa fille cette place de l'Abbaye qui était devenue sa demeure :

— Mais, ça n'a pas de bon sens, lui disait le vieux serrurier; quand tu te seras tuée à ce métier, mon enfant, Joseph ne t'en saura pas plus de gré. Conserve-toi pour lui.

— Petit père, c'est pour cela que je viens ici, répondait-elle. Voyez-vous, cela me fait vivre; il me semble que nous respirons le même air. Et puis j'ai cru l'apercevoir à travers les grilles; j'ai du bonheur pour trois jours.

— Eh bien, alors, suis-moi, viens. Il est temps d'aller

prendre quelque chose. Un bouillon, rien qu'un bouillon, fillette. Que diable! on ne vit pas d'air.

— Encore quelques minutes, petit père; il n'est pas nuit. Tenez, voyez-vous, la troisième fenêtre, là-haut. Ne dirait-on pas Joseph?

— Mais non, c'est un blond; Joseph est brun.

— C'est juste, ce n'est pas lui; on doit me prendre pour une folle. Allons, petit père, nous serons plus heureux demain. Mais dites-moi donc, ajouta-t-elle avec un accent désespéré, qu'avons-nous fait au ciel pour être éprouvés ainsi? De pauvres gens comme nous!

Hélas! cette épreuve dura longtemps. Le secret ne se levait pas, et Joseph demeurait invisible. Marie ne se lassa point; elle frappait à toutes les portes et se montrait infatigable. Le père Brontin n'avait plus de repas fixes; le ménage était négligé; le désordre était entré dans la maison avec la douleur.

C'était le moment de profiter d'une situation préparée de longue main et fruit d'un horrible calcul. George Grisel avait décidément conçu pour Marie une de ces passions brutales qui veulent aboutir, coûte que coûte, à l'assouvissement. Cet homme n'avait vécu jusqu'alors qu'avec des courtisanes, et la résistance était pour lui un fruit nouveau. Marie, dont la beauté était pure comme l'âme, formait d'ailleurs un contraste frappant avec ces créatures que la débauche avait marquées de son empreinte. Pour George, c'était une découcouverte, une expérience, et il s'y était attaché en raison des obstacles qu'il avait rencontrés. Au fond de quoi s'agissait-il? d'une fille du peuple, d'un grain de sable que l'homme à bonnes fortunes trouvait sur son chemin. Vraiment, il eût été singulier qu'un séducteur comme lui, qu'un sultan rassasié de conquêtes vînt échouer devant la femme d'un ouvrier. George ne pouvait pas s'habituer à cette idée.

Cependant, malgré sa fatuité, il n'avait pu se faire illusion

sur les mœurs et le caractère de Marie; il comprenait que ce n'était point là une de ces femmes qu'il conduisait à la cravache. Un grand fonds d'honneur, un sentiment héroïque du devoir, animaient la physionomie de la jeune ouvrière et se révélaient dans ses moindres paroles et dans ses moindres actes. Georges eut donc besoin cette fois de plus de précautions et de plus de tactique qu'il n'en apportait dans ses liaisons habituelles. Il était violemment épris, il s'y résigna. Vis-à-vis de Joseph, on a vu quelles mesures lui avait conseillées le génie du mal. Il en avait fait l'une des victimes du complot qu'il livrait au Directoire. Vis-à-vis de Marie, il prit le rôle opposé. Dès qu'il la vit isolée, il vint s'établir avec sa concubine dans l'un des petits logements du couvent de l'Assomption; son dessein était de se faire passer pour un proscrit obligé de se cacher pour sauver sa tête.

— Entends-tu, Phémie, disait-il à sa malheureuse compagne, nous sommes persécutés par le Directoire; ne va pas gâter cette affaire.

— Persécutés à mort, et par Barras, encore! répondit-elle. Un beau brun, tout de même, et pas méchant! Mais c'est égal, je le ferai noir comme de l'encre, histoire de plaisanter!

— Pas de ça, Phémie, nom d'une pipe! Je te cingle si tu commets des bêtises, prends-y garde! Avec ta tête à l'envers, il n'y a pas moyen de compter sur rien.

— Voyons, mon chat, ne fais pas le méchant, répliqua-t-elle. Tu sais bien que je ne m'en tire pas mal, de la politique. Que diable! j'ai fait mes preuves! Deux mille livres à Barras, en quinze jours. En voilà une de saignée. Et pas d'assignats! de l'or, de l'or pur!

— C'est bien, perruche, tais ton bec et tâche de marcher droit. Maintenant écoute. Tu vois ce logement?

— Un trou à rats, tu veux dire.

— Trou à rats, c'est possible; mais nous y prenons domicile.

— Et après!

— Après? A quatre pas d'ici il y a une petite ouvrière avec laquelle tu vas faire connaissance. Je te présenterai à elle comme ma femme ; tâche de mériter cet avancement. De la tenue, des manières décentes, entends-tu?

— Ah ! zut !

— Eh bien, qu'est-ce que ce zut? dit le soudard, en fronçant le sourcil.

— De rien ! répliqua la pauvrette, baissant tout d'un coup le ton, ne fais pas attention. J'aurai l'air d'une nonne, ca te va-t-il?

— A la bonne heure! Tu iras la voir souvent, ta voisine ; j'ai besoin que tu me mettes bien dans ses papiers.

— Par exemple, voilà un drôle de métier que tu me fais faire, George.

— Phémie ! Phémie ! tu le prends sur un ton singulier aujourd'hui. Vous me faites l'effet d'avoir besoin d'un tour de longe, mon petit cœur.

— Bah ! ce n'est rien, mon chat ! Un brin de jalousie ! Qu'est-ce que ça prouve au fond ? que tu as du mérite auprès des femmes. Faut pas se fâcher de ça, mon bonhomme ; c'est flatteur.

— Oui, mais n'en abuse pas.

L'installation du ménage de Grisel dans le couvent de l'Assomption fut facilement justifié auprès de Marie et du père Brontin. Le soupçon d'une machination odieuse n'aurait jamais pu entrer dans des cœurs aussi droits. Marie éprouvait pour Grisel une répugnance instinctive ; obligée de le supporter à cause de Joseph, elle avait toujours su, avec le tact admirable des femmes, le tenir éloigné sans affectation et montrer de la réserve sans manquer de politesse. Aussi quand George se présenta chez elle avec sa concubine, son premier mouvement fut-il une défiance profonde. Mais Grisel savait d'avance comment il pourrait s'emparer de son attention et lui faire trouver du charme à ses visites. Dès le premier jour,

il parla de Joseph dans les termes les plus affectueux, exprima la peine que lui causait sa détention, ne tarit pas en éloges sur le pauvre prisonnier. Quand on touchait cette corde-là, Marie ne résistait pas à son émotion ; elle fondit en larmes. Grisel la consola, lui donna de l'espoir ; et pour ne pas demeurer en reste, Euphémie se mit à pleurer en voyant pleurer Marie. Ces femmes pleurent à volonté et de la meilleure foi du monde. Ainsi la glace était rompue et une sorte d'intimité s'en suivit.

Les jours d'après, le militaire revint à la charge avec de nouveaux moyens d'attaque. Il venait donner à la pauvre ouvrière l'espérance de recevoir des nouvelles de son mari. Un guichetier séduit à prix d'argent, devait se charger de sa lettre et transmettre la réponse. D'abord la jeune femme ne voulait pas croire à ce bonheur inespéré ; mais Grisel insista tellement et avec un accent si convaincu, qu'elle se décida à écrire. Sa plume courut sur le papier qu'arrosaient ses larmes ; et quand elle eut fini, elle remit la lettre à l'officier en lui disant :

— Ah ! monsienr, si je revois l'écriture de mon Joseph, que je vous bénirai !

— Soyez tranquille, Marie, répliqua-t-il ; dussé-je passer mon épée au travers du corps des guichetiers j'aurai une réponse.

Le rodomont savait qu'il n'avait besoin d'user ni de violence, ni de ruse pour obtenir cette faveur. Sa position dans le complot, les relations qu'il entretenait avec la police, lui rendaient facile l'accès des prisons. Il ne s'agissait que d'un petit acte de complaisance auquel l'administration se prêta. Cette correspondance entre un ouvrier et sa femme ne pouvait d'ailleurs compromettre personne. Joseph reçut donc la lettre que Marie lui avait écrite et pu lui répondre. Il le fit longuement, consola cet ange, lui fit entrevoir la prochaine levée du secret, lui peignit sous des couleurs adoucies le ré-

gime de la prison, enfin, chercha à verser quelque baume sur les blessures de ce cœur aimant et brisé. Cette lettre inonda Marie de joie ; elle se sentit renaître à l'espérance et au bonheur. La prison avait eu jusqu'alors pour elle l'inflexibilité de la tombe ; il lui sembla que son Joseph venait de ressusciter. Dans le premier élan de sa reconnaissance, elle jeta sur Georges un regard attendri.

— Ah ! Monsieur, dit-elle, vous m'avez rendu la vie ! Que les bénédictions d'une pauvre ouvrière vous accompagnent.

— Marie, dit Grisel en s'emparant de ses mains et les serrant avec une affectation visible, je suis payé en vous voyant heureuse !

— Allez, Monsieur, poursuivit l'ouvrière sans prendre garde à ce que le geste de l'officier avait de passionné, il y a une récompense pour les cœurs honnêtes ! Le bien que l'on fait porte bonheur.

— Du bonheur, Marie, il n'y en a plus pour moi, reprit le soudard qui commençait à jouer la comédie.

— Et comment cela, Monsieur ?

— J'aime sans espoir de retour, dit le céladon, en roulant des yeux langoureux.

Marie, toute naïve qu'elle était, comprit que l'émotion de cet homme prenait un caractère dangereux ; elle reprit l'air de réserve qui lui était habituel, et rompit brusquement l'entretien.

X

La peau du Tigre.

Marie, on a pu le voir, n'était pas une femme ordinaire; cela tenait autant à son éducation qu'à la nature. Quand sa

mère épousa le serrurier Brontin, elle ne le fit pas sans déroger. Gouvernante dans une grande maison, elle s'était vue, à l'âge de trente-cinq ans, obligée d'en sortir par suite de revers de fortune qui amenèrent une réforme dans la domesticité. Le dénûment, l'incertitude de l'avenir lui firent agréer alors la recherche du laborieux ouvrier, qui se montra digne de cet honneur, et la rendit parfaitement heureuse. Dans sa vie nouvelle, madame Brontin apporta les vertus et les qualités qui l'avaient rendue chère à ses anciens maîtres, une dévotion tolérante, une douceur d'ange, un sentiment profond de ses devoirs, un bon sens rare et une instruction solide. Pour le serrurier, c'était plus qu'une femme, c'était un oracle.

Madame Brontin avait atteint déjà un âge assez avancé quand les joies de la maternité vinrent remplir son cœur. Uue tendresse nouvelle se développa en elle; des trésors d'affection, jusque-là cachés, éclatèrent dans cette femme, et retombèrent comme une rosée sur la tête de son enfant. Marie fût élevée avec autant de soin que si elle fût née auprès d'un trône. On eût dit une petite reine, tant il y avait d'adoration et d'hommages autour de son berceau. Quand l'ouvrier revenait de son travail, il n'avait pas d'autre bonheur que celui de contempler sa fille; de sentir sa petite main, douce comme du velours, se promener sur son visage rude et anguleux; d'épier ses petits sourires et ses premiers bégaiements. La mère ne restait pas en arrière dans cette idolâtrie, et de la part de tous les deux ce fut un culte que la mort seule devait rompre. Dès que Marie put marcher, madame Brontin commença son éducatiou. En femme de sens, elle ne la poussa point audelà des sphères où l'enfant était destinée à vivre; elle en fit surtout une bonne ménagère, une femme sage et réfléchie, avec toutes les connaissances assorties à sa condition. Quelque culture de l'esprit compléta l'œuvre de la prévoyance maternelle. Ces leçons tombèrent sur un bon terrain, Marie grandissait chaque jour en raison,

en intelligence et en grâce. Encore quelques années, et la mère allait recueillir les fruits de cette patiente initiation, lorsqu'une maladie aiguë enleva la digne femme à la tendresse de son époux et aux caresses de son enfant.

Le père Broutin faillit en mourir : sa constitution d'athlète en fut profondément ébranlée ; la vue de sa fille put seule rendre le désir et la force de vivre. Marie avait alors do ans. c'était presque une femme. Le malheur, d'ailleurs, fo vite ; et la force des bons exemples est telle, que l'esprit de mère ntinua à planer sur cette maison. L'amour de Brontin gea d'objet, et se concentra tout entier sur sa fille. L'ora désormais, c'était Marie ; ce qu'elle ordonnait était sans ap l. C'est surtout dans les classes où la vigueur du corps acquiert tout son luxe, que se rencontrent ces cœurs dociles, ces âmes douées d'un calme ineffable, ces caractères malléables et bons. On dirait que la nature, à côté de l'énergie musculaire, a voulu placer la patience, qui seule la rend inoffensive. Marie menait donc son père, et les choses n'en allaient pas plus mal. Quand il s'agit d'un établissement, ce fut elle qui, de son plein gré, choisit celui à qui elle devait appartenir. On a vu que Joseph n'était pas une organisation vulgaire, et par quels côtés il se distinguait du commun des ouvriers. Il avait beaucoup lu, et ses lectures lui avait profité ; il s'exprimait sur toutes choses avec aisance et avec chaleur ; ses manières étaient empreintes d'une certaine distinction. A ces titres se joignait un amour délicat et sincère. Marie se laissa toucher, et il ne resta plus au père Brontin qu'à bénir cette union.

Ainsi, la tendresse de Marie se nourrissait de ces souvenirs. Le mariage avait eu pour elle tous les caractères qui le sanctifient ; elle s'était donnée librement, par raison et par amour, sans trouble comme sans regrets. Depuis ce temps aucun nuage n'avait passé dans le ciel de ce couple heureux. Joseph était un ouvrier laborieux et intelligent, Marie une

femme aimante et active. Seulement la jeune épouse avait abdiqué; elle ne prétendait plus à la dictature. Ce fut Joseph qui devint le chef, et il faut dire que pendant quelques jours ce changement de règne humilia un peu le père Brontin. Les choses n'en marchèrent pas moins ainsi durant quelques années clartés de cette lune de miel ne semblaient pas devoir r, et la politique seule put y répandre quelques ombres.

Dans cette disposition d'esprit, on devine combien Marie etait au-dessus des atteintes d'une séduction vulgaire. Il y avait en elle quelque chose de si supérieur à Grisel, comme sentiments et comme principes, que les tentatives du dard ne pouvaient que tourner à sa confusion. L'officier en fut vite convaincu; il comprit que son œil noir, sa carrure militaire, ses cheveux bouclés, sa prestance et ses airs fanfarons n'exerçaient plus leur prestige ordinaire, et qu'il y avait là un fonds de vertu contre lequel les charmes de sa personne venaient échouer. Battu sur ce point, il essaya de se rabattre de l'esprit, et prodigua les aménités de casernes, les gravelures à l'usage des estaminets. Marie l'arrêta par un regard glacial, qui l'intimida et lui coupa la parole. Sans se rendre compte de cette puissance, Grisel fut obligé de s'y soumettre. Cependant cette suite d'échecs emplissaient son cœur de fiel, et y entretenaient une fermentation croissante. Quelle honte pour lui, le fléau des belles, de venir se briser devant une conquête obscure!

— Personne ne voudra le croire, disait-il à sa complice, une petite ouvrière qui a des mœurs.

— Dam! si c'est son genre! répliquait-elle; faut lui laisser ça à cette pauvre chatte: il n'en manque pas d'autres, va!

— Toi aussi à présent, Phémie. Tu veux donc payer pour tout le monde, mon petit cœur, Là, là, là, là, les choses vont se gâter.

— Ah bien! avec toi il faut toujours avaler sa langue! Tant pire, je me risque. Vive la vertu, Lustucru.

Grisel avait déjà essayé d'associer sa concubine à d'odieux moyens de séduction contre l'honneur de Marie ; Euphémie, au risque de quelques brutalités, résistait à ces suggestions. De là des scènes qui se renouvelaient chaque jour et que le soudard recherchait comme autant de diversions.

Enfin, il se décida à agir seul, et procéda par un nouveau système d'attaques. Au moyen d'empreintes qu'il avait prises, il était parvenu à se procurer une clé qui ouvrait l'appartement de la jeune ouvrière, il essaya ainsi de s'y introduire la nuit, mais de solides verroux étaient tirés au dedans, et défendaient le sommeil de sa victime. A diverses fois il avait également cherché à mêler à ses aliments ou à ses boissons, un narcotique qui la livrât à ses violences, mais Marie, avec sa défiance iustinctive, déjouait et faisait avorter tous ses projets criminels. La rage, l'exaspération du soudard s'augmentaient de tous ces mécomptes ; bientôt il n'y eut plus rien d'humain en lui ; la bête domina et sa passion prit le caractère des fureurs du tigre.

Un jour que le père Brontin venait de sortir, il entra brusquement dans l'appartement de Marie. La jeune femme était seule et assise près du berceau de son enfant, qu'elle endormait avec une chanson. En voyant Grisel, l'ouvrière tressaillit involontairement; l'expression de ce visage était tellement sinistre, qu'il était impossible de n'y pas reconnaître la présence d'une mauvaise pensée. Cette visite était d'ailleurs inattendue : depuis quelque temps, Grisel se tenait à l'écart et essayait de se faire désirer. Ses complaisances pour Marie avaient fait place à une certaine réserve, il avait cessé d'être l'intermédiaire d'une correspondance entre le prisonnier et la pauvre femme ; il avait voulu faire sentir que de pareils services n'étaient pas rendus à titre gratuit. Marie n'avait opposé que la résignation à ce nouveau piége ; le soin de son honneur était la meilleure preuve de souvenir qu'elle pût donner à son Joseph. Grisel en fut pour une cruauté gratuite.

L'entrée de cet homme avait donc un caractère prémédité, qui n'échappa point à Marie ; elle se tint sur ses gardes. L'officier prit une chaise sans en être prié, et vint s'asseoir près de l'ouvrière, qui continuait à agiter le berceau de son enfant. A lui seul Grisel faisait les frais de l'entretien ; il sortait de déjeuner ; il était ivre ; ses yeux, allumés par le vin et par une fureur sombre, semblaient dévorer Marie, qui y opposait en vain un regard sévère et résolu. L'officier essaya de plaisanter, de le prendre sur le ton le plus libre, la jeune femme l'arrêta.

— Monsieur, lui dit-elle, point de propos pareils ; cette maison n'y est pas habituée.

— Bah ! répliqua cavalièrement le militaire, il n'y a que les pimbèches qui s'effarouchent.

Et en même temps, il ajoutait à la parole un geste inconvenant. Marie se leva comme par un mouvement électrique. Une rougeur subite monta à son front, son œil prit une expression de colère et de dignité blessée. C'était la première fois que cet homme se portait à un pareil outrage ; il avait comblé la mesure et elle lui dit avec un accent fier et méprisant :

— Monsieur, sortez, et que je ne vous revoie plus.

Grisel éprouva un moment d'hésitation ; mais l'ivresse lui donna cette fois la force de passer outre :

— Ah ! c'est comme cela, dit-il, eh bien ! tant mieux. Au moins nous aurons une explication.

Il se leva et alla pousser le verrou, afin que personne ne pût le surprendre. Marie voulut en vain s'y opposer, courir vers le corridor ; Grisel parvint à la maîtriser et à la replacer sur sa chaise :

— Madame Simard, lui dit-il, écoutez-moi ; je serai sage et vertueux, puisque vous vous effarouchez comme une colombe ; mais écoutez-moi, il y va de la vie de votre Joseph.

— Monsieur, assez de mensonges, répondit-elle avec énergie, je sais maintenant à quoi m'en tenir.

— Vous ne savez rien, Marie, mais vous allez tout savoir. Il est temps de jouer cartes sur table. Un peu de calme, ajouta-t-il en voyant que l'ouvrière cherchait à se tirer de ce péril; que diable! puisque je vous ai promis d'être sage! Voyons! voyons! écoutez seulement.

— Non, Monsieur!

— Vous me croyez un proscrit, madame Simard, je suis un dénonciateur; vous me prenez pour un complice de Joseph, un ami, un camarade d'infortune! eh bien! c'est moi qui l'ai fait arrêter!

— Vous, Dieu du Ciel, mais vous êtes donc un démon, dit-elle indignée.

— En personne! J'ai vendu les Egaux au directoire. Vous me croyez maintenant? On n'invente pas ces choses là.

— Quelle horreur!

— C'est comme ça! mais soyons brefs; les longs discours ne sont pas le fait d'un soldat comme moi. La chose en un temps et deux mouvements. Je suis donc la clef de voûte du complot. C'est moi qui ai conduit la police chez Dufour où Joseph a été pris en flagrant délit. J'avais mon idée.

— Malheureux!

— L'oiseau est donc dans la cage, bien: mais ce n'est pas tout. Je puis le perdre ou le sauver, voilà ce qui me reste à dire. C'est à vous à présent de vous décider, madame Simard. Comme vous me ferez, on lui fera.

— Expliquez-vous, Monsieur.

— Ah! madame Simard, ménagez ma pudeur. Que diable? on ne dégoise pas ces choses-là à bout portant à une femme. Voyons! gazons un peu. Joseph est en prison, je puis le faire sortir demain. Pour cela il me suffit d'aller dire au juge, qui instruit le procès, que votre mari n'est pour rien dans ce mic-mac, que son arrestation est une erreur, que je le connais, que je réponds de lui. Allez, j'ai du crédit à la police: quand je voudrai qu'il sorte, il sortira. Alors vous vous jetez

dans les bras l'un de l'autre, et il pleure d'attendrissement. Voilà la première manière d'opérer.

— Et la seconde Monsieur?

— La seconde, c'est de le faire tenir au secret comme ça a lieu depuis deux mois, de le charger dans toutes mes dépositions, de lui donner le premier rôle, d'en faire un homme féroce qui a soif du sang du Directoire et qui voulait dévorer en quatre bouchées le gouvernement. Ce n'est pas tout; l'affaire arrive devant la haute-cour de Vendôme; je m'y dessine, Je suis le seul témoin; j'ai quarante têtes dans ma main. Un beau rôle, allez! On me demande ce que je pense de Joseph. Dans la première manière d'opérer, je le mets blanc comme neige, j'en fais un agneau qui s'est fourvoyé par mégarde au milieu des loups, je fais triompher son innocence et je le rends à vos caresses. Pour ce que ça vous coûtera, allez, Marie, ça n'en vaut pas la peine.

— Continuez, Monsieur, dit l'ouvrière en fixant sur lui un regard sombre.

— Ah! très-bien! il paraît que c'est pour la deuxième manière d'opérer que vous avez du goût. Eh bien! alors, devant la cour de Vendôme, je ferai décidément de votre Joseph un monstre de nature, un niveleur, un homme qui voulait mettre les propriétés au pillage. Ça le conduira tout uniment à l'échafaud, et c'est votre pruderie qui en sera cause. Peste, voilà une vertu qu'il payera un peu cher. Si vous lui demandiez son avis, ma petite mère? Au fait, la chose le touche de près.

Pendant ce discours, dont elle comprenait toute la portée, Marie était restée comme affaissée sur elle-même. Une scélératesse aussi grande, un moyen de séduction aussi odieux, semblaient à cette âme pure des inspirations de l'enfer; elle ne croyait plus avoir à ses côtés un homme; c'était le génie du mal qui l'enlaçait. Grisel suivait de l'œil ce combat intérieur, et se réjouissait d'avoir enfin fait sentir sa puissance.

Cependant comme le silence de Marie se prolongeait, il reprit la parole :

— Eh bien ! ajouta-t-il, que dites-vous ?

— Je dis que vous êtes un misérable, et que vous me faites horreur, s'écria l'ouvrière hors d'elle-même. Sortez, Monsieur, sortez.

Grisel était allé trop loin pour reculer désormais. Il venait de livrer à cette femme le secret de son infamie, et, pour la réduire, il n'avait pas craint de se parer de sa trahison. Ces efforts de cynisme lui avaient coûté, et son exaspération intérieure s'en était accrue. Aussi, quand il vit que ce dernier moyen le trahissait et que Marie n'en était pas ébranlée, toutes ces passions contenues fermentèrent à la fois, et dans un bond sauvage, il se précipita sur sa victime. L'ouvrière s'y attendait, et par un mouvement soudain, elle parvint à saisir une paire de ciseaux qui se trouvaient à sa portée :

— N'approchez pas, ou je frappe, dit-elle.

En même temps, elle cherchait à gagner la porte en longeant la muraille. Grisel la tenait comme en arrêt, intimidé par l'air de résolution qui éclatait dans cette femme et craignant d'être frappé avant d'avoir pu désarmer son bras. Seulement il cherchaït à lui barrer le passage de manière à ce qu'elle ne pût pas sortir de cette pièce étroite. Cette scène ne dura que quelques secondes, mais les émotions y étaient si vives, qu'elle sembla se prolonger pendant des siècles. Les regards demeuraient attachés les uns sur les autres avec cette puissance que l'on attribue à certaines fascinations. Marie dominait son adversaire ; mais il était évident qu'au moindre signe de faiblesse ou de lassitude, la bête fauve se serait précipitée sur sa proie.

Hélas ! ce moment arriva. Au milieu du bruit qui se faisait autour de lui, l'enfant s'était réveillé ; ses pleurs frappèrent l'oreille de sa mère, et involontairement elle alla vers le berceau. Cette distraction suffit pour rendre l'avantage à l'agresseur ;

il s'empara de la main qui tenait l'arme improvisée et en broyant les doigts de la victime, parvint à lui faire lâcher prise. Une lutte alors s'engagea au milieu des cris que poussait la jeune femme et de la résistance désespérée qu'elle opposait aux brutalités de cet homme, ivre de vin et de luxure. Malgré des efforts héroïques, Marie eût sans doute succombé. Ses membres étaient brisés, sa tête s'égarait, elle allait, en s'évanouissant, tomber au pouvoir de ce misérable, quand un coup sonore retentit à ses côtés et Grisel tomba, s'affaissa sur lui-même comme s'il eût été foudroyé.

— Brigand, dit une voix ; je m'en doutais.

C'était le père Brontin. Avec son poing d'athlète, il lui avait suffi d'un coup asséné sur l'épaule du soudard pour le terrasser et l'étendre sur le plancher. Le hasard avait ramené le vieux serrurier dans sa chambre qui communiquait avec l'appartement de sa fille et il était accouru aux premiers cris. De là cette apparition soudaine et ce dénouement inattendu, Grisel demeura pendant quelques minutes étourdi de la secousse et comme un homme qui cherche à reprendre ses sens. Enfin, il retrouva la parole :

— Ah ! c'est vous, père Brontin, dit-il ! Vous prenez donc mon dos pour une enclume, vieux Cyclope. Pristi, quelle poigne !

XI

Le Directeur Barras.

Ni la ruse, ni la violence n'avaient réussi à Grisel ; Marie était restée pure. La jeune femme se tenait désormais sur ses gardes et le père Brontin regrettait de n'avoir pas profité de l'occasion pour briser un membre au séducteur. L'officier

comprit qu'il ne pouvait pas rester sans péril à la portée du bras d'un tel athlète et qu'il fallait respecter la fille d'un homme à qui la nature avait donné de pareilles armes. Aussi deux jours après la scène que nous venons de raconter, Grisel et sa concubine avaient-ils quitté le couvent de l'Assomption. C'était lever d'une manière ostensible le siége de la place et s'avouer vaincu.

Cependant la haine de cet homme avait puisé dans cet échec un nouvel aliment : sa passion déjouée prit le caractère d'un basse vengeance. Fidèle à l'odienx système qu'il avait adopté, il fit retomber sur Joseph le poids de son dépit et de sa rage. L'instruction du procès se poursuivait ; il compléta ses déclarations au sujet de l'ouvrier et accumula sur sa tête des charges imaginaires, mais arrangées avec une perfide vraisemblance. Le premier effet de cette manœuvre fut une aggravation dans le secret rigoureux où l'on tenait alors Simard. Les communications de tout genre furent interdites, et Marie vit encore les portes de la prison garder pour elle le silence et l'inflexibilité de la tombe. Les guichetiers étaient redevenus bourrus et muets ; quand elle insistai. en pleurant, on la mettait brutalement à la porte. La main de Grisel s'appesantissait ainsi sur la pauvre ouvrière. Ce n'est pas tout ; à deux reprises différentes, la police exécuta des descentes dans son logement, bouleversa les meubles, fouilla les armoires, visita jusqu'aux objets de literie. Le délateur avait fait de Joseph le dépositaire de pièces importantes où la complicité des anciens conventionnels était manifestement établie ; et l'on conçoit quel intérêt avait le Directoire à s'emparer de ce précieux dossier. De là, recherches sur recherches, perquisiti ons sur perquisitions,

Marie était insensible à ces tracasseries ; une seule idée remplissait son cœur : le désir de voir Joseph ; une seule peine la touchait ; celle d'être séparée de lui. Mais il n'en était pas de même du père Brontin : la vue des agents de police

l'exaspérait, plusieurs fois il faillit opposer à leur intervention une résistance matérielle. Il ne comprenait pas qu'on exposât à de pareilles avanies un vieux républicain comme lui, un vainqueur de la Bastille à qui la patrie avait accordé dix moëllons d'honneur, un ami de Danton et de Lafayette, qui avait forcé au 10 août les grilles du Carrousel. Cette injustice le révoltait.

— Fillette, disait-il à Marie; ça ne peut pas tenir, cette guimbarde de gouvernement. Agonir ainsi des patriotes, des hommes qui ont prodigué leur sang le plus pur pour la république une et indivisible, ça n'a pas de nom, crédié ! C'est à jeter un homme dans les tremblements indéfinis. J'ai envie de me faire Égal, quoi ! La main me démange, il faut que je tape sur quelqu'un. Autant cette chabraque de gouvernement qu'un autre !

Puis, ramené vers un sentiment plus vrai des choses, et devinant d'où partaient les coups qui frappaient sa malheureuse famille, il ajoutait :

— Le gredin ! c'est lui ! Vas ton train, Grisel, je t'en réserve une dè tripotée, qui ne perd rien pour attendre. Et dire que je l'ai tenu là, ce serpent à sonnettes, et que je ne l'ai pas pilé pour en faire de la mort aux rats ! Que je te retrouve seulement, mouchard !

Ces menaces de représailles n'arrangeaient pas la situation ; cette maison, naguère si heureuse, offrait chaque jour un aspect plus sombre. Jusque-là Marie avait lutté avec un admirable héroïsme, mais peu à peu la douleur prit le dessus. Les renseignements qui lui arrivaient étaient tristes et affligeants. Par les agents de police et les guichetiers elle avait su que Joseph était gravement compromis, que sa position dans le complot empirait chaque jour. Marie envisagea alors avec un désespoir douloureux l'avenir que lui préparait une telle perspective. Cette séparation, qu'elle avait cru seulement momentanée allait devenir définitive, et qui sait si l'expiation

n'irait pas jusqu'à l'échafaud? Quand cette pensée de deuil eut une fois trouvé crédit auprès d'elle, la pauvre ouvrière fut assiégée de visions lugubres, et l'insomnie vint s'asseoir à son chevet. Sa santé en reçut une profonde atteinte ; son sommeil n'était plus qu'un court assoupissement accompagné de mauvais rêves, et d'où elle se réveillait toujours en sursaut. Son lait ayant tari, il lui avait fallu sevrer son nourrisson, et une décomposition lente ruinait une constitution naguère si florissante et si riche.

Un jour qu'après avoir mis en ordre son petit ménage, elle se disposait à sortir pour aller voir, comme d'habitude, où en étaient les choses au guichet de l'Abbaye, elle entendit frapper doucement à la porte de son logement. Devenue défiante, elle s'enquit de l'objet de la visite, et n'ouvrit qu'après avoir entendu une voix de femme. C'était Euphémie. Marie, étonnée, lui exprima dans un regard la répugnance qu'elle éprouvait à la revoir. Cette fille alla au-devant d'une explication.

— Pardon, madame Simard, lui dit-elle, mais vous me chasserez si je vous fatigue. Voyez-vous, je ne suis qu'une drôlesse, et pourtant croyez que le cœur est bon. J'ai là un poids dont il faut que je me débarrasse.

— Entrez, Mademoiselle, lui dit Marie, touchée de cette franchise.

Euphémie profita de l'invitation, prit une chaise, s'assit et continua.

— Ouf! j'ai cru que j'en étoufferais, madame Simard. Vous savez quels sont mes rapports avec ce chenapan de Grisel. C'est bien le plus grand misérable, ajouta-t-elle, en commençant le chapitre des larmes.

— Passons Mademoiselle, je vous prie, dit l'ouvrière, jalouse d'abréger l'entretien.

— Non, ajouta Euphémie, c'est que vous ne savez pas comme il mène les femmes. Si quelqu'un veut le pendre, je

fournis la corde, voyez-vous; voilà quelle place il occupe dans mon cœur.

— Assez sur ce sujet, de grâce.

— Quand il me dérangea, madame Simard, poursuivit cette fille au milieu de sanglots entrecoupés, j'avais une position, j'ose dire flambante : douze cents francs par an en assignats à l'Académie nationale de Musique, les gants, les maillots, les souliers et le coiffeur. Dans le ballet du *Jugement de Pâris*, du citoyen Gardel, j'étais l'une des trois, la bonne, celle qui tourne la tête au berger. Notez que le berger était Vestris, ni plus, ni moins; un être pétri de grâces!

— Je ne pense pas, Mademoiselle, dit Marie en l'interrompant, que vous soyez venue ici pour me raconter vos aventures.

— Non, madame Simard, non; c'est l'histoire seulement de vous prouver que je ne suis pas la dernière des dernières. Le jour final où je parus sur les planches, le grand Vestris, après s'être approché de moi par un pas de bourrée, me dit : — On prétend que tu nous quittes; tu as tort. J'exécutai trois sisols et deux jetés battus pour me mieux faire entendre, et lui ripostai : — C'est vrai, mais que veux-tu? j'ai une inclination; un guerrier brun! Il s'éloigna par quatre flics-flacs, en m'adressant ces paroles mémorables. — Un guerrier, Phémie, il t'en cuira. Le grand Vestris avait raison; il m'en a cui.

— Mon Dieu, Mademoiselle, que puis-je à tout cela? Il serait temps de me dire ce qui me vaut votre visite.

— J'y arrive, reprit la concubine sans faire trêve à ses larmes : j'y arrive; faites pas attention. Monstre de Grisel, va!

— Calmez-vous, ajouta Marie.

— Madame Simard, vous ne savez pas tout, reprit Euphémie; c'est lui qui a perdu votre époux, et qui le tient en prison. L'aveu est lâché; voilà ce qui me pesait sur la conscience.

— Je le savais, Mademoiselle, reprit avec calme Marie.

— Vous le saviez, bonté du ciel ! Vous saviez que c'est lui qui l'a dénoncé et fait arrêter.

— Oui, répondit la jeune femme.

— Eh bien ! alors, mettez que je n'aie rien dit. Ça m'étouffait, voyez-vous ! A présent je suis un peu soulagée, ajouta cette fille en s'essuyant les yeux. Allez, j'en vois, des horreurs ; j'en entends, des scélératesses ; cet homme a l'âme noire comme une bouteille d'encre. Quel pendard !

— Ce sont vos affaires, Mademoiselle, permettez-moi d'y rester étrangère.

— Bah ! si ce n'était que moi, madame Simard, voyez-vous j'y suis faite. Qu'est-ce qu'il nous faut, à nous autres ? Des rubans et des coups. Grisel m'en donne des uns et des autres. Mais ce qui est pitié, c'est de voir un brave ménage comme le vôtre inquiété par un chenapan pareil. Allez ! j'ai été assez de fois cinglée à votre intention, je m'en flatte. On a beau être tombée au plus bas ; çà révolte, l'injustice !

— Je le crois, Mademoiselle ; ces sentiments vous font honneur.

— Hier encore, il se frottait les mains en disant : — J'ai joliment empêtré son affaire, à ce diable de Joseph ; pour sûr, ça le mènera loin. — Tu es bien mauvais cœur, que je lui réplique, ni plus, ni moins ! Un ménage d'honnêtes ouvriers ! De si braves gens ! — De quoi, qu'il me répond. — Ah ! bien oui, c'est comme ça ; tu n'es qu'un sans-cœur. Là-dessus, madame Simard il m'en a repassé une ! ! ! Mais, c'est égal, je lui avais dit ma façon de penser.

Euphémie aurait continué plus longtemps ce récit de ses révoltes et des prouesses de son bourreau, si Marie ne s'était décidée à se lever, pour lui témoigner qu'elle désirait voir la fin de cet entretien. La concubine de Grisel comprit ce que signifiait ce mouvement ; mais, au lieu de se décider à la re-

traite, elle retint la jeune femme par le pan de sa robe, et ajouta :

— Asseyez-vous donc, madame Simard, je vais passer au sérieux. Écoutez, si vous n'agissez pas, Joseph court le risque d'être emporté dans cette fournée de conspirateurs. Il ne faut pas s'endormir, voyez-vous.

— Que voulez-vous que j'y fasse? répondit Marie, devenue plus attentive.

— D'abord il faut le voir pour le prévenir de toutes ces machinations, afin qu'il se défende, le pauvre cher homme.

— Le voir, s'écria Marie en poussant un profond soupir, mais comment? O ciel! le voir?

— C'est bon, nous allons trouver le moyen. Ensuite il faut avoir des protecteurs; avec des protecteurs, on se tirerait des griffes du diable. Grisel est malin, mais il y en a de plus malins que lui.

— Soit; mais comment?

— Ah! comment? voilà où gît le lièvre. D'abord, madame Simard, calons au plus haut; mieux vaut avoir affaire à Dieu qu'à ses saints, comme on dit. Il faut aller trouver un des directeurs, le beau Barras.

— J'ai essayé, mademoiselle, je me suis présentée au Luxembourg, on n'a pas voulu me recevoir. Jugez-donc! une pauvre ouvrière!

— Ah! c'est que vous n'avez pas vos petites entrées! Dam! ça coûte quelque chose. Eh bien! écoutez : Voulez-vous avoir confiance et venir avec moi? Nous aurons une audience. Et puis, madame Simard, le reste à la garde de Dieu! Qui ne risque rien, n'a rien.

Cette proposition frappa Marie, elle en embrassa d'un coup d'œil les inconvénients et les avantages. Mais le salut de Joseph en dépendait; ce motif domina tous les autres.

— Êtes-vous certaine, mademoiselle, de pouvoir parvenir

jusqu'au directeur? dit-elle en attachant sur Euphémie un regard pénétrant.

— Si j'en suis certaine, madame Simard ! Le Luxembourg, c'est ma maison. Vous verrez l'accueil que nous feront les valets de chambre. Tout ça me connaît. J'ai là mon passeport, ajouta-t-elle en montrant son visage.

— Eh bien! je suis à votre disposition. Nous irons quand vous voudrez.

— Mais tout de suite; il n'y a qu'à enlever la chose. Allons!

— Allons!

Marie fit ses dispositions, et par un de ces petits calculs qui n'échappent à aucune femme, elle choisit ses plus beaux ajustements, la robe qui la parait le mieux, le bonnet qui faisait le mieux ressortir son gracieux visage. Animée par un léger mouvement de fièvre, elle était vraiment belle et Euphémie ne put s'empêcher de le remarquer. Elles partirent et gagnèrent le Luxembourg.

C'est là que siégeait le plus remuant et le plus actif des cinq directeurs, Barras. C'était un véritable soldat, qui, dans les jours difficiles, parlait de monter à cheval et de sabrer les ennemis de la république. Grand et beau de sa personne, il avait dans le regard quelque chose de sombre et de sinistre, et quoique de famille ancienne, dans ses manières, quelque chose de brusque et de commun. Ardent et débauché, il avait fait du Luxembourg le foyer de cette corruption qui devait bientôt gagner le pays, y détruire les derniers éléments du régime républicain et préparer les voies à l'usurpation consulaire et impériale. Ses salons étaient peuplés de femmes qui ne brillaient ni par la chasteté, ni par la décence; ce fut là que prirent naissance ces modes qui cherchaient à effacer les nudités grecques et romaines et parodiaient l'antiquité dans le sens du cynisme. Barras présidait à ce mouvement dissolu, et y ajoutait le spectacle de ses propres déréglements.

Tel était le protecteur qu'allait implorer l'innocente Marie.

Sa compagne courait moins de risques, et ne craignant rien pour elle-même, elle s'était promis de servir de chaperon à la jeune ouvrière. Quand les deux femmes furent arrivées devant le Luxembourg, Euphémie, au lieu de se diriger par la grande entrée du palais, prit à gauche et gagna les jardins. Là, sur l'une des ailes de l'édifice, se trouvait une petite porte cachée derrière des caisses d'orangers. Elle y frappa, on ouvrit; un valet de pied se trouvait dans cette pièce; il reconnut la concubine de Grisel, échangea avec elle un regard d'intelligence, et poussa une deuxième porte; puis, quand les deux femmes l'eurent franchie, il la referma avec soin. Tout cela avait eu lieu sans qu'aucune parole eût été prononcée, et Marie, troublée malgré elle, commençait à regretter sa démarche. Le souvenir de Joseph la soutenait seul et lui rendait quelque énergie.

La pièce dans laquelle on venait de les introduire était un vaste et élégant boudoir, dont les deux croisées donnaientsur le jardin. La végétation se trouvait alors dans tout son éclat; on était vers la mi-juin. Un soleil éclatant brisait sa lumière dans la nappe d'eau, et les orangers remplissaient l'air d'arômes balsamiques. Çà et là, dans les deux quinconces, on voyait courir les enfants et se promener les mères; la foule allait et venait au milieu de mille bruits, et les oiseaux joyeux engageaient dans l'air des mêlées amoureuses. Rien n'égalait la beauté des plates-bandes qui s'étendaient devant la façade comme un tapis diapré. Barras, qui aimait les fleurs et s'y entendait, avait refait en entier ce jardin un peu négligé par la République, et menacé de devenir un champ de pommes de terre. Dans ce moment l'œil s'y reposait avec plaisir, et il s'en exhalait un mélange de parfums pénétrants qui rendent l'air si doux à cette époque de l'année.

L'émotion involontaire que lui causait ce spectacle, n'empêcha pas Marie de regarder avec attention autour d'elle. Le boudoir où elle se trouvait, étalait un luxe qui n'était pas

exempt de mauvais goût. Le meuble, les rideaux, les consoles, les divans, les bronzes, tout visait à l'effet et avait un caractère pour ainsi dire trop ambitieux. Rien n'était assorti, rien ne semblait à sa place. Quelques belles peintures tapissaient les murs, mais au premier coup d'œil que la jeune femme jeta sur elles, une rougeur subite colora son front et empourpra son visage. C'étaient des toiles de maîtres, exécutées avec toute la liberté que comportaient les dernières années du dix-huitième siècle. En les voyant, on se souvenait que la duchesse de Berry avait longtemps habité ce pavillon et que le duc d'Orléans y avait passé. D'autres détails achevaient de donner au local une signification plus précise, et à mesure que Marie les examinait mieux, elle sentait s'accroître ses terreurs et redoubler ses inquiétudes. Quant à Euphémie, elle semblait être chez elle, touchait à tout, se couchait sur les meubles, arrachait quelques feuilles de géranium aux vases qui garnissaient la console, exécutait un petit temps de danse ou fredonnait un air.

— Eh ! n'est-ce pas que c'est cossu ! disait-elle. Dam ! c'est que Barras s'y entend, et il a de quoi ! Ils sont ici un tas de fournisseurs qui mangent la République. Pauvre chatte de république ! ils en verront vite la fin ! Voyez donc ces sophas, madame Simard ; plus que ça de galon ?

Au lieu de répondre à la pensée d'Euphémie et de la suivre dans son inventaire, Marie continuait à faire un profond retour sur elle-même, et à se demander si elle n'avait pas été trop imprudente en venant au Luxembourg sous de tels auspices et en pareille compagnie. La manière dont elle avait été introduite, l'aspect de la pièce où elle se trouvait, tout la pénétrait d'inquiétude et de terreur. Naturellement calme et résolue, elle était devenue timide en songeant à la puissance de l'homme entre les mains duquel on l'avait conduite, et au moyen étrange qu'elle avait employé pour arriver jusqu'à lui. Plus l'attente se prolongeait, plus ses frayeurs de-

venaient vives ; le moindre bruit la troublait, et cet état d'alarme fut tel, qu'en entendant ouvrir une porte dans l'intérieur du Luxembourg, elle prit la main d'Euphémie, et, la serrant d'une manière convulsive :

— Partons, dit-elle, je me trouve mal ici.

— Encore quelques minutes, madame Simard, lui répliqua sa compagne, Barras va venir : ne vous impatientez pas.

— Non, non, allons-nous-en ; allons-nous-en, vous dis-je, ajouta Marie avec une agitation toujours croissante.

—Tenez, voici Barras ; calmez-vous donc, madame Simard.

En effet, c'était le directeur qui venait visiter sa volière et voir quels oiseaux s'y trouvaient.

XII

L'audience.

Barras fit une entrée de conquérant. La chaleur était forte ce jour-là. Il était vêtu d'une de ces robes de chambre en bazin blanc, qui sont d'un usage assez général dans les contrées méridionales. Un pantalon de nankin à pied et des pantouffles en maroquin complétaient ce négligé d'intérieur. C'était ainsi que le sultan du Luxembonrg recevait ses visites du petit lever, et le seul luxe qu'il se permît dans ce cas était un linge d'une blancheur et d'une finesse merveilleuses, que relevaient des dentelles d'un haut prix. Pour comble de laisser aller, il avait le cou nu et la chemise légérement entr'ouverte. On pouvait, dans Barras, reconnaître deux hommes, l'un appartenant à cette noblesse qui voulut finir en épicurienne, et s'ouvrit les veines au sortir d'une longue orgie ;

l'autre animé de l'instinct révolutionnaire et avide de popularité. Dans la vie privée, c'était le premier mobile qui dominait ; dans la vie politique, c'était le second.

Quand le directeur pénétra dans ce réduit familier, le premier objet qui le frappa fut Euphémie, qui s'était portée au-devant de lui. Par un mouvement involontaire, Marie venait de s'effacer de manière à n'être pas d'abord aperçue. A la vue de la courtisane, le visage de Barras parut changer d'expression. De radieux qu'il était, il devint ironique, et l'on pût même voir errer sur les lèvres de l'homme à bonnes fortunes un sourire contracté, qui trahissait un secret désappointement. Cependant il était trop grand seigneur pour faire peser sur une pauvre fille les mécomptes de sa luxure. Il alla donc à elle, la prit par le menton, et y ajouta d'autres privautés qui glacèrent Marie d'effroi :

— Ah ! c'est toi, Euphémie, dit-il, quel bon vent t'amène, petite folle ? il y a conseil aujourd'hui ; je n'ai pas deux minutes à te donner.

— Dam ! citoyen Barras, répliqua la courtisane, un peu humiliée de cet accueil qui avait un témoin, ce n'est pas pour moi que je suis venue. Un peu que je me jeterais à la tête des gens ! Mais voici la femme d'un honnête ouvrier.....

En même temps elle indiquait du regard la pauvre Marie que cette scène atterrait et qui conservait l'immobilité d'une statue. Barras tourna les yeux de ce côté, et sur le champ il fut saisi de la pose, de l'expression, de la beauté de cette femme. Ses manières se ressentirent de cette découverte ; son visage s'anima, ses yeux brillèrent d'un éclat particulier. On voyait la passion s'allumer, le désir renaître. Autant la vue d'Euphémie avait produit sur lui peu d'effet, autant celui de cette jeune ouvrière y réveilla de sentiments tumultueux. Cette nature méridionale, avait retrouvé son ardeur ; les sens y parlaient de nouveau avec une énergie qui se trahissait de mille façons. Le premier bénéfice de cette réaction fut pour la courtisane.

— Tu m'en diras tant, Euphémie ! A la bonne heure, voilà ce qui s'appelle des attentions ! Mademoiselle est une de tes amies?

Marie faillit s'évanouir en entendant ces mots; d'incarnat qu'il était, son teint prit tout-à-coup la teinte mate et livide de la cire. Elle chancela et fut obligée de s'appuyer sur le marbre d'une console. La concubine de Grisel devina les angoisses de son âme, et avec plus de dignité et de gravité qu'on n'en eût pu attendre d'une pareille créature, elle dit :

— Non, citoyen Barras, Madame n'est pas mon amie, elle est honnête et je ne le suis pas ; elle a des mœurs et je suis une dévergondée. Ce n'est pas pour tes menus plaisirs que je te la presente. Phémie a fait bien des commerces, mais pas celui-là, grâce au ciel. Nous venons pour causer d'affaires. citoyen Barras ; mets un peu d'eau dans ton vin. Allons, voyons, du calme.

Le directeur crut que la courtisane ne parlait pas sérieusement et qu'il n'y avait là-dessous qu'un jeu pour donner plus de prix à son entremise. Aussi s'épuisait-il en gestes et en mouvements de tête pour faire entendre à Euphémie de le laisser seul afin qu'il pût profiter de cette bonne fortune. La courtisane ne faisait pas semblant de comprendre ses intentions et murmurait entre ses dents, de façon à n'être pas entendue :

— Oui ; un peu que je te la confierai, cette brebis du bon Dieu, vilain satyre ! Ah bien ! pour que tu en fasses quatre bouchées. Vas, roule tes yeux, roule tes yeux, tu en seras pour tes frais. On t'en amènera des êtres purs comme celui-là? Adresse-toi à tes princesses, libertin. Comme s'il en manquait, des femmes !

La scène aurait pu se prolonger ainsi pendant longtemps, Marie demeurait dans un angle de la pièce, interdite et n'osant plus ouvrir la bouche; Barras ne savait quel parti prendre pour se délivrer d'un témoin importun, et Euphémie trouvait

un malin plaisir à jouir de cet embarras. Enfin le directeur comprit que la situation n'était pas tenable et qu'il fallait en sortir. Il s'avança vers la jeune ouvrière, et pour trancher la difficulté, il essaya de la traiter sur un certain pied de familiarité. Marie se recula vivement, et son visage s'anima d'un tel sentiment de pudeur, que Barras, tout corrompu qu'il était, ne put s'empêcher d'en être frappé. Il se contint alors et prit le parti d'entrer en explications.

— Eh bien! dit-il, comme s'il répondait à sa pensée, que me veut la citoyenne?

Marie parvint à maîtriser son trouble, et d'une voix claire, quoique encore émue, elle répondit :

— Monsieur le directeur, je viens vous demander justice.

— Soit, mais parlons d'abord comme il faut parler. Je suis pour tous les Français le citoyen directeur et non monsieur le directeur (1). Vous me prenez peut être pour un ci-devant, ma petite.

— Non, Monsieur, mais c'est le langage que m'a appris ma mère : je n'en ai jamais connu d'autre.

De la part d'une fille du peuple, c'était là une leçon indirecte donnée à un homme qui regardait cette fidélité aux traditions révolutionnaires, comme une grande partie de ses titres actuels et mettait quelqu'affectation à se parer de ce mérite. Dans une autre circonstance, Barras se serait peut-être offensé de cette liberté et de cette franchise; mais il était

(1) A cette époque, on ne savait qu'employer du mot *citoyen*, ou du mot *Monsieur* : ces habitudes de langage trahissaient l'opinion de l'interlocuteur. Les clichiens et tous les réacteurs royalistes étaient revenus à l'ancienne formule; les révolutionnaires demeuraient fidèles aux usages de 93. Dans les armées, ces nuances se retrouvaient. Dans l'armée du Rhin le *Monsieur* était en usage; dans l'armée d'Italie c'était le *citoyen*, et chaque jour il y avait des duels dans la division d'Augereau pour l'honneur et le maintien de cette locution.

alors tout entier au désir qui venait de s'éveiller en lui. Au lieu donc d'abonder dans son propre sens, il parut céder en disant à Marie d'une voix caressante :

— Que puis-je alors pour vous, Mademoiselle ?

— Je me nomme madame Simard, monsieur le directeur ; je suis la femme d'un ouvrier qui a été arrêté comme complice de Babeuf.

Ce dernier nom fit sourciller Barras ; évidemment il n'était pas agréable à son oreille. Cela venait de ce que, dans cette affaire, le directeur avait joué un jeu double, surveillant d'une part les conjurés au moyen des révélations de Grisel, les flattant et les encourageant de l'autre par l'entremise de Germain, sous-officier de hussards, dont il avait surpris la bonne foi. Du reste, la politique entière de Barras reposait sur cette double tactique : opposer les partis les uns aux autres et les caresser pour mieux les anéantir. Le directeur recevait donc chez lui à la fois et les révolutionnaires ardents et les royalistes passionnés ; il n'excluait personne, mais ne se donnait à personne. Sans doute, il n'avait pas contribué à perdre Babeuf, cet insensé que rien ne pouvait empêcher de courir à sa ruine, mais il y avait là des victimes obscures, que sa prétendue coopération avait pu rallier à ce complot, et cette pensée n'était pas pour lui sans amertume.

Cependant l'impression en fut cette fois très-fugitive ; Barras n'était pas là pour songer à la politique ; le directeur s'effaçait devant le roué ; il s'agissait de plaisirs et non d'affaires. Un peu remise de son émotion, Marie s'était animée, l'incarnat avait reparu sur ses joues, son visage respirait une grâce et une beauté vraiment rares. Même dans les plus hauts rangs, il était difficile de rencontrer autant de distinction, autant d'attrait. Barras était sous le charme ; cet idéal l'attirait, mais il n'en voyait que le côté sensuel, et subjugué par ce qu'il y avait de pur dans cette femme, il n'en rêvait que la profanation.

Cependant, le même obstacle subsistait toujours. Euphémie ne semblait pas vouloir en démordre; elle ne se prêtait pas aux petits calculs de la passion du directeur. Appuyée sur la croisée du jardin, elle frappait les vitres avec ses doigts, et avait l'air d'attendre de pied ferme la fin de l'audience. Cette tranquillité exaspérait Barras, qui ne savait quelle expression donner à ses regards, et roulait tantôt des yeux furibonds à l'adresse de la courtisane, tantôt des yeux langoureux à l'adresse de Marie. Il aurait voulu faire justice de la surveillante sans effaroucher la colombe, et c'était une entreprise difficile. Aussi demeura-t-il longtemps sans répondre aux derniers mots qu'avait prononcés la jeune ouvrière.

— Simard, dit-il enfin, on m'a fait un rapport sur ce nom-là; il est gravement compromis.

— Oui, monsieur le directeur, et il a été calomnié. Un ouvrier voyez-vous; qui est-ce qui le défendrait? qu'une voix l'accuse et il est perdu! Les pauvres gens, personne n'en tient compte.

— Mais comment? au contraire! Je suis l'ami du peuple, moi; je ne suis ici que par sa volonté, dit Barras avec emphase, et je n'y reste que pour sa défense.

— Ah! Monsieur, s'écria Marie avec effusion, quel plaisir vous me faites en parlant ainsi! Protégez donc mon Joseph.

Barras parut réfléchir :

— Écoutez, madame Simard, répondit-il après une pause, ceci est une affaire d'état, on ne peut point la traiter à la légère. J'ai ici un double du dossier qui concerne votre mari, mais nous ne pouvons examiner les pièces qu'à nous deux. Tout témoin est de trop, dit-il en insistant et en lançant un coup-d'œil sur Euphémie.

Celle-ci comprit parfaitement l'allusion; mais, au lieu d'y répondre, elle se mit à fredonner des airs, qu'elle entrecoupait de réflexions à voix basse.

— *Turlututu, chapeau pointu!* On te voit venir, malin! *Toto, carabo, compère Guilleri!* Si tu crois me refaire, tu es loin du compte, beau brun. J'en ai roulé qui étaient plus retors que toi. *Ah! ça ira! ça ira!* Tu veux que j'évacue le boudoir. Plus souvent! On connaît les couleurs.

Ce manége se prolongea encore durant quelques minutes. Barras s'attendait toujours à ce qu'Euphémie prît congé, et celle-ci semblait comme étrangère à ce qui se passait autour d'elle. Elle cherchait dans tous les coins de la chambre des diversions, s'arrêtait près des vases de fleurs, cueillait un bouquet, élaguait les feuilles, redressait les tiges. Barras supporta d'abord patiemment ces petites espiègleries; il croyait qu'elles prendraient fin, et qu'Euphémie se retirerait de son plein gré, après avoir fait une belle résistance; mais, quand il vit que la courtisane y mettait de l'obstination, son caractère fougueux reprit le dessus, ses yeux s'injectèrent, la colère contracta son visage, ses mains crispées semblaient chercher une victime. Enfin, vaincu par la passion, et incapable de se contenir, il se leva, saisit brutalement le bras de la malheureuse et la poussant contre la porte, il s'écria :

— Eh! guenipe, tu ne vois donc pas que tu es de trop ici?

Euphémie alla frapper contre la boiserie; mais, se relevant avec l'élasticité qu'acquièrent les natures habituées aux mauvais traitements :

— Je suis de trop! Barras! Tu crois que je ne le savais pas. C'est égal, tu me pileras, si tu veux; mais je ne sortirai qu'avec elle.

— Mauvaise grêle, c'est comme ça que tu le prends; tu veux donc qu'on t'administre une correction?

— Ah bien! çà me connaît! Une de plus sur le nombre. Celle-là, je l'avouerai en paradis.

— C'est ton dernier mot. Tu ne veux pas tourner les talons?

— Non, répliqua cette fille, dont la résistance prenait

quelque chose d'héroïque, il s'en est assez souillé ici de femmes; j'en sauverai une au moins. Elle y est venue sur ma parole; je la tirerai de ce guêpier. Voilà.

Barras était au plus haut degré d'une nature irritable. Quelques semaines auparavant, il avait fait fustiger par ses domestiques un journaliste, l'abbé Poncelin, pour quelques anecdotes scandaleuses que celui-ci avait imprimées sur son compte. Qu'on juge de sa colère quand il vit cette femme lui tenir tête ainsi? C'était la résistance du roseau, mais elle n'en était que plus puissante. Euphémie avait l'habitude de de ce genre de tempêtes; Grisel ne les lui épargnait pas. Aussi avait-elle conservé tout son sang-froid. Barras, au contraire, était hors de lui, et un moment l'idée de la violence le domina. Par un mouvement involontaire, il porta la main à la sonnette pour faire venir ses gens et leur ordonner de le débarrasser de cette femme.

Pendant cette scène, Marie était restée comme frappée de stupeur. Elle voyait qu'elle était le prix de ce combat; elle comprenait la faute qu'elle avait faite en se mettant à la merci d'un pareil débauché. Eût-elle pu croire, l'honnête ouvrière, qu'un homme si haut placé, qu'un membre du gouvernement, se laisserait aller à un tel accès de brutalité, et songerait à une séduction, quand on venait implorer sa justice? Barras n'était connu alors, dans les rang du peuple, que sous de bons rapports; les scènes scandaleuses de Grosbois et du Luxembourg n'avaient pas encore percé dans le public. Aussi, quel ne fut pas le trouble de la jeune femme quand elle put entrevoir toute l'étendue des risques qu'elle courait! Un frisson s'empara d'elle, et il lui fallut rassembler toute ses forces pour résister à la secousse qui venait de la frapper. Un tremblement convulsif agitait tous ses membres; elle sentait dans ses oreilles ce sifflement qui précède les syncopes. Heureusement l'âme fut plus vigoureuse que le corps : son courage la soutint. Quand elle vit que Barras allait ter-

miner cette scène par une odieuse violence, elle lui saisit le bras, et le pressant avec une énergie incroyable :

— Monsieur le directeur, dit-elle, arrêtez. Pourquoi voulez-vous enlever à une pauvre femme le seul bien qui lui reste : l'honneur? J'ai eu tort de venir ici, je le sens; vous avez pu vous tromper sur mon compte, j'en conviens; mais maintenant, au nom du ciel, au nom de ce que vous avez de plus cher, laissez-moi partir. Je ne veux plus rien, je ne demande plus rien que la faveur de m'en aller telle que je suis entrée, pouvant lever les yeux sans rougir et embrasser mon enfant sans remords. J'étais venue pour mon mari, pour mon Joseph; eh bien! j'aurai encore le regret d'avoir échoué. Je ne prétends plus à des faveurs; elles coûtent trop cher. Les pauvres gens n'ont rien à attendre dans ce monde! Qu'on leur laisse au moins le repos de la conscience!

En parlant ainsi, Marie avait, dans la voix, un tel accent de prière, et sur le visage un tel caractère de sérénité, que Barras ne put se soustraire à l'émotion qui le gagnait. On eût dit que l'esprit de la mère planait alors sur sa fille et lui inspirait ce langage plus élevé que son rang. Comme toutes les natures passionnées, Barras était sujet à de prompts retours et passait avec promptitude d'un excès à un autre. Cette scène d'ailleurs était indigne de lui et il le sentait. Il avait cru d'abord que ces deux femmes s'entendaient pour jouer la comédie; mais quand il vit une douleur si vraie, une vertu si sincère, il revint de lui-même, et résolut de ne pas pousser les choses plus loin.

— Madame Simard, lui-dit-il, rassurez-vous. Il est difficile, même à un membre du Directoire, d'intervenir pour des faits qui appartiennent à la justice criminelle. Le procès de Babeuf s'instruit; des magistrats en sont chargés. Ils sauront distinguer quels sont les innocents et quels sont les coupables, Si votre mari n'a pas joué dans le complot un rôle important, les jurés ne se montreront pas rigoureux, soyez-en assurée.

— Ah ! Monsieur, que le ciel vous entende ! s'écria Marie en poussant un soupir. Mais si Grisel le charge par vengeance.

— Les jurés apprécieront cela, madame Simard. Votre mari est un homme du peuple ; on sait tous les égards que mérite le peuple ; c'est à lui que nous devons notre révolution. Le Directoire est dévoué aux intérêts du peuple, et quant à moi, je monterai à cheval pour le conduire contre les royalistes, s'ils continuent à lever la tête et à faire les insolents. Vous voyez, madame Simard, que nous finissons par nous entendre.

Barras terminait ainsi par des assurances banales un entretien qui semblait devoir tourner autrement. Euphémie, qui s'était tenue dans un coin et surveillait tout sans rien dire, s'approcha alors du directeur :

— A la bonne heure, dit-elle ! j'étais sûre que tout s'arrangerait. Mais on m'aurait hachée menu plutôt que de me faire quitter la place.

— C'est bon, on ne te demande pas ton avis, répliqua Barras avec un peu d'humeur. Maintenant vous pouvez vous retirer ; c'est l'heure du conseil.

— Minute, citoyen Barras, minute, riposta Euphémie ; ça se termine en eau bénite de cour, soit ; mais il ne faut pas que cette pauvre petite femme soit venue ici pour rien. Tu l'as mise dans tous les états, tu lui dois du retour, citoyen.

— Qu'est-ce qu'il te faut donc encore, perruche ! Il est donc dit que je ne pourrai pas me débarrasser de toi aujourd'hui !

— Dans la minute, mais c'est bien le moins que tu lui accordes la permission de voir son mari, à cette pauvre chatte. Voici sept semaines qu'elle va se casser le nez contre la porte de la prison. Comme c'est honnête !

— Il est donc au secret, son mari.

— Secret ou pas secret, tu lui redois ça, citoyen.

— Oh ! Monsieur, ajouta Marie en l'implorant du regard et joignant les mains comme pour une prière.

— Eh bien ! dit Barras, à la bonne heure ! Je vais lui donner un mot pour le ministre de la police. S'il n'y a pas d'inconvénient grave, elle sera admise dans la prison.

Barras prit la plume et écrivit quelques lignes, Marie le remercia par un regard. Elle avait oublié l'injure, elle ne voyait que le bienfait. Les deux femmes sortirent du Luxembourg par la même porte mystérieuse qui leur en avait donné l'entrée. Marie, en revoyant le ciel, bondit comme une biche ; elle avait l'espoir de revoir Joseph. Euphémie l'accompagnait et hochait la tête en disant.

— Pauvre enfant ! elle peut me brûler un fameux cierge ; sa vertu revient de loin.

XIII

La tentative d'évasion.

Joseph avait supporté les ennuis de la captivité avec un courage stoïque : aux charges qui pesaient sur lui, il n'avait opposé qu'un démenti froid et dédaigneux. Dans l'espoir qu'il se déciderait à quelques révélations, on l'avait séparé des autres détenus ; cette solitude ne fit que rendre plus opiniâtres son laconisme et sa taciturnité.

La prison de l'Abbaye où il se trouvait renfermé, se composait de deux corps de logis, l'un formant façade sur la place et regardant la rue du Four-saint-Germain, l'autre situé au fond d'une cour et clos par une enceinte latérale à la rue de l'Abbaye. C'est dans cette partie retirée de la prison que

Simard avait été déposé. Il y occupait une chambre de douze pieds carrés, garnie d'un lit de camp et éclairée par une lucarne que défendaient quatre énormes barreaux de fer. Là, depuis six semaines, Joseph n'avait eu d'autres visites que celles du guichetier et du juge d'instruction. Chaque jour le guichetier venait déposer dans sa cellule l'ordinaire frugal des détenus, et de temps à autre, le magistrat le faisait comparaître devant lui pour essayer de vaincre son impénétrable réserve. L'ouvrier s'était fait à cette vie ; son fanatisme sombre le soutenait. Il sentait bien qu'il avait laissé au-dehors de cette enceinte un cœur qui saignait de son absence, et plus d'une fois le souvenir de sa femme vint troubler son courage ; mais ces faiblesses étaient rares et sa fierté les étouffait. La tendresse n'occupait, dans cette organisation, que la seconde place ; l'amour-propre y donnait le ton et dominait la sensibilité. Les persécutions dont il était l'objet flattaient l'ouvrier et l'exaltaient au lieu de le vaincre ; il trouvait, dans ce rôle de martyr, une compensation secrète aux peines de sa détention. C'était pour lui un premier piédestal, et il se promettait de continuer, devant les jurés de Vendôme, ce système de stoïque silence et de haine concentrée. Hélas ! l'égoïsme peut se glisser dans les actes les plus désintéressés en apparence, et l'héroïsme n'est bien des fois qu'un ingénieux déguisement de la vanité. Que Marie était plus grande et plus simple dans son dévouement !

Cependant, les jours et les nuits se succédaient pour Joseph avec la plus triste monotonie. Rien pour se distraire, pas même des livres, pas même du travail. Assis sur son lit, il recommençait chaque matin d'un regard morne et ennuyé le court inventaire de sa chambre, suivait dans la lumière avare que lui versait un soupirail, la révolution du soleil, écoutait les bruits de la prison et cherchait à en deviner le sens. Dans le cachot contigu au sien, il avait entendu quelque mouvement. Ce cachot était donc habité, mais par qui ? Le voisin

était-il un détenu politique ou un malfaiteur? Joseph appliqua son oreille contre la cloison, afin de recueillir quelques indices et de surprendre quelques paroles. Ce fut en vain : le mur avait une épaisseur considérable, et les sons ne le traversaient que confusément. Le voisin d'ailleurs paraissait être, comme l'ouvrier, un silencieux personnage. Joseph avait presque oublié cette circonstance, lorsqu'un matin un grincement aigu et prolongé attira son attention ; on eût dit un instrument en jeu. Le prisonnier tressaillit et regarda autour de lui. Le plâtre de la muraille se détachait et retombait sur le sol ; évidemment il se faisait un travail dans la cloison. En effet, quelques secondes après, la mèche d'une longue vrille pénétra dans sa cellule et fut vivement retirée. Que signifiait tout cela et que voulait-on à l'ouvrier? Il essaya d'appliquer l'œil à l'imperceptible ouverture qu'on venait de pratiquer, mais au moment même un objet se montra de nouveau en saillie sur le mur, et comme poussé par une pression intérieure. Joseph y porta la main ; c'était un papier roulé. Il l'ouvrit et lut ce qui suit :

« Citoyen,

« J'ai su par le guichetier que tu es des nôtres, je viens de « limer mes barreaux et je pars cette nuit par le chemin des « hirondelles. Si le cœur t'en dit, je t'enverrai mes instruments. « Dans le cas où la proposition t'irait, applique ta bouche sur « la saignée que j'ai pratiquée au mur et crie : Oui ! Dans le « cas contraire, garde le silence. Ce soir, si tu es prêt, je te « ferai passer des cordes par la lucarne. Il n'y a que quarante « pieds à descendre et autant à remonter. Avec des poignets « et du courage, on en vient à bout. L'Abbaye n'est pas le « Spitzberg. Ainsi, à ce soir, si tu as du cœur au ventre.

DROUET.

« *P. S.* Quand tu auras reçu ton affaire, mastique le trou « de ton côté pour que le guichetier ne s'aperçoive de rien, et « enlève tes plâtres si tu en as. »

A la lecture de ce billet, Joseph fit un bond sur lui-même, et collant sa bouche au mur intermédiaire :

— Oui, cria-t-il d'une voix forte.

Un instant après il vit arriver par le même chemin trois limes de petite dimension, mais d'une trempe excellente. Il s'en empara avec transport et les cacha sur lui ; puis avec de la mie de pain il masqua le trou que l'instrument avait fait dans la cloison, et enleva les débris que cette opération avait répandus dans le cachot.

Pour faire comprendre toute l'importance de la communication que Joseph venait de recevoir, il faut se souvenir que Drouet était l'homme le plus considérable du complot de Babeuf ; celui qui, en sa qualité de membre du conseil des Cinq-Cents, avait conduit tous les conjurés devant une juridiction exceptionnelle. Drouet était, en outre, un homme très-populaire dans les faubourgs, depuis qu'il avait ramené de Varennes le monarque fugitif, et récemment encore l'assemblée nationale, après l'avoir arraché des prisons de l'Autriche, venait de l'admettre dans son sein par une faveur toute spéciale. Qu'on juge si l'orgueil de Joseph fut flatté ! Sans compter que toute évasion sourit à un prisonnier, c'était un honneur pour lui que d'en courir les chances en aussi bonne compagnie. Il se mit donc sur-le-champ à la besogne ; le temps pressait.

Malheureusement il était difficile d'atteindre à la lucarne qui seule pouvait lui fournir une issue ; cette ouverture était située à huit pieds au-dessus du sol et il n'y avait dans la cellule ni chaise, ni table qui pussent servir de marchepied pour y atteindre. Ensuite la lucarne était dominée de toutes parts, et un travail exécuté en plein jour aurait attiré l'attention des employés qui surveillaient les détenus. Il fallait donc attendre la nuit pour commencer le travail, et comme les jours étaient fort longs, à peine restait-il quelques heures pour l'entreprendre et l'achever. Ces difficultés n'arrêtèrent

pas Simard ; tout le long du jour, il dévora son impatience, composa son maintien de manière à mettre les guichetiers en défaut, s'étendit sur son lit de camp et chercha à se rendre compte des moyens que Drouet allait employer.

C'était, il faut le dire, un maître dans l'art des évasions. Retenu dans la forteresse du Spitzberg, il avait eu l'audace de se précipiter d'une hauteur de deux cents pieds, espérant amortir le coup à l'aide d'un parachute qu'il avait fabriqué avec ses draps. Le succès n'avait pas malheureusement répondu à tant d'audace : Drouet était tombé sur un lit de rochers à demi-mort et avec un pied fracassé. Cette fois l'entreprise était moins difficile, et il était à croire qu'il en aurait préparé tous les moyens. Joseph se fia à l'étoile de son complice et à l'habileté dont il avait fait preuve. Quant à lui, il ne devait songer d'abord qu'à enlever les barreaux qui lui faisaient obstacle. Ce fut une opération fatigante. Ne trouvant sur le mur aucun point d'appui, il fallut que l'ouvrier se retînt aux barreaux d'une main, tandis qu'il les limait de l'autre. Cependant il y mit une telle ardeur, qu'au bout de deux heures il y en avait trois de détachés. Malheureusement cela ne suffisait pas pour lui livrer passage ; il fallut porter la lime sur le quatrième afin de pratiquer une trouée suffisante et pourtant ménager un tronçon de fer sur lequel on pût fixer la corde qui devait servir à l'évasion. Tout cela demanda du temps : à minuit, l'œuvre n'était pas encore achevée. Seulement Joseph avait pu prendre un point d'appui sur la lucarne et s'y tenir plus commodément. Il y continuait son opération à bas bruit quand une voix se fit entendre : c'était Drouet.

— Camarade, disait-il, êtes-vous prêt ?

— Dans quelques minutes, répliqua Joseph.

— Eh bien ? ajouta Drouet, je prends les devants ; tendez le bras hors de la lucarne.

Joseph obéit : une corde tomba presque sur sa main, il s'en empara et la ramena vers lui.

— Tenez-vous l'objet ? dit la même voix.

— Oui, merci !

— Eh bien ! adieu ! bonne chance ! vous trouverez là-bas l'échelle de cordes pour franchir le mur d'enceinte. Et surtout pas de bruit ; les geôliers ont l'oreille fine.

En même temps l'ouvrier aperçut un corps qui se détachait de la façade et descendait peu à peu vers la cour avec une adresse et une agilité incroyables. On voyait bien que ce n'était pas le coup d'essai du prisonnier. Joseph alors ne songea plus qu'à lui ; redoublant d'ardeur, il acheva d'ébranler le barreau qui obstruait encore le passage et le fit disparaître sans bruit ; puis, après avoir fixé la corde, il la saisit à deux mains et se lança dans l'espace. L'ouvrier commençait à se rapprocher du sol, lorsqu'un coup de fusil retentit du côté de la rue de l'Abbaye, en même temps qu'un tumulte se faisait entendre dans l'enceinte de la prison. L'évasion de Drouet venait d'être découverte au moment où il franchissait le mur extérieur, et la sentinelle donnait l'alarme. Joseph comprit que l'affaire était manquée et un instant il resta suspendu en l'air, sans savoir s'il payerait d'audace ou remonterait dans sa cellule. Cette hésitation ne fut pas longue, et pourtant avant qu'il eut pris un parti, la cour de l'Abbaye se remplit de guichetiers armés de torches. Tous les gardiens, le geôlier en tète, étaient accourus à demi-vêtus, cherchant partout les vestiges de cet audacieux coup de main et laissant éclater les signes d'un grand désappointement. En effet, malgré l'alerte qui avait été donnée, Drouet s'était dérobé aux poursuites. Dans sa déconvenue, Joseph eut au moins cette consolation : l'un des oiseaux était libre et ne reverrait plus la cage. Quand l'ouvrier eut compris qu'il ne lui restait plus que le choix des capitulations, il se laissa glisser rapidement par la corde qu'il

tenait entre les mains, et tomba comme une bombe au milieu des guichetiers ébahis :

— Tiens, un autre à présent, s'écria le geôlier ; mais on a donc démoli mes cellules ? Empoignez-moi ce gaillard-là et bouclez-moi le dans le cachot noir.

Trois guichetiers se jetèrent brutalement sur Joseph, et quoiqu'il n'oppôsât aucune résistance, l'accablèrent de mauvais traitements : ils ne pouvaient lui pardonner d'avoir mis leur vigilance en défaut.

— Ah ! tu voulais t'ensauver, gredin ! disaient-ils à l'envi. Eh bien ! tu la danseras ! Dix-huit mois de plus de boulet, voilà ton compte net et clair. Ça t'apprendra à endommager les barreaux du gouvernement.

On conduisit ainsi le pauvre ouvrier dans une pièce sombre, située au niveau du sol. A la lueur des torches, il put voir les murs salpétrés et suintant de toutes parts. C'était le cachot où l'on jetait les prisonniers insubordonnés, Joseph ne parut pas s'émouvoir de l'aspect de son nouveau gîte, il s'étendit sur quelques bottes de paille éparses dans un coin et ne tarda pas à s'endormir profondément.

Par une singulière coïncidence, ce fut le jour suivant que Marie se rendit chez le ministre de la police avec la lettre que lui avait remise Barras. L'hôtel était en rumeur par suite des événements de la nuit. L'évasion de Drouet compromettait l'administration, qu'on accusait de complicité dans cet acte. Le parti royaliste jetait feu et flammes ; l'arrestation de l'homme qui avait joué un si grand rôle dans la fuite de Varennes, lui semblait une expiation précieuse et un exemple à donner aux peuples. Or, cette vengeance allait lui échapper. Dans cet état des esprits, la police était obligée de déployer une grande activité, ne fut-ce que pour prouver qu'elle n'était pas complice de cette fuite. Le ministre, par instinct, s'associait d'ailleurs à la pensée secrète des royalistes et n'eût pas été fâché de retrouver Drouet pour embarras-

ser la portion du Directoire qui lui était hostile. C'eût été un échec pour Barras et un triomphe pour Carnot et Letourneur. Aussi une grande agitation régnait-elle autour du cabinet du ministre, quand Marie s'y présenta. Renvoyée d'un huissier à l'autre, elle était parvenue jusqu'à l'antichambre, et ne savait plus à qui s'adresser pour être introduite, quand ce haut fonctionnaire sortit par hasard de son cabinet et l'aperçut. Il faut croire que l'événement avait réagi sur son humeur, car il dit d'un ton assez brusque :

— Que fait ici cette femme ?

L'ouvrière s'approcha, et tirant de sa poche les lignes que lui avaient remises Barras, elle les présenta au ministre de la police, sans oser ajouter une parole. Celui-ci reconnut l'écriture du directeur, ouvrit vivement la lettre et la parcourut. Pendant cette lecture, il était facile de voir qu'une idée fixe préoccupait le ministre et que des soupçons soudains venaient l'assaillir.

— J'y suis, disait-il, en répondant à sa propre pensée, et comme si Marie ne se fût pas trouvée là ; j'y suis maintenant. C'est Barras qui m'a joué ce tour, c'est lui qui l'a fait évader. Il est complice, et il se trahit. Ah ! Barras ! Barras ! je vous croyais plus fin.

En même temps il relisait la lettre pour mieux s'assurer qu'il ne faisait pas une confusion de noms :

— Simard ! c'est bien Simard ! Il me recommande un Simard ! Un ouvrier qui est au secret ! Ce Simard est son protégé. Eh bien ! c'est ce même Simard qui est complice de l'évasion de l'Abbaye. J'ai là le rapport : Simard, oui, Simard, exactement le même nom ! Ah ça, Barras, mon ami, pour qui me prenez-vous donc ? Croyez-vous que je sois un ministre de paille ?

Pour comprendre le sens de ce monologue, il faut savoir que le génie d'un ministre de la police est de voir partout des machinations et des combinaisons diaboliques. L'évasion de

Drouet avait porté sur la cervelle de celui-ci et il cherchait partout des coupables. S'il n'en eût pas trouvé il se serait arrêté lui-même. Ainsi procède un homme de police digne de ce nom. Or, ce qui l'occupait alors, c'était un syllogisme dont voici les termes. Barras connaît et protège Simard ; Simard a participé à l'évasion de Drouet ; donc Barras est l'âme de l'évasion de ce dernier. Il n'y a qu'un ministre de la police qui puisse établir des arguments de cette profondeur. Subsidiairement Marie, la pauvre et innocente femme, qui venait là avec la joie dans le cœur, qui croyait qu'avan une heure elle serait réunie à celui dont la vue lui était précieuse comme la lumière du ciel, Marie elle-même devenait peu à peu suspecte aux yeux de l'homme qui regrettait son prisonnier, si bien que dans un accès de cette fièvre d'incarcération, il s'écria :

— Qu'on arrête cette femme ! elle doit savoir certainement où se cache Drouet.

Tel fut l'effet de la recommandation de Barras. Décidémen la pauvre Marie était née sous une malheureuse étoile.

XIV

Voyage des Prisonniers.

Quelques minutes de réflexion suffirent au ministre pour le détourner d'une rigueur injuste et inutile. Tout ce qui lui venait de la part de Barras lui était suspect et à bon droit peut-être ; mais Barras était l'homme d'action du Directoire et l'un des membres de la majorité.

Comme subordonné, le chef de la police n'avait qu'à obéir

et, quoiqu'engagé alors dans une révolte sourde, il n'osa pas entamer des hostilités aussi directes avec son supérieur. Par un éclat prématuré, il craignit d'ailleurs de compromettre le mouvement réactionnaire qui se préparait dans le club de Clichy et dans les deux Conseils. Aussi, au moment où les agents s'apprêtaient à remplir ses ordres et entraînaient vers la prison l'ouvrière éplorée, le ministre les arrêta-t-il d'un geste :

— Laissez cette femme, dit-il, j'ai à l'interroger.

Il introduisit alors Marie dans son cabinet. Éprouvée par tant de secousses, l'ouvrière n'avait plus qu'une énergie passive; son amour seul la soutenait. Le ministre lui fit quelques questions, et il vit promptement à qui il avait affaire. Cette découverte le rendit confus ; et jaloux dès-lors d'effacer le souvenir de son premier accueil, il se montra humain et affectueux et prodigua les bons procédés. L'aventure de la nuit pouvait devenir fâcheuse pour Joseph et l'exposait à une condamnation incidente; le ministre, fort de la recommandation de Barras, fit en sorte d'étouffer cette affaire et couvrit l'événement d'une sorte d'amnistie. Le geôlier et les guichetiers à qui un procès fut intenté se virent mis hors de cause; Drouet lui-même ne fut recherché que pour la forme.

Quant à Marie, elle ressentit la première les effets de ce changement. Cette pauvre âme en peine ne se doutait pas du combat qui s'était passé dans la tète du ministre. Comment aurait-elle pu s'imaginer que le succès de sa démarche dépendrait d'un calcul de forces politiques et qu'elle serait ainsi placée entre la majorité du Directoire et la fraction dissidente? Tout ce qu'elle comprit, à la fin de l'entrevue, c'est que les portes de la prison allaient s'ouvrir et qu'elle pourrait oublier toutes ses angoisses dans les bras de Joseph.

L'ouvrier dormait d'un sommeil profond dans le cachot où on l'avait jeté, quand un bruit de clés le réveilla en sursaut. La porte s'ouvrit en criant sur ses gonds et à la lueur de la

lanterne du guichetier, Joseph aperçut une forme confuse qui pénétrait dans ce repaire infect. D'un œil dans lequel se peignaient à la fois l'inquiétude et la douleur, elle interrogeait l'obscurité et cherchait son chemin au milieu des ténèbres. Quand l'ouvrier eût reconnut sa femme, un cri s'échappa de sa poitrine :

— Marie ! dit-il.

A cet accent si familier et si cher, Marie s'élança vers le côté d'où partait la voix, et quoique sa vue troublée ne pût encore rien distinguer, elle tomba entre les bras du prisonnier en disant d'une voix étouffée :

— Mon Joseph !

C'était le premier moment de bonheur qu'elle eût goûté depuis trois mois, et son saisissement fut tel, qu'elle en resta d'abord comme anéantie. Lorsque ensuite elle releva la tête et qu'à l'aide d'une clarté douteuse, elle put voir ces murs humides, ce hideux grabat, ce plancher glissant, son cœur se serra et elle fondit en larmes. Heureusement les rigueurs du cachot allaient finir : le jour même Joseph devait être transféré dans une chambre mieux éclairée et plus saine. Son secret était levé ; les communications devenaient libres. Désormais l'ouvrière et son enfant purent venir consoler le prisonnier et s'établir dans sa chambre. Marie n'y manqua pas un seul jour ; elle arrivait au guichet dès l'ouverture, et ne sortait de la prison que lorsque la règle l'en chassait. Elle s'habitua sans peine à cette vie, malgré les fatigues et les embarras d'un double déplacement. Les semaines s'écoulaient ainsi, et l'ouvrière eût presque recouvré le bonheur, sans la mélancolie sombre de Joseph et les doléances du père Brontin, qui se plaignait de l'irrégularité de ses repas.

L'instruction de l'affaire fut enfin achevée ; la haute cour de Vendôme allait se réunir, et il fallait transférer les prisonniers dans la ville où ils devaient être jugés. Cette opération eut lieu de nuit, et la police craignant que le parti révo-

lutionnaire ne voulut à cette occasion essayer de nouveau ses forces, déploya un grand appareil de troupes afin de conjurer toutes les tentatives. D'un autre côté, les royalistes menaçaient de se faire justice eux-mêmes, et, dans la crainte que le Directoire ne voulût soustraire les coupables à l'action des lois, ils allèrent jusqu'à susciter une émeute autour de la prison. Des pièces d'artifices furent tirées dans divers quartiers de Paris, et le lendemain on trouva sur le pavé des rues des cocardes blanches et des proclamations qui invitaient le peuple au rétablissement de la royauté. Ainsi de grandes précautions étaient indispensables pour que le dernier mot restât à une justice régulière, et que les prévenus fussent soustraits, soit à la vengeance de leurs adversaires, soit aux entreprises de leurs amis. A quelques jours de là, l'insurrection du camp de Grenelle justifia ces mesures et prouva que tous les ferments de trouble n'étaient pas anéantis.

Une grande partie de la garnison de Paris fut donc mise sous les armes à l'occasion de ce transfèrement. Chaque prisonnier, minutieusement fouillé, prit place dans une voiture fermée avec soin, et dont les ouvertures étaient garnies de barreaux de fer. La foule qui s'amassait gardait plutôt une attitude hostile que sympathique. Le club de Clichy avait convié ses hommes d'action au spectacle de ce départ, et plus d'une injure fut adressée aux malheureux qu'emportait ce convoi. Dans le trajet des prisons jusqu'au-delà des faubourgs, une double haie de soldats accompagna les voitures. Quand on eût quitté la zône populeuse et atteint la campagne, un fort détachement de gendarmerie et un régiment de cavalerie fournirent de nombreuses escortes. On s'avança à petites journées et dans cet ordre par Rambouillet, Chartres et Châteaudun. Quarante-sept accusés étaient ainsi conduits vers leurs juges, et cette marche avait quelque chose d'imposant et de lugubre.

Marie, informée du départ des prisonniers quelques jours

auparavant, n'avait pas hésité un instant sur ce qui lui restait à faire. Joseph partait, elle allait partir avec Joseph. Le père Brontin s'inquiétait vainement des suites de ce voyage, des fatigues qu'elle aurait à essuyer ; sa fille se montra inébranlable.

— Petit père, disait-elle, la place d'une femme est auprès de son mari. Si ma pauvre mère était là, elle me dirait : Pars, mon enfant.

— Oui, fillette, répondait le vieux serrurier, ému malgré lui, c'est vrai, cela. Tu juges bien la pauvre défunte. Mère Brontin eût fait comme toi ; elle eût marché dans le feu plutôt que de reculer. Quel cœur d'or ! aussi elle est partie, ajouta le brave homme ; la mort n'emporte que les bons.

— Eh bien ! petit père, je ferai ce qu'elle eût fait, disait Marie : je suivrai Joseph jusqu'au bout du monde.

— Entêtée ! tu es bien pâlotte pourtant. Allons, soit ! à la garde de Dieu ! Si tu marches, toute la maison marchera. Le vieux père ne peut pas rester seul à Paris. Il y aura bien une forge à Vendôme, et que je batte le fer ici ou là-bas, c'est tout un. Satané Joseph ! il avait bien besoin de se lancer dans cette manivelle de complot !

— Chut, petit père, point de mal de lui ; il a tant souffert !

Le voyage en commun fut donc décidé, et quand les voitures qui portaient les prévenus s'ébranlèrent, Joseph put voir sa femme et son beau-père suivre silencieusement le convoi. Marie portait l'enfant et le montrait à l'ouvrier, qui lui souriait de loin. Joseph, d'ailleurs, en présence de ses compagnons d'infortune, avait repris une attitude énergique et calme ; on voyait qu'il se contenait, qu'il posait presque. Le dévouement de sa femme le touchait, mais la première place dans ses pensées n'appartenait pas à ce sentiment : le contact des autres accusés l'avait rendu à des passions politiques qui le dominaient au point de laisser tout le reste sur un plan secondaire. Les prévenus, réunis dans la même voi-

ture, se livraient à des déclamations violentes, entonnaient des chants révolutionnaires, insultaient les officiers de l'escorte, prodiguaient enfin les manifestations que l'on peut attendre d'hommes aigris par la persécution et exaspérés par un long séquestre. C'était d'ailleurs pour eux une distraction à ce douloureux voyage, et il en naissait une sorte d'ivresse qui endormait leurs soucis.

Pendant ce temps, la pauvre Marie suivait à pied, s'appuyant sur le bras de son père et confiant parfois son enfant au vieil ouvrier. La captivité de Joseph avait jeté la maison dans un tel dénuement, qu'il ne fallait pas songer à prendre une voiture. La route devait s'achever ainsi toute entière, par pénibles étapes. Marie, d'ailleurs, n'était pas la seule femme qui eût fait preuve d'un semblable dévouement : quinze ou vingt compagnes d'infortune marchaient à ses côtés. Toutes avaient dans cette prison roulante un frère, un père ou un époux, et toutes elles soutinrent cette pénible épreuve sans faiblir, sans se rebuter. Marie se montrait héroïque, mais ses forces n'étaient pas à la hauteur de son courage. A Rambouillet, la caravane fit une longue halte; sans cela l'ouvrière serait tombée morte sur le chemin ; les voitures allèrent déposer les détenus dans la maison d'arrêt et le père Brontin profita de ce moment pour conduire sa fille dans une auberge, et la forcer à prendre quelque nourriture.

Le lendemain il fallut se remettre en route. L'automne allait commencer : les arbres laissaient déjà tomber cette pluie de feuilles qui assombrit le paysage et semble être une maladie de la nature. On voyait partout la sève se retirer ; à côté de branches touffues encore, se montraient des branches entièrement dépouillées. Rien n'est plus triste que la campagne dans cet état de dépérissement. Le sommeil de l'hiver renferme au moins la promesse d'une renaissance ; mais l'automne n'a rien de pareil ; c'est la destruction à l'œuvre, c'est l'anéantissement graduel de la force vitale. Les prés eux-

mêmes quittent leur robe verte pour prendre une teinte jaune et fanée. Les reflets du ciel, les bruits qui s'échappent des bois, les odeurs qui s'élèvent du sol, tout dispose l'âme au deuil et le corps à la langueur. C'est l'époque où les cœurs atteints sentent le plus vivement leurs blessures, et où les organisations affaiblies s'éteignent avec le plus de rapidité.

Pour résister à ces impressions et pour soutenir cette marche pénible, Marie n'avait que le ressort d'une volonté inébranlable. Ses pieds meurtris ne faisaient plus qu'un service machinal, et c'était presque un prodige qu'elle pût se tenir debout. Cependant elle s'obstinait à porter son enfant, cette héroïque mère. Il fallut que le vieux serrurier fît acte d'autorité pour le lui enlever et l'installer avec toutes sortes de précautions sur ses larges épaules. Encore Marie n'était-elle pas rassurée et suivait-elle son père pas à pas, de manière à ne jamais perdre de vue le précieux fardeau. S'oubliant elle-même, elle se partageait entre les objets de ses affections, et quand les voitures faisaient une halte, elle s'approchait de celle où Joseph était renfermé pour échanger avec lui un regard ou quelques paroles. Quelquefois un gendarme, plus brutal que les autres, empêchait ces communications furtives, et alors la pauvre femme s'éloignait le cœur gros et l'œil humide. Quant au père Brontin, il avait retrouvé l'une de ses connaissances, l'ex-marquis d'Antonelle, impliqué comme les autres dans la conspiration, et roulant vers Vendôme, en compagnie de Darthé et de Babeuf :

— Tiens, c'est vous, père Brontin, lui dit le marquis, en l'apercevant sur la route, où diable allez-vous comme cela ?

— Ne m'en parlez pas, ci-devant, ça fait pitié. Un vainqueur de la Bastille, un homme que la patrie a comblé de moëllons d'honneur, se traîner à pattes sur le parquet des grandes routes ! Crédié, ça n'a pas de nom !

— Et qui vous y oblige, mon brave homme? Iriez-vous, par hasard, à la découverte d'un petit Beaugency?

— Plaisantons pas ci-devant, c'est trop sérieux. Qui m'y oblige, dites-vous? belle question! Cette guimbarde de gouvernement! Ce méchant carosse à cinq chevaux poussifs, que l'on nomme le Directoire! En voilà un dont j'honore les vertus! Si je pouvais seulement lui en repasser une d'aubade; quel feu j'y mettrais!

— Ah! très-bien, vous voilà enfin converti! Vous êtes des nôtres à présent, père Brontin! Vous criez donc : Vive l'égalité et le bonheur commun!

— Plus souvent!

— Mais alors, pourquoi cette sortie?

— De rien! J'ai la démangeaison de taper sur quelqu'un : voilà mon opinion politique. Je taperais sur les Egaux, s'ils n'étaient pas généralement enfoncés; je taperais sur le Père Éternel, si je ne le vénérais pas; je taperais sur vous-même, ci-devant.

— Merci!

— Que voulez-vous? Je ne me connais plus. Il ne me reste qu'une fille au monde, ma joie et mon sang, le portrait vivant de sa mère. Eh bien! cette pauvre créature, qui n'a jamais eu une mauvaise pensée, on me l'agonit, on me l'abreuve de tourments. Son mari se jette dans un complot d'imbéciles, pardon, excuse, ci-devant.

— Allez toujours, père Brontin!

— Je dis donc dans un complot d'imbéciles, et au lieu de prendre pitié d'un pauvre ouvrier qui n'est là-dedans qu'un zéro en chiffre, on le mène de Caïphe en Pilate, on l'entasse dans un cachot, on le fait rouler comme un galérien sur les grands chemins, on le porte au tribunal comme un veau à la boucherie. Et vous ne voulez-vous pas que j'aie envie de taper sur quelqu'un; Dieu de Dieu, il faut que je me la passe!

— Eh bien, que ce soit sur le gouvernement! Il ne l'aura pas volé!

— Lui ou un autre, ci-devant; c'est parfaitement mûr.

voyez-vous ; ça ne demande qu'à partir. Quand je vois ma fille se meurtrir les pieds sur les cailloux de la route, il me prend des rages qui me rendent fou : j'ai envie de me jeter sur les gendarmes, sur les voitures, d'assommer les chevaux, de faire une fricassée des geôliers, des conducteurs, des postillons, de ravager tout cela jusqu'à ce qu'on m'ait haché en cinq cent dix-neuf mille morceaux. Voilà dans quels états je suis, respectable ci-devant ; je mangerais un directeur tout cru, et sans l'éplucher encore ! Qu'on me le serve, et l'on verra.

— Calmez-vous, père Brontin, le brigadier nous écoute.

Tels furent les épisodes dont la route fut semée. L'escorte composée de troupes d'élite, observa une consigne très-sévère, et se montra prête à réprimer les symptômes d'effervescences dangereuses. Les prévenus avaient compté sur l'enthousiasme et la sympathie des populations ; leur calcul fut trompé ; ils ne recueillirent en route que l'indifférence, et n'excitèrent qu'une très-faible curiosité. Les malheureux étaient réservés à tous les genres de déception.

Jusqu'à Maintenon le temps, sans être complétement serein, favorisa leur marche. Il régnait encore dans l'atmosphère cette tiédeur qui survit longtemps aux derniers beaux jours. Les nuits seules étaient fraîches et brumeuses. Mais à quelques lieues en avant de Chartres, une pluie fine et pénétrante descendit des nuages et ne quitta les voyageurs qu'au delà de Cloyes, et à peu de distance de Vendôme. Près de Châteaudun l'intempérie redoubla de rigueur : une averse violente pénétra les vêtements des piétons et obligea l'escorte à faire une halte de quelques heures à Bonneval. Triste et pénible marche pour une femme chargée d'un jeune enfant ! Les terrains étaient si détrempés, que plus d'une fois le père Brontin fut obligé de porter la mère et le marmot. Le sol n'offrait qu'un point d'appui incertain, et malgré sa vigueur herculéenne, le vieil ouvrier n'aurait pu soutenir jusqu'au bout ce

pénible service, si un gendarme, plus obligeant que ses camarades, n'avait consenti à prendre Marie en croupe pendant quelques heures. Ce fut ainsi seulement qu'elle put suivre, par étapes, la voiture qui emmenait Joseph.

Enfin, après quatre jours de marche et d'agonie lente, la caravane fit son entrée à Vendôme. La maison d'arrêt avait été disposée pour recevoir les prévenus : ils y furent enfermés. Marie chercha un abri pour elle et son enfant, tandis que le père Brontin allait demander aux forgerons de la ville du travail pour lui et du pain pour sa famille.

XV

Le procès.

C'est à Vendôme que devaient se passer les dernières scènes de ce drame mêlé de comédie, et les prévenus n'épargnèrent rien pour conserver à leur affaire un caractère théâtral. Tant qu'on les avait tenus au secret, il leur avait été impossible de s'entendre sur un plan de défense uniforme. Quelques accusés et Babeuf en tête, avaient avoué le complot, d'autres l'avaient nié, d'autres enfin, comme Joseph, s'étaient renfermés dans un système de silence absolu. De là des incohérences dans l'instruction et des témoignages contradictoires. Chaque prévenu avait obéi, en cela, soit à sa position, soit à son instinct. Les plus compromis voulaient aborder les choses de haute lutte et engager devant le tribunal une discussion de théorie sociale ; les plus timides, les moins menacés n'entendaient pas se priver des bénéfices de leur réserve et s'immoler pour l'honneur des principes.

Dans la prison de Vendôme, ces deux nuances se reprodui-

sirent parmi les accusés. Les exaltés appelaient les moyens hardis, les modérés penchaient pour les moyens dilatoires. Ces derniers firent valoir des considérations puissantes même sur les cœurs les plus résolus ; ils dirent qu'il y aurait de la folie à ne pas défendre des têtes que le Directoire avait intérêt à voir tomber. La majorité des prévenus fut ébranlée par cette perspective et vaincue par cet argument. Il fut convenu que, loin d'avouer la conspiration et de s'en glorifier, on en repousserait l'idée et l'intention, dans le sens que l'accusation y attachait. Sans nier les faits avérés, on devait décliner toute pensée de concert, de préméditation, de conjuration enfin, dans le sens légal du mot. Chaque accusé restait d'ailleurs libre d'accepter ou de repousser toute solidarité particulière, mais, dans l'ensemble et afin d'éviter les contradictions, il demeurait entendu qu'un démenti uniforme et obstiné prévaudrait dans les interrogatoires publics. C'était le moyen de ménager la conscience des jurés et de laisser la voie ouverte à des acquittements. Quant à la défense elle pouvait être emphatique et fanfaronne, mais à la condition de ne pas compromettre, par des aveux intempestifs, cette ligne de conduite et ces procédés de tactique.

Certes, rien n'était plus sage qu'une semblable résolution ; on ne pouvait mieux rompre avec une entreprise insensée. Malheureusement le public n'attendait pas cela de Babeuf et de ses complices ; ce fut un désappointement. Il vit avec peine que l'on apportât tant de prudence dans une folie, et du calcul là où on devait compter sur du vertige. L'intérêt de l'affaire s'en ressentit ; un peu de dédain s'attacha à des conspirateurs si avisés. A l'audience, ils achevèrent de s'amoindrir par une succession de chicanes préjudicielles, par des déclinatoires et des moyens d'incompétence qui furent tous écartés et résolus contre eux. Des révoltés s'appuyant sur le droit et employant pour se défendre des armes à l'usage d'une société qu'ils ont voulu détruire, ne sauraient ni faire naître l'émo-

tion ni captiver la curiosité. Aussi le délaissement s'en mêla-t-il bientôt ; la lenteur des débats acheva de lasser le public, et l'attention se détourna dès lors d'une affaire dépourvue de grandeur. C'était là le calcul et l'attente du Directoire : il se félicitait qu'un pareil spectacle fût donné au pays, et que ce procès, prolongé outre mesure, s'éteignît dans l'indifférence.

La haute cour de Vendôme se composait de cinq juges et de seize jurés : le banc du ministère public était occupé par MM. Vieillard et Bailly (des Ardennes) ; parmi les sept défenseurs présents à la barre, un seul, M. Réal, portait un nom qui a acquis quelque célébrité. Quarante-sept accusés parurent devant la cour ; dix-huit furent jugés par contumace. Les plus importants étaient, parmi les premiers, Babeuf, Darthé, Buonarotti, Germain, d'Antonelle, Amar et Ricord ; parmi les seconds, Drouet, Lindet, Félix Lepelletier et Rossignol. Quoiqu'une force imposante garnît la salle et le prétoire, et que la maison de justice fût gardée par de forts détachements de troupes, on devine à quel point une pareille masse de prévenus rendait la police de l'audience difficile, et ingrat le rôle de la magistrature. Ces organisations exaltées s'échauffaient les unes les autres, et il en résultait des scènes pleines de scandale. Les juges et les jurés se voyaient interpellés à chaque instant, l'accusateur public était l'objet de mille insultes. Le président n'a plus de pouvoir ; ce sont les prévenus qui ordonnent. Un jour Amar se plaint de voir, dans l'auditoire, des places réservées ; il dénonce ce privilége et le fait supprimer. Des dessinateurs avaient été admis dans l'enceinte et y esquissaient les portraits des principaux prévenus. Ricord s'irrite d'être donné en spectacle, et exige qu'on renvoie ces artistes. A chaque instant, c'est une exigence nouvelle ; les gendarmes, outragés, sont obligés de vider les lieux ; tout spectateur qui déplaît aux accusés est renvoyé de l'enceinte. Ils règnent jusque dans le prétoire et y maintiennent une effervescence indigne d'un tel lieu.

C'est surtout à propos de Babeuf que ces explosions se manifestent. En paraphant une pièce de la procédure chez le ministre de la police, le Gracque avait laissé tomber une énorme tache d'encre sur un passage délicat. Était-ce involontairement? était-ce à dessein? Là-dessus une effroyable tempête éclata devant la cour, des injures furent proférées, et pour prévenir les voies de fait, il fallut appeler un détachement de troupes et lever brusquement la séance. Encore, les accusés protestèrent-ils en entonnant le couplet de la *Marseillaise* : *Tremblez tyrans et vous perfides !* qu'ils continuèrent à chanter dans les rues et jusque sous les verroux.

Une autre scène égaya le lendemain l'auditoire. Après Grisel, le témoin le plus important était un nommé Pillé, secrétaire de Babeuf. Pillé, arrêté en flagrant délit et effrayé des suites de cette affaire, s'était décidé à des aveux complets. Seulement, comme moyen personnel de défense, il alléguait une sorte de fascination et ajoutait qu'un démon, un mauvais génie l'avait poussé chez le Gracque où il copiait machinalement les pièces qui lui était présentées. Quand Pillé reproduisit cette justification devant la cour, un éclat de rire circula sur tous les bancs. Alors Babeuf se leva : « Vous voyez bien que c'est un fou, dit-il aux jurés. — S'il « y a un fou ici, c'est toi, répliqua le secrétaire avec vivacité. « Pendant que je copiais dans ta chambre, tu courais, tu « renversais les chaises, tu gesticulais, tu sautais, tu criais « de toutes tes forces : il y a insurrection ! l'insurrrection « commence ! — Sans doute, répondit Babeuf, mais ce n'était « qu'un moyen pour m'animer à un style mâle, à l'exemple « des grands écrivains. »

Ainsi se passaient les audiences, et pendant trois longs mois, les jurés et les juges eurent à endurer des scènes analogues. Les confrontations d'écritures, les dépositions des témoins donnaient lieu à des sorties, à des difficultés qui, à chaque moment, entravaient les débats et auxquelles les magistrats,

disputant pied à pied leur autorité méconnue, étaient obligés d'opposer, délibération sur délibération, arrêt sur arrêt. Jamais pareil désordre judiciaire ne s'était produit et n'avait eu une telle durée. L'accusateur public semblait être l'accusé et les véritables juges siégaient sur le banc des prévenus. « Il « faut que l'on connaisse l'esprit de l'accusateur Vieillard, « disait Amar: il faut que sa bassesse et sa lâcheté soient « mises au jour. » La lecture du réquisitoire était, à toute minute, interrompue, et un jour Babeuf, usurpant les fonctions du président, s'écria : « Assez d'horreurs pour cette « audience ! Allons nous-en ; il est trois heures et demie. »

De tous ces hommes, celui qui garda le plus beau rôle, ce fut Darthé. Il laissa à Babeuf cette intempérance de langage qui ne l'abandonnait en aucune occasion et n'était jamais à bout des ressources. Darthé, après avoir opposé à l'accusation un démenti froid et invariable, se contenta de protester contre la compétence de la cour, et appuya cette protestation de quelques paroles courtes et énergiques. Cela fait, il se tint à l'écart. Babeuf, au contraire, prit le premier rôle dans les subtilités de procédure, et y chercha des occasions de briller et de déclamer. Comme on lui reprochait cette guerre d'incidents et d'embûches, il en prit texte pour se draper et prodiguer les fleurs de cette rhétorique boursoufflée et triviale qui lui était familière. « Quel- « les sont les voix, s'écria-t-il, qui s'élèvent contre la len- « teur des opérations ? amis du peuple, vous le devinez. « Ce ne sont que celles de cette *caste* improprement dite « *honnête* qui n'est qu'un *point* par rapport à la *masse*, mais « qui a bien l'insolence de prétendre être tout, de vivre, sans « rien faire, de l'*expression* des sueurs du grand nombre, de « compter pour rien cette masse exclusivement utile, de la « *juguler*, de l'*affamer*..... Vous aussi, ajoutait-il, en se retour- « nant du côté de ses complices, vous, les amis, les défen- « seurs du peuple ; vous, mes compagnons de gloire, vous

« l'avez entendu : c'est le *million doré* qui appelle votre *cru-*
« *cifiement.* Vous ne démêlez pas à travers les clameurs de la
« *horde dévoratrice*, vous ne démêlez pas les voix de ces vingt-
« quatre millions d'opprimés, dont vous avez à soutenir la
« belle cause. Ils gémissent en silence, nus, dépouillés, tom-
« bant d'inanition, adressant leurs hommages aux glo-
« rieux martyrs qui nous ont précédés dans la *carrière de*
« *l'établissement de la félicité publique*... La vertu ne meurt
« pas; les tyrans s'abusent dans leurs atroces persécutions;
« ils ne détruisent que des corps; l'âme des hommes de bien
« ne fait que changer d'enveloppe; elle anime, *sitôt la dis-*
« *solution* de l'une, d'autres êtres *chez qui elle continue d'ins-*
« *pirer les mouvements* généreux qui ne laissent jamais de
« repos au crime dominateur. » A la suite de cette profession de foi psycologique et de cette théorie de la métempsycose, le Gracque, prenant son accent le plus sombre, terminait ainsi : « D'après les innovations que je vois introduire
« chaque jour pour hâter mon holocauste, je laisse à mes
« oppresseurs toute la facilité qu'ils désirent : qu'ils frappent
« sans rien attendre; *je m'endormirai en paix dans le sein*
« *de la vertu.* »

Des deux hommes qui primaient dans ce débat, Joseph Simard n'avait pas pris le déclamateur pour modèle. Il trouvait la réserve de Darthé plus digne que les perpétuelles prosopopées de Babeuf et cette manière d'offrir à chaque instant sa tête. L'héroïsme véritable n'est ni bruyant ni prodigue de paroles. Joseph le comprenait et voyait avec peine les interminables digressions du Gracque. Il y avait dans le jeune ouvrier un sentiment plus élevé du rôle d'un conspirateur, et il s'indignait des fictions de la défense. Les vaincus se résignent et ne discutent pas. Aussi, lorsque l'ordre des interrogatoires l'appela devant la barre de la cour, n'opposa-t-il aux questions du président que des dénégations soutenues. Il restait ainsi fidèle à la ligne qu'il s'était tracée, et mon-

trant plus de bon sens et de goût que le chef du complot.

Marie assistait à ces débats qui la tuaient à petit feu. Dès l'ouverture de l'audience, elle était là, avec son enfant, cherchant à se rapprocher autant que possible du banc où Joseph se trouvait assis, et dévorant en silence ses inquiétudes et ses douleurs. Tandis qu'elle eût volontiers pleuré, on la voyait sourire et s'associer aux passions de cette phalange d'énergumènes. Vingt fois dans le cours de l'audience ses joues passaient de l'incarnat le plus vif à une pâleur mate et presque livide. Peu habituée aux exagérations déplorables que le barreau a consacrées, et dont le ministère public, dans l'intérêt de son caractère, devrait mieux se garder et se défendre, elle n'entendait pas sans effroi ces accusations terribles où le nom de Joseph était mêlé et les peines qu'on appelait sur sa tête. C'étaient autant de coups qu'elle recevait, autant de blessures nouvelles qui perçaient son cœur saignant. Pour elle, tout était sérieux : les moindres imputations, les moindres menaces, tout, jusqu'à ces formules oratoires, sans valeur même pour ceux qui les emploient. Cette torture dura pendant des mois entiers, et l'on devine ce qu'elle y dût souffrir. La voix de l'accusateur public n'ébranlait pas Joseph, mais elle allait plus loin frapper une autre victime.

Ce qui redoublait les anxiétés de Marie, c'était la certitude que Grisel continuerait à l'audience le rôle odieux qu'il avait joué dans l'instruction. Venu à Vendôme avec sa concubine, l'officier y rencontra la jeune ouvrière, et, sur-le-champ, ses projets de séduction se représentèrent à son esprit. Marie fut de nouveau obsédée, poursuivie, menacée. Grisel faisait ses conditions ; il était prêt à sauver Joseph, mais aux dépens de l'honneur de sa femme. Euphémie cherchait en vain à le ramener à de meilleurs sentiments ; le soudard persistait en lui faisant porter la peine de ses remontrances. La pauvre ouvrière savait tout cela, et elle attendait, avec une terreur mal déguisée, la déposition de Grisel.

Quand le délateur parut au milieu des hommes qu'il avait dénoncés, un tumulte épouvantable s'éleva de toutes parts. Jamais l'auditoire n'avait été plus nombreux; le père Brontin lui-même avait quitté la forge et endossé son meilleur habit pour assister à cette séance. De cet homme allait dépendre le sort de Joseph Simard. S'il persistait dans ses allégations, l'ouvrier était l'une des chevilles ouvrières du complot, s'il se rétractait, un acquittement devenait probable. Qu'on juge des angoisses de Marie, quand l'officier, avant de venir prendre place au banc des témoins, lui envoya un regard où se peignaient la vengeance et la haine. L'assemblée était dans une confusion et un trouble inexprimables. Sans un piquet de gendarmerie, peut-être cet homme n'eut-il pas été en sûreté: des invectives lui étaient adressées de vingt côtés, les noms d'espion et de traître sortaient de toutes les bouches. Il supporta cet orage sans faiblir, et quand le président lui donna la parole, il s'expliqua avec sang-froid et sans émotion apparente.

Grisel, avant toute accusation de détail, raconta l'histoire du complot, la manière dont on l'y avait affilié et les raisons qui l'avaient engagé à le dénoncer à un membre du Directoire. Puis il rendit compte de la part qu'y avaient prise les principaux accusés, en regrettant de ne pas voir devant la cour les hommes plus considérables dont ceux-ci n'avaient été que les instruments.

Il parla ainsi de Babeuf, de Darthé et de Germain. Ce dernier était, comme Grisel, un militaire en disponibilité, et il faut croire qu'une rancune personelle animait ces deux hommes l'un vis-à-vis de l'autre. Le délateur accabla Germain, le chargea d'une manière si acharnée, que celui-ci ne put y tenir et se leva furieux. « Misérable, dit-il, puisque tu as juré « notre perte, achève ton œuvre ! Vas sur les bords de l'Aube « soustraire au sable qui le couvre, le cadavre de ma femme; « vas en disputer la pâture aux vers, moins dignes que toi

« de le dévorer ; précipite-toi comme un tigre affamé sur ma « mère ; joins à ces abominables festins mes sœurs et leurs « enfants ; arrache mon fils des bras de sa nourrice et broie « ses membres sous ta dent carnassière. Nos soixante familles « t'offrent la même dégoutante curée ; vas la saisir, vas. »

Sur un auditoire aussi passionné, cette énergique sortie fit l'effet d'une étincelle sur une traînée de poudre. Le débat fut interrompu et pour rétablir l'ordre, il fallut avoir de nouveau recours à l'intervention de la force armée.

Marie succombait à ses émotions. Ce triste tableau que venait de tracer Germain était celui de sa propre maison. Elle aussi avait vu son seul soutien traîné dans un cachot, son repos s'enfuir et se flétrir son bonheur. D'une existence tranquille et douce, elle avait brusquement passé à l'existence la plus agitée et la plus précaire. Cet enfant qu'elle tenait dans ses bras, ce vieux père frappé par la privation et par la douleur, tout cela était le fait de l'homme qu'elle avait sous les yeux, et non content d'avoir causé de telles ruines, le monstre allait achever, compléter son œuvre de deuil et de destruction.

Le moment fatal s'approchait. Des accusés que leur position sociale mettait en évidence, le délateur allait passer aux prévenus qui appartenaient à la classe ouvrière, et dire quelle part chacun d'eux avait prise au complot. Le véritable accusateur public n'était pas celui qui siégeait sous la toge, près des magistrats, dans le prétoire, c'était cet homme qui, après s'être fait le pourvoyeur des prisons, devait compléter sa tâche et préparer de la besogne au bourreau. Toutes ces pensées assiégeaient Marie et la glaçaient de terreur. La force qui l'avait jusque-là soutenue, l'abandonnait à mesure qu'elle voyait s'avancer le dénouement. Sa vue se troublait ; la voix du témoin, les bruits de l'audience, n'arrivaient plus à son oreille que comme un murmure confus. Machinalement, et sentant son cœur défaillir, elle s'était rapprochée du père Brontin et lui serrait la main dans une étreinte involontaire ;

peu à peu le sentiment de sa situation lui échappait, et elle sentait comme un vide se faire autour d'elle. Enfin Grisel, dans le cours de sa déposition, arriva aux détails qui concernaient l'ouvrier, et le président demanda au témoin :

— Qu'avez-vous à nous dire au sujet de Joseph Simard ?

C'en fut assez, la mesure était comblée. Marie, qui jusque-là était parvenue à se vaincre, sentit ses forces l'abandonner.

— Petit père, dit-elle d'une voix agitée, petit père !

— Qu'est-ce que tu as donc, fillette, lui dit le vieux serrurier, ramenant sur elle toute son attention.

— Soutenez-moi, je m'en vais, murmura Marie.

C'est tout ce qu'elle put dire. Un tremblement nerveux agita ses membres, et elle tomba dans une profonde syncope. Cet incident attira l'attention de l'auditoire et suspendit les débats. Joseph voulut courir vers sa femme; mais les gendarmes le retinrent. Une émotion générale se répandit dans l'enceinte. Il fallut lever la séance et remettre au lendemain la suite de la déposition. Portée au grand air, Marie reprit ses sens, et, en la conduisant vers son modeste asile, le père Brontin se disait :

— Ça ne peut pas durer comme ça, on me la tuerait. Il faut tirer la chose au clair, crédié ! il le faut. Pas plus tard que ce soir. Suffit !

XVI

Le bras d'un père.

Le père Brontin avait pris une résolution décisive. La vie de sa fille était pour ainsi dire suspendue à l'issue de ce fatal procès, et Grisel pouvait, en perdant Joseph, frapper Marie du

même coup. Habitué à voir son enfant tous les jours, le vieux serrurier n'avait pas remarqué d'abord l'état de dépérissement vers lequel marchait cette pauvre victime. La crise survenue en pleine audience l'éclaira; sa tendresse en prit l'alarme. En examinant mieux sa fille, il vit s'allumer sur ses joues ces couleurs acres qui trahissent la présence de la fièvre, et que l'on prend si aisément pour des indices de santé. Le père Brontin n'était ni un physionomiste ni un docteur, mais l'amour a tant de prévoyance! Il comprit qu'il fallait sauver son gendre sous peine de se préparer un deuil éternel.

Venu à Vendôme aux frais du gouvernement, Grisel s'était logé dans la plus belle hôtellerie de la ville, et y menait une vie presque seigneuriale. Il occupait, avec sa concubine, le premier étage de la maison, affectait un grand luxe et se livrait aux raffinements de la bonne chère. Rien n'était assez bon, assez délicat pour lui. Comme les hommes mal élevés, il fatiguait par ses exigences les gens de service, battait sa maîtresse à tout propos, s'énivrait chaque soir jusqu'à l'ébêtement. Peut-être cherchait-il dans ces tristes habitudes une diversion à ses remords. Le stygmate du délateur faisait de lui un objet de répugnance universelle; on le fuyait, on évitait sa présence. Vainement avait-il voulu se rapprocher des hommes qui, par conviction ou par devoir, appuyaient le régime directorial; personne ne s'exposait volontiers à son contact. On se servait de lui en le méprisant; on payait largement sa honte; mais on le tenait à l'écart. Euphémie seule lui restait comme distraction et comme compagnie.

Lorsqu'à la suite de l'incident qui avait troublé l'audience l'officier eut regagné son hôtel, il songea à clore dignement sa journée, et se fit servir un repas plus copieux et plus recherché que d'habitude. Il célébrait ainsi sa première campagne judiciaire. Le gibier, le poisson, la venaison figuraient sur sa table; des vins choisis arrosèrent le dîner, et, au dessert, le champagne coula.

— Phémie, disait-il à sa complice, comme lui en proie aux ravages de l'Aï, n'est-ce pas Phémie, que j'ai été sublime! Comme je les ai roulés, aplatis, ces Égaux! parole d'honneur, il y avait de quoi rire.

— Pour ça, c'est sûr et certain, mon chat. Le bourreau et toi vous faites proprement la besogne. Quand vous y passez, il n'y a plus à y revenir. Vrai! je ne te connaissais pas ce petit talent. Tu exécutes le discours que c'est un charme, mon bichon.

— As-tu remarqué la mine de Babeuf? Phémie!

— Pauvre cher homme; tu lui as fait du tort. Tu as parlé trois heures de suite: autant de moins pour lui.

— Et le marquis donc! et Darthé, et Germain, et cet Italien qui a un si drôle de baragouin! Un verre de liquide à leur santé, Phémie?

— Ça n'est pas de refus; Georges! Et fais mousser! j'adore la mousse. Un soir après *le jugement de Pâris!* le grand Vestris m'en versa du champagne. Dieu quel être enchanteur!

— Encore le *jugement de Pâris!* Tu veux donc que ça se gâte, Phémie!

— C'est plus fort que moi, mon chat. Dam! un Vestris; on peut l'avouer. Et quel connaisseur! il n'y avait pas à tricher avec lui.

— As-tu bientôt fini, péronelle. Il s'agit des Égaux et non de l'opéra. Modère tes propos, ou tu recevras une danse qui vaudra bien celle du grand Vestris.

— Possible, mon chat, mais ce n'en était pas moins un mortel délirant. Eh bien je l'ai retourné à première vue. Tu ne m'ôteras pas cet honneur.

— Encore!

— Suffit, je me tais, je sais jouir intérieurement de mes triomphes. Ça te tanne; soit, n'en parlons plus: c'est fini, mon chat. N'empêche que c'était un gaillard joliment bâti!

Le couple en était encore aux premières fumées de

l'ivresse; mais les bouteilles se succèdaient et les têtes commençaient à s'alourdir. Grisel avait le vin taciturne : Euphémie au contraire l'avait très-babillard. Elle cherchait à alimenter la conversation et n'obtenait souvent pour toute réponse que ce grognement sourd à l'usage des ivrognes. L'œil de Grisel clignotait déjà et prenait une expression hagarde ; la bouche s'empâtait, le geste indiquait cette prostration qu'engendrent les excès de boisson. Euphémie ne savait plus comment réveiller cette nature affaissée, quand le nom de Joseph Simard arriva sur ses lèvres :

— Joseph Simard ! s'écria Grisel, se redressant tout-à-coup. Simard ! en voilà un que j'habillerai demain. Il aura le vêtement complet ; je m'en charge.

Euphémie n'aimait pas les Égaux et n'avait jamais pris parti pour aucun d'eux, si ce n'est pour Joseph. Elle s'intéressait au jeune ouvrier, et plus d'une fois elle avait payé de sa personne pour le défendre contre son délateur. Comme toutes les créatures de cette trempe, elle s'était peu à peu attachée à cette cause en raison même de ce qu'elle avait eu à endurer en la soutenant. Aussi engagea-t-elle résolûment le combat.

— Tu es donc toujours un monstre, Georges, que tu veux perdre un honnête garçon, un pauvre diable d'ouvrier ?

— Monstre ou non, il y passera, Phémie. Quand on a des épouses vertueuses, on le paye. C'est bien le moins.

— Comment ; mais rien ne te touche ! Tu as un caillou en place de cœur. Pauvre petite mère ! comme elle a souffert à toutes ces audiences ! Elle était sur l'arbre de la croix !

— Ah bien ! elle en aura d'autres. Ça lui apprendra à faire la bégueule.

— Voyons, Georges, un peu de pitié ; aie au moins un bon mouvement. Je ne suis qu'une traînée, mais j'ai des retours, vois-tu. Fais-le pour moi, mon chat ; je te revaudrai ça ; laisse cet ouvrier tranquille. Au fond, que t'a-t-il

fait? Rien. Eh bien ! sauve-le. Les bonnes actions comptent double là-haut. Allons, voyons, soyez aimable pour votre Phémie, monsieur.

En même temps elle s'était levée et s'approchait de lui pour user, vis-à-vis de son sultan, de tous les genres de séduction. Grisel s'était de nouveau assoupi, et loin de se montrer flatté des avances de sa maîtresse, il la repoussa d'une manière brutale.

— Allons, voyons, laisse-moi, ajoute-t-il, tu vois bien que tu m'ennuies. Je n'ai pas le cœur aux bêtises. Un peu de paix, et va te coucher.

C'était là le seul affront auquel cette malheureuse créature fût encore sensible. Aussi se releva-t-elle animée d'une véritable colère et montrant le poing à son maître :

— Tu n'es qu'un lâche et un scélérat ! s'écria-t-elle. Tu n'as de courage que contre les femmes ?

— Ah ! très-bien ! répliqua l'officier en sortant tout-à-coup de sa léthargie, je comprends ; le temps est à l'orage. Il faut que nous passions à la danse qui n'est pas celle du citoyen Vestris.

— Misérable, continua la courtisane qui affrontait cette fois la tempête sans s'émouvoir ; c'est toujours là ton cheval de bataille. C'est bon, quelque jour je me vengerai. Je te ferai avaler de l'arsenic comme à vieux rat. Vas ton chemin.

— De l'arsenic, pristi ! Ça se gâte plus que jamais. En avant le grand remède.

Il se leva en chancelant et chercha à saisir sa victime ; mais celle-ci avait conservé plus de sang-froid que lui et se dérobait à sa poursuite. Cette scène dura quelques instants, et pour la terminer, Euphémie gagna la porte qui était restée entr'ouverte et s'échappa de l'appartement. Grisel voulut courir sur ses traces, mais au moment où il atteignait l'escalier, il se sentit retenu par deux mains puissantes qui le ramenèrent avec une force irrésistible dans la chambre qu'il venait

de quitter. Chacun de ses bras était enchaîné comme dans un étau et, à chaque mouvement qu'il faisait, il sentait une pression qui lui broyait les membres. L'obscurité du palier ne lui permit pas d'abord de reconnaître à qui appartenaient ces deux vigoureux instruments, mais quand il eut gagné à reculons la pièce éclairée, il vit qu'il avait affaire au père Brontin :

— Tiens, c'est encore toi, vieux Cyclope; lâche-moi, donc; tu me détériores.

— Pas encore, répliqua le serrurier, en poussant la porte avec son pied, j'ai à causer un brin avec toi.

— Mais, saprebleu, c'est que tu me démolis avec tes pinces! Nom de nom, quels outils!

— Fais pas attention! C'est le petit jeu. Tout-à-l'heure. nous visserons ça un peu plus serré. Écoute-moi, citoyen Grisel.

— Du tout, je vais crier au secours si tu ne me lâches pas : c'est un guet-apens abominable!

— Alors, mon officier, tu m'obligeras à t'assommer d'un coup de poing, là, sur place, comme un bœuf. Voyons, soyons raisonnable, ou je lâche le grand ressort.

— Aie! aie! Clyclope, pas de mauvaise plaisanterie, tu me piles les os. Lâche-moi, que diable!

— Quand je me serai expliqué, citoyen Grisel, pas plus tôt.

Il n'est rien qui se fasse obéir plus promptement que la force musculaire. Grisel comprit qu'il était à la discrétion de l'athlète et que toute résistance pourrait compromettre l'intégrité de ses membres, il se résigua donc par prudence et dit avec une soumission apparente :

— Eh bien! qu'y a-t-il pour ton service, vieux? Tu sais bien que les anciens peuvent compter sur moi!

— Il y a, mon officier, que tu es un infâme. Depuis le commencement de ce procès tu t'acharnes après ma famille. La femme te résiste, et c'est le mari qui en porte la peine; tu te

parjures afin de te venger, et tu crois que le père Brontin laissera passer tout cela sans dire mot!

— Nom de nom! ne serre pas tant, citoyen; tu abuses de ta poigne.

— Nous ne sommes pas au bout, Grisel. Le passé est passé, n'en parlons plus. J'ai eu tort de ne pas m'en mêler plus tôt, voilà ce que je regrette. J'aurais mieux fait de t'achever quand je te surpris dans la maison et de te tûer comme un chien. C'était autant de bâclé; il n'y aurait plus à y revenir. Malheureusement, on ne s'avise pas de tout.

— Merci du regret; il est flatteur.

— Je croyais la leçon suffisante : c'était mal te juger. Avec des êtres comme toi, quand on veut qu'il n'y ait plus de poison, on doit se délivrer de la bête. Tu étais trop enragé pour guérir, il fallait t'abattre; je ne l'ai pas fait. C'est un tort, crédié!

— Attention, Cyclope, tu me fracasses le poignet!

— Enfin c'est comme ça; passons à autre chose. Comment penses-tu le prendre à l'audience de demain, au vis-à-vis de mon gendre? Voyons, parle!

— Mais, père Brontin, il me semble que tu n'es pas le jury pour que je te réponde!

— Jury ou non, parle; c'est sérieux, vois-tu, ajouta le vieil ouvrier d'un air solennel.

— Sans doute, c'est sérieux, répliqua Grisel intimidé malgré lui; mais tu comprends bien, père Brontin, que je ne puis pas déposer à l'audience autrement que dans l'instruction. A quoi cela ressemblerait-il?

— C'est ton dernier mot, Grisel. Tâche d'y réfléchir, ça peut nous mener loin.

— Sapristi! ne serre donc pas tant! quels gueux d'étaux! Parole d'honneur, tu m'endommages.

— Eh bien! alors, explique-toi vite.

— Que veux-tu que je te dise? père Brontin : l'affaire aura

son cours. Je ne peux pas déposer aujourd'hui noir, demain blanc. J'ai un rôle dans le procès, il faut que je le soutienne. Si je me détracte pour un, je suis coulé.

— Ah! c'est comme ça, s'écria le père Brontin en secouant son interlocuteur et faisant craquer ses membres entre ses doigts. Ah! c'est comme ça, ajouta-t-il sans tenir compte des jurons et des cris désespérés du patient. Eh bien! écoute. Tu vois devant toi un homme qui est décidé à tout, qui ira aux galères, à l'échafaud, pour te donner une leçon. Souviens-toi bien, Grisel de ce que je vais te dire : Si Joseph Simard est condamné, le jour même de la condamnation, je t'assomme. Oui, je t'assomme, poursuivit-il en élevant la voix, foi de père Brontin! Maintenant, conduis-toi comme tu l'entendras, je ne t'aurai pas pris en traître.

En même temps, il fit pirouetter l'officier sur lui-même et lui secoua les bras à les désarticuler. C'était une manière familière de prendre congé et de terminer l'entrevue. Cependant, avant de quitter la chambre, le serrurier se tourna encore du côté du militaire et ajouta :

— A demain, Grisel, je serai à l'audience.

Le soudard demeura un moment comme anéanti par cette scène. Ses membres brisés attestaient la puissance musculaire de l'homme qui le plaçait sous le coup d'une rétractation ou d'un châtiment. Il n'y avait pas à se faire illusion, le père Brontin ne s'était pas avancé ainsi pour reculer. Comme tous les fanfarons d'honneur, Grisel se comportait bravement dans une rencontre; sa supériorité dans le tir et dans l'escrime le rassurait et lui donnait de la confiance. Mais ici ces avantages étaient nuls, et la nature avait si richement doté son antagoniste, que l'issue d'un pugilat ne pouvait être douteuse. Grisel avait toujours professé un grand respect pour les athlètes, et la manière dont le père Brontin s'était expliqué laissa de profondes traces dans son esprit. Euphémie qui venait de rentrer, éprouva les premiers effets de cette dispo-

sition : le brutal se vengea sur elle de l'assaut qu'il venait d'essuyer.

Quand Grisel parut le surlendemain à l'audience, il avait rabattu quelque chose de son aplomb. Le président le pressa un peu vivement au sujet de Joseph Simard, sur lequel l'instruction faisait peser d'assez lourdes charges. Or, jusque là, aucun témoin n'avait parlé de l'ouvrier, et les prévenus dans leurs interrogatoires, s'étaient fait un devoir de rétablir les choses sous leur véritable jour. Les réponses de Grisel étaient donc décisives quant à cet accusé. Comme il l'avait dit la veille, le père Brontin était là, près de Marie, pâle et mourante. Le regard du vieil ouvrier n'exprimait pas le défi, mais une résolution calme qui en imposait encore plus; il y avait dans son attitude de la tristesse et une certaine solennité; il soutenait sa fille qui n'avait pu trouver de siége, et laissait de temps en temps tomber sa tête sur la poitrine de son père. Grisel comprit quelles passions se cachaient sous cette apparence calme, et que le dévouement de cet homme pour son enfant irait au besoin jusqu'a la venger au prix de sa tête. Cette pensée le rendit circonspect; il éluda avec habileté tout ce qui pouvait compromettre sérieusement Simard, et, sans se rétracter, il parvint à rendre sa situation meilleure. Mais, comme s'il eût voulu faire expier à d'autres la violence qu'on lui faisait, il se montra impitoyable pour les chefs du complot, et revint avec acharnement sur les moindres circonstances de l'accusation. Un nouvel orage éclata alors parmi les prévenus, et il fallut faire retirer l'officier en butte à des apostrophes violentes. Il obtint de ne plus paraître aux débats, et, le soir même, il se remit en route pour Paris avec sa concubine.

Le procès se prolongea encore pendant six semaines au milieu d'interminables plaidoiries. Darthé conservait son calme habituel, Babeuf continuait à offrir sa tête dans une suite de péroraisons. Chaque jour il parlait et prodiguait les images. « Génie de la liberté, disait-il, que de grâces j'ai à te rendre

« de m'avoir mis dans une situation où je suis plus libre que « les autres hommes, par cela même que je suis chargé de « fers. Quelle est belle ma place ! Quelle est belle ma cause ! » D'autres fois revenaient, sous une nouvelle forme, la pensée du sacrifice et un appel à la postérité. « Cependant, s'écriait-« il, si notre mort est résolue, si la cloche fatale a sonné pour « moi, il y a longtemps que je suis résigné. Constamment « victime dans cette révolution, je suis familiarisé avec les « supplices. La roche tarpéienne est toujours présente à mes « yeux, et Gracchus Babeuf est trop heureux de mourir pour « son pays. Eh bien ! tout considéré, que manque-t-il à ma « consolation ? Puis-je attendre de finir ma carrière dans un « plus beau moment de gloire ? Nous vîmes la vérité jaillir « de tous les pinceaux pour buriner, dès notre vivant, les faits « qui nous honorent et feront éternellement la honte de nos « persécuteurs. »

Les plaidoiries terminées, l'accusateur public prit ses conclusions ; il appelait sur trente prévenus et entre autres sur Simard, la peine capitale. Marie ne put pas supporter jusqu'au bout les émotions de l'audience ; elle y succombait, il fallut l'emmener. Pendant les deux jours où les jurés délibérèrent, soit sur les questions incidentes, soit sur la question principale, une fièvre ardente la retint dans son lit.

Enfin, dans la nuit du 6 au 7 prairial an V (27 mai 1796) le verdict fut rendu. L'aspect de la salle avait quelque chose de sombre et de sévère ; les tambours battaient, l'artillerie roulait dans les rues, et un corps de troupes imposant gardait les avenues de la maison de justice. Quand les prévenus furent tous placés sur leurs bancs et qu'un silence profond se fut établi dans l'assemblée, le jury entra. On lui avait posé deux questions : l'une sur le fait du complot ; l'autre au sujet de provocations verbales ou écrites au rétablissement de la constitution de 93. Ce dernier grief, d'après une loi récente, emportait également la peine de mort. Sur seize jurés, quatre voix

eussent suffi pour l'acquittement; il n'y en eut que trois : mais treize voix déclarèrent les accusés non coupables sur le premier chef; treize voix reconnurent neuf d'entre eux coupables sur le second chef. C'étaient Babeuf, Darthé, Buonarotti, Germain, Cazin, Blondeau, Macoy, Menessier et Bouin; deux étaient contumaces, les sept autres présents. La cour rendit sur-le-champ un arrêt qui condamnait Babeuf et Darthé, à la peine de mort, et leurs complices à la déportation. Joseph Simard était acquitté.

A peine le président avait-il prononcé la sentence, qu'un tumulte violent éclata sur le banc des prévenus. Darthé et Babeuf venaient de se frapper; on les vit s'affaisser sur eux-mêmes et tomber ensanglantés. Cependant, ni l'un ni l'autre ne succombèrent; on les ramena en prison, où ils attendirent, le fer dans la plaie et au milieu de vives douleurs, l'heure du supplice. Babeuf mourut en recommandant sa famille à la foule assemblée. La fatalité qui s'attachait au nom du Gracque n'épargna pas ses enfants. Deux d'entre eux furent enlevés dans les tourmentes de 1814 et 1815 : l'un disparut sans qu'on ait pu savoir ce qu'il devint; l'autre se précipita du haut de la colonne Vendôme, lors de la seconde entrée des alliés.

Le jour où l'arrêt fut rendu, Marie était en proie à un délire du plus mauvais caractère. Des rêves affreux l'obsédaient, des paroles incohérentes s'échappaient de sa bouche. La pensée de l'échafaud semblait la dominer, et, frappée de terreur, l'œil hagard, les traits bouleversés, elle s'élançait de temps en temps hors de son lit, en criant : Arrêtez! Arrêtez! Le père Brontin, redoutant quelque accident fâcheux, n'avait pu quitter sa fille. Cependant le roulement des tambours, les bruits de la rue, le déploiement des troupes, lui indiquaient que le moment décisif était proche, et que le sort de son gendre allait être fixé. Que faire? Marie ne se calmait pas, et la moindre imprudence pouvait lui être fatale. D'un autre côté, que devenait Joseph? Enfin, cédant à son impatience, le vieux ser-

rurier allait s'éloigner pendant quelques instants, lorsque la porte s'ouvrit et donna passage à un homme. C'était son gendre; il était acquitté, il était libre! Malgré le mal qui la terrassait, la pauvre femme le reconnut, et d'un bond, se précipita vers lui. On eut beau vouloir l'arracher des bras de Joseph, elle l'étreignait avec une force fébrile.

— Laissez-moi, laissez-moi, disait-elle; on veut me le prendre pour le guillotiner.

Enfin l'abattement succéda à cette crise; elle s'endormit d'un sommeil plus calme, en tenant la main de Joseph dans les siennes. Au réveil, l'œil était naturel, le pouls régulier, la respiration tranquille. Elle se tourna vers son mari, et l'enlaçant de ses bras :

— Te voilà enfin! dit-elle. Rassure-toi, je vais mieux. Tu es sauvé, n'est-ce pas? Eh bien! moi aussi.

— Ne babillons pas trop, fillette; le médecin le défend, dit le serrurier en rajustant les couvertures du lit.

— N'ayez pas peur, petit père, repliqua-t-elle en tendant la main au vieil ouvrier; Joseph est là.

XVII

La Blessure.

Marie n'était pas arrivée au terme de ses épreuves. Les âmes blessées ont besoin de ménagements, et Joseph ne comprit pas qu'il lui restait beaucoup à faire pour achever cette cure. L'ouvrier aimait sa femme, mais cette affection n'avait ni le caractère exclusif, ni la sensibilité exquise qui animait la tendresse de Marie. Le jour même où la pauvre ouvrière revenait à la vie par une de ces réactions que le cœur seul

opère, Joseph parut beaucoup plus occupé de ses complices que de la malade, et au lieu de lui consacrer tous ses instants, il sortit pour aller suivre au dehors les événements qui se préparaient. Avec l'illusion habituelle aux hommes de parti, les prévenus que la cour avait acquittés croyaient que l'exécution de Darthé et de Babeuf n'aurait pas lieu sans résistance. Ils s'imaginaient que, de tous les environs, les patriotes accourraient en force, disperseraient les troupes et arracheraient les deux victimes à l'échafaud. Il leur semblait impossible que l'ivresse dans laquelle trois mois de débats les avaient tenus, que cette exaltation fiévreuse dont ils étaient pénétrés, n'eussent pas été contagieuses et répandu au loin des ferments de révolte. Aussi quel ne fut pas leur désappointement quand ils virent que la justice suivait son cours de la manière la plus tranquille et la plus complète ! C'était la dernière déception qui leur était réservée.

Joseph passa la journée entière dans des conférences avec ses complices. Loin de guérir le fanatisme sombre de l'ouvrier, la persécution y avait ajouté le désir de la vengeance ; il n'aspirait qu'à une revanche et cherchait à y engager ses compagnons d'infortune. Rien ne lui semblait plus facile que de tenter un coup de main ; il suffisait pour cela de quelques hommes déterminés. Mais ses projets audacieux n'eurent point d'échos ; Joseph resta seul de son avis. Parmi les prévenus renvoyés de la poursuite, un désir dominait surtout, celui de ne plus s'exposer à la légère. L'ouvrier chercha vainement à leur faire partager ses passions ; ils restèrent inébranlables. Quand il vit que ses efforts étaient vains, il alla se placer devant l'échafaud, assista au supplice dans un silence morne, et suivit les corps des victimes jusqu'à la fosse qui avait été ouverte pour eux. Il ne quitta ce théâtre de deuil que lorsque la nuit fut venue le surprendre.

Pendant ce temps, Marie dévorait son amertume et souffrait des douleurs de l'attente. Languissante et affaiblie, elle aurait

eu besoin de toute la joie que lui causait la présence de Joseph pour se rattacher au bonheur et à l'espoir. Pourquoi n'était-il pas là ? N'était-ce pas assez de cette longue et cruelle séparation qui, depuis onze mois, avait jeté tant d'ombres sur sa vie? Où était-il ? et qu'avait-il de plus précieux que sa femme encore alitée et souffrante? Ces idées nâvraient Marie, obsédaient son chevet, la blessaient dans ses affections. Il est pour l'âme un état où la sensibilité acquiert un développement funeste ; rien ne se sent alors à demi, et la moindre peine cause d'irréparables ravages. L'imagination se crée des fantômes, l'existence n'est plus qu'une longue crise et une suite d'émotions. En pleine santé, le travail et les distractions qu'il amène tempèrent ce que la tendresse a de trop exigeant et la jalousie de trop impérieux ; mais à mesure que le corps se débilite, la tête sait moins se défendre contre les terreurs et les visions qui l'assiégent. Dans ces cas là, ou l'on fait souffrir les autres ou l'on souffre seul. La pauvre Marie ne savait que souffrir.

Joseph ne devina pas ce qui tourmentait cette âme et la vouait à un suicide lent et secret. Il ne vit là-dedans qu'un mal physique dont le temps et les soins devaient triompher. Pour pénétrer dans ces abimes du cœur il fallait plus de délicatesse que l'ouvrier n'en avait, plus de clairvoyance, peut-être plus de tendresse. Tout grossier qu'il était, le père Brontin ne s'y trompait point ; l'amour l'éclaira ; il vit pourquoi sa fille s'en allait de rechute en rechute. Il voulut parler ; mais Marie l'arrêta, elle exigea le silence. A quoi une explication eût-elle servi ? Etaient-ce là des blessures qui se réparent ? Dès que Joseph ne comprenait pas, c'est qu'il n'était pas digne de comprendre. Enseigne-t-on aux cœurs à battre à l'unisson, à se chercher, à se répondre ? Marie avait deux rivales : l'ambition et la haine : elle était résignée à son sort ; elle allait se retirer ne pouvant les vaincre.

Dans l'état où se trouvait la malade, il devenait impossible de quitter Vendôme, et cette ville était un trop petit théâtre

pour un homme qui avait joué un rôle important dans les procès de Babeuf. Tant que les cinq conjurés que la cour avait condamnés à la déportation, habitèrent la prison du lieu, ce fut pour Joseph une distraction et un but. Chaque jour, il allait les voir et continuait à s'exalter avec eux. Chez ceux-là il trouvait des dispositions qui s'accordaient avec les siennes et le sentiment de révolte qui accompagne le châtiment. Quand l'ordre du transférement fut arrivé, Joseph reçut les dernières instructions de ses complices ; on le chargea de lettres pour les frères et amis de Paris, on lui ménagea un rôle important dans la reprise des projets de révolte. L'orgueil de l'ouvrier s'en accrut ; il prit son rôle au sérieux et se crut appelé à recueillir l'héritage du Gracque. Comme il importait de ne pas laisser refroidir le mouvement, il quitta Vendôme en cherchant un prétexte spécieux pour couvrir son absence.

Marie restait seule avec son enfant et le père Brontin. Tant de secousses avaient ébranlé sa constitution qu'il était difficile de croire qu'elle y pût résister longtemps. Le mal avait son siége dans les sources même de la vie; aucune fonction ne se faisait sans trouble, et la malade s'éteignait. Dans le cours de nuits sans sommeil, sa pensée courait à la recherche de Joseph, et dans les heures d'assoupissement, son nom était encore sur ses lèvres. Tous les symptômes aigus avaient d'ailleurs disparu ; une langueur générale les avait remplacés. On eût dit que la malade n'avait plus assez de force pour souffrir beaucoup, ni assez de vitalité pour essuyer une crise. C'était comme une lampe dont la clarté s'affaiblissait peu à peu, faute d'aliment.

Le père Brontin assistait à ce spectacle avec un désespoir muet. Dans le jour, il fallait se rendre au travail ; le soir venu, il s'établissait auprès de Marie, et ne la quittait pas de toute la nuit. Quand elle reposait, il s'étendait dans un coin de la chambre, et prenait un peu de repos ; quand elle s'éveil-

lait, il était sur-le-champ à ses côtés. Jamais garde-malade ne fut plus vigilante ni plus attentive. Le moindre mouvement, la moindre plainte le trouvaient debout. Cette vie de fatigue et de douleur concentrée éprouvèrent le vaillant athlète; sa santé, inaltérable jusque là, en reçut quelques atteintes. Il n'en fallut pas moins battre le fer pour nourrir l'enfant et procurer quelques médicaments à la mère. Marie, à qui rien n'échappait chercha alors à tromper le vieil ouvrier; elle fit plus d'efforts pour cacher son mal et se contint souvent la nuit de peur de réveiller son père. Mais Brontin ne se laissait pas abuser, il opposa ruse à ruse et déjoua ces attentions ingénieuses par des soins encore plus ingénieux. Entre ces deux cœurs, c'était un échange d'affection qui se révélait dans les moindres détails. Brontin, dans les premiers temps de la maladie, accusait parfois Joseph et ne lui épargnait pas les reproches. C'était pour Marie un cruel supplice et comme si on eût retourné le fer dans sa plaie. Quand Brontin se fut aperçu de cela, il se contint et ne parla plus de son gendre qu'avec douceur. Marie l'en remerciait par des sourires qui le comblaient de joie.

Trois semaines s'écoulèrent ainsi sans que Joseph Simard reparut. Il avait retrouvé à Paris les restes dispersés de la conspiration, et, en sa qualité d'accusé de Vendôme, il s'était sur-le-champ créé parmi eux une influence. Bientôt il se laissa emporter dans ce tourbillon et y apporta toute la chaleur d'un cœur aigri. L'ancien parti révolutionnaire, le parti de la commune et des comités existait encore malgré des pertes successives; Simard alla voir les chefs et reçut d'eux un accueil qui le remplit d'orgueil. On songea à reconstituer un nouveau groupe de mécontents qui ne devaient être vaincu que par le coup d'état du 22 floréal. La propagande parmi les classes ouvrières était confiée à Joseph, et personne n'avait plus que lui l'activité et la résolution nécessaires pour conduire cette entreprise délicate. Ainsi il allait de nouveau se lancer dans

la carrière des complots, et l'expérience du passé était perdue pour lui. La pauvre Marie était bien oubliée!

Cependant Simard songea à ramener sa famille à Paris. Il avait reçu quelques secours des hommes influents du parti, et il pouvait faire voyager commodément sa femme : il se rendit donc à Vendôme, et entra dans la chambre de Marie sans y être attendu. Dès le premier coup-d'œil, l'ouvrier fut frappé du changement qui s'était opéré dans l'état de la malade. L'amaigrissement était arrivé au dernier degré; la peau, d'un jaune mat, adhérait aux cartilages, les joues étaient flétries, les yeux enfoncés dans les orbites, les pommettes marquées de plaques d'un rouge terreux, les mains si décharnées qu'on eût dit celles d'un squelette. Marie se trouvait seule avec son enfant; le père Brontin travaillait à la forge voisine pour y gagner le pain de la journée. Quand la pauvre femme vit entrer Joseph, un sourire d'ange anima ses lèvres pâlies.

— Te voilà, dit-elle d'une voix faible et douce, j'avais un pressentiment que tu allais venir.

L'ouvrier la regardait avec angoisse : ce spectacle le navrait. Pour la première fois il comprit qu'elle était l'étendue du mal. Aussi à peine eut-il la force d'embrasser sa femme et de lui dire :

— Marie, je t'ai laissé bien longtemps seule, n'est-ce pas?

— Tu reviens, Joseph, cela suffit : oublions le reste. Mon père m'a soignée; si tu savais comme il est bon!

Chaque mot était un coup de poignard pour l'ouvrier : cette douceur l'accablait, il eût mieux aimé des reproches. Pour contenir ses larmes prêtes à s'échapper, il prit son jeune enfant et l'accabla de caresses. Marie le suivait de l'œil et semblait jouir de cette scène comme d'un dernier bonheur. Enfin, se recueillant dans un suprême effort, elle ajouta :

— Assieds-toi, Joseph, là, près de moi, avec l'enfant sur tes genoux. J'ai quelque chose à te dire.

Dominé par l'accent de cette voix, l'ouvrier obéit. Marie éleva péniblement le bras jusqu'à son épaule, et, le rapprochant de son cœur, elle lui dit :

— Mon ami, je vais bientôt te quitter ; il faut que j'emploie le temps et la force qui me restent.

— Quelle idée, Marie !

— Joseph, je connais mon état ; je suis prête ; la mort n'a rien qui m'effraie. A quoi servent les illusions?

— Tu es si jeune, Marie ; la jeunesse a tant de ressources !

— Jeune, mon ami, l'est-on jamais quand on est malheureux ? J'ai souffert comme si j'avais vécu un siècle.

— Pauvre ange !

— C'est le sort, Joseph. Dieu l'a voulu ainsi ; il faut s'y soumettre. J'irai prier là haut pour toi et pour mon enfant.

Tout cela était dit avec un son de voix si pénétrant, qu'il était impossible de n'en pas être attendri. L'ouvrier n'y résista plus et répandit des larmes ; l'enfant, que cette scène avait rendu attentif, se mit aussi à pleurer, et la pauvre mère eut besoin de toute sa force pour résister à tant d'émotions.

— Joseph, mon ami, voyons, dit-elle, parlons raison ; j'ai encore une prière à te faire. C'est sérieux, entends-tu.

— Parle, Marie.

— Promets-moi d'avance que tu ne me refuseras pas. Il s'agit du dernier vœu d'une mourante. Me le promets-tu?

— Quoi que tu demandes, Marie, je te le promets.

— Quel bonheur ! s'écria-t-elle en cherchant à l'entourer de ses deux bras amaigris ; je m'en irai donc heureuse ! Que tu es bon, mon Joseph !

— Mais, pauvre chère âme, répondit l'ouvrier, est-ce que je t'ai jamais rien refusé ? Pourquoi douter ainsi de moi?

— C'est vrai, mon ami, c'est moi qui ai tort ; j'ai eu trop de réserve avec toi : j'aurais dû parler plus tôt. Eh bien ! écoute. Promets-moi de renoncer à la politique.

Joseph Simard ne s'attendait pas à cette demande ; c'était le

coup le plus direct et le plus rude qu'il pût recevoir. On le frappait dans ses illusions. Cependant, en face de ce lit de mort, il n'osa pas retirer sa parole et se contenta de répondre :

— Renoncer à la politique, mais pourquoi cela, Marie ?

— La politique, mon ami, n'est pas bonne pour des gens comme nous. Les grands seuls en profitent, les petits s'y brisent. Si le deuil est entré dans notre maison, c'est à cause de la politique. N'étions-nous pas heureux ? dis-le moi. Vois où nous en sommes.

— Cela a tenu à bien peu de chose, Marie, dit l'ouvrier en s'exaltant.

— C'est bon, c'est bon, monsieur le conspirateur, répondit-elle d'une voix caressante, on vous reconnaît bien là. Toujours des illusions. Joseph renonces-y, je t'en conjure. Moi j'étais ta femme; une femme prend son bonheur où est celui de son mari. J'ai souffert, parce que tu as souffert, c'était mon devoir. Mais notre enfant, mon ami, cet ange que je te laisse, veux-tu donc qu'il manque de tout, si tu vas en prison ? Mon ami, ajouta-t-elle d'une voix plus élevée et plus solennelle; jure-moi de renoncer à la politique ?

En même temps Marie fixait sur l'ouvrier des regards éperdus et suppliants; il fut vaincu et dit d'une voix ferme :

— Marie, je te le jure.

— Merci, mon Joseph, je meurs contente.

La force qui, jusqu'alors l'avait soutenue, parut s'éteindre tout à coup. Elle laissa tomber ses deux bras, et peu à peu se renversa sur les coussins. La respiration, libre jusqu'alors, devint embarrassée, et un hoquet convulsif se fit entendre. Le père Brontin entrait dans ce moment, après l'heure de son travail. Il aida son gendre dans les derniers soins à donner à la mourante. Tout fut inutile ; après une demi-heure d'agonie, Marie alla rejoindre la famille des anges, d'où elle était venue. Joseph demeura pendant quelques minutes plongé dans un

abattement profond, puis comme si une pensée soudaine l'eût éclairé.

— C'est pourtant Grisel qui me l'a tuée, s'écria-t-il ! Infâme, je te rejoindrai, fût-ce au bout du monde.

— Joseph, répondit le père Brontin d'une voix grave, n'accuse personne : ce n'est pas Grisel qui a fait tout le mal.

Le vieux serrurier ne résista pas au coup qui l'avait frappé ; quelques mois après il allait rejoindre sa fille dans le champ du repos.

FIN DE MARIE BRONTIN.

TABLE.

FIN DE LA TABLE.

Corbeil — Typ. et stér de Crété.

